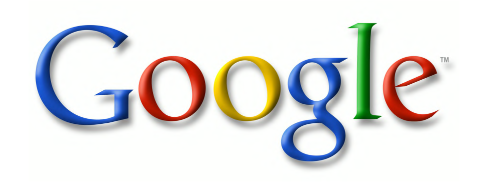
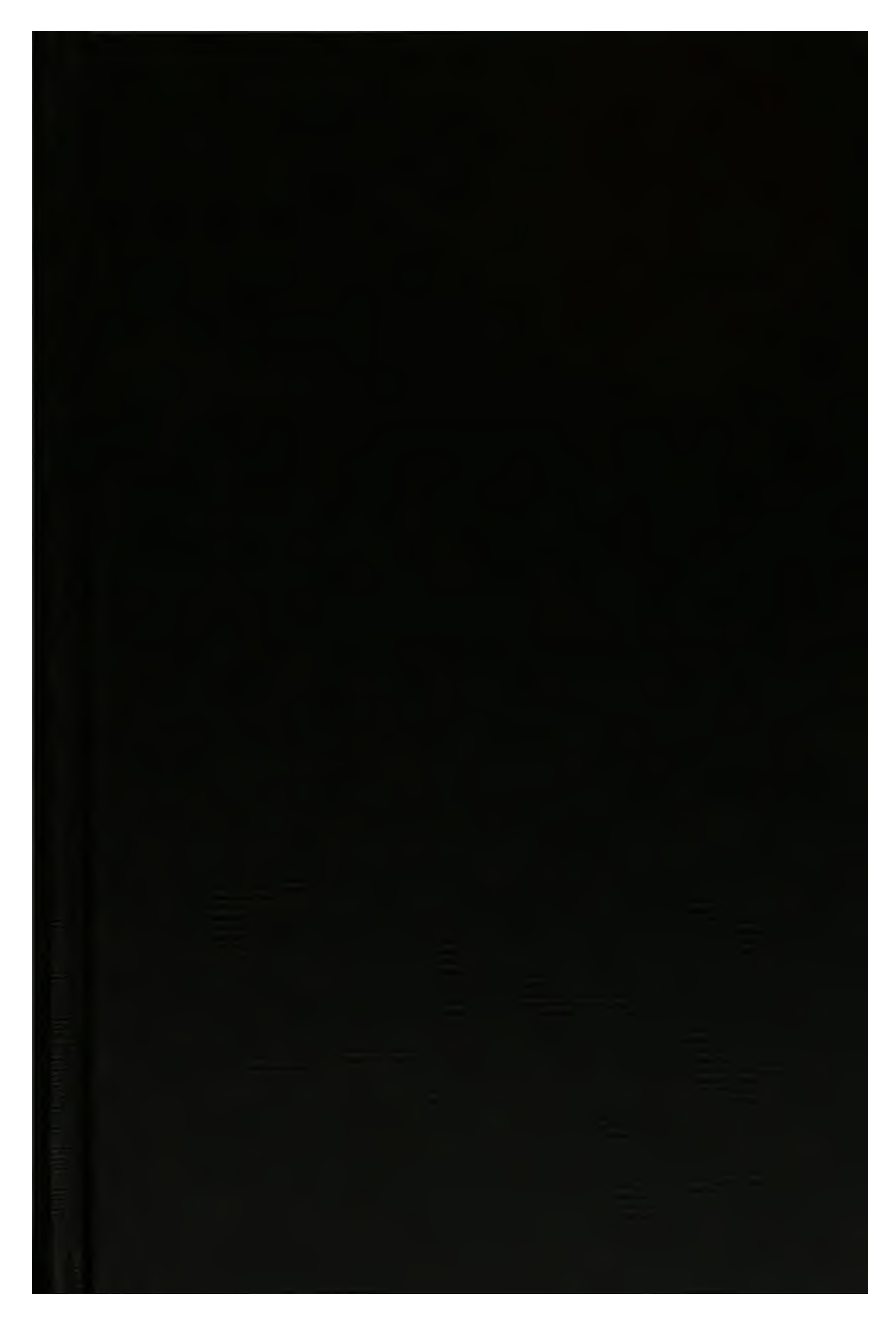






AU

CŒUR DE L'AFRIQUE

1868-1871

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES

DE L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

LE D[r] GEORGE SCHWEINFURTH

Ouvrage

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR
SUR LES ÉDITIONS ANGLAISE ET ALLEMANDE

PAR M[me] H. LOREAU

ET CONTENANT 139 GRAVURES ET 2 CARTES

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

AU

CŒUR DE L'AFRIQUE

1868-1871

II

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

AU CŒUR DE L'AFRIQUE

1868-1871

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES

DE L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

LE Dr GEORGE SCHWEINFURTH

Ouvrage

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

SUR LES ÉDITIONS ANGLAISE ET ALLEMANDE

PAR Mme H. LOREAU

ET CONTENANT 139 GRAVURES ET 2 CARTES

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1875

AU CŒUR

DE L'AFRIQUE

CHAPITRE XIII.

Les Niams-Niams. — Signification du nom. — Caractères généraux. — Nationalité distincte. — Couleur de la peau et tatouages. — Temps consacré aux coiffures. — Frisure à la gloire. — Ornements favoris. — Armes. — Allure martiale. — Un peuple chasseur. — Les femmes cultivent la terre. — La meilleure bière d'Afrique. — Plantes cultivées. — Animaux domestiques. — Chiens. — Préparation du maïs. — Cannibalisme. — Analogie avec les Fans de l'ouest. — Architecture. — Autorité des princes. — Leurs demeures. — Incidents de guerre. — Neutralité de l'homme blanc. — Destruction des éléphants. — Amorce pour le gibier à plumes. — Arts et manufactures. — Formules de salutation. — Position des femmes. — Un jeu africain. — Mélomanie. — Bouffons et chanteurs de profession. — Machine à prier. — Augures. — Deuil. — Ce qu'on fait des morts. — Tableau généalogique des princes niams-niams.

Les expéditions de Méhémet-Ali sur le Nil-Blanc n'avaient pas encore fait leur trouée dans l'intérieur du continent mystérieux; pas un navire à voiles n'avait franchi les bancs d'herbe de la Gazelle; aucun voyageur européen ne s'était encore hasardé à passer les frontières de cette partie de l'Afrique centrale où règne l'islamisme; les contrées païennes du Soudan ne se révélaient que comme des nébuleuses, sur l'horizon vague de notre monde géographique, et déjà la tradition avait appris aux Soudaniens musulmans l'existence d'un peuple dont ils mêlaient le nom à tous les actes de sauvagerie qu'ils pouvaient imaginer.

Comme en Europe, où la question de savoir si les hommes des-

cendent des singes est, à l'heure actuelle, un sujet de conversation ordinaire, de même, au Soudan, quand à cette époque on parlait des Niams-Niams, et qu'on disait que la nature les avait ornés d'une queue, on en venait à discuter les idées relatives à l'origine simienne du genre humain. Ce peuple, dont l'existence apparaissait au milieu de hordes effrayantes de sorcières et de démons, se serait perdu dans la vague obscurité des forêts primitives, si Alexandre Dumas, dans un écrit charmant de simplicité éloquente, l'*Homme à queue*, ne lui avait élevé, juste à l'instant voulu, un modeste monument qui contribua à le préserver de l'oubli.

Lever le voile qui enveloppait les Niams-Niams enfouis dans ce labyrinthe de légendes et de mystères fantastiques fut le lot de mon prédécesseur Piaggia, cet intrépide Italien qui, désireux de les connaître, séjourna seul parmi eux pendant plus d'une année : de la fin de 1863 au commencement de 1865[1].

Ce fut pour moi une bonne fortune d'être appelé si tôt à le suivre au milieu de cette population de cannibales. J'arrivais à une époque de transition : la légende s'était effacée devant des faits certains, et, je n'hésite pas à l'affirmer, les Niams-Niams, à part certains traits qui se retrouvent toujours dans la race humaine, principalement à l'état d'enfance, sont des hommes dont les passions ressemblent aux nôtres, et qui ont les mêmes joies, les mêmes douleurs que nous. J'ai échangé avec eux plus d'une plaisanterie; j'ai pris part à leurs jeux enfantins, qu'animait le son de leurs tambours de guerre ou de leurs mandolines, et j'ai trouvé chez eux la même gaieté, la même verve que l'on rencontre chez les autres peuples.

Le nom sous lequel nous les connaissons est emprunté au vocabulaire des Dinkas et signifie « mangeurs », ou plutôt « grands mangeurs, » allusion manifeste au cannibalisme des gens qu'il désigne. Ce terme est si généralement entré dans la langue arabe du Soudan que je ne crois pas devoir le remplacer par celui de *Zandès*, nom que les Niams-Niams se donnent à eux-mêmes. Pour les Soudaniens le mot Niam-Niam (au pluriel Niamah-Niam) est tellement associé à l'idée de cannibalisme, qu'ils appliquent la même désignation à d'autres peuples n'ayant de commun avec les véritables Zandès que leur anthropophagie.

1. Dans le *Bulletin de la Société italienne de géographie*, le marquis O. Antinori, d'après ce que lui a dit le voyageur lui-même, a consciencieusement rapporté les faits et les observations que Piaggia a recueillis pendant son séjour chez les Niams-Niams.

Les nations voisines emploient différents termes pour désigner les Niams-Niams. Les Bongos les appellent Moundos ou Manianias; les Diours les connaissent sous le nom d'O-Madyâkas; pour les Mittous, ce sont des Makkarakkâs ou Kakkarakâs; les Golos les désignent par le nom de Koundas, tandis que chez les Mombouttous ils sont appelés Baboûnghéras.

La plus grande partie du pays des Niams-Niams est comprise entre le quatrième et le sixième degré de latitude nord; une ligne tirée au milieu de la contrée, de l'est à l'ouest, indiquerait le partage des eaux entre le bassin du Nil et celui du lac Tchad. Je n'ai visité que la partie orientale du pays, qui, d'après ce que j'ai cru comprendre, est bornée, dans cette direction, par le cours supérieur du Tondj. Dans cette seule partie, je n'ai pas trouvé moins de trente-cinq chefs indépendants, se partageant la portion du territoire niam-niam que traversent les compagnies commerçantes de Khartoum.

Je n'ai pu savoir d'une façon certaine jusqu'où s'étendait le pays du côté de l'ouest; autant qu'on peut le supposer d'après les rapports des Nubiens, il couvre un espace de cinq à six degrés de longitude, et comprendrait ainsi une aire d'environ quarante-huit mille milles carrés. La population des régions connues doit s'élever au moins à deux millions d'âmes; ce chiffre est basé sur le nombre d'hommes armés que peuvent rassembler les chefs dont j'ai parcouru le territoire, et sur les données de même nature que j'ai pu recueillir au sujet des forces militaires des districts occidentaux.

L'aspect des vrais Niams-Niams est ce qu'il y a de plus saisissant. Quand on se trouve pour la première fois au milieu de ce peuple sauvage, il faut bien en convenir, tout ce qu'on a vu jusque-là dans la province du Ghazal, où, sur un terrain uniforme, se mêlent tant de races diverses, semble terne et dénué d'intérêt. Les signes caractéristiques de ce peuple remarquable sont tellement prononcés, qu'ils les font reconnaître, à première vue, parmi tous les autres. J'en citerai comme preuve le fait suivant : un jour j'étais occupé à mesurer les hommes d'une troupe de Bongos, quand tout à coup je découvris que le chef de la bande avait tous les caractères d'une autre nation. Je lui demandai comment il était possible qu'il fût *nyéré*, c'est-à-dire chef parmi les Bongos, quand, à voir seulement la forme de sa tête, on savait, sans en pouvoir douter, qu'il était Niam-Niam. A l'étonnement de tous ceux qui étaient là, il répondit

qu'en effet il était né de père et de mère niams-niams, mais que, tout enfant, il avait été transporté dans le pays des Bongos. C'est un exemple des différences frappantes qui permettent parfois à l'observateur exercé de reconnaître à quelle race un nègre appartient, et d'arriver d'emblée à des conclusions qu'ordinairement il faut tirer soit du costume, soit des détails de la parure.

Les Niams-Niams, qui, avec leur tête ronde et large, peuvent être rangés au nombre des brachycéphales du degré le plus inférieur, ont les cheveux épais et crépus de ce qu'on appelle les véritables nègres; ces cheveux sont d'une longueur exceptionnelle, disposés en touffes et en nattes qui leur tombent sur les épaules et leur descendent parfois jusqu'à l'ombilic. Les yeux, fendus en amande, ouverts un peu obliquement et surmontés d'épais sourcils bien marqués, sont grands et pleins; la distance où ils sont l'un de l'autre dénote un crâne d'une largeur peu commune et mêle un air de franchise ingénue à l'expression de férocité brutale et d'audace guerrière de la figure. Un nez d'une faible saillie, coupé carrément, une bouche rarement plus large que les narines, des lèvres fort épaisses, un menton rond, des joues pleines et rebondies, tel est l'ensemble du visage : la forme générale en est ronde.

Pour le corps, ils ont une propension à l'embonpoint, mais il est rare de voir chez eux un grand développement des muscles. La taille moyenne n'excède pas celle des Européens : un mètre quatre-vingts centimètres est le chiffre le plus élevé des mesures que j'ai prises. Le buste est long en comparaison des jambes; particularité qui donne aux mouvements un caractère étrange, sans cependant diminuer l'agilité des Niams-Niams, ainsi qu'on peut le voir dans leurs danses guerrières.

La couleur de la peau n'a rien de remarquable. Comme celle des Bongos, elle peut être comparée à la nuance du chocolat en tablette, dont elle a le doux éclat. Parmi les femmes, on trouve encore plus souvent que chez les Bongos des teintes cuivrées plus ou moins foncées, mais la couleur générale est toujours la même : un rouge terreux qui contraste avec la teinte de bronze des races éthiopiennes ou kouchites de la Nubie.

Comme signes de leur nationalité, les Zandés se font, par le tatouage, des carrés remplis de points et placés indifféremment sur le front, les tempes ou les joues; ils ont, en outre, sous la cavité pectorale, une sorte de cartouche en forme d'X, pareil à

celui d'une momie. Enfin, comme marque individuelle, ils se tatouent la poitrine et le haut des bras de dessins variés : lignes, rangées de points ou zigzags. Ni les hommes ni les femmes ne se déforment le corps, mais, ainsi que d'autres peuples de l'Afrique centrale, les Niams-Niams se liment les incisives en pointe, afin de mieux saisir le bras de l'adversaire dans le combat ou dans la lutte.

Quelquefois un lambeau d'étoffe faite avec l'écorce d'un figuier, l'*urostigma*, leur sert de vêtement, mais cela est très-rare. En général, le costume est fait de peaux de bêtes qui, attachées à la ceinture, forment autour des reins une sorte de draperie d'aspect pittoresque. Les peaux les plus belles et les mieux marquées sont choisies pour cet usage; aucune n'est plus estimée que celle de la genette ou du colobe guéréza; ils laissent pendre au vêtement la longue queue noire de celui-ci. Les chefs seulement et les personnages de sang royal ont le privilége de se couvrir ou de s'orner la tête de fourrure, et c'est la peau du serval qui a généralement cet honneur. Dans la saison des pluies, lorsqu'ils traversent le matin les steppes chargés de rosée, les hommes s'attachent autour du cou une grande dépouille d'antilope, qui leur tombe sur les genoux et les protége contre la fraîcheur et l'humidité pénible des grandes herbes. Employée pour cet usage, la peau de l'antilope scripta, dont les raies, d'une blancheur éclatante, se détachent sur un fond jaune, est d'un effet remarquable. Les fils des chefs portent leur draperie relevée d'un côté, de façon à laisser toute la jambe à découvert.

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, les hommes se donnent beaucoup de mal pour accommoder leur chevelure, tandis que la coiffure des femmes est aussi simple et modeste que possible.

On aurait de la peine à trouver un genre de nattes, de touffes de coques ou de torsades, qui ne fût pas connu et employé par les hommes de ce pays. Leurs cheveux sont, en général, partagés par le milieu; près du front on les divise en forme de triangle; on prend une mèche qu'on ramène en arrière et qu'on attache à la nuque : cela fait une espèce de crête, le long de laquelle les cheveux sont disposés, de part et d'autre, en rouleaux semblables aux côtes d'un melon. Sur les tempes il y a des touffes, liées en nœuds, d'où tombent des mèches tressées ou tordues qui pendent en grappes autour du cou; trois ou quatre des plus longues tresses descendent sur la poitrine ou sont

rejetées sur les épaules. Les femmes se coiffent d'une façon à peu près analogue, mais sans torsades ni longues nattes.

La coiffure la plus singulière que j'aie vue dans le pays appartenait à quelques hommes venus du territoire de Kifa. J'en ai fait l'esquisse; elle me rappela la description que Livingstone a donnée de celle des Balondas qu'il a rencontrés pendant son premier voyage[1]. La tête est entourée d'un cercle de rayons, rappelant l'auréole d'un saint; ces rayons sont formés de la chevelure elle-même, divisée en une multitude de petites tresses ten-



Coiffure remarquable, vue chez des Niams-Niams de l'ouest.

dues sur un cerceau orné de cauris; le cerceau est fixé au bas d'un chapeau de paille au moyen de quatre fils de fer que l'on retire avant de se coucher. La coiffure peut ainsi se plier à volonté; elle demande une grande attention, et les gens du pays de Kifa y consacrent chaque jour beaucoup de temps.

Il n'y a que les hommes qui aient un couvre-chef: ils portent un chapeau cylindrique, chapeau sans bords, carré au sommet et toujours empanaché de plumes ondoyantes. Ce chapeau est fixé

1. Voy. *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, par Livingstone. Paris, librairie Hachette, p. 494.

au moyen de longues épingles en fer, en cuivre ou en ivoire, surmontées de croissants, de tridents, de boules et d'autres objets de forme diverse.

L'ornement préféré se compose de dents d'animaux et de dents humaines. Une de leurs décorations favorites est un chapelet de canines de chien, placé sous les cheveux et retombant sur le front comme une frange. Les dents de divers rongeurs servent aussi à faire des colliers qui ressemblent à des rangées de corail. Très-commune, et d'un fort bel effet, est une rivière de morceaux d'ivoire taillés de façon à imiter les canines du lion, et s'irradiant sur la poitrine; les lamelles blanches qui se détachent sur la peau brune font avec elle un contraste frappant. Cette parure rappelle le gorgerin des temps de la chevalerie, et convient à une nation guerrière dont la chasse est la principale occupation. La verroterie est beaucoup moins estimée par les Niams-Niams que par les tribus voisines; les grains de verre, d'un bleu de lapis-lazuli, connus sous le nom de mandioûrs sur le marché de Khartoum, et dont j'ai déjà parlé, sont les seuls qui trouvent faveur auprès d'eux. Ils font un fréquent usage des cauris pour orner les ceintures et les coiffures.

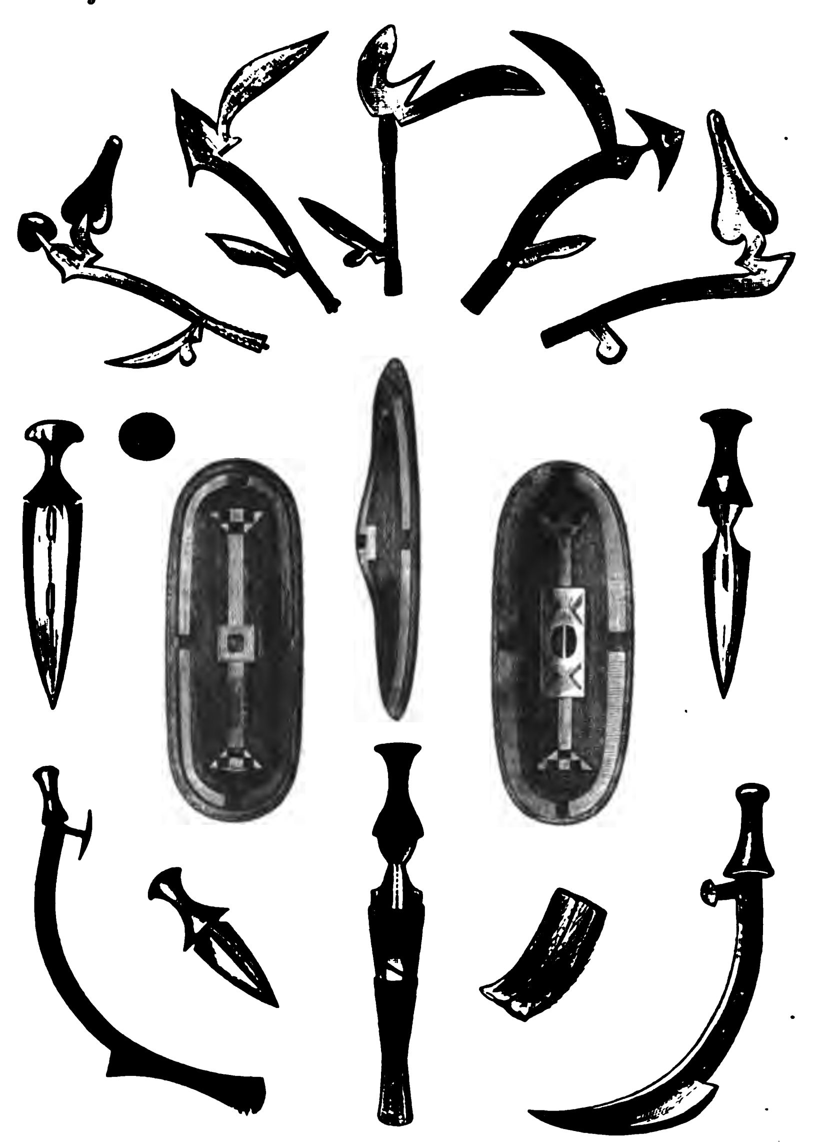
Les armes principales des Niams-Niams sont la lance et le troumbache. Ce dernier mot, qui est entré dans le dialecte arabe du Soudan, est le terme généralement employé au Sennaar pour désigner toutes les armes de jet dont se servent les noirs. Mais c'est à proprement dire un projectile de bois, plat et tranchant, sorte de boumerang qu'ils emploient pour tuer les oiseaux, le lièvre et le menu gibier; quand le troumbache est en fer, on l'appelle *koulbéda*. Celui des Niams-Niams se compose de plusieurs lames de fer tranchantes et pointues[1].

Des projectiles également en fer, et d'une forme très-analogue, sont en usage chez les tribus voisines du Tchad. Une arme construite d'après le même principe est entre les mains des Marghis et des Mousgous.

Les troumbaches sont toujours placés à l'intérieur du bouclier, qui est en rotin, d'une forme elliptique allongée, et qui couvre les deux tiers du corps. Ce bouclier est orné de croix blanches et noires ou d'autres dessins de même couleur, et si léger qu'il ne gêne en aucune façon les bonds prodigieux des combattants. Un Niam-Niam adroit évite, par un de ces bonds,

1. La gravure de la page suivante montre cinq différentes sortes de troumbaches.

l'arme volante que son adversaire lui a décochée en le visant aux jambes.



Troumbaches, couteaux, sabres et boucliers.

Les arcs et les flèches dont se servent les Bongos, et qui leur donnent un certain avantage sur leurs adversaires, ne sont pas en grand usage parmi les Niams-Niams : mais ceux-ci

ont des couteaux dont les lames, d'un modèle tout particulier, ressemblent à des faucilles. Les Mombouttous, qui sont plus habiles forgerons que les Niams-Niams, leur fournissent la plupart de ces coutelas arqués, et reçoivent en échange des lances très-lourdes faites pour chasser l'éléphant et le buffle.

On verra cet équipement, page 25, dans le portrait que j'ai fait d'un Niam-Niam armé en guerre. La lance d'une main, le grand bouclier et le troumbache de l'autre; le cimeterre à la ceinture, les reins drapés d'une peau de bête, où pendent les queues de différents animaux; la poitrine et le front ornés de chapelets de dents, trophées de bataille ou de chasse; sa longue chevelure flottant sur ses épaules; ses grands yeux étincelant sous d'épais sourcils, ses dents blanches et pointues brillant entre ses lèvres ouvertes, il s'avance d'un pas ferme, d'un air hautain. L'étranger qui le contemple retrouve dans cet enfant de l'Afrique indomptée tous les attributs de la sauvagerie la plus effrénée qu'ait pu évoquer une imagination ardente. On s'explique aisément l'impression fantastique que les Niams-Niams ont dû produire sur l'esprit émotionnable des Nubiens. J'ai vu les Bisharines et d'autres Bédouins des déserts de Nubie; j'ai contemplé avec admiration les Abyssiniens en costume de guerre; je suis resté muet de surprise en face des cavaliers baggaras, mais nulle part, en Afrique, je n'ai rencontré un peuple dont chaque attitude, chaque mouvement révélât, au même degré, le caractère belliqueux, l'habitude des hasards de la guerre ou de la chasse; tous les autres manquent de cette aisance, je pourrais dire de cette grâce dramatique, qui caractérise tous les mouvements des guerriers de ce pays.

Les Niams-Niams doivent-ils être considérés comme un peuple chasseur, ou comme un peuple agricole? C'est ce qu'il est difficile de déterminer: car, si les hommes se consacrent entièrement à la chasse, les femmes se livrent à la culture du sol. Quelquefois les premiers rapportent chez eux des fruits, des racines ou des champignons qu'ils ont recueillis dans la forêt, mais, somme toute, ils ne pourvoient guère aux besoins de la famille que par le gibier dont ils l'approvisionnent.

Disons que chez les Niams-Niams l'agriculture, comparée à celle des Bongos, ne demande pas beaucoup de travail. Les limites plus restreintes de la terre labourable, le plus grand nombre d'habitants établis sur chaque mille carré, la richesse supérieure du sol, dont la fertilité dans certains districts est

sans égale, — tout contribue à rendre la culture extrêmement facile. En outre, le pays est éminemment riche en produits spontanés de toute sorte pouvant servir à l'alimentation de l'homme.

L'*éleusine coracana*, céréale fort peu répandue chez les tribus dont j'ai parlé jusqu'à présent, est ici la culture principale, tandis que le sorgho est tout à fait inconnu dans la plupart des



Guerriers Niams-Niams.

districts. Quant au maïs, il n'est cultivé que sur une très-petite échelle. Comme en Abyssinie, où l'on appelle ce produit *tocousso*[1], l'éleusine sert ici à faire une excellente bière.

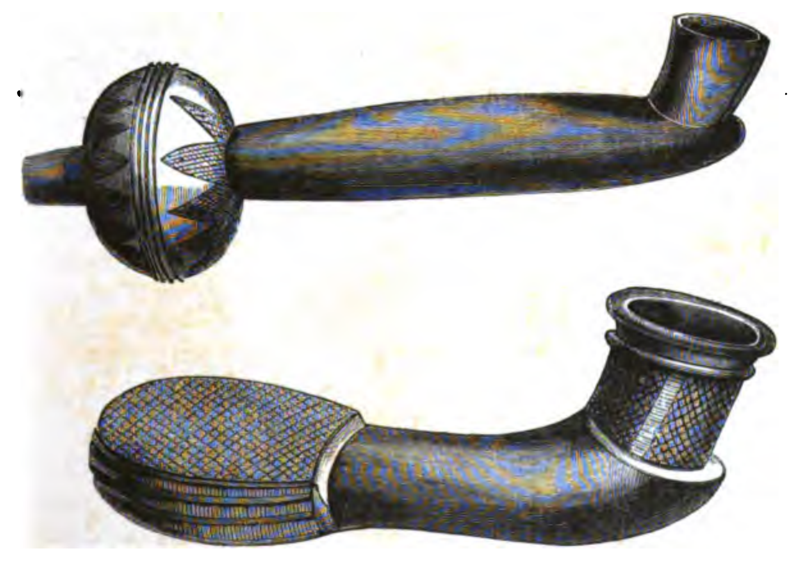
Les mahométans du Soudan extrayent, à froid, de la pâte du sorgho fermentée, la boisson bien connue sous le nom de *mé-*

1. Dans beaucoup de ces contrées païennes les nègres brassent la bière avec de l'éleusine convertie en malt. On dit que, dans le sud de l'Afrique, les Makalakas, branche de la grande famille des A-Bantou, apportent un grand soin à cette fabrication.



Greniers et chiens des Niams-Niams

rissa; les Takarirs, qui y apportent plus de soin et de patience, font leur bilbil en chauffant. Tous ces breuvages auraient pour nous la saveur d'une bouillie qu'on aurait fait aigrir. Le bouza d'Égypte lui-même ne vaut guère mieux, bien qu'il soit fabriqué avec du blé. Mais la boisson d'éleusine telle que la préparent les Niams-Niams est véritablement digne de porter le nom de bière. C'est un breuvage transparent d'un brun clair et rougeâtre, brassé, suivant les règles, avec le grain converti en malt, sans y ajouter d'autres ingrédients; il a une pointe d'amertume assez agréable qu'il emprunte à l'écorce de l'éleusine ;



Pipes des Niams-Niams.

toutefois il deviendrait âcre et détestable, si l'écorce n'avait reçu d'abord une préparation particulière.

Règle générale, il y a trois greniers par chaque habitation; deux de ces greniers contiennent le grain nécessaire à la nourriture de la famille; l'autre est exclusivement affecté à l'éleusine déjà convertie en malt, ce qui montre la grande consommation de bière qui se fait dans le pays.

Sans prendre beaucoup de peine, les Niams-Niams cultivent la patate, l'igname, la colocase et le manioc, qui, chez eux, sont tous d'excellente qualité. On ne voit de bananiers que rarement et dans l'Est. Si j'en peux juger par les districts que j'ai traversés, je crois qu'au-dessus du quatrième degré de latitude Nord la

banane cesse d'être une des principales ressources alimentaires des indigènes.

La canne à sucre et l'élaïs n'existent pas dans la province orientale, mais j'ai appris que, sur le territoire de Kifa, on les trouvait en aussi grande abondance que chez les Mombouttous.

Les Niams-Niams sont tous fumeurs de tabac. Ils appellent *goundêh* le tabac de Virginie et sont, avons-nous dit, le seul peuple de la région du Ghazal qui ait un mot propre pour désigner cette plante. Le tabac commun, *nicotiana rustica*, nommé dans presque tous les dialectes des nations voisines, est tout à fait inconnu chez eux.

Les Niams-Niams fument dans des pipes d'argile d'une forme particulière : c'est un fourneau simplement allongé et dépourvu de tuyau. Ainsi que tous les nègres demeurés étrangers à l'Islamisme, ils n'ont pas l'habitude de chiquer.

On peut dire qu'il n'existe pas de bétail dans le pays; les seuls animaux domestiques qu'on y trouve sont des poules et des chiens. Ces derniers, qui sont de petite taille, ressemblent au chien-loup, mais avec le poil ras et lisse; ils ont l'oreille droite et grande, la queue courte et tortillée comme celle d'un jeune porc. La robe est claire, couleur feu, et ces chiens ont souvent une cravate blanche; leur museau très-effilé se détache brusquement d'une tête quelque peu bombée. Les jambes, qui sont assez hautes et droites, montrent que ces animaux n'ont rien de commun avec l'espèce des bassets qu'on voit représentés sur les murs des temples égyptiens, et dont l'origine africaine n'a jamais été bien prouvée. Le cinquième ongle leur manque aux pattes de derrière, comme à presque tous les chiens des provinces du Nil. On leur fait porter, suspendue au cou, une petite cloche en bois pour ne pas les perdre dans les grandes herbes. Ainsi que leurs maîtres, ils sont enclins à la corpulence, et cette disposition naturelle est encouragée autant que possible, car les Niams-Niams considèrent la viande de chien comme un morceau des plus délicats.

On ne connaît, dans le pays, les vaches et les chèvres, que pour en avoir entendu parler, bien qu'il en soit venu quelquefois qui avaient été prises dans l'Est, chez les Baboûkres, les Mittous et autres peuplades. Il n'y a pas de mot propre dans la langue pour désigner les moutons, les ânes, les chevaux, les chameaux, qui, d'après l'idée que s'en font les indigènes, appartiendraient à la classe des animaux fantastiques.

Leur cuisine nationale possède quelques mets assez soigneusement préparés, mais en général les Niams-Niams ne sont pas plus délicats dans le choix de leur nourriture que toutes les autres tribus de la province du Ghazal, à l'exception des Dinkas. Le meilleur plat auquel j'aie goûté chez eux est une purée de maïs faite quand celui-ci est encore en lait, et qui se prépare de la manière suivante : le grain est pilé et dépouillé de son écorce; on fait chauffer un peu d'eau; quand elle va bouillir on y jette la pâte, dont on a formé des boulettes; on agite doucement pour empêcher de brûler, et quelques minutes après on tourne rapidement pour lier la purée.

Toutefois, le comble des jouissances terrestres pour les naturels de ce pays, c'est de manger de la viande. « De la viande! de la viande! » tel est leur cri de ralliement dans toutes leurs campagnes. A certains endroits et en certaines saisons, le gibier surabonde; on comprend dès lors que ces sauvages n'aient plus qu'une idée : celle de poursuivre et de capturer leur proie. Comme j'en ai déjà fait la remarque, il n'y a pas de meilleure preuve de la manière de vivre des peuples que les diverses expressions dont ils se servent pour exprimer d'une manière générale l'idée de nourriture. Ainsi les Bongos, pour dire « manger », emploient le mot *monj*, qui est parmi eux le nom usuel du sorgho, base de leur alimentation, tandis que les Niams-Niams se servent, dans le même cas, du mot *pouchio*, qui, chez eux, signifie viande, et gibier dans son acception la plus large.

Comme le naturaliste, qui, dans ses études, se sent attiré vers les types d'une simplicité élémentaire, parce qu'ils contiennent les germes de ceux qui sont mille fois plus compliqués, le voyageur s'intéresse d'autant plus aux mœurs primitives des peuples, qu'il y voit l'embryon de la civilisation la plus avancée.

Les Niams-Niams ont été accusés de cannibalisme par tous les gens auxquels le fait de leur existence était connu. Le bien fondé de cette accusation serait hors de doute pour quiconque aurait pu s'assurer de la provenance de la majeure partie de ma collection de crânes. Mais une règle générale a toujours des exceptions, et des voyageurs aux pays des Niams-Niams, qui ont visité les territoires de Tembo et de Bazimbèh, situés à l'ouest de ma route, m'ont dit n'avoir pas relevé la moindre preuve de cette coutume. Piaggia est resté fort longtemps dans ces mêmes districts, et ne vit jamais rien de semblable, sauf en une seule occasion, alors que les Niams-Niams

étaient en guerre : un ennemi fut tué, et son cadavre fut dévoré, mais par haine et par esprit de vengeance. Pour ma part, je peux citer des chefs, Ouando, par exemple, qui éprouvaient une répugnance indicible à l'idée de manger de la chair humaine. Et pourtant, passant leur vie à combattre, les occasions ne leur auraient pas manqué pour satisfaire cet odieux appétit.

Néanmoins, j'ose affirmer que les Niams-Niams de certaines provinces sont anthropophages, et que ceux-là le sont complétement et sans réserve, à tout prix et en toute circonstance. Ils ne font pas un secret de leur horrible penchant; ils se parent avec ostentation de colliers faits des dents de leurs victimes, et ils mêlent à leurs trophées de chasse les crânes des malheureux dont ils se sont nourris. Chez eux la graisse d'homme est d'un usage général. On prétend qu'elle enivre ceux qui en mangent trop, mais, bien que le fait m'ait été souvent affirmé par des Niams-Niams eux-mêmes, je n'ai jamais pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette étrange assertion.

En temps de guerre ils dévorent des victimes de tous les âges, mais surtout les vieillards, qui, en raison de leur faiblesse, sont une proie plus facile; et dans tous les temps, lorsqu'un individu meurt dans l'abandon sans laisser de parents qui s'y opposent, il est mangé dans le district même où il a vécu. Bref, tous les cadavres qui, chez nous, seraient livrés au scalpel de l'anatomiste, ont là-bas cette triste fin.

Des Nubiens, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, m'ont affirmé que des Bongos, morts de fatigue à la suite de leurs caravanes, avaient été déterrés pour servir d'aliments; et, s'il faut en croire les Niams-Niams, qui avouent fort bien leur cannibalisme, jamais chez eux un corps humain n'est rejeté comme impropre à l'alimentation, à moins que l'individu ne soit mort de quelque hideuse maladie de peau. En revanche, il y a dans le pays des gens qui éprouvent une telle horreur pour la chair humaine qu'ils refusent de manger d'un mets quelconque au même plat qu'un anthropophage.

Généralement les Niams-Niams font preuve d'une certaine propreté à leurs repas; j'ai observé que, lorsque plusieurs d'entre eux boivent dans le même vase, ils en essuient le bord avant de le passer à leur voisin.

Depuis quelque temps nous avons fait, à bien des points de vue, plus ample connaissance avec l'Afrique, et le cannibalisme de quelques-unes de ses peuplades nous a été confirmé

par des témoignages authentiques : mais, soit que l'on considère l'anthropophagie comme le vestige d'un culte païen, soit qu'on la regarde comme le résultat de l'insuffisance de nourriture animale, toutes les explications qu'on a pu donner de ce problème psychologique ne diminuent pas l'horreur qui nous saisit chaque fois que nous entendons parler de cette hideuse et révoltante coutume.

De toutes les nations de l'Afrique auxquelles on impute cet horrible usage, les Fans ou Pahouins, qui habitent les côtes équatoriales de l'ouest, ont la réputation d'être les plus grands rivaux des Niams-Niams. Des témoins oculaires affirment que, chez les Fans, les morts constituent des objets d'échange, et que l'on va jusqu'à déterrer des cadavres pour les dévorer. Suivant leurs propres témoignages, les Fans viennent du nord-est, d'où ils ont émigré sur la côte occidentale, et nous retrouvons chez eux diverses coutumes qui annoncent une étroite affinité avec les Niams-Niams. Les deux peuples se liment les dents en pointe; ils ont tous les deux des vêtements d'écorce, et tous les deux ils se teignent la peau avec un bois rouge. Les chefs portent la robe du léopard comme emblème de leur rang, et les hommes des deux nations prennent le même souci de leur chevelure, qui, d'une longueur exceptionnelle, est tressée avec un soin minutieux. La couleur fondamentale des Fans est la même que celle des Niams-Niams. Enfin, ce sont les mêmes orgies, les mêmes danses furibondes à l'époque de la pleine lune, la même vie errante à la poursuite du gibier. C'est à eux que se rapportent vraisemblablement ce que disent les écrivains portugais de ces chasseurs vagabonds qu'ils nomment Yagas et qui ravagèrent, au commencement du dix-septième siècle, le royaume de Loango.

On ne trouve point de villes et de villages dans le pays des Niams-Niams. Leurs huttes, groupées en petits hameaux, sont dispersées çà et là dans les districts cultivés, séparés les uns des autres par des solitudes d'une grande étendue. La résidence d'un prince ne diffère en rien de celle du premier venu de ses sujets, si ce n'est qu'elle se compoe d'un plus grand nombre de huttes. Le harem, c'est-à-dire l'ensemble des cases où demeurent les femmes du prince, s'appelle *bodimoh*[1].

L'architecture des Niams-Niams, dans la province que nous connaissons, est du même genre que celle des tribus précédentes,

1. Dans le dialecte zandé, *bodimoh* est également le nom du papyrus.

mais elle en diffère par les détails : ainsi, la toiture est à la fois plus haute et plus élancée que chez les Bongos et les Dinkas, et déborde la muraille par une large projection qui offre un excellent abri contre la pluie. Cette partie du toit qui surplombe s'appuie sur des poteaux, de sorte que la case est entourée d'une vérandah. Les huttes où se fait la cuisine ont des toits encore plus aigus que celles qui servent au sommeil. De petites cases, appelées *bamoghis*, sont couvertes d'un chaume qui ressemble à une cloche; construites en forme de gobelet, elles reposent sur un soubassement en pisé qui met leur petite porte à une certaine hauteur et par cela même hors de l'atteinte des bêtes féroces.



Bamoghis.

Ces cases sont réservées aux jeunes garçons, que l'on y envoie dormir dès qu'ils sont d'âge à être séparés des adultes.

Tout prince souverain porte le titre de *bié*, qui a presque la prononciation française du mot bien. Ses pouvoirs se bornent à convoquer les hommes capables de porter une lance, à exécuter de sa main ceux qui ont été condamnés à mort, et à décider de la paix ou de la guerre.

Il ne reçoit, comme liste civile, que l'ivoire et la moitié de la viande de chaque éléphant tué à la chasse. Le reste de son revenu se compose du produit de ses fermes, qui sont cultivées par ses esclaves ou, plus généralement, par ses nombreuses



Un Ba[illegible]qui (sous chef).

épouses. Dans l'ouest, où la traite de l'homme prospère et s'exerce aux dépens de ceux des habitants qui ne sont pas de véritables Zandès, une partie du tribut imposé à ces gens d'autre race provient d'une sorte de conscription de jeunes filles et de jeunes garçons. Le chef les vend aux trafiquants du Darfour et donne une portion du prix d'achat aux parents des vendus à titre d'indemnité.

Bien que les princes niams-niams dédaignent l'ostentation et les cérémonies pompeuses, leur autorité n'en est pas moins souveraine : eux seuls décident de la paix ou de la guerre, et pas un de leurs sous-chefs n'oserait, sans leur ordre, se mettre en lutte avec un voisin, accepter une trêve ou déposer les armes. Sûrs de leur prestige, ces princes n'ont d'autre signe de leur dignité qu'une démarche impérieuse, et il en est qui, par leur majesté et par la noblesse de leurs mouvements, rivaliseraient avec n'importe quel monarque.

La crainte qu'ils inspirent à leurs sujets est incroyable; on affirme que, dans le simple but de rappeler le droit de vie et de mort dont ils sont investis, ils simulent des accès de fureur, choisissent alors une victime dans la foule, lui jettent un lazzo autour du cou et lui abattent la tête de leur propre main. Ce genre de césarisme africain rappelle les derniers temps du règne de Théodoros.

Le fils aîné d'un bié est considéré comme l'héritier du trône; les cadets ont le commandement de la force armée dans les différents districts et reçoivent, en général, une certaine partie du produit de la chasse. Néanmoins, à la mort d'un chef, l'aîné des fils n'est pas toujours reconnu par tous ses frères. Si quelques-uns consentent à l'appuyer, les autres ont souvent la prétention de devenir indépendants et de gouverner pour leur compte les districts où, jusque-là, ils n'avaient joué que le rôle de *bainqui*. Des dissensions de ce genre donnent lieu constamment à des agressions de toute sorte et à de nombreux actes de violence[1].

Si belliqueux que soient les Niams-Niams, il se passe néanmoins chez eux ce fait très-singulier que jamais, un jour de bataille, les chefs ne se mettent à la tête de leurs hommes : ils

1. Parmi les trente-cinq chefs qui règnent sur ce territoire de quarante-huit mille milles carrés, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui méritent d'être appelés rois. Les plus puissants sont Kanna et Mofio, dont les domaines sont égaux en étendue à une douzaine des autres.

attendent avec anxiété dans les environs de la mbanga, prêts, si l'affaire tourne mal, à se sauver avec leurs femmes et leurs trésors dans les marais les plus inaccessibles, ou à aller se cacher dans les grandes herbes des steppes. Au fort du combat, chaque décharge de projectiles est accompagnée de cris de guerre forcenés, et chaque homme, en frappant, vocifère le nom de son chef. Dans l'intervalle des différents assauts, les combattants se retirent prudemment à distance, grimpent sur le premier monticule venu, ou sur des demeures de fourmis blanches, qui atteignent parfois une hauteur de douze ou quinze pieds, et se mettent à injurier leurs adversaires de la façon la plus grotesque, les accablant, pendant des heures, de toutes les invectives et de tous les termes de mépris et de défi qu'ils peuvent trouver. Quand, sur le territoire méridional d'Ouando, nous fûmes obligés de nous retrancher pendant plusieurs jours derrière un abatis d'arbres, pour nous défendre contre les indigènes, nous eûmes largement l'occasion d'entendre ces débordements d'injures. Nous pouvions voir les forcenés, qui déclaraient que pas un des nôtres ne sortirait vivant du pays. Puis éclatait le cri souvent répété : « A la marmite les Turcs! à la marmite! De la viande! de la viande! » Ils ajoutaient cependant qu'ils n'avaient nulle intention de me nuire : « L'homme blanc qui, disaient-ils, vient chez nous pour la première fois, est le seul de tous qui pourra s'en aller; nous ne voulons point lui faire de mal. » Je n'ai pas besoin de dire que, malgré cette assurance, je n'avais aucune envie de m'en remettre à leur générosité.

Bien que ce soit anticiper sur les événements, je dirai comment cette guerre nous fut déclarée à notre retour du sud. Près du sentier, sur la frontière même, et placés de manière à être vus de tous les passants, trois objets étaient suspendus à la branche d'un arbre : un épi de maïs, une plume de coq et une flèche ; souvenir frappant du message hautain envoyé au roi de Perse quand il voulut pénétrer au cœur de la Scythie. Nos guides comprirent et nous expliquèrent aisément le sens de ces emblèmes : Cela signifie, nous dirent-ils, que celui d'entre nous qui touchera à un épi de maïs ou qui prendra une volaille tombera frappé d'une flèche. Mais, sans attendre que nous nous fussions rendus coupables de la moindre déprédation, on nous attaqua le lendemain avec la plus basse perfidie.

Pour la chasse, les Niams-Niams emploient généralement les mêmes engins que les Bongos : ils se servent de trappes, de

fosses et de piéges, mais leurs battues pour la capture du gros gibier sont conduites avec beaucoup plus d'art et se font sur une plus grande échelle.

A proximité de chaque groupe de hameaux, et ordinairement au seuil de la *borroumbânga,* principale résidence des chefs de district, se voit un énorme tambour fait d'un tronc d'arbre creux et monté sur quatre pieds. Les parois de cet instrument sont d'épaisseur inégale, en sorte qu'on peut, en le frappant, lui faire rendre deux sons distincts. D'après la façon dont on en joue, ce tambour donne trois appels différents : l'un pour la guerre, l'autre pour la chasse, le troisième pour une fête. Partis de la mbanga du chef, ces signaux sont en quelques instants répétés sur les tambours des borroumbângas de la province, et en un clin d'œil des milliers d'hommes sont réunis, tout armés, s'il en est besoin.

Des éléphants ont été aperçus dans le voisinage : le signal est donné, les hommes se réunissent, et, comme nous l'avons dit plus haut, poussent les éléphants vers un coin de steppe qui a été préservé tout exprès de l'incendie général. Armés de torches, les chasseurs entourent l'enceinte; le feu s'étend bientôt de tous côtés, et les pauvres bêtes, asphyxiées et couvertes de brûlures, tombent devant leurs destructeurs, qui les achèvent à coups de lance. Comme ils ne se contentent pas de tuer les mâles, et qu'ils massacrent également femelles et jeunes, il est facile de comprendre comment, d'année en année, ce noble animal devient de plus en plus rare. L'avarice des chefs, qui n'ont jamais assez de cuivre, et la gloutonnerie de leurs compagnons, qui n'ont jamais assez de viande, les rendent tous passionnés pour la chasse. Je les ai vus souvent revenir à leurs cases chargés de gros fagots que je prenais pour du bois à brûler, mais qui n'était, en réalité, que leur part de viande d'éléphant. Lorsque celle-ci a été coupée en lanières et séchée au feu, elle offre toute l'apparence du menu bois.

Dans les fourrés qui bordent les cours d'eau abonde le gibier à plume de différente espèce; les Niams-Niams le prennent au collet. Les sortes les plus répandues sont la pintade et un petit francolin. Pour s'en emparer, les indigènes font usage d'un appât tout particulier; au lieu de répandre du grain aux environs des piéges, ils sèment des fragments d'une stapélie charnue que l'on trouve dans les parties sèches des steppes, et fréquemment sur la demeure des termites. Cette plante des lieux arides n'est pas

seulement aimée des oiseaux : les Arabes et les Nubiens l'ont naturalisée chez eux et la mangent parfois au naturel. Sa valeur comme appât est tellement appréciée qu'il n'est pas rare de la trouver ici près des cases, où elle a été plantée exclusivement pour ce fait.

L'habileté de main et le bon goût des Niams-Niams se révèlent dans leur manière de travailler le fer et le bois, dans la confection de leur vaisselle, de leurs paniers, et dans tous les détails de leur architecture : mais, pas plus que les autres peuplades de cette partie de l'Afrique, ils ne connaissent l'art de tanner le cuir. Leur poterie est remarquable; ils font de jolis petits gobelets, d'énormes jarres d'une régularité parfaite, et apportent le plus grand soin à l'ornementation de leurs pipes, qu'ils décorent avec autant de symétrie que de délicatesse. Malheureusement ils ne savent pas donner à leur terre la consistance voulue, en la débarrassant par le lavage de ses parcelles de mica et en y mêlant un peu de sable.

Plusieurs rubiacées qui ont le bois tendre leur fournissent la matière de tabourets, de bancs, de coupes et de grands plats dont la forme et les sculptures offrent une grande diversité. J'ai vu de ces petits meubles et de ces ustensiles de ménage d'une complication de dessin très-savante, et qui étaient de véritables objets d'art.

Tous les soldats niams-niams portant une lance, un troumbache et une dague, la fabrication des armes occupe nécessairement beaucoup de forgerons, qui rivalisent entre eux à qui produira les formes les plus variées. La dague se porte dans un fourreau de cuir attaché à la ceinture. Le fer de lance n'est pas le même que celui dont se servent les Bongos : il est de forme *hastée*, ainsi que les botanistes désignent les feuilles lancéolées dont la base est munie de projections aiguës.

Toutes les lames, celles des coutelas, des cimeterres et des lances, se distinguent par une rainure destinée à l'écoulement du sang, et qu'on ne retrouve pas sur les armes analogues des Bongos et des Diours. Elles ont d'ailleurs un cachet national tellement prononcé, qu'il suffit de les voir pour en reconnaître l'origine avec certitude.

Il y a chez les Niams-Niams des formules de salutation qui ne varient jamais. Deux hommes qui se rencontrent au dehors s'abordent en échangeant cette parole : *Mouignèté;* dans une case ils se disent : *Moukénôté* ou *Moukinâne*. Leur adieu est :



Guerrier niam-niam.

Minâpatirôh. Si, étant soupçonnés, ils désirent affirmer leurs bonnes intentions, dès qu'ils aperçoivent celui qu'ils veulent en convaincre, ils lui adressent les mots : *Bâdià! bâdià, mouîé!* (Ami! bon ami, venez!) Avec ces paroles, ils ne manquent jamais de se tendre la main droite, s'accrochent mutuellement le doigt du milieu et le font craquer deux fois en se regardant et en hochant la tête par un mouvement qui, aux yeux d'un Européen, passerait pour une marque de répulsion. Les femmes, dont les habitudes sont extrêmement réservées, ne reçoivent jamais de salut que de leurs vieilles connaissances.

Le mariage ne dépend en aucune façon de la fortune du prétendant. Ici, pas de valeurs extorquées par le père de la demandée, comme cela se fait partout en Afrique. Quand un homme veut se marier, il en exprime le désir au souverain, ou au chef de son district, qui aussitôt lui cherche une épouse convenable. Malgré ce qu'il y a de prosaïque dans cette manière de faire, malgré la polygamie sans bornes qui règne dans le pays, les liens du mariage n'en sont pas moins sacrés, et toute infidélité est punie de mort.

Nous avons déjà mentionné l'extrême réserve des femmes niames-niames. La meilleure preuve de leur honorabilité est fournie par l'institution des *nzangâs*, qui est établie dans toute la contrée. Ces dernières se recrutent généralement parmi les femmes qui, n'ayant pas de progéniture, ont été chassées par leurs maris.

Les enfants sont regardés comme la preuve la plus évidente de l'attachement qui unit les époux, comme le sceau de l'affection conjugale, et la mère d'une nombreuse famille a droit à des honneurs qui ne lui sont jamais contestés. L'un des traits les plus estimables du caractère des Niams-Niams est, nous l'avons dit, l'affection profonde qu'ils ont pour leurs épouses; j'aurai plus tard l'occasion d'en citer divers exemples.

Il y a peu de fêtes à l'occasion des noces. La jeune fille est tout simplement conduite à sa nouvelle demeure par le chef de l'endroit, suivi d'un cortége plus ou moins nombreux et accompagné de musiciens, de ménestrels et de bouffons. Un repas est ensuite donné à toute la bande, repas auquel prennent part les deux sexes, bien qu'habituellement les femmes mangent seules dans leurs propres cases.

La ménagère a pour principaux devoirs de cultiver la ferme, de préparer les repas, de peindre le corps et d'arranger les cheveux de son mari. Sous cet heureux climat, les enfants ne

demandent pas beaucoup de soins; ils ne quittent jamais leurs nourrices, qui les portent sans cesse en bandoulière dans une sorte d'écharpe.

En fait de divertissements, les Niams-Niams ont un jeu d'adresse qui est très-répandu en Afrique. Tous les noirs de la province du Ghazal s'en amusent. Les Nubiens, qui l'appellent *mangala*[1], y prennent eux-mêmes infiniment de plaisir, et c'est une chose surprenante que ce jeu soit aussi familier à des hommes qui n'ont pénétré chez les nègres du sud que depuis dix ans. Mais, comme la guitare que nous avons décrite dans le chapitre IX du premier volume[2], c'est peut-être pour les Nubiens un legs qu'ils tiennent de l'Afrique centrale, leur pays d'origine. Bien que les Mombouttous ne semblent pas connaître le mangala, celui-ci est en vogue chez tous leurs voisins et se retrouve jusqu'au bord de l'Atlantique. Les Peuls consacrent des jours entiers à cet amusement, qu'ils désignent sous le nom d'*ouri*, et qui exige beaucoup de calcul. Les Foulahs, les Yolofs et les Mandingues, s'y adonnent, ainsi que les Kadches, qui ont leur demeure entre le lac Tchad et la Bénoué. La généralisation d'un objet d'aussi faible importance est une preuve indirecte de l'unité primitive de toutes les races africaines.

Le mangala consiste en une longue pièce de bois portant deux rangées parallèles de petites cavités. Chez les Nubiens la table a seize fossettes; chez les Niams-Niams elle en a dix-huit[3]. Chacun des joueurs est pourvu d'environ deux douzaines de petits cailloux qu'il faut adroitement faire passer d'une pochette dans une autre. A défaut de table, le jeu s'établit par terre, où il est facile de creuser les trous.

Mais les Niams-Niams ont des jouissances d'un ordre plus élevé que le jeu, plus douces que la chasse et le combat : ils possèdent l'amour instinctif de l'art. Passionnés pour la musique, ils tirent de leur mandoline des sons qui retentissent jusqu'au plus profond de leur être. La durée des concerts qu'ils se donnent à eux-mêmes est inimaginable: Piaggia a dit qu'un Niam-Niam jouerait de son instrument pendant vingt-quatre heures sans le quitter d'une seconde, oubliant de boire et de

1. Mot arabe, dérivé de *nagal*, qui signifie déplacer, transporter d'un lieu à un autre, et d'où vient aussi *mangal*, nom du foyer portatif des Arabes.
2. Voy. vol. I, p. 388.
3. Un jeu de mangala se voit, figure 14, dans la gravure qui représente des objets de fabrication niame-niame.

manger, et, bien que je connaisse la voracité de ce peuple, je crois que Piaggia avait raison.

Leur instrument favori tient à la fois de la harpe et de la man-



Instruments de musique, petits meubles et ustensiles.

doline. Par la disposition verticale des cordes il ressemble à la première, et se rapproche de la seconde par la caisse sonore, le manche et les chevilles qui servent à tendre les cordes. Con-

struit exactement d'après les lois de l'acoustique, le fond est creusé dans un morceau de bois et recouvert d'une peau qui est percée de deux trous. Les cordes, solidement tendues au moyen de chevilles, sont parfois composées de fibres végétales, parfois des crins d'une queue de girafe.

Quant à la musique exécutée sur ces mandolines, elle est des plus monotones, et il serait difficile d'y découvrir un semblant de mélodie. Ce n'est jamais que l'accompagnement d'un récitatif chanté d'une voix plaintive, pour ne pas dire gémissante, et d'un timbre décidément nasal. J'ai vu maintes fois des amis s'en aller bras dessus, bras dessous, en musiquant de la sorte, battant la mesure d'un mouvement de tête et se plongeant mutuellement dans une profonde extase.

Il y a chez eux des musiciens de profession, gens d'une classe à part, dont nous avons représenté l'un des membres dans le dixième chapitre du premier volume. Ces chanteurs ambulants sont toujours parés d'une manière extravagante, coiffés de plumets fantastiques, couverts de morceaux de bois et de racines, de pieds d'oryctérope, d'écailles de tortue, de becs d'aigle, de serres d'oiseaux de proie, de dents de mainte espèce, en un mot, de tout ce qui peut prétendre à quelque rapport avec l'art occulte du magicien. À peine arrivé, l'homme aux talismans commence à relater ses voyages dans un récitatif plein d'emphase, et n'oublie jamais de conclure par un appel véhément à la générosité de ses auditeurs, leur rappelant que des anneaux de cuivre et des perles lui sont dus pour salaire. À cela près de quelque différence dans la parure, on retrouve ces chanteurs ambulants dans l'Afrique entière. Baker et d'autres Européens les ont honorés du nom poétique de ménestrels, mais celui de *hachâches* (bouffons) que leur donnent les gens de Khartoum est infiniment plus juste. Les Niams-Niams eux-mêmes témoignent du mépris qu'ils ont pour ces chanteurs en leur appliquant le nom de *nzangâs*[1], que portent chez eux ces femmes perdues qui souillent l'Afrique non moins que les pays civilisés.

Le langage des Niams-Niams appartient à la même souche que tous les dialectes africains parlés au nord de l'Équateur, et se rattache spécialement au groupe nubio-libyque. Bien qu'au total la prononciation en soit arrêtée, il y a encore certains mots

1. Dans le Loango, tous les sorciers et les magiciens sont appelés *gangas*, mot qui paraît avoir la même étymologie que le terme zandé.

sujets à des variations considérables, et parfois dans la bouche du même individu. Le son nasal donné à l'*e* et à l'*i* accentués, que l'on fait sortir de la gorge, impriment à l'articulation un caractère particulier très-différent de celui qu'elle a chez les Bongos. Les verbes n'ayant pas de temps distincts par eux-mêmes, la construction étymologique est plus pauvre que chez ce dernier peuple, et, moins vocalisé que la langue des Bongos, ce dialecte a une certaine lourdeur qui tient à la prépondérance des consonnes.

Comme tous les idiomes des peuples primitifs, il manque d'expressions pour rendre les idées abstraites. J'ai observé, par exemple, que beaucoup d'interprètes traduisaient le mot divinité par celui de *goumbâ*, qui signifie l'*Éclairant* dans le sens de produire des éclairs, tandis que les autres se servaient du terme *bongmbôtoumou*, dans lequel je verrais une périphrase équivalant au *rassoûl* des Arabes (prophète ou envoyé de Dieu), mbottoumou, dans le langage usuel, voulant dire messager.

Aucun des indigènes de la province du Ghazal n'a de véritable conception religieuse; toutefois, les Niams-Niams ont dans leur propre langue un mot qu'ils emploient d'une manière constante pour désigner l'acte d'adoration, tel qu'ils le voient pratiquer par les Nubiens : mais, quand on examine ce terme, qui se dit *borrou*, on trouve qu'en réalité il se rapporte à l'augure auquel les Niams-Niams ne manquent jamais de recourir avant de se livrer à leurs entreprises.

Ils ont, à cet effet, de petits bancs pareils à celui dont se servent les femmes, et taillés dans le bois du sarcocéphale de Russeger, qu'ils appellent *dâmma*. La surface du banc est polie avec le plus grand soin. Lorsqu'il est nécessaire de consulter l'augure, un bloc est taillé dans le même bois, et poli également à l'un de ses bouts; on verse une ou deux gouttes d'eau sur le petit banc, on le frotte avec la partie lisse du bois qu'on vient de tailler, en faisant mouvoir le bloc par un mouvement analogue à celui d'un individu qui se sert d'un rabot. Si le morceau de bois glisse aisément, l'affaire en question réussira, cela ne fait pas le moindre doute; si la glissade rencontre quelque difficulté, l'entreprise est douteuse; si les deux surfaces deviennent adhérentes et que, suivant l'expression consacrée, vingt hommes ne suffisent pas à faire mouvoir le bloc, on est averti d'un échec certain.

Puisque le mot borrou, qui est le nom de cet augure, a été choisi pour désigner les prières des mahométans, c'est donc que le frottement dont il s'agit est considéré par les Niams-Niams comme une pratique religieuse. Je leur ai souvent demandé ce que pour eux signifiait le mot prière : ils m'ont toujours répondu par celui de borrou, en l'accompagnant du mouvement que je viens de décrire.

Cette machine à prier est dérobée avec soin aux regards des musulmans : cependant, à l'époque où nous étions en guerre avec les gens d'Ouando, elle fut souvent consultée par mes Niams-Niams, et, l'oracle m'ayant été favorable, mes hommes se trouvèrent singulièrement affermis dans la confiance que leur inspirait mon étoile.

Les Niams-Niams ont encore d'autres augures, qui sont également en faveur chez différentes peuplades, et dont quelques-uns même sembleraient avoir plus d'autorité que le borrou. En cas de guerre, un liquide oléagineux, extrait d'un bois rouge appelé *benghyé*, est administré à une poule : celle-ci vient-elle à mourir, la campagne sera désastreuse ; au contraire, si l'oiseau survit, la victoire est assurée. Une autre façon d'interroger l'avenir consiste à prendre un coq, à le porter à la rivière et à lui maintenir la tête dans l'eau pendant quelque temps et à plusieurs reprises. Le coq est ensuite abandonné à lui-même : s'il en revient, c'est d'un heureux présage ; s'il meurt, il faut renoncer au projet conçu : l'aventure finirait mal.

A peine trouverait-on un Niam-Niam qui voulût se battre sans avoir consulté l'augure. Ils ont tous une foi pleine et entière dans ses oracles. Ouando, notre ennemi acharné, était parvenu à soulever deux districts contre nous, mais il fit administrer le benghyé à une poule : celle-ci mourut, et il n'osa pas nous attaquer personnellement. Nous étions fort étonnés de ne pas le voir paraître, quand nous apprîmes qu'il s'était réfugié en tremblant au fond d'une retraite inaccessible ; ce qui fut un grand soulagement pour nous. Autrement les choses auraient pu fort mal tourner, car tous nos magasins se trouvaient sur la route du chef : mais ce dernier était parti, et tous les Niams-Niams que nous vîmes alors nous affirmèrent que sa fuite n'avait pas eu d'autre motif que la mort de la poule. Heureux décès qui nous sauva la vie !

Ces épreuves sont également employées pour reconnaître l'innocence ou la culpabilité des gens que l'on accuse, soit de magie, soit d'un autre crime.

La croyance aux mauvais esprits, qui est générale parmi les Bongos et les autres peuples de l'Afrique, se retrouve chez les Niams-Niams. Pour ces derniers, la forêt est la demeure des êtres invisibles qui conspirent sans cesse contre les hommes ; et, dans le bruissement du feuillage, ils croient entendre leurs dialogues mystérieux.

De même que la religion naturelle, la superstition est fille de la terre où elle se produit; elle y germe comme les fleurs des champs et a des rapports intimes avec l'endroit qui la voit naître. Sous leur ciel de plomb, les gens du nord peuplent toutes les cavernes, toutes les ruines de spectres irrités et vengeurs. Ici, le bois impénétrable, avec ses nuées de hiboux et de chauves-souris, est tenu pour le séjour d'esprits perfides; tandis que les Orientaux, gens d'un pays dénudé, exposé à tout l'éclat d'un soleil dévorant, craignent surtout le mauvais œil. Le caractère de la superstition dépend de la nature des lieux et devient, à vrai dire, un problème géographique.

Terminons ce chapitre par quelques lignes sur les usages relatifs aux morts.

La première chose que fait un Niam-Niam lorsqu'il perd un de ses proches est de se couper les cheveux en signe de deuil. Sa coiffure si artistement combinée, sa joie et son orgueil, l'objet des soins dévoués de ses femmes, est détruite sans pitié; et les touffes épaisses, les nattes, les grandes mèches tordues sont éparpillées dans un lieu désert.

Le défunt est généralement coiffé de plumes, drapé de sa plus belle fourrure, colorié avec l'extrait de bois rouge, en un mot paré comme en un jour de fête. S'agit-il d'un haut personnage, on le revêt de son tablier ordinaire et on l'assied, dans la fosse, sur le tabouret qui lui servait habituellement ; ou bien il est couché dans un cercueil fait avec un tronc d'arbre.

De même que dans l'islamisme, on ne rejette pas la terre sur le corps[1] ; on place celui-ci dans une excavation creusée au flanc du tombeau, coutume dont nous avons déjà parlé, et qui existe en différentes contrées païennes de l'Afrique.

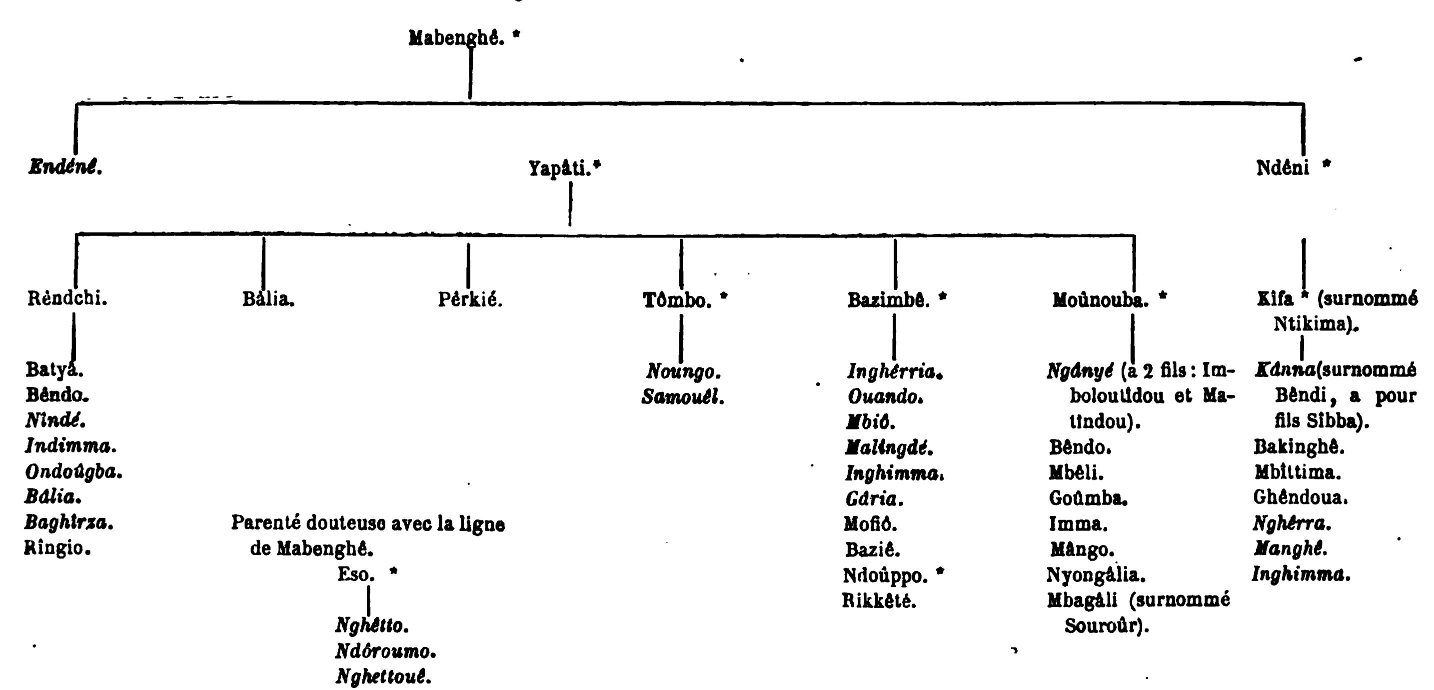
Ainsi que les Bongos, les Niams-Niams ont une règle fixe pour l'orientation des morts et l'observent d'une manière scrupuleuse, mais d'une façon différente. Chez eux, l'homme est placé en

1. La circoncision n'est pas en usage chez les Niams-Niams.

face du levant, tandis que la femme a le visage tourné vers l'ouest.

Un lit de terre battue recouvre la fosse; puis une case est élevée sur la tombe, case purement sépulcrale, toutefois pareille à celle des vivants, et qui, non moins fragile, disparaît bientôt, ruinée par l'abandon où elle se trouve, ou détruite par l'incendie annuel.

TABLE GÉNÉALOGIQUE DES PRINCES NIAMS-NIAMS RÈGNANTS EN 1870.



NOTA. Les noms des princes régnants sont imprimés en italique. Ceux des princes défunts sont marqués d'un astérisque.

CHAPITRE XIV.

Arrivée chez Mounza. — Amitié d'Abd-es-Sâmate pour Mounza. — Une audience. — Du camp au palais. — Salle de réception. — Le roi se fait attendre. — Trophée d'armes de luxe. — Costume royal. — Mounza. — *Nil admirari*. — Présents. — Toilette des femmes de Mounza. — Manière de fumer du roi. — Noix de cola. — Solo de cornet d'ivoire. — Chanteurs. — Fou du roi. — Eunuque. — Discours de Mounza. — Envoi d'une maison. — Rapports avec les naturels. — Importunités. — Marché aux crânes. — Envoyés niams-niams. — Teint clair des indigènes. — Visite des femmes de Mounza. — Procession triomphale. — Découverte de l'*Entada scandens*. — Palais et appartements privés de Mounza. — Questions géographiques. — Le lac de Piaggia. — Un chien pour un Akka. — Chèvres monvoues. — Extrait de viande. — Stations des Khartoumiens dans le pays des Mombouttous. — Projets de voyage dans le sud. — Faute d'argent. — Arrivée de Moûmméri. — Grande fête. — Danse du roi. — Visites de Mounza. — Le potamochère. Un plat royal.

Mounza, chez qui nous arrivions, nous attendait avec impatience; ses magasins regorgeaient d'ivoire et il désirait vivement échanger ce produit de la chasse de toute l'année contre des objets du nord, ou contre le rouge métal dont nous allions l'enrichir.

C'était la troisième fois qu'Abd-es-Sâmate venait dans la contrée; et aux motifs d'intérêt qui poussaient le roi à lui faire un chaleureux accueil, se joignait la sincère affection que Mounza éprouvait pour lui; car ils étaient unis par le pacte fraternel, scellé par l'échange du sang. L'année précédente Sâmate, resté à Khartoum, avait confié le commandement de l'expédition à son frère Abd-el-Fétah, musulman de la plus belle eau, un fanatique dont l'arrogance avait profondément blessé le roi. Ce dévot, regardant comme une souillure le contact d'un infidèle, ne permettait à aucun nègre d'approcher de lui à une distance de moins de dix pas; il ne reconnaissait dans le pays ni roi, ni dignitaires, et qualifiait invariablement d'esclaves toutes les dames de la cour. Mais Abd-es-Sâmate, que chacun appelait Mbali, c'est-à-dire l'Enfant, était l'urbanité même. Il avait gagné tous les cœurs en portant le costume mombouttou; on l'avait

vu souvent, coiffé de plumes et revêtu de l'habit national, passer des heures entières assis près de Mounza, buvant avec lui, et lui racontant les merveilles de la civilisation, ou lui reprochant son cannibalisme.

Il n'y avait donc pas à s'étonner si le roi avait chaque jour demandé quand viendrait Mbali, et si, au bord de la rivière que nous nous apprêtions à franchir, ses messagers nous attendaient pour nous souhaiter la bienvenue. Du reste, cette affection était partagée. A peine arrivé, Sâmate, laissant à ses lieutenants le soin de nous établir, s'était hâté d'aller voir Mounza et lui avait offert ses présents : c'étaient, pour la plupart, de grands plats de cuivre, destinés, dans ce coin du globe, non pas à orner la table, mais à servir d'instruments dans l'orchestre du roi.

L'entrevue fut longue. Nous étions déjà installés et la nuit approchait, lorsque revint Sâmate précédé triomphalement de cors et de timbales, et suivi de plusieurs milliers d'indigènes portant les provisions que le roi avait immédiatement fait réunir. Il m'annonça que j'étais invité à une audience royale pour le lendemain matin et qu'il y aurait, en mon honneur, grande réception à la cour. Je n'ai pas besoin de dire avec quels sentiments de curiosité je m'endormis ce soir-là.

Le 22 mars 1870 fut le jour de ma présentation. Longtemps avant mon réveil le Kénousien était allé trouver Mounza. Soulevant la portière de ma tente, je vis qu'une activité insolite régnait sur la grande place qui séparait les halles du roi des maisons de ses gardes. De véritables foules débouchaient par toutes les issues ; des groupes nombreux couraient çà et là ; et, de temps à autre, le son bruyant des timbales parvenait jusqu'à nous. Mounza, à la tête de ses dignitaires, passait en revue ses chasseurs d'éléphants, tandis que les chefs de famille arrivaient de toutes parts pour offrir de l'ivoire à Sâmate et pour s'entendre avec lui au sujet des vivres dont il avait besoin.

J'attendais avec impatience le moment où je serais appelé devant le roi. Il était plus de midi lorsqu'on vint me dire que tous les préparatifs étaient achevés et que je pouvais me mettre en marche. Sâmate avait renvoyé sa garde nègre pour me servir d'escorte, et il avait ordonné à sa fanfare de m'introduire à la cour en sonnant la diane turque. Je m'étais revêtu pour la circonstance du solennel habit noir, et j'avais pris mes chaussures de montagne, lourdes bottines lacées qui donnaient quelque poids à mon léger personnage. Chaîne et montre avaient été

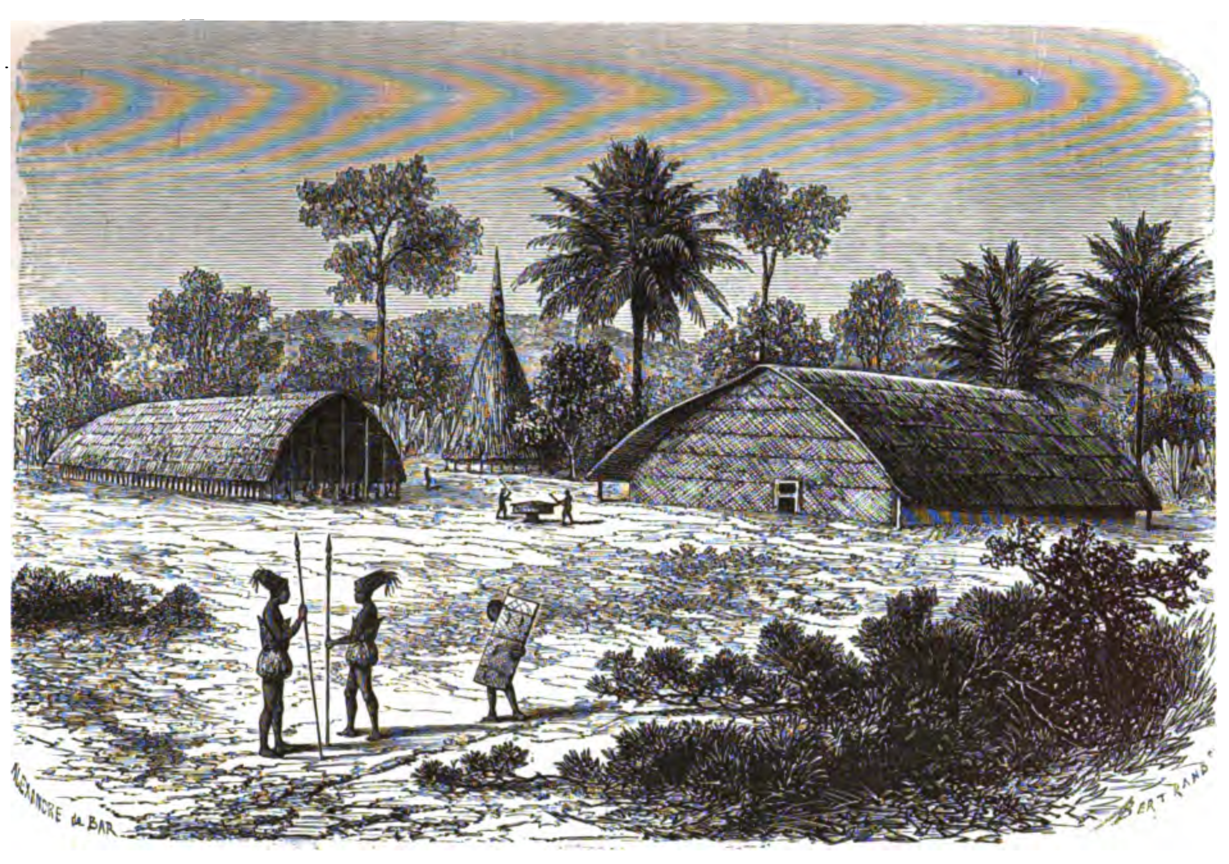
mises de côté, car je ne voulais avoir sur moi aucun ornement de métal.

Je partis et cheminai le plus gravement possible, accompagné de trois officiers noirs qui portaient mes armes : carabines et revolver, et suivi d'un quatrième qui était chargé de ma chaise de canne. Venaient ensuite mes Nubiens, vêtus de leurs habits de fête d'une blancheur immaculée, saisis d'une crainte respectueuse qui les frappait de mutisme, et tenant à la main les présents que j'apportais de si loin au roi des Mombouttous.

Il nous fallut une demi-heure pour nous rendre au palais. Le chemin nous conduisit d'abord dans un fond boisé où coulait un ruisseau; puis il serpenta au milieu des fourrés dont la vallée était pleine; et, gravissant une pente couverte de bananiers, il déboucha dans une vaste cour, fermée par un large demi-cercle d'habitations de formes diverses.

Nous avions trouvé dans la partie basse du vallon des troncs d'arbres nouvellement abattus, et composant, sur ce terrain marécageux, une sorte de chaussée qui enjambait le ruisseau, de manière que le passage s'était fait à pied sec. Il ne serait jamais venu à l'esprit du roi d'avoir pour nous cette attention; elle lui avait été suggérée par Sâmate, qui, sachant combien il me fallait de temps pour ôter et pour remettre mes bottines, avait voulu m'en éviter la peine; car ces chaussures, d'un prix inestimable dans ce coin du monde, ne devaient être ni crottées ni mouillées. Tous ces ménagements confirmèrent les indigènes dans l'étrange opinion qu'ils avaient de moi : les uns croyaient que j'avais des pieds de chèvre; d'autres se figuraient que le cuir épais de mes bottines faisait partie intégrante de mon corps. La première idée leur venait sans doute de la comparaison qu'ils avaient établie entre mes cheveux et le poil de la chèvre; et l'obstination avec laquelle je refusai toujours de me déchausser pour leur montrer mes pieds nus, fortifia leur croyance.

A notre approche, les tambours et les trompes firent vacarme; et la foule, se pressant pour nous voir, ne nous laissa qu'un étroit passage. Nous nous dirigeâmes vers un immense édifice ouvert aux deux extrémités. Sur le seuil m'attendait l'un des dignitaires de la cour, qui devait remplir les fonctions de maître des cérémonies, car je le vis plus tard présider aux divertissements. Cet officier me prit par la main et me conduisit dans l'intérieur de la salle. Je trouvai là des centaines de hauts personnages placés comme pour un concert et d'après le rang qu'ils



Détails du palais de Mounza.

avaient dans l'État; chacun d'eux, en grande tenue, c'est-à-dire en armes, occupait un siége à lui qu'il avait fait apporter. A l'autre bout de l'édifice se voyait le banc du roi, qui ne différait en rien des autres, mais qui était posé sur une natte; une pièce de bois s'élevant d'un trépied, et munie de deux projections parallèles, formait le dossier et les bras du fauteuil; ce complément du siége royal était constellé de clous et d'anneaux de cuivre. Je demandai qu'on mît ma chaise à quelques pas du trône; et j'allai y prendre place, tandis que mes serviteurs et mon escorte se rangeaient derrière moi.

La plupart de mes gens avaient des fusils; toutefois, ne s'étant jamais vus face à face avec un pareil potentat, ils semblaient fort peu à l'aise et avouèrent plus tard qu'ils n'avaient pu s'empêcher de trembler en pensant que Mounza n'aurait eu qu'un signe à faire pour qu'on nous mît tous à la broche.

J'attendis ainsi pendant longtemps. Le roi, qui avait assisté au marché en petite tenue, était rentré chez lui; et, voulant paraître à mes yeux dans toute sa splendeur, il était en train de se faire pommader, coiffer et décorer par ses femmes. Un bruit assourdissant et continuel se faisait autour de moi; tantôt les timbales, tantôt les trompes ébranlaient de leurs sons éclatants la voûte de l'édifice; et à cette musique infernale se mêlait le bruit de conversations animées, dont j'étais certainement le principal objet. Bien que je tournasse le dos à l'assemblée, je sentais que tous les yeux étaient braqués sur ma personne; chacun toutefois resta à sa place, et j'eus toute liberté d'écrire mes observations.

La salle en elle-même était digne de remarque : au moins cent pieds d'un bout à l'autre, sur cinquante de large et quarante de haut. Achevée tout récemment, elle devait à la fraîcheur de ses matériaux, naturellement bruns et lustrés, le brillant que lui aurait donné une couche de vernis. Il y avait à côté une autre salle encore plus vaste, dont la hauteur égalait celle des élaïs les plus élevés du voisinage; mais bien qu'elle n'eût été construite que cinq ans auparavant, elle commençait déjà à menacer ruine; d'ailleurs, fermée de toute part et ne recevant la lumière que par d'étroites ouvertures, elle convenait moins pour une fête.

Eu égard au pays où elles se trouvent, ces constructions peuvent être classées, à juste titre, parmi les merveilles du monde. Sauf la baleine, je ne sais pas quels matériaux, ayant à la fois

assez de légèreté et de force, nous pourrions employer pour élever des édifices de cette dimension, capables de soutenir le choc d'ouragans tels que ceux des tropiques. Trois longues rangées de piliers faits de troncs d'arbres, parfaitement droits, soutenaient la voûte qui nous abritait et dont la charpente, composée d'une infinité de pièces, était fabriquée avec les pétioles du raphia vinifère[1]. Une couche d'argile rouge, aussi dure et aussi unie que l'asphalte, constituait le parquet. De chaque côté s'élevait une muraille à hauteur d'appui, laissant entre elle et la toiture, qui descendait fort bas, un espace assez large pour permettre à l'air et à la lumière de pénétrer librement. Au dehors, une foule énorme, la vile multitude, qui n'avait pu trouver place à l'intérieur, se pressait contre le petit mur et jetait dans la salle des regards avides. Un certain nombre d'agents, armés de gaules, circulaient autour de l'édifice et maintenaient l'ordre au milieu de cette canaille, usant largement de leurs bâtons chaque fois qu'ils le jugeaient nécessaire. Tout gamin qui, sans y être invité, se hasardait à mettre le pied dans la salle, recevait un châtiment rigoureux.

J'étais plongé depuis une heure dans ma contemplation lorsque le bruit, qui jusque-là n'avait pas cessé, redoubla tout à coup et me fit présumer que c'était le cortége royal. Profonde erreur : le roi était encore aux mains de ses femmes, qui achevaient de le peindre et de le décorer. Une foule compacte s'agitait à l'entrée de la salle où l'on enfonçait, dans la terre, des pieux qui furent ensuite reliés par de longues perches placées horizontalement. Cet échafaudage servit de carcasse à une panoplie de lances et de javelines en cuivre pur, de toutes les formes et de toutes les grandeurs. L'éclat du rouge métal, qui reflétait les rayons d'un soleil ardent, donnait à ces rangées de lames étincelantes l'aspect de torches enflammées, et formait un fond splendide sur lequel se détachait le trône. Ce déploiement de richesses, d'une valeur incalculable, eu égard au pays, était vraiment royal et dépassait toutes mes prévisions.

Le trophée est complet; le roi a quitté sa demeure. Agents de police, hérauts d'armes, maréchaux du palais vont et viennent en courant. Les masses du dehors se précipitent vers la porte; le

1. Ce palmier croît au bord de tous les cours d'eau du pays des Mombouttous. Ses frondes ont une longueur qui varie de vingt-cinq à trente-cinq pieds; le pétiole de ces énormes feuilles est d'une belle couleur brune et sert communément de bois de charpente dans toute l'Afrique centrale.

silence est réclamé. Des trompettes font vibrer leurs cornets d'ivoire; des sonneurs agitent leurs énormes cloches; le cortége s'avance; et, d'un pas ferme et allongé, ne regardant ni à droite ni à gauche, l'air sauvage, mais pittoresque dans son attitude et dans sa mise, arrive le brun César, suivi d'une file d'épouses favorites. Sans m'accorder même un regard, il se jette sur son banc et reste immobile, les yeux fixés à terre. Abd-es-Sâmate, qui s'est joint au cortége, s'assied en face de moi, de l'autre côté du trône. Il s'est également paré pour la circonstance et porte l'imposant uniforme d'un chef de corps d'Arnautes.

Ma curiosité peut enfin se satisfaire; je regarde avidement le fantastique attirail de ce souverain, qui, dit-on, fait sa nourriture de chair humaine. Avec tout le cuivre dont ses bras, ses jambes, sa poitrine et sa tête sont décorés, il brille d'un éclat qui, pour nous, rappelle trop la batterie d'une cuisine opulente; du reste son accoutrement a, au plus haut degré, le cachet national. Tout ce qu'il porte est de fabrique indigène : aucun objet de provenance étrangère n'est jugé digne de parer le roi des Mombouttous.

Suivant la mode du pays, le chignon royal est surmonté d'un bonnet empanaché, qui s'élève à un pied et demi au-dessus de la tête. Ce bonnet est cylindrique, fait d'un tissu de roseaux très-serré, orné de trois rangs de plumes de perroquet, d'un rouge vif, et couronné d'une touffe du même plumage. Une plaque de cuivre, en forme de croissant, est attachée sur le front, d'où elle se projette comme la visière d'un casque. Tout le personnage est enduit d'une pommade qui donne à la peau, naturellement brune et luisante, la couleur du rouge antique des salles de Pompéi. Le vêtement ne se distingue de celui des autres hommes que par une finesse exceptionnelle; il se compose d'un grand morceau d'écorce de figuier, teinte en rouge, et entoure le corps de plis gracieux, formant à la fois culotte et gilet. Des cordelières rondes en cuir de bœuf, fixées à la taille par un nœud colossal, et terminées par de grosses boules de cuivre, retiennent cette draperie qu'elles attachent solidement. La matière de cet habit est préparée avec tant de soin, qu'elle a tout à fait l'aspect de la moire antique. Autour du cou, le roi porte une rivière de lamelles de cuivre, taillées en pointe, qui s'irradient sur la poitrine. A ses bras nus se voient de singuliers ornements ayant un faux air d'étuis de baguettes de tambour, et terminés par un anneau. Des spirales de cuivre enserrent les poignets et les

chevilles du monarque. Trois cercles brillants, ressemblant à de la corne, mais taillés dans une peau d'hippopotame et his toriés de cuivre, lui entourent l'avant-bras et les jarrets. Enfin, en guise de sceptre, Mounza tient de la main droite le cimeterre national, qui a la forme d'une faucille, et qui, dans cette occasion n'étant qu'une arme de luxe, est en cuivre pur.

Tel m'apparut, pour la première fois, l'autocrate des Mombouttous, m'offrant le type de ces potentats à demi fabuleux dont le nom seul est connu des géographes; espèce de Mouata-Yanvo ou de Grand-Mokoko, n'ayant sur sa personne, non plus qu'autour de lui, rien d'emprunté aux autres peuples, rien qui rappelât l'industrie européenne ou orientale.

C'était un homme d'environ quarante ans, d'une belle taille, à la fois mince et vigoureux, se tenant droit jusqu'à la raideur, comme le font, du reste, tous ses compatriotes. Bien qu'il eût de beaux traits, sa figure était loin d'être engageante, figure de Néron où se lisaient la satiété et l'ennui. Le profil était presque droit, la barbe assez épaisse; le nez, parfaitement caucasien, formait avec la bouche lippue et saillante du nègre un contraste frappant. Dans les yeux brûlait le feu sauvage d'une sensualité animale; et, autour des lèvres, couvait une expression que je n'ai vue chez aucun autre Mombouttou, un mélange de cupidité, de violence, de raffinement cruel, qui ne devait pouvoir se fondre en un sourire qu'avec une extrême difficulté : rien du cœur évidemment ne pouvait luire sur ce visage.

Mounza fut longtemps sans regarder l'homme pâle, aux cheveux longs, au vêtement noir et serré, qui paraissait devant lui pour la première fois. Je tenais mon chapeau à la main et n'avais pas encore adressé la parole au monarque. Lors de l'entrée de Mounza, voyant que chacun restait assis j'avais fait de même, et j'attendais que le roi me parlât. Le vacarme n'avait pas cessé. Près du trône avait été placés deux petits guéridons chargés de noix de cola, de bananes sèches, de bouteilles, de cassave et de farine de banane, soigneusement couvertes de serviettes en écorce de figuier. Mounza goûtait souvent à ces friandises; de temps à autre il levait les yeux comme pour examiner l'assistance et en profitait pour jeter sur moi des regards furtifs qui, peu à peu, satisfirent sa curiosité. J'étais émerveillé du calme dont il faisait preuve, et je me demandais où cet Africain sauvage avait pu acquérir cette tenue et cet empire sur lui-même.

A la fin il m'adressa des questions que le drogman de la cour

transmit couramment en niam-niam à mon interprète, et que celui-ci me traduisit en arabe. Ces questions étaient d'ailleurs des plus insignifiantes; pas un mot touchant le but de mon voyage ou relatif à mon pays natal. Rien ne semblait émouvoir le monarque; même dans les visites que je lui fis plus tard sans aucune étiquette, il se montra toujours aussi réservé. *Nil admirari* semblait être chez lui une règle de conduite invariable.

Mes serviteurs déposèrent à ses pieds les présents que je lui apportais : d'abord une pièce de drap noir, un télescope, un plat d'argent et un vase en porcelaine; le métal du plat fut pris pour du fer-blanc et la porcelaine pour de l'ivoire. Il reçut ensuite un objet d'ivoire sculpté, comme échantillon de l'emploi qu'on fait en Europe de cette matière; puis un livre doré sur tranche, un double miroir grossissant d'un côté, rapetissant de l'autre; enfin trente colliers de perles de Venise, c'est-à-dire plus de mille grains de verre de premier ordre[1].

Je n'y avais pas ajouté d'armes à feu, car les Nubiens ont pour règle invariable de n'en jamais donner aux chefs indigènes.

Le roi examina tous ces cadeaux avec une extrême attention, mais sans témoigner ni joie ni surprise. Il n'en fut pas de même de ses cinquante épouses, qui étaient assises sur des tabourets, derrière le trône, et dont les exclamations à demi étouffées exprimaient l'étonnement; le double miroir, surtout, qu'elles se passèrent de main en main, finit par leur arracher des cris d'enthousiasme.

Après avoir regardé ce qui lui était offert, Mounza revint à ses friandises, prenant quelques tranches de noix de cola et les mâchant après avoir fumé, ce qu'il faisait d'une façon remarquable : il se rejetait en arrière, s'accoudait sur le bras droit, croisait les jambes et recevait de la main gauche le tuyau de fer, long de deux mètres, qui lui servait de pipe et que lui présentait un serviteur adhoc. Puis il faisait gravement une longue aspiration, rendait par un geste plein de hauteur le tube de fer à celui qui en avait la charge, et laissait la fumée s'échapper lentement de ses lèvres. En Turquie, les hommes d'un rang élevé fument ainsi : ils aspirent deux ou trois bouffées et remet-

1. Ces petits objets d'art me venaient de mon ami Miani, le Vénitien, qui les avait reçus lui-même de ses concitoyens quelques années avant, alors qu'il se préparait à une nouvelle expédition, que la jalousie du gouvernement égyptien avait empêché de réussir.

tent leur pipe au porteur de chibouque; mais, je le répète, où Mounza avait-il appris cet usage?

Je demandai si je pouvais avoir une noix de cola; le roi répondit à mon désir en me passant lui-même un de ces fruits à la coquille rosée. Me tournant alors vers Abd-es-Sâmate, je lui exprimai l'étonnement que j'éprouvais en voyant ce fruit de l'ouest dans le pays des Mombouttous, et lui dis qu'il était extrêmement apprécié dans le Bornou, où comme épice il valait son pesant d'argent[1]. « Je sais maintenant, ajoutai-je, que l'Ouellé forme la partie supérieure du Chari. Cette noix de cola, en m'initiant aux habitudes locales, est pour moi une des clefs du problème que je cherche si ardemment à résoudre. »

M'adressant ensuite à Mounza, je lui fis comprendre que ce fruit m'était déjà connu; et, étendant la main dans la direction du lac Tchad, je lui dis que, dans le pays indiqué, les grands seuls pouvaient faire usage de cette noix. J'espérais l'amener ainsi à me donner quelques détails; mais j'eus beau faire, je ne pus entamer avec lui la discussion géographique que j'aurais voulu engager. J'appris seulement qu'on trouvait la noix de cola dans le pays, à l'état sauvage, que les indigènes l'appelaient *nangoué* et qu'ils en mâchaient des tranches pendant qu'ils fumaient.

Bientôt commencèrent les divertissements. Deux sonneurs de trompe s'avancèrent et exécutèrent des solos à tour de rôle; c'étaient, dans leur genre, des artistes fort habiles, tellement maîtres de leur instrument, sachant donner à leurs sons une telle étendue, une telle souplesse, qu'après les avoir fait retentir à l'égal des rugissements d'un lion, ou des cris d'un éléphant en fureur, ils les modulaient jusqu'à les rendre comparables aux soupirs de la brise ou aux doux chuchotements d'une voix amoureuse. L'un de ces virtuoses, dont la corne d'ivoire était si lourde qu'il pouvait à peine la maintenir dans une position horizontale, exécuta sur cette énorme trompe des trémolos et des trilles avec autant de précision et de délicatesse que s'il eût joué de la flûte.

Vinrent ensuite des chanteurs et des bouffons. Parmi ces derniers était un petit homme dodu, qui se mit à faire des sauts et des culbutes avec tant d'agilité que ses quatre membres tourbillonnaient comme les ailes d'un moulin à vent. Couvert des pieds à la tête de touffes de poil et de queues de sanglier, et portant à

1. D'après Liebig, la noix de cola contient plus de caféine que le meilleur café.

la ceinture un sabre de bois, il était d'un comique si achevé, qu'à la grande satisfaction de Mounza, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Ses bons mots et ses farces paraissaient inépuisables. Tout lui était permis, et il en usait effrontément; ainsi il approchait du monarque en lui tendant la main; et, au moment où ce dernier allait la prendre, il faisait en arrière un saut de carpe qui le rejetait bien loin de Sa Majesté. Des épis de maïs sortant du four, les premiers de la saison, avaient été mis devant moi; avec les gestes les plus drôles, le clown me fit comprendre qu'il voulait en avoir. Je détachai quelques grains des épis et les lui jetai un à un dans la bouche; il les reçut chaque fois avec un claquement de mâchoire si bizarre, et les mangea avec des grimaces si plaisantes, que des applaudissements frénétiques s'élevèrent de tous les points de la salle.

Un eunuque parut alors, qui servit de plastron à toute l'assemblée. Comment le roi avait-il eu cette créature? Je n'en sais rien; tout ce que j'ai pu savoir, c'est que ledit individu exerçait des fonctions dans l'intérieur du palais. Obèse et grotesque, il se mit à chanter et produisit l'effet d'un babouin qui grogne. Pour ajouter au ridicule du personnage, et comme par dérision des Nubiens, Mounza l'avait affublé d'un fez rouge: c'était le séul de tous les indigènes qui, dans son costume, eût quelque chose d'étranger.

Mais la partie la plus importante du programme était réservée pour la fin : tandis que chacun restait assis, le roi se leva, desserra son gilet, s'éclaircit la voix et prit la parole. Pour moi, le discours fut lettre close, car je ne pouvais songer à le faire traduire deux fois; mais évidemment l'orateur visait à la pureté du langage ainsi qu'à l'éloquence. Il se reprenait souvent et s'arrêtait après chaque phrase à effet pour laisser le temps d'applaudir. Alors des : *Ih! ih*, *tchoupi! ih Mounza*, *ih!* sortaient de toutes les bouches; et la musique y prenant part, le vacarme devenait infernal. Parfois, comme pour stimuler les applaudissements, le roi proférait un *brrr*[1] d'une telle puissance que la toiture en vibrait et que les hirondelles, nichées à l'angle des solives, s'enfuyaient avec terreur.

Le discours terminé, les timbales et les trompes jouèrent un

1. Il peut être intéressant de faire observer que dans le langage des Chamans, *brrr* veut dire « Salut à toi! » Ici le *brrr* a évidemment le même sens, celui d'une félicitation; car c'était toujours le signal qui faisait recommencer l'hymne célébrant la gloire du monarque.

morceau d'un rhythme plus entraînant. Mounza conduisit la symphonie et le fit avec toute la solennité d'un chef d'orchestre de profession. Pour battre la mesure, il avait une baguette surmontée d'une petite sphère en vannerie pleine de cailloux et de coquilles et assez semblable au hochet des petits enfants[1].

Le discours avait duré une grande demi-heure. Pendant ce temps-là, j'avais fait le portrait du roi, celui qui figure à la première page de ce livre. Les réjouissances paraissaient vouloir se prolonger, mais la faim m'obligea à prendre congé du monarque. Au moment où je le quittais, Mounza me dit : « Je ne sais pas ce que je pourrais te donner en échange de tes présents. Je regrette d'être si pauvre et de n'avoir rien à t'offrir. » Touché de sa modestie et croyant que, dans sa munificence, il me destinait des présents magnifiques, je lui répondis : « Ne parlons pas de cela; je ne suis pas venu ici pour les dons qui pourraient m'être faits. Nous achetons de l'ivoire aux Turcs et nous leur donnons en échange du plomb et du fer; quant aux fusils, à la poudre et aux étoffes dont nous avons besoin, nous les fabriquons nous-mêmes. Je ne te demande que deux choses : un chimpanzé et un potamochère. — Tu les auras certainement, » reprit le roi. Mais je ne reçus ni l'un ni l'autre, et pourtant ce ne fut pas faute de lui avoir rappelé sa promesse.

Comme je sortais de la salle, Mounza commençait un nouveau discours. Pour moi, j'étais si fatigué du vacarme et du tumulte de cette réception que je passai le reste de la journée enfermé dans ma tente.

Le lendemain, je fus réveillé de bonne heure par mes gens; ils m'appelaient pour me faire voir ce que m'envoyait le roi. J'aperçus de loin un groupe d'indigènes qui, avec beaucoup d'efforts et de cris, faisaient monter la côte à quelque chose de lourd.

Sur ces entrefaites, parut Abd-es-Sâmate. Il me dit qu'il avait fait observer à Mounza que mes bagages étaient dehors, exposé à la pluie prochaine; et que le roi m'envoyait une maison pour les serrer. Je crus qu'il plaisantait; mais je vis bientôt approcher la muraille que portaient une vingtaine d'individus, tandis qu'une autre escouade avait la toiture sur les épaules.

Peu de temps après, l'édifice était adossé à ma tente. Construite en vannerie, avec du rotin, cette maison avait exacte-

1. On se sert d'un objet semblable près de la rivière du Gabon, sur la côte occidentale.

ment l'air d'un énorme panier dont le toit représentait le couvercle; elle était carrée, d'une vingtaine de pieds de longueur, et formait un abri très-commode pour mes provisions, surtout pour mes ballots de papier.

J'eus de la sorte droit de bourgeoisie chez les Mombouttous, en ma qualité de propriétaire; et mes rapports avec les indigènes devinrent chaque jour plus intimes. Une foule considérable ne cessait pas d'entourer ma demeure et suivait d'un regard avide le moindre de mes mouvements; les gens bien nés faisaient même apporter leurs siéges.

Tout d'abord ces visiteurs m'amusèrent; je les accueillis par des gestes de bienveillance, et me peignai et me rasai *in conspectu omnium*. Du reste, l'étonnement était réciproque; chaque instant m'apportait une nouvelle surprise. Je passais une grande partie du jour à faire des croquis et à prendre des notes. Malheureusement nous ne pouvions pas nous comprendre; mais je tombais parfois sur un individu sachant le niam-niam; et, à l'aide de mes interprètes, je questionnais l'assistance et lui faisais part de mes désirs.

« Apportez-moi vos armes, disais-je à ceux qui étaient là; apportez-moi vos outils, vos ornements, les objets que vous fabriquez, vos fruits et les feuilles des arbres qui vous les fournissent, les dépouilles et les têtes des animaux de vos forêts; apportez-moi surtout les crânes d'homme qui restent après vos repas; ils vous sont inutiles, et je vous donnerai du cuivre en échange. »

J'eus rarement besoin de répéter ma demande. Il s'ouvrit à ma porte un véritable marché de curiosités, et notre commerce d'échanges ne tarda pas à devenir florissant. Le premier jour, la quantité d'ossements qu'ils m'apportèrent fut surprenante. C'en était fait de mes hésitations; j'avais désormais la certitude que les Mombouttous étaient cannibales : assez de preuves m'en étaient données pour me convaincre. Il y avait là des tas de débris de toute espèce, des fragments de têtes, des mâchoires dont on avait pris les dents pour faire des colliers.

Mes pourvoyeurs s'imaginaient que j'achèterais tout cela. J'eus beaucoup de peine à leur faire entendre que les crânes étaient pour nous des objets d'étude, qu'il me les fallait tout entiers, et que je ne payerais que ceux qui seraient intacts. Pour un crâne en bon état j'offris un bracelet de cuivre; mais on les brisait pour en avoir la cervelle; et sur deux cents qui me fu-

rent apportés, il ne s'en trouva que quarante absolument complets.

Chose précieuse, les gens qui me les vendaient ne manquaient jamais de dire si c'étaient des crânes d'homme ou de femme, et quelle en était la provenance; détails indispensables pour l'étude de l'ethnologie comparée, et qui augmentent de beaucoup la valeur d'une collection. La plupart de ces têtes provenaient d'une peuplade résidant au sud et chez laquelle les Mombouttous vont souvent faire des razzias; à peine si dans le nombre il y en avait une de la contrée.

Il était facile de voir que les fragments que l'on me présentait avaient été bouillis et grattés avec un couteau; quelques-uns arrivaient directement du plat, car ils étaient encore humides et semblaient sortir de la marmite; d'autres avaient l'air d'avoir été pris dans de vieux tas d'ordures, parmi les débris de cuisine, ou roulés par les eaux, qui les avaient rejetés sur la rive.

Lorsque les Nubiens virent qu'une année entière ne m'avait pas suffi pour compléter ma collection, ils furent plus que jamais convaincus que ces crânes me servaient à faire un poison subtil. Quant aux indigènes, le plus grand nombre se figuraient que je recueillais ces têtes avec l'intention de m'en nourrir. Pour l'honneur de l'Europe, ainsi que par amour de la science dont j'étais le représentant, je m'évertuais à leur faire comprendre quelle était leur erreur. J'expliquais, à ceux qui me les apportaient, comment ces crânes servaient dans notre pays à étudier les hommes qui demeuraient en Afrique; comment, d'après la seule conformation de la tête, nous arrivions à connaître les dispositions générales de l'individu, ses bons et ses mauvais instincts; et j'ajoutais que c'était dans ce but que nous nous procurions des crânes de tous les points du globe.

Parmi ceux qui arrivaient chaque jour au camp pour me rendre visite, il y en avait qui venaient de très-loin, entre autres les ambassadeurs de Kanna, un roi niam-niam dont le territoire s'étendait au nord et au nord-ouest du pays des Mombouttous. Ce district avait fait partie du royaume de Kifa, monarque puissant, possesseur d'énormes provisions d'ivoire qui avaient excité la convoitise des gens de Khartoum. Il avait été néanmoins fort rare que les bandes de ces derniers eussent pénétré aussi loin. Kifa, surnommé Ntikima, avait péri, deux ans avant notre arrivée, dans une campagne entreprise contre les Mabôdés, peuplade très-noire qui demeure au sud-ouest des Mombouttous. Les plus

âgés de ses fils avaient fait quatre parts de son immense domaine, et Kanna avait pris la plus importante. C'était celui-ci qui nous envoyait une députation pour inviter Abd-es-Sâmate à lui rendre visite.

Déjà, pendant que nous nous dirigions vers le sud, le Kénousien avait assigné le territoire de Kifa comme dernier point de l'expédition d'un corps détaché; mais le temps nous manquait pour faire nous-mêmes un aussi grand détour, qui nous aurait demandé plusieurs mois.

Grâce aux renseignements que me donnèrent les envoyés de Kanna sur les régions occidentales, je sus mieux à quoi m'en tenir sur le cours inférieur de l'Ouellé, et sur un de ses affluents de la rive droite. Celui-ci, qui reçoit plusieurs tributaires prenant leur source dans le district d'Ouando, paraît devenir bientôt d'une grande importance. Entre ces deux rivières (l'Ouellé et le Bahr-el-Ouando, ainsi qu'on appelle l'affluent en question) se trouvait l'ancien territoire de Kifa. D'après les renseignements que nous donnaient les Niams-Niams, ce territoire était situé au nord-nord-ouest du village de Mounza, à une distance d'au moins quarante milles.

Je fis encore à ces envoyés plusieurs questions à l'égard de Piaggia, et leur demandai si l'homme blanc avait été voir Kifa. Ils me répondirent qu'ils avaient bien entendu parler de cet homme; mais qu'il n'était jamais venu dans leur pays; cela concordait parfaitement avec les assertions des gens de Ghattas, qui avaient accompagné l'Italien jusqu'à la résidence de Tombo.

Dans tous les détails fort intéressants qu'il a donnés sur les Niams-Niams, Piaggia est très-véridique; mais on pourrait lui reprocher d'avoir indiqué des routes imaginaires. En outre, sa table généalogique des princes du pays est inexacte. Ainsi il fait venir Kifa immédiatement après Malingdé ou Malindo; et il ne compte que deux journées de marche pour une distance qu'Antinori, le rédacteur de son voyage, évalue à soixante-cinq milles. Je féliciterais sincèrement le voyageur qui pourrait obtenir des gens de sa caravane qu'ils fissent treize lieues par jour, quand pour chaque ruisseau, chaque marais qu'il faut traverser, et on en rencontre à chaque instant, on perd au moins une demi-heure.

Piaggia, enfin, ne parle pas de la peuplade étrangère qui vit au sud du pays des Niams-Niams. A Indimma, la population est très-mêlée, les Niams-Niams n'y étant compris que pour moitié

tout au plus; et dans la province de Kifa ils sont en minorité. Partout ailleurs les observations de Piaggia sont pleines de révélations curieuses; mais ici il ne trouve rien à remarquer.

Au nombre des visiteurs les plus intéressants que je recevais devant ma tente, se trouvait un des fils du roi. Ce personnage distingué s'appelait Bounza; il avait la peau d'une teinte aussi claire que celle d'un Égyptien, et les cheveux d'un blond très-pâle. Son énorme chignon, pareil à de la filasse, contrastait vivement avec les nattes d'un beau noir qui lui surmontaient le front. Comme les Mombouttous n'ont pas sur les tempes d'assez longues mèches pour faire leurs nattes frontales, ces dernières sont toujours fausses, et les cheveux blonds étant rares dans le pays, il est difficile d'en acheter.

Le prince Bounza, dont je réussis à faire le portrait, offrait tous les caractères de l'albinisme, et au même degré qu'on l'observe chez beaucoup de blonds de souche arabe ou juive. Ses yeux paraissaient craindre la lumière et avaient une expression vague; sa tête branlait sur un cou amaigri, ou s'arrêtait dans une position anormale. Il me rappelait deux jumeaux au teint clair que j'avais rencontrés sur la mer Rouge, des pêcheurs de Djedda qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. A ce propos, et sans savoir jusqu'à quel point cette opinion est fondée, j'ajouterai qu'à mes yeux les Mombouttous portent l'empreinte marquée d'une origine sémitique. Ils ont, à cet égard, dans certains traits du visage, quelque chose de frappant, surtout dans la ligne nasale, qui ne ressemble en rien au profil du nègre : le nez de Bounza était absolument aquilin.

Entre autres membres de la famille royale, plusieurs des femmes du roi et la sœur aînée de celui-ci vinrent nous visiter. Cette dernière était repoussante. Elle n'avait pas reçu en partage la même ardeur martiale que l'une de ses sœurs appelée Nalêngbé, une amazone actuellement défunte, qui un jour, prenant le costume de guerre, s'était mise à la tête des Mombouttous et avait battu les Nubiens. La coquetterie de la vieille princesse en faisait le plastron des étrangers et de toutes ses connaissances. Elle se promenait dans le camp, et, sans vergogne, poursuivait les soldats de ses agaceries. Elle me pria de lui donner un peu de plomb. Ce métal, que pour des motifs de prudence les Nubiens n'avaient pas répandu dans la contrée, était aussi rare chez les Mombouttous que s'il venait d'être découvert; et lorsque



Nétolou et Bounza

la sœur de Mounza pouvait mettre la main sur une balle de mousquet, elle s'en faisait faire, au marteau, une jolie paire de boucles d'oreilles.

Un jour, une trentaine des épouses royales vinrent à notre camp pour recevoir les présents du Kénousien. Toutes étaient jeunes, la plupart d'une taille élevée; petites et grandes étaient bien faites, mais leurs visages laissaient à désirer. Elles semblaient avoir rivalisé entre elles à qui aurait le plus haut chignon et la plus grande profusion d'ornements. Il y en eut deux qui voulurent bien que je fisse leur portrait; les autres, qui, suivant l'usage, avaient fait apporter leurs petits siéges, formèrent un cercle autour de nous; une fois assises, elles posèrent leurs bandes d'étoffe sur leur giron. Quelques-unes tranchaient sur le reste par le ton clair de leur peau et par leur chevelure blonde. Mon dessin terminé, j'offris à mes modèles un peu de verroterie pour les remercier de leur patience; mais elles refusèrent mes colliers, disant qu'elles ne pouvaient rien accepter de moi. Venues pour recevoir les présents de Mbali (Abd-es-Sâmate), elles n'étaient pas autorisées à prendre les miens; c'eût été faire naître le soupçon, et avec Mounza — les interprètes insistèrent sur ce point — être soupçonné c'est être condamné à mort.

Quelque intéressantes que fussent ces visites, elles ne tardèrent pas à devenir importunes. Le lendemain de mon arrivée, je fus obligé de faire entourer ma tente d'une haie d'épines; l'obstacle n'arrêta pas la foule. Je jetai de l'eau sur les fâcheux, je fis détoner de la poudre, éclater des bombes; tout cela inutilement. J'eus recours à Abd-es-Sâmate; il me donna des soldats, ma porte fut gardée ; mais à peine étais-je dehors que la foule m'entourait. Les femmes surtout étaient exaspérantes; elles me suivaient pas à pas, m'empêchaient d'herboriser, écrasaient les fleurs rares que j'avais recueillies à grand'peine. J'arrivais au désespoir. Le long des ruisseaux, à travers les vallées, j'en traînais cent derrière moi. A chaque ferme, à chaque hameau l'avalanche grossissait.

D'autres fois j'étais mieux disposé et je plaisantais avec elles. J'avais appris quelques mots de leur idiome; quand j'en laissais échapper un, elles le reprenaient gaiement en chœur et le répétaient comme un écho. *Hozanna*, un des mots que je savais, signifie « cela n'est pas ». Je le criai un jour d'une voix de stentor, au milieu d'un groupe de femmes. « Hozanna ! » répondirent-elles

sur-le-champ ; et pendant un quart d'heure, répétant avec moi la même parole, elles continuèrent cet étrange concert. Il m'arrivait souvent de prononcer un de ces mots allemands qui vous disloquent la mâchoire, et je m'amusais des efforts qu'elles faisaient pour reproduire le même son. Mais ce qui amenait toujours les scènes les plus drôles c'était l'un de ces noms d'animaux formés de l'imitation du cri de la bête, *memmêh*, par exemple, qui veut dire chèvre. Un jour j'étais tranquillement assis à dessiner des chèvres; tout à coup je donnai la note aux femmes qui m'entouraient. Ce fut aussitôt un concert de bêlements. « Memmêh ! memmêh ! » s'écriaient-elles. « Qu'est-ce qu'il y a? que voulez-vous? » demandaient les femmes qui arrivaient au bruit. Et les autres de leur répondre en chœur : « Memmêh ! memmêhêh ! » Une chèvre ! une chèvre !

Ces femmes mombouttoues, si importunes quand elles sont réunies, montrent une certaine réserve prises individuellement. Je voulais observer les détails de leur vie ordinaire, et dans ce but je m'approchais souvent de leurs cases; mais à peine m'avaient-elles vu que, d'un bond, elles rentraient chez elles et me fermaient la porte au nez.

Il y avait de ces endroits délicieux où la végétation des tropiques s'épanouissait dans toute sa splendeur autour d'une eau limpide comme le cristal. Je me plongeais dans cette eau transparente avec une joie que doublait le souvenir des bains de fange du pays des Niams-Niams. Tout semblait contribuer à l'harmonie de la scène : le ruisseau serpentait sous un dôme de feuillage et de lianes enguirlandées de fleurs, qui le couvraient de leur ombre; des fougères de toute sorte, au milieu d'aroïdées et de gingembres, tapissaient les rives de leurs frondes élégantes; des troncs d'arbres, revêtus du velours des mousses, s'élevaient majestueusement comme une colonnade gigantesque et formaient à mon bain un rideau d'une beauté idéale. Même ce coin mystérieux, où l'Éden semblait perpétuer ses délices, ne m'offrait pas un refuge assuré. L'homme, a dit le poëte, nous gâte, par sa présence, les merveilles de la nature; et pour moi cette présence se révélait sous la forme de quelque hideuse femme qui m'épiait en écartant le feuillage.

J'augmentais chaque jour ma collection botanique. Près d'un sentier qui traversait le bois, je trouvai par hasard d'énormes graines d'une légumineuse que je ne connaissais pas. Les indigènes me dirent que la plante qui donnait ces graines portait

le nom de *marokôh;* au bout de quelque temps je parvins à me procurer une gousse entière et je reconnus le fruit de l'*entada scandens*, le *sword bean* des Indes occidentales. Ces gousses atteignent cinq pieds de long sur une largeur d'un empan; les graines qu'elles renferment sont plates et carrées, avec les angles arrondis. A l'exception de celles de quelques palmiers, ce sont les plus grandes que l'on connaisse, car elles ont souvent trois pouces de large dans tous les sens. Grâce à la solidité de leur enveloppe, elles résistent pendant des mois à l'influence de l'eau de mer, et sont transportées par les courants aux quatre coins du globe, sans perdre leur vitalité. On les rencontre sous les tropiques, dans les Indes orientales et occidentales, de même que sur les rivages d'un grand nombre d'îles de l'océan Pacifique. D'autre part, on les a trouvées dans les régions arctiques, où elles témoignent du passage du Gulf-Stream, dont elles jalonnent pour ainsi dire le cours; et on les a vues récemment sur la côte nord de la Nouvelle-Zemble. Leur propre demeure paraît être l'Afrique tropicale, ainsi que leur présence dans le pays des Mombouttous, situé à égale distance des deux mers, semblerait le démontrer. Désireux de voir l'endroit où croissait le morokôh, j'entrepris à ce sujet une excursion qui me conduisit à deux lieues du camp, vers le sud-est.

Plusieurs ruisseaux furent traversés et nous passâmes près de beaucoup de fermes bâties à l'ombre délicieuse de bouquets d'élaïs. Pendant tout le trajet nous fûmes escortés par une foule de naturels qui ne cessèrent pas de se quereller avec les Bongos et les autres nègres de ma suite, mais qui, en revanche, se montrèrent à mon égard aussi respectueux et aussi aimables que possible.

On s'attendrait à trouver sur des arbres énormes les gousses de cinq pieds de long que je cherchais alors; on serait dans l'erreur : l'*entada scandens* n'est qu'une plante annuelle et grimpante, une liane dont la faible tige s'accroche au sous-bois des plis de terrain, où coulent des ruisseaux, et en charge les branches de ses lourds festons.

Les trois semaines de notre séjour ne passèrent que trop vite dans cette contrée si intéressante et si belle. C'étaient sans cesse de nouvelles surprises : des fêtes à la cour, des chasses auxquelles toute la population était sommée de prendre part, chaque fois que des buffles ou des éléphants s'apercevaient dans le voisinage; puis de grands vassaux qui venaient payer le tribut et

qui arrivaient suivis de leurs guerriers; événements nombreux et divers qui me montraient toujours un nouvel aspect des coutumes nationales.

J'allais fréquemment voir le roi; je le trouvais chez lui ou dans ses greniers, distribuant des provisions à ses intendants. Un jour il me permit de visiter le palais avec Abd-es-Sâmate, et nous fit conduire par son maître des cérémonies et par le chef de ses cuisines. Le Kénousien était au courant de tous les détails, ce qui lui permettait de me faire remarquer tout ce qui en valait la peine.

Ce que je nomme le palais n'est qu'un groupe isolé d'habitations, de halles, de hangars entourés d'une palissade, et où ne peuvent entrer que le roi et les gens de sa maison. Toutes les affaires publiques sont traitées dans des salles extérieures. Des arbres, plantés régulièrement autour de l'enceinte, donnaient à cette résidence un air de confort et de paix domestique. Non-seulement des élaïs, mais d'autres espèces utiles entouraient la cour et témoignaient de la stabilité de cette demeure. Il n'en est pas de même chez les Niams-Niams, où l'établissement des chefs n'a rien de fixe.

Du palais je fus conduit à l'arsenal, bâtiment circulaire au toit conique. Cet édifice renfermait toutes les variétés d'armes fabriquées dans le pays, surtout des lances et des lames de sabre. J'étais invité à faire un choix parmi tous ces objets, le roi voulant ainsi me rendre l'équivalent de ce que je lui avais apporté; mais les intendants et les gardiens se montrèrent peu favorables à mes désirs. Sitôt que je choisissais une arme rare, ils refusaient de me la livrer, se réservant, pour cette pièce remarquable, d'en référer au roi. Néanmoins je trouvai dans ma tente un assortiment considérable de lances, de cimeterres, de coutelas, de javelines, d'arcs et de flèches.

Un incendie a malheureusement détruit toutes les parties combustibles de cette collection; mais les pièces en fer et en cuivre ont été épargnées; et je les ai rapportées en Europe comme spécimens du goût artistique et de l'industrie des Mombouttous.

J'eus le même jour l'occasion d'admirer les bœufs superbes que Mounza avait reçus d'un prince de ses amis, dont le territoire était au sud-est; j'en ai parlé précédemment[1]. La gravure

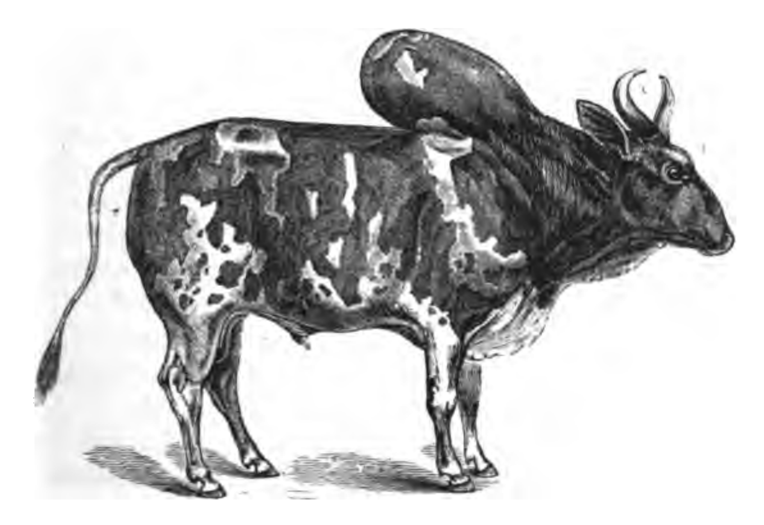
1. Voy. vol. I, chap. XIII, p. 492.



Résidence de Mounza

ci-jointe représente un de ces bœufs, dont la bosse adipeuse avait des dimensions que je n'ai jamais vu atteindre chez les animaux de cette race.

J'avais beau demander aux indigènes des renseignements sur la contrée qui s'étend au sud de leur pays, je ne parvenais pas à en obtenir : à cet égard ils étaient muets comme la tombe. Je m'adressai au roi lui-même; mais je n'en sus pas plus long. Toutes mes recherches allaient se heurter contre cette règle de mutisme qui est le fond de la politique africaine; et comme il fallait que mes paroles fussent traduites deux fois, Mounza trou-



Bœuf vu chez les Mombouttous.

vait là un prétexte à des circonlocutions et à des réponses évasives qui ne m'apprenaient rien.

Ce que je tenais surtout à savoir c'était si le grand lac dont parle Piaggia existait réellement. J'interrogeai les indigènes, et j'acquis la certitude qu'ils ne le connaissaient pas. Il me fut assez difficile de me faire comprendre. Je cherchais une expression qui exprimât l'idée d'une grande étendue d'eau douce; mais ni l'interprète arabe, ni l'interprète zandè ne pouvaient me la fournir. En Égypte et dans le Soudan égyptien, il n'y a pas de terme pour désigner un lac; birket, foula et tirra signifient simplement flaque d'eau, étang ou marais.

Au reste, Piaggia ne parlait de ce lac que par ouï-dire, d'après les Nubiens, qui eux-mêmes pouvaient faire allusion à la dé-

couverte de Baker, dont ils n'avaient qu'une idée confuse; ou encore d'après ce que les indigènes lui dirent de la *grande eau;* mais ce que les naturels désignaient ainsi n'était que la rivière qui passe près de la demeure de Kifa.

Mombouttous et Niams-Niams n'ont aucune notion de l'océan; ce sont les aventuriers de Khartoum, qui leur ont prêté cette connaissance[1].

Tous les récits d'indigènes décrivant des bateaux à voile ou à vapeur qu'ils ont vus, et dont les équipages étaient composés d'hommes blancs; tous les rapports d'images représentant ces bateaux, et trouvées dans les cases des naturels, sont de pures fantaisies de l'imagination orientale.

Après avoir mainte et mainte fois esquivé la question, l'interprète momboutlou finit par me dire qu'il y avait en effet, dans le pays, une eau stagnante pareille à celle que j'indiquais; et montrant l'ouest-sud-ouest : « C'est là, me dit-il, à la place où naquit Mounza; nous appelons cet endroit *Madimmo;* les Niams-Niams le nomment *Ghilli.* » Et comme je demandais quelle étendue pouvait avoir le Ghilli, je reçus cette réponse désillusionnante : « Il est au moins aussi grand que le palais de roi. »

Dans l'espoir de rompre le mutisme des Momboutlous, je leur citais tous les noms qu'ils pouvaient connaître; et je demandai à Mounza s'il avait entendu parler du pays d'Oulegga et de son roi nommé Kadchoro; ou bien de Kamrasi, qui demeurait de l'autre côté de la « grande eau », derrière les montagnes du Malegga; et j'indiquais le sud-est. « Kamras, Kamras, » dis-je en répétant le mot à la façon des Nubiens; mais Mounza n'eut pas l'air de m'entendre et se mit à parler d'autre chose, toutefois après avoir jeté à son interprète un regard significatif; d'où j'inférai que Kamrasi ne lui était pas inconnu.

Quelque temps après, le roi me reprocha brusquement de ne pas lui avoir donné assez de cuivre. Je connaissais la rapacité des chefs africains et je n'étais surpris que d'une chose, c'était que Mounza ne m'eût pas déjà harcelé de ses réclamations. Il me rappela la quantité de cuivre qu'il avait reçue d'Abd-es-Sâmate. Je lui fis observer à mon tour que je ne lui avais pas acheté d'ivoire, et il accepta cette excuse; mais bientôt il me fit demander mes chiens.

1. Voy. la lettre du docteur Ori au marquis Antinori, *Bolletino della Società geografica italiana*, tome I, p. 188.

C'étaient deux bêtes que j'avais amenées du pays des Bongos. Bien qu'elles fussent de petite taille, elles paraissaient grandes auprès des chiens mombouttous et niams-niams, qui sont de race minuscule : il n'en fallait pas davantage pour exciter l'envie du roi. Il n'avait jamais vu de chiens pareils et il voulait absolument les avoir ; non pas pour les manger, disait-il, c'était pour les garder. Je lui répondis que j'aimais ces animaux, que je les avais vus grandir, que c'étaient mes enfants, que je ne consentirais à aucun prix à me séparer d'eux ; bref, qu'autant vaudrait me demander ma chevelure.

Mais le roi s'était dit qu'il aurait mes chiens ; et tous les jours il réitérait sa demande en l'appuyant de nouveaux dons ; toutefois je restais inébranlable. Un matin cependant le message me fut apporté par deux esclaves, un homme et une femme, dont l'aspect me fit changer d'avis : c'étaient deux Akkas ; et je résolus de troquer un de mes chiens contre un spécimen de ce petit peuple. Mounza fut enchanté. Il m'envoya deux de ses nains, y joignant ce message plein de malice : « Tes chiens, m'as-tu dit, sont tes enfants ; que penseras-tu si je réponds que je suis le père des Akkas ? »

J'acceptai le plus petit des deux, un garçon d'une quinzaine d'années, avec l'espoir de le conduire en Europe comme la preuve vivante d'un fait que nous avions traité de mythe pendant tant de siècles. Mon Akka s'appelait Nsévoué et trouva en moi un véritable père. Je l'habillai et le fis servir comme s'il eût été mon propre fils.

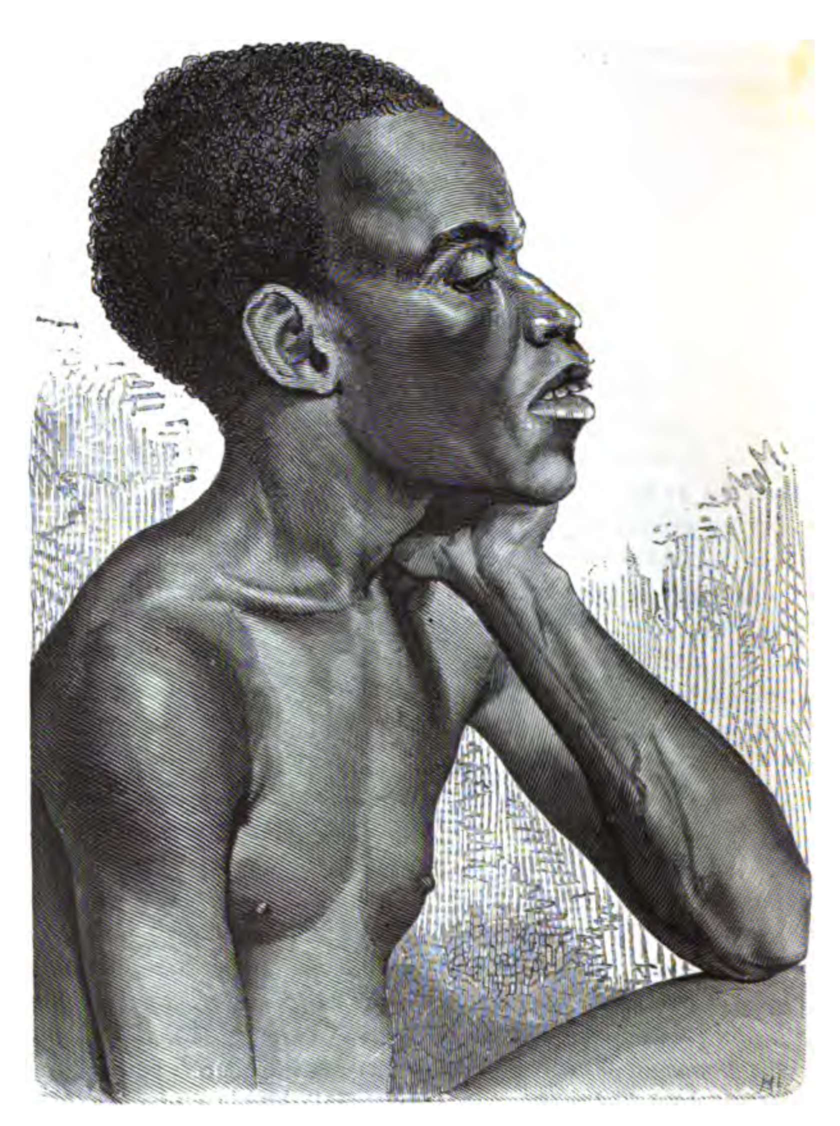
Il était grand temps de céder au caprice de Mounza ; on ne lasse pas toujours impunément la patience d'un césar cannibale.

Ce marché, du reste, me rendit la faveur du roi ; et la défense qui avait été faite aux habitants de me vendre les produits et les curiosités du pays fut levée le jour même. Je pus alors me procurer une assez grande quantité de bananes mûres, dont je me fis une boisson très-saine et fort agréable, qu'on obtient en laissant fermenter le fruit pendant vingt-quatre heures.

Cependant Abd-es-Sâmate commençait à voir que ses provisions ne seraient bientôt plus suffisantes pour nourrir les nombreux porteurs de sa caravane. En conséquence il envoya un détachement à Isinghérria, de l'autre côté de l'Ouellé, pour se procurer du grain et d'autre provende. Moi-même j'étais obligé de me passer de pain ; car il n'y avait même pas d'éleusine ; et

il fallait me contenter d'une sorte de galette visqueuse, faite avec du manioc et des bananes.

Les Mombouttous n'élevant pas de bétail, j'en aurais été ré-



L'Akka Nsévoué.

duit à ne vivre que de fruits et de légumes, si je n'avais entendu dire qu'un grand nombre de chèvres avaient été prises chez les Mômvous et se trouvaient alors dans le pays. Je priai le roi de

m'en procurer quelques-unes, offrant de lui donner, par tête, trois anneaux de cuivre pesant chacun un tiers de livre. J'eus de cette façon une douzaine de chèvres grasses, les plus belles que j'eusse rencontrées depuis mon départ de Khartoum.

Il y en avait de deux sortes : les unes ressemblaient d'une manière frappante à celles que l'on voit chez les Bongos, et avaient comme elles de longs poils sur le cou et sur les épaules. Les autres différaient de toutes les races que nous avons décrites ;



Chèvre des Mômvous.

elles s'en distinguaient par la convexité du chanfrein et par l'égale distribution des longs poils de la robe. Ces gracieux animaux, d'un noir brillant, sont presque entièrement nourris de feuilles de bananier, régime qui leur convient à merveille. Dès que j'en eus une demi-douzaine, je les fis abattre et désosser par mes porteurs qui n'avaient rien à faire. La viande, débarrassée des tendons et hachée menu, fut mise à bouillir dans de grands vases; on laissa refroidir, et on passa la bouillie que l'on fit cuire de nouveau jusqu'à ce qu'elle fût réduite à l'état d'épaisse gelée.

L'extrait de viande ainsi obtenu se conserva parfaitement; il devint pour nous une précieuse ressource et retarda le jour de malheur où il fallut se résigner à souffrir de la faim.

Depuis quelques années, en surplus d'Abd-es-Sâmate, deux compagnies fréquentaient le pays des Mombouttous : les gens d'Agâde et ceux des frères Poncet, dont les établissements tombèrent plus tard aux mains de Ghattas, comme on l'a vu dans le premier volume, page 361.

Par suite de l'arrangement qui avait été fait, ces compagnies devaient restreindre leurs opérations commerciales aux districts de l'est, où régnait Degbèrra. A leur départ, elles laissaient toujours derrière elles un petit détachement pour veiller à leurs intérêts et pour empêcher la concurrence. Les soldats de Poncet et d'Agâde, qui se trouvaient alors en garnison dans les districts de Koubbi et de Benda et qui n'étaient pas à plus de deux jours de marche de notre camp, saisirent avec joie l'occasion de voir des compatriotes et d'apprendre les nouvelles de Khartoum; ce qui nous procura leur visite.

Tous se trouvaient à merveille du pays des Mombouttous, dont le climat vaut mieux que celui des zèribas du nord. Ils s'étaient mariés, avaient des enfants et ne se plaignaient que de la monotonie de leur existence et du changement de nourriture. Malgré l'horreur que leur inspirait l'anthropophagie, ces musulmans fanatiques parlaient avec respect et admiration des habitants.

Sâmate lui-même avait laissé chez Mounza quelques-uns de ses Nubiens. Ceux-ci avaient obtenu la permission de se construire des zèribas et de planter autour de leur demeure des patates, du manioc et des bananiers. Leur privilége ne s'étendait pas au delà. Aucun pouvoir ne leur avait été accordé sur les indigènes, mais, si faible que fût leur nombre (de dix à vingt dans chaque poste), ils étaient complétement en sécurité derrière leurs palissades. Les Africains ne sont pas, comme les Peaux-Rouges d'Amérique, tout prêts à sacrifier quelques hommes pour remporter une victoire ou pour s'emparer du butin qu'ils convoitent. Les Mombouttous connaissent parfaitement l'avantage que leur donne la supériorité du nombre et ne se laissent pas intimider par la bravoure des Nubiens : mais ils savent qu'ils ne peuvent les attaquer sans voir tomber quelques-uns des leurs, et pas un d'eux ne veut courir le risque d'être parmi les victimes. C'est ainsi que la perspective de deux ou trois morts em-

pêche des milliers d'hommes de livrer un combat où la force numérique finirait par triompher.

Lorsque Mounza n'eut plus d'ivoire en magasin, Abd-es-Sâmate se disposa à partir pour le Sud, où il voulait s'ouvrir de nouveaux marchés. J'entrai dans ses projets avec enthousiasme. « N'as-tu pas dit que nous irions au bout du monde? m'écriai-je : ainsi donc, en avant! » Mais le roi, qui tenait à conserver le monopole du cuivre, s'opposa à nos plans de la manière la plus formelle : or, sans l'aide de Mounza, il était impossible de se procurer des vivres en quantité suffisante pour un aussi long voyage. Néanmoins, voulant savoir à quoi s'en tenir, Abd-es-Sâmate donna le commandement d'une petite troupe à son neveu et l'envoya en avant-garde.

Après trois jours de marche au sud-est, la petite bande atteignit le Nomâyo, tributaire de l'Ouellé; elle était alors chez Moûmméri, l'un des lieutenants de Mounza. A moitié chemin, elle avait fait halte chez un autre gouverneur de district appelé Nouma. Les deux chefs étaient frères du roi et ne voulurent rien vendre sans l'ordre formel de celui-ci. La petite caravane fut donc obligée de revenir sans avoir atteint son but.

Le désappointement fut cruel : renoncer au plus beau de mes rêves au moment où il se réalisait! Pour comble de malheur, Abd-es-Sâmate se voyait contraint d'abréger de plusieurs semaines le séjour, déjà trop bref, que nous devions faire chez Mounza. Il pensa d'abord à marcher vers le sud en traversant la partie orientale du pays des Mombouttous, mais ce projet n'avait aucune chance de réussir.

Je voulais rester avec les gens qu'Abd-es-Sâmate laisserait à la zèriba, espérant trouver plus tard l'occasion de pénétrer dans ces régions du Sud que je souhaitais si ardemment de connaître. Mon protecteur ne voulut jamais y consentir; mes gens eux-mêmes ne se souciaient nullement de seconder mes vœux. La position, en effet, eût été difficile : comment se ravitailler pendant les deux années suivantes? Comment, d'ailleurs, entreprendre une nouvelle expédition? à peine s'il me restait de quoi revenir. Pouvais-je ensuite confier à d'autres le soin de veiller sur mes collections, si péniblement amassées? D'autre part, voyager dans l'intérieur sous l'escorte des Mombouttous n'avait rien de séduisant : il m'aurait fallu être le compagnon de leurs razzias, le témoin de leurs actes de cruauté et de cannibalisme : tout bien considéré, je renonçai à mon projet.

Quelle perspective différente — voyant s'ouvrir devant moi ces régions inexplorées — si j'avais eu à ma disposition la somme qu'il me fallait! Mais il semble que pour les explorations africaines le bonheur et l'argent soient, comme en physique, le temps et la force, en rapport inverse : ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre. Des voyageurs heureux et pleins de santé, ainsi que Gerhard Rohls et Karl Mauch, n'avaient que de faibles ressources pécuniaires, tandis que des voyageurs opulents (miss Tinné, le baron von der Decken) rencontraient mille obstacles, étaient pris de maladie ou frappés de mort.

Une expédition aussi amplement pourvue de toutes choses que celle de Speke aurait pu continuer sa marche, en dépit de toute volonté contraire : du cuivre eût triomphé de la résistance du roi, mais le cuivre manquait.

Si l'on pouvait opposer la force à la force, rendre défi pour défi, tous les princes indigènes seraient vos alliés; de même que Mtésa et Kamrasi, ils vous accueilleraient à bras ouverts. Avec deux cents Khartoumiens à l'épreuve de la fièvre, s'accommodant de toute espèce de nourriture, se jouant des ruses et des chicanes des chefs, on irait n'importe où. Dix mille thalaris dans ma bourse, ou déposés à Khartoum, et j'allais au Bornou avec le Kénousien. La somme aurait suffi pour faire marcher les soldats; j'aurais été maître de la situation, et Sâmate se serait procuré autant d'ivoire qu'il aurait voulu.

On voit par ces détails qu'il serait possible, avec l'aide des compagnies de Khartoum, de pénétrer jusqu'aux régions les plus reculées du continent, sans avoir pour cela à faire d'énormes dépenses. Mais je crains qu'une occasion aussi favorable que celle que j'avais rencontrée ne se présente pas de sitôt.

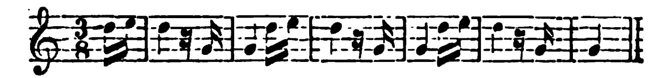
Nos journées passaient rapidement chez les Mombouttous; nous avions de temps à autre la visite de Mounza et les fêtes se succédaient toujours. La plus belle fut donnée à l'occasion de l'arrivée de Moûmméri. Celui-ci avait fait chez les Mômvous une fructueuse campagne et venait mettre aux pieds du roi la part de butin qui lui était due, c'est-à-dire de l'ivoire, des esclaves et des chèvres. Le roi, donnant déjà l'hospitalité à un nombre considérable d'étrangers, décida que Moûmméri, dont la suite était fort nombreuse, ne passerait qu'une nuit au palais; et les réjouissances furent commandées pour le lendemain.

Malgré un temps froid et pluvieux, les cris d'allégresse nous annoncèrent de bonne heure que la fête avait commencé. Vers

midi on vint me prévenir que l'animation était au comble et que le roi lui-même dansait devant toute la cour. La bruine continuait. Comme vêtement d'apparât, je revêtis un grand paletot noir et me dirigeai en toute hâte vers la salle où la fête avait lieu. Là m'attendait une scène d'un caractère unique. Autour d'un carré spacieux et vide étaient les quatre-vingts épouses du roi, assises sur leurs petits tabourets et peintes avec le plus grand soin; des guerriers, en grand costume, formaient derrière elles une haie compacte, hérissée de lances. Tous les instruments dont on pouvait disposer avaient été requis; et c'était une mêlée indescriptible de tambours, de timbales, de cors, de trompes, de sifflets, de cloches, de sonnettes, à laquelle se joignaient les vigoureux applaudissements de ces dames, qui battaient des mains à tout rompre. Le reste de la salle était rempli des personnes de la cour, et au milieu de tout ce monde dansait le roi. Quel spectacle!

Se montrer à leurs sujets sous un costume nouveau est pour ces monarques africains une joie sans égale. Or Mounza, qui avait une maison tout entière encombrée de fourrures et d'ornements, pouvait se procurer ce plaisir autant que bon lui semblait. Cette fois il avait sur la tête une peau de babouin, surmontée d'un bouquet de plumes flottantes; on eût dit qu'il était coiffé d'un bonnet de grenadier. Des queues de genette lui pendaient aux bras, des touffes de queue de potamochère lui entouraient les poignets, des queues de différente espèce lui formaient un épais tablier, et de nombreux anneaux décoraient ses jambes nues, qui en faisaient sonner le métal.

Mais son costume n'était rien en comparaison de sa danse, véritable délire. Tandis que ses bras se lançaient dans toutes les directions, sans jamais cesser de battre la mesure, ses jambes tantôt s'allongeaient parallèlement au sol, tantôt prenaient la verticale, ainsi que le font celles d'un clown; le tout avec une rapidité, une furie vertigineuse, et au bruit d'une musique non moins monotone que sauvage : quatre notes seulement, toujours les mêmes :



Depuis combien de temps cela durait-il? Je l'ignore. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à mon arrivée Mounza gambadait et

pirouettait avec l'affolement du plus ivre des derviches. Je m'attendais sans cesse à le voir chanceler et tomber, l'écume à la bouche, pris d'un accès d'épilepsie : mais la force nerveuse est plus grande chez les hommes de cette région que parmi les preneurs de hachich. Au bout d'une demi-heure, Mounza fit une légère pause; puis il se remit à bondir et à se disloquer avec plus d'entrain que jamais.

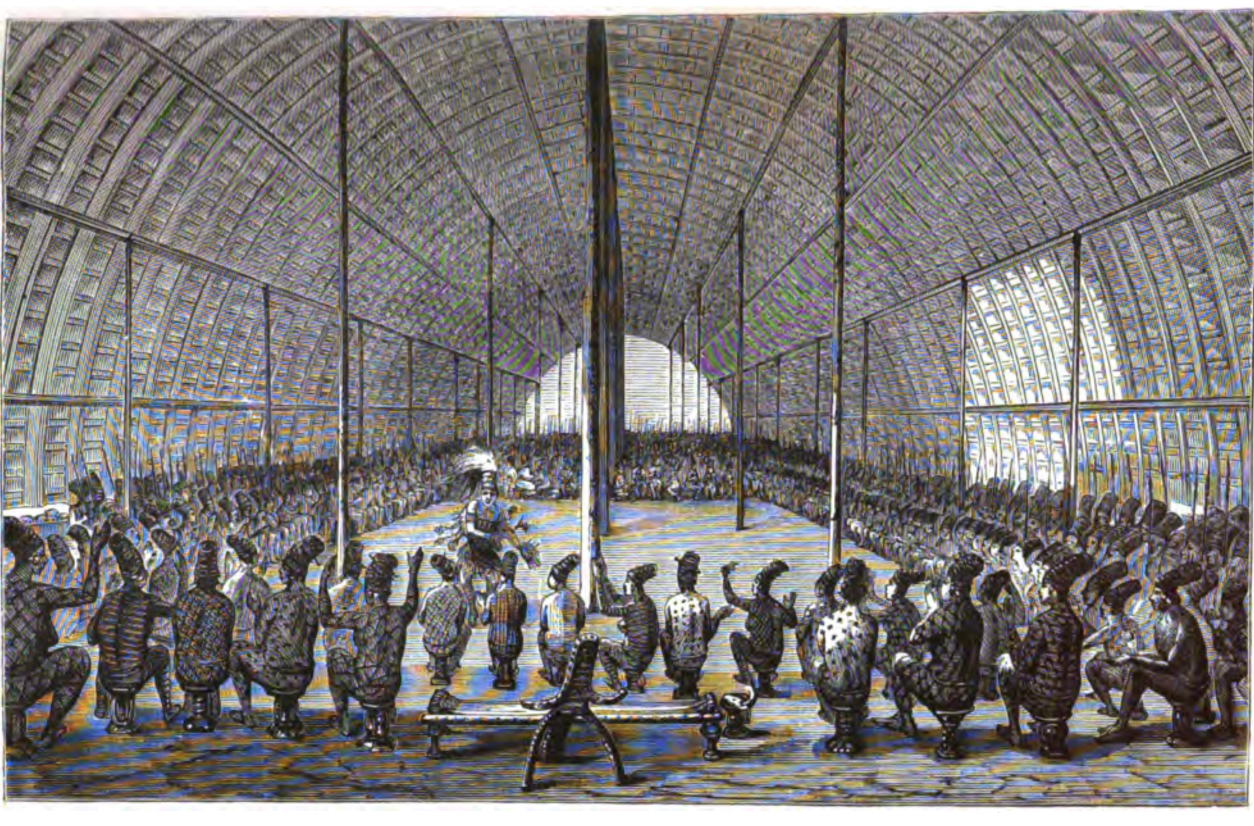
La cour était si complétement absorbée par ce spectacle que mon entrée ne fut pas remarquée; les quelques individus qui s'en aperçurent ne détournèrent même pas la tête, et je pus à loisir esquisser les principaux traits de la scène.

Puis au-dessus du tumulte des hommes gronda celui des éléments : l'orage éclata avec la violence particulière aux tourmentes des tropiques. Tout d'abord l'assemblée ne parut pas s'en émouvoir, mais la tempête déchaînée fouetta l'averse jusqu'au milieu de la salle. Les roulements du tonnerre couvrirent ceux du tambour. Le roi, qui dansait avec tant de fougue, avait disparu; et ce fut un sauve-qui-peut général.

Je profitai de ma solitude pour aller tranquillement visiter la salle voisine. Cet édifice, dans lequel on entrait par une porte basse, n'avait pas moins de cent cinquante pieds de longueur et cinquante d'élévation; il n'était éclairé que par d'étroites ouvertures; cinq rangées de colonnes en soutenaient la voûte. Sur l'un des côtés se trouvait un cabinet où, suivant la coutume césarienne de changer souvent de chambre à coucher, Mounza allait de temps à autre passer la nuit. Un échafaudage, assez solide pour porter un éléphant, constituait le lit royal. Ce meuble était flanqué de plusieurs poteaux ornés d'anneaux de fer qui devaient peser au moins cinquante livres. Toute la pièce était remplie d'ornements barbares; j'y remarquai, entre autres décorations, les nombreuses figures géométriques, cercles et triangles, dont la boiserie était couverte, y compris les piliers. Ces figures étaient peintes de trois couleurs, probablement les seules que l'artiste eût à sa disposition : un rouge de sang, un jaune d'ocre et un blanc de chaux fait avec de l'*album græcum*.

Mounza nous fit l'honneur de venir deux fois visiter notre camp. L'arrivée de Sa Majesté nous était annoncée longtemps à l'avance par les clameurs de ses sujets, qui se pressaient en foule sur son passage.

En entrant dans l'enceinte, le roi vit le drapeau allemand flotter au haut d'un mât que j'avais planté devant ma tente; il en



Le roi Mounza dansant devant ses femmes.

fut surpris et demanda quel était ce signe. Je lui expliquai la mission du drapeau, symbole national, et lui parlai de la tragique expérience qu'en avait faite le roi d'Abyssinie.

A ma grande satisfaction, il n'insista pas pour entrer dans ma tente, ni dans un vaste hangar que je m'étais fait construire récemment. Du reste, il montra beaucoup moins d'avidité que je ne m'y serais attendu. Pour reconnaître sa modération, je tâchai de l'amuser en lui exhibant mes dessins, entre autres celui où il était représenté avec les ornements de cuivre qu'il portait le jour de ma première audience. C'étaient les seules images qu'il eût jamais vues : de là sa grande surprise, que trahissait le jeu de sa physionomie. Il ouvrit la bouche autant qu'il put et se la couvrit des deux mains, exprimant de la sorte, à la façon du pays, son étonnement et son admiration. Je dus ensuite lui faire voir ma poitrine; et quand je retroussai les manches de ma chemise il ne put retenir un cri d'ébahissement. Enfin, il termina sa visite en me priant, comme faisaient tous les autres, de vouloir bien ôter mes chaussures, ce qui n'entrait pas dans mes intentions, et il n'eut pas le spectacle désiré.

L'époque de notre départ approchait, et j'en étais encore à voir le chimpanzé et le potamochère qu'il m'avait promis[1].

Pour ce qui était du chimpanzé, on n'avait pas pu en trouver un seul; le pays est trop peuplé et les bois qui bordent les cours d'eau ne sont pas assez épais pour servir d'asile à ce troglodyte, sans compter que ces bois sont sillonnés dans tous les sens par des chemins fréquentés. Mais le potamochère se trouvait à côté de la résidence royale. Si Mounza l'avait voulu, il aurait aisément pu tenir sa promesse, et me procurer le spécimen que je lui demandais. Ce fut précisément cette facilité qui l'empêcha de me satisfaire. Il pensa que je pouvais prendre moi-même l'animal en question, si j'en avais envie, mais la chose n'est pas facile pour un chasseur novice. Le fusil au poing, je battis les broussailles, et toujours en vain. Une fois seulement j'aperçus mon sanglier : le temps couvert, un brouillard humide et le crépuscule assombrissaient la forêt derrière un gros arbre abattu; je

1. Ce potamochère, le cochon de Guinée (*potamochœrus penicillatus*), est appelé par les Mombouttous *napéso*, mot qui veut dire *graisse*. Sa chair est considérée dans le pays comme un morceau des plus délicats. Bien moins sauvage que le potamochère à verrues (*vlacke vark* des Boers), il s'apprivoise jusqu'à un certain degré, et, depuis longtemps, il est acclimaté au Brésil. Le *penicillatus* paraît habiter toute la région tropicale de l'Afrique, à partir de la côte occidentale jusqu'à Zanzibar. Burton l'a rencontré dans l'Ougogo.

vis poindre une tête hérissée, couverte de soies rousses, et une paire d'oreilles terminées en pinceau. Je croyais tenir la bête, lorsqu'au même instant je vis près du tronc d'arbre deux de mes compagnons indigènes qui roulaient par terre et qui saignaient du nez. Comme mes propres serviteurs ne brillaient point par leur audace, je ne pus jamais leur persuader d'affronter de nouveau le boutoir de l'animal, et je dus renoncer à l'espoir de me procurer un potamochère.

En dehors des fêtes et des visites, je consacrais les matinées et les dernières heures de l'après-midi à mes courses. J'ajoutai de la sorte à ma collection des nouveautés nombreuses et inattendues.

Le milieu du jour était employé chez moi aux travaux du ménage, qui se faisaient sous ma surveillance. Arriva l'époque de la lessive : mais où trouver un baquet, un vase quelconque pouvant contenir tout le linge accumulé? J'étais fort en peine, quand Abd-es-Sâmate eut l'ingénieuse idée d'aller emprunter le grand plat du monarque; un plat vraiment royal, une auge plutôt qu'un objet de table : cinq pieds de long, fait en bois, et d'un seul morceau.



Le plat du roi des Mombouttous.

CHAPITRE XV.

Les Mombouttous. — Population. — Peuples voisins. — Frontières. — Agriculture. — Produits du sol. — Produits de la chasse. — Manières de saluer. — Préparation de la nourriture. — Cannibalisme. — Orgueil national et esprit guerrier. — Puissance du souverain. — Ses habitudes. — Sa maison. — Civilisation des Mombouttous. — Différences physiques. — Chevelures blondes et teints pâles. — Analogie avec les Foulbés. — Préparation de l'écorce. — Nudité des femmes. — Habitude de se peindre le corps. — Coiffures. — Point de mutilations. — Industrie du fer. — Ancienne connaissance du cuivre. — Existence probable du platine dans le pays. — Outillage. — Sculpture. — Bancs et tabourets. — Poterie. — Plantations. — Idée de l'Être suprême.

Ce ne fut qu'en décembre 1868, au moment où j'allais m'éloigner de Khartoum, que j'appris l'existence d'un peuple vivant au sud des Niams-Niams, et qu'on appelait les Mombouttous. Le docteur Ori, médecin en chef du Soudan égyptien, avait, dans une lettre écrite au marquis Antinori, parlé du commerce de l'ivoire dans la province du Ghazal et donné des renseignements sur les nouvelles opérations de Jules Poncet. Ces détails furent bientôt publiés dans le journal de la Société géographique de Paris, et je trouvai la lettre du docteur reproduite in extenso dans le premier volume du *Bolletino della Società geografica italiana*, qui me fut envoyé par le marquis Antinori au moment de mon départ.

Les rapports d'Ori et de Poncet ne répandaient aucun jour sur les témoignages confus des hommes ignorants qui décrivaient si mal ce qu'ils avaient pu voir, mais ils parlaient de certaines découvertes géographiques que j'étais destiné à vérifier. Ainsi, ils donnaient pour certain : 1° qu'au sud du pays des Niams-Niams se trouvait une rivière qui se dirigeait vers l'ouest; 2° que cette rivière n'était pas un des affluents du Nil[1], et que sur ses bords

1. Heuglin déjà, en 1863, annonçait qu'il avait entendu parler d'un fleuve d'une importance égale à celle du Nil, et qui se dirigeait vers l'ouest. Ce fleuve, disait-il, s'appelle Séna, du nom d'un roi niam-niam qui demeure sur ses rives.

vivait un peuple différant des nègres par un teint plus clair et par une civilisation qui, pour le centre de l'Afrique, était surprenante.

Les gens ainsi désignés étaient les Mombouttous, que les trafiquants d'ivoire appelaient *Gourougourous*, d'un mot arabe qui signifie *percé;* qualification motivée par l'habitude qu'ont ces gens de se perforer la conque de l'oreille pour y insérer un bâtonnet.

A mon arrivée dans les Zèribas, je fus frappé du rôle important que jouaient les Mombouttous dans les entretiens des chefs d'expéditions, et de la place qu'ils occupaient dans l'estime de ces derniers.

C'était à qui ferait de leur pays le plus grand éloge; on y trouvait de l'ivoire en abondance et des produits naturels de toute espèce; la magnificence du souverain était sans égale, et l'habileté industrielle des habitants arrivée à un tel point, qu'à certains égards les Francs eux-mêmes ne pouvaient la surpasser.

Visiter cette nation devint naturellement le plus ardent de mes désirs, et l'on comprend avec quel bonheur je saluai, dans Abd-es-Sâmate, l'homme qui, pour moi, avait découvert cette nébuleuse à peine indiquée sur nos cartes. On se figure avec quel transport j'accueillis sa proposition de me conduire chez ce peuple si différent des tribus dont il est entouré, et qui, au milieu de ces races hétérogènes, peut être comparé à un bloc erratique ou au produit soulevé d'un système antérieur à la formation environnante.

Le territoire des Mombouttous ne semble pas avoir une aire de plus de quatre mille milles carrés, mais il doit figurer parmi les régions les plus populeuses du continent. D'après ce que j'ai vu dans les districts que nous avons traversés, et où les cultures se succèdent d'une manière ininterrompue, où les hameaux se rencontrent à chaque pas, il doit compter au moins deux cent cinquante habitants par mille carré, et sa population doit être d'un million d'hommes.

Il est situé entre le troisième et le quatrième degré au-dessus de l'équateur, et à peu près entre les vingt-sixième et vingt-septième degrés de longitude, à l'est du méridien de Paris. Au nord il est borné par le Kibâli, dont nous avons dit l'importance, par la Gadda, venant du sud-est, et par l'Ouellé, qui résulte de la jonction de ces deux rivières.

Même à l'époque la plus sèche de l'année l'Ouellé a plus de quinze pieds d'eau et une largeur de huit cents pieds. En allant à l'ouest il côtoie la partie sud du pays des Niams-Niams et se grossit de nombreux tributaires que lui envoient les districts méridionaux du Momboutlou. C'est évidemment le cours supérieur de la plus orientale des deux branches qui se réunissent dans le Baghirmi, où elles forment le Chari, et auquel le lac Tchad doit son origine.

Le pays des Mombouttous est divisé en deux royaumes : celui d'Orient et celui d'Occident. Ce dernier est gouverné par Mounza, fils de Tikibo, dont le pouvoir s'étendait sur toute la contrée, et qui fut assassiné en 1865 ou 66 par son frère Degbêrra, aujourd'hui roi de la partie orientale, beaucoup moins grande que celle du couchant.

Les provinces sont commandées par des vice-rois ou grands vassaux, qui mènent la même existence que leur suzerain et sont entourés de la même pompe. Mounza a trois de ces lieutenants : Isinghêrria, Moûmméri et Nouma, qui sont ses frères. Degbêrra en a quatre ; ce sont ses fils : Koubbi, Benda, Koupa et Yangara.

Au nord et au nord-ouest, le pays des Momboutlous a pour limite celui des Niams-Niams, qui comprend les territoires de Kanna et d'Indimma, fils du puissant Kifa ; plus loin, le district de Malingdi ou Marindo, et vers l'est les possessions d'Ouando. Ces contrées sont séparées les unes des autres, ainsi qu'on l'a vu précédemment, par des solitudes qu'on ne peut franchir qu'en deux jours de marche.

Enfin, au midi, les Momboutlous sont entourés d'un demi-cercle de tribus nègres qu'ils appellent en bloc du nom de Mômvous, terme de mépris qui fait allusion à l'état d'infériorité de ces peuplades.

Ne doivent pas être regardés comme de la même souche, ici non plus que dans les autres parties de l'Afrique, ces peuples nains, tels que les Akkas, par exemple, qui vivent au sud-sud-ouest du royaume de Mounza. Les Akkas, dont la race paraît être nombreuse, ont en général leurs chefs indépendants, mais quelques-uns d'entre eux relèvent de Mounza et lui payent tribut par l'intermédiaire de Moûmméri.

S'il faut en croire les Nubiens qui ont passé les dernières années dans le pays des Momboutlous, la langue des Baboûkres serait parlée chez les Mômvous. Comme preuve à l'appui de leur

assertion ces Nubiens font observer que les esclaves baboûkres ont toujours pu se faire comprendre des indigènes qui vivent au sud des territoires de Mounza et de Degbérra; circonstance qui jette un certain jour sur les récentes émigrations des peuplades de cette partie de l'Afrique. D'autre part, les deux essaims de Baboûkres formant enclave sur les frontières orientales des Niams-Niams, à soixante milles l'un de l'autre, et maintenant encore entourés de tribus hostiles, sembleraient démontrer que les Mombouttous et les Niams-Niams sont arrivés du couchant.

Au sud-ouest et au sud du royaume de Kanna, Mounza a pour voisins les Mabôdés, qui furent en guerre avec Kifa, père de Kanna, jusqu'au moment où ils le tuèrent dans une bataille. Plus loin, vers le sud-sud-ouest, et séparé du royaume de Mounza par les Mabôdés et par les Akkas, se trouve le territoire des Massanzas, qui a pour chef un prince redouté du nom de Kiso.

Au sud et au sud-est les Némaïghés, les Bissangâs et les Domondoûs habitent un pays mouvementé qui est peut-être la pente occidentale du massif que Baker a vu au nord-ouest du Mvoutan et qu'il appelle Montagnes-Bleues.

Le territoire des Domondoûs est le but habituel des razzias des Mombouttous. Quelques Nubiens, restés en garnison chez Mounza, et qui l'avaient accompagné dans ses maraudes, m'ont dépeint la contrée comme étant un pays montagneux. On y avait pris, disaient-ils, une grande quantité de chèvres; animaux qui ne se trouvent ni chez les Niams-Niams, ni chez les Mombouttous, mais dont les Baboûkres, soumis également aux incursions incessantes de leurs voisins affamés de viande, possèdent aussi d'innombrables troupeaux.

A un grand nombre de journées de marche au sud et au sud-est du royaume demeurent les Maoggous, sujets d'un roi puissant qui était en bonnes relations avec Mounza, puisqu'il lui avait envoyés les bœufs magnifiques que j'ai vus.

Maoggous et Maleggas ne sont-peut-être qu'un seul et même peuple, habitant la grande province que la carte de Baker, où elle est désignée sous le nom d'Oulegga, porte à l'ouest des Montagnes-Bleues. Ce peuple est gouverné, dit-on, par le roi Kadjoro, et se consacre à l'élève du gros bétail.

Maintenant que nous en avons fait connaître les voisins, examinons la contrée qu'habitent les Mombouttous, car le paysage est le fond du tableau de la vie humaine.

Cette contrée — on ne se lasse pas de le dire — produit sur le voyageur l'effet d'un paradis terrestre. D'innombrables bosquets de bananiers y couvrent les ondulations du sol; des élaïs d'une beauté sans pareille et d'autres monarques des forêts déploient leurs cimes au-dessus d'une végétation favorisée et surmontent d'une voûte ombreuse les demeures rustiques des habitants.

Le pays a une altitude moyenne de deux mille cinq cents à deux mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer; il se compose de vallonnements où circulent des ruisseaux profondément encaissés, vallonnements dont les côtes en pente douce atteignent plusieurs centaines de pieds d'élévation.

De même que chez les Niams-Niams, le sol imbibé cache des sources dans chacun de ses plis, et peut être comparé à une éponge d'où s'échappent d'innombrables filets d'eau. Le minerai de fer, tel que nous l'avons vu jusqu'ici — une limonite de formation récente — y est largement répandu, et donne au sol cette teinte rouge que semble offrir la majeure partie des hautes terres de l'Afrique centrale.

Dans le fond des vallées, les arbres poussent avec une vigueur et arrivent à une circonférence qu'ils n'atteignent jamais dans la partie septentrionale du bassin du Nil. On pourrait appliquer au pays la description que le capitaine Speke a faite de l'Ouganda, mais par leur aspect, qui est celui d'une race différente, par leur coutumes, par leur abstention, jusqu'à ses dernières années, de tout rapport avec les autres peuples, ses habitants forment un groupe d'un caractère spécial.

Bien que leur nombre les ait contraints à multiplier les défrichements, on ne saurait qualifier les Mombouttous d'agriculteurs. Ils font entrer, il est vrai, les fruits et les légumes dans leur alimentation, et pour une large part, mais la culture des céréales leur est antipathique. Le sorgho et le pénicillaire, qui forment la base de l'alimentation de presque tous les peuples de l'Afrique centrale, n'existent pas chez eux. L'éleusine ne s'y rencontre qu'accidentellement; le maïs, qu'ils appellent *nendô*, ne se trouve que dans les jardins, où il est considéré comme légume.

La patate, que l'on voit partout sur le haut des pentes ensoleillées, et le manioc, qui abonde dans les vallons, figurent parmi les principales ressources du pays, mais acquièrent toute leur perfection — volume et qualité — sans exiger de grands soins.

Il en est de même de la colocase et de l'igname, *neggou* des indigènes.

Enfin la banane, généralement récoltée en vert, puis séchée, réduite en farine et mangée sous forme de bouillie, est le fond de la nourriture des indigènes. Or, pour avoir des bananiers, il leur suffit de planter les rejets dans une terre que la pluie vient d'amollir; le pied se développe rapidement et produit sans culture jusqu'à ce qu'il meure de vieillesse. Toutefois, la richesse des plantations n'en est pas moins due, en grande partie, à l'intelligence que les Mombouttous apportent dans le choix des sujets. Avec une habileté que pourraient leur envier beaucoup de jardiniers européens, ils savent distinguer à première vue le plant stérile de celui qui donnera des fruits, d'où une extrême abondance.

Parfois ils laissent mûrir la banane, qu'ils font sécher ensuite au soleil; elle forme alors une conserve de premier ordre.

La canne à sucre, nous l'avons dit, vient spontanément dans toutes les éclaircies des bois situés au bord de l'eau. Cultivée seulement comme friandise, elle ne l'est nulle part sur une grande étendue; sa qualité d'ailleurs est plus que médiocre.

Le sésame — leur *mbellémô* — l'arachide et le tabac de Virginie, ce dernier surtout qu'ils appellent *e-tobbou*, nom qui révèle une origine exotique, sont les seules plantes que les indigènes se donnent la peine de soigner; et ils ne les cultivent que dans des limites fort restreintes.

Le tabac commun, que l'on voit partout chez les Dinkâs, les Diours et les Bongos, est ici complétement inconnu.

Les Mombouttous ignorent à peu près l'art du tissage; et, comme beaucoup de peuplades du centre de l'Afrique, ils n'ont que des vêtements d'écorce. La peau de bête ne s'emploie chez eux que pour les costumes de fantaisie à l'usage des danseurs. C'est le liber d'un figuier, l'*urostigma Kotschyana*, qui leur tient lieu d'étoffe. L'urostigma ne semble pas exister dans le pays à l'état sauvage; je ne l'ai vu que dans les endroits cultivés, mais il n'est pas de demeure près de laquelle on ne l'aperçoive

Dès qu'on a franchi l'Ouellé, on trouve de grandes plantations d'élaïs. Très-commun sur la côte occidentale, ce palmier n'a pas encore été découvert dans les pays du Nil; et, de même que la noix de cola, dont les gens riches font usage, il témoigne des rapports que les Mombouttous ont avec les habitants de la région africaine de l'ouest.

L'élève du bétail est complétement inconnue aux sujets de Mounza, qui n'ont pas d'autres animaux domestiques que des poules (*naalés*) et des chiens(*nessis*) de petite race niame-niame. Mais une espèce de cochon, le *potamocherus*, est chez eux à demi privée; et, comme nous l'avons dit, les razzias qu'ils font chez les Mômvous leur procurent d'énormes quantités de chèvres. Toutefois ils préfèrent l'éléphant, le sanglier, le buffle et les grandes antilopes, à la chair de ces animaux, et, bien que leur pays soit trop peuplé pour être aussi giboyeux que les solitudes de la contrée des Niams-Niams, la grosse bête y est assez abondante pour fournir à leurs besoins.

Ils ont d'ailleurs l'art de conserver les produits de leur chasse qui, en certaines saisons, est très-fructueuse; ils les préparent de telle manière que ces produits se conservent fort longtemps. Ce serait donc une erreur de prétendre que les Mombouttous sont devenus anthropophages par suite du manque de nourriture animale. D'après la quantité d'ivoire que j'ai vue dans les magasins du roi, et qui provenait uniquement de la chasse des indigènes, la viande seule des éléphants tués dans le pays aurait suffi à l'approvisionnement du peuple. En outre, chaque habitation possède une basse-cour très-nombreuse, dont l'appoint n'est pas à dédaigner; et, de même que les Niams-Niams, les Mombouttous élèvent le chien comme bête de boucherie, la viande de cet animal étant chez eux en très-grande faveur.

Il y a ensuite le gibier à plume : d'abord le perroquet à robe grise (*psittacus erythacus*), très-répandu dans la contrée, oiseau dont la queue, d'un rouge éclatant, sert à orner les coiffures, et qui n'est pas moins estimé pour sa chair savoureuse que pour ses vives couleurs. Puis la pintade, le francolin et l'outarde, qui se prennent au piége, tandis qu'on chasse le perroquet.

Enfin le poisson entre pour une part considérable dans l'alimentation publique; on le tue avec la *téphrosie de Vogel*[1], plante vénéneuse qui l'empoisonne sans le rendre nuisible, et qui est cultivée dans tous les villages pour servir d'engin de pêche.

Pendant que leurs femmes s'occupent du ménage, cultivent le sol et en récoltent les produits, font sécher les fruits et les emmagasinent, les réduisent en poudre, préparent les repas, fabriquent la poterie et le feutre d'écorce, les Mombouttous,

1. On trouve aux Indes occidentales une plante de la même famille, également employée dans le même but par les nègres, qui en ont répandu l'usage dans le pays.

quand ils ne sont pas à la guerre ou à la chasse, ne font absolument rien. Ils passent la matinée couchés sur leurs bancs, et fument leur pipe à l'ombre des élaïs. Vers le milieu du jour, ils vont se mettre au frais dans de grandes salles où ils causent avec leurs amis, en faisant force gestes. Notons à ce propos l'étrange façon dont ils expriment leur étonnement : en pareil cas, ils ouvrent la bouche et se la couvrent de la paume de la main. On dit que les Indiens du nord de l'Amérique témoignent leur surprise de la même manière.

Le travail de la forge incombe aux ouvriers mâles. La sculpture et la vannerie se font indifféremment par les deux sexes, mais les instruments de musique ne doivent jamais être touchés que par les hommes.

Quand ils s'abordent, les Mombouttous se présentent la main droite et se prennent le doigt du milieu, qu'ils font craquer en disant : *gassigghi*.

Une extrême liberté règne entre les deux sexes ; les femmes des Mombouttous sont bien loin d'avoir, à cet égard, la réserve de celles des Niams-Niams. J'ai dit plus haut combien elles sont indiscrètes, au point de forcer votre porte, de vous suivre partout, de vous relancer jusque dans votre bain.

Dans leur ménage, elles ont une grande indépendance. On peut en juger par cette réponse, qui m'était faite chaque fois que je demandais à un Mombouttou de me vendre l'un des objets de la maison : « Oh ! demandez à ma femme : c'est à elle. »

La polygamie n'a pas de bornes, et les liens du mariage sont fort peu respectés. En général, ces dames m'étonnaient par leur conduite; surtout lorsque j'envisageais le degré de civilisation auquel le pays est arrivé. Leur obscénité dépasse tout ce que j'ai observé chez les tribus les plus inférieures, et forme un contraste frappant avec la tenue des femmes bongos, qui sont soumises à leur mari sans être serviles. Plus que légèrement vêtues, ces dernières, dont un bouquet de feuilles constitue le seul voile, n'en sont pas moins drapées de leur décence et de leur dignité ; et, de même que la Vénus du Capitole ou celle de Milo, elles nous obligent à les regarder d'un œil chaste. Mais il en est autrement de la nudité presque entière des femmes mombouttoues, nudité qui reste sans excuse.

Personne dans le pays ne s'assied par terre, pas même sur une natte. Les hommes, on se le rappelle, ont des bancs sculptés qu'ils font porter derrière eux par des esclaves, quand ils se

rendent à une assemblée, ou qu'ils vont faire des visites. Pour les femmes, un escabeau de forme ronde et à un seul pied, est leur siége habituel.

La préparation des aliments est, selon toute apparence, l'objet de très-grands soins; et dans cette région, c'est une marque infaillible d'un haut degré de culture physique.

A l'égard du manioc, les femmes mombouttoues se servent du mode de traitement qui est employé dans l'Amérique du sud pour obtenir la cassave. Comme épices, elles font usage du malaghette, ainsi que du fruit de deux solanées qui n'ont pas encore de nom parmi nous, et que j'aurais qualifiées d'*anthropophagorum*, si déjà cette qualification n'avait été appliquée à la salade des Fidjiens. Ces solanées ont un goût détestable, qui ne rappelle ni la saveur de la tomate, ni celle de l'aubergine.

Les champignons sont également d'un emploi général dans la confection des sauces.

Beaucoup de mets sont accommodés à l'huile d'élaïs que l'on a extraite de l'enveloppe du fruit. Cette huile, avant d'être clarifiée, est épaisse et d'un rouge vif; elle a d'abord un goût agréable, mais elle ne tarde pas à rancir. Soumise à l'action du feu, la noix produit en outre une mauvaise huile empyreumatique, qui sert pour l'éclairage.

Il se fait également une grande consommation d'huile de sésame, d'arachide, de lophire ailé, et de celle que l'on retire, par ébullition, des mâles de termite, produit limpide et brillant, dont la saveur n'a rien de désagréable. Mais la graisse d'homme est d'un usage plus universel encore, et ceci nous amène au point capital de nos observations culinaires.

De toutes les parties de l'Afrique où l'on a vu pratiquer l'anthropophagie, c'est ici qu'elle est le plus prononcée. Entourés, au sud, de noires tribus d'un état social inférieur, et qu'ils tiennent en profond mépris, les Mombouttous ont chez ces peuplades un vaste champ de combat, ou, pour mieux dire, un terrain de chasse et de pillage, où ils se fournissent de bétail et de chair humaine. Les corps de ceux qui tombent dans la lutte sont immédiatement répartis, découpés en longues tranches, boucanés sur le lieu même et emportés comme provisions de bouche.

Conduits par bandes, ainsi que des troupeaux de moutons, les prisonniers sont réservés pour plus tard et égorgés les uns après les autres, pour satisfaire l'appétit des vainqueurs. Les enfants,

d'après tous les rapports qui m'ont été faits, sont considérés comme friandise et réservés pour la cuisine du roi. Pendant notre séjour chez les Mombouttous, le bruit courait que presque tous les matins on tuait un enfant pour la table de Mounza.

Nous n'avons pas eu l'occasion d'assister à ces horribles mangeries, mais une fois, arrivant inaperçu devant une case où, près de la porte, se trouvait un groupe de femmes, je vis celles-ci en train d'échauder la partie inférieure d'un corps humain, absolument comme chez nous on échaude et l'on racle un porc, après l'avoir fait griller. L'opération avait changé le noir de la peau en un gris livide. Quelques jours après je remarquai, dans une maison, un bras d'homme qu'on avait suspendu au-dessus du feu, évidemment pour le boucaner.

Non-seulement nous trouvions à chaque pas des signes d'anthropophagie, mais nous reçûmes de la bouche du roi la confirmation du fait et l'explication du peu d'exemples que nous en avons eus. Nous étions chez Mounza, le Kénousien et moi; Abd-es-Sâmate fit tomber l'entretien sur ce chapitre, et demanda comment il se faisait que, depuis notre arrivée, on n'eût pas mangé de chair humaine dans le pays. Le roi lui répondit que, sachant toute l'horreur que cette nourriture nous inspirait, il avait donné des ordres pour qu'elle fût préparée et mangée secrètement.

D'ailleurs, il n'est pas dans les habitudes des Mombouttous de recevoir les étrangers lorsqu'ils prennent leur nourriture, et les gens de notre caravane n'avaient aucune occasion d'assister à leurs repas. Considérés comme des sauvages, parce qu'ils n'étaient pas circoncis, les Bongos et les Mittous en étaient exclus; et les Nubiens, à leur tour, prétextaient de leur religion pour ne pas s'attabler avec des cannibales.

Toujours est-il — le fait est certain — que l'anthropophagie existe à un degré beaucoup plus haut chez les Mombouttous que chez les Niams-Niams. Je laisse de côté les récits des Nubiens, les rapports que ces témoins oculaires m'ont faits personnellement de leurs razzias, où l'homme est découpé en longues aiguillettes, séché et fumé pour servir de provisions. Les crânes si nombreux que possède aujourd'hui le musée anatomique de Berlin, et que j'ai choisis, dans les amas d'ossements, débris de cuisine, qui m'étaient apportés chaque jour, garantissent l'exactitude de mon assertion : que le cannibalisme des Mombouttous est sans pareil dans le monde entier.

Et cependant les Mombouttous sont une noble race[1], des hommes bien autrement cultivés que leurs voisins, à qui leur régime fait horreur. Ils ont un esprit public, un orgueil national; ils sont doués d'une intelligence et d'un jugement que possèdent peu d'Africains et savent répondre avec bon sens à toutes les questions qu'on leur adresse. Leur industrie est avancée, leur amitié fidèle. Les Nubiens qui résident chez eux n'ont pas assez d'éloges pour vanter la constance de leur affection, l'ordre et la sécurité de leur vie sociale, leur supériorité militaire, leur adresse, leur courage : « Tu ne les crains pas, disent-ils à l'arrivant; moi je les crains : ils sont redoutables pour tout le monde. »

Les Khartoumiens l'avaient appris à leurs dépens. Lorsque Abou Gouroûn, qui se trouvait dans le Kifa, voulut pénétrer chez les Mombouttous, il rencontra au nord de l'Ouellé une armée résolue à lui barrer le passage. Tikîbo, père de Mounza, régnait alors, et c'était sa fille qui commandait l'armée. Des témoins oculaires m'ont raconté comment cette amazone, ayant pris le vêtement d'écorce, la lance et le bouclier des gens de guerre, avait brillamment conduit ses troupes, et comment ses soldats, qui, pour la première fois, se trouvaient en présence d'armes à feu, avaient fait éprouver aux Nubiens des pertes considérables et forcé Abou Gouroûn, cité pour sa bravoure, d'abandonner tout projet d'invasion.

L'année suivante, 1867, Mounza, qui venait de succéder à son père, envoya un message à Abd-es-Sâmate, dont les expéditions n'avaient pas encore pénétré au delà des territoires de Nganyé et d'Ouando. Par ce message, le roi invitait Sâmate à nouer avec lui des relations commerciales. Le Kénousien répondit à cet appel et ouvrit la traite de l'ivoire dans ce pays, où il entra le premier, non par droit de conquête, mais par suite d'une entente que rien n'a troublée depuis lors.

Chez les Mombouttous, les souverains jouissent de prérogatives bien autrement étendues que celles des chefs niams-niams. Au monopole de l'ivoire ils joignent le revenu de contributions régulières prélevées sur les produits du sol.

Outre leur garde du corps, ils ont un entourage considérable;

1. Ce n'est pas le premier exemple d'un peuple arrivé à un certain degré de civilisation, et qui n'en est pas moins anthropophage : les Caraïbes et les Fidgiens en sont la preuve.

et de nombreux fonctionnaires civils les représentent sur tous les points du territoire.

Les trois frères de Mounza administrent les provinces, en qualité de vice-rois, et ont sous leurs ordres les gouverneurs des districts. Immédiatement après ceux-ci viennent les grands officiers de la couronne, choisis d'ordinaire parmi les membres de la famille royale et qui sont au nombre de cinq : le conservateur des armes, le maître des cérémonies, le surintendant des magasins, l'intendant de la maison des épouses du roi, et le drogman en chef pour les relations diplomatiques.

Mounza ne quitte jamais sa résidence sans être accompagné de plusieurs centaines de gens de sa suite, et précédé d'une longue file de tambours, de trompettes et de coureurs qui font sonner des cloches de fer.

Quatre-vingts femmes composent le sérail et ont chacune un logement séparé qu'elles habitent avec leurs esclaves. Les quatre-vingts demeures sont comprises dans l'enceinte du palais et entourent elles-mêmes une cour spacieuse, dont le sol battu contraste agréablement, par sa teinte rouge, avec le vert-foncé des élaïs, des arbres à pain, des cécropias, des vitex, des urostigmas et autres arbres qui le protégent de leur ombre.

Les salles que nous avons décrites dépendent également du palais; elles ne servent pas uniquement aux fêtes de la cour: c'est là que se tient le conseil et que le roi donne ses audiences.

Classées d'après leur âge et leur ancienneté, les épouses royales forment plusieurs catégories. Les matrones habitent des villages bâtis à leur intention à quelque distance du palais; elles sont au nombre de plusieurs centaines: car, en outre de celles qu'il a pu se choisir, Mounza est héritier des femmes de son père et même de ses belles-sœurs.

D'après une coutume réellement africaine, à la mort d'un roi, les épouses du défunt deviennent la propriété du remplaçant et vont augmenter son sérail, parfois déjà si nombreux. Au XVIIe siècle, le roi de Loango passait pour avoir sept mille femmes.

Chaque fois que, pendant la nuit, le roi quitte son appartement pour aller rendre visite à ces dames, les courtisans font éclater des cris d'allégresse, et les trompes et les timbales accompagnent l'hymne des Mombouttous : « Ih! ih! Mounza, tchoupi, tchoupi, ih! ». Des témoins oculaires affirment que le roi passe de la sorte une partie de la nuit à courir de maison en maison, sans jamais rester plus longtemps dans l'une que dans l'autre.

A son entourage appartiennent, en surplus des courtisans, beaucoup d'hommes de sa famille et d'autres serviteurs spécialement attachés à sa personne. Il a sa musique de chambre, composée d'artistes dont l'exécution démontre les patientes études; puis des eunuques, des bouffons, des ménestrels, des danseurs, qui paraissent les jours de réception et rehaussent l'éclat des fêtes de la cour; enfin des maîtres de cérémonie, des huissiers, qui veillent au maintien de l'ordre parmi la foule et qui, à l'aide du bâton, écartent la jeunesse importune.

Le domicile privé du roi consiste en un groupe de vastes bâtiments, entourés d'une palissade et ombragés par des arbres fort bien entretenus. Ce sont les épouses royales qui, à tour de rôle, font la cuisine de Sa Majesté. Mounza prend invariablement ses repas en secret; personne ne voit ce qui lui est servi, et tous les reliefs de sa table sont jetés dans une fosse creusée uniquement pour les recevoir.

Toute chose sur laquelle il a posé la main est sacrée : nul ne peut y toucher. Un visiteur, quel qu'il soit, ne doit pas même allumer sa pipe au feu qui brûle devant le trône; ce serait un crime de lèse-majesté que le roi punirait de mort immédiatement.

A ma grande satisfaction, il me fut permis d'examiner l'intérieur du palais, et je peux décrire la manière dont il est aménagé. La garde-robe du roi occupe à elle seule plusieurs bâtiments. Dans l'une des chambres, il ne se trouve que des chapeaux et des panaches de formes diverses, dont les plus estimés sont de grosses boules faites avec les plumes rouges du perroquet dont nous avons parlé plus haut.

Vient ensuite une case entièrement consacrée aux costumes de fantaisie. On y voit, suspendues par énormes touffes, des queues de civette, de genette, de potamochère, de girafe, ainsi que des fourrures de différentes sortes, et des milliers d'ornements étranges, dont Mounza aime à décorer sa personne. Il y avait là de grands colliers composés de dents d'animaux rares ou d'une capture difficile; l'un, entre autres, — joyau de famille évidemment, — était formé de plus de cent canines de lion. Ce fut dans cette case que je vis pour la première fois la dépouille du *Galago Demidofii*, quadrumane qui jusqu'à présent n'avait été rencontré que sur la côte occidentale.

Dans un petit pavillon conique, situé à l'écart, étaient les lieux d'aisance du monarque, installés tout à fait comme dans les maisons turques. C'est l'unique bâtiment de ce genre que

j'aie vu dans toute la région. Néanmoins les nègres, ces païens, sont tous beaucoup plus convenables sous ce rapport que les Nubiens musulmans, qui, malgré la pruderie qu'ils affichent, souillent les alentours de leurs demeures.

J'ai déjà parlé de ma visite à l'arsenal. Celui-ci renferme des sabres, des dagues, des couteaux-haches, surtout des lances réunies par faisceaux de deux ou trois cents, et qui, au moment où la guerre éclate, sont distribuées aux troupes. Il contient aussi les armes de luxe qui figurent dans les fêtes royales, entre autres d'énormes lances entièrement en cuivre : lame et hampe, et dont l'éclat est éblouissant.

Les greniers et les magasins ont d'excellentes toitures et sont bien tenus. Mounza y passe une partie de ses journées à surveiller l'arrangement et la distribution des vivres, ainsi que des différentes matières que renferment ces dépôts.

On voit par ces détails que les Mombouttous vivent sous une monarchie comme il y en a peu dans l'Afrique centrale. Ils semblent avoir emprunté leurs institutions à ces royaumes d'autrefois, dont il ne reste plus que le souvenir, et très-probablement ils ont subi l'influence du puissant Mouata-Yamvo.

Quoi qu'il en soit, en dehors de tout contact avec les chrétiens et les musulmans, les Mombouttous sont parvenus à un haut degré de civilisation. Par leurs caractères dominants, ils se rattachent à un groupe de peuples qui habitent la partie la plus centrale, le noyau même de l'Afrique, noyau dont la périphérie commence à se dévoiler aux géographes.

Le territoire qui forme la demeure de ces peuples et qui a pour frontières, au sud-est le pays des Manyémas, visité par Livingstone, au sud-ouest les États de Mouata-Yamvo, où pénètrent les commerçants portugais, est plus grand que la moitié de la Russie d'Europe.

Les Mombouttous ont la peau moins foncée que la plupart des nations connues de l'Afrique centrale. Chez eux généralement le fond du teint est de la nuance du café en poudre; ce qui les distingue des Niams-Niams, dont la couleur est celle du chocolat en tablette, ou d'une olive parvenue à maturité.

Chose remarquable et qui frappe le voyageur : chez tous les peuples d'Afrique on trouve en même temps des individus noirs, jaunes ou rouges, tandis qu'en Amérique les peaux cuivrées, et en Asie les peaux jaunes, sont d'une seule couleur et d'un ton uniforme.

Barth a observé également cette diversité chez les Marghis, où il a vu des noirs, des rougeâtres (du ton de la rhubarbe) et des gens d'une nuance qu'il compare à celle du chocolat au lait. Il attribue cette variété au mélange des races, opinion qui ne me semble pas fondée, car la diversité de couleur paraît être l'un des traits caractéristiques de toutes les peuplades africaines, dont le rouge est le ton fondamental de la peau.

Les Mombouttous diffèrent des Niams-Niams en ce qu'ils ont les membres plus minces, toutefois sans apparence de faiblesse, la barbe plus longue et plus fournie. Leur chevelure est la même que celles de leurs voisins : mais ce que l'on ne rencontre pas chez ces derniers, ce sont les cheveux blonds, qui forment l'un des traits particuliers des Mombouttous. A en juger par les milliers d'individus qui ont frappé mes regards pendant les trois semaines que j'ai passées chez Mounza, un vingtième de la population au moins est d'un blond pâle et cendré qui rappelle le ton de la filasse de chanvre. Ces cheveux, qui d'ailleurs sont crépus et de la même nature que ceux du nègre, accompagnent toujours un teint de la nuance la plus claire que j'aie vue en Afrique, à partir de la basse Égypte.

Tous les individus chez lesquels on remarque cette coloration de la peau et des cheveux ont la vue mauvaise, le regard incertain, presque louche, et offrent des signes marqués d'albinisme. Ces gens-là me rappelaient la description que, dans son livre sur l'*Origine du Nil*, Isaac Vossius a faite des hommes blancs qu'il a vus à la cour du roi de Loango : « gens très-faibles, au teint pâle, aux yeux de travers comme s'ils louchaient, » dit l'ancien voyageur.

Chez aucun peuple du nord de l'Afrique on ne trouve d'individus au teint clair et à la chevelure blonde, excepté toutefois parmi les Berbères du Maroc, chez qui les blonds sembleraient être communs.

J'ai dit précédemment que par la forme du crâne et les traits du visage, surtout par la longueur et par la courbe du nez, les Mombouttous diffèrent des nègres et se rapprochent des races sémitiques. Tous ces caractères paraissent établir un lien de famille entre eux et le groupe des Foulbés; ce qui nous amène à croire que les Mombouttous pourraient bien n'être pas étrangers aux *Pyrrhi Æthiopes* dont parle Ptolémée.

Ce ne serait là qu'une vague supposition, si elle n'était corroborée par ce fait que les Foulbés sont d'origine orientale, bien

que dans ces derniers temps une partie d'entre eux ait opéré un mouvement rétrograde du Sénégal vers l'Est[1].

Barth considère les Foulbés comme le produit d'un double croisement entre les Arabes et les Berbères et entre les Berbères et les nègres. Je crois que cette hypothèse pourrait également s'appliquer aux Mombouttous, mais elle repose sur un fond trop peu solide pour être discutée sérieusement ici.

Ayant perdu le vocabulaire que j'étais parvenu à former à l'aide d'une double interprétation, il ne m'est pas possible de parler avec quelque détail de l'idiome des Mombouttous, mais je peux affirmer que c'est une branche de la même souche que tous les dialectes qui se parlent au nord de l'équateur, et qu'un grand nombre des mots qu'il renferme appartiennent au groupe des langues nubio-libyques.

Les Mombouttous se distinguent de leurs voisins bien plus encore par le costume et par les usages que par la couleur de la peau. La mode paraît être, chez eux, aussi invariable qu'elle est changeante en pays civilisé, et semble avoir étendu son niveau sur toutes les classes, car la forme du vêtement est la même pour tous.

Nous l'avons dit, l'art du tissage est inconnu aux Mombouttous, qui prennent l'écorce de l'urostigma kotschyana pour faire leur étoffe. C'est lorsque ce figuier, qu'ils appellent rokko, est de la grosseur d'un homme, que le moment est venu de l'écorcer. Pour cela, les Mombouttous pratiquent deux incisions circulaires à quatre ou cinq pieds de distance, les réunissent par une incision verticale et détachent le morceau qu'ils enlèvent d'une seule pièce.

L'arbre n'en meurt pas, ainsi qu'on pourrait le croire. Du bord de la coupe supérieure provient, peu de temps après, une espèce de granulation qui reforme le liber et ne tarde pas à recouvrir l'aubier mis à nu. La seule manière d'expliquer ce phénomène, qui n'existe pas dans la zone que nous habitons, est de supposer que, lorsqu'on dépouille le rokko, on laisse intacte une portion du liber, portion qui conserve toute sa vitalité[2].

1. Par ces observations, je n'entends pas soutenir la théorie d'Eichwald qui apparente les Foulbés aux Malais, ni ajouter aux vues de cet écrivain relativement à l'île de Méroé.

2. Livingstone a vu se former de la même manière une nouvelle écorce sur le tronc du baobab (*Adansonia*). Les Matébélés se servent de l'écorce de celui-ci pour faire des cordes.

Au bout de trois ans, l'arbre a recomplété son enveloppe, et cette dernière peut être enlevée de nouveau.

L'urostigma n'est pour les indigènes d'aucun autre produit. Son écorce a une certaine ressemblance avec la tille que fournit le tilleul, et qui forme en Russie l'objet d'un si grand commerce.

Les fibres du rokko sont moins fines, moins unies que celles du produit russe, et n'offrent pas dans leur ensemble la texture papyracée de la tille; elles sont flexueuses et s'entre-croisent comme si on les avait tressées.

Après l'avoir fait rouir partiellement, les Mombouttous soumettent leur écorce à un battage prolongé qui la transforme en une sorte de feutre épais et moelleux. Ce feutre végétal est naturellement gris; on le rend d'un brun rougeâtre au moyen d'une décoction de bois de teinture : il présente alors l'aspect de nos étoffes de laine de qualité commune.

Serré autour de la taille par une cordelière, un de ces morceaux d'écorce suffit à draper un homme depuis la poitrine jusqu'au genou, ainsi qu'on peut le voir dans la gravure de la page 101.

Tandis que les femmes des Dinkas, dont les maris vont entièrement nus, se couvrent de grands lés de peau qui les enveloppent; tandis que celles des Bongos et des Mittous portent des bouquets de feuillage à leur ceinture, et que les Niames-Niames ont un tablier de cuir; pendant que les hommes du pays sont vêtus avec plus de soin que tous ceux des peuplades que j'ai rencontrées sur ma route, les femmes des Mombouttous n'ont pour seul vêtement qu'un lambeau de feuille de bananier ou de feutre d'écorce grand comme la main.

Quand elles sortent de chez elles, ces dames, ainsi que nous l'avons vu précédemment, ont sur le bras une bande d'étoffe qu'elles posent sur leur giron dès qu'elles s'asseyent. Cette bande, que nous avons comparée à une sangle de cheval, peut avoir un pied de large; habituellement sa largeur est d'une palme. Elle est formée d'un tissu grossier, mais très-solide; premier essai de tissage dû aux femmes, qui se servent de cette écharpe pour soutenir leurs nourrissons qu'elles portent sur le dos.

Si les dames mombouttoues n'ont pas de vêtements, en revanche, elles se peignent le corps de dessins noirs faits avec le suc du fruit d'un gardénia (*randia malleifère*). Ces dessins, d'une grande régularité, semblent pouvoir se varier à l'infini : ce sont des étoiles, des croix de Malte, des abeilles, des fleurs, des lignes, des zigzags, des rubans, des nœuds, etc. L'une est rayée comme

un zèbre, l'autre tachetée comme un léopard. J'en ai vu qui, tantôt présentaient les veines du marbre, tantôt les carrés d'un damier. Dans une fête, c'est à qui aura un nouveau dessin; celui-ci est porté pendant deux jours, puis soigneusement enlevé et remplacé par un autre. A ces dessins éphémères se joignent ceux du tatouage, qui servent de marque distinctive individuelle, et qui sont formés de lignes ou de bandes tracées horizontalement sur



Femme mombouttoue.

la poitrine et sur le dos. La femme de Bongoua nous en a fourni un élégant spécimen.

Au lieu de cette peinture, les hommes font usage d'une pommade dont ils se frottent tout le corps, et qui est un mélange de graisse et de bois rouge pulvérisé.

Avec cette même poudre rouge les Niams-Niams se maculent la poitrine et le visage de taches et de lignes irrégulières, afin de rendre leur aspect aussi féroce que possible.

Chez les Mombouttous, l'arrangement de la chevelure est le même pour les deux sexes. Les cheveux du sommet et du derrière de la tête forment un chignon cylindrique qui s'élève obli-

quement et en arrière, et que soutient une carcasse en roseau. Des nattes, des torsades très-minces, composent sur le front un bandeau qui va rejoindre le chignon. Il est rare que sur les tempes la chevelure soit assez longue pour faire ces nattes frontales. On y supplée au moyen de faux cheveux qu'on trouve à acheter dans le pays, et que fournissent les gens tués à la guerre.

Les hommes couronnent leur chignon d'un bonnet de paille, également cylindrique, mais à fond carré. Ce bonnet est orné d'un panache de plumes d'aigle ou de faucon, ou bien de la touffe de plumes empruntée au perroquet dont nous avons parlé plusieurs fois. Cet ornement d'un rouge feu, et qui a la forme d'une boule, paraît être préféré à tous les autres[1].

Ces bonnets suivent la diagonale du chignon, et l'ensemble de la coiffure rappelle d'une manière frappante celle que les femmes de l'Ichogo portent dans l'ouest de l'Afrique. La toque, chez les Mombouttous, n'est pas à l'usage des femmes : celles-ci décorent simplement leurs chignons d'épingles à cheveux, et aussi d'un peigne qui a pour dents des piquants de porc-épic.

Si j'ajoute à ces détails que la conque de l'oreille est percée de manière à recevoir un bâtonnet de la dimension d'un cigare, j'aurai décrit tout ce que la mode permet aux Mombouttous, mode impérieuse à laquelle nul individu n'est libre d'apporter de modification réelle.

Les Mombouttous ne s'arrachent pas les dents comme les tribus des plaines fluviales du nord; ils ne se les liment pas en pointe comme les Niams-Niams, et n'imitent pas non plus les femmes des Bongos et des Mittous, qui se font aux lèvres de hideuses perforations. Bref, excepté la circoncision, qui paraît être en usage chez tous les nègres païens de la zone équatoriale africaine, où, d'après ces nègres eux-mêmes, elle se pratiquerait de temps immémorial, les Mombouttous ne s'infligent pas d'autre mutilation que le percement des oreilles.

Très-complet est l'armement des hommes de guerre. A la lance et au bouclier ils joignent l'arc et les flèches, réunion qui se rencontre rarement en Afrique. Ils ont en outre, à la ceinture, des sabres à lame recourbée comme celle d'une faucille, ou des poignards, des couteaux et des hachettes en forme de spatules, ou bien d'autre modèle, et de dimensions très-variées.

1. Voy. le portrait de Mounza, dont le bonnet est décoré de cet ornement favori.

L'arme de jet des Niams-Niams, le troumbache, n'est pas en usage parmi eux.

Habitants de la formation ferrugineuse que nous avons vue commencer au bord du Diour inférieur, et qui paraît occuper une grande partie de l'Afrique centrale, les Mombouttous se sont naturellement livrés aux travaux de la forge, et surpassent à cet égard tous les peuples dont j'ai traversé le territoire. Il en est ainsi dans toutes les branches de leur industrie, où ils se montrent supérieurs même aux Nubiens et aux musulmans du nord de l'Afrique.

L'opération de la fonte est chez eux tout aussi primitive que chez les autres Africains; opération que tous les voyageurs ont décrite. Ils ont également pour soufflet les deux vases d'argile, que l'on retrouve ailleurs, et qui, assemblés, forment un corps de pompe au moyen duquel s'établit le courant d'air: mais, tandis que les forgerons des autres peuplades se servent de cuir pour fermer les deux vases, les Mombouttous couvrent les leurs avec des morceaux de feuilles de bananier, qu'ils savent rendre souples comme de la soie, en les trempant dans l'eau chaude et en leur faisant subir une certaine manipulation.

Sans connaître la soupape, ils obtiennent de la sorte un courant d'air continu; et sans limes, sans pinces, avec un marteau sans manche, ils fabriquent des produits d'une qualité supérieure.

Ce sont les seuls qui, dans cette région, aient une enclume en fer, toute petite, il est vrai, mais substituée à la pierre dont se servent les autres. Sur cette enclume minuscule chacune de leurs armes est taillée au ciseau et battue jusqu'à ce qu'elle ait le tranchant nécessaire; puis elle est aiguisée et polie avec un morceau de grès ou de gneiss très-fin.

Généralement le fer qu'ils emploient comme moyen d'échange ne reçoit pas de forme spéciale, ainsi qu'il arrive chez d'autres peuples. C'est tout au plus si l'on peut considérer comme une monnaie ces grands demi-cercles de fer déposés dans le trésor du roi, et qui rappellent les anneaux de cuivre brut que les mines du Darfour jettent dans le commerce, où ils remplacent le numéraire[1]. Ni les plaques de fer, ni les melottes, ces fers de bêche de forme ronde qu'on trouve ailleurs, et que nous avons vus chez les Bongos, ne sont en usage dans le pays.

1 Des anneaux semblables, mais en fer, anneaux d'un très-fort calibre, ont également cours dans le commerce du Ouandala, au sud du Bournou.

Ce n'est pas en barre, mais, en lingots de la grosseur du poing, que le fer est livré aux forgerons, et la promptitude avec laquelle ces artisans transforment cette masse brute en fer de bêche ou de lance est réellement merveilleuse. J'ai eu souvent l'occasion de les voir travailler avec nos Bongos, et, bien que ceux-ci fussent déjà fort habiles, les Mombouttous avaient sur eux une supériorité qui les distançait de très-loin.

Cependant l'habileté de ces forgerons ne se montre pas tout entière dans les armes qu'ils fabriquent : leurs chefs-d'œuvre sont des colliers qui, pour l'élégance, la délicatesse et le fini, rivalisent avec nos plus belles chaînes d'acier. Ils ne connaissent pas la trempe, mais par un battage prolongé ils ne rendent pas seulement leur fer très-pur et très-homogène, ils lui donnent encore toute la dureté voulue.

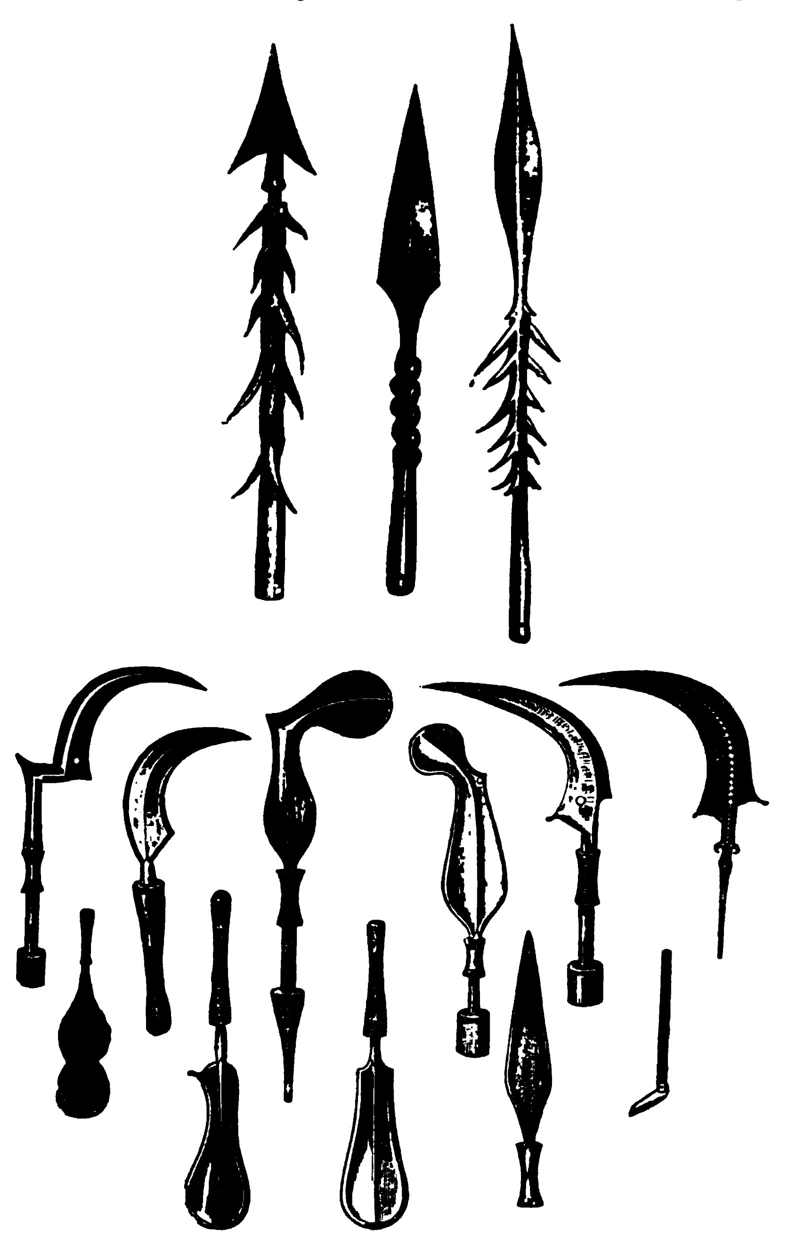
Le cuivre était déjà connu dans le pays, et le roi en était largement approvisionné, longtemps avant l'arrivée des Nubiens. Or, comme les Mombouttous n'avaient jamais eu de relation avec le monde musulman, si ce n'est en 1834, où des gens du Darfour seraient allés chez eux faire une grande razzia dont Barth a entendu parler, il y a tout lieu de supposer que le cuivre de leur trésor venait des mines de l'Angola et du Loango, ou de quelque autre province du nord-ouest de l'Afrique méridionale.

Presque tous les ornements des Mombouttous sont en cuivre; ce qui explique combien ce métal est recherché. On l'étire en longs fils plats qu'on enroule autour des arcs ou des manches de couteau, des poignées de cimeterre et des tiges de lance. On en fait des crampons qui servent à la fois à orner et à consolider les boucliers. Les grandes chaînes de cuivre, portées en collier, sont d'un usage très-répandu. Les extrémités des cordelières et les anneaux de cuir portés aux bras et aux jambes sont agrémentés du même métal, ainsi que les bâtonnets de dix centimètres de longueur, et de la grosseur du doigt, qui traversent l'oreille. Enfin c'est en cuivre pur que sont faites les armes de parade.

Le fer et le cuivre, seuls métaux qu'ils emploient, ont assurément pour les Mombouttous la même valeur que pour nous l'or et l'argent. Ils ne connaissent pas ces derniers, le fait est certain : dans le plat d'argent que je lui apportais, Mounza ne vit que du fer de couleur blanche, et la différence qu'il y avait entre ce plat et mes ustensiles de fer-blanc ne fut nullement appréciée.

Les Nubiens, à titre d'objets curieux, ont donné quelques fragments de plomb et d'étain à des gens du pays; jusque-là les

Mombouttous n'avaient jamais vu ni l'un ni l'autre. Mais il pa-



Armes des Mombouttous.

raîtrait que le platine existe dans la contrée. J'ai su par un Niam-Niam qu'on y avait trouvé, « en petits morceaux de la

grosseur d'un pois ou d'une fève, un métal blanc aussi dur que le fer et aussi lourd que le plomb dont les Turcs se servent pour fabriquer leurs balles. » D'après mon informateur, on cacherait avec le plus grand soin cette découverte aux étrangers, et cela par l'effet d'une crainte superstitieuse.

Je ne vois aucune raison de mettre en doute la réalité du fait : s'il n'était pas vrai, comment les indigènes, et à son tour mon Niam-Niam, auraient-ils parlé d'un métal qui n'est pas moins inconnu des Nubiens que l'or et l'argent ne le sont des Mombouttous ?

Il faudrait un grand nombre d'illustrations pour donner une idée de l'incroyable diversité des fers de lances et de flèches que l'on fabrique dans le pays. Je dirai seulement que les barbillons, les dents, les épines, les oreillettes, qui les accompagnent, sont d'une ordonnance parfaitement symétrique et d'une exécution irréprochable.

Parmi les lances, la forme hastée prédomine, tandis que pour les flèches le fer en spatule est préféré, comme faisant une blessure plus sanglante. De même que celles des Niams-Niams, toutes les lames des Mombouttous, lames de sabres et de couteaux, fers de lances et pointes de flèches, ont, pour l'écoulement du sang, une rainure que ne présentent pas les armes des Mittous et des Bongos. La flèche elle-même, dont la hampe est formée d'un fragment de roseau, diffère de celle des Bongos et des Mittous, en ce qu'elle est empennée; un morceau de feuille de bananier ou de peau de genette en constitue les ailes; nous l'avons dit à propos de l'armement des A-Banga.

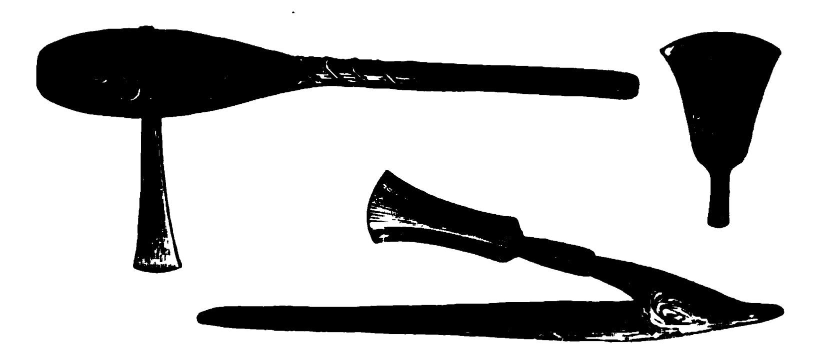
L'arc est de la même forme que celui des Bongos et des Mittous et a la même dimension : un mètre de longueur, mais la corde en est faite d'une simple lanière de rotang, qui est plus élastique que pas une corde de n'importe quel genre. Une petite garde en bois, de la forme d'une navette de tisserand, est fixée à l'arc pour protéger le pouce contre le choc de la corde; détail que l'on ne retrouve pas ailleurs. La flèche est décochée par le doigt du milieu.

Non moins soignés que les armes, les outils, par leur bonté, permettent de travailler le bois d'une manière remarquable. De tous les Africains chez lesquels je suis allé, sans même en excepter ceux d'Égypte, les Mombouttous sont les seuls qui emploient pour ce genre de travail des lames n'ayant pas un double tranchant. Il en résulte que, le doigt pouvant s'appuyer sur le

fer, l'ouvrier dirige l'outil avec plus de sûreté et obtient à la fois dans la coupe et dans les détails une précision et un fini supérieurs.

C'est un arbre de la famille des rubiacées, l'*uncaria*, dont le bois est tendre et a le liant de celui du peuplier, qui leur fournit la matière de leurs sculptures. L'abatage de ce géant, qui a de six à huit pieds de diamètre, et souvent quarante pieds sans branches, se fait avec de petites haches pareilles à celles que l'on voit dans toute cette région, c'est-à-dire un coin de fer plat, inséré dans le gros bout d'une massue, et qui, à chaque coup, s'enfonce plus solidement dans le bois dur et noueux dont il est emmanché.

Le nombre de coups nécessaires pour abattre un uncaria avec



Hache, bêche et doloire des Mombouttous

ces petites cognées doit être de plusieurs milliers. Or j'ai souvent trouvé dans les bois d'énormes tiges de cet arbre abattues de la sorte, et dont la section n'était pas moins unie que si on les eût tranchées avec un couteau; fait qui témoigne chez le bûcheron d'une extrême sûreté de coup d'œil. Cette qualité, d'ailleurs, ainsi que la justesse de l'oreille et le sentiment du rhythme, est beaucoup plus développée chez les nègres que parmi les Nubiens et les Arabes.

La pièce de bois s'équarrit et se divise également à la hache; le bloc est ensuite dégrossi avec un instrument qui tient de notre doloire[1].

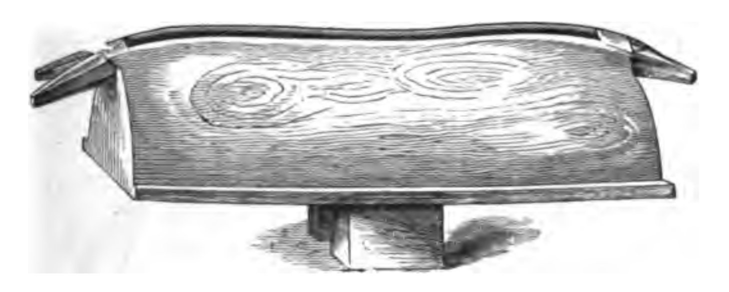
De sa nature, le bois de l'uncaria est d'une teinte blanche, mais

1. On voit un de ces instruments dans la gravure ci-jointe.

on le fait noircir en l'exposant au feu, ou plus souvent encore en l'immergeant dans le terreau noir des cours d'eau.

Les siéges, les plats, les écuelles, les tambours, les pirogues et les boucliers, sont les principaux objets de cette industrie. J'ai vu sur l'Ouellé des canots de trente pieds de long sur cinq de large. Ces monoxyles, creusés avec beaucoup d'art, auraient porté des chevaux et des bœufs et répondaient parfaitement au but qu'on s'était proposé[1].

Les grands tambours dont les Niams-Niams se servent pour transmettre des ordres d'un endroit à un autre se retrouvent dans toutes les bourgades des Mombouttous; on les rencontre également sur la côte occidentale. Il y a encore dans le pays un instrument du même genre, mais de petite dimension, dont la



Timbale.

caisse, très-comprimée, surmontée d'une anse et ouverte à la partie inférieure, peut être comparée à une clochette aplatie.

Les tabourets, exclusivement à l'usage des femmes, présentent dans les détails une extrême diversité. De même que tous ceux des peuplades voisines, ils sont faits d'un seul morceau. L'art d'assembler différentes pièces au moyen de mortaises est inconnu au centre de l'Afrique, et ces petits meubles sont des objets de sculpture plutôt que de menuiserie. Le siége en est rond, un peu concave, porté par un seul pied d'un joli travail, et qui a pour base un plateau circulaire ou polygone. Près du bord supérieur, une ouverture en forme de triangle fait l'office de poignée.

Ces tabourets ont généralement de trente à quarante centimètres de haut. Ils diffèrent très-peu des petits guéridons qui,

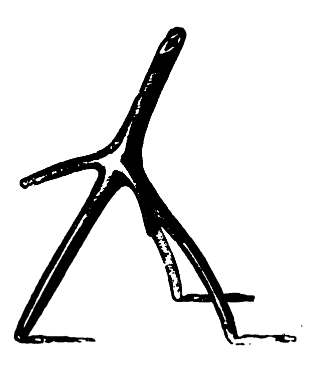
1. Il y a un bateau de ce genre dans la vue des rapides du Kibali, p. 135.

dans le pays, servent à la fois de table et d'écuelle; non pas que les sébiles et les plats soient rares : il y en a de toutes les formes et de toutes les dimensions. J'en ai vu qui étaient posés sur quatre pieds, d'autres qui avaient à chaque bout une anse en forme d'anneau; et ces deux genres m'ont rappelé ce que notre vaisselle a de plus élégant et de plus moderne.

On fait également pour les femmes des tabourets en forme de petits bancs et à quatre pieds. Ainsi que chez les Niams-Niams, l'usage de mettre des supports à tous les meubles, à tous les ustensiles, est universel chez les Mombouttous. Leurs boîtes elles-mêmes — de petits cylindres en bois recouverts d'écorce, qui



Siége à l'usage des femmes.



Dossier des Mombouttous.

leur servent de nécessaires, et où ils mettent leurs menus objets, ont leur monture.

Quant aux siéges des hommes, ce sont des bancs d'un mètre cinquante de longueur, solidement faits avec le pétiole du raphia, et d'une si grande légèreté que j'ai vu des Bongos en porter six à la fois sans aucun effort. Ils ont tous la même forme, et sont composés de différentes pièces agencées de la façon la plus ingénieuse. Jamais les Mombouttous n'emploient ni clous, ni chevilles d'aucun genre, pas même dans leurs édifices; les maisons, comme les bancs, sont cousues, pour ainsi dire, avec de fines lanières de rotin dont nos chaises de canne nous montrent la résistance.

Nous avons vu que, ces bancs n'ayant pas de dossiers, on y suppléait au moyen d'un accessoire des plus primitifs. C'est gé-

néralement un jeune ériodendron qui en fait tous les frais. L'arbre est coupé à l'endroit où ses rameaux forment ce qu'en botanique on appelle un verticille; la tige et deux branches constituent



Guerriers mombouttous.

le support; deux autres brins servent d'accotoirs, et la prolongation de la tige fait le dossier.

Le bouclier des Mombouttous n'est qu'une planche rectangulaire, d'un demi-pouce d'épaisseur, taillée à coup de hache dans un gros arbre, et parfaitement unie. La longueur est suffisante

pour couvrir les deux tiers de la personne, mais, inélégant et peu solide, il n'a d'autre mérite que sa légèreté. Pour l'empêcher de se fendre, on y pratique avec du rotin des coutures parallèles et transversales; on y ajoute une côte longitudinale assez épaisse, et on le borde en haut et en bas d'une tresse, également faite avec du rotin; dès qu'il se fêle, on arrête la fente par des crampons de fer ou de cuivre, que l'on dispose de manière à les rendre décoratifs.

Ces boucliers sont invariablement peints en noir, et presque toujours ornés de queues de potamochère.

Nous avons dit l'habileté comparative des Bongos en fait de poterie; celle des Mombouttous à cet égard est bien plus grande. Leurs produits, fabriqués simplement à la main, comme dans



Sortes d'aiguières.

toute cette région, sont à la fois plus réguliers et d'une meilleure pâte que ceux des peuplades voisines.

Tous les vases des Africains rentrent dans la catégorie des urnes: ils sont de forme ronde, et n'ont pas d'anses. Ceux des Mombouttous présentent, sous ce dernier rapport, un avantage réel: des ornements en relief — dessins géométriques ou figures décoratives — les rendent plus faciles à manier et les empêchent de glisser dans la main. Les cruchons surtout destinés à contenir l'eau sont faits avec beaucoup d'art, et pourraient être comparés aux vases les plus estimés de l'ancienne Égypte[1].

1. Les deux cruchons ci-joints ont été dessinés d'après les originaux qui sont au musée Ethnologique de Berlin. Celui qui a des anses est le seul de ce genre que j'aie vu.

Quant aux fourneaux de pipe, d'un travail si soigné cnez les autres peuplades, les Mombouttous n'en font aucun usage.

Leur pipe, nous l'avons dit, se compose tout simplement d'un tuyau—nervure médiane d'une feuille de bananier perforée dans toute sa longueur—ou d'un tube de fer. Elle est décrite, ainsi que la manière de fumer des indigènes (p. 495 du premier volume).

Les Mombouttous ne savent pas préparer le cuir, et ne connaissent pas plus l'usage du tan que les peuplades des provinces du Ghazal.

C'est le rotin qui fournit la matière des nattes et de tous les objets de vannerie.

Les paniers sont nombreux; le genre de coiffure usité empêchant de rien porter sur la tête, le transport des fardeaux se fait au moyen de hottes, qui ressemblent beaucoup à celles des Thuringiens.

De menus ouvrages sont faits avec des tiges d'herbe et de roseau, tels que des bracelets et des anneaux de jambe, qui pendant la marche produisent un léger bruissement.

Le plus grand soin est apporté à la confection des nattes qui forment la carcasse des chignons. L'espèce de hochet, grelot rempli de petits cailloux et de coquillages, dont se sert le chef d'orchestre pour battre la mesure, et qui diffère peu de celui qu'on trouve sur la côte occidentale, est également fait en vannerie.

Les instruments de musique n'offrent rien de particulier; ce sont des trompes, des cornets, des tambours, des cloches de grandeurs diverses dont l'usage est répandu dans presque toute l'Afrique. On ne voit pas chez les Mombouttous la jolie petite mandoline des Niams-Niams, ni le *marimba*, tympanon de bois qui se rencontre dans l'Afrique méridionale.

Mais c'est dans l'art de bâtir que se révèlent tout entières la science et l'habileté des Mombouttous. On ne s'attendrait jamais à trouver au cœur de l'Afrique ces grandes halles du palais de Mounza, qui, à leurs dimensions imposantes—jusqu'à cent cinquante pieds de long, soixante de large, cinquante de haut — joignent de la manière la plus complète la légèreté et la force. Nous avons dit que les matériaux employés dans ces constructions à la fois légères et solides sont les pétioles du raphia, dont le poli naturel, le brillant et la jolie teinte brune, donnent à l'édifice un fini et une élégance dont on est frappé.

Tandis que les toits coniques se voient exclusivement dans toutes les provinces de l'est et du nord de l'Afrique centrale, les toi-

tures à pignon, du genre des nôtres, dominent au couchant de la zone équatoriale africaine. Les Mombouttous ont également des maisons carrées, à toiture en selle; fait qui témoigne de leur parenté avec les peuples de l'ouest : Ichogos, Bakalais, Mpon-oués, Achivas, Cammas, Achangos, Fans ou Pahouins.

A ce rapprochement viennent s'ajouter les traits physiques du pays, dont les rivières, au lieu de couler vers le nord, se dirigent au couchant. On voit néanmoins chez les Mombouttous de petites huttes et parfois de grandes cases de forme ronde, et à toit pyramidal ; ce sont les cuisines et les greniers auxquels on donne ce genre de couverture parce qu'il rend plus facile la sortie de la fumée et l'écoulement des eaux pluviales.

Il est rare que les maisons particulières aient plus de trente pieds de long sur une vingtaine de large. Le toit dépasse de beaucoup la muraille; il s'arrondit légèrement en raison de la courbure des palmes dont il est revêtu et des pétioles qui composent la charpente. Une doublure de feuilles de bananier, souvent recouvertes d'herbe, de paille ou d'écorce, le rend complétement imperméable. Les murailles, qui ont de cinq à six pieds de hauteur, reçoivent la même garniture et sont reliées dans toutes leurs parties avec des lanières de rotin.

Ce genre de bâtisse, également en usage dans l'ouest de la partie équatoriale, offre une résistance extraordinaire à la furie des éléments. Déchaînés à travers les salles ouvertes, l'orage et la tempête sembleraient devoir tout détruire et ne causent pas même une avarie. Telle est la solidité des constructions, qu'à l'intérieur des cases un léger frémissement de la muraille montre seul que la maison est exposée à la violence d'un ouragan.

C'est par la porte, dont l'ouverture est grande, que l'air et la lumière pénètrent dans la demeure; celle-ci se compose de deux pièces : la chambre où l'on habite et une décharge où l'on serre les provisions.

Ainsi que les Niams-Niams, les Mombouttous n'ont pas de véritables villages ; la résidence de Mounza est le seul endroit qui, chez eux, mérite le nom de bourg. Réunies par petits agroupements, les habitations forment de grandes lignes interrompues qui suivent les courbes des ruisseaux et des vallées; chapelets qui s'égrènent à mi-côte, séparés du fond par des bosquets de bananiers, et dominés par des champs de patates et de colocase. Chaque famille occupe une section de la grande ligne, et l'intervalle d'une section à l'autre est rempli d'élaïs.

De nombreuses plantations ont été faites autour de ces demeures rustiques; plus nombreux encore sont les massifs que les habitants ont conservé lors du défrichement de la forêt. On trouve dans ces plantations et dans ces réserves non-seulement les arbres qui donnent une ombre épaisse ou des produits utiles, comme le téphrosia de Vogel, dont on se sert pour tuer le poisson qu'on veut avoir, et le gardénia, qui fournit la peinture des femmes, mais des plantes purement décoratives, choisies et plantées pour servir d'ornement : ainsi le merveilleux *mussænda* aux bractées couleur de feu, et des orchidées splendides.

J'ai vu là — ce qui doit être mentionné — le chlorophyton, liliacée gazonnante aux feuilles panachées de blanc, et qui, pour les Niams-Niams, possède la vertu de faire découvrir les voleurs, comme le *canavalia ensiformis* que les nègres de la Jamaïque et de Haïti, d'après une coutume largement répandue en Afrique, sèment dans leurs plantations pour les protéger.

Ce sont principalement les champs de maïs que le chlorophyton est chargé de défendre. Cultivé par les gens laborieux qui le font à grand'peine, le maïs a besoin d'être protégé d'une façon particulière contre les maraudeurs qu'il attire spécialement. C'est pour cela qu'on ne le voit jamais qu'auprès des cases. A la magie du chlorophyton les voleurs opposent la ruse : afin que l'empreinte de leurs pas, qui les ferait reconnaître, si légère qu'elle fût, ne puisse les trahir, ils se servent d'échasses pour pénétrer dans le champ. Les Niams-Niams appellent ces échasses *ballaroû*.

Attendre d'un voyageur qu'il se prononce sur les idées religieuses d'un peuple qu'il n'a vu que pendant cinq semaines ne pourrait être sérieux. Ici la spéculation trouve un champ sans limite, et il ne convient pas à l'étranger de porter à cet égard un jugement qui n'aurait d'autre base que des aperçus pris au vol, ou des impressions personnelles. Je dirai donc seulement, — sans rien en conclure, — que la circoncision est d'une pratique générale chez les Mombouttous, et n'a lieu qu'à l'âge de puberté, ce qui n'est en rapport ni avec le précepte de la loi de Mahomet, ni avec la coutume primitive des premiers émigrants qui la répandirent.

Chez toutes les peuplades que je visite je cherche à découvrir ce qu'elles peuvent concevoir de la divinité, et par les mots qu'elles emploient je tâche de saisir l'idée qu'elles se font

d'un pouvoir invisible, ainsi que de l'influence exercée par ce pouvoir sur la destinée humaine.

Les Mombouttous se rendent parfaitement compte de l'intention qui anime les Nubiens quand ces derniers s'agenouillent et se prosternent en s'écriant : Allah! Le mot qu'ils emploient eux-mêmes pour désigner le Tout-Puissant jette un nouveau jour sur le lien de parenté qui unit les peuplades africaines. Encore aujourd'hui le Dieu des Nubiens s'appelle *Nor* dans le dialecte mahâs; et pour les Mombouttous, l'équivalent d'Allah est *Nôro*. Quand je demandai où était Nôro, un Mombouttou qui comprenait le niam-niam leva la main vers le ciel, et à cette question: L'avez-vous jamais vu? il ne répondit que par un sourire[1].

Si les Mombouttous consultent des oracles; s'ils croient aux augures tirés du supplice d'un coq, ou si, de même que les Niams-Niams, ils ont un appareil qui leur dévoile l'avenir, c'est ce que j'ignore : le peu de temps que j'ai passé chez eux ne m'a pas permis de l'apprendre.

1. Si l'on considère qu'en Phénicie le feu s'appelait *nur*, en syriaque *nuroh*, en chaldéen *nurah;* qu'en arabe il se dit *nar;* que d'après Barth les peuplades du Soudan restées païennes emploient le même mot pour désigner le feu et le soleil, et que les tribus converties au mahométisme se servent maintenant de l'ancien nom du soleil et du feu pour désigner la divinité, on sera frappé de l'emploi du mot *nôro* que font les Mombouttous, comme équivalent d'Allah, et on rapprochera ce fait de ces lignes de Schweinfurth (p. 52 de ce volume) : « J'ajouterai qu'à mes yeux les Mombouttous portent l'empreinte marquée d'une origine sémitique. »

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XVI.

Histoires nubiennes. — Allusions aux Pygmées. — Homère, Hérodote, Aristote. — Je vois des Pygmées. — Adimokou. — Interrogatoire. — Danse guerrière. — Visites des Akkas. — Les nains de Moûmméri. — Mon Pygmée. — Races naines de l'Afrique. — Analogie des Akkas avec les Bushmen. — Taille, couleur, chevelure, barbe, conformation des Akkas. — Allure étrange et mains délicates de ces nains. — Forme du crâne. — Grandeur des yeux et des oreilles. — Lèvres. — Gestes. — Langage inarticulé. — Ruse et dextérité. — Protection des Akkas par Mounza.

Où sont réunis deux ou trois Égyptiens, pariez sans crainte que la conversation roule sur les prix courants du marché ou sur les vicissitudes du commerce. Il n'en est pas de même avec les romanesques enfants de la Nubie. Que de fois j'ai pu le constater dans mon voyage sur le haut Nil, pendant ces longues soirées où, caché à l'arrière du bateau, j'écoutais inaperçu les entretiens par lesquels mes hommes avaient coutume d'abréger les heures. L'un s'extasiait sur les splendeurs de la cité des califes; d'autres parlaient des travaux gigantesques du canal de Suez, ou des énormes vaisseaux des Francs; toutes les merveilles du monde les passionnaient, tout grand événement avait le don de les intéresser. Mais ce qui captivait le plus l'auditoire, c'étaient les récits de guerre ou de chasse, surtout la description des animaux et des peuplades du centre de l'Afrique.

Non pas des conteurs d'histoires rebattues dans le genre de celles des Mille et une Nuits, que ces Nubiens; ni les pareils de ces récitateurs, qui, pendant les veillées du Ramadan, débitent leurs œuvres dans les cafés du Caire.

Tout cela était depuis longtemps derrière nous; parfois seulement, dernier écho du monde arabe, on entendait la chanson d'Ab-el-Kader, le cheik, ou celle d'Abou Zeïd, le héros. Ma vie prenait tout le caractère d'une odyssée; le voyage, à son grand embellissement, semblait appartenir aux chants homériques, et devait en réalité m'en offrir un épisode.

D'après mes Nubiens, le Nil, qu'on voyait s'élargir à mesure

que nous le remontions, sortait de l'Océan, dont l'Afrique est entourée. Il devait nous conduire au pays où, de même que les grues, nous aurions des nains à combattre. Plusieurs de mes gens avaient vu de leurs propres yeux les Pygmées, et ne se lassaient pas de raconter ce qu'ils en savaient : connaissances que leur auraient enviées Hérodote et Aristote.

Au sud du pays des Niams-Niams, disaient-ils, habitent des hommes de trois pieds de haut, et dont la barbe est si longue qu'elle atteint leurs genoux. Ils ajoutaient que ces nains, armés de lances, se glissaient sous les éléphants, les éventraient, et que par leur agilité, qui les rendait insaisissables, ils échappaient à la trompe du colosse. On assurait que la traite de l'ivoire leur devait une partie importante de ses approvisionnements. Ils étaient connus sous le nom de *Chebbers-Dighintous*, nom qui s'applique dans le pays aux gens à grande barbe. Notons à ce sujet qu'au Soudan, toutes les fois qu'il est question d'un nain, on se le représente, comme nous le faisons nous-même, avec une barbe démesurée.

Plus j'écoutais leurs histoires, et plus j'étais frappé des souvenirs qu'elles évoquaient. Cyclopes, Automoles, Pygmées, sous des noms différents, revenaient sans cesse dans leurs discours. S'inspiraient-ils de leur imagination ou des récits traditionnels? D'où leur venait cette connaissance d'événements chantés par Homère? Où s'étaient-ils familiarisés avec ces faits dont parlent Ovide, Juvénal, Stace, Oppien, Nonnus et d'autres encore, qui ne pouvaient se résoudre à laisser de côté ce charmant épisode du combat des nains avec les grues, donnant la victoire un jour à celles-ci, le lendemain aux Pygmées.

J'avais appris dans les livres tout ce que je savais sur le compte de ces nains, passés à l'état de mythe, et que plus tard je devais voir en chair et en os.

Il est question des Pygmées dès les premiers âges de la littérature grecque. Le chantre de l'Iliade parle de ce peuple depuis longtemps connu : « Avec des cris pareils à ceux des grues qui, fuyant les froids et les grandes pluies de l'hiver, volent bruyamment jusqu'au fleuve océanique pour porter aux Pygmées le carnage et la mort, les Troyens s'abattent dans le camp[1]. »

Non-seulement les poëtes en ont fait mention, mais des historiens et des géographes ont accepté les récits poétiques, ou cher-

1. *Iliade*, chant III.

ché à établir par mille conjectures sur quelle base reposait la légende.

On trouve dans Hérodote qu'après avoir franchi le désert, en un grand nombre de jours de marche, les Nasamons rencontrèrent pour premiers habitants de petits hommes, d'une taille bien au-dessous de la moyenne, qui les saisirent et les emmenèrent dans une ville où tout le monde était de la même stature que ceux qui les avaient pris[1]. Le témoignage d'Aristote n'est pas moins affirmatif. « Les grues, dit-il, viennent des lacs qu'on trouve au delà de l'Égypte et où le Nil prend sa source; les Pygmées habitent la même région : ceci n'est pas une fable, mais l'exacte vérité. Là, s'il faut en croire les récits des voyageurs, se voient des hommes et des chevaux de petite taille qui vivent dans des cavernes[2]. »

D'après cette citation, on doit penser que le savant de Stagyre avait des données positives sur l'existence des Pygmées d'Afrique : sans cela il n'aurait pas affirmé aussi nettement l'exactitude de ce qu'il avance. Néanmoins, il est permis de croire qu'Aristote n'a mentionné les Pygmées et les grues dans la même phrase que parce qu'il avait en mémoire le passage de l'Iliade que nous avons cité, et qu'il savait que les grues vont hiverner en Afrique. Je doute fort, pour ma part, que les grues atteignent jamais les lacs Albert et Victoria. Sur la mer Rouge, j'en ai vu par vingt degrés de latitude nord, et Brehm en a rencontré dans le Sennâr : mais sur les bords du Nil-Blanc et plus loin dans les terres je n'ai trouvé que la grue couronnée[3]; et il serait difficile de croire qu'Aristote ait voulu parler de cette espèce[4].

Du reste, que les grues soient oui ou non de taille à combattre les Pygmées, ou bien, comme Pauer s'est efforcé de l'établir, que la tradition homérique ait pris sa source dans le symbolisme de l'ancienne Égypte et représente ces oiseaux luttant, dans leur marche vers le sud, contre la baisse des eaux du Nil, peu nous importe. Ce qu'il y a pour nous d'intéressant dans tout cela, c'est que trois ou quatre siècles avant l'ère chrétienne les Grecs connaissaient l'existence d'un peuple nain habitant la région des sources du Nil. Ce fait nous autorise à qualifier comme Aristote du nom

1. Hérodote, livre II, § 32.
2. *Hist. animal.*, lib. VIII, cap. II.
3. *Grue baléarique.*
4. Il est très-possible, en effet, qu'Aristote ait voulu dire la *grue cendrée*, qui a toujours été la plus connue et que les anciens désignaient sous le nom d'oiseau de Libye. (*Note du traducteur.*)

de Pygmées, non pas des êtres chimériques d'un ou deux pieds de haut, mais les races naines de l'Afrique équatoriale.

Pendant mon séjour dans les zèribas, où abondaient les nouvelles du sud, j'entendais sans cesse raconter sur les Pygmées des détails qui finirent par me persuader que les narrateurs avaient vu ce dont ils parlaient. Ceux qui étaient allés chez les Niams-Niams ne manquaient jamais, en décrivant l'entourage des princes du pays, de citer les nains qui jouaient à la cour de ces rois cannibales le rôle de bouffons. Malgré les embellissements dont chacun à l'envi brodait son histoire, il était évident qu'il y avait là un fait réel; Speke lui-même avait donné le portrait du nain de Kamrasi, nain qui s'appelait Kiménya[1]. Seulement je crus qu'il s'agissait de phénomènes pathologiques recherchés par les princes à titre de curiosités; il ne m'entra pas dans l'esprit qu'il pouvait y avoir une série de tribus dont la taille était bien inférieure à celle des autres peuples.

Nous arrivâmes chez Mounza; plusieurs jours s'écoulèrent sans que je visse aucun des petits personnages dont il avait été question. Mes serviteurs affirmaient pourtant qu'ils en avaient rencontré. Je leur reprochai de ne pas m'avoir amené un de ces êtres curieux; ils me répondirent que les petits hommes étaient trop timides pour venir au camp.

Mais un matin j'entends des exclamations; je m'informe et j'apprends qu'Abd-es-Sâmate s'est emparé d'un nain de la suite du roi, et qu'il me l'apporte. Malgré la vive résistance du capturé, je vois en effet arriver Sâmate ayant sur l'épaule une étrange petite créature dont la tête s'agite convulsivement et qui jette partout des regards pleins d'effroi. Il dépose son fardeau sur le siége d'honneur; l'interprète royal s'approche. J'ai enfin sous les yeux une incarnation vivante de ce mythe qui date de milliers d'années.

Sans perdre de temps, je commence son portrait. C'est à grand'peine qu'on le fait rester tranquille : je n'y parviens qu'en étalant devant lui en toute hâte la masse de présents qu'il doit avoir. Je le presse de questions, mais l'interroger est plus facile que d'obtenir la réponse. Dans ma crainte fiévreuse de ne pas retrouver pareille occasion, je gagne l'interprète pour qu'il le rassure. Nous y arrivons si bien qu'au bout de deux heures

1. Voy. *les Sources du Nil*, Journal du voyage de Speke (Paris, librairie Hachette, 1864), p. 497.



Abd-es-Sâmate apporte l'Akka.

le Pygmée est esquissé, mesuré, festoyé, comblé de cadeaux et soumis à un minutieux interrogatoire.

Son nom est Adimokoû ; il est chef d'une petite colonie établie à une demi-lieue de la résidence royale. J'apprends de lui-même que le peuple auquel il appartient s'appelle Akka.

J'ai su plus tard que ce peuple habite, au sud des Mombouttous, une grande province située à peu près entre le premier et le deuxième degré de latitude nord. Une partie de la nation reconnaît l'autorité de Mounza qui, jaloux d'accroître la splendeur de sa cour par tous les moyens possibles, a contraint plusieurs familles d'Akkas à venir demeurer auprès de lui.

« Où est ton pays? demandai-je à Adimokoû par l'entremise de mes Niams-Niams et de l'interprète du roi, qui me traduisent ses paroles mot pour mot.

— Un jour de marche, répond-il, en montrant le sud-sud-est, et l'on est chez Moûmméri ; le second jour on passe le Nâlobé ; et le troisième, on arrive au premier village des Akkas.

— Comment s'appellent les rivières de ton pays?

— Le Nâlobé, le Kamérîka et l'Eddoûpa.

— Y en a-t-il d'aussi grandes que l'Ouellé?

—Non; toutes nos rivières sont petites et vont rejoindre l'Ouellé.

— Ne formez-vous qu'un seul peuple, ou êtes-vous divisés en tribus? »

Adimokoû répond d'abord par un geste circulaire, indiquant une vaste contrée; puis il fait l'énumération des tribus qui habitent ce territoire : les Navapoukâs, les Navatipês, les Vabînghissos, les Avadzoubês, les Avagaouhoumbas, les Bandôas, les Mamomoûs, et les Agaboundâs.

« Combien avez-vous de rois?

— Neuf, » dit-il; mais je ne peux tirer de lui d'autres noms que ceux de Gâlima, Beddê, Tîndaga et Mazêmbé.

Je tâche ensuite de savoir s'il connaît les peuples nains dont mes prédécesseurs ont fait mention, et qui doivent habiter cette partie de l'Afrique centrale. Je lui demande s'il a entendu parler des Mala-Ghilaghés, peuplade qui, d'après Escayrac de Lauture, demeure au sud du Baghirmi. Je n'obtiens d'autre réponse qu'un geste d'étonnement et un : « Qu'est-ce que c'est que ça? » empreint d'un haut degré d'ironie comique.

« Sais-tu quelque chose des Kenkôbs et des Betsânes[1]? » Nou-

1. Mentionnés par Koellé.

veau : «Qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce que ça veut dire?» Je lui pose lés questions que me suggère la carte de l'Afrique centrale de Péterman et de Hassenstein, et qui est si riche en indications de toute espèce. Les réponses que je reçois à cet égard sont tellement obscures, tellement vagues, qu'il ne servirait à rien de les rapporter, et je n'obtiens plus un seul détail intéressant.

Tout à coup, ennuyé de la séance, le petit chef exécute un bond prodigieux, qui le place hors de la tente; mais il tombe au milieu des Nubiens et des Bongos, dont la foule curieuse nous entoure. On l'arrête; de nouvelles cajoleries triomphent de son impatience, et nous finissons par obtenir quelques figures de sa danse guerrière. Il porte le vêtement d'écorce et le bonnet à plumes des Mombouttous; une lance, un arc et des flèches en miniature complètent son équipement. Sa taille est d'un mètre cinquante centimètres : c'est la stature la plus élevée que m'aient offerte les gens de sa race.

La danse guerrière des Niams-Niams m'a frappé d'étonnement et d'admiration; cette fois la surprise n'est pas moins grande; mais l'effet produit est une hilarité irrésistible. En dépit de son gros ventre, de ses jambes courtes et arquées; en dépit de son âge, car il paraît être vieux, Adimokoû fait preuve d'une agilité qui surpasse tout ce qu'on peut dire; et je me demande si les grues pourraient jamais lutter avec de pareils êtres.

Les bonds du petit chef et sa pantomime, d'une vivacité inouïe, sont à la fois si variés et si burlesques que tous les spectateurs s'en tiennent les côtes. L'interprète me dit que les Akkas traversent les grandes herbes en bondissant à la manière des sauterelles; qu'ils s'approchent de l'éléphant, lui mettent leur flèche dans l'œil, et, comme le racontaient les Nubiens, vont l'éventrer d'un coup de lance.

Les gestes des Akkas, sur lesquels je reviendrai plus tard, me rappelaient d'une manière frappante toutes les descriptions que les voyageurs nous ont faites des Bushmen.

Adimokoû s'en alla chargé de cadeaux. Je lui avais fait comprendre que je verrais avec plaisir tous les gens de sa race; qu'ils pouvaient venir et que je les récompenserais royalement. Il en arriva deux le lendemain : ceux-là étaient jeunes. C'est le portrait de l'un d'eux qu'on voit page 121.

Une fois la glace rompue, j'eus des Akkas tous les jours. Dans le nombre se trouvèrent des hommes d'une taille plus élevée;

mais j'ai toujours fini par découvrir que c'étaient des métis, provenant de mariages entre Akkas et Mombouttous.

Malheureusement, notre départ de chez Mounza se fit d'une manière subite, avant que j'eusse profité complétement de l'occasion qui m'était offerte d'étudier ce peuple curieux. Je regrette surtout de n'avoir pas vu une seule femme de la tribu, et d'avoir remis de jour en jour à visiter son village, d'avoir attendu jusqu'à ce qu'il fût trop tard.

Une rencontre que je fis de plusieurs centaines de guerriers akkas ne sortira jamais de ma mémoire, et me permit de faire de ces guerriers un long examen. Moûmméri, dont les Pygmées sont tributaires, était venu déposer aux pieds du roi le produit d'une nouvelle expédition chez les Mômvous. Parmi les gens de sa suite, qui était fort nombreuse, figurait un régiment d'Akkas. J'ignorais son arrivée; et j'étais allé, ce jour-là, faire une très-longue course. Le soir, comme je passais près de la demeure royale pour rentrer chez moi, je me vis entouré d'une foule de petits bonshommes qui me parurent jouer aux soldats, et que je pris pour des gamins d'une rare insolence. Ils avaient l'arc tendu et me visaient d'un air qui me fit éprouver une certaine irritation. « Ce sont des Tikitikis, me dirent mes Niams-Niams. Tu les prends pour des enfants; ce sont bel et bien des hommes, et des hommes qui savent se battre. »

L'arrivée très-opportune de Moûmméri, qui vint me saluer, mit fin à la scène et m'empêcha d'étudier davantage son petit régiment. « Ce sera pour demain, » pensai-je; mais je comptais sans mon hôte : le soleil n'était pas levé, que déjà Moûmméri avait disparu avec ses Pygmées; disparu comme un songe, replongeant pour moi dans les ténèbres ce peuple si voisin et néanmoins insaisissable.

Anxieux de mettre à profit les relations trop restreintes que j'ai eues avec cette race curieuse, je n'ai laissé échapper aucune des particularités qu'elle pouvait m'offrir, et j'ai noté soigneusement le résultat de chaque entrevue. Six adultes ont été mesurés: aucun d'eux n'avait plus d'un mètre cinquante; mais je ne peux à cet égard fournir d'autres détails, toutes les notes que j'avais prises à ce sujet et plusieurs de mes dessins ayant été détruits, comme on le verra plus tard.

Toutefois, si je n'ai pas eu sous les yeux un grand nombre d'Akkas, celui qui m'appartenait m'a fourni l'occasion d'une étude constante qui n'a pas duré moins de dix-huit mois. Sans

cesse en ma présence, ne recevant d'autres soins que les miens, il eut pour ma personne l'attachement d'un fils. On se rappelle que Mounza me l'avait donné en échange de l'un de mes chiens. Pour l'habituer à son nouveau sort, je me départis de la règle que je m'étais imposée de manger seul, et je lui permis de prendre ses repas à ma table: privilége qui ne fut jamais accordé à aucun autre indigène. Je voulais qu'il se portât bien et qu'il fût content; pour cela, je me pliai sans murmure aux habitudes, aux caprices de sa race, j'acceptai ses défauts. Les Nubiens ne s'expliquaient pas mon faible pour cet être bizarre. A Khartoum, je le fis revêtir de si beaux habits, qu'il avait l'air d'un petit pacha. Quand il se promenait avec moi dans la rue, on se le montrait au doigt en s'écriant : « Voilà le fils du Khavâga, » parce qu'il avait le teint clair. Personne ne paraissait se douter de son âge, ni connaître la tradition des Pygmées. Dans les zèribas, où son peuple était célèbre, on le regardait avec bien plus d'intérêt.

J'espérais l'amener sain et sauf en Europe; mais, en dépit de toute ma sollicitude, il mourut à Berber d'une dyssenterie prolongée, causée bien moins par le changement de climat ou de manière de vivre, que par une gloutonnerie impossible à combattre.

Il allait avoir dix-sept ans : son nom était Nsévoué. Pendant les dix derniers mois de son existence, il ne grandit pas d'un millimètre; ce qui me fait présumer qu'il n'aurait jamais eu plus d'un mètre quarante, chiffre de la mesure qui fut prise à sa mort. Le portrait de la page 64 représente fidèlement ce pauvre garçon, qui était l'un des types les mieux caractérisés de sa race.

Les Akkas semblent appartenir à une série de peuples nains, qui offrent tous les caractères d'une race aborigène, et qui, sous l'équateur, se rencontrent d'un rivage à l'autre.

Ce ne sont pas, nous le répétons, des Pygmées dans le sens de l'ancien mythe; pas davantage des nains difformes pareils à ceux qu'on exhibe chez nous pour de l'argent.

Tous les voyageurs qui se sont dirigés vers le centre de l'Afrique ont reçu de nombreux témoignages relatifs à l'existence de ces petits peuples. La plupart des renseignements qu'ils nous transmettent sont d'accord sur ce point, qu'entre ces peuplades et les races qui les entourent, il n'y a pas d'autre différence fondamentale que celle de la taille. Ils s'accordent également à nous représenter ces petits hommes comme étant d'une

couleur moins foncée et tirant plus sur le jaune que celle de leurs voisins; mais il y a divergence complète à l'égard du système pileux.

Du Chaillu, le seul qui avant moi, autant que je sache, ait été en contact avec des individus de cette petite race équatoriale, découvrit chez les Achangos une tribu de chasseurs nomades, les Obongos, dont il mesura un grand nombre. « Leur taille, dit-il, est de quatre pieds sept pouces[1]; ils sont assez bien faits: leur peau est d'un brun jaunâtre et plus claire que celle de leurs voisins; les cheveux sont courts, mais le corps est extrêmement velu. A part ce dernier trait, cette description peut s'appliquer de tout point aux Akkas.

D'après Battel[2], il y avait un peuple nain du nom de Matimbo ou Dongo au nord-est du territoire de Jobbi, territoire situé à peu près dans la même contrée que celle où Du Chaillu découvrit les Obongos. De même, au commencement du dix-septième siècle, des auteurs portugais parlent d'une peuplade de nains: les Bakkas-Bakkas. Dapper, à la même époque, fait un rapport analogue, et tout ce qu'il raconte des nains coïncide exactement avec ce que l'on sait des Akkas, dont le nom particulier était déjà connu sur la côte occidentale. Il est à remarquer que cette appellation est celle d'un peuple et non pas d'un territoire. S'il faut en croire Dapper, les Yagas, qui autrefois semèrent la terreur et la destruction jusque sur les côtes du Loango, avaient leur demeure au nord-est de celui-ci, à une distance de cent milles dans les terres. Pour aller du Loango chez les Yagas et pour en revenir, les caravanes faisaient une marche de trois mois; et le géographe hollandais ajoute que c'était plus loin encore, dans la même direction, qu'on trouvait le plus d'ivoire, chez un peuple tributaire du Grand-Makoko, peuple nain que l'on appelait Mimos ou Bakkébakkés.

Les Yagas, dit toujours Dapper[3], racontent que « par l'effet d'un certain art diabolique, ces petits hommes se rendent invisibles, et qu'ils tuent les éléphants sans se donner beaucoup de peine. » Ailleurs, le vieux géographe dit en parlant des nains qui sont assis devant le trône du roi de Loango: « Les noirs rapportent que des nains semblables habitent un désert où ils tuent beaucoup d'éléphants; ils sont nommés là Bakkébakkés;

1. Mesure anglaise, équivalant à 1 mètre 39 centimètres.
2. Voy. Battel, *Purchas his Pilgr.* Londres, 1625. II, p. 983.
3. Édition allemande, p. 571.

en d'autres endroits on les appelle Mimos. » Nous trouvons encore, page 573, au sujet des États du Grand-Makoko, situés au delà du Congo, à 200 ou 250 milles dans les terres, au nord du Zaïre, que dans les solitudes de cette contrée habite le petit peuple dont il a été question, et auquel on doit la majeure partie de l'ivoire qui se vend dans tout le royaume. Enfin, toujours suivant Dapper, les Bakkébakkés échangeaient leur ivoire contre du sel de Loango. Pas une des peuplades de l'Afrique centrale que j'ai visitées n'a de sel commun; je l'ai dit plusieurs fois : elles le remplacent toutes par celui qu'elles tirent de la cendre du grewia mollis; mais pendant que nous étions chez Mounza, les Khartoumiens établis dans la contrée m'affirmèrent que les Akkas payaient au roi leur tribut en bel et bon sel qu'ils tiraient du sud. Ce fait, rapproché des paroles de Dapper, donnerait à supposer que des relations de commerce existent toujours entre la côte occidentale et le centre même de l'Afrique, où vivent les Akkas.

Plus formels encore que tout ce que l'on a raconté des Matimbas et des Bakkébakkés, et montrant bien que les petits peuples cités plus haut ne forment qu'une seule et même race avec mes Akkas, sont les rapports des indigènes du Haut-Chari, que nous a transmis Escayrac de Lauture [1]. Ce voyageur a entendu parler du lac Koéi-Dabo, situé, disait-on, à une soixantaine de journées de marche au sud-sud-est de Maséna, capitale du Baghirmi. Dans ce lac venaient se réunir les branches mères du Chari; et l'endroit indiqué se rapporterait assez bien à celui où, d'après les Mombouttous, l'Ouellé deviendrait une immense nappe d'eau. Un peu à l'ouest du lac dont nous parlons, se trouvaient les demeures des Mala-Ghilaghés (littéralement, hommes à queue), gens de petite taille, à teint rougeâtre ou blanc, suivant l'expression africaine, et extrêmement velus. La queue dont ces petits hommes sont gratifiés n'est assurément qu'une sorte de licence poétique de la part des narrateurs, ou un écho de la fable répandue dans tout le Soudan et acceptée par-dessus le marché des autres informations.

On doit également placer dans cette même partie de l'Afrique la demeure des Kenkôbs et celle des Betsânes, peuples nains sur lesquels le révérend Koellé a eu des renseignements au Sierra-Leone par des gens qui les avaient vus [2]. Dans les rapports de

1. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, tome X, 1855.
2. Koellé, *Polyglotta africana*, p. 12.

ces témoins oculaires, le grand lac des sources jouait un rôle dominant; l'un d'eux l'appelait *Liba*, et disait avoir accompagné des ambassadeurs chargés de porter un présent de sel à un potentat des bords du lac; il affirmait en outre qu'en cet endroit vivaient les Kenkôbs, gens de trois ou quatre pieds de haut, très-forts néanmoins et chasseurs des plus habiles. Un second informateur, il est vrai, ne connaissait dans toute cette partie du pays qu'une rivière du nom de Liba; mais il est très-probable qu'il désignait de la sorte le lac Riba[1], qui, d'après de nombreuses discussions géographiques, serait en communication avec le Chari. Cet homme ajoutait que sur les bords du Riba on trouvait des Betsânes, petit peuple d'une taille de trois à cinq pieds, vivant exclusivement de sa chasse, ayant les cheveux longs comme la main et une grande barbe.

Les Niams-Niams, de leur côté, chaque fois qu'ils m'ont décrit les nains qui habitent au sud de leur pays, me les ont également représentés avec une longue barbe, trait distinctif que je n'ai cependant rencontré chez pas un des Akkas qu'il m'a été donné de voir.

Dans la partie orientale de l'Afrique, on a aussi entendu parler de peuples nains, généralement appelés Dokos, et qui habiteraient au sud d'Énaréa et de Kaffa, sur les bords du haut Djouba.

Krapf, qui, avec un zèle infatigable, a comparé entre eux les récits de nombreux esclaves enlevés dans ce district et emmenés à Choa, place le territoire des Dokos sous le troisième degré de latitude nord. Leur stature est, dit-on, celle d'un garçon de dix ans. Des témoins oculaires, d'Abbadie, par exemple, prétendent que ce ne sont pas des nains, mais admettent que leur taille est au-dessous de la moyenne. Sur la côte, à Zanzibar et à Brava, qui sont en relation constante avec les districts que l'on suppose habités par les Dokos, le nom de ceux-ci est dans toutes les bouches : on les appelle aussi *Bérikimos*, c'est-à-dire gens de deux pieds.

Ce rapide aperçu des races naines que l'on connaît en Afrique serait incomplet si nous ne parlions pas des Kimos de Madagascar. Depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, on a fait sur ce peuple les rapports les plus contradictoires; mais il ne convient pas d'entrer ici dans de longs détails à ce sujet. Avec sa nature particulière, empreinte d'un cachet tout spécial,

1. Presque tous les dialectes des nègres confondent les lettres *l* et *r*; et les Africains, en général, ne font pas de distinction entre un lac et une rivière importante.

Madagascar doit être étudiée séparément; d'ailleurs, qu'il y ait entre ses habitants et ceux de l'Afrique centrale des liens de parenté est plus que douteux. Nous dirons seulement qu'en Afrique, dans la zone équatoriale, se trouve une série de nations primitives, peuplades qui, bien que sur leur déclin, forment encore une sorte de chaîne reliant entre eux les deux rivages.

Il est à peu près hors de doute que, prises dans leur ensemble, toutes ces tribus qui mènent, ainsi que les Bushmen, une vie sporadique au milieu d'autres nations les pressant de tous côtés, sont les débris épars d'une race autochthone qui va disparaissant.

Depuis mille ans surtout, l'Afrique a subi de nombreuses invasions; des peuples en ont refoulé ou subjugué les peuples; et comme résultat de ces conquêtes, de ces mélanges de races, de ces migrations, de ces changements dans les conditions d'existence, il s'est produit une diversité analogue à celle qui, dans le développement des plantes, résulte d'une fragmentation infinie.

J'ai cité les Bushmen, habitants bien connus des bois de l'Afrique australe. Ce petit peuple, qui doit son nom à la ressemblance que les Hollandais lui trouvèrent avec le singe, se rapproche de nos Pygmées d'une manière frappante. Gustave Fritsch, l'auteur de l'excellent ouvrage sur les peuplades du midi de l'Afrique, est le premier qui me l'ait fait observer. La comparaison des deux types démontrera la justesse de cette assertion; pour moi d'ailleurs toutes les tribus qui, en Afrique, se font remarquer par la petitesse de leur stature, appartiennent à la même race.

D'après Fritsch, la taille moyenne des véritables Bushmen est d'un mètre quarante-quatre centimètres. Bômbi et Nsévoué, les deux Akkas dont on a vu le portrait, m'ont donné pour mesure : le premier, un mètre deux cent trente-cinq millimètres; le second, un mètre trente-quatre centimètres. Je n'ai pas rencontré d'individu de leur race ayant plus d'un mètre cinquante.

La couleur des Akkas est d'un brun mat assez clair, celui du café peu brûlé. Autant qu'il m'en souvienne, c'est la nuance que Fritsch a désignée dans son ouvrage, sous les numéros 7 et 8 de la planche 49, et qui est précisément la teinte des Bushmen. Entre les Akkas et les Mombouttous, leurs voisins immédiats, il y a peu de différence quant à la couleur de la peau, qui chez les derniers varie sur une échelle étendue. Je peux dire toutefois



L'Akka Bômbi.

qu'en général les Akkas ont le fond du teint d'une nuance plus terne ; on pourra s'en faire une idée en comparant entre eux les numéros 2 et 8 du tableau dont je viens de parler.

Tous les Akkas que j'ai vus avaient peu de barbe et la chevelure courte et laineuse. Ils portaient le costume des Momboutous, y compris la toque, mais sans le chignon. Sous le rapport de la texture, leurs cheveux peuvent être comparés à la filasse d'un vieux câble ; et pour la couleur, ils sont à peu près de la même nuance que celle de la peau. Ainsi que les Bushmen, les Akkas des environs de Mounza n'ont pas de barbe. Selon les récits des Nubiens, ceux qu'on trouve chez les princes niams-niams ont au contraire de longs poils au menton, que, suivant la mode des Africains de l'ouest, ils arrangent en longues pointes, raidies avec de la poix : d'où le nom de « Chebbers Dighintous » qui leur est donné. Je n'ai pu obtenir d'autres renseignements sur les nains de cette espèce.

Les cheveux bruns que l'on voit chez les Akkas et chez les Momboutous ne se rencontrent pas chez les autres peuplades dont la peau est d'une couleur rougeâtre.

D'après les spécimens que j'ai eus sous les yeux, et parmi lesquels mon petit Nsévoué, je le répète, offrait l'un des types les plus purs de la race, les Akkas ont la tête grosse et hors de toute proportion avec le cou mince et faible qui la supporte. Chez eux la forme de l'épaule diffère étrangement de ce qu'elle est chez la plupart des nègres, ce qui tient sans doute au développement anormal de l'omoplate. Les bras sont longs ainsi que le corps, qui est d'une longueur disproportionnée. La poitrine, plate et resserrée dans le haut, va s'élargissant jusqu'à l'énorme panse qui fait ressembler les Akkas, si âgés qu'ils soient, aux enfants égyptiens ou arabes. Le dos est fortement arrondi ; l'épine dorsale est tellement souple, qu'après un repas copieux, le centre de gravité se déplace, la partie lombaire de l'échine se creuse ; et alors, de profil, le dos figure à peu près la courbe d'un C. Tous ces caractères se retrouvent à peu près chez le vieux Bushman, représenté dans l'ouvrage de Fritsch, pl. 69.

Les genoux sont gros et noueux, les autres articulations de la jambe saillantes et anguleuses, et les pieds tournés plus en dedans que ceux des autres Africains. L'allure serait difficile à qualifier : c'est un balancement accompagné de soubresauts qui se propagent dans tous les membres ; Nsévoué n'a jamais pu porter un plat sans en répandre plus ou moins le contenu.

En revanche, les mains sont d'une délicatesse remarquable[1], sans être effilées comme celles des héroïnes de roman, qui se rapprocheraient en cela du type simien, s'il fallait en croire Karl Vogt. Ce que j'admirais le plus chez mon pauvre Nsévoué c'était ses jolies mains; et je l'ai si longuement étudié, que le moindre détail de sa petite personne est resté gravé dans ma mémoire.

Mais ce qui surtout caractérise la race, c'est la tête : forme et physionomie. Bien que dans l'histoire on n'ait jamais vu la dégénération d'un peuple entraîner comme conséquence la diminution de la taille, il est possible néanmoins que les particularités signalées plus haut soient le résultat de modifications apportées à la manière de vivre. Mais ce qu'il serait difficile d'admettre, c'est que les conditions de l'existence — climat, nourriture et autres — pussent faire rétrograder la forme du crâne. Chez les Akkas, on est frappé tout d'abord de son prognathisme : les deux individus dont on a le portrait nous offrent un angle facial de soixante et de soixante-six degrés. La mâchoire se projette en museau d'autant plus accusé, que le menton est fuyant. Le crâne est large, presque sphérique et présente un creux profond à la racine du nez. Ces particularités sont communes aux Akkas et aux Bushmen, et leur importance rend insignifiantes les différences de détail qui peuvent exister entre les deux peuples.

Toutefois, d'après les rapports des voyageurs, les Bushmen ont les yeux très-petits, « profondément enfoncés, dit Lichtenstein, et tellement bridés qu'ils sont à peine visibles[2]. » Les Akkas ont l'œil bien fendu et largement ouvert, ce qui leur donne cet air d'oiseaux qu'on a vu chez les Azteks. Bômbi ne ressemble-t-il pas en effet à ces petits Américains dont on fit l'exhibition en Europe il y a une vingtaine d'années?

Mais si les Akkas diffèrent des Bushmen sous le rapport de l'œil, ils ont comme eux d'énormes oreilles, contrairement aux autres peuplades de cette région, qui se font remarquer par la petitesse et la forme élégante des leurs.

1. *Bewunderungswerthe Zierlichkeit.*

2. Il signale en même temps la ressemblance de physionomie qu'ils ont avec les Hottentots, dont ils s'éloignent sous tous les autres rapports. Cette similitude d'expression peut tenir à l'influence du milieu : pourquoi tous les marins ont-ils le visage bronzé par la tempête? J'ai vu également cette influence agir d'une manière remarquable chez les habitants du désert de Nubie. Ainsi les Ababdés et les Bicharines, qui vivent dans cette plaine éblouissante, se distinguent de leurs congénères du sud par les plis nombreux de leurs paupières, largement froncées.

Les lèvres suivent naturellement la saillie des mâchoires; elles sont longues, décrivent dans ce sens une ligne convexe, ont moins d'épaisseur que celles de la plupart des nègres, et ne se rejoignent pas. Le bord extérieur de ces lèvres *élongées*[1] est à vive arête, ce qui rappelle la bouche simienne; tandis que les grosses lèvres rondes des autres Africains ne présentent aucun signe d'infériorité animale.

Les Bushmen ont également cette bouche béante, à lèvres anguleuses; et l'excessive mobilité du visage qui les fait ressembler à des singes plutôt qu'à des hommes se retrouve à un haut degré chez les Akkas. Le jeu des sourcils, l'extrême vivacité des yeux, les gestes rapides des mains et des pieds, dont s'accompagnent toutes les paroles, et des hochements de tête perpétuels, contribuent à rendre l'aspect de notre petit peuple infiniment drôle.

Je ne peux rien dire du langage des Akkas, ayant perdu les notes que j'avais prises à cet égard. Je me rappelle seulement son inarticulation et la difficulté que ceux qui l'emploient éprouvent à parler une autre langue. Pendant un an et demi qu'il a passé avec nous, mon petit Nsévoué n'a jamais pu apprendre quatre mots d'arabe, tandis que les gens des autres nations acquéraient en peu de mois un vocabulaire abondant. Il ne fut guère plus heureux avec les dialectes du pays et n'alla pas au delà de quelques phrases bongos, balbutiées d'une manière inintelligible pour tout autre que moi et mes serviteurs[2].

Mais sous le rapport de l'acuité des sens, de la dextérité et de la ruse, les Akkas sont bien au-dessus des Mombouttous. Leur finesse toutefois n'est que la manifestation d'un mouvement intérieur qui leur fait trouver du plaisir dans la méchanceté. Nsévoué aimait à voir souffrir : il torturait les animaux. L'un de ses amusements particuliers était, pendant la nuit, de lancer aux chiens ses flèches dangereuses. Lors de la guerre que nous firent les Niams-Niams, tandis que mes Nubiens étaient sous le coup d'une épouvante qui les mettait hors d'eux-mêmes, il jouait avec les têtes des A-Banga décapités; et lorsqu'il me vit faire bouillir ces crânes, sa joie n'eut plus de bornes. Il courait et gambadait en criant : *Bakinda nova?* (Bakinda est un sur-

1. *Sehr lang gezogenen Lippen.*.
2. On m'a dit que les Akkas se faisaient circoncire; mais je n'ai pas pu savoir si c'était une coutume générale, ou si, empruntée aux Mombouttous, elle n'était répandue que parmi les nains qui se sont établis près de la résidence de Mounza.

nom dérisoire) *Bakinda hi hê koto!* Où est Bakinda? Bakinda est dans la marmite! Un peuple chez qui se rencontrent de telles dispositions excelle naturellement dans l'art d'inventer et de placer les piéges, de surprendre le gibier et de le poursuivre.

De même que les Obongos et les Bushmen, ainsi que j'en ai fait l'expérience lorsque j'ai vu Adimokoû pour la première fois, les Akkas sont d'une timidité farouche à l'égard des étrangers.

En fait d'animaux domestiques, ils ne possèdent que des volailles; et j'ai été frappé, en regardant, au musée de Naples, une mosaïque de Pompéi qui représentait un village de Pygmées, de voir toutes les demeures de ces nains entourées de poules.

On sait que les peuples du midi de l'Afrique ont en exécration les Bushmen, qui, pour eux, ne sont nullement supérieurs aux singes de la pire espèce. Bien que ne valant guère mieux, les Akkas vivent en bonne intelligence avec leurs puissants voisins. On les regarderait plutôt comme des êtres bienfaisants; ils chassent pour les Mombouttous qui, en échange, leur accordent la protection affectueuse que, suivant Du Chaillu, les Obongos trouvent auprès des Achangos.

Mounza nourrit parfaitement les Akkas qu'il a établis près de sa demeure. Nsévoué ne se lassait pas de vanter la bière, le vin de banane, les épis de maïs, etc., etc., que le monarque leur donnait abondamment. Mais cette bonne entente est due à l'absence de bétail. Si les Mombouttous avaient des troupeaux, leurs bêtes deviendraient le gibier des Akkas, le but des javelines et des flèches de ce petit peuple, dont cette chasse ferait la joie, comme elle est ailleurs celle des Bushmen; et de même que ceux-ci, les Akkas auraient dans les pasteurs des ennemis implacables.

Néanmoins, tous ceux qui s'occupent d'ethnologie doivent de la gratitude au roi des Mombouttous, pour les soins dont il entoure les précieux débris de cette race primitive qui va s'éteignant: race dont il a permis de constater l'existence en attirant auprès de lui une de ses tribus, et en la conservant jusqu'au jour où l'on a pu pénétrer au cœur de l'Afrique.

CHAPITRE XVII.

Départ. — Désespoir de mon Akka. — Traversée de la Gadda. — Sondage du Kibali. — Le Kâpili. — Cataractes du Kibali. — Refus de pirogues. — Anxiété. — Hippopotames. — Source et réseau du Kibali. — Expressions géographiques des Arabes et des Nubiens. — Retour chez Nemmebé. — Au bord du désert. — Cire employée comme aliment. — Déclaration de guerre. — Pourparlers. — Méfiance. — Trahison. — Blessure d'Abd-es-Sâmate. — Guerre ouverte. — Décapités. — Défi du Kénousien. — Attaque du camp retranché. — Poursuite de l'ennemi. — Armée de dix mille hommes. — Ouando effrayé par l'augure. — Mes Niams-Niams et leur oracle. — Prompte guérison d'Abd-es-Sâmate. — Phénomène solaire. — Chiens massacrés. — Prisonnières. — Affection conjugale des Niams-Niams. — Cabanes. — Cours supérieur du Mbroûolé. — Nouvelle captive. — Changement de paysage. — Arrivée au Nabambisso.

Le départ avait été fixé au 12 avril; notre séjour avait duré trois semaines. C'était avec le cœur bien gros que je me voyais contraint de reprendre la route du nord. Ai-je besoin de dire l'amertume de mon désappointement? Je laissais derrière moi la seule chance que j'avais de répondre à quelques-unes des importantes questions qui pouvaient m'être posées; et mes regrets s'augmentaient de la pensée qu'un voyage relativement court m'aurait fait atteindre les sources des trois grandes rivières de l'ouest, les seules qui, au-dessus de leur embouchure, nous soient absolument inconnues : la Bénoué, l'Ogovouai et le Congo.

Quatre cent cinquante milles, tout au plus, me séparaient de l'endroit où s'est arrêté Livingstone. D'où j'étais alors, mon esprit voyait au sud-ouest un chemin frayé qui m'eût conduit sur les rives du Zaïre et chez Mouata-Yamvo. Ce voyage m'eût livré les derniers mots de l'énigme; et quand, pour résoudre le problème, je n'avais pas à franchir plus d'espace que pour rejoindre le Ghazal, j'étais forcé de revenir sur mes pas, laissant au cœur de l'Afrique son secret, que j'aurais pu lui arracher. Mais si douloureux que fût le départ, il n'y avait pas d'autre alternative : il fallait se résigner.

J'ai dit les obstacles qui s'opposaient à notre marche vers le

sud; néanmoins j'ai la conviction qu'un voyageur qui serait seul et qui n'aurait pas de graisse superflue — l'embonpoint serait fatal — pourrait, sans être inquiété, suivre le cours de l'Ouellé jusqu'au Baghirmi, car la population paraît être bien disposée à l'égard des blancs; mais toute caravane rencontrerait de la part du roi la même opposition que la nôtre. L'influence de Mounza est assez étendue pour qu'une bande qui l'aurait en sa faveur, pût pénétrer jusqu'au deuxième degré de latitude nord ; seulement, pour acheter la protection du roi, il faudrait une énorme quantité de cuivre.

La journée du 12 commença par un incident qui jeta le plus grand émoi dans une partie de notre caravane. Abd-es-Sâmate avait fondé une zèriba dans le pays; il fallait y laisser une garnison de vingt-huit hommes: d'où la nécessité d'un tirage au sort qui demanda beaucoup de temps. Excepté moi, tout le monde était enchanté de partir : se voir condamné à passer un an ou deux, peut-être plus, dans cette région lointaine, avec des cannibales, semblait à nos hommes le traitement le plus dur qu'on pût leur infliger. Chaque arrêt du destin fut donc suivi de récriminations plus ou moins violentes, qui menaçaient d'être interminables. Cependant, à force de bonnes paroles, de cadeaux, de promesses et, je dois le dire, en leur parlant de la joyeuse vie qu'ils mèneraient avec les femmes rien moins que prudes des Mombouttons, on arriva à persuader aux mécontents d'accepter leur triste sort.

Il était midi lorsque la caravane put s'ébranler. La séparation fut touchante; les Nubiens se jetèrent dans les bras les uns des autres; et tandis que les porteurs, silencieux et indifférents comme toujours, se mettaient en marche, la foule jaseuse, qui se pressait autour du camp, regardait avec curiosité nos soldats, qui échangeaient mille gestes d'adieu.

Pendant ces effusions mon Tikitiki, c'est ainsi que les Niams-Niams appellent les Akkas, était pris d'un accès de désespoir; il poussait des hurlements si lugubres que je me demandais s'il m'était permis de l'emmener. Mais je découvris bientôt la cause de ses larmes. Ce n'était pas le chagrin de quitter son lieu natal ou de se séparer de ses amis, car il ne savait pas où était sa famille; et ses compagnons, venus simplement par curiosité, se moquaient de lui pour seul adieu. Bref, sa douleur n'était que de l'épouvante: il se croyait à la veille d'être mangé. Les Mombouttous ne font pas commerce d'esclaves; il est extrêmement rare qu'ils

cèdent aux Nubiens même un prisonnier de guerre; et pourquoi m'aurait-on fait présent d'une créature humaine, sinon pour alimenter ma cuisine?

La tunique de soie dont je l'avais paré, si brillante qu'elle fût, ne calmait pas l'effroi de mon Akka; mais des friandises l'apaisèrent. Tout ce qu'il y avait de meilleur dans le pays lui fut donné. Quelques jours de ce bon régime lui firent oublier ses angoisses; il mit de côté toute inquiétude et fut heureuxcom me un petit prince.

Nous suivîmes d'abord le chemin que nous avions pris pour venir. Cinq milles au nord-ouest nous firent gagner les monticules de gneiss qui s'élèvent devant le troisième cours d'eau. Prenant à gauche, je montai sur une de ces éminences, que de beaux figuiers couvraient de leur ombre, et je vis serpenter la caravane entre les massifs de bananiers. Par instants des élaïs la dérobaient à mes regards, puis elle entra dans la galerie qui bordait la rivière. Tous les ruisseaux étaient gonflés; et leur passage, qui exigeait de grands efforts, nous prenait beaucoup de temps. Les sentiers étaient si étroits qu'on ne pouvait y marcher qu'un à un. Il fallait fréquemment s'arrêter, et souvent dans des éclaircies où la forêt n'avait plus assez d'ombre pour nous abriter contre l'ardeur du soleil. Je prenais alors ma gourde; une gorgée de vin de banane me rafraîchissait; et de temps à autre je fumais une pipe. En somme, le pays était si beau que, malgré les difficultés de la route, cette marche me procura de vives jouissances. Dans les splendides fourrés des rives, je recueillais le plus d'échantillons possible de la flore de cette terre lointaine, cherchant tout ce qui pouvait la faire connaître; et pendant ce voyage de retour je travaillai sans relâche à enrichir mon herbier.

Après avoir franchi le troisième ruisseau, nous prîmes à droite, c'est-à-dire au levant, dans une partie du pays que nous ne connaissions pas. Nous traversâmes une plaine découverte que longeait une galerie se dirigeant au nord-est; et à la chute du jour, nous nous établîmes près d'une ferme, à proximité de la Gadda. Le lendemain matin, une demi-heure de marche nous conduisait au bord de la rivière.

Par ses proportions, la Gadda rappelle la Vahou, telle que celle-ci est à peu de distance de l'endroit où elle s'unit au Diour; mais elle n'offre pas les mêmes changements périodiques. Son lit reste plein toute l'année; elle avait ce jour-là, 13 avril, cent cinquante-cinq pieds de large, trois pieds seulement de profondeur et une

vitesse de cinquante-sept pieds par minute. Des bois clair-semés couvraient ses bords et le sol des rives, qui s'élevant en pente douce n'était pas sujet à l'inondation. Sur la berge même la ligne des eaux marquait une différence de vingt pieds entre l'étiage et le maximum des crues.

La Gadda paraît venir du sud-est, où elle prendrait sa source à une assez grande distance du point où nous étions alors. Elle traverse les provinces mombouttoues soumises à Degbèrra et va rejoindre le Kibali, à deux milles de l'endroit où notre passage eut lieu. C'est la réunion de ces deux cours d'eau qui constitue l'Ouellé.

Sans perdre de temps, nous traversâmes le lit sableux de la Gadda; puis une marche d'une demi-heure au nord-est nous mit sur la rive gauche du Kibali, qui nous rappela en cet endroit le point où nous avions passé l'Ouellé en arrivant; seulement le Kibali était moins large: par mesure trigonométrique, je ne lui trouvai là que trois cent vingt-cinq pieds d'un bord à l'autre.

D'après l'ordre de Mounza, des bateliers nous attendaient: ils s'acquittèrent si bien de leur tâche qu'au bout de trois heures toute la caravane était sur l'autre rive. J'employai ce délai à reconnaître la rivière, avec l'assistance de Mohammed-Amine, l'un de mes Nubiens, plus expert que moi à cet égard.

Ainsi que je l'avais remarqué pour l'Ouellé, le courant était beaucoup plus rapide sur la rive droite que sur la rive gauche. Au moyen d'une gourde posée sur l'eau, et dont le trajet fut calculé, je constatai que la différence de vitesse entre les deux rives était dans la proportion de soixante-quinze à quatre-vingt-cinq.

Cette partie de la rivière ne présentait ni rochers ni bancs de sable. Nous lui trouvâmes une profondeur de douze à treize pieds.

De même que chez Mounza, les naturels se montrèrent d'une curiosité excessive; tandis qu'au milieu des grandes herbes je surveillais l'embarquement de mes bagages, ils me pressèrent tellement qu'il me fallut avoir recours à divers artifices. Je leur jetai des cartouches, de l'amadou en feu, mais sans beaucoup de succès.

Quand le dernier porteur fut passé, et qu'ils me virent rester sur la rivière, leur curiosité n'eut plus de bornes. Plein de confiance dans la supériorité de mes armes, et comptant sur mes serviteurs, je m'amusai de l'ardeur avec laquelle les indigènes

suivaient nos opérations. La nage et les plongeons de mes Nubiens qui, dans l'eau, semblaient être dans leur élément, éveillaient chez eux le plus vif intérêt; et à la manière dont ils épiaient le retour de la sonde, on aurait dit qu'ils s'attendaient à lui voir ramener quelque trésor des Niebelungen.

Nous voilà de nouveau marchant vers le nord. Les champs de Parra, le gouverneur de l'endroit, sont passés; nous traversons le Mboula, et nous nous arrêtons près d'un hameau situé à quelques milles de cette petite rivière. Je me plonge dans le fourré; j'y trouve surtout de magnifiques représentants des plantes à larges feuilles, tels que des philodendres, des calladiées, des marantas, qui brillent d'un éclat métallique.

Le gouverneur se montre généreux : il nous approvisionne largement de bière; et la plus grande partie de la nuit se passe amicalement avec les indigènes. Mes cheveux et mes allumettes sont, comme ailleurs, une source inépuisable d'intérêt. Ces braves gens me qualifient « d'homme bon », et, certains que j'arrive du ciel, ils voient dans ma venue un présage de paix et de bonheur.

Le lendemain nous marchons dans un pays généralement découvert où nous ne rencontrons pas de ruisseau jusqu'au Boumba, que nous passons près du village de Bongoua. Ici nous retrouvons notre ancienne route. Comme il n'y a rien à craindre, je peux m'attarder avec mes gens; et laissant marcher la caravane, j'herborise tout à mon aise. Nous traversons de jolis hameaux, et il est rare que nous nous arrêtions à l'ombre fraîche des arbres qui les entourent sans voir aussitôt apparaître des indigènes qui viennent nous apporter des épis de maïs vert.

Chez Bongoua, nous nous arrêtons un jour entier pour donner le temps à nos forgerons de transformer nos barres de cuivre en quelques milliers d'anneaux. Il faut en outre approvisionner la bande dont le ravitaillement devient de plus en plus difficile. C'est la saison des semailles; les tubercules, les racines qui restaient de l'année dernière viennent d'être plantés; les ignames qu'on nous fournit ont des bourgeons; la rareté des vivres est générale.

Reprenant la route que nous avons suivie pour venir, nous traversons les six ruisseaux voisins les uns des autres dont j'ai parlé, et nous arrivons chez Nemmebé, où les huttes de notre ancien bivouac sont encore en bon état.

Je fais une longue promenade à travers les champs de cannes à sucre qui bordent la rivière; j'avais pensé qu'elles venaient

spontanément, mais on m'affirme à plusieurs reprises qu'on ne les trouve pas à l'état sauvage et qu'il faut les cultiver.

En face de nous sont les États d'Ouando. Comment franchira-t-on ce pays hostile? C'est là la question. Abd-es-Sâmate est d'avis de gagner sa zèriba du Nabambisso, en faisant un détour au levant, et de revenir avec des forces suffisantes reprendre l'ivoire qu'il a confié à Ouando. Mais ce plan offre de grandes difficultés : la route de l'est nous est complétement inconnue et traverse un désert où la caravane n'aura pas de vivres.

Sâmate n'en persiste pas moins dans sa résolution, bien qu'elle nous oblige à repasser le Kîbali et à prendre une voie détournée pour franchir la partie orientale du pays des Mombouttous. Nemmebé est tributaire de Degbêrra; et il règne entre celui-ci et Mounza une telle animosité, qu'il est impossible d'entrer chez lui directement en venant de chez son rival.

Le Koussoumbo est donc retraversé. Nous prenons au sud-est, marchant dans une plaine découverte; et après avoir fait une demi-lieue, nous arrivons à une gorge profonde, où l'une des branches mères du Koussoumbo prend sa source. Ce ravin a été formé par un de ces éboulements si communs dans cette partie de l'Afrique, résultat de l'action souterraine des eaux sur la portion inférieure de la couche ferrugineuse, qui, à cette place, avait une épaisseur de cinquante pieds; le défilé lui-même s'enfonçait à quatre-vingts pieds au-dessous de la savane : déchirure qui montrait la grande homogénéité des blocs de pierre, dont ses parois, ombragées d'épais buissons, étaient formées. Une fougère des plus délicates lui faisait un ornement plein de grâce et de fraîcheur. De l'espèce des adianthes, cette fougère, qui jusqu'alors était ignorée, se rencontre dans toutes les localités du même genre, où elle croît sur le roc humide qu'elle recouvre de ses frondes menues, comme d'un léger duvet.

Nous faisons de nouveau une demi-lieue dans le steppe. Tout à coup nous voyons une rivière, coulant à pleins bords et qui va rejoindre le Kîbali à huit milles de là, vers le sud-ouest. Étonné à la vue de cette eau fougueuse, je me retourne vers l'indigène qui nous sert de guide, et lui jette en mombouttou cette phrase que j'ai apprise tout exprès pour les occasions pareilles : « *Na-eggou rouko dassi?* (Comment appelles-tu cette eau?) — Kâpili, et non pas Kîbali, » répond-il.

La consonnance de ces deux noms, portés par deux cours

d'eau voisins et parallèles, démontre avec quel soin le voyageur doit rendre l'appellation des rivières qu'on lui nomme.

En Afrique, les noms des localités changent en même temps que les chefs; mais ceux des cours d'eau se transmettent de génération en génération, et ne disparaissent qu'avec le langage et la nationalité d'un peuple[1].

Le Kâpili coule avec impétuosité du nord-est au sud-est. Il n'avait à la mi-avril, au point où nous l'avons vu, que quatre pieds de profondeur; mais son lit de plus de quarante pieds de large, encaissé par des falaises de plus de quarante pieds d'élévation, montre qu'il acquiert parfois un volume considérable. D'où viennent toutes ces rivières qui se rencontrent dans un cercle aussi restreint? Pour moi, elles doivent descendre de quelque chaîne de montagnes peu éloignée, bien que l'aspect des lieux ne confirme guère cette opinion. Néanmoins le Kâpili prend sa source à peu de distance de celle du Diour, dans une région montagneuse située au sud-est du mont Baghinzé. Là semble se trouver le nœud d'où partent les sources de toute une série de rivières dont les unes vont au nord, les autres vers le couchant.

Tandis que la caravane traverse le Kâpili sur un arbre énorme qui lui sert de passerelle, je prends un bain vivifiant dans l'eau tumultueuse, et la marche se continue à l'est-sud-est, toujours en plaine découverte. On y voit la piste fraîche d'un lion qui va gagner la rivière suivante; les griffes ont marqué si nettement leur empreinte dans l'argile du sol rouge, que les indigènes, avec leur instinct de chasseur, déclarent sans hésiter que c'est un vieux mâle qui, la nuit dernière, a passé là.

Sur la rive droite du Kîbali, la savane se déploie à perte de vue sans offrir une seule habitation; et ce désert est naturellement giboyeux. Des bandes de leucotis animent la plaine: elles m'entraînent. Inondé de sueur, je m'élance à leur poursuite, plongeant dans l'herbe, sans but, sans réfléchir, comme au fort

1. On peut répondre à cette théorie qu'elle n'est pas applicable à maintes contrées de l'Afrique centrale, ainsi que paraîtraient le prouver les douze exemples que Barth a donnés (vol. III, p. 266), pour établir que les différents peuples qui habitent le centre du Soudan n'emploient, pour désigner leurs rivières, que le terme de fleuve, ou celui d'eau. Mais, dans l'est du Soudan, les Arabes n'ont-ils pas leur Atbara, leur Sobate et autres? Dans tous les cas, les peuples chez lesquels j'ai voyagé, principalement les Mombouttous et les Niams-Niams, formeraient à la règle une éminente exception, car ils donnent invariablement à leurs localités les noms des rivières ou des ruisseaux dont elles sont voisines.

d'une mêlée, tout à l'impulsion du moment. La chasse africaine est affolante; la quantité de gibier trouble la vue; le point d'attraction, toujours changeant, vous trompe sans cesse; on est ébloui.

Enfin, rampant, courant, tourbillonnant, je finis par abattre un mâle, au grand ébahissement des indigènes qui accompagnent la caravane, et qui, du sentier, m'ont suivi du regard. Jusque-là ils avaient douté de la puissance de mes armes.

Une seconde antilope est blessée; les indigènes la poursuivent jusqu'à la chute du jour, et l'achèvent à coups de lance. Dans la nuit, on m'appelle avec une animation qui me fait croire à quelque chose de grave : ce sont les gens qui rapportent l'antilope, et qui me réveillent pour me montrer que la balle a traversé la cuisse. Ils insistent pour que je mette le doigt dans la blessure, afin d'en sentir la profondeur, et ne veulent pas comprendre que le fait n'a rien de nouveau pour moi.

Une descente rapide nous conduit au bord du Kambélé, rivulette qui serpente dans une vallée profonde, où viennent déboucher beaucoup de petits vallons, s'ouvrant à différents niveaux. Du fouillis de plantes, qui jusqu'à une grande hauteur revêt ces parois déchirées, surgissent les brillants éventails du cécropia; et dans la jungle, se remarque un palmier du genre des rotangs : palmier nouveau dont chaque feuille est terminée par une lance d'une longueur de deux mètres, et barbelée d'épines ressemblant aux hameçons qui servent à prendre le brochet.

Une rangée de maisonnettes gracieuses couronne cette forêt vierge. Malgré son aspect sauvage, cet endroit a quelque chose de si intime et de si doux qu'on le choisirait volontiers pour retraite.

Là, nous sommes rejoints par les envoyés de Koubbi, qui demeure au delà du Kîbali, et qui est un des lieutenants de Degbérra. Ces gens viennent de la part de leur maître proposer de l'ivoire à Sâmate. C'est d'un mauvais augure : la démarche n'a lieu que pour couvrir d'un semblant de bienveillance des dispositions hostiles. Tous les chefs africains, avant de prendre un parti, cherchent à savoir si la paix ne leur sera pas plus profitable que la guerre, et ils se réservent une porte ouverte.

A mesure que nous avançons, la pente se prononce davantage. Des fissures, des ravins, avec leurs cours d'eau, sont traversés. Le bruit d'une cataracte nous arrive. Nous gagnons la rivière, nous en suivons le bord; puis il faut le remonter et le redes-



Vue du Kibali, près de Koubbi.

cendre avant de trouver un endroit où nous puissions nous établir.

Le Kibali, au point où nous sommes aujourd'hui, 18 avril, a plus de douze cents pieds de large. C'est à gauche qu'est la force du courant. De ce côté, la berge est formée d'un gneiss découvert, qui tantôt présente de larges blocs à sommet plat, tantôt des piles de fragments sans nombre, pareilles à d'énormes tas de glaçons. A l'endroit le plus escarpé, cette rive n'a que cinquante pieds de haut; tandis que celle du nord, sur laquelle nous nous trouvons au milieu d'un bois splendide, a une élévation d'au moins cent pieds.

En amont de notre bivac, la rivière se divise en une multitude de canaux et forme une profusion d'îles boisées, contre lesquelles se brisent ses flots écumants, qui jettent leurs étincelles dans l'ombre du taillis. Toutes ces passes semblent être navigables; elles le sont du moins pour les pirogues des indigènes, bien que le bruit des rapides s'entende distinctement. Cet endroit s'appelle Kissingâ; mais dans le langage usuel, les Mombouttous disent simplement : les Iles.

Çà et là, dans le feuillage, nous apercevons les toits coniques des huttes de pêcheurs. De nombreuses pirogues glissent rapidement d'un îlot à un autre, mais aucune ne vient à nous, et pas un messager de Koubbi n'apparaît. Il est évident qu'on veut nous interdire le passage : les gens de Poncet, devenus ceux de Ghattas, ont une zèriba chez Koubbi; et voulant garder le monopole de l'ivoire, ils ont obtenu du chef que la province ne soit pas ouverte à Sâmate, dont ils redoutent la concurrence.

Nous attendons jusqu'au lendemain; toujours pas de bateaux. Ce délai n'arrange pas plus Sâmate que moi; nos provisions diminuent et le ravitaillement ne paraît pas possible : ce qui nous fait prendre la résolution de retourner chez Nemmebé.

J'ai profité de notre jour d'attente pour explorer le voisinage. Un crinum odorant, qui, pour la forme et pour la grandeur, rappelle le lis de nos jardins, attire surtout mon attention. Les arbres de ces rives sont d'une diversité infinie; j'ai été frappé de la variété des anonacées et de celle des figuiers, dont j'ai vu là une quarantaine d'espèces.

La quantité surprenante d'hippopotames que renferme le Kibali prouve que ce dernier roule en toute saison une masse d'eau considérable. Escaladant les rochers à surface polie qui s'avançaient dans la rivière, j'essayai la force de mes balles sur ces

énormes bêtes. J'avais des munitions en abondance et ne chassais que rarement; je pus donc m'amuser à faire ricocher mes projectiles sur l'eau pendant une heure, au grand émoi des naturels. Ceux-ci, prudemment cachés dans les buissons de l'autre rive, épiaient tous nos mouvements avec curiosité; et la portée de mes carabines, double de celle des fusils des Khartoumiens, leur faisait jeter des cris de surprise.

Il y a, paraît-il, dans le Kibali un étrange animal que les Nubiens, suivant leur habitude d'appliquer aux bêtes qui ne leur sont pas familières le premier nom qui leur vient à l'esprit, ont appelé *Kharouf-el-Bahr*, c'est-à-dire, mouton de rivière. La description qu'ils m'en ont donnée me fait présumer que c'est un lamantin, probablement celui de Vogel, qui se trouve fréquemment dans les rivières africaines de l'ouest, mais que l'on n'a pas encore observé dans les eaux qui font partie du bassin du Nil. Le peu de temps que j'ai passé au bord du Kibali ne m'a pas permis de me procurer un de ces membres intéressants de la famille des Siréniens.

Si Abd-es-Sâmate l'avait voulu, je suis persuadé qu'il aurait pu nous faire passer la rivière. Les Nubiens, le fusil sur la tête, n'avaient qu'à la traverser à la nage, et dans le fourré de l'autre bord ils auraient trouvé les grandes pirogues trop pesantes pour que les indigènes les eussent emportées. Je mentionne le fait simplement pour montrer qu'avec des Nubiens les rivières d'Afrique les plus considérables ne seraient pas un obstacle pour le voyageur.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, le Kibali doit être regardé comme la principale artère du cours d'eau qui, en aval de l'embouchure de la Gadda, porte le nom d'Ouellé. D'après les renseignements qu'il a recueillis, Jules Poncet l'appelle Boura ou Baboura[1]; je ne l'ai jamais entendu nommer de la sorte, et je suppose que les gens de Poncet ont mal interprété le nom correct de Kibali, qu'on prononce quelquefois Kibari. Je n'ai pas non plus entendu parler d'un roi qui s'appelât Kagouma, ni de la tribu des Ongourous. Les Nubiens ne semblent pas pouvoir retenir les noms indigènes; du reste ils estropient de la façon la plus complète tous les noms, quels qu'ils soient : d'où le peu de valeur géographique de leurs renseignements, chose d'autant plus regrettable que le parcours des bandes khartoumiennes est d'une

1. Dans maints dialectes de l'Afrique centrale, le baghirmi et le bongo, par exemple, *ba* signifie rivière.

grande étendue, que leurs chefs connaissent parfaitement la contrée, et que s'ils donnaient leurs informations d'une manière plus exacte on pourrait avec leur aide faire la carte détaillée du pays.

Nous avons déjà dit que, pour nous, le Kibali et l'Ouellé forment très-probablement le cours supérieur du Chari; sinon, d'où celui-ci viendrait-il? Tout ce que nous savons des provinces du nord et du nord-ouest nous montre qu'il n'y a, dans cette direction, ni assez d'eau, ni assez d'espace pour constituer une rivière de huit cents mètres de large, qui alimente un lac d'une superficie égale à celle de la Belgique. Toutefois la crue de l'Ouellé ne se produit qu'en avril, tandis que c'est au mois de mars que débute celle du Chari. Pour expliquer cette crue hâtive, il faut supposer qu'il y a une autre branche importante venant d'une latitude plus méridionale que celle du Kibali. Les deux affluents que donne à celui-ci le territoire de Mounza — le Nâlobé et le Nomâyo — comparés au courant principal sont des rivières insignifiantes.

Quant à l'origine du Kibali, elle semble peu douteuse. Bien que sur ma carte il paraisse sortir de l'angle nord-ouest du Mvoutan (l'Albert Nyanza), il est loin de ma pensée qu'il en soit ainsi. Je n'ai rien trouvé qui justifiât cette hypothèse, ni dans la nature de la rivière et de ses affluents, ni dans les renseignements que j'ai pu recueillir; et je suis tout à fait de l'avis de Baker dont l'opinion est que le Mvoutan, principal récipient des sources du Nil, a pour unique émissaire le Bahr-el-Djébel. Dire que, parce qu'il est immense, ce lac doit nécessairement avoir plusieurs issues, et ajouter que l'Yéi[1] est l'un de ses affluents, c'est avancer un fait chimérique, au moins sans analogue dans l'Ancien Monde, et qui ne peut séduire que les faiseurs de système.

D'après Baker, l'Albert Nyanza est à deux mille sept cent vingt pieds anglais au-dessus du niveau de la mer; or, en comparant l'altitude des rapides du Kibali avec celle du territoire de Mounza, qui a été vérifiée par les procédés scientifiques les plus rigoureux, j'ai acquis la certitude que ces rapides sont à peu près à la hauteur du lac. Cette égalité de niveau prouve jusqu'à l'évidence que le Kibali ne sort pas du Mvoutan, puisque l'endroit où l'altitude de la rivière a été prise est à cent soixante-dix milles du lac.

Tous les grands cours d'eau que j'ai vus pendant mon voyage

1. L'*Yi* de Baker.

paraissent venir de l'éperon sud-occidental des hautes-terres Galla-Abyssines que le Bahr-el-Djébel traverse dans la contrée des Madis; de telle sorte que les rivières qui appartiennent au bassin du Nil sembleraient avoir leurs sources dans les montagnes de Kochi, situées au nord de l'Albert Nyanza, tandis que celles qui, d'après moi, dépendraient du Chari sortiraient de la chaîne que Baker a vue au nord-ouest du Mvoutan, et qu'il appelle les Montagnes Bleues. Joint au massif du Mfoumbiro, auquel Speke a donné une certaine célébrité sous le nom de Montagnes de la Lune, et qui est au nord du Tanganîka, ce système de montagnes semblerait faire partie de la chaîne remarquable de plateaux élevés qui (à l'exception du territoire où le Niger a ses sources et des grands monts détachés de la côte près de l'équateur) divise l'Afrique en Haute et en Basse-Terre, non pas en deux moitiés sud et nord, selon la croyance dominante, mais en deux parties orientale et occidentale. La Haute-Terre renferme des lacs nombreux, dont les uns ont pour affluents de grands cours d'eau, tandis que les autres n'auraient point d'issue. Plusieurs de ces lacs sont situés près du bord occidental du plateau.

Parmi les rivières de l'intérieur, le Loualaba, qui s'est ouvert un passage dans les montagnes du Roua, paraît ainsi que le Kîbali se diriger vers l'ouest. Si l'on tirait une ligne allant de Massaoua à Mossamedes, je pense qu'elle suivrait à peu près la chaîne de plateaux dont j'ai parlé, et serait analogue à celle qui passerait entre les Hihglands et les Basses-Terres de l'Amérique du Sud : cette Afrique retournée et plus jeune dont la chaîne côtière est à l'ouest.

Né sur les bords de la Duna, j'ai mes premiers souvenirs associés à la vue d'un fleuve majestueux, aux vagues mugissantes; et ce fut avec une joie indicible que j'arrêtai mes regards sur le Kîbali, cette rivière aux ondes tumultueuses qu'avant moi pas un blanc n'avait contemplée. La dernière soirée que j'ai passée sur ses rives a laissé dans ma mémoire une impression ineffaçable. L'endroit et le moment prêtaient à une discussion géographique. Les Nubiens, d'ailleurs, sont toujours prêts à parler des cours d'eau; ils en envisagent l'aspect, les sources, les affluents, s'étendent avec complaisance sur tout ce qui s'y rapporte; et, cédant à leur imagination, ils en reviennent toujours au Nil, qui, pour eux, est le fleuve incomparable, le fleuve des fleuves, le réservoir des eaux les plus parfaites qu'il y ait sur

terre. Un compendium de leurs erreurs géographiques serait curieux à étudier et donnerait la clef de maintes traditions incomprises. Ainsi que les Arabes, ils appliquent le nom d'*île* au terrain qui s'avance entre deux rivières jusqu'au point où elles se rejoignent : pour eux le Sennâr est une île, comme le pays de Méroé l'était pour les anciens. J'ai dit plus d'une fois qu'ils intervertissent la marche du courant; ils mettent l'aval en amont, celui-ci en aval, et décrivent le confluent de deux rivières comme étant la séparation du cours principal en deux branches. C'était de la même façon que les Romains parlaient du point de rencontre des deux Nil : *Ubi Nilus iterum bifurcus;* information qui leur venait probablement des indigènes, dont la manière de s'exprimer s'est transmise jusqu'à nos jours à travers les siècles et les changements d'idiome.

La discussion était donc, pour moi, des plus confuses. Voyant Sâmate se contredire à chaque minute, je le priai de me montrer dans quel sens le Kibali, que nous avions sous les yeux, prenait son cours. D'un mouvement unanime toute l'assemblée désigna l'orient; et, se tournant du côté de l'ouest, chacun s'écria : « C'est de là que vient la rivière. » Exaspéré par cette inconséquence, je m'écriai à mon tour : « Vous autres, Musulmans, vous mettez tout à l'envers; nous ne pouvons nous comprendre. Vous considérez comme méritoire ce qui pour nous est un péché. En parlant du jour vous dites : la nuit[1]. A l'époque du ramadan, vous jeûnez toute la journée; c'est pendant la nuit que nous jeûnons. Allez-vous quelque part, vous attendez que les gens du pays vous fassent la première visite. Dans un festin vous prenez la place de l'hôte, et celui qui reçoit donne un pourboire aux serviteurs de celui qui est reçu. Chez nous, le prétendant réclame une dot, et vous achetez vos épouses. Le pur et l'impur reviennent sans cesse dans vos discours, et vous êtes sales[2]; si purs et si malpropres! Pour vous le gris et le vert sont la même chose : *akdâr;* il en est ainsi pour le bleu et le noir : *âzrak*. Vous appelez tambours vos trompettes, et donnez le nom de trompettes à vos tambours. Vous dormez la tête couverte et les pieds nus. Bref, je ne m'étonne que d'une chose, c'est que vous ne marchiez pas sur les mains et ne mangiez pas avec les pieds. »

1. L'expression arabe qui désigne le jour où l'on est, signifie littéralement *dans la nuit présente.*

2. *Schmutsig*, expression beaucoup plus forte, qui signifie également obscène. Les mots *si purs et si malpropres* sont en français dans le texte.

La confusion que ces êtres-là jettent dans l'esprit du voyageur est inimaginable. Speke fait entendre les mêmes plaintes au sujet des aberrations géographiques de ses informateurs[1].

Le jour suivant, nous reprîmes la route qui conduisait chez Nemmebé; et peu s'en fallut que nous n'eussions une affaire avec les habitants d'un hameau qui se trouvait sur notre chemin. Depuis longtemps déjà la caravane était à la ration de disette; et en passant près d'un champ qui venait d'être planté en manioc, quelques porteurs ne purent résister à la tentation de déterrer un certain nombre de racines. Ce que voyant, les femmes tombèrent sur les maraudeurs, en jetant les hauts cris et en les accablant de malédictions. La caravane s'arrêta. Ne sachant pas ce qui arrivait, Abd-es-Sâmate quitta l'arrière-garde et accourut avec ses farouks. Informations prises, il pensa qu'il fallait faire un exemple qui produisît bon effet sur les naturels; et empoignant les voleurs de manioc, il leur fit vigoureusement sentir son courbatche, à la grande satisfaction des femmes qui, riant et gesticulant, assistaient à la scène, et se moquaient des battus.

En arrivant chez Nemmebé, nous vîmes brûler nos anciennes huttes, auxquelles les habitants avaient mis le feu pour nous montrer qu'ils ne voulaient plus nous recevoir. Sans faire de halte, nous passâmes le Koussombo; et à la chute du jour nous atteignîmes le dernier village des Mombouttous, où je m'installai avec mes gens et mes paquets sous un vaste hangar que le chef mit à ma disposition.

Là, nous apprîmes qu'Ouando avait juré notre perte; déjà les guerriers de la frontière étaient en armes, et femmes et enfants avaient été mis en lieu sûr.

Malheureusement sans provisions et sans guides, Abd-es-Sâmate ne pouvait réaliser le plan qu'il avait formé d'abord de tourner le territoire ennemi en prenant à l'est. Il nous fallait suivre l'ancienne route, nous n'avions pas d'autre alternative.

Des averses réitérées avaient grossi les rivières et rendu les marais plus impraticables que lors de notre premier passage. Il fallut à la caravane un temps si long pour franchir le ruisseau qui sépare le pays des Mombouttous de celui des Niams-Niams, que je pus à loisir prendre une vue de la forêt. Cette esquisse, reproduite ici, est beaucoup trop restreinte et ne rend pas les splen-

1. Voy. *les Sources du Nil, Journal de Speke*, Paris, Hachette, 1864, p. 85.



Vue prise dans une galerie.

deurs qu'elle me rappelle; mais peut-être donnera-t-elle un aperçu des fourrés de bananiers qui croissent à l'ombre des galeries. Les énormes tiges des arbres sont revêtues d'un épais manteau de poivre sauvage, aux baies de corail. De longues touffes d'usnée chargent les branches, où elles se mêlent à cette curieuse fougère que j'ai appelée oreille d'éléphant. Dans la ramée, à une grande hauteur, sont des villes de termites. Des arbres morts, dont il ne reste que le tronc vermoulu, servent d'appui aux guirlandes du *mucuna;* et entièrement couverts de ces riches festons, dominés par une voûte de feuillage impénétrable, ils forment, sous leurs amas, des retraites spacieuses où règne une nuit profonde. C'est en de pareils endroits qu'habite le chimpanzé.

Le soleil était encore à une grande hauteur quand nous nous arrêtâmes dans cette solitude pour dresser le camp. Nous étions alors au troisièm : ruisseau bordé de galeries.

Des fleurs, qui n'étaient pas ouvertes lors de notre première visite, donnaient à la scène un nouvel aspect. Partout les grappes imposantes d'un combretum aux grandes bractées d'un rouge éclatant brillaient dans l'épaisseur du fourré comme des torches dans l'obscurité de la nuit; et, rivalisant avec eux de splendeur, les spathodées portaient à la pointe de chacune de leurs branches un superbe thyrse de grandes campanules d'un jaune orangé.

Tandis que je contemplais ces merveilles, un cri de triomphe fut poussé par des voix nombreuses. Nos porteurs qui fouillaient les bois, à la recherche de quelque chose de mangeable, venaient certainement de faire une trouvaille importante. Je me rendis à l'endroit d'où partaient les clameurs, et je vis nos hommes rassemblés autour d'un arbre qu'ils assiégeaient, le tison à la main : ils avaient découvert dans le creux de cet arbre une énorme ruche à laquelle ils livraient bataille.

Le miel, la cire, même les abeilles qui succombèrent dans la lutte, furent dévorés avec une égale ardeur. Celui qui persuaderait aux habitants de l'Afrique centrale de ne plus manger la cire des ruches qu'ils dévalisent rendrait à cette partie du monde un service qui en avancerait la civilisation. Pour ces contrées, dont, à l'exception de l'ivoire, les produits recueillis jusqu'à présent n'ont pas couvert les frais de transport, la cire qu'on y trouve en si grande abondance deviendrait une source de richesse.

L'Abyssinie et le Benguéla sont aujourd'hui les seuls pays africains d'où le commerce tire cette précieuse matière; et rien que pour les pays orthodoxes de communion grecque, dont les églises ne brûlent que de la cire d'abeille, la demande est presque illimitée.

De l'autre côté de la forêt, les restes de nos monceaux d'herbe nous rappelèrent cette nuit d'orage où nous avions eu un échantillon du déluge. L'endroit était encore plus misérable qu'à cette époque. Rien pour s'abriter; nulle part assez d'herbe ou de feuilles pour construire des huttes. Le jour suivant on abattit des arbres pour faire une chaussée qui traversât le marais; et même après cela, avec toutes les précautions possibles, on enfonça dans la vase jusqu'aux hanches. Si l'ennemi avait eu l'habileté de nous attaquer alors, c'en était fait de nous.

Le surlendemain l'horizon commençait à peine à blanchir que nous étions en marche. Nous devions ce jour-là entrer chez Ouando, et l'attente d'un accueil hostile nous rendait impatients. Bientôt nous vîmes les pas des éclaireurs que l'ennemi avait envoyés à notre rencontre. Vers midi nous trouvâmes la déclaration de guerre, dont nous avons déjà parlé : un épi de maïs, une plume de coq et une flèche, suspendus à une branche, près du sentier.

Ce ne fut pas sans une certaine inquiétude que nous franchîmes le ruisseau qui constituait la frontière. Avant de s'engager dans le fourré, notre chef ordonna de faire halte, et envoya plusieurs détachements pour reconnaître les lieux.

Dès qu'il fut certain que le passage était libre, les trompettes sonnèrent et la colonne se remit en marche. Les femmes réunies au centre, en un groupe serré, foulant aux pieds les buissons qui leur barraient le passage, mêlèrent aux craquements du bois, au cliquetis des marmites leurs cris aigus : tumulte indescriptible, où dominaient la voix tonnante des chefs et les jurons des soldats, qui, le fusil d'une main et le bâton ou le courbatche de l'autre, faisaient de ces derniers un fréquent usage.

Nous débouchâmes sans encombre dans une savane où l'on s'arrêta de nouveau. Ici l'éclair d'une lance ou une tête laineuse qui s'apercevaient dans l'herbe, ailleurs l'ondulation d'un panache, révélaient la présence de l'ennemi. Ce dernier formait un large demi-cercle qui embrassait tout le front de notre champ de halte. Néanmoins, par sa conduite, il semblait avoir le désir d'entrer en pourparlers. Précédé de ses interprètes et de son

clairon, le Kénousien s'avança. Les indigènes, qui ne perdaient pas de vue les fusils des Khartoumiens, firent quelques pas seulement, juste l'indispensable pour être à portée de la voix. Toutefois, pendant la conférence, nous les vîmes se rapprocher, ce qui nous donna de l'espoir.

Ces parlementaires agissaient au nom des Nabandas-Yourous, section la plus voisine des A-Banga. Bien que sujets d'Ouando, ils ne partageaient pas, disaient-ils, son animosité à notre égard, et ne voulaient que défendre leurs champs et leurs demeures contre les risques de la guerre. Sâmate crut devoir reconnaître la justesse de leurs observations; mais c'était compter sans son hôte.

Sur ces entrefaites, arrivèrent d'autres belligérants qui nous offrirent leur protection. Avec eux nous traverserions le pays en toute sûreté. Ils savaient, en outre, où Ouando avait déposé l'ivoire du Kénousien, et ils pressaient celui-ci de les accepter pour guides. Je dis à Sâmate qu'il vaudrait mieux prendre ces gens-là comme otages que de se fier à leur parole; mais il fit bon marché de mes craintes, affirmant que les indigènes avaient peur de la guerre, et que tout cela finirait bien.

Sans plus tarder, les parlementaires nous conduisirent à leur village, de l'autre côté du ruisseau.

Malgré l'absence suspecte des femmes et des enfants, nous fûmes rassurés par l'abondance des provisions que l'on nous donna. J'eus pour ma part quelques bons morceaux d'une antilope que nos hôtes avaient tuée le jour précédent.

Si empressés qu'ils fussent à nous accueillir, ces gens-là méritaient un châtiment exemplaire : c'était chez eux que nos trois esclaves avaient été massacrées lors de notre premier passage. Mais Sâmate espérant retrouver son ivoire et partir sans être inquiété, crut qu'il fallait pour cela faire preuve d'indulgence.

Au lever du soleil nous étions en marche. Ce fut une des journées les plus douloureuses de ce voyage, qui d'ailleurs fut si heureux pour moi. Tout d'abord une légère mésaventure : en arrivant au premier ruisseau, je tombai dans un marais d'où je ne sortis que couvert de la tête aux pieds d'une fange noire et fétide. Les cris que j'adressai à mes gens pour avoir des vêtements secs alarmèrent la caravane. On se figura que j'étais blessé; tout le monde accourut et l'on fit cercle autour de moi. L'ordre néanmoins fut bientôt rétabli, et l'on se remit en marche.

Déviant un peu de notre ancienne route, nous allâmes droit au

nord, passant à côté de nombreux villages entourés de cultures. La caravane s'étant débandée par suite des accidents du terrain, nous fîmes halte près des cases du chef de l'endroit, afin de donner aux traînards le temps de nous rejoindre, et nous en profitâmes pour déjeuner.

Peu de temps après nous étions repartis. Abd-es-Sâmate nous précédait, accompagné de deux enfants qui portaient ses armes, et suivi de ses gardes du corps. Immédiatement derrière lui marchaient les nouveaux guides. J'avais le pressentiment d'une trahison et je portais ma carabine, contrairement à mon habitude. Une chose me frappait : dans tous les villages où nous passions, hommes, femmes et enfants étaient rassemblés et nous regardaient avec calme, absolument comme s'il n'y avait pas eu de bruits de guerre.

Nous avions fait ainsi à peu près une demi-lieue. J'étais en avant des porteurs et à une centaine de pas d'Abd-es-Sâmate. Tout à coup plusieurs détonations se succèdent et je vois des indigènes passer dans l'herbe à toute vitesse. Un feu rapide est ouvert sur les fugitifs ; des cris de douleur prouvent qu'il y a des blessés ; néanmoins la fuite continue. J'accours et trouve Sâmate porté par ses hommes : une large raie sanglante traverse son vêtement blanc ; et près de lui, la face contre terre, se tordent dans une affreuse agonie les deux petits servants d'armes, chacun d'eux traversé d'un coup de lance. Je me précipite sur mon pauvre ami, je déchire ses vêtements afin de le panser au plus vite et du mieux qu'il m'est possible. J'ai sur moi par hasard une boîte d'épingles à insectes. L'eau ne manque pas, nous en avons toujours avec nous. La plaie est lavée ; j'en rapproche les bords au moyen d'une demi-douzaine de mes plus fortes épingles, que je maintiens avec du fil de coton, et l'écharpe de Sâmate, une écharpe de mousseline, me sert de bandage.

Voici comment la chose s'était passée. L'un des guides brandissant sa lance avait bondi vers Abd-es-Sâmate en s'écriant : « Les gens d'Yourou sont pour la paix ; nous autres, nous sommes pour la guerre ! » Au même instant ses compagnons tombaient sur les deux servants d'armes. Instinctivement Sâmate s'était détourné, et l'énorme lance qui devait le frapper à la tête n'avait rencontré que les lombes. Par un effort désespéré, le Kénousien avait arraché le fer, l'avait rejeté à l'assassin déjà en fuite, et s'était évanoui.

La violente extraction de cette arme barbelée avait encore

aggravé la blessure ; la plaie était si profonde et si large qu'on aurait pu y mettre la main tout entière. Il ne s'en fallait que de l'épaisseur d'un cheveu que le rein, mis à découvert, n'eût été déchiré.

Surpris par cette attaque, les gens qui suivaient le Kénousien avaient tiré sur les fugitifs sans prendre le temps de viser, et leurs chevrotines n'avaient fait que toucher quelques indigènes sans en abattre un seul. Mais immédiatement une battue s'organisa; et pendant que je m'occupais du blessé, un feu roulant de mousqueterie se fit entendre sur toute la ligne de la caravane.

Bientôt les porteurs dispersés se rassemblèrent; ils reçurent l'ordre de déposer leurs charges et de mettre l'ennemi au pillage, ce que nos Bongos affamés désiraient depuis longtemps.

Une preuve que la trahison était résolue d'avance, c'est qu'immédiatement après l'attaque d'Abd-es-Sâmate, tous les villageois avaient pris la fuite. Les Nubiens qui cherchaient à capturer des femmes et des enfants pour en faire des esclaves, ainsi qu'ils prétendaient en avoir le droit, ne trouvèrent que des petits garçons qu'ils relâchèrent aussitôt pour se donner le plaisir de les arrêter dans leur fuite à coups de lance et à coups de fusil. Maintes de ces innocentes victimes tombèrent dans les grandes herbes, dont le manteau discret me cacha l'horrible vue des morts. La terre reçut leur dernier soupir, étouffé sous les cris sauvages d'un millier de voix.

Une demi-heure après, tous les greniers étaient vides et les villages en flammes. Les toits, enlevés en un clin d'œil, couvraient les huttes de notre bivac que protégeait une forte palissade; et à l'intérieur de cette enceinte, dont les cases détruites avaient fourni les matériaux, était amoncelé l'énorme butin de nos gens.

Tandis que les porteurs s'occupaient de leurs provisions, l'escorte faisait bonne garde et tenait à distance les indigènes, réunis en différents endroits avec l'intention de nous attaquer. Bientôt les soldats qui avaient poursuivi les fugitifs revinrent et mirent aux pieds de leur chef, alors couché sous un arbre, les têtes des A-Banga tombés sous leurs coups. Tranchées sous l'empire de la colère qu'avait fait éclater la trahison des guides, ces têtes furent les seules que, pendant toute la campagne, nos hommes détachèrent des corps de leurs ennemis. Les peuplades auxquelles appartenaient les gens de notre caravane ont une horreur

superstitieuse de la décapitation, et, de sang-froid, nos musulmans auraient considéré comme une souillure de toucher le cadavre d'un païen.

Personne n'attachant aucun prix à ces têtes, j'en enrichis ma collection de crânes.

Nous étions alors à une portée de fusil d'un bois que traversait un ruisseau important qui se dirigeait vers le nord, où, à peu de distance, il rejoignait l'Assika. Sur la rive opposée, beaucoup plus haute que celle que nous occupions, se trouvaient des hameaux éparpillés dans la plaine. Entre ces hameaux allaient et venaient des gens armés, sans que nous pussions comprendre le but de leurs mouvements. Une partie des Nubiens qui nous accompagnaient, les plus courageux de la compagnie, résolurent de s'ouvrir un chemin à travers la jungle, de passer le ruisseau et d'aller attaquer l'une des bourgades. Tout l'ivoire que Sâmate avait acheté lors de son premier passage, et qu'il avait laissé dans le pays, semblait être perdu. Le seul moyen de le recouvrer était, d'après nos hommes, d'enlever un certain nombre de femmes et de ne les rendre qu'en échange de notre bien. Le terrain nous était favorable : un lacis de ruisseaux et de crevasses coupant la savane permettait de cerner facilement nos adversaires; et en agissant avec plus de décision, les Nubiens auraient aisément pris les otages. Mais le fourré qui bordait la rivière fut pour eux un premier obstacle; et tandis qu'ils ne pouvaient tirer qu'au hasard, l'ennemi, caché dans l'herbe ou derrière les buissons, frappait avec plus de certitude.

Je suivis nos soldats pendant quelque temps, et n'ai jamais eu une meilleure occasion d'observer le tir des indigènes. Leurs flèches en bois ont une portée d'au moins trois cents pas et arrivent sans bruit, tandis que celles qui ont la pointe en fer passent en sifflant et portent moitié moins loin. Ces dernières ne paraissent être employées que lorsqu'il y a presque certitude d'atteindre le but.

Les A-Banga ont un costume de guerre à peu près semblable à celui des Mombouttous. Généralement accroupis derrière les buissons, ils ne se relèvent que pour lancer leurs flèches, et alors bondissent çà et là en dansant, comme s'ils prenaient part à une pantomime. La grêle de traits dont ils accueillirent notre approche fut si épaisse que le fourré était couvert de flèches, comme il l'aurait été de brins de chaume si une charretée de paille l'eût traversé pendant un ouragan. Cependant



Paysage de l'endroit où Sâmate défie l'ennemi.

l'ennemi restait invisible : de temps à autre seulement s'apercevait un homme qui changeait d'embuscade.

Au début du combat l'un des nôtres fut blessé et d'une singulière façon : une flèche en bois, dont la pointe de la longueur d'un empan avait la dureté du fer, le frappa au coin de l'œil, près du point lacrymal, où elle resta solidement fixée. Le malheureux jeta les hauts cris; mais en fin de compte il avait peu de chose.

Beaucoup de nos gens affirmèrent que ce genre de blessure était fréquent, parce que les indigènes visent toujours à l'œil, comme étant la partie la plus vulnérable; mais ces flèches sont si légères, elles décrivent une si grande courbe avant d'atteindre le but, qu'autant que je puis le croire elles ne doivent toucher celui-ci que par hasard.

Sur la lisière du bois, au point où débuchait le sentier, quelques braves s'arrêtèrent en face de nos hommes et leur adressèrent des gestes provoquants. Du hallier qui se trouvait au delà partirent des cris de guerre, tandis qu'au loin résonnaient les tambours. L'un des A-Banga fit un bond à notre rencontre, et, se couvrant de son bouclier, il nous accabla d'injures. Une balle traversa le bouclier et tua celui qui le portait. Un second s'avança : il eut le même sort. Les autres disparurent, et le bruissement du feuillage nous annonça une fuite générale.

C'était le moment de passer; nos gens en profitèrent et gagnèrent les hameaux sans la moindre opposition : ce qui ne les empêcha pas de soutenir leur feu, comme s'ils avaient eu à saluer la nouvelle lune au sortir du Ramadan.

Pour moi, ce n'était que la curiosité qui m'avait amené sur le lieu du combat. Je n'étais animé d'aucune ardeur martiale, d'aucun sentiment de haine contre les naturels, et je restai neutre. Mes compagnons, néanmoins, ne se lassaient pas de raconter mes prouesses. Ils parlaient sérieusement de l'héroïsme dont j'avais fait preuve en me jetant au plus fort de la mêlée. C'est ainsi que se fait souvent la réputation d'un voyageur; dès qu'il a sa légende, celle-ci ne fait que croître et embellir, chacun ajoutant quelque trait nouveau à ceux dont il a entendu le récit : « Quand la renommée peint un serpent, dit le proverbe, elle ne manque jamais de lui donner des pieds. »

Les indigènes ne se faisaient pas la moindre idée de la rapidité d'une balle; dès qu'il leur en sifflait une aux oreilles, ils se baissaient vivement : on voyait ainsi des centaines de têtes

noires disparaître tout à coup dans l'herbe ou derrière les buissons, comme si elles avaient été mues par un même ressort.

Au coucher du soleil l'ennemi avait été refoulé ; tout le pays était libre, et nos porteurs revinrent de toute part, chargés du riche butin qu'ils avaient fait dans le jour. On plaça des sentinelles, on alluma de grands feux, et la nuit se passa dans un profond silence, interrompu seulement de loin en loin par une détonation isolée.

Nos pertes se bornaient à quelques porteurs, qui, entraînés par la soif du pillage, avaient poussé trop loin leurs recherches. Deux Nubiens toutefois avaient été blessés grièvement ; on les avait rapportés sur des brancards.

Mais parmi les indigènes, la blessure d'Abd-es-Sâmate passait pour être mortelle. Encouragés par les renforts qu'ils reçurent pendant la nuit, ils firent de nouveau retentir les bois de leur cri de guerre, auquel se mêlaient les insultes les plus outrageantes : insultes proférées en arabe, et qu'ils semblaient avoir apprises tout exprès pour les adresser aux Nubiens. Chaque bordée d'invectives se terminait par ces mots, répétés en chœur : « Mbâli à mort. Mbâli, Mbâli ! Donnez-nous Mbâli ; nous avons besoin de viande. » Mohammed s'irrita de ces injures, et, malgré sa faiblesse, résolut de se montrer. Il se fit porter sur une colline de termites, d'où il pouvait être vu de loin, et pendant un quart d'heure, brandissant son cimeterre, il cria à pleins poumons : « Vous voulez Mbâli ? Regardez-le, regardez bien ! Mbâli n'est pas mort. Mbâli est ici ; venez le trouver avec cent lances ; venez, si vous l'osez ! » Et d'un ton railleur il leur renvoya leur cri de « Pouchio ! Pouchio ! » (viande, viande) se servant du dialecte niam-niam qu'il parlait couramment.

Le Kénousien se faisait reconnaître à son chapeau mombouttou, qu'ornait un panache de plumes rouges. Pas un de ses compatriotes, nous l'avons dit précédemment, n'aurait consenti à porter le costume des indigènes ; mais lui se faisait un plaisir de l'endosser dans toutes les expéditions de ce genre.

Afin que les naturels pussent croire à son entière guérison, Sâmate revêtit son neveu des vêtements sous lesquels il venait de paraître et l'envoya, avec un détachement, faire une reconnaissance vers le nord. Mais l'ennemi ne fut pas rencontré.

Quant à moi, enfermé dans ma tente, je passai toute la journée à faire pour mes gens des cartouches dont nous pourrions avoir besoin si la guerre se prolongeait. Des chevrotines, mêlées à de



Abd-es-Sâmate défie ses ennemis.

très-gros plomb, chargèrent ces cartouches qui, entre les mains de tireurs inhabiles, devaient être plus meurtrières que de simples balles. Il me fallut ensuite préparer les crânes que je m'étais appropriés.

Quoique pour les musulmans rigides les restes des païens et des infidèles n'aient pas plus de valeur que ceux des animaux, je crus cependant devoir dérober cette opération à tous les regards. Elle eut donc lieu dans ma tente, où, faisant bouillir ces crânes, dont les yeux avaient peut-être surveillé la cuisson d'un ragoût de chair humaine, je me produisais à moi-même l'effet d'une incarnation de Némésis.

Chose singulière, mes chiens, qui n'avaient pas mangé de viande depuis plusieurs jours, ne voulurent pas toucher à cette chair humaine qui sortait de la marmite.

Comme le jour baissait, nous aperçûmes à quelque distance une bande considérable d'indigènes qui, au lieu de sortir des bois situés au nord, c'est-à-dire en face de nous, arrivaient du sud. Les premiers rangs seuls étaient visibles : le reste de la troupe nous était caché par les grandes herbes et les buissons; mais les cris qui nous parvenaient, semblables aux rugissements de la tempête, témoignaient du nombre des agresseurs. La moitié de nos soldats sortirent du camp en ligne serrée et tirèrent sur l'avant-garde. Cinq indigènes tombèrent frappés de mort; et le changement de ton du cri de guerre annonça qu'il y avait beaucoup de blessés, ce qui devait être, la plupart des fusils de nos soldats portant une poignée de chevrotines.

Cette fois l'ennemi était si près de nous qu'il blessa grièvement deux de nos hommes. Néanmoins, déconcerté par cette vive attaque, l'ennemi se replia et fut alors poursuivi par nos porteurs qui, à leur départ de chez Mounza, avaient reçu des armes neuves, et dont les lances firent beaucoup plus de mal aux fugitifs que les fusils des Nubiens. Ainsi nos troupes peu nombreuses mirent en déroute un corps d'indigènes, dont la force était d'au moins dix mille hommes.

Empêchés dans leur fuite par le nombre et le poids de leurs armes, plus encore par leurs vêtements, les A-Banga se dépouillèrent pièce à pièce de ce qui entravait leur course, et boucliers, lances, draperies d'écorce jonchèrent le sol, même les parures et les faux cheveux, avec les carcasses de roseau qui en soutenaient l'édifice. Il était près de minuit quand nos hommes, agitant au bout de leurs piques les chignons ramassés, revinrent

au camp, où ils furent accueillis par des cris de triomphe et des éclats de rire frénétiques. Ils avaient chassé l'ennemi jusqu'à la bande déserte qui forme la frontière, et rapportaient, des villages abandonnés, assez de provisions pour nourrir la caravane pendant un mois.

Ce fut l'attaque la plus sérieuse que l'ennemi ait tentée. Les A-Banga seuls y avaient pris part; jusque-là pas un Niam-Niam n'avait paru sur la scène.

Le lendemain, au point du jour, une forte escouade fut envoyée vers le nord pour épier les mouvements d'Ouando, que nous pensions voir apparaître dans la journée, et pour s'emparer de quelques femmes, si la chose était possible, toujours avec l'intention de rendre les captives en échange de l'ivoire de Sâmate. On n'a pas oublié que, pour racheter leurs épouses, les Niams-Niams font tout ce qu'ils peuvent, donnent tout ce qui leur est demandé.

Il y avait environ deux heures que notre escouade était partie, lorsque nous vîmes passer de l'autre côté de la vallée une troupe d'indigènes. A la forme carrée de leurs boucliers nous reconnûmes que ces naturels étaient des A-Banga. Le défilé ne dura pas moins de trois heures; la bande devait compter au plus bas mot de dix à douze mille hommes. Cela nous fit croire que le chef était arrivé et qu'il faisait exécuter cette manœuvre pour nous surprendre pendant la nuit. C'étaient au contraire des gens qui se retiraient devant nos quarante soldats. Nous apprîmes en effet par ceux-ci qu'en approchant des villages ils avaient trouvé les A-Banga sous les armes, et, selon toute apparence, attendant avec anxiété l'arrivée du chef, mais qu'en les voyant tous ces guerriers avaient battu en retraite.

Dans la plaine inclinée où se trouvait notre camp s'élevaient des forteresses de termites ayant dix pieds de hauteur. Ces éminences, d'où l'on dominait les grandes herbes, étaient généralement occupées par les indigènes, qui de leurs sommets nous accablaient d'injures. Quelquefois d'un monticule à l'autre s'engageaient des pourparlers entre nos avant-postes et les vedettes ennemies. Ce fut de la sorte que nous apprîmes par les gardes du corps d'Abd-es-Sâmate — on sait qu'il y avait dans la garde noire de celui-ci une quarantaine de Niams-Niams — nous apprîmes que les A-Banga étaient exaspérés contre Ouando, qui, après les avoir poussés à la guerre, les avait lâchement abandonnés. « Les Turcs nous ont tué des nôtres et ont dévasté notre

pays, disaient-ils; voilà tout ce que nous avons gagné à exécuter ses ordres. » Et ils ajoutaient que la réponse de l'augure n'ayant pas été favorable, Ouando était allé se cacher au plus épais des bois, et malgré leurs prières refusait de les secourir.

L'augure fut également consulté dans notre camp. Mes deux Niams-Niams, qui n'étaient pas d'un courage héroïque, éprouvaient une grande frayeur de la puissance d'Ouando; mais la foi qu'ils avaient dans le borrou était encore plus grande. Le petit banc fut donc consulté. Sa réponse fut des plus mauvaises pour l'un de mes croyants, mais très-favorable pour moi; je devais sortir sain et sauf de la contrée : ce qui affermit tous mes gens dans leur opinion qu'il ne pouvait rien m'arriver de fâcheux. Du reste, les A-Banga, on se le rappelle, ne me considéraient pas comme ennemi. « Tous les Turcs, avaient-ils crié au début de la guerre, tous les Turcs doivent périr, mais il ne sera rien fait à l'homme blanc qui vient chez nous pour la première fois. »

La nature paisible de mes travaux, l'intérêt avec lequel j'étudiais les coutumes et les particularités de ces peuplades, peut-être aussi l'innocente passion que l'on me supposait pour le feuillage comme nourriture, passion tranquillisante, semblaient m'avoir gagné le cœur des indigènes.

Pendant qu'on se battait, le petit Nsévoué, mon Akka, faisant preuve de l'indifférence la plus complète, gambadait, jouait avec les dépouilles de l'ennemi; et profitant de l'abondance qui régnait dans notre camp, il se gorgeait de bouillie de sésame.

Le matin du quatrième jour, il n'y avait plus un seul ennemi dans les environs; tous les habitants avaient disparu.

Durant toute cette campagne, les Nubiens ne brillèrent ni par le courage ni par la discipline. Tout le poids de la guerre retomba sur les farouks. Néanmoins, les premiers sont indispensables aux chefs de caravane. La garde noire tire beaucoup mieux; elle connaît tous les sentiers et n'est pas éprouvée par le climat. Les jours de pluie, tandis que les Nubiens restent grelottants dans leurs cabanes, les farouks, le fusil enveloppé dans ce qui leur sert de vêtement, et le corps entièrement nu, vont sous l'averse repousser l'ennemi à travers bois et steppes; mais leur désertion est toujours à craindre, et l'on est sûr des Nubiens. Par contre, ces derniers sont pleins de mollesse, souvent malades; ils se montrent récalcitrants, et ne font pas toujours preuve de courage. Les nôtres avaient une peur effroyable d'être

mangés. Ce qui les effrayait, c'était moins l'idée de la mort que celle d'être privés des rites funéraires qui, d'après le Coran, sont indispensables pour gagner le Paradis. La perspective du manque de funérailles, déjà si affreuse pour tout bon musulman, devenait ici bien autrement effrayante : avoir pour tombeau l'estomac impur d'un cannibale!

Se trouvant beaucoup mieux, Abd-es-Sâmate ne voulut pas rester plus longtemps immobile. Je lui représentai vainement que sa blessure, qui commençait à se cicatriser sans suppuration, pouvait se rouvrir pendant la marche; il ne voulut rien entendre et résolut de franchir en litière le territoire ennemi. Sa guérison en fut retardée d'une quinzaine de jours, et néanmoins je me félicitai du succès de ma chirurgie d'amateur, qui jusque-là n'avait traité que des mules et des chevaux.

Le cinquième jour, au lever du soleil, nous quittâmes cet endroit inhospitalier. Avant de partir, on mit le feu au camp, et les monceaux de maïs, de sésame, d'arachides, de kindi furent répandus çà et là, au grand chagrin de nos porteurs qui avaient en perspective les privations du désert. Ce ne fut pas sans désordre que nous traversâmes l'Assika. Le chemin paraissait libre; des fourmilières permettaient à nos éclaireurs de reconnaître le pays, et la caravane pénétra sans crainte dans le fourré.

Quittant notre première route, que nous laissions à notre droite, c'est-à-dire au levant, nous continuâmes à nous diriger vers le nord, passant trois ruisseaux, qui chacun traversait une plaine herbue.

Une fois seulement, comme elle approchait d'une galerie, notre colonne fut saluée d'une grêle de flèches, à laquelle répondit le feu de nos soldats, et nous ne fûmes plus inquiétés. A en juger par le grand nombre de flèches à pointe de fer qui nous furent envoyées alors, flèches dont les indigènes ne font usage que lorsqu'ils se croient assurés de leurs coups, une faible distance devait nous séparer de l'ennemi; cependant aucun des nôtres ne fut grièvement blessé.

Après avoir franchi le troisième des ruisseaux dont il vient d'être question, nous arrivâmes dans un district cultivé. Comme il était près de midi, nous fîmes halte à côté d'un village, et nos Bongos purent donner libre carrière à leurs goûts destructeurs. Ce fut avec joie qu'ils ravagèrent le maïs, sapant les tiges à coups de hache, ne se bornant pas au vol et au pillage, mais

ruinant et dévastant, exactement comme nous le faisons nous-mêmes en Europe : la guerre est toujours la guerre.

Tandis qu'ils saccageaient les huttes, nos gens entendirent caqueter des poules dans un grenier; ils y pénétrèrent; et sous des tas d'éleusine non battue, ils y trouvèrent une partie de l'ivoire de Sâmate, facile à reconnaître, le Kénousien l'ayant marqué. En même temps les poules furent prises avec leurs œufs, ce qui me procura un déjeuner fin. Dans tout le pays les œufs sont rares, les poules niames-niames étant aussi peu fécondes que les vaches dinkas sont peu productives de lait.

En ce moment un voile de brume se déploya autour de nous et couvrit le ciel de vapeurs légères, d'un gris cendré, pareilles aux brouillards de nos journées d'automne. Il se produisit alors un phénomène qui n'est pas rare dans cette région. C'était le 26 avril. Le disque du soleil, devenu rouge, s'entoura de deux halos distincts, analogues à ceux que présente la lune, et qui, sous forme d'immenses anneaux bruns et concentriques, couvrirent les deux tiers du firmament.

Prenant à l'est-sud-est, nous longeâmes la rive droite de la vallée, rive sur laquelle étaient de nombreux hameaux. Un doum (*hyphœna thebaica*), arbre très-rare chez les Niams-Niams, s'élevait de loin en loin, frappant la vue comme une borne-frontière.

Au fond d'un ravin creusé à pic, et rempli d'ombre par un bois majestueux, nous retrouvâmes le Diamvonou, qui fut traversé; puis, laissant à notre gauche l'ancienne route, nous passâmes quatre ruisseaux bordés de galeries. Au cinquième de ces cours d'eau, nous aperçûmes, près de leurs cases, des indigènes qui, surpris par notre approche, se jetèrent dans le bois comme une harde effarouchée. Deux femmes qui étaient venues puiser de l'eau, tombèrent entre les mains de notre avant-garde; et leur capture, après les tentatives infructueuses des jours précédents, fut saluée avec joie par toute la bande. Quant aux deux captives, elles ne semblaient nullement émues; comme si de rien n'était, elles se mirent à causer avec les femmes de leur race qui ne manquaient pas au milieu de nous, et parurent aussi à leur aise que si elles avaient appartenu à la caravane depuis des années.

Une nuit froide et pluvieuse nous priva du repos qui nous eût été si nécessaire; la marche n'avait fini qu'à une heure avancée; on avait dressé le camp en toute hâte, mais pas moyen de dormir.

Au dehors grondait l'orage; la pluie, fouettée par le vent, frappait ma toile ; le sol détrempé ne retenait plus les piquets; à chaque instant, je croyais voir emporter mon frêle asile. Au dedans, cramponné au mât qui soutenait la tente, j'appelais mes serviteurs à grands cris, pour m'aider à la retenir, à remettre de nouveaux piquets, à protéger mes collections contre l'averse.

Dans le bois voisin, à travers les hurlements de la tempête, s'entendaient les voix lamentables des maris de nos captives, qui appelaient leurs femmes. Qu'ils fussent anthropophages, ils n'en avaient pas moins, pour leurs compagnes, une affection profonde; et ces noms, criés sans interruption pendant des heures, étaient faits pour toucher ; mais les Nubiens n'en furent nullement émus : l'ivoire d'abord, pensaient-ils, et vous aurez vos femmes.

Le lendemain, continuant à marcher vers l'est, nous nous trouvâmes au milieu de cours d'eau sans nombre, cours d'eau sinueux qui, par leurs enlacements, leurs anastomoses, formaient un réseau semblable à celui que Livingstone a rencontré au couchant du Tanganika, et qu'il a comparé aux arabesques dont la gelée couvre les vitres. Ainsi le grand voyageur auquel on doit la découverte incontestée d'un tiers de l'Afrique, a vu au centre même du continent un terrain exactement semblable à celui dont nous parlons : un amas de sources, que traverse le Loualaba, fleuve encore énigmatique[1]. Il crut avoir trouvé dans cette rivière qui se dirigeait vers le nord la véritable source du Nil : supposition qu'a pu faire naître le volume d'eau inexpliqué de l'Albert Nyanza, mais que paraît démentir ce qu'on sait actuellement sur l'altitude et la direction de rivières découvertes ailleurs, principalement de l'Ouellé.

Arrivés à un endroit qui s'était effacé de la mémoire de nos Niams-Niams, et où il était difficile de se procurer des guides, nous fîmes inutilement une couple de lieues qui nous conduisirent à l'ouest et au nord, en suivant la lisière d'une galerie splendide que nous avions à notre droite, et où des colobes au manteau argenté[2] prenaient leurs ébats.

Je me doutais bien que nous faisions fausse route. En me reportant à mon journal, j'acquis la certitude que nous reprenions le chemin que nous avions déjà suivi, et que nous allions directement à la place où nous avions reçu la visite d'Ouando.

1. Dans une de ses lettres, Livingstone appelle le Loualaba une *rivière lacustre*, désignation qui en caractérise la nature

2. Colobe guéréza.

Entre nous et la résidence du chef il n'y avait pas plus de trois milles. Ouando, il est vrai, n'était pas à la mbanga ; mais il valait mieux faire un détour et gagner la zèriba de Sâmate sans courir de nouveaux risques. Nous revînmes donc sur nos pas.

Notre approche fit prendre la fuite à beaucoup d'indigènes, vraisemblablement des femmes occupées aux travaux des champs, car le terrain qui bordait la galerie était nouvellement pioché pour être planté en patates. Des chiens erraient çà et là ; nos Mittous les poursuivirent et les emportèrent, après les avoir transpercés. Tableau déchirant que la vue de ces pauvres bêtes se tordant au bout des lances. J'avoue d'ailleurs que, dans cette contrée, le chien m'a toujours inspiré, par ses vertus, plus de sympathie que les hommes. A qui voudrait me le reprocher, il suffirait de regarder parmi nous, pour éprouver parfois le même sentiment. Que, par exemple, on soit témoin de la scène suivante : Une bande d'émigrants traverse une grande ville. C'est un dimanche ; la foule en habits de fête contraste vivement avec ces expatriés couverts de haillons. Quelle impression ce tableau fait-il à celui qui le regarde? Ce n'est pas la misère de l'homme, résultat du vice ou de la paresse, qui l'émeut ; c'est le chien, compagnon fidèle, qui suit l'exilé, qui partagera sa douleur ou sa joie, et qui, avec un entier oubli de lui-même, acceptera le sort rigoureux de ce rude vagabond.

Nous dirigeant alors au levant, nous marchâmes pendant trois heures dans une savane déserte qui nous conduisit au Mbroùolé ou rivière d'Ouando, et nous campâmes à la rive gauche d'une galerie où la végétation était d'une si grande magnificence, qu'oubliant mes fatigues, j'herborisai jusqu'au soir. Le gibier ne manquait pas, et nous eûmes pour souper de l'antilope rôtie de différente espèce.

Ce fut par une matinée sombre et pluvieuse que le jour suivant il fallut nous ouvrir un passage à travers le fourré et traverser la rivière. Ce n'était pas assez d'être mouillé jusqu'aux os : il y avait là — calamité sans fin — à subir les attaques du rotang, dont les épines sans nombre, pareilles à des hameçons à brochet, traversent les habits, pénètrent dans la peau, et qui, recouvrant tous les arbustes, s'élancent dans toutes les directions sans autre but apparent que de saisir et de torturer le voyageur.

Le passage de la rivière effectué, nous prîmes au nord ; et

traversant deux cours d'eau pareils au précédent, nous arrivâmes à un district cultivé et populeux qu'arrosait le Mbroûolé.

Là nous attendaient les Faroûks qui avaient pris les devants pour battre le pays, et dont les recherches avaient été fructueuses. Surprise au moment où ses compagnons cherchaient leur salut dans les bois, une jeune femme, poursuivie par eux comme une antilope, était tombée entre leurs mains. C'était une femme d'un rang élevé, ainsi que le prouvaient le magnifique tablier de peau de bête dont elle était revêtue et la profusion de colliers de dents qui formaient sa parure. A en juger par les nombreux trophées de chasse qu'elle portait, elle devait être l'épouse d'un Nemrod.

Il est rare qu'en pareille occasion les hommes soient faits prisonniers ; habitués à ne pas voir de différence entre la capture et la mort, ils se défendent jusqu'au bout avec l'énergie du désespoir. Leur capture, d'ailleurs, ne serait pas avantageuse. Dans les expéditions commerciales où toutes les forces sont absorbées par le transport et le soin des bagages, il est de règle de ne jamais appliquer le chéba, c'est-à-dire le joug, à des adultes qui, pendant la marche, exigeraient une surveillance et une contrainte impossibles, et auxquels leur esprit de révolte enlève toute valeur comme esclaves.

Le Mbroûolé, qui, après avoir reçu de nombreux affluents venant du sud, prend, à dix milles en aval, des proportions importantes, n'était là qu'un simple ruisseau bordé de galeries comme nous avions l'habitude d'en voir. Je n'aurais jamais reconnu dans ce faible cours d'eau la branche principale de la rivière, sans le nom que lui donnaient les indigènes, et si je n'avais observé que les Niams-Niams apportent une grande exactitude dans la nomenclature des eaux de leur pays.

A l'endroit où nous étions alors, le Bahr-el-Ouando, ainsi que les Khartoumiens appellent le Mbroûolé, se dirigeait vers l'ouest; et bien qu'il eût déjà recueilli de menus tributaires, ce n'était qu'un fossé de quelques pieds de large, coulant dans une dépression ayant cinq cents mètres d'une rive à l'autre et boisée d'une haute futaie.

L'humeur intraitable que montrent les captifs niams-niams, révolte qui chez eux provient de la crainte d'être mangés; rendait plus frappante la conduite pleine de calme et de douceur de notre riche prisonnière. Elle causait, sans témoigner la moindre inquiétude, et nous donnait sur le pays les renseigne-

ments qui lui étaient demandés. J'en tirai cette conclusion que, chez les Niams-Niams, les femmes prises à la guerre sont conservées comme esclaves, et non sacrifiées à l'anthropophagie des vainqueurs.

Guidés par notre captive, nous traversâmes le Mbroûolé, et nous prîmes possession des huttes de l'autre bord, où vers midi nous étions installés commodément.

Le peu de distance qui nous séparait du bois rendant une attaque de nuit plus que probable, je fis dresser ma tente au milieu des cases, et le soir je n'éteignis pas ma lampe qui brûla jusqu'au matin. Il en résulta que mon abri transparent, produisant dans les ténèbres l'effet d'une lanterne, servit de but à l'ennemi, et qu'à mon réveil je trouvai à la pointe de ma tente plusieurs flèches plantées dans la toile; je les ai gardées en souvenir de notre bivac du Bahr-el-Ouando.

Toute la nuit s'était passée en escarmouches de la part des indigènes, auxquels avaient répondu nos avant-postes; mais les événements des derniers jours m'avaient habitué à la fusillade, et j'avais dormi en toute sécurité. Avant d'arriver jusqu'à moi, l'ennemi aurait trouvé les porteurs couchés autour des feux, puis les soldats restés au camp, et les gens de ma suite qui n'auraient pas manqué de donner l'alarme.

Pour rentrer dans la bonne voie il nous fallut retraverser le Mbroûolé, dont nous suivîmes la rive gauche. Après avoir fait ainsi environ deux lieues dans la direction de l'ouest, nous repassâmes la rivière une troisième fois; puis marchant au nord, à travers un pays cultivé, dont le terrain s'élevait graduellement, nous atteignîmes de grandes nappes de gneiss, les premières que nous eussions vues depuis le commencement de notre voyage de retour. Ce gneiss offrait ici un intérêt considérable, en ce sens que, placé au levant du terrain accidenté qu'à notre premier passage nous avions trouvé entre le Mbroûolé et le Lindoukoû, il semblait appartenir à la chaîne de hauteurs qui croise la ligne de faîte du bassin du Nil.

Laissant derrière nous cette localité d'un si grand intérêt, nous descendîmes d'une manière évidente, et nous retrouvâmes les marais herbeux, dont les eaux, s'écoulant vers le nord, vont rejoindre le Lindoukoû. Le sentier avait disparu; la caravane passa pêle-mêle à travers l'herbe haute et les buissons de phrynia qui couvraient d'un tapis à demi flottant les profondeurs du bourbier. On apprend à franchir ces fondrières sans plonger dans la

vase; il faut, pour cela, courber la touffe ligneuse ou herbue qu'on a devant soi, en glissant le pied lentement, sans le lever, de manière que la touffe abattue puisse supporter le poids du corps.

Après avoir traversé le dernier de ces marais, la bande s'arrêta près d'un groupe de hameaux niams-niams; nous ne devions plus en trouver d'autres avant de gagner le territoire d'Abd-es-Sâmate. Bien que depuis le commencement des hostilités tout le pays fût sur le qui-vive, notre approche surprit les habitants; une foule de circonstances, les accidents de terrain, les cours d'eau, les bandes désertes qui séparaient les districts, influaient sur notre marche et empêchaient que l'on ne pût prévoir nos mouvements avec certitude. Mais pour n'avoir pas précédé notre venue, la fuite des gens n'en fut que plus rapide, et le gros de la caravane n'était pas arrivé que toutes les cases étaient désertes.

Dix lieues seulement nous séparaient de la zèriba d'Abd-es-Sâmate, zèriba hospitalière, que notre désir était de gagner au plus vite.

Le lendemain de bonne heure, nous étions au bord du Lindoukoû, cette branche occidentale de l'Youbbo qui, par sa direction au levant, se distingue des autres rivières de cette région, et qui de ce côté, on se le rappelle, est le dernier tributaire du bassin du Nil. Grossi par les eaux des nyalnyams, ces fondrières herbues que nous venions de traverser, il avait alors trente pieds de large à l'endroit où nous étions, et, encaissé entre des berges de vingt pieds de hauteur, il serpentait dans une savane bientôt remplacée par des bois.

Les futaies qui, dans le sud du pays des Niams-Niams, bordent les rivières, et dont la végétation est de la même nature que celle de l'ouest africain, ne se rencontrent plus ici. En arrivant aux collines de gneiss, nous avions retrouvé le *bush*, qui couvre entièrement le territoire d'Abd-es-Sâmate : une étendue de près de cinq cents milles carrés.

Tandis que dans la région des galeries les bois ne se présentent que sur le bord des cours d'eau, séparés les uns des autres par la savane, ici, comme dans le pays des Bongos, les eaux, quelle que soit leur importance, — ruisseaux ou rivières, — traversent des vallées découvertes et n'ont pas d'arbres sur les rives. Plus influencé par les saisons, le système hydrographique y est néanmoins plus caractérisé et donne au paysage des traits mieux

définis : à travers la forêt se déroulent, pareilles à des rubans de verdure, ces rives déboisées, mais chargées d'herbe.

Je passai la rivière à la nage pendant que la caravane la franchissait sur des troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre. Prenant au nord-est, nous traversâmes encore deux de ces prairies mouvantes dont nous avons parlé, et nous atteignîmes le Youbbo qui avait alors cinquante pieds de large et n'était pas guéable. Ne trouvant pas sur ses rives d'arbre assez grand pour nous servir de passerelle, nous fîmes à la hâte des radeaux avec de l'herbe.

Nous étions déjà depuis quelque temps sur notre ancienne route. Une marche d'une demi-lieue nous conduisit au bord de l'Ousé, qui, à cette époque, avait cinq pieds de profondeur sur vingt-cinq de large, et un courant tellement faible que c'est à peine si le déplacement de la gourde avec laquelle je le mesurai fut appréciable.

Les troupeaux de buffles que nous avions trouvés là, deux mois avant, n'avaient pas changé de pâturages. Nous nous mîmes à leur poursuite; et, à la chute du jour, deux superbes échantillons de la bande emplissaient nos marmites, qui depuis longtemps étaient vides.

Le matin du 1er mai nous fûmes rejoints par quelques Niams-Niams, sujets d'Abd-es-Sâmate, et qui, placés en sentinelles sur les frontières ennemies, avaient pris cette direction où les avaient attirés les coups de feu de la nuit précédente.

La dernière étape qui nous séparait de la zèriba fut bientôt achevée. Elle s'accomplit au milieu d'un bois charmant, distribué comme un parc, et nous fit traverser l'Yabo et l'Yabongo, où les marais herbeux envoient, par des canaux souterrains, les eaux qu'ils recouvrent de leur verdure.

A cette latitude, 4° 5′ au-dessus de l'équateur, la pluie n'avait pas encore eu d'influence sur les cours d'eau d'une longueur minime, et le développement de la végétation indiquait seul l'approche de la saison pluvieuse.

Nous avions rendez-vous avec les gens de Sâmate à l'endroit où notre premier camp avait été dressé lors de notre départ pour le sud, et qui se trouvait à deux lieues au couchant de la zèriba. Sâmate voulait fonder là un nouvel établissement ; l'ancien tombait en ruine, et le site qu'il occupait n'offrait pas les mêmes avantages relativement au plan de défense que méditait le Kénousien. Celui-ci, outre Ouando qui le menaçait au midi, avait,

du côté de l'ouest, à combattre Mbîo, frère de l'autre, et qui possédait le territoire situé sur la rive droite de l'Youbbo inférieur. Un mouvement combiné de ces deux chefs aurait mis la zèriba en grand péril. Pour prévenir ce danger, Abd-es-Sâmate résolut d'entrer immédiatement en campagne, d'abord contre Mbîo, et d'infliger ensuite à Ouando le châtiment que ce dernier méritait.

Quant à moi, je devais me retirer avec les blessés et les gens de ma suite sur les rives du Nabambisso, et y rester jusqu'à la fin de l'expédition

CHAPITRE XVIII.

Solitude et famine. — Fourmis au naturel. — Triste perspective. — Expédition à l'est. — Marais couvert de papyrus. — Nourriture repoussante des Niams-Niams. — La zèriba de Merdyâne. — Une hyène en chasse. — Nous nous perdons. — Réception à la zèriba de Touhâmi. — Aspect du Mondou. — Mariage de Gyabir. — Découverte de la source du Diour. — Le mont Baghinzé. — Végétation. — Gneiss et disthène. — Campagne contre Mbiô. — Disparition de trois porteurs. — Crânes nos 36, 37 et 38. — Indifférence des Nubiens. — Horrible scène. — Changement de nourriture. — Invasion de fourmis. — Étrange manière de franchir le Soué. — Nouvelles désastreuses. — Bonne chasse. — Valeur de l'extrait de viande. — Retour des absents. — Aventures de la colonne expéditionnaire. — De Rikkété chez Kanna. — Acquisition d'un chien, et sort tragique de celui-ci. — Désappointement. — Nganyé. — Pont suspendu.

Après la fatigue et les émotions du dernier voyage, nous fûmes heureux de nous reposer dans l'épaisse forêt qui borde le Nabambisso. Des huttes spacieuses avaient été faites pour nous recevoir et nous y étions commodément installés; la pluie avait modéré la chaleur, et l'air vivifiant, chargé des senteurs balsamiques des bois, ranimait l'esprit et le corps.

Trois ans auparavant, le pays était encore cultivé; mais livrées à elles-mêmes, les racines et les souches que le défrichement n'avait pas détruites avaient émis de nouveaux rejets; les arbres et les buissons, redoublant de vigueur, avaient effacé jusqu'aux dernières traces des champs; et les proportions gigantesques du feuillage témoignaient de la puissance génératrice du désert et de la faiblesse de l'homme vis-à-vis des forces persistantes de la nature.

Je passai dans cet endroit charmant les premiers jours de mai, qui est également sous cette latitude un « mois de délices »[1]. La saison pluvieuse ramène la vie partout et donne à la verdure nouvelle une exquise fraîcheur. Du matin au soir je me promenais dans les bois et j'enrichissais mon herbier, tandis que Sâ-

1. Qualification du mois de mai en allemand : *Wonnemonat*, mois de délices.

mate s'occupait activement de ses constructions. Des centaines d'indigènes coupèrent dans la forêt voisine des troncs d'arbres qu'ils plantèrent à côté les uns des autres dans une tranchée profonde; celle-ci fut ensuite comblée, et il y eut un carré palissadé, de cent pas sur chaque face, prêt à recevoir les cases. Bref, si rapidement avaient marché les travaux, que le cinquième jour les blessés venaient prendre possession de leur nouvelle demeure, et que l'ancienne zèriba pouvait être évacuée. L'armée, pendant ce temps-là, avait fait ses préparatifs, et Abd-es-Sâmate put entrer immédiatement en campagne.

Pour moi, la perspective n'avait rien d'agréable; en mettant les choses au mieux, l'absence de mon hôte serait au moins de vingt jours; et pour faire durer jusque-là nos provisions, il fallait tout d'abord se rationner rigoureusement. Pas de bétail d'aucune sorte; peu de chose à espérer de la chasse; et pour toute ressource, les vingt poulets niams-niams, petite espèce s'il en fut, qu'Abd-es-Sâmate avait tirés pour moi de je ne sais où. Ces poulets inestimables devinrent l'objet de ma sollicitude, et je peux dire une cause de soucis. Je dus commencer par leur construire une cage où ils n'eussent rien à craindre des maraudeurs; puis il fallut les nourrir, et sur ma provision d'éleusine dont chaque grain était compté.

Ma ration quotidienne se composait donc d'une volaille à peine grosse comme une perdrix, et d'une simple tranche de pain d'éleusine, à la fois amer et grossier. Par le temps frais et apéritif dont nous jouissions alors, ce menu était fort insuffisant, et je ne tardai pas à éprouver les angoisses de la faim. La saison, avons-nous dit, n'était pas celle de la chasse; mais en eût-il été différemment que je ne me serais pas aventuré bien loin: je n'avais qu'un petit nombre d'hommes armés de fusils, et en prévision d'une attaque, qui n'avait rien d'improbable, il ne fallait pas s'éloigner du camp.

Je me demande encore aujourd'hui comment mes Bongos ont fait pour vivre pendant cette période de famine. Ils avaient, il est vrai, un talent merveilleux pour trouver dans les bois tout ce qui pouvait être mangé. Stimulé par leur exemple, je cherchai avec ardeur aux environs de quoi suppléer à l'insuffisance de mes provisions de bouche.

Une énorme fourmilière s'élevait près de l'ancienne zèriba. La nuit, chaque fois qu'il avait plu fortement, des myriades de termites sortaient de cette fourmilière, prenaient leur essor et

revenaient bientôt s'abattre au pied de leur forteresse, où, après s'être dépouillés de leurs ailes, qu'ils s'arrachaient avec leurs pattes antérieures, ils formaient des monceaux dont on emplissait des paniers. Pour faire tomber ceux qui restaient dans l'air à voler en masse autour de l'édifice, on enflammait au-dessous d'eux des torches de paille, et c'était bientôt une pluie d'insectes.

Ces termites, qui appartenaient à la classe sexuée et qui étaient des mâles, avaient le corps excessivement gras. On en faisait frire une partie et bouillir le reste pour en avoir l'huile : ressource précieuse, car nous étions dépourvus de graisse de toute espèce. Souvent je les mêlais à des grains d'éleusine, et les mangeais au naturel, dans le creux de la main : *more avium*. Avec cela et le peu d'extrait de viande qui me restait de ma provision faite chez les Mombouttous, j'aurais très-bien vécu, si j'avais eu de la farine en quantité suffisante et des légumes. Mais ceux-ci manquaient absolument; les derniers tubercules avaient été dévorés, et ce n'était pas encore la saison des courges; les feuilles de ces dernières, qui entrent dans le régime habituel des indigènes, paraissaient à peine. Je cherchais partout la mélochie des Arabes, espèce de corchorus, qui se rencontre dans toute cette région, aussi bien dans les lieux sauvages qu'à l'état cultivé. Avec cette plante, qu'il faisait cuire comme des épinards, et en buvant une infusion de thym, Baker, à son retour du lac, vécut pendant des semaines. Mais à l'époque où elle m'aurait été si précieuse, la mélochie ne faisait que montrer ses premières pousses, et mes recherches quotidiennes ne me procuraient jamais qu'un plat d'une bouchée.

Plus la misère était grande, plus je m'efforçais de trouver dans les joies de l'esprit un dédommagement aux privations du corps. Lorsque la réalité devenait trop pressante, je recourais à l'idéal et me plongeais dans le fourré, où les splendeurs de la végétation détournaient ma pensée des cris de l'estomac. En aucun lieu du monde le botaniste ne saurait s'ennuyer. Tant qu'il a sous les yeux la moindre plante, le moindre germe de vie, son esprit surexcité lui rend des forces; et nulle part je ne pouvais être mieux placé qu'au bord du Nabambisso, où la nature est si prodigue de ses dons.

J'avais peu de livres et je les avais lus mainte et mainte fois, surtout le journal de Speke et le récit de Baker, où je retrouvais dans les difficultés dont ils rendaient compte celles que j'éprouvais moi-même.

Pendant mes heures de solitude, quand l'averse me retenait chez moi, j'étais trop heureux lorsqu'une ligne d'impression me donnait à lire quelque chose de neuf. Le papier gris, papier buvard, qui me servait pour dessécher mes plantes, et dont j'avais un stock considérable, était muet; mais les cahiers, formés d'un petit nombre de feuilles pour que la dessiccation fût plus rapide, avaient le dos recouvert d'une bande imprimée. Celle-ci généralement était fournie par le *Times*, que la solidité du papier, le meilleur que l'on connaisse, m'avait fait choisir; et l'article du jour, les réclames, les lettres au rédacteur, les annonces les plus brèves étaient lus avidement. Supplice de Tantale, que de voir au centre de l'Afrique, ici l'énumération des merveilles du Palais de Cristal, le programme des concerts, le récit des fêtes enivrantes; et là, en vedette : « Porto de montagne, à vingt schellings les douze bouteilles, franc du 5 pour 100 habituel d'alcool. » Bien emballées dans une jolie petite caisse, que ces douze bouteilles auraient été d'un transport facile pour mes Bongos! Je regrettais nos jours de guerre, jours périlleux, mais où l'on mangeait; et le proverbe espagnol me revenait sans cesse à la mémoire : « Pas de malheur pour un estomac plein. » La nuit, ainsi que Baker, je rêvais de pale ale et de bifteck. Il me semblait qu'après un bon repas on devait mourir tranquille, et se contenter pour épitaphe de ces paroles d'un guerrier romain : « Tout ce que j'ai bu et mangé, voilà ce qui reste de moi. »

A la fin tout idéal s'évanouit : boire et manger fut le thème unique de mes pensées et de mes rêves. Les trois semaines étaient écoulées et pas de nouvelles d'Abd-es-Sâmate. Il n'y avait plus moyen de rester là. Pour échapper au désastre qui nous menaçait, je résolus de me rendre au plus prochain établissement. A quarante milles du côté de l'est, près d'une haute montagne qui avait pour moi un intérêt particulier, se trouvait l'une des zèribas de Touhâmi.

Le pays était sûr; une grande partie de la route se déroulait sur le territoire de Sâmate, où chemin faisant nous rencontrerions une petite zèriba, propriété de mon hôte. Pour cette course, dix porteurs me suffisaient. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie ils m'accompagnèrent.

Partis le 21 mai, nous traversâmes le Boddo, situé à l'est de l'ancienne zèriba, puis deux autres ruisseaux, et nous atteignîmes l'Houhoû. Ce dernier serpentait dans un bois formé d'une grande

variété d'arbres, parmi lesquels je fus très-surpris de rencontrer le *sparmannia* du sud de l'Afrique.

Les bords du ruisseau eux-mêmes étaient couverts d'épais buissons de *stipularia* d'une nouvelle espèce, dont les fleurs agglomérées, entourées d'un involucre en forme de cornet et d'un rouge pourpre, donnent à cette plante intéressante un aspect singulier. Cette stipulaire est l'un des traits caractéristiques de la végétation riveraine des cours d'eau du pays. L'Houhoû traversé, nous gagnâmes un ravin de cent pieds de profondeur, où le lophire ailé composait d'admirables bosquets. Deux autres ruisseaux, dont le lit était plein, ruisseaux qui se dirigeaient tous deux vers le nord, furent passés; et allant toujours au levant, nous arrivâmes chez Ghitta, l'un des agents de Sâmate.

Après le jeûne des dernières semaines, nous restâmes confondus de l'hospitalité de notre hôte : il nous donna du grain pour les porteurs, plaça devant nous plusieurs pots de bière d'éleusine, et fit, en somme, plus que nous n'avions le droit d'attendre. A cette abondance s'ajoutèrent les nombreuses tourterelles que je tuai dans le bois voisin, au grand divertissement des indigènes. Ces tourterelles à collier blanc, qui paraissent se rencontrer dans toute l'Afrique centrale et en toute saison, pullulent dans les endroits qu'elles affectionnent et manquent complétement dans certaines localités; par exemple autour de notre zèriba, où elles nous auraient été si précieuses.

Différent de la contrée précédente, le pays nous offrait de nouveau de profondes déchirures, alternant avec des ondulations du sol, et nous retrouvions des plateaux coupés de ravins et de défilés.

En sortant du village de Ghitta, le chemin tourna au sud-est, franchit un ruisseau profondément encaissé, puis, se déroulant toujours dans la même direction, il nous fit traverser un district animé par des fermes et des hameaux nombreux, et où quelques champs de sorgho témoignaient de l'influence des voisins de l'est sur les travaux des habitants. Ce district, appelé Madikamm, tire son nom du second des ruisseaux qui passent au levant du hameau de Ghitta.

La plupart des hommes capables de porter les armes ayant suivi Abd-es-Sâmate, on n'apercevait guère que des femmes et des enfants, qui, à notre approche, rentraient précipitamment dans leurs jolies cases et s'y enfermaient.

D'après le nombre des crânes d'animaux que portaient les

arbres votifs, il était facile de voir qu'en certaines saisons la chasse était fructueuse; mais le pays ne semblait pas offrir une aussi grande variété d'antilopes que ceux des Bongos et des Mittous. Différents voyageurs, qui ont visité le midi de l'Afrique, ont remarqué que dans tous les endroits où il y a beacoup d'éléphants, le nombre des antilopes est relativement restreint. Je l'ai également observé dans cette région; le bruit que font les colosses dans la forêt pendant leur marche nocturne trouble dans leur retraite les espèces timides, et celles-ci vont chercher ailleurs plus de repos.

Laissant derrière nous les groupes de cases du Madikamm, nous atteignîmes une dépression marécageuse d'une longueur d'environ mille pas, et dont l'abondante rivière était couverte d'une forêt de papyrus à demi flottants. Ces derniers, appelés *bodoumôs* par les Niams-Niams, ont donné leur nom à cette rivière qui se dirige au nord, vers le territoire des Baboûkres.

Depuis mon arrivée dans l'intérieur, c'était la première fois que je revoyais le papyrus, et je le retrouvais à une distance considérable des deux principaux affluents du haut Nil. Il caractérise ici la région marécageuse du cours supérieur du Soué, région où, pressé de toute part, le faible débris de la peuplade des Baboûkres mène sa dure existence. Le territoire de cette malheureuse tribu situé vers le nord commençait à une lieue seulement du point où nous passions la rivière.

A partir du Bodoumô, le sentier prit à l'est-sud-est et conserva cette direction jusqu'à la fin du voyage. Aux premiers hameaux que nous atteignîmes, les habitants nous accueillirent avec une extrême méfiance : les soldats des établissements voisins et les caravanes qui traversent le territoire de Sâmate les exploitant de la façon la plus arbitraire.

En quittant les dernières cases, nous entrâmes dans une plaine déboisée, mais couverte d'herbe d'une hauteur imposante, renfermant divers arbustes qui, nouveaux pour moi, attirèrent vivement mon attention. Beaucoup d'entre eux étaient en pleine fleur; et je continuai ma route, un bouquet magnifique à la main, justifiant ainsi le nom de Mbarik-Peh (mangeur de feuilles) que m'avaient donné les indigènes.

Il m'arriva bientôt de prendre un bain involontaire. Si attentif que l'on fût à marcher légèrement et avec lenteur sur le tapis mouvant des marécages, d'après la méthode dont j'ai parlé plus haut, la traversée de la fondrière n'était pas toujours heureuse :

ici principalement, où je voyageais avec peu de monde et où, chaque fois que j'étais à la tête de mes hommes pour chercher la meilleure passe, il m'arrivait quelque mésaventure. Étant donc en avant, je mis le pied sur une herbe verte dont l'épaisseur apparente cachait une mare où j'enfonçai de plus en plus, et d'où l'on me repêcha couvert de bourbe des pieds à la tête. L'enlèvement de cette fange tenace, le changement d'habits et le nettoyage de mes effets nous arrêtèrent pendant une heure.

Bien qu'on eût la même température que chez nous en juillet, ce fut en claquant des dents et transi jusqu'à la moelle que je poursuivis ma route, car le ciel était nuageux et le vent soufflait avec force. Les hautes herbes continuaient à nous masquer le pays, ne laissant voir que les arbustes à grandes feuilles et à fleurs rouges ou bleues qui, çà et là, surgissaient de la verdure ondoyante. Tout à coup un ruisseau profond, de quinze pieds de large, nommé le Kichî, interrompit le sentier. Les branches des arbrisseaux qui couvraient la rive furent ployées, comme il est d'usage en pareil cas; et sur ce pont branlant chacun passa, en mettant tous ses soins à garder l'équilibre.

Le Kichî traversait d'un cours rapide la nappe unie de la savane, en se dirigeant au nord vers le pays des Baboûkres, où il reçoit le Bodoumô, et va promptement grossir le Soué, qui chez cette tribu est déjà un cours d'eau important.

Au delà du Kichî, la plaine conserve le même caractère. Arrivés au Nambia, ruisseau limpide qui babillait entre des roches de gneiss, nous nous arrêtâmes pour chercher des pintades, dont le cri alléchant se faisait entendre aux environs. Restés depuis un mois sans en voir une seule, nous les retrouvions en abondance; désormais je pouvais compter sur le rôti quotidien.

Je fis également dans cet endroit la découverte d'un aloès à fleurs verdâtres, qui partout se faisait remarquer dans les grandes herbes, bien que sans les dominer.

Pendant que nous nous reposions au bord du Nambia, nous vîmes arriver Merdyâne, qui, accompagné de plusieurs indigènes, venait me souhaiter la bienvenue. Merdyâne appartenait à la garde noire d'Abd-es-Sâmate et avait pour mission de défendre la frontière orientale du Kénousien. Avec trois hommes pourvus d'armes à feu, il tenait garnison dans une petite zèriba entourée de champs de maïs, et que protégeait un grand ravin, au fond duquel passait un ruisseau dont l'eau était abondante. Pour gagner l'établissement, il nous fallut rebrousser chemin

et faire une lieue sur un terrain cultivé qui allait en descendant.

Nous eûmes bientôt un magnifique horizon : dans le lointain s'élevait au sud-est la masse imposante du Baghinzé, tandis qu'un peu au nord de celui-ci apparaissait la pointe d'une colline appelée Damvo, l'un et l'autre à une distance de neuf à dix milles. Dans la dernière partie de la marche, qui ce jour-là fut de huit lieues, nous rencontrâmes l'une des nombreuses stations que l'encephalartos, le *mvouéhpiah* des Niams-Niams, a dans cette province.

L'hospitalité la plus attentive nous attendait à la zèriba, dont les cases étaient propres, d'une forme élégante, et où j'eus une nouvelle occasion d'étudier l'installation des Niams-Niams. Merdyâne fournit à mes hommes du grain en abondance et me donna du maïs vert, qui, pour moi, était une friandise. Deux choses seulement ne purent nous être procurées : du sel et de l'huile, à défaut de beurre; ce qu'employaient les gens du pays était trop suspect d'un mélange de graisse humaine pour entrer dans ma cuisine. Quant au sel, Richane, qui ne montrait plus rien de ses connaissances culinaires, et qui, en même temps que son habileté, semblait avoir perdu la mémoire, Richane avait oublié ce condiment indispensable.

La nourriture des indigènes, qui leur fut offerte à plusieurs reprises, inspirait souvent à mes nègres un profond dégoût. Parmi les curieux qui se pressaient à la zèriba pour me contempler, vint un vieillard gros et gras qui, selon l'usage du pays, portait au côté une gibecière renfermant les provisions de bouche sans lesquelles un Niam-Niam ne va jamais à une lieue de sa demeure. Allagabô, le petit Bongo que j'avais donné pour camarade à mon Akka, voyant sortir de cette gibecière entr'ouverte deux pattes rissolées, qui lui parurent être les pieds d'un cochon de lait, voulut regarder de tout près le morceau friand, et trouva un chien rôti qui lui fit horreur et lui valut d'être rossé d'importance. Une autre fois, Gyabir, l'un de mes interprètes niams-niams, qui avait retrouvé ses mets de prédilection, donna au même Allagabô une jatte de lougma (bouillie de grain) dans laquelle se trouvaient de petits morceaux de viande qui ressemblaient à des cuisses d'oiseaux; mais c'étaient des cuisses de grenouilles; et Allagabô, qui se réjouissait de l'aubaine, fut saisi de dégoût.

Je passai chez Merdyâne toute la journée du lendemain afin d'explorer les environs, et je rapportai de ma course tant de pintades que je pus en donner à toute ma bande. Ce jour-là, pour la

première fois, je tuai un calao noir (*tetmoceras abyssinicus*). J'avais déjà vu cet oiseau dans les zèribas du pays des Bongos, où il est apprivoisé comme bête de luxe, et où, peu de temps après son introduction dans la basse-cour, on le voit aller et venir parmi les volailles avec les allures vaniteuses d'un coq.

Le soir à la tombée de la nuit, comme je revenais à la zèriba, j'eus l'occasion de faire une remarque intéressante. Deux animaux de grande taille passèrent vivement dans l'ombre, et si près de moi qu'instinctivement je fis un bond de côté. Si rapide était la course, que les deux bêtes ne se doutèrent pas de notre présence; car ayant fait un crochet, le premier animal nous effleura de nouveau, entraînant l'autre à sa suite. Mes gens prétendirent que c'était une hyène qui poursuivait une antilope; mais n'ayant jamais vu d'hyène chasser à courre, je mis en doute l'assertion de mes hommes; et le lendemain, de bonne heure, je me rendis à l'endroit où les deux bêtes avaient passé devant nous, afin d'examiner leurs traces. Mes gens avaient eu raison; il ne me restait aucun doute : les empreintes, qui témoignaient de l'acharnement de la poursuite, et qui étaient faciles à reconnaître, étaient bien celles d'une hyène tachetée et d'un bubale.

L'hyène tachetée (*hyœna crocuta*) appartient, dans cette région, à la catégorie des animaux rares. Même chez les Dinkas, malgré l'abondance du bétail, on ne la rencontre qu'isolément. Il est très-probable que si elle recherche une proie vivante, si elle la poursuit et l'attaque de haute lutte, cela tient à ce que, dans cette contrée, le lion ne lui laisse pas de reliefs suffisants pour se nourrir.

Beaucoup plus forte et plus féroce que l'hyène rayée des déserts du nord, cette espèce semble être répandue dans toute l'Afrique, à partir du dix-septième degré de latitude septentrionale. Sa dépouille, comme on peut le voir par les tabliers que s'en font les Niams-Niams, chez qui elle est une parure fréquente, varie singulièrement quant à la couleur et aux mouchetures; tantôt les taches sont claires et d'une forme vague, tantôt presque entièrement noires et nettement délimitées. D'après les Niams-Niams, il y aurait chez eux deux espèces d'hyènes : une grande et une petite. Cette dernière est peut-être celle qu'a observée le capitaine Speke sur la côte orientale, et qui semblerait former une espèce intermédiaire entre l'hyène tachetée et l'hyène rayée.

De la zèriba de Merdyâne à celle de Touhâmi, la route non-seulement traversait un district inhabité, mais elle franchissait

tant de ruisseaux qu'il était difficile de la reconnaître. Même pour les indigènes que Merdyâne me donna en qualité de guides, c'était un chemin peu connu; les rapports entre les deux zèribas étaient si rares, qu'au moment du départ, mes conducteurs se disputèrent relativement à la direction qu'il fallait prendre.

Devant nous s'étendait un pays plat; les arbres y étaient si élevés, les sentiers si étroits qu'on n'apercevait plus les deux montagnes dont nous avons parlé, et qui ne devaient pas être à plus de sept ou huit lieues. L'ignorance de nos guides nous mettait dans une très-grande perplexité; nous avions constamment la crainte de tomber chez les Baboûkres, gens hostiles et cannibales qui nous auraient eus complétement à leur merci.

Près de la zèriba de Merdyâne coulait un ruisseau du nom de Nakehmaka, qui se dirigeait au levant; nous le suivîmes jusqu'à son embouchure dans le Mabohdé, que nous traversâmes à l'aide des buissons dont la rive était couverte, et en sautant de branche en branche comme des oiseaux. Tous ces ruisseaux, qui contribuent à former le haut Soué, coulent directement du sud au nord et ont une forte pente.

A une lieue du Mahbodé, nous trouvâmes le Meiouah; nous fîmes encore une lieue au sud-est, et nous arrivâmes au bord du Soué, qui, en cet endroit, n'était pas plus large que les deux précédents et n'avait que de vingt-cinq à trente pieds d'une rive à l'autre. Pas un de ces cours d'eau n'était guéable; il fallut traverser à la nage ceux qui ne pouvaient pas être franchis au moyen de notre passerelle improvisée.

Nous entrâmes bientôt dans une forêt de bassias (*butyrospermum*), les seuls que j'aie vus dans le pays des Niams-Niams. Le fourré était si compact, le feuillage si épais qu'on ne pouvait voir à plus de dix pas devant soi. Nos guides s'égarèrent complétement. Pour comble d'infortune, le ciel se voila de nuées qui annonçaient un orage, et il n'y eut pas moyen de s'orienter d'après la direction des ombres. En plein fourré, la boussole ne pouvait guère nous servir; il aurait été d'ailleurs fort imprudent de quitter les sentiers pour se jeter à travers bois.

Ce fut avec bonheur que nous trouvâmes enfin deux cases abandonnées, qui, malgré leur délabrement, nous étaient d'un grand secours. L'orage avait éclaté, et la pluie torrentielle nous obligeait à passer la nuit dans ce lieu désert. A l'intérieur des huttes grouillaient des êtres rampants et courants, auprès desquels la vermine des lieux habités me paraissait être formée de

paisibles animaux domestiques. Pour échapper à d'odieux contacts, j'avais fait un amas d'herbe et de feuilles et m'étais glissé au milieu du monceau; mais des légions de termites rongeaient mon double matelas, des serpents et des lézards fourrageaient bruyamment dans le chaume de la toiture, et partout couraient des souris. Néanmoins, il fallait se résigner : je me bouchai les oreilles et finis par m'endormir.

Le matin, quand je m'éveillai, la pluie tombait toujours et fouettait les feuilles coriaces des bassias, comme auraient fait des grains de plomb. Affamé et grelottant, je me traînai vers la porte, et vis dans l'ombre du fourré les larges dos de mes hommes qui, narguant l'averse, fouillaient la terre dans l'espoir d'y trouver des racines : ils en furent pour leur peine. La faim nous obligea à partir malgré la pluie, et l'on se remit en marche à l'aventure. Nos pas se dirigèrent tout d'abord vers des collines de gneiss que l'on voyait à peu de distance s'élever au-dessus des arbres, et que nous voulions escalader pour reconnaître le pays; mais avant de les atteindre nous trouvâmes un chemin battu qui nous conduisit au bord du Cheubi, et qui, peu de temps après nous fit gagner un lieu habité.

Notre arrivée causa un grand émoi parmi les indigènes qui n'avaient pas entendu dire qu'il y eût un homme blanc dans leurs parages, et qui, en nous voyant, crurent à une expédition hostile. Mais bientôt rassurés par mes Niams-Niams, ils nous procurèrent des guides. Notre marche se fit alors au levant, à travers un pays bien cultivé où je tuai un grand nombre de pintades. Après avoir traversé le Mossouloungou, dont les bords sont formés de plaques de gneiss, nous arrivâmes avant le coucher du soleil à la zèriba de Touhâmi, où, parmi les gens de la garnison, mes Nubiens retrouvèrent des amis de Khartoum; la rencontre fut touchante.

Le gouverneur de l'établissement me reçut avec l'hospitalité ordinaire, et mit à ma disposition sa meilleure case que protégeait une haute palissade. Déjà, depuis un an, son maître, qui n'était rien moins que le rédacteur en chef du *Hokkoumdareh* lui avait annoncé mon voyage, et, de Khartoum, lui avait donné l'ordre de me recevoir avec tous les égards possibles.

La zèriba où j'étais alors, et près de laquelle passait l'Annighi simple filet d'eau, servait de point d'appui aux caravanes que Touhâmi expédiait des bords du Rohl dans le Mombouttou pour y chercher de l'ivoire. Située à la frontière du pays des Niams-Niams, elle formait avant-poste du côté des Baboûkres, dont le

territoire avait été jusque-là le grenier d'abondance des gens de Touhâmi, qui s'y approvisionnaient avant de partir pour le Sud. Mais fatigués de ces razzias permanentes, les Baboûkres voisins de l'établissement, qui étaient plus exploités que les autres, se ruèrent sur la zèriba peu de temps après mon départ, y mirent le feu et contraignirent les habitants à évacuer la place. Beaucoup de Nubiens et de Niams-Niams périrent dans la lutte; ceux qui réussirent à s'échapper — un très-petit nombre — se réfugièrent dans la zèriba la plus proche, zèriba qui se trouvait dans le Moundo, à une longue journée de marche, du côté de l'est, au sein des montagnes de Ziléi, que, du poste incendié, on apercevait à l'horizon.

Plus tard les établissements de Touhâmi furent cédés au fils de Ghattas.

Le chef indigène du district, chef autrefois indépendant, et que les gens de Touhâmi avaient réduit à l'état de vasselage, était l'un des nombreux fils de Renchi. Il s'appelait Indimma, et ne doit pas être confondu avec le roi du même nom, qui demeure au couchant, et dont Kifa était le père. Dès qu'il eut appris mon arrivée, Indimma vint me souhaiter la bienvenue et me donna sur le pays de nombreux détails.

A deux milles, au levant de la zèriba, se trouvait une colline de gneiss qui me servit de station pour relever les alentours de la place, et pour déterminer la position des montagnes qui se dressaient au loin. Les chaînes détachées que l'on voyait en grand nombre du côté de l'est devaient avoir une altitude de quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et se trouver à dix ou quinze lieues de mon point d'observation. Tous mes informateurs désignaient cette province montagneuse sous le nom de *Moundo* ou *Mondo*, et appelaient la chaîne principale Mbia Ziléï. Ils me dirent qu'au pied de ces montagnes se trouvait le village de Bédelli, chef indigène du district; village près duquel Touhâmi possédait une zèriba. En deçà des montagnes et de la zèriba, passait l'Issou, qui, d'après l'assertion de témoins oculaires, avait à cette époque de l'année (fin de mai) cinquante pieds de large et assez d'eau pour monter au cou de ceux qui le passaient à gué. Ce territoire me fut signalé comme produisant beaucoup de grain. Je vis en effet arriver à la zèriba plusieurs centaines d'hommes chargés de sorgho; je profitai de la circonstance pour m'approvisionner largement de cette espèce de grain qu'il est très-difficile de se procurer chez les Niams-Niams.

Tous les Niams-Niams que j'interrogeai à cet égard me répondirent que les gens du Moundo avaient des coutumes et une langue particulières, et qu'ils formaient un peuple différent du leur. Je ne saurais déterminer avec certitude la place qu'ils occupent dans l'ethnographie de la contrée, mais je présume qu'ils se rapprochent du groupe des Mittous, principalement des Abakas et des Loubas qui sont leurs voisins du côté du nord.

Ce Moundo ou Mondo n'a rien de commun avec le territoire du même nom, situé au sud du pays des Bongos et visité par Petherick en février 1858.

Le Moundo de Petherick est l'enclave occidentale des tribus dispersées des Baboûkres; celui des montagnes que j'ai vues figure déjà sur la carte du Dr Peney, qui, en 1861, partit de Gondokoro, et pénétra à l'ouest jusqu'à l'Ayi ou Yéi. Il se trouve également dans la carte de Petherick où, sous le nom de montagnes des Makrakas[1], il occupe exactement la place que j'assigne à ce territoire. Malgré les protestations de Petherick, beaucoup de géographes ont confondu les deux Moundo, et en ont tiré cette conjecture que l'Yéi était la partie supérieure du Diour, erreur que mon voyage a suffisamment démontrée.

La province montagneuse de Moundo est bornée à l'ouest par l'Issou, nom qui désigne le cours supérieur du Tondj. Au sud et au levant se trouve une aile du territoire niam-niam : projection qu'on appelle Iddi-o, et qui paraît s'étendre jusqu'à la contrée des sources de l'Yéi. Cette partie du pays des Niams-Niams est gouvernée par Ringhio, chef indépendant qui est le frère d'Indimma, et celui qui remplissait autrefois les fonctions d'interprète à la station que Petherick avait dans le Neangara. L'Iddi-o est arrosé par le Nzoro; il figure sur toutes les cartes sous le nom de Makarakka, terme collectif par lequel, ainsi que nous l'avons dit précédemment, tous les voisins de la frontière de l'est désignent les Niams-Niams.

Nous fîmes une halte d'un jour franc à la zèriba de Touhâmi, où l'on nous servit généreusement de la viande et des légumes. Dans les environs se trouvaient une quantité de plantes intéressantes, et j'enrichis ma collection de beaucoup de nouveautés. Là croissait, avec une abondance que je n'avais rencontrée nulle part, le protée d'Abyssinie, arbuste de quatre à cinq pieds,

1. Voy. *Journal of the royal geographical Society*, vol. XXXV, p. 289.

dont les fleurs d'un rose vif, en capitules de la grosseur du poing, me rappelaient nos pivoines et constituaient l'un des plus beaux ornements du bois. Une araliacée, qui n'est partout qu'un arbrisseau, le *cussonia*, formait ici un arbre, et portait sur une tige de trente pieds de haut sa couronne de grandes feuilles coupées en éventail ; tandis que près du ruisseau, des orchidées terrestres à grandes fleurs pullulaient dans l'herbe humide.

Cependant une moisson beaucoup plus riche m'attendait sur la haute montagne que nous avions en vue, et qui déjà, depuis quelques jours, me semblait devoir réaliser de grandes espérances. A cinq milles de la zèriba de Touhâmi s'élevait le mont Baghinzé, qu'on apercevait de loin et qui surgissait directement de la plaine, où sa masse aux pentes abruptes produisait l'effet d'une île.

Le 27 mai, accompagné de Gyabir, mon interprète niam-niam, et suivi de quelques soldats indigènes appartenant à la zèriba, je me dirigeai vers ce point d'un si vif intérêt.

Pour Gyabir, notre arrivée chez Touhâmi avait été l'occasion d'un grand bonheur : il y avait trouvé une épouse, ce qu'il cherchait depuis longtemps et ce qu'il avait en vain demandé à Abd-es-Sâmate et à Souroûr. Le chef de la zèriba avait un stock considérable dudit article ; et une esclave de plus ou de moins le touchant fort peu, il avait fait don à mon interprète d'une jeune fille de race louba. Il n'est pas facile à un homme sans fortune de se marier en Afrique. S'il fait lui-même sa demande, il lui faut subir toutes les exigences du père de la future. Ce n'est qu'en s'adressant au chef du district, tout-puissant en pareille matière, qu'il peut arriver à prendre femme sans bourse délier ; et comme on le voit par le cas de Gyabir, la requête ne réussit pas toujours. Mais revenons à notre excursion.

Après avoir fait deux lieues en marchant à l'ouest d'abord, puis au sud-ouest, marche qui nous fit retraverser les petits affluents que le Soué recueille sur la rive droite, nous atteignîmes le Damvo, colline de gneiss aux versants rapides, au sommet aigu, dont la hauteur au-dessus de la plaine est d'environ deux cents pieds. J'en fis l'escalade pour observer de nouveau la chaîne qui se déployait au levant. Les pentes abruptes de la colline étaient couvertes de sansévéria, et, jusqu'au sommet, les arbres et les buissons les plus charmants sortaient des fissures et des anfractuosités du roc. Un panorama splendide s'offrit à mes regards ; et pour la première fois, dans ce voyage, j'eus sous les yeux une

scénerie de montagne qui permettait de reconnaître d'une manière précise les caractères de l'orographie de cette partie de l'Afrique. Des éminences, des plateaux inclinés, des mamelons épars couvraient tout le pays, et ressemblaient à des îles que dominait de très-haut la crête du Baghinzé, dont la masse, taillée à pic du côté de l'ouest, avait au nord une pente graduelle.

Par sa forme, cette montagne me rappelait un grand nombre des monts isolés que l'on rencontre dans la Nubie méridionale, surtout dans la province du Taka.

Le Baghinzé est seulement à quatre milles au sud-sud-est du Damvo; mais pour franchir cette courte distance, on est obligé de faire de nombreux détours parmi des quartiers de roche et à travers des fentes profondes, souvent au milieu d'un fourré d'herbes gigantesques. A moitié chemin fuyait rapidement un ruisseau au fond d'une crevasse que nous pûmes franchir d'un bond : c'était la *source du Diour*, la première source de l'un des tributaires les plus considérables du Nil-Blanc, source que pas un Européen n'avait encore vue.

Les Niams-Niams de mon escorte, gens du pays, m'affirmèrent que ce filet d'eau était bien le Soué, montrant ainsi que, malgré son insignifiance apparente, ils étaient habitués à regarder ce ruisseau comme la branche supérieure des eaux qui contribuent à la formation du haut Diour.

Ils ajoutaient que le Soué était la rivière la plus longue et la plus forte de leur territoire, que le Baghinzé était la plus haute de leurs montagnes, et que de toutes les sources qui en découlaient, celle-ci était la plus importante.

Pour atteindre le pied même du Baghinzé, il nous fallut moner une côte boisée d'arbres à haute tige. Ayant gagné la base de la montagne, nous nous arrêtâmes au bord d'un ravin profond, dans lequel un filet d'eau limpide babillait gaiement sur des roches tapissées de mousses et ornées de fougères élégantes. Nous étions alors au pied de la muraille que présente la montagne du côté de l'ouest. L'heure avancée du jour ne nous permit de gravir que l'un des contre-forts situé à l'extrémité méridionale de la masse, dont il n'atteignait que la moitié de la hauteur, éperon qui s'inclinait au nord-ouest par une pente rapide.

Dès les premiers pas, je fus frappé de la concordance que présentait la flore avec celle des hautes terres de l'Abyssinie. Sur les pentes unies du gneiss, le magnifique aloès aux fleurs rouges et jaunes formait de nombreux massifs, entre lesquels se dérou-

laient des pelouses de sélaginelle des rochers, où, de même que nos violettes, se montraient discrètement de gracieuses lobélies du plus bel azur. Isolée, et pareille à un aloès agrandi, contrastant avec le feuillage flexible des ravins ombreux du pied de la montagne, çà et là, une orchidée frappante, une eulophie dressait entre les quartiers de roches ses feuilles raides et charnues, dont les groupes épais imprimaient aux pentes un caractère nouveau et saisissant. Plus près des sommets et véritable représentant de la flore des grands monts abyssins, croissait une nouvelle espèce d'*hymenodictyon*, arbre nain remarquable, de la famille des rubiacées, famille qui, sous tant de formes diverses, fournit au moins un dixième des espèces de plantes que l'on trouve dans cette partie de l'Afrique.

Dans tous les endroits où, suintant sous la pierre, l'eau formait une source limpide, et, comme une veine brillante, serpentait sur le gris uniforme du roc, l'ensété ou bananier sauvage, qui en Afrique ne paraît pas se rencontrer à moins de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, avait élu domicile.

Ses feuilles minces et fragiles, à nervure médiane d'un rouge pourpre, étaient là de toutes les dimensions, tantôt formant une petite rosette qui ressemblait à un chou, tantôt, à la manière du pisang, posées sur une tige bulbiforme épaisse et courte, et atteignant jusqu'à vingt pieds de longueur. J'ai été frappé du peu de développement des pétioles, bien plus courts ici que chez le bananier que l'on voit dans nos serres : ce qui donne à la plante sauvage un aspect ramassé, très-différent du port gracieux auquel l'espèce cultivée doit la faveur dont elle jouit parmi nous.

Il n'est pas rare que l'ensété des montagnes ressemble d'une manière frappante au jeune plant du musa *sapientium*, qui seul est cultivé dans l'Afrique centrale ; mais le nombre de ses feuilles — j'en ai compté plus de quarante sur un seul pied — est toujours beaucoup plus grand que chez l'autre.

Au Baghinzé, je trouvai l'ensété en pleine fleur, mais ne paraissant pas devoir donner de fruits. Tel qu'il se montre à l'état sauvage, il diffère de tous les représentants de la famille en se dépouillant de ses feuilles au moment de la floraison ; il ressemble alors à un bulbe allongé, transformé en une tige de six à huit pieds de haut, portant à son extrémité une grappe de fleurs compacte et pendante.

Bien qu'on n'ait pas encore vu de pousses latérales à l'en-

sété sauvage, cela ne prouve nullement qu'il ne s'en produise jamais; et un seul exemple du fait, bien et dûment avéré, mettrait hors de doute, ce que tant de choses rendent probable, que l'ensété est la souche du bananier que l'on cultive en Afrique.

Avec les grandes herbes qui croissaient au pied de la montagne, nous eûmes bientôt improvisé des huttes où nous trouvâmes un abri suffisant contre la pluie diluvienne qui tomba toute la nuit.

Le lendemain matin, à mon grand désappointement, le ciel était couvert de nuées épaisses, et une pluie fine nous dérobait la plus grande partie du paysage. Mon séjour dans le pays était limité par le manque de vivres, dont on souffrait à la zèriba comme ailleurs; je ne pouvais donner qu'un jour à l'examen du Baghinzé, et, pour gravir la montagne, il fallait commencer immédiatement. Par un temps semblable, je ne me dissimulais pas que cette entreprise n'avait rien de séduisant pour mes guides; aussi ne fus-je pas étonné d'apprendre qu'ils avaient décampé pendant la nuit.

Je n'avais plus dès lors à compter que sur moi-même; et je partis accompagné de mes deux Niams-Niams, qui étaient chargés de mes portefeuilles, laissant mes Nubiens réchauffer leurs membres grelottants au feu du bivac.

Tout d'abord, ne voyant qu'à peu de distance devant moi, je fis fausse route; et ce ne fut qu'après de nombreux détours, après une série d'escalades à travers des crevasses ombragées d'épais buissons, et où abondaient les sources, que je trouvai la bonne voie. Cette dernière se rencontrait sur la pente septentrionale, qui s'étendait presque en ligne droite de la base au sommet. Le vent était si fort que mon grand chapeau, bien qu'il fût chargé de pierres, dut être mis de côté.

Arrivé au point culminant, qui est à l'extrémité méridionale de la crête, un magnifique tableau s'offrit à mes regards, surtout du côté de l'est et du nord-est, où la vue s'étendait à cinquante ou soixante milles. Cent pics différents se dressaient dans cette direction; je relevai les angles des plus importants, comparai mes relèvements avec ceux que j'avais faits la veille, et dessinai le panorama qui se déroulait sous mes yeux aux quatre points de l'horizon. Le cours du haut Tondj, nettement tracé dans le paysage, était facile à reconnaître; derrière lui commençaient à se montrer les gradins des Hautes-Terres de l'est.

Vues de cette hauteur, où disparaissait la pente de leur base,

les collines que projetait le Baghinzé au levant et au nord ressemblaient à des îlots rocheux surgissant d'une plaine horizontale, et se distinguaient entre tous par leur effet pittoresque. Trois autres cônes, formant éperon au sud-est, où ils s'élevaient sur une même ligne à quelques milles de distance, paraissaient également tout à fait isolés. Les deux premiers de ces trois monts, du côté du nord, s'appellent le Bondouppo et le Nagongo.

Dans cette région se trouvait une zèriba appartenant aux frères Poncet, dont les gens, de même que ceux de Touhâmi à l'égard d'Indimma, avaient imposé leur joug à Bendo, l'ancien chef, prince indépendant et fils de Renchi, comme était l'autre.

Les mesures que je pris alors me donnèrent pour le Baghinzé une hauteur relative de douze cent soixante-dix pieds de France. Malheureusement les observations barométriques que j'avais faites au pied de la montagne, afin de déterminer l'altitude au-dessus du niveau de la mer, ont été perdues; mais je ne crois pas me tromper de beaucoup en estimant cette altitude à quatre mille trois cents pieds.

La masse principale du Baghinzé est composée d'un gneiss où le mica est en si grande abondance que le plus souvent il offre l'aspect du micaschiste. Une particularité de la formation rocheuse de cette montagne est le grand nombre de cristaux de cyanite ou disthène qui la pénètrent dans tous les sens. Pareille association de disthène et de gneiss se rencontre rarement ; le Saint-Gothard, entre autres localités, en fournit un exemple.

Au pied de la montagne, dans les endroits où l'eau s'échappait d'entre les roches, étaient de grandes nappes de pierres brisées. Les feuillets de mica et les prismes de disthène d'une longueur d'un à deux pouces, lavés et brillants, se trouvaient là confondus et en si grande quantité, que l'on marchait sur leur couche épaisse comme à travers un amas de décombres. J'en ramassai plusieurs échantillons que j'ai rapportés en Europe.

Imposant par sa masse, isolé, ravagé par le temps, le Baghinzé se dressait devant moi comme un témoin de l'une des premières époques géologiques, comme un débris de la chaîne de hautes montagnes qui vers le sud devait former autrefois la limite du bassin du Nil.

Les grands arbres manquaient partout, et près des sommets la végétation était rare. Néanmoins, satisfait des découvertes dont j'avais enrichi mon herbier, je songeai au départ. J'avais mis quatre heures pour gravir la montagne; mais je connaissais

maintenant le chemin, et une heure me suffit pour regagner le bivac.

J'employai le reste du jour à dessiner dans ma hutte, éclairée d'une lueur crépusculaire. La pluie ne semblait pas vouloir finir; j'aurais cependant voulu rester là quelque temps pour explorer cette localité séduisante. Malgré l'humidité, l'air y était encore plus vif et plus pur que dans le pays des Niams-Niams, ce qui n'est pas peu dire; car tous les Nubiens qui arrivent dans ce pays, énervés par la vie qu'ils mènent au fond des zèribas, reprennent rapidement des forces, en dépit de leur maigre chère, et retournent vers le nord pleins de santé et de vigueur.

Mes compagnons, malheureusement, ne partageaient pas mes jouissances intellectuelles; et les plaintes que leur inspirait la pluie croissante furent si amères, que le troisième jour nous partîmes dès le matin.

Bien que la direction du sentier nous inspirât des doutes, nous gagnâmes assez promptement le Cheubi, à un endroit où il était resserré entre des berges de gneiss et formait un coude vers le nord. L'ayant traversé, nous atteignîmes les monticules rocheux de la forêt de bassias, où nous avions passé une nuit si misérable; et à la chute du jour, nous arrivions chez Merdyâne. Non-seulement la marche avait été de neuf heures, mais elle s'était compliquée du passage d'un grand nombre de ruisseaux, et jamais je n'avais été plus fatigué.

Le lendemain nous nous reposâmes. J'allai seulement tuer des pintades; j'en abattis un si grand nombre que mes gens en furent nourris pendant deux jours. Le reste du trajet eut lieu sous une pluie continue; et le 1er juin, dans la soirée, nous rentrâmes dans notre zèriba du Nabambisso.

J'y trouvai de bonnes nouvelles d'Abd-es-Sâmate, et la position était infiniment meilleure. Nous n'avions pas beaucoup de grain; mais on avait apporté des épis de maïs; les gourdes avaient mûri; les pintades s'étaient cantonnées dans le voisinage; et grâce à la pluie que nous avions toujours, d'excellents champignons, absolument pareils à ceux qu'on mange en Europe, se rencontraient partout. Si grande était l'abondance, que souvent je ne dînais que de foies de pintade aux champignons.

On fit en outre, à cette époque, une grande chasse au buffle, à laquelle tous les Bongos furent invités. Moi-même, chaque matin, je prenais mon fusil et me mettais en campagne.

Bientôt arriva le gros de l'armée, puis Abd-es-Sâmate qui n'avait pu atteindre Ouando, resté dans sa cachette; d'où il résultait qu'une partie seulement de l'ivoire perdu avait été retrouvée. Toute la campagne s'était faite contre Mbiô, qui, ne suivant pas la coutume des princes niams-niams, avait payé de sa personne et fait preuve d'une bravoure remarquable. Ce n'était qu'avec la plus grande difficulté que Sâmate était parvenu à repousser les hordes de son adversaire; il avait été obligé de construire des toits de chaume pour abriter ses soldats, afin qu'ils pussent se servir avec avantage de leurs fusils, et avait couru les plus grands risques. Mais il est très-rare que les indigènes continuent la lutte après le coucher du soleil ou par un temps pluvieux, quel que soit l'avantage qu'ils auraient à le faire, et ils perdent ainsi fréquemment l'occasion d'écraser l'ennemi et de se délivrer des Nubiens.

Peu de jours avant l'arrivée d'Abd-es-Sâmate, un événement inattendu avait jeté l'alarme parmi nos Bongos. Ceux-ci avaient, comme on sait, l'habitude de parcourir les environs à la recherche de provisions de bouche; un soir, trois hommes de la bande manquèrent à l'appel. Leurs camarades prétendirent qu'ils avaient été pris par les habitants du district voisin, et certainement tués et mangés.

Le lendemain de bonne heure, tous les Bongos et la plupart des Nubiens qui étaient restés avec moi se réunirent et quittèrent le camp pour se mettre à la recherche des hommes qui avaient disparu.

D'après les Bongos, le forfait avait dû être commis au nord de l'établissement, dans le district gouverné par Maddah, et nos hommes se dirigèrent de ce côté. Les Bongos semblaient avoir raison, car, en suivant des traces de pas qui s'enfonçaient dans un bois, la petite bande arriva bientôt à une mare de sang.

Maddah fut immédiatement saisi et conduit à la zèriba, où il lui fut déclaré qu'on le rendait responsable de la disparition des trois hommes. Évidemment très-ému de cette accusation, il voulut expliquer le fait, parla beaucoup d'une voix agitée et d'une manière incohérente : « Le sang, dit-il, qu'on avait vu était celui d'un animal égorgé la veille; il avait bien aperçu trois Bongos qui fuyaient, mais il avait supposé qu'ils s'en retournaient chez eux. » On lui objecta que nos hommes n'avaient pu avoir une pareille intention; que ce chemin d'ailleurs offrait trop d'obstacles pour qu'ils eussent songé à le prendre.

Maddah répondit que quelques-uns de ses sujets ayant vu ces trois hommes se sauver, leur avaient demandé où ils allaient et pourquoi ils couraient si vite; que ne recevant pas de réponse, ils avaient cru bien faire en arrêtant les fugitifs; que non-seulement ils les avaient saisis, mais les avaient détenus afin de pouvoir les rendre à leur maître; que pendant la nuit les prisonniers s'étaient évadés, et qu'il ne savait rien de plus à leur égard.

Toutes ces raisons n'avaient pas satisfait nos Bongos, qui s'étaient institués juges de l'affaire. Si les Niams-Niams, disaient-ils, avaient poursuivi les fugitifs, c'était simplement pour s'en emparer et pour les manger. On avait trouvé du sang : où étaient les os de la bête, soi-disant égorgée la veille? Le tribunal les réclama, et n'obtint que quelques débris qui, au premier coup d'œil, se reconnaissaient pour avoir appartenu à une pièce de gibier tuée plusieurs mois auparavant. Bref, tout le monde s'accorda à trouver que Maddah et ses gens ne s'étaient nullement justifiés de l'accusation qui pesait sur eux; et comme Abd-es-Sâmate et Souroûr, lieutenant de celui-ci, étaient absents, on résolut d'entraver l'accusé au moyen du cheyba, et de le garder jusqu'à l'arrivée du chef qui devait prononcer la sentence.

A son retour, Abd-es-Sâmate prétendit qu'il avait des affaires trop pressantes pour s'occuper de Maddah. Mais ce n'était là qu'un prétexte : il lui fallait rester en bons termes avec les gens du pays, dont il avait besoin pour l'expédition qu'il allait entreprendre chez les Baboûkres, afin de ravitailler sa caravane réduite à souffrir de la faim; et, sans l'aide des Niams-Niams, il n'aurait jamais pu effectuer sa razzia dans le pays marécageux où il devait s'approvisionner.

Si toutefois, au lieu de trois Bongos, il se fût agi d'un Nubien ou d'un musulman tué par les indigènes, rien n'eût empêché de saisir les coupables et de leur infliger un châtiment exemplaire.

Ce ne fut pas Abd-es-Sâmate qui prit le commandement de l'expédition chez les Baboûkres; ce fut son lieutenant Souroûr, qui, à la tête d'un corps nombreux de Niams-Niams assujettis, fit cette campagne où se déploya toute la sauvagerie des combattants, soldats et indigènes. En surplus du grain qu'ils allaient prendre, les Nubiens comptaient sur une quantité d'esclaves qui devaient former leur part, et ils s'approprièrent toutes les femmes qu'ils purent saisir. Les Niams-Niams, suivant cet exemple, firent de nombreuses captives, et divisèrent leur butin en trois catégories : les jeunes furent gardées pour

la maison; celles d'un âge mûr, envoyées aux champs; et les vieilles à la cuisine, comme provisions de bouche.

Les crânes qui figurent au musée anatomique de Berlin, sous les numéros 36, 37 et 38, pourraient, à cet égard, faire de tristes récits. Quelques jours après la fin de la campagne ils me furent apportés, au sortir de la marmite, par les indigènes qui avaient pris part à la razzia, et qui avaient entendu dire chez les Mombouttous que je donnais des anneaux de cuivre en échange de cet article.

Le mal était fait, je n'y pouvais rien; et je convertis ces crânes en valeurs scientifiques.

Chaque fois que je reprochais à mes Nubiens de laisser commettre sous leurs yeux, et à l'ombre de la bannière de leur prophète, de pareilles atrocités, ils me répondaient que « les Croyants ne pouvaient rien changer aux choses de ce monde, qu'ils devaient accepter en tout la volonté de Dieu; que les Niams-Niams étaient des païens; et que tant qu'il plairait au Seigneur, ils se mangeraient les uns les autres. Quant aux musulmans, ils n'avaient rien à voir aux coutumes de ces gens-là, et n'avaient à s'inquiéter ni de les instruire, ni de réformer leurs usages. »

J'eus maintes fois l'occasion d'observer que, malgré leur esprit d'entreprise, les Khartoumiens qui vont chercher de l'ivoire dans l'intérieur ne s'occupent nullement de propagande religieuse; et il est facile d'en comprendre le motif : du moment où un nègre appartient à l'Islam, il ne peut plus être considéré comme esclave; tout musulman doit le regarder comme un frère. Après cela je ne m'explique pas comment l'islamisme a pu faire tant de progrès au centre de l'Afrique : d'une part, il impose des pratiques plus ou moins gênantes, et débute par la circoncision; de l'autre, il libère les convertis. Il est étonnant qu'ailleurs le parti tout-puissant n'ait pas montré, par intérêt, la même indifférence religieuse, à l'égard des indigènes, que dans les pays que j'ai visités.

Quelques jours après la razzia de Souroûr chez les Baboûkres, je fus témoin d'une scène qui ne sortira jamais de ma mémoire. En me promenant aux environs de la zèriba, j'arrivai à une ferme, où, près de la porte, une vieille femme, entourée d'enfants, taillait des courges pour les faire cuire. Vis-à-vis de cette femme, un homme assis paisiblement à la porte d'une autre case jouait de la mandoline; entre l'homme et la femme, sur une natte posée à terre, en plein soleil de midi, gisait un nouveau-né,

probablement de la nuit précédente; toutes les deux minutes un souffle pénible s'échappait de ses lèvres.

On répondit tranquillement à mes questions que c'était l'enfant de l'une des esclaves prises dans la razzia, et qui, emmenée dans un autre endroit, avait dû laisser le petit, les travaux qu'elle allait avoir ne lui permettant pas de le nourrir. Le pauvre enfant était destiné à servir de régal aux gens qui l'entouraient, et qui, tout en se livrant à leurs occupations journalières, n'attendaient que son dernier soupir pour le mettre dans la marmite.

Je ne me possédais plus; et dans ma fureur, je fus sur le point de tuer cette femme qui regardait cet affreux spectacle sans la moindre pitié, ne songeant qu'au repas qu'elle allait faire. Mais les paroles des Khartoumiens me revinrent à l'esprit : je ne pouvais pas changer les mœurs des Niams-Niams et réformer leurs habitudes. Si grande que fût mon indignation, elle était impuissante : quelle influence une intervention isolée pouvait-elle avoir sur tout un peuple? Des missionnaires trouveraient là un champ fécond pour leurs efforts; mais il leur faudrait être pleins de renoncement, et avoir fait l'entier sacrifice d'eux-mêmes.

Nous attendions depuis quelques jours le corps expéditionnaire qui avait accompagné dans l'ouest les gens de Ghattas; n'en recevant pas de nouvelles, Abd-es-Sâmate résolut de se mettre en marche, et le départ fut décidé pour le 11 juin.

N'ayant plus, pour cette année, la perspective de nouvelles explorations dans le sud, je soupirais, je l'avoue, après les oignons d'Égypte; et il me tardait de regagner mon ancienne résidence du pays des Bongos, où devaient bientôt arriver les provisions qui avaient dû m'être envoyées de Khartoum. J'espérais en outre, pendant ce voyage de retour, accroître mes richesses botaniques, et faire quelques excursions qui ajouteraient à ma connaissance du pays.

Le premier soir, on atteignit la frontière septentrionale du territoire d'Abd-es-Sâmate, et l'on coucha près du ruisseau qui passe à côté des bourgades de Koulencho. Rien n'était changé dans le régime des cours d'eau; il en fut ainsi jusqu'à notre arrivée au bord de l'Houhoû. Mais les galeries toutes resplendissantes des fleurs sans nombre du spathodea, l'un des représentants les plus imposants de la flore africaine, semblaient s'être revêtues de leurs habits de fête pour recevoir mes adieux.

Gonflé par les pluies récentes, l'Houhoû couvrait maintenant

son lit d'un bord à l'autre, et avait trente-cinq pieds de large, avec une vitesse de cent cinquante pieds à la minute, mais toujours seulement de trois pieds à trois pieds et demi de profondeur. Son lit sablonneux offrait pour le bain une place engageante.

Nous passâmes notre seconde nuit entre le Houhoû et le Soué, à égale distance des deux rivières, dans un endroit où la forêt de bush était d'une végétation et d'une épaisseur excessives.

La saison pluvieuse, où nous étions alors, avait apporté divers changements dans ma manière de vivre. Je ne me servais plus de ma tente, et lui préférais, à la mode africaine, les huttes faites avec de l'herbe. J'étais fatigué d'avoir pendant les nuits d'orage à me cramponner au mât qui soutenait ma maison de toile, et à crier à l'aide, appelant mes serviteurs de façon à alarmer tout le camp. Une fois pleinement engagée, la mousson a des habitudes dont heureusement elle ne s'écarte pas. Dès le matin on savait à quoi s'en tenir; si le temps s'était éclairci, on pouvait se mettre en marche en toute sécurité; et nous partions sans crainte : moi, pour mon papier et mes plantes; mes compagnons, pour leur poudre et leurs vivres. Quand le soleil commençait à décliner, vers cinq heures, les roulements éloignés du tonnerre annonçaient le retour de l'averse; on faisait halte, et l'on s'occupait activement de préparer les abris.

Avant tout, mes bagages étaient empilés et couverts de toiles imperméables. Ce travail fini, les couteaux et les haches étaient distribués à mes constructeurs. « Maintenant vite en besogne, et chacun à la sienne, m'écriais-je. Vous quatre, allez chercher de l'herbe; que ces deux autres coupent des branches; que celui-ci fasse provision d'écorces. » En dix minutes les matériaux arrivaient. Des branches fourchues étaient solidement plantées en terre, rapprochées vers le haut, puis entre-croisées et maintenues avec des liens, formant ainsi comme un panier. De grandes herbes, longues d'une brasse, étaient dressées tout autour et bandées avec de l'écorce; enfin une énorme gerbe soigneusement ficelée, toujours avec de l'écorce, était posée sur le tout comme un bonnet; et en une demi-heure on avait une cabane étroite comme un nid, mais absolument imperméable. Le tonnerre pouvait gronder, le vent et la pluie faire rage au dehors; le voyageur, en sûreté dans sa case, jouissait du repos qu'il avait si bien gagné.

A la lueur d'une petite lampe de mon invention, où brûlait

une graisse d'origine douteuse, dont l'odeur me faisait soupçonner fortement l'humanité de ceux qui me l'avaient fournie, je passais la soirée à écrire les événements du jour.

Quant à nos porteurs, ils entouraient les feux du bivac, protégeant le brasier avec leurs poitrines, et recevant sur le dos une pluie battante.

Tel fut notre arrangement de chaque soir pendant toute cette partie de notre voyage; et c'est ainsi que nous étions campés, entre le Soué et l'Houhoû, longue station qui m'a laissé un souvenir peu agréable.

Le lendemain matin la pluie n'avait pas cessé et l'on attendit une éclaircie. Tous ceux qui avaient un asile apportaient le plus grand soin à empêcher l'averse d'y pénétrer; quand tout à coup des légions de fourmis envahirent mon refuge; elles arrivaient de toute part, et assaillaient mon matelas, fait d'une couche d'herbe posée sur des branches élastiques : l'endroit le plus sec et le plus chaud qu'il y eût à des milles à la ronde. Pendant un instant je fus très-perplexe : au dehors, entouré d'eau, tombant par nappes; et au dedans ces légions dévorantes qui envahissaient mon oreiller. Je m'enveloppai de mes vêtements, précaution inutile. Enfin j'eus une heureuse inspiration qui détourna de moi les assaillantes. Arrachant de ma couche des poignées d'herbe, j'en fis des ilots sur l'aire de ma case, et y répandis les restes de mon souper; en un instant je fus délivré de mes hôtes qui se jetèrent sur cette nouvelle pâture.

Pendant ce temps-là, le gros de la caravane avait pris l'avance pour faire les préparatifs que nécessitait le passage du Soué; et quand vers midi j'arrivai au bord de la rivière, je trouvai nos hommes en train de passer les bagages. Le Soué avait ce jour-là, 13 juin, un aspect tout différent de celui qu'il nous avait offert le 8 février. Il coulait maintenant à pleins bords, avec une vitesse de deux cents pieds à la minute, et vingt pieds de profondeur.

Bien qu'il n'eût que trente-cinq pieds de large, sa traversée n'en était pas moins d'une difficulté exceptionnelle; car il n'y avait pas d'arbres sur ses rives, pas même les buissons qu'on trouve ordinairement au bord de l'eau. Mais les hommes qui sont habitués à des expéditions chez les Niams-Niams ont une manière à eux de jeter un pont sur les rivières, et ce moyen avait été mis en pratique. Tous les porteurs avaient été recueillir des écorces et en avaient pris le liber, dont ils avaient fait deux

énormes câbles : travail dans lequel les Bongos sont fort habiles, en raison de la quantité de filets qui s'emploient chez eux pour la chasse et pour la pêche. Les deux cordages avaient été solidement attachés à un mât profondément enfoncé sur la rive, l'un près de terre, l'autre à une certaine hauteur. D'habiles nageurs avaient pris les deux bouts qui étaient libres et gagné l'autre bord, où ils avaient amarré les deux câbles de la même façon. Il y avait eu alors deux cordages superposés, l'un se trouvant dans la rivière, l'autre au-dessus de l'eau. Quand j'arrivai, des Nubiens étaient debout sur le câble immergé, en amont du cordage supérieur, contre lequel ils étaient poussés et maintenus par le courant. Ayant ainsi les mains libres, ils recevaient les bagages qu'ils se passaient de l'un à l'autre. J'avoue que le cœur me battit pendant que mes précieux ballots faisaient cette traversée pleine de périls; mais tous abordèrent sains et saufs.

Le passage demanda de longues heures d'un rude travail; les deux tiers des nègres ne savaient pas nager; et l'on comprendra la difficulté du transit, quand je dirai que parmi les objets à passer d'une rive à l'autre, il y avait des dents d'éléphant qui pesaient cent soixante-dix et jusqu'à cent quatre-vingts livres.

Ce soir-là, notre camp fut établi à une lieue du Soué, près des hameaux de Marra, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit close. Les habitants avaient quitté le district, abandonnant leurs champs de maïs à moitié mûr. Le pillage fut défendu; mais sous le manteau de la nuit, nos porteurs éludèrent la défense.

Le jour suivant fut consacré au repos. J'en profitai pour aller à la chasse, voulant battre les environs. Je trouvai un pays tout parsemé de huttes et couvert d'une herbe prodigieuse. En dehors du sentier battu, on ne voyait que les tiges qui vous enfermaient de toute part, et l'on n'aurait pu qu'errer à l'aventure, sans orientation possible.

Le lendemain, comme nous allions partir, — j'étais déjà en tête de la caravane, — arrivèrent des messagers qui apportaient à Abd-es-Sâmate une dépêche du commandant des forces qu'il avait dans l'ouest. D'après la date de cette lettre, les Niams-Niams qui en étaient porteurs avaient dû faire au moins quarante milles par jour et peut-être cinquante.

Les nouvelles étaient désastreuses; l'agent de Ghattas et Bédri, le capitaine de Sâmate, arrivaient au désespoir. Trois chefs s'étaient réunis pour les attaquer au moment où ils franchissaient une galerie du territoire de Malindé; et de leurs quatre-vingt-

quinze soldats, trois avaient perdu la vie, trente-deux étaient grièvement blessés. Depuis six jours ils étaient assiégés dans leurs retranchements et ne s'y défendaient qu'à grand'peine. Déjà ils étaient à court de vivres, et ils ne pouvaient se procurer de l'eau qu'avec les plus grands risques. Ahmed, le chef de l'expédition, avait été frappé de mort dès le commencement de l'affaire; et tombé aux mains des cannibales, il n'avait pu être enterré. Le seul moyen de sauver les blessés, tous hors de combat, était de les emporter en litière; mais pour cela il fallait abandonner soixante-dix charges d'ivoire qui avaient été cachées dans un marais voisin. La dépêche se terminait par la demande d'un prompt secours, et Abd-es-Sâmate résolut d'expédier immédiatement les deux tiers de nos soldats.

Ce ne fut pas chose facile que de réunir le nombre d'hommes voulu. Ceux qui, parmi les assiégés, n'avaient ni parent ni ami, ne se souciaient pas de faire partie des combattants. Ils se croyaient au bout des périls et des fatigues du voyage, au moment de rentrer chez eux, et il fallait se remettre en campagne et affronter les risques de la guerre.

Mais en dépit des murmures, Abd-es-Sâmate pressa le recrutement, et, la colonne organisée, il était encore de bonne heure lorsque la caravane reprit sa marche vers le nord.

C'était par un beau jour : un temps clair, un ciel pur. Le steppe avait toute sa parure d'été. Où la roche était nue, lors de notre premier passage, une herbe molle en couvrait la pierre rutilante, et me rappelait nos champs de blé; tandis que pour nos Africains, c'était une pelouse qui invitait au jeu et à la danse. Nous suivions notre ancienne route, un chemin bien frayé, qui nous conduisait au Goumango. Les eaux des six marais herbus, qui sont entre Marra et cette colline, avaient peu grandi. La plaine, avec ses nombreux massifs qui la faisaient ressembler à un parc, était des plus favorables à la chasse. De petites bandes d'antilopes — spectacle que nous n'avions pas eu depuis longtemps — la parcouraient dans tous les sens. Des caamas s'arrêtèrent près du chemin pour voir passer la caravane; ils étaient cinq. Je visai l'un d'eux à la poitrine; et bien que, pirouettant sur eux-mêmes, tous les cinq eussent pris la fuite et disparu dans le fourré, j'étais sûr d'avoir touché le but. En effet, courant à la place où avaient été les antilopes, nous trouvâmes une flaque de sang qui prouvait que la bête devait être fort malade. Mes chiens, qui n'étaient d'aucun service pour la chasse, avaient été

laissés à la garde de mes serviteurs; malgré cela, et en dépit de la confusion des pistes, nous entreprîmes, en suivant la trace sanglante, de chercher notre bubale. Comme nous arrivions près d'un bosquet, nous vîmes planer deux milans au-dessus des arbres : signe évident que l'animal blessé n'était pas loin. J'entrai dans le massif, et j'aperçus mon antilope qui chercha à m'éviter en se traînant péniblement à travers les buissons.

Une chose qui pour moi était inexplicable, c'était la présence des milans. Il n'y avait pas dix minutes que j'avais tiré, et déjà ils étaient à côté de la proie. Tous ceux qui ont chassé en Afrique ont eu souvent l'occasion d'observer pareil fait, surtout quand le temps était clair. Presque aussitôt que la pièce est tombée, vous apercevez dans le ciel des points noirs qui grossissent de plus en plus et sont suivis d'autres points noirs qui grossissent également; ils approchent, leurs formes se dessinent : ce sont des milans, des vautours, et d'autres mangeurs de proie morte, qui viennent prendre part à la curée. On dirait que le ciel, comme se le figuraient les anciens, est divisé en plusieurs étages, d'où les oiseaux de proie, sans cesse à l'affût, se précipitent des différentes régions qu'ils occupent, dès qu'ils aperçoivent en bas quelque chose qui les tente.

Mais revenons à notre antilope, qu'après de longues recherches je retrouvai tout à coup dans les grandes herbes, où elle était sans vie. C'était une femelle; son pis gonflé donna une petite gourde de lait à mes Niams-Niams, qui se la partagèrent, et qui burent ce lait en se souhaitant mutuellement d'avoir du courage et d'être heureux à la chasse. Il est probable que le faon n'était pas avec sa mère lorsque j'ai tiré celle-ci, car il ne s'est pas montré.

On voit par ces détails combien il est difficile, dans cette région, de suivre sans chiens la bête qu'on a blessée.

Aux obstacles que l'on rencontre, s'ajoute le peu de temps dont on dispose. La longueur de notre colonne était souvent d'une demi-lieue, et de trop grands écarts entre les différents groupes auraient exposé l'arrière-garde à se tromper de chemin. Le chasseur est donc toujours pressé; il a hâte d'atteindre la proie, et alarme le gibier qu'il devrait surprendre. L'antilope est très-vite; plus vite on la poursuit plus sa course est rapide. Dans l'herbe, dont le terrain plat est couvert, et qui s'élève à hauteur d'homme, le chasseur ne voit pas loin devant lui. De temps à autre les cornes de l'animal lui apparaissent comme

une cible flottante; il redouble d'efforts, et n'avance pas plus promptement qu'un nageur qui lutte contre les vagues.

Restauré du foie rôti de mon caama, je laissai quelques-uns de mes hommes près de la bête, et me dirigeai du côté de la caravane pour envoyer chercher le produit de ma chasse. Mais je me trompai de chemin; et pendant une heure, en dépit des indications de ma boussole, j'errai dans les sentiers raboteux d'un immense parcours d'éléphants. Arrivé à une dépression inondée par endroits, j'aperçus plusieurs leucotis; l'eau ne me permettant pas d'en approcher, je tirai à tout hasard mon dernier coup sur un mâle qui était seul à quelque cinq cents pas. Il disparut immédiatement, et je vis s'enfuir à travers le marécage plusieurs autres antilopes que le bruit de la détonation avait effrayées. Mes Niams-Niams furent bientôt à la place où l'animal avait dû tomber; j'entendis leurs cris de triomphe, et, à mon grand étonnement, je les vis traîner derrière eux la bête, qui était morte: ma balle lui avait traversé le cou.

Chasse heureuse, qui à peu de frais me donnait une grande quantité de viande. Mes hommes ne se sentaient pas d'aise; après les longues privations qu'ils avaient subies, ils allaient enfin être dans l'abondance.

Je ne fatiguerai pas le lecteur de mes aventures de chasse; relativement, elles sont peu nombreuses et n'ont d'intérêt que pour moi. Les amateurs de sport, ceux qui apprécient les tireurs infaillibles, trouveront dans Baker le récit d'exploits sans nombre, exploits aussi étonnants que les hauts faits de l'empereur Commode, dont Hérodien nous a dépeint les jeux du cirque et l'incroyable adresse.

Notre souper à la main, nous atteignîmes le bivac à la chute du jour. La caravane était installée sur le versant d'une chaîne de collines, à côté des premiers groupes de cases du district de Bendo, et à une demi-lieue au sud de la résidence du chef.

Je passai la moité de la nuit à faire hacher les meilleurs morceaux de mon leucotis pour en tirer de l'extrait de viande. Un grand vase de cuivre, dans lequel on préparait la bouillie des esclaves de Sâmate, et qui avait autrefois servi d'alambic, convint parfaitement pour mon opération.

Soixante-dix livres de viande me donnèrent — rendement exceptionnel — deux livres et demie d'un extrait excellent, de la consistance d'un miel épais, et net de gélatine; bref, pouvant rivaliser avec celui de Fray-Bentos que j'ai trouvé plus tard

parmi les provisions qui m'étaient envoyées de Khartoum. Cette fois, le produit était bien supérieur à celui que j'avais tiré des chèvres achetées chez les Mombouttous; j'avais obtenu une plus grande quantité relative, et la saveur était beaucoup plus agréable : ce qui démontre que les éloges donnés précédemment à la chair du leucotis étaient fondés.

Il faut avoir été, comme moi, réduit pendant des semaines et des semaines à un régime insuffisant et monotone; il faut n'avoir eu, après de longues courses au désert, qu'un plat de bouillie, ou de légumes, pour apprécier l'extrait de viande à sa juste valeur, pour en connaître l'effet réconfortant, savoir ce qu'il ajoute à la farine et aux herbages. Ce n'est pas, comme on se l'imagine, un simple assaisonnement, fait pour relever la saveur de tel ou tel mets plus ou moins fade; c'est un produit éminemment nutritif, une substance alimentaire de premier ordre.

Pendant que ma viande était sur le feu, — la cuisson est très-longue, — j'eus le temps d'aller explorer la colline et d'en admirer les splendeurs végétales. La vigne sauvage (*vitis schimperi*) était chargée de grappes appétissantes, et je me rafraîchis à ce don de Pomone qui me manquait depuis longtemps. Bien qu'elles fussent moins juteuses que les nôtres, et qu'une certaine âpreté accompagnât leur saveur, ces grappes rougeâtres, ou d'un brun foncé, me rappelèrent notre raisin dont elles avaient tout à fait la nuance.

Au sud-est, et marquant la frontière du territoire des Baboûkres, s'élevaient les collines de Babounga, situées à dix milles de l'endroit où elles m'apparaissaient.

Toutes les cases de la résidence de Bendo étaient de construction récente et d'un style qui révélait infiniment de goût chez les constructeurs. Très-élancés, les toits de chaume avaient leurs sommets décorés de nombreux ornements, qui faisaient ressembler leurs pointes à de charmants ouvrages de vannerie. Notre halte à cette jolie mbanga fut pour moi un vrai plaisir. Bendo, lui-même, était un élégant, toujours en grande parure, ne se montrant jamais sans être soigneusement fardé et coiffé du chapeau à plumes. Nous fîmes chez lui une provision de maïs, qui vint changer fort à propos la qualité uniformément détestable de notre pain.

Je passai quelques heures pleines d'intérêt à herboriser sur le Goumango. Puis ayant traversé le Raï, nous nous arrêtâmes près des hameaux voisins de cette rivière, hameaux qui apparte-

naient à Goumba. A peine étions-nous installés que nous reçûmes un message d'Abd-es-Sâmate, qui nous priait de l'attendre où nous étions alors. Retourné à la zèriba, il y avait trouvé les Nubiens qu'il croyait encore aux prises avec les Niams-Niams, et qui, parvenus à forcer les rangs de l'ennemi, avaient regagné l'établissement, où ils avaient eu le bonheur de rapporter tous leurs blessés.

Deux jours après, arriva Sâmate accompagné de tous les soldats; ce fut une grande fête pour les nôtres, qui revoyaient leurs amis avec une joie inexprimable, et ne se lassaient pas de les questionner et d'entendre le récit de leurs aventures.

Moi-même, j'écoutai avec le plus vif intérêt les détails que me donna le capitaine Bédri, celui qui avait pris le commandement après la mort d'Ahmed, car je savais pouvoir me fier à ses paroles. En outre, les informations qu'il était en mesure de me fournir sur le cours inférieur des rivières que j'avais franchies beaucoup plus haut, quelques-unes même près de leur source, avaient pour moi une très-grande valeur.

Quant à la guerre avec les Niams-Niams, voici en peu de mots ce qui me fut raconté. Les Nubiens passaient un ruisseau bordé d'une de ces épaisses forêts que j'ai désignées sous le nom de galeries, quand ils furent attaqués à l'improviste. Il en résulta, parmi les porteurs sans défense, une épouvante et une confusion indescriptibles. Le premier jet de lances avait jonché le sol de morts et de mourants, et c'étaient les porteurs qui avaient fourni le plus grand nombre de victimes.

L'ennemi était partout: dans les buissons, derrière les arbres, couché sur les branches qui s'étendaient au-dessus du sentier; et nulle part on ne l'avait aperçu, dissimulé qu'il était dans l'ombre, ou voilé par le réseau de lianes et les amas de plantes parasites. La description de Bédri me rappelait d'une manière frappante les combats engagés par les Indiens dans les forêts vierges de la Floride, où le même site fournit les mêmes embuscades.

Ainsi attaqués, les Nubiens ouvrirent un feu énergique à travers bois. Ils portaient toujours une ceinture de cartouches, en cas de surprise; et les ayant sous la main, ils tirèrent sans interruption jusqu'au moment où l'on eut recueilli tous les blessés. Quant aux morts, il fut impossible de les ravoir : les Niams Niams, qu'on ne pouvait pas songer à poursuivre dans le fourré les avaient enlevés immédiatement.

Aux premières lances, les porteurs épouvantés avaient jeté leurs fardeaux; et prenant la fuite, ils s'étaient réfugiés sur une colline du voisinage. Là, ils furent rejoints par les Nubiens, qui cherchaient un point d'où l'on pût reconnaître le pays et aviser au moyen de se défendre.

Tombée aux mains des Niams-Niams, la majeure partie de l'ivoire était perdue; toutefois les Nubiens avaient eu assez de sang-froid pour cacher un certain nombre de charges dans les marais de la galerie, où ils comptaient les retrouver l'année suivante. Ayant ainsi des porteurs à leur disposition, et pouvant emporter leurs blessés, ils traitèrent avec les indigènes et se disposèrent à évacuer la place. Mais à peine la colonne était-elle en marche, qu'au mépris des engagements qu'il venait de contracter, l'ennemi, renforcé par les gens du district voisin, attaqua de nouveau les étrangers, dont il avait résolu la perte. Contraints de s'arrêter dans la plaine, nos soldats firent un abatis de bois et d'épines, et se retranchèrent du mieux qu'ils purent.

Pendant trois jours, derrière ce faible rempart, ils se défendirent contre les Niams-Niams qui ne se lassaient pas de revenir à l'assaut. Trois chefs indépendants ayant réuni leurs forces, l'attaque prit une vigueur inusitée. Quand les lances leur manquèrent, les indigènes se firent des épieux; et ce ne fut qu'au moment où ils n'eurent plus de flèches, ni d'armes d'aucune sorte, qu'ils abandonnèrent la partie.

Les Nubiens avaient reçu dans leurs retranchements une telle quantité de flèches, de lances, de bâtons aiguisés, que pendant les trois jours du siége ils ne brûlèrent pas d'autre bois que celui de ces projectiles; et les noirs, attachés à la caravane, rapportaient de cette expédition des fers de lance par faisceaux, d'une centaine de pièces, qu'ils destinaient à la décoration de leurs demeures.

Parlons maintenant de la route qu'avait suivie le corps expéditionnaire et qui se trouvait à l'ouest et au sud-ouest des provinces que j'avais traversées. On se rappelle que les cent hommes de cette colonne avaient été détachés de notre caravane lorsque nous étions chez Rikkété, au bord de l'Atasilli. Pendant la majeure portion de la route, cette bande, ainsi que nous venons de le dire, se dirigea à l'ouest-sud-ouest.

Après une marche de six lieues, à partir du hameau de Rikkété, la caravane de Ghattas, que nos soldats accompagnaient,

atteignit la résidence de Garia, l'un des frères d'Ouando. Garia, ainsi que la plupart des fils du puissant Basimbê, avait, à la mort de celui-ci, refusé de reconnaître les droits que son frère aîné avait à la couronne, et s'était proclamé chef indépendant d'une section de l'héritage paternel.

De chez Garia, une bonne journée de marche, c'est-à-dire une étape de cinq ou six lieues, conduisit la bande chez Malingdé ou Malindo. Celui-ci, qui est le fils aîné de Basimbê, possède un territoire beaucoup plus étendu que les domaines de ses frères, avec qui, pour le moment, il était en fort bons rapports.

Le jour suivant, après avoir fait environ quatre lieues, la colonne arriva dans la matinée à la résidence de Moffi, autre fils de Basimbê, qui administrait, en qualité de bainqui, un district appartenant à Malindo. Faisant deux ou trois lieues au couchant, la caravane se trouva chez Bâsié, également frère et lieutenant du chef souverain. Au delà de ce canton, s'étendait la vaste solitude qui servait de frontière aux Etats de Malindo et les séparait de ceux d'Indimma.

A peu de distance de la demeure de Bâsié, nos gens avaient eu à franchir une rivière aussi large, disaient-ils, que le Rohl, en face d'A-Ouri, et qui allait rejoindre le Mbroûolé, sur la rive droite. Trois petits cours d'eau, tous les trois affluents du Mbroûolé, arrosaient en outre ce désert. Il fallut à la caravane quatre journées et demie pour se rendre de chez Bâsié au village d'Indimma, ce qui représente une distance de vingt à trente lieues.

Indimma est fils de Kifa, l'un des princes niams-niams les plus puissants de son époque. Il a établi sa mbanga au sommet d'un mont isolé de granit ou de gneiss, qui, au rapport des uns, est de la hauteur des collines situées près d'A-Ouri (trois cents pieds d'altitude relative), et qui, selon d'autres, serait même plus élevé que l'Ouohba des environs de Déragô, ce qui lui donnerait une hauteur de cinq cents pieds au-dessus de la plaine.

Le sommet de la montagne forme un plateau d'une grande étendue et couvert de champs cultivés. Au milieu du plateau s'élève la résidence royale, qui, d'après le témoignage de tous mes informateurs, offre l'aspect d'une ville et compte un millier de maisons.

Cette montagne doit avoir une superficie de plusieurs milles, car le chemin qui serpente de la base au sommet y décrit de

longs détours, et par sa longueur obligea la caravane à s'arrêter plusieurs fois.

Au sud, et à peu de distance, est une colline moins élevée. En regardant au couchant, on aperçoit à l'horizon de nombreuses chaînes de montagnes, entre autres celles du Gângara.

La population du territoire d'Indimma est composée moitié de Zandès, véritables Niams-Niams, et moitié d'A-Madi, qui sont parents des A-Banga et ont le même extérieur que les Mombouttous.

En partant d'Indimma, la caravane se dirigea vers la résidence de Kanna, le plus puissant des fils de Kifa. Le trajet fut de quatre jours de marche. A moitié de la première étape, nos voyageurs eurent à passer une rivière considérable, qui parut aux Nubiens avoir la même importance que le Nil-Bleu à Khartoum, et qui, d'après les mêmes Nubiens, était le Mbroûolé ou rivière d'Ouando. En tout cas, ils affirmaient que ce n'était pas la rivière que l'on traverse en canot pour se rendre chez Mounza; conséquemment ce n'était pas l'Ouellé.

De l'endroit où la rivière fut passée, la caravane eut encore à faire trois longues marches avant d'arriver chez Kanna; on peut dès lors estimer que celui-ci est à vingt-cinq ou trente lieues d'Indimma. Je demandai à l'un des Niams-Niams de Kanna qui avait suivi nos hommes, quelle distance il y avait de la demeure de son chef à celle de Mounza; il me répondit qu'en marchant comme font les Niams-Niams, huit ou dix heures par jour, il fallait cinq jours pour faire ce trajet, et qu'on devait prendre à l'est-sud-est, puis au sud-est. Ces détails concordaient avec ceux que m'avait donnés Abdérahman Abou-Gouroûn. Je tenais de celui-ci qu'il ne lui avait pas fallu moins de quinze jours pour faire la route en question avec sa caravane pesamment chargée. C'est le temps que nous avons mis nous-mêmes pour aller du Nabambisso chez Mounza : trajet d'égale longueur.

D'après toutes les descriptions qui m'en ont été faites, la résidence de Kanna et les usages de sa cour se rapprocheraient singulièrement de ce que l'on voit, à cet égard, dans le pays des Mombouttous. De même que chez Mounza, on y trouve de grandes salles princières, où sont données des fêtes avec danses et musique, et où les grands du royaume se réunissent pour délibérer sur les affaires de l'État.

Après avoir fait environ quatre lieues à l'ouest de la résidence de Kanna, la bande se trouva chez Bakinghé, frère du roi et

gouverneur du district. Pendant cette marche, la caravane avait traversé la grande rivière qui arrive de l'est et qui vient du pays des Mombouttous. D'après les Khartoumiens, elle n'était pas moins large que le Nil-Blanc à son embouchure; et quand je demandai à l'interprète niam-niam qui les accompagnait quel était le nom de la grande rivière de Kanna, il me répondit que c'était l'Ouellé ou Bi-Ouellé, affirmant ainsi l'identité de cette rivière avec celle de Mounza. Dans plusieurs dialectes de l'Afrique centrale, *Bi*, ainsi que *Ba*, signifie rivière. Je fus très-étonné de retrouver ici la même désignation : nouvelle preuve des rapports qui existeraient entre ces régions et le Baghirmi.

En traversant le territoire de Kanna, l'Ouellé décrirait une large courbe. Près de l'endroit où nos hommes l'avaient franchi, endroit qui se trouvait à deux lieues et demie du village royal, était la résidence de Mbîttima, frère et lieutenant du roi. Un peu plus loin était la demeure de Zibba, l'un des fils de Kanna, et le chef d'un district indépendant.

Avant de franchir la rivière, les gens d'Abd-es-Sâmate avaient visité un autre frère de Kanna, appelé Ghendoua, dont la résidence était à deux jours de marche au nord-ouest de celle du grand chef.

Tels furent les renseignements que j'obtins de Bédri et de ceux qui l'accompagnaient. Je reviens maintenant à notre station de Goumba, où pendant que nous attendions Sâmate, nous eûmes la visite de notre ancien ménestrel, qui nous donna un nouvel échantillon de sa verve inépuisable et célébra de nouveau les hauts faits du Kénousien.

Devant quitter peu de jours après le territoire niam-niam, j'avisai à me procurer un spécimen de la race remarquable des chiens du pays, spécimen que je voulais présenter à nos éleveurs comme nouveauté de premier ordre.

Pour deux anneaux de cuivre, j'obtins une chienne qui me parut d'une intelligence rare et qui s'attacha à moi très-rapidement. Mais l'espoir que j'avais d'introduire en Europe cette espèce étrangère devait être déçu. A force de soins j'avais amené ma chienne jusqu'à Alexandrie, lorsqu'elle sauta par une fenêtre du deuxième étage de l'hôtel et se tua sur le coup. Celui qui sait ce que c'est que de transporter un chien à travers le désert à dos de chameau, de le retenir à bord sur une barque du Nil, de le retirer de l'eau maintes fois au moment où il va se noyer,

peut seul comprendre l'étendue de ma perte et le chagrin que j'en éprouvai.

Remis en marche, nous traversâmes la région ondulée de chaînes de collines qui se trouve entre le territoire de Goumba et celui de Nganyé. Notre caravane était presque aussi nombreuse que lorsque nous avions traversé le même district, quatre mois et demi avant. Une grande partie des blessés étaient encore portés sur des brancards et donnaient à notre longue file un aspect inusité. L'un de ces malheureux avait eu la plante du pied complétement enlevée d'un coup de lance. Ali, le chef de la compagnie de Ghattas, avait été grièvement blessé au cou et à la cuisse; mais bien que ses blessures fussent encore béantes, le vigoureux Dinka paraissait peu s'en inquiéter; il marchait bravement, causant avec les camarades, et appuyant ses dires d'un : *Ouallahi! Ouallahi!* (par Allah! par Allah!) emprunté aux Nubiens. En face de la douleur, ces gens-là sont de plus grands héros que ne le ferait supposer leur conduite sur le champ de bataille.

Les Nubiens passèrent chez Nganyé, dans l'orgie, toute une journée consacrée au Gambrinus d'Afrique. Le chef, qui avait fait libéralement les préparatifs de la fête, avait envoyé dans la case d'Abd-es-Sâmate une énorme cruche de bière, un vase globuleux, chef-d'œuvre de la céramique indigène, et tellement lourd quand il était rempli qu'il fallait deux hommes pour le soulever.

Ce jour de halte fut pour moi un jour de chasse. Parti dans la direction de l'ouest, je tirai deux petites antilopes et un grand nombre de pintades, que je distribuai à mes compagnons. Le chef lui-même, lorsqu'il vint me rendre visite le lendemain, se délecta avec la chair tendre et savoureuse de ce gibier, qui, à l'époque des pluies, est gras et d'une délicatesse particulière.

Pendant ce séjour chez Nganyé, j'eus une fois de plus l'occasion d'observer combien les princes niams-niams ont un pouvoir restreint. J'ai dit que je ne me servais plus de ma tente. Elle était déchirée; mais de sa toile et de sa doublure on pouvait encore faire plus d'une centaine de tabliers indigènes; et je convins avec Nganyé de lui céder le tout, en échange de vingt paniers d'éleusine, dont mes gens avaient besoin pour la traversée du désert qui se trouvait en face de nous. Mais en dépit des ordres qu'il avait donnés, et du grand nombre de femmes et d'esclaves qu'il possédait, nombre qui lui aurait permis de réunir sans peine la quantité de grain voulue, le chef ne put m'en fournir que la moitié.



Passage du Tondj.

Il nous fut impossible de nous procurer autre chose que ce mauvais grain d'éleusine, et encore nous fûmes bien heureux de l'avoir.

De chez Nganyé, la route qui devait nous conduire au bord du Tondj traversait les fourrés de grandes herbes que j'ai décrits précédemment, et où l'herbe nouvelle commençait déjà à paraître avec toute sa vigueur et son abondance. La chasse à l'éléphant était terminée et avait été fructueuse. Abd-es-Sâmate, très-satisfait du résultat de la campagne, me dit que Nganyé lui avait fourni beaucoup plus d'ivoire que le roi des Mombouttous, bien que sa province fût moins étendue que le royaume de Mounza ; il est vrai qu'étant moins peuplée, ladite province avait plus de terrains de chasse.

Ce fut près du Tondj, dans des cases nouvellement construites et appartenant au district de Pénio, que nous passâmes notre dernière nuit chez les Niams-Niams. Autour des cases, la forêt venait d'être abattue sur un espace de plusieurs milles : étendue qui devait être mise en culture lorsque les champs actuels seraient épuisés. Dans ces nouvelles clairières, les arbustes sans nombre dont la croissance était arrêtée par l'épaisseur des arbres renaissent tout à coup. Délivrés de leurs entraves, ces bâtards opprimés de la flore des bois se développent avec emportement, s'inondent de fleurs avec une exubérance passionnée et vous frappent d'admiration.

Le 24 juin nous arrivâmes aux bords du Tondj. Avant de quitter la zèriba, Sâmate avait fait prévenir Nganyé de la prochaine arrivée de la caravane, afin que celle-ci trouvât sur la rivière le pont dont elle avait besoin. Sans perdre de temps, Nganyé avait mis ses gens à l'œuvre; et un pont suspendu, de construction toute spéciale, nous attendait au-dessus de l'eau tumultueuse. Il était situé à quatre milles en amont de l'endroit où nous avions passé d'abord. Cette place avait été choisie, non-seulement parce que la rivière y était moins large qu'en aval, mais surtout parce que ses berges y étaient plus élevées et portaient de grands arbres mieux disposés qu'ailleurs pour former les piles du pont. On avait attaché à ces arbres des cordes qui s'étendaient parallèlement au-dessus de l'eau; cordes d'une force et d'une élasticité incomparables, auxquelles on avait enlacé des sarments de vigne sauvage. Il en était résulté une passerelle aérienne, balançoire périlleuse que l'on ne pouvait franchir qu'en rampant. Lors de son voyage à Enaréa, d'Ab-

badie a vu employer le même procédé; et dans l'Amérique du Sud on improvise également des passerelles avec des lianes.

Le Tondj avait là dix pieds de profondeur, une vitesse de cent quinze pieds à la minute et soixante pieds de large; mais, sur les deux rives, il renfermait tant de buissons et d'arbres tombés que l'eau courante n'avait que la moitié de cette largeur.

Pour atteindre notre pont, haut suspendu, et pour en descendre, un escalier composé d'une pile de troncs d'arbres fut établi sur les deux bords. Il fallut escalader cet échafaudage, sauter de branche en branche, ce qui ne semblait praticable que pour des singes, puis aborder et franchir le sentier mouvant, dont la vue troublante suffisait pour décontenancer le voyageur, fût-il exempt de vertige et habile en gymnastique. Tous les bagages furent néanmoins passés, charges d'ivoire et autres, et sans aucun accident.

CHAPITRE XIX.

Division de la caravane. — Voyage à l'est. — Élan d'Afrique. — Forêt de bambous. — Zèriba Mbômo. — Abondance. — Mbômo. — Champs de maïs. — Antilope scripta. — Léopard. — Marche triomphale. — Léopards et panthères. — Les Baboûkres. — Ornement des lèvres. — Surpris par des buffles. — Accident en passant le Léhsi. — Désert. — Buffles dans la forêt. — Nous revoyons le tamarinier. — Dattier sauvage. — Tikitiki; son étonnement à la vue des vaches. — Projet du vice-roi. — Privations. — Passage du Tondj. — Nouveau moyen de traverser une rivière. — Prospérité des établissements de Ghattas. — Arrivée des provisions attendues. — Voyage à Kourkour. — Cynhyènes. — Les Nubiens détestent l'eau transparente. — Soldats tués par des Dinkas. — Éléphanteau. — Ma ménagerie. — Blessure. — Épizootie. — Météorologie. — Excursion au bord du Diour. — Tristes nouvelles d'Abd-es-Sâmate. — Préparatifs pour un second voyage chez les Niams-Niams.

Le jour finissait quand le passage du Tondj fut terminé. Nous prîmes à gauche, cherchant un endroit découvert pour y établir la caravane. Avant de retourner à Sabbi, Abd-es-Sâmate voulait aller jusqu'aux frontières des domaines qu'il avait chez les Mittous, afin d'y prendre l'ivoire qu'il y avait laissé. Il réunit tous ses hommes et en fit deux sections de force inégale : la moins nombreuse devait lui servir d'escorte, tandis que l'autre irait directement à Sabbi.

J'envoyai à la zèriba mes porteurs sous la conduite d'Osman Abou-Békre, l'un de mes Nubiens, ne gardant que les bagages indispensables, et je partis avec Abd-es-Sâmate.

Le corps de Gatthas se dirigeait également vers l'est; et comme le grain abondait dans les districts que nous devions traverser, nous fîmes route ensemble.

Abd-es-Sâmate, qui, au commencement de l'année, s'était emparé de la portion du territoire des Mittous voisine des États de Nganyé, avait fondé au mois de février précédent une zèriba sur le haut Léhsi, à peu de distance des villages d'Ouringâma, l'un des sous-chefs de Nganyé.

Extrêmement fertile, ce district avait dès l'origine été l'une des

stations préférées de toutes les compagnies qui, des bords du Rohl, se rendaient chez les Niams-Niams. L'intelligent Kénousien, appréciant tous les avantages de cette localité non-seulement féconde, mais voisine d'un pays où les éléphants étaient nombreux, s'en était donc emparé. Il y avait alors pour chef du district un appelé Mbômo. Des deux côtés de la frontière les maîtres du pays entretenaient des relations amicales, et les soldats de la zèriba vivaient en bonne intelligence avec les Niams-Niams des environs.

La zèriba de Mbômo était située à vingt et un milles à l'est-sud-est de l'endroit où nous avions passé le Tondj, et le chemin qui devait nous y conduire s'y rendait presque en ligne droite. Au début de la marche, comme nous rentrions dans la forêt, les gens de l'avant-garde s'arrêtèrent en faisant signe qu'ils entendaient remuer dans les broussailles. J'avançai avec précaution et j'aperçus quelques animaux d'une taille élevée, dont la robe, de nuance jaunâtre, miroitait dans l'ombre du sous-bois. C'étaient cinq énormes élans qui, ne paraissant pas se douter de notre approche, continuaient à pâturer aussi paisiblement que des vaches. En même temps qu'un de nos hommes, je tirai sur le mâle qui était le premier de la bande et se présentait de côté.

Les cinq élans firent un bond et nous montrèrent comment ces animaux, d'une pesanteur évidente, savent courir. Ils traversèrent le chemin que nous suivions, et leurs corps arrondis, portés par des jambes courtes et minces, passèrent devant nous en un galop rapide comme le vent. Mais bientôt le fracas d'une lourde chute nous annonça que la bête nous appartenait, et que la caravane entière ferait ce jour-là un bon souper.

L'élan des colons du Cap (*antilope oreas*), la plus grande de toutes les antilopes, se rencontre dans la majeure partie de l'Afrique et ne semble manquer dans aucune des provinces de la région équatoriale. Il atteint plus de six pieds de hauteur, mesuré au garrot; et c'est probablement sa taille imposante qui lui a fait donner le nom d'élan par quelque Boer érudit, auquel il a rappelé l'animal légendaire que décrivent d'une manière fantastique les vieux chants du Nord, seul endroit où les Hollandais aient pu le connaître. Néanmoins, si éloigné qu'il puisse être de l'élan par sa couleur et par son armure, l'oréas a une stature et un port qui m'ont vivement rappelé le noble animal de mon

pays. La barbe touffue qu'il porte au cou, la houppe de soies raides qu'il a sur le front, surtout sa noire crinière épaisse et droite, augmentent cette ressemblance. Mais il ressemble bien autrement aux bêtes bovines africaines, de race zébue, qu'au cervidé de Livonie, bêtes bovines qui, de leur côté, se rapprochent beaucoup des antilopes. Les jambes courtes, le corps épais et rond, le fanon allongé, le garrot surmonté d'une bosse, et la robe couleur



Cornes d'elans de l'Afrique centrale.

isabelle qui caractérisent à la fois l'oréas et le zébu africain, justifient cette assertion.

Du reste, en dehors de ses traits caractériels, l'oréas ne varie pas moins que le bubale et d'autres antilopidés largement répandus. Il est rare que nos jardins zoologiques, ou nos musées, aient deux échantillons de cette espèce qui soient exactement pareils. La gravure de cette page, où sont représentés deux massacres d'élans, choisis dans ma collection, montrent à quel point les cornes peuvent différer d'un individu à l'autre. Ces

cornes atteignent parfois une longueur de quatre-vingt-onze centimètres.

Tous les élans que j'ai vus avaient le poil lisse et extrêmement court, le manteau d'une teinte de basane très-claire et les flancs couleur isabelle. Leur crinière était noire et longue de trois pouces. Dans la contrée que j'ai parcourue, j'ai toujours vu la robe de l'élan marquée de raies nettement délimitées. Ces raies blanches, moins larges que le doigt, partent de la ligne noire qui s'étend sur le dos et courent parallèlement jusqu'au milieu du ventre, qui présente parfois une grande tache noire. Ce n'est certainement pas une livrée du jeune âge, ainsi que l'ont présumé quelques voyageurs; j'ai vu de très-vieux élans, qui, de chaque côté, n'avaient pas moins de quinze raies d'un blanc pur. La chair de cette grande antilope est l'une des meilleures sortes de viande, et non moins savoureuse que celle du bubale.

Nous campâmes à une lieue environ de notre pont suspendu, dans un lieu désert d'une beauté indescriptible, et où, malgré une pluie diluvienne, je passai une nuit excellente dans mon nid d'herbe.

A peu de distance du camp, vers le nord, s'élevait un mamelon de gneiss qu'on appelait le Manga. Avant de faire halte, nous avions traversé deux ruisseaux qui coulaient à pleins bords et allaient rejoindre le Tondj à un endroit voisin. Le premier de ces ruisseaux, le Mokoungoûdouli, murmurait sur un lit de gneiss, entre des rives herbues et ornées de fleurs; clairière qui serpentait dans la forêt et s'élargissait plus loin en une vallée qu'arrosaient des sources nombreuses.

Le lendemain, ayant à faire huit lieues dans une forêt déserte, nous partîmes de bonne heure. Les arbres étaient encore voilés par le brouillard et l'herbe couverte d'une rosée fumante.

La flore pleine d'intérêt qui, à droite et à gauche, déployait ses richesses, m'attirait continuellement hors du chemin. L'encephalartos, ornement superbe, se trouve aussi dans cette contrée, où il paraît être largement répandu. Beaucoup de plantes d'un type nouveau frappèrent mes regards, entre autres le tithymale, premier euphorbe d'espèce herbacée que j'eusse rencontré dans toute la région. Un grand nombre d'arbustes couverts de fleurs, ou des arbrisseaux d'un feuillage et d'un port frappants, donnaient à la forêt l'air d'un parc. L'un des plus communs, et que l'on pourrait qualifier d'arbre, était le *parinarium polyantherum*,

caractérisé par ses grandes panicules de fleurs blanches et ses feuilles lustrées, à la fois épaisses et cassantes.

Dans cette marche nous n'eûmes pas moins de huit cours d'eau à franchir; les trois premiers se jetaient dans le Tondj, les autres dans le Léhsi. Le troisième de ces ruisseaux était le Baghiâ, le cinquième se nommait l'Oulidyatâba; venait ensuite le Léhsindah, qui coulait entre des murailles de gneiss.

A une lieue de nous environ, sur la droite, et au sud du point où nous avions passé à gué le Léhsindah, se trouvaient des collines de gneiss, dont les deux cimes les plus hautes s'appelaient le Ndimoh et le Bondoh.

Le sentier, qui jusqu'alors s'était déroulé sur un terrain horizontal, et vraisemblablement à une assez grande hauteur au-dessus de la vallée du Tondj, descendit sur un espace de deux lieues pour gagner le Morokô. Ruisseau large et rapide, ce dernier serpentait dans une vallée en forme d'auge, ouverte dans une plaine herbue, et dont les pentes arrivaient de chaque côté jusqu'au bord de l'eau.

En face de nous, c'est-à-dire au levant, le terrain paraissait monter d'une façon régulière, car la vue s'étendait jusqu'au delà du Léhsi; et l'on apercevait les hauteurs où il fallait chercher le point d'attache du chaînon, qui, dans le Moundo, est projeté par les monts Ziléi entre le Tondj et le Roah, et qui se dirige au nord-est.

La descente à laquelle nous étions arrivés, et qui s'inclinait au sud-ouest, offrait un paysage tout différent de la scénerie de parc du terrain que nous venions de franchir. Pendant une longue suite de milles, le regard ne rencontrait que des steppes déboisés, où, çà et là, des jungles impénétrables de bambous d'un vert olive formaient, avec la verdure brillante de l'herbe, un contraste frappant d'un effet tout nouveau. Après avoir traversé le Morôko, notre chemin gravit une pente et nous conduisit dans la demi-obscurité de l'une de ces jungles.

Nous avions laissé sur notre droite, peu de temps avant, une série de hameaux habités par des Niams-Niams: c'était le district de Dippoddo. A une lieue de ces groupes de cases, au sud-est, se trouvaient les villages d'Ouringâma, situés sur la frontière orientale du territoire de Nganyé, dont le Léhsi forme la limite et sépare le pays des Niams-Niams de celui des Mittous.

Quelques lieues de plus dans la même direction nous auraient conduits à la frontière nord-est des Baboûkres.

Vers la fin du jour, nous atteignîmes le Léhsi près duquel était la zèriba, totalement cachée à nos regards par les bambous qui dominaient la palissade.

En cet endroit, le Léhsi, dont la source était peu éloignée, avait quinze pieds de large, quatre pieds de profondeur, et coulait dans un ravin qui se dirigeait au nord-nord-ouest. Il avait la limpidité du cristal, trait caractéristique de tous les cours d'eau bordés de bambous qui aiment les fonds où ruissellent les sources. Penchés au-dessus du courant, les bambous, dont les tiges délicates s'élevaient à quarante pieds de hauteur, formaient au ruisseau une voûte ombreuse et charmante. Nulle part on n'eût trouvé, pour se reposer, de feuillée plus engageante, nulle part une onde qui vous offrît un bain plus séduisant.

Dès mon arrivée à la zèriba, j'acquis la certitude que le pays était riche en grain : la quantité de kisséré (galette de sorgho) qui fut donnée à mes gens m'en fournissait la preuve. A une autre époque, j'aurais dédaigné cette nourriture soudanienne; mais alors elle me paraissait l'égale de nos meilleurs petits pains; et bien qu'il fût lourd et indigeste, le kisséré me procurait de bons repas.

Pendant tout notre voyage chez les Niams-Niams, nous n'avions eu que très-rarement l'occasion de nous procurer du sorgho, et toujours en quantité des plus minimes. Ici nous ne retrouvions pas seulement du grain, mais du vrai mouton, et toutes les privations étaient oubliées.

La zèriba de Mbômo était à dix lieues au midi de Kouddou, situé sur le Roah.

Grâce au Kénousien, qui secondait mes vues autant que possible, les lacunes qui existaient dans mes itinéraires purent être comblées. Pendant sa marche du mois de février, il avait chargé un de ses hommes de mettre en écrit tous les renseignements qu'il pouvait obtenir des Mittous qui lui servaient de guides. J'eus moi-même, par ces derniers, la confirmation des rapports que j'avais recueillis précédemment; et je pus ainsi dresser la carte de toute la contrée avec une assez grande exactitude.

L'itinéraire que m'avait remis Abd-es-Sâmate ne mentionnait pas moins de douze ruisseaux permanents entre Kouddou et Mbômo. Ces ruisseaux, en allant du nord au midi, sont : le Teh, le Bourri, le Malikoû, le Marikôli, le Mangaoua et

l'Ouâri. On trouve alors les collines de Ghéré, que j'ai visitées plus tard, et qui forment la ligne de partage entre le Léhsi et le Roah; puis les autres ruisseaux, qui, dans le même ordre, sont : le Koûlouma, le Magbogba, le Makaï, le Patiò, le Manyinyì et le Maloûka.

Bien que tous ces cours d'eau prennent leur source à peu de distance de la rive gauche du Roah, ils font de longs détours avant de se jeter dans cette rivière. Les premiers la rejoignent directement; les cinq autres vont s'unir, à l'ouest de la route en question, au Dongôddoulou, qui lui-même va rejoindre le Tih ou Teh, affluent du Roah. Le Teh est le cours d'eau qui passe près du village de Ngoli et qui, à l'ouest de Sabbi, est appelé Koddô.

Toute la ligne de faîte, sur une étendue de beaucoup de milles carrés, est couverte de fourrés de bambous. L'espèce de ces derniers, si largement répandue dans cette partie centrale du continent, est la même que celle qui joue un si grand rôle sur les degrés inférieurs des Hautes-Terres d'Abyssinie. Par ses jeunes scions, elle rappelle dans ses massifs les carrés d'asperges de nos jardins à la fin de l'été; des centaines de rejets s'élèvent d'une même souche et saluent gracieusement le sol, vers lequel elles s'inclinent par des courbes charmantes. Ce bambou paraît avoir les mêmes habitudes que le bambou indien, introduit nouvellement dans les jardins du Caire, où il est cultivé avec succès. La hauteur est la même : de quarante à cinquante pieds; mais les tiges ne sont pas toujours aussi fortes dans l'espèce abyssinienne que dans celle de l'Inde.

Bien cultivé, le district de Mbômo rappela à mon souvenir les environs de Kouragghéra. Le pays semblait très-populeux et était couvert de sorgho et de maïs; je fus étonné de l'importance de la culture de celui-ci, dont on voyait des champs entiers. J'obtins une provision de ce maïs encore vert, que je fis sécher et moudre; et je fus, de la sorte, muni de farine pour plusieurs semaines.

Ici, comme partout ailleurs, le maïs présente de graves inconvénients; il est souvent attaqué par les vers, a de la tendance à moisir, et sa farine arrive plus vite à fermenter que celle de toute autre espèce de grain. Pour le conserver, les indigènes ont un moyen fort simple : ils en attachent les épis en grosses gerbes, et les suspendent à des arbres isolés, où ils sont exposés au grand air et à l'abri de la vermine.

L'un des meilleurs produits de la contrée, le *phaséole lunaire,*

qui de tous les haricots est l'un des plus savoureux que je connaisse, est cultivé par les Mittous avec prédilection. Cette espèce est caractérisée par une gousse large et courte, ayant la forme d'un croissant, et qui renferme rarement plus de deux grains, mais qui sont volumineux.

Bien que la zèriba fût de fondation récente, Abd-es-Sâmate eut lieu d'être très-satisfait de la quantité d'ivoire qu'en si peu de temps ses gens avaient pu réunir.

Pour moi, je passai trois jours en excursions sur les bords du Léhsi, où il m'arriva de faire l'une de mes chasses les plus fructueuses. C'est là que je tuai mon premier bushbock, antilope scripta, dont les raies blanches, sur un fond basané, représentent un harnais. Chaque individu de cette espèce offre d'ailleurs avec les autres quelque différence plus ou moins sensible : l'un n'a qu'une bande; celui-ci a des points, ou des taches sur les flancs, et les mouchetures sont plus ou moins nombreuses.

Je n'ai jamais rencontré le bushbock ailleurs que dans les bois épais, et l'y ai toujours vu seul. Il paraît être plus timide qu'aucune autre espèce d'antilope. Ses marques blanches n'ont pas attiré votre regard qu'il a déjà disparu. Le moindre frôlement le fait partir : on n'a pas le temps de viser; si je l'ai atteint, c'est par hasard, au moment où il sortait du fourré devant lequel j'étais à l'affût, retenant mon haleine et le doigt sur la détente.

Les fourrés de bambous sont également le séjour favori du cochon à verrues, qui trouve dans les jeunes pousses de l'énorme graminée la pâture qu'il désire. D'autre part, des quantités surprenantes d'oiseaux sont attirés par le grain savoureux des touffes d'épis du bambou ; et toute l'année des passereaux d'espèces diverses se nourrissent dans ces jungles, où ils font leurs nids avec autant de sécurité que dans n'importe quel bois.

L'apparition d'une bande d'élans, chez les Niams-Niams du voisinage, fut, de la part de ceux-ci, l'occasion d'une battue dans laquelle ils eurent la chance de tuer un léopard. L'événement était si glorieux qu'il y eut à ce sujet des réjouissances publiques, où vieux et jeunes le célébrèrent à l'envi. En entendant sonner les trompes guerrières du côté des villages d'Ouringâma, nous crûmes d'abord que les Niams-Niams, chargés par l'habile Kénousien de défendre la frontière de son territoire, venaient de repousser une attaque des Baboûkres.

Mais bientôt le bruit courut qu'Abd-es-Sâmate allait recevoir un présent d'honneur. Nous vîmes en effet arriver une longue

procession de Niams-Niams escortant une litière de branchages, sur laquelle était porté en triomphe le corps du léopard. Les porteurs déposèrent celui-ci aux pieds d'Abd-es-Sâmate, qu'ils prièrent d'accepter ce présent de la part de leur chef, en signe d'hommage et d'affection. Dans tout le centre de l'Afrique, la peau du léopard est considérée comme un ornement digne des personnages de rang princier; et chez les Niams-Niams, ainsi que nous l'avons dit, elle ne peut être portée que par des gens de famille royale.

La bête en question mesurait, pour le corps seulement, plus de trois pieds de longueur, et avait été frappée d'une façon étrange. Elle était à l'affût, guettant les antilopes, quand tout à coup elle se trouva entourée de la foule des rabatteurs. D'un bond prodigieux, elle essaya de franchir les filets qu'on avait tendus, et reçut, au moment où elle s'échappait, une couple de lances, dont les fers entrés jusqu'au bois retinrent fortement les hampes. Entravée dans sa course au milieu des buissons, l'animal fut bientôt rejoint et achevé.

Toutes les peaux de léopard que j'ai vues dans cette partie de l'Afrique appartenaient à l'espèce robuste, dont les grandes taches sont des rosettes formées de points réunis, et distribuées ordinairement en cinq rangées courant le long du corps. D'après quelques naturalistes, ce serait dès lors une panthère, dont le léopard se distinguerait par un corps plus svelte, marqué de taches plus petites, et formant des rangées plus nombreuses; mais cela me paraît être une erreur. Malgré la diversité que présente le dessin de la robe, soit à l'égard du nombre des bandes, soit relativement à la forme des taches et à leur nuance, infiniment variée, l'Afrique ne me semble avoir qu'une seule espèce de ces félins; et il n'y a pas de différence à établir — au moins dans cette partie du monde — entre la panthère et le léopard.

Dans mes courses précédentes, j'avais suivi à peu près les trois quarts de la frontière du territoire des Baboùkres, auquel le Tondj sert de limite, et qui est à peu de distance de la zèriba de Mbômo, vers le sud-ouest. J'eus en outre, par la garnison de l'établissement, quelques détails sur le pays et sur sa population, dont j'avais vu d'ailleurs de nombreux spécimens, largement représentée qu'elle est parmi les esclaves de toutes les zèribas.

Les Baboùkres doivent être venus du sud, ou bien former les débris d'une nation que les Niams-Niams ont chassés devant eux

dans leur marche vers le nord et vers l'est. On dit que leur idiome se retrouve chez quelques tribus qui habitent au sud des Mombouttous. Cette assertion concorde avec les habitudes des Baboûkres, peuple essentiellement agriculteur, et possédant un grand nombre de chèvres.

Établie sur une aire qui n'a pas plus de trois cent cinquante milles carrés, la section orientale des Baboûkres est sans cesse en butte aux razzias des Khartoumiens et des chefs niams-niams, qui, depuis des années, regardent son territoire comme un lieu d'approvisionnement où ils vont se fournir de grain et de bétail.

Par suite des attaques qu'elle subit de tous les côtés, cette peuplade a acquis un degré de cohésion extraordinaire, et, par cela même, résiste à l'ennemi qui la presse de toute part.

Les Baboûkres sont d'humeur belliqueuse et d'une intrépidité peu commune. Leur guerre est à outrance : ils luttent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus une goutte de sang; et comme ils passent pour être cannibales, le vainqueur se hâte de fuir avec son butin, sans se soucier de les soumettre.

Également pillés par les gens du nord, les Loubas qui sont leurs voisins de l'est, au lieu de s'entendre avec eux, leur font une guerre continuelle.

L'autre moitié des Baboûkres s'est retirée sur la frontière des Bongos et des Niams-Niams, entre le Soué et le Tondj, à soixante milles au nord-ouest de la section qui nous occupe. L'identité de race entre les deux groupes n'est pas seulement établie par la communauté du nom que leur appliquent les Niams-Niams, mais encore, et surtout, par la similitude du langage qui est le même pour les deux tribus, ainsi que le constatent les vocabulaires que j'ai réunis. Les Bongos appellent Moundo la division occidentale des Baboûkres[1].

Les Baboûkres ont le type de la race nègre et la peau d'une couleur très-foncée. Comme esclaves, ils se font apprécier par la douceur de leur caractère, par leur persévérance, leur aptitude à toute espèce de travail, leur adresse pour les travaux domestiques. Ils sont de taille moyenne, ont de vilains traits et la figure inexpressive.

Dès qu'elles ont passé la première jeunesse, les femmes de cette race sont généralement hideuses; elles n'ont pas seulement

1. C'est le *Moundo* de Petherick.

des traits de la plus choquante irrégularité, elles se mutilent d'une horrible façon[1].

A peine sont-elles mariées, qu'elles ne se contentent pas de se percer le tour des oreilles, mais encore celui des lèvres, afin de border les unes et les autres d'un rang de bâtonnets d'un pouce de long. Elles se décorent de la même manière les ailes du nez, décoration que nous avons déjà trouvée chez les femmes bongos.

Le 29 juin, sans attendre Abd-es-Sâmate qui allait faire une tournée dans ses établissements du pays des Mittous, je partis, accompagné d'une faible escorte, et me dirigeai vers Sabbi par le chemin le plus court.

Nous suivîmes d'abord pendant quatre milles la route que nous avions prise pour venir à Mbômo ; et, bien qu'il plût constamment, la forêt de bambous se continuait sans interruption avec une telle épaisseur, que nous gagnâmes le Morokô sans avoir la peau mouillée.

Après avoir franchi ce cours d'eau, nous prîmes au nord-ouest, décrivant un angle aigu avec le chemin que nous venions de quitter.

Devant nous s'étendait une solitude boisée, qui, sur un espace de quarante milles en ligne droite, jusqu'aux villages que les Bongos ont près de Nyoli, ne nous offrirait ni habitations, ni cultures. Il nous fallait trois longues marches pour franchir ce désert.

Après avoir traversé quatre petits marais herbus, et passé à gué le Léhsinda, qui en cet endroit coulait entre des rives de gneiss, nous fîmes encore une lieue et nous nous arrêtâmes près d'un autre marais. Ces prairies mouvantes, qui étaient nombreuses et qui formaient des tapis de verdure, ayant une largeur d'environ cinq cents pas, ressemblaient à des éclaircies qu'on aurait faites dans le bois.

Toute la forêt était animée par des troupes de caamas ; placé à la tête de ma bande, je m'élançais continuellement à leur poursuite, triplant ainsi la longueur de la marche, et sans autre bénéfice que de pouvoir observer les attitudes et les bonds grotesques du gibier qui m'échappait.

La nuit étant close, j'étais dans mon nid d'herbe, lorsqu'un bruit sourd, que j'eus l'occasion d'entendre plusieurs fois dans

1. On verra le portrait d'une femme baboûkre dans l'un des chapitres suivants.

le cours de mon voyage, vint à se produire, comme à l'approche d'un tremblement de terre.

Tout notre camp, d'une assez grande étendue, — car aux gens de mon escorte s'étaient joints de nombreux porteurs, chargés de l'ivoire de Sâmate, — tout notre camp fut en émoi, et les cris et les coups de feu retentirent de toute part. C'était un immense troupeau de buffles, qui, dans l'une de ses migrations, fondait sur notre bivac, et nous menaçait d'une destruction complète, quand effrayé par le vacarme de nos hommes, il s'enfuit de tous côtés et se dispersa dans le bois. Plusieurs de nos cabanes étaient déjà renversées; et les occupants, surpris dans leur sommeil, avaient frisé l'écrasement de bien près.

Le lendemain matin de bonne heure, nous atteignîmes le Léhsi qui coulait à pleins bords. Ses eaux profondes avaient quarante pieds de large, une vitesse de soixante pieds par minute, et se dirigeaient au couchant.

Les porteurs se firent un pont d'un arbre qu'ils abattirent. Pour moi, craignant que, si je gardais mes bottes, le pied ne me glissât, et d'autre part, si je me déchaussais, pouvant me blesser en marchant au milieu des branches, je me déshabillai et me jetai dans la rivière. Quelques brasses encore et j'allais gagner la rive, lorsque tout à coup je ressentis un choc dont la douleur retentit dans toutes mes fibres : je venais de rencontrer une de ces touffes de mimosas qui, dans cette région, descendent jusqu'au bord de l'eau. La rivière étant pleine, l'affreux buisson avait échappé à mes regards. Je connaissais depuis longtemps la malignité de ces barrières épineuses; qu'il me suffise de dire qu'il n'est pas de chaussures qui ne soient traversées par leurs dards aigus, et l'on jugera de ma souffrance. Le bourreau le plus cruel n'aurait pas inventé un instrument de torture plus infernal. Cependant il fallait nager. Par un suprême effort, je franchis la broussaille et arrivai à terre déchiré en cent endroits. Mais je n'avais pas de temps à perdre; je me rhabillai, et tout sanglant, les membres raidis, la peau cuisante, je continuai ma route. Nous fîmes ce jour-là encore cinq lieues et traversâmes une demi-douzaine de marais et de clairières de la même nature que les précédents.

Nous avions marché longuement sur un terrain nu, dont la roche était rouge, lorsqu'un orage nous surprit.

On se hâta d'empiler les bagages et de les couvrir, et l'averse ne m'empêcha pas de faire une cueillette d'un vif intérêt. Je trouvai là, en grand nombre, deux des plus jolies plantes que pro-

duise le pays : une petite orchidée (*habenaria crocea*) aux fleurs d'un jaune rutilant, et un *montbretia* bleu de ciel, qui ressemblait à une scille. Tous les deux, par endroits, couvraient la pierre nue d'un tapis charmant, dont les couleurs harmonieuses semblaient avoir été combinées avec le goût qui préside à la formation de nos jardins.

Un fait que me rappelle notre seconde nuit de bivac, fait en lui-même de peu d'importance, me prouva que la forêt, si déserte qu'elle fût, n'en était pas moins fréquentée par les indigènes dans leurs excursions de chasse.

Pressé au moment du départ, j'oubliai dans ma case une paire de bottines que j'y avais suspendue pour la faire sécher. Plusieurs jours s'écoulèrent avant que je m'aperçusse de la perte que j'avais faite. Les bottines ne pouvant pas être remplacées, je les envoyai chercher par mes hommes, avec l'espoir qu'ils me les rapporteraient.

Arrivés au bivac, mes gens virent que les huttes avaient été fouillées depuis notre départ, la mienne comme les autres; et mes chaussures n'avaient pas échappé aux regards du visiteur; elles étaient bien encore à la même place, mais tous les clous et les petits anneaux de cuivre des œillets en avaient été pris avec soin et devaient maintenant décorer les oreilles et les narines de quelque noire beauté.

Le jour suivant, dès le matin, nous entrâmes dans la superbe forêt d'humboldtias, qu'au début de la campagne nous avions traversée à dix milles au couchant du point où nous étions alors.

De l'autre côté de la forêt s'étendait une savane, bornée au loin par des collines, et déjà traversée, également plus à l'ouest.

Après avoir passé le Mah, la route commença à monter et se déroula à travers un bois, où le feuillage était si épais que l'on voyait à peine à une distance de quelques pieds. J'étais à l'arrière-garde, lorsque mon attention fut attirée par une vieille esclave, qui, arrêtée dans le chemin, me faisait signe d'aller la rejoindre. Quand je fus près d'elle, cette femme me montra du doigt une masse noire qui était à dix pas devant nous. Les grandes feuilles des anones me cachaient en partie l'objet désigné, et je le pris d'abord pour un tronc d'arbre. Mais comme je me disposais à l'examiner de plus près, la masse remua tout à coup et fit apparaître deux larges cornes. Le premier mouvement, en pareil cas, est de tirer, ce que je fis sans viser le but. Mon coup de fusil déchaîna une tempête: vingt buffles mugissant, la queue

dressée, brisant et écrasant tout, passèrent auprès de moi comme un écroulement de rochers tombant de la cime d'une montagne. Pris de vertige, j'envoyai mon deuxième coup au hasard; la balle a pu frapper la chair ou les os, je l'ignore; l'instant d'après je ne voyais plus rien que l'énorme feuillage. Les buffles avaient disparu; mais au loin grondait le tonnerre de leur course affolée.

Les collines que nous avions en face de nous s'appelaient Machîr; elles n'étaient que le prolongement des pentes abruptes du Mbâla-Nguia, qui s'élevait au couchant et dont cette projection, dirigée au sud-est, allait rejoindre la chaîne que pendant toute la marche nous avions eue à notre droite. Au sommet de ces collines, nous trouvâmes un plateau qui s'étendait à perte de vue et s'abaissait graduellement vers le nord, pendant plusieurs lieues, jusqu'à la vallée du Tih. Des groupes détachés de beaux arbres y étaient disséminés; nous nous arrêtâmes au milieu du jour à l'ombre épaisse des tamariniers, les premiers que nous eussions vus depuis longtemps.

Remis en marche, nous traversâmes de profonds défilés et des plaines arides. Quatre petits ruisseaux, qui allaient au levant rejoindre le Tih, furent traversés.

Le premier de ces ruisseaux, à partir des collines, ruisseau profond coulant à pleins bords, entre des arbres formant avenue, était le cours supérieur du Mongolongbo. A gauche du sentier, c'est-à-dire à l'ouest, courait une autre chaîne de collines; et, après avoir franchi le second ruisseau, nous vîmes sur la droite un mamelon d'à peu près trois cents pieds de hauteur et dont la roche était rouge.

De temps à autre se rencontraient de petits groupes de caamas. Une de ces antilopes que j'avais blessée fut achevée par les Bongos; elle reçut tant de coups de lance, et fut tellement lacérée, que j'eus peine à trouver parmi ses lambeaux un rôti d'une seule pièce.

La chasse nous avait occupés si longtemps, moi et mes compagnons, que nous avions encore plusieurs lieues à faire lorsque la nuit vint nous surprendre. Nous nous trouvâmes bientôt dans une obscurité complète; et non seulement nous nous étions égarés, mais perdus les uns les autres, quand nous fûmes ralliés par les tambours des avant-postes des Bongos. Il était plus de minuit lorsque, brisés de fatigue et trempés jusqu'à la moelle par la traversée des marais, nous atteignîmes Nyoli.

Nous passâmes dans ce village toute la journée du lendemain pour nous reposer. J'allai battre les environs et j'y trouvai l'encephalartos, que je n'ai pas rencontré plus au nord ; ses graines, de la dimension d'une noisette et fort nombreuses, étaient disséminées partout.

Les dattes sauvages également étaient mûres. J'en recueillis une grande quantité, avec l'intention d'en faire du vin, tel que celui qu'on en retire dans l'ouest de l'Afrique ; mais je ne réussis pas. Bien que ces fruits aient l'agréable parfum de la datte cultivée, trois fois plus volumineuse, ils sont âpres, ligneux et desséchés, ce qui les rend immangeables.

Le 3 juillet, nous fîmes, sans nous arrêter, une marche de neuf heures qui nous conduisit à Sabbi. La dernière partie de l'étape eut lieu sous une pluie fine venant ajouter à l'ennui que me donnaient mes chiens, dont l'ardeur, impossible à maintenir, me fit manquer tous les leucotis que j'essayais de poursuivre, et qui étaient nombreux dans la contrée.

Au moment où nous arrivions, Tikitiki aperçut devant la zèriba un troupeau de bêtes bovines qui paissaient tranquillement ; sautant de joie à l'idée que c'étaient des antilopes, il ne put comprendre comment nous pouvions négliger cette occasion de faire une chasse magnifique. Plus tard, quand il vit traire les vaches, mon akka fut pris d'un fou rire, et déclara qu'il n'avait jamais rien vu de pareil.

Ce voyage avait été l'un des plus heureux et des plus agréables de tous ceux qu'on a jamais entrepris dans une région aussi lointaine. L'agrément était dû à l'état de ma santé, qui était parfaite, et à l'air pur du pays des Niams-Niams ; le succès, aux circonstances favorables dans lesquelles l'expédition s'était accomplie.

En Europe, on considère généralement un pareil voyage comme une sorte de martyre, composé de fatigues inouïes, d'efforts et de privations indescriptibles ; mais pour le voyageur qui reste bien portant et qui conserve toute son activité, il n'en est pas ainsi : la tâche est plutôt laborieuse que pénible. Privations et fatigues s'apprécient relativement ; tout dépend du genre de vie auquel on est habitué. Ceux qui connaissent les fatigues de la guerre, telle qu'on la fait de nos jours, avec les efforts et les misères transitoires qu'elle impose, pourront se faire une juste idée de ce que j'ai eu à subir ; et à celui qui a voyagé, ainsi que moi, avec les courriers russes, les plus rudes épreuves que j'ai

endurées en Afrique sembleraient des jeux d'enfant. Souvent la marche était si courte que je m'en impatientais. Notre campagne chez les Niams-Niams dura cent cinquante-six jours, à compter de notre départ de Sabbi; et pendant ce laps de temps, abstraction faite de quelques détours sans importance, le trajet franchi fut de cinq cent soixante milles. La route complète n'excéda pas deux cent quarante-huit lieues.

Toutefois, après les marches forcées que nous venions de faire, je fus très-content des cinq jours de repos que je pus avoir à Sabbi. Un énorme paquet de lettres m'y attendait; et la lecture de ces lettres, accumulées depuis dix-huit mois, occupa agréablement une partie de ce repos inaccoutumé. Ce fut alors que j'entendis parler pour la première fois de la glorieuse entreprise de sir Samuël Baker, et de la tentative faite par le gouvernement égyptien pour s'établir dans la province du Ghazal. Kourchouk-Ali, osmanli de naissance, et l'un des principaux traitants d'ivoire de Khartoum, possédant lui-même des zèribas dans cette contrée, avait été investi, par le gouverneur général, du titre de *sandjak* et mis à la tête de deux compagnies du gouvernement: l'une de vrais Turcs (bachibouzouks), et l'autre de soldats nègres (nizzani).

L'arrivée de ces troupes avait beaucoup ému les propriétaires de zèribas; car en dehors de la mise en question des droits régaliens que s'étaient adjugés les chefs d'établissements, le nouvel ordre de choses présageait la levée d'impôts qui suit toujours l'apparition d'un corps d'armée.

Le but de Kourchouk-Ali était d'abord de s'emparer des mines de cuivre du Darfour méridional. Il devait le faire au nom du vice-roi, le Khédive ayant donné complétement dans le piége que lui avait tendu un prêtre du Darfour, qui se disait propriétaire de ces mines célèbres, et qui, à l'appui de son dire, exhibait un acte de donation, fait à son bénéfice par le dernier sultan; or la pièce était fausse.

Cet habile escroc, nommé Hellali, avait rempli pendant longtemps les fonctions de secrétaire à la cour d'Hussein; et connaissant la situation du pays, il avait résolu de faire tourner à son avantage l'animosité qui régnait entre le Darfour et l'Égypte. Il ignorait toutefois où étaient placées les terres dont il revendiquait la possession, et il conduisit au hasard les troupes du Ghazal, avec leur chef, par des sentiers difficiles dans un pays inconnu.

Le firman du vice-roi lui confiait le commandement des soldats noirs, et donnait à Kourchouk-Ali celui des Arnautes. Nous dirons plus tard comment Hellali engagea la lutte, d'abord avec les propriétaires des zèribas, et ensuite avec les soldats du sandjak.

Après avoir rempaqueté mes collections, qui furent revêtues de nouvelles couvertures imperméables, je me procurai des porteurs; et, le 8 juillet, je me remis en marche vers le nord. J'étais impatient de recevoir les provisions qui m'avaient été envoyées de Khartoum, et qui traînaient encore sur les eaux dormantes du Ghazal.

Abd-es-Sâmate, toujours occupé de ses réquisitions de grains dans le pays des Mittous, n'était pas revenu. La famine régnait donc à Sabbi, et mes malheureux porteurs ne reçurent de provende d'aucune espèce. Ce qu'ils endurèrent pendant les cinq jours du voyage est inimaginable. Les zèribas de Chérifi, près desquelles nous passâmes, n'étaient pas mieux approvisionnées que Sabbi; en outre, les Bongos de ces parages étaient en hostilités ouvertes avec les miens, et nous ne devions en attendre nul secours. Pendant tout le trajet, mes hommes ne vécurent absolument que de racines qu'ils déterraient dans les bois, et que seul un estomac comme le leur pouvait digérer. La rapidité de la marche était si urgente que la chasse nous était défendue; et nos yeux seulement se rassasiaient de la vue des élans et des waterborks qui peuplaient ce désert, où ils paissaient en liberté.

Le 10 juillet, nous atteignîmes la principale zèriba de Chérifi, mais sans nous y arrêter; je prévoyais la lutte, qui bientôt devait avoir de si tristes conséquences.

Le temps était beau ce jour-là; et nous nous établîmes sous les sycomores qui, à notre premier passage, nous avaient déjà couverts de leurs cimes épaisses et largement étalées; mais à peine étions-nous campés sous leur ombre, qu'un orage subit vint nous surprendre.

L'agrément de l'étape suivante, au milieu du parc charmant qui s'étendait vers le nord, me dédommagea du manque de vivres. Je marchais d'ailleurs avec la certitude d'en finir bientôt avec les privations, les bains froids et les habits mouillés.

Le passage du Doggoroû donna beaucoup de travail. Il fallut abattre des arbres, et, à l'aide des buissons de la rive, improviser un pont.

Ce fut entre le Doggoroû et le Tondj qu'eut lieu notre der-

nière nuit de bivac; elle fut des plus misérables : nos provisions étaient complétement épuisées ; rien absolument, ni pour moi ni pour mes hommes. J'expédiai un message à la zèriba la plus voisine, afin que le lendemain matin on nous envoyât les secours nécessaires et des gens de renfort, car la plupart de mes Bongos ne savaient pas nager.

Arrivés sur la hauteur d'où le regard embrassait à plusieurs milles à la ronde la vallée du Tondj, alors couverte par l'inondation, nous nous arrêtâmes. Ce ne fut qu'après des heures d'attente que nous aperçûmes dans le lointain les vivres si ardemment désirés et les habiles nageurs de Koulongo. Mes porteurs fondirent avidement sur le premier sac qui aborda; et sans prendre le temps de faire cuire le sorgho ou de le moudre, ils se le jetèrent dans la bouche par poignées. Leurs dents saines et fortes broyèrent ce grain sec et dur comme s'il avait été leur pâture quotidienne, et avec autant de facilité que l'auraient fait des chevaux ou des bœufs.

Il fallut me déshabiller complétement pour franchir la vallée, où, même sur le bord de la rivière, on avait de l'eau jusqu'aux genoux. La traversée fut longue, en raison des grandes herbes tranchantes dont le sol était couvert, et des trous et des crevasses invisibles qui auraient rendu une marche rapide très-dangereuse. Je restai deux heures dans cette situation, jusqu'au moment où la caravane eut gagné l'autre bord.

Un petit radeau, construit avec des bottes de jonc, fut employé pour le transport des bagages; et grâce à l'extrême attention des passeurs et à leur adresse, tous les paquets abordèrent sans accident. A cette époque, 12 juillet 1870, le Tondj coulait avec une vitesse de quatre-vingts pieds par minute; son lit, si largement débordé, n'avait pas moins de vingt-quatre pieds de profondeur, et en mesurait un peu plus de cent vingt entre les deux lignes de roseaux qui en marquaient la limite ordinaire. Par endroits, le lit d'inondation était couvert de plus de quatre pieds d'eau, et la caravane eut à faire de nombreux détours pour éviter les passages dangereux. La journée presque entière fut employée à lutter contre l'élément humide, averse et débordement; et ce ne fut qu'à la nuit tombante que nous atteignîmes les huttes hospitalières de Koulongo.

Il y a, pour franchir les rivières qui ne sont pas guéables, un moyen que je crois d'un emploi facile, et dont les éléments se trouvent partout dans ces contrées, où je ne l'ai jamais vu mettre

en pratique. Ce moyen, que Barth recommande dans le second volume de sa relation[1] (texte anglais), consiste à lier ensemble deux douzaines de gourdes de moyenne grosseur, et à les revêtir d'une couche d'herbe. On a de la sorte un radeau capable de porter un poids de plusieurs centaines de livres. Ce fut vainement que j'en parlai plusieurs fois à mes Nubiens : ils reconnurent que l'idée était bonne et ne voulurent jamais en essayer. Je crois devoir néanmoins signaler ce procédé aux futurs voyageurs ; en mainte occasion, il peut leur rendre les plus grands services.

Ce fut ainsi qu'après huit mois d'absence je rentrai à la zèriba de Ghattas, mon ancien quartier général. J'y trouvai peu de changement, en dehors toutefois d'une situation beaucoup plus florissante. Les Bongos dont le départ avait fait avorter l'expédition chez les Niams-Niams, et qui étaient allés s'établir chez les Dinkas, étaient revenus à la suite d'une campagne faite chez ces derniers par les Nubiens. Non-seulement ils avaient regagné leur ancienne demeure, mais encore ils y avaient amené d'autres Bongos, trois fois plus nombreux qu'eux-mêmes. Cet accroissement de population avait fait bâtir six cents cases, ce qui, au minimum, représentait deux mille cinq cents âmes; et les défrichements avaient suivi la même proportion.

Pendant mon absence, Ghattas, qui habitait Khartoum, était mort, laissant à son fils aîné toutes ses zèribas du Haut-Nil.

En revoyant ces champs étendus, ces cultures qui promettaient l'abondance, ces plaines ensoleillées, dont le riant aspect contrastait si vivement avec celui de la forêt des Niams-Niams, sombre terre de famine, que nous quittions à peine, il me sembla retrouver le pays natal. La seule vue de gens couverts, portant du linge qui connaissait le blanchissage; la régularité des repas, la diversité des mets, tout me faisait supposer que j'étais dans une ville; je me croyais déjà à Khartoum. Mais de nombreux obstacles m'en séparaient, et de graves motifs m'empêchaient de songer au départ. La route du mechra n'était, en cette saison, qu'une longue suite de marais pestilentiels ; la rivière elle-même couvait la fièvre. De nouvelles privations, qui dureraient des mois entiers, m'attendaient si je partais à cette époque ; et j'avais tout lieu de craindre que ma constitution ne pût résister au climat, si je la soumettais à d'aussi longues épreuves. Je résolus

1. Voy. Barth's Travels, vol. II, p. 254.

donc d'attendre patiemment et de me consoler en pensant aux joies du retour. D'ailleurs, bien que j'eusse atteint le principal but de ma mission, il me restait encore beaucoup de points importants à éclaircir. Un second voyage chez les Niams-Niams était irrésistible; il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud. L'occasion m'était offerte, je devais en profiter; ceux qui viendraient plus tard en auraient-ils jamais d'aussi favorable?

Le travail ne me manquait pas: il me restait à expédier le riche butin de l'année; et le mettre en état de supporter sans avaries le long voyage qu'il aurait à faire me donnait beaucoup de travail. J'avais en outre à écrire un grand nombre de lettres et à recopier mon journal : heureuse précaution, comme on le verra bientôt.

Un mois juste après mon arrivée partit le détachement qui devait me rapporter mes provisions. Elles étaient encore empilées, avec celles de Ghattas, dans la mauvaise cale du bateau. Ce fut le 23 août qu'elles m'arrivèrent, et il est plus aisé de comprendre que d'exprimer la joie avec laquelle elles furent reçues. L'humidité et les insectes y avaient fait quelques dégâts, mais il en restait suffisamment pour que je fusse ravi. Des objets de toute sorte accompagnaient les vivres : des armes, des effets, des munitions. Je pouvais entreprendre de nouvelles courses; envoyer des vêtements, des pistolets, des fusils aux gouverneurs de zèribas qui m'avaient si bien traité, et reconnaître les bons offices de mes serviteurs en leur donnant de l'étoffe et des grains de verre. Il n'y avait qu'un homme auquel je ne pouvais témoigner ma gratitude : c'était le Kénousien, Mohammed Abd-es-Sàmate; il m'avait rendu de trop grands services, je n'avais rien d'équivalent à lui offrir.

Approvisionné de comestibles qu'on ne trouve pas dans cette province, j'étais maintenant, dans une certaine mesure, entouré du confort de la vie européenne. Cette bonne chère me dédommageait des privations d'autrefois, qui d'ailleurs étaient oubliées. J'avais reçu, par des voies différentes, plusieurs caisses de vin, présents qui m'étaient adressés de la patrie lointaine. Ce dont j'avais rêvé au bord du Nabambisso était là : je n'avais pas seulement du porto, mais une foule de bonnes choses. Ah! si un voyageur, isolé comme moi, se fût trouvé sur ma route, qu'il aurait été doux de lui faire partager ces jouissances! Déboucher un flacon de vin au centre de l'Afrique est un fait si peu attendu, un bonheur tellement inespéré, qu'involontairement je pensais à

la vengeance des dieux et songeais à l'anneau de Polycrate. Hélas! toute joie est fugitive.

Je voulais consacrer la fin de 1870 à pousser plus loin que je ne l'avais fait l'exploration du Diour et celle du pays des Bongos. Dans ce but, je partis pour la zèriba de Doumoukoû et j'employai la première quinzaine de septembre à une intéressante excursion dans les environs de Kourkour, localité qui, si jamais l'histoire de ce pays est écrite, devra en occuper la première page.

Kourkour, établissement d'Abou-Gouroûn, est à vingt-huit milles à l'ouest-sud-ouest de la principale zèriba de Ghattas. En 1856, Petherik, le premier qui pénétra jusque-là, établit dans le voisinage de la zèriba actuelle une station qui marqua la limite de ses courses à la recherche de l'ivoire, produit que la contrée fournissait alors abondamment.

Dans cette excursion, je traversai à plusieurs reprises de petits affluents du Diour, que ce dernier reçoit de la contrée des Bongos, c'est-à-dire du côté de l'est. J'accordai une attention particulière au Molmoul, qui passait pour être un bras du Diour, et qui est un cours d'eau indépendant, ainsi que j'ai pu le constater. Je l'ai traversé, la première fois, près de Doumoukoû; ensuite, à huit milles plus loin, vers le nord. Les Bongos l'appellent Maï.

Entre Doumoukoû et Kourkour, des éminences boisées, alternant avec des plaines où les cultures sont étendues, composent une agréable scènerie. Les hauteurs sont formées de chaînes de petites collines qui se dirigent au nord-ouest, de chaque côté du Nyédokoû, petite rivière toujours remplie, qui va se jeter dans le Diour. Je visitai en passant Kéré et Néchîr, deux petites zèribas qui appartenaient à Agâde; et peu de temps avant d'arriver à Kourkour, je m'arrêtai à Ngouddou, l'un des établissements de Kourchouk-Ali. Il est difficile de se reconnaître au milieu des différentes possessions des traitants, dont les domaines éparpillés sont enclavés ici les uns dans les autres, comme en Allemagne les petits duchés de la Thuringe.

La zèriba actuelle de Kourkour est située dans un pays plat et buissonneux qui abonde en gibier de toute sorte. A huit milles au sud-ouest, passe le Legbé, tributaire important du Diour, et au bord duquel était l'ancien poste de Petherick. A douze milles plus loin vers le sud, et parallèlement au Legbé, coule le Léko, autre affluent du Diour.

Pendant les trois jours que je passai à la zèriba de Kourchouk-Ali, deux girafes furent tuées par les indigènes. Le gouverneur en possédait quelques-unes qui avaient été prises vivantes aux environs, et qu'il espérait vendre à Khartoum.

Très-commun dans le pays est le cynhyène (*canis pictus*), voleur dangereux, qui se tient de préférence dans les steppes et les bois dépourvus de fourré, où il constitue des meutes et chasse les petites antilopes, principalement le bushbock. Le reproche qu'on lui fait ailleurs d'attaquer l'homme n'existe pas dans cette contrée. Sa robe mouchetée, et variée à l'infini, est parfois marquée brillamment de taches rouges, blanches, jaunes et noires, de forme et de disposition irrégulières, de telle sorte qu'il n'est pas de mammifère plus bigarré.

J'ai vu à la zèriba un cynhyène, parvenu à un haut degré d'apprivoisement; une simple corde suffisait pour le retenir et il obéissait à son maître comme un véritable chien; ce qui vient à l'appui de l'assertion rapportée par Livingstone, à savoir que les gens du Kalahari apprivoisent le cynhyène et le dressent pour la chasse.

A douze milles au nord de Kourkour se trouvait une succursale de la zèriba d'Abou-Gouroûn, succursale appelée Dangâ, du nom du chef bongo qui avait là sa résidence, lorsque arriva Petherick.

Un autre chef, dont Petherick a fait mention et qui s'appelle Dyaou, demeurait à cinq milles plus loin du côté de l'est. Il vint me voir, et, témoin du passé, il me fit entendre les plaintes ordinaires sur la dévastation du pays et sur la rareté présente du gibier.

Tout près de Dangâ passe le Nyédokoû, dont un épais fourré de bambous couvrent les bords et qui, dans la saison pluvieuse, a trente pieds de large sur dix de profondeur. Les habitants de la zèriba vont puiser à cette source vive l'eau dont ils ont besoin; je profitai de l'occasion pour faire laver tout mon linge, afin de lui rendre sa blancheur.

Des quarante zèribas que j'avais visitées, à peine s'il y en avait trois qui fussent dans le voisinage immédiat d'une eau courante; les autres avaient des citernes, dont l'eau n'était pas seulement impure, mais en trop faible quantité pour servir au blanchissage.

A voir le siége de leurs établissements, on dirait que les Khartoumiens ont un flair particulier pour découvrir les plus mau-

vais endroits du pays. Ils sont tellement habitués chez eux à la poussière et aux immondices, tellement satisfaits de l'eau trouble du Nil, que dans cette région, où les ruisseaux abondent, ils ont un préjugé contre les eaux limpides, et vont jusqu'à trouver l'eau des marais aussi bonne que celle de leur fleuve, qui, si elle n'est pas transparente, au moins n'est pas nuisible. Ils maudissent l'insalubrité de l'air, maudissent la fièvre, le ver de Guinée, la gale, la syphilis, la petite vérole, la pestilence, les maladies de peau, et se les attachent.

Ayant quitté Dangâ, je me dirigeai vers l'est, visitai Doubôr, zèriba secondaire, qui appartenait à Agâde; et je rentrai chez moi, après avoir décrit un cercle de soixante-cinq milles de tour.

Pendant ma courte absence, il était arrivé un événement qui avait jeté l'alarme dans tout le pays, et qui devait défrayer toutes les conversations pendant plusieurs semaines. Deux Nubiens de la zèriba s'étaient rendus chez un Diour du voisinage pour lui faire forger quelques anneaux dont ils avaient besoin. Ils étaient tranquillement assis sous le hangar du forgeron, et regardaient celui-ci travailler, quand tout à coup ils furent entourés par une bande de guerriers dinkâs qui battaient le pays, et qui, voyant deux Turcs seuls, résolurent de se venger de la dernière razzia dont ils avaient souffert. Ils tombèrent sur les deux Nubiens, qui furent criblés de coups de lance, et rapportés morts à l'établissement. Toute la garnison se mit à la poursuite des Dinkas; mais ces derniers avaient trop d'avance, il fut impossible de les rejoindre.

Ce double meurtre enleva aux alentours de la zèriba la réputation de sécurité qu'ils avaient eue jusqu'alors; les habitants ne sortaient plus sans armes, et les Nubiens ne se livraient même plus à leurs fonctions les plus intimes sans avoir le fusil sous le bras.

Cet excès de prudence qui augmentait les risques habituels d'accidents causés par les armes à feu, et qui multipliait les risques d'incendie, me causait une vive inquiétude.

J'aurais voulu m'établir assez loin pour n'avoir rien à craindre, mais le gouverneur s'y opposa : « il répondait de moi sur sa tête, et ne pouvait consentir à me voir habiter en dehors de la palissade. » Dès mon arrivée, j'avais témoigné le même désir, on se le rappelle, et Idris m'avait fait la même réponse.

Le 15 septembre, Abd-es-Sâmate passa à la zèriba avec sa cargaison d'ivoire, qu'il faisait porter à l'embarcadère.

Je profitai de l'occasion pour envoyer mes lettres; elles prenaient ainsi le chemin le plus court, et cinq mois après elles furent à leur adresse.

Quinze jours suffirent à l'infatigable Kénousien pour gagner le mechra, faire partir ses barques et nous révenir. A son retour, il me fit un présent de nature peu ordinaire. Ses chasseurs avaient trouvé des éléphants dans la forêt des Alouadjs et en avaient tué deux, dont une femelle accompagnée d'un petit qu'elle nourrissait. L'éléphanteau, qui était resté à côté de sa mère quand celle-ci était tombée, avait été pris et attaché à la caravane; il me fut offert par Abd-es-Sâmate. J'avais une vache et en donnai tout le lait à mon jeune protégé, mais inutilement : les privations et les fatigues qu'il avait subies pendant la route l'avaient épuisé; il mourut peu de jours après.

L'agonie de cet orphelin, déjà colossal et pourtant si jeune, fut pour moi une chose navrante. Quiconque observera l'œil de l'éléphant avec attention, verra que malgré sa petitesse, malgré sa vue courte, cet œil a un regard d'une expression et d'une intelligence qu'on ne retrouve chez aucun autre animal.

Un trait touchant prouvera la délicatesse native de cet éléphant à la mamelle : sur la route, à chacun des ruisseaux, à chacune des mares qu'il rencontrait, il puisait de l'eau avec sa trompe et se nettoyait de la poussière du chemin, ou de la fange des marais qu'il avait traversés recommençant jusqu'à ce qu'il fût d'une propreté parfaite.

Pour me distraire, je m'étais procuré d'autres animaux, que j'avais installés dans ma case afin de pouvoir les observer constamment, et qui donnaient à mon intérieur un aspect très-original. L'âne et la vache étaient dehors; mais le veau étant trop jeune pour braver la pluie nocturne, je le rentrais le soir et l'attachais à l'échafaudage qui supportait mon lit. Dans cette région, surtout pendant la saison pluvieuse, il convient, pour se soustraire à l'influence des miasmes qui s'élèvent du sol, de coucher le plus haut possible. Mon veau se trouvait là en compagnie de mes chiens, de deux caracals, d'un ratel et d'une mangouste rayée

Bien que chacune d'elles eût son gîte dans les différents coins de ma hutte, mes bêtes ne semblaient pas devoir jamais former une famille très-unie.

C'était la mangouste et le ratel qui paraissaient le mieux s'entendre; ils se montraient les dents, mais se regardaient en si-

lence. Quant à mes caracals, c'était l'insociabilité même; et l'un d'eux, si bien armé qu'il pût être, se fit étrangler par mon chien bongo, toujours disposé à mordre.

J'avais une collection nombreuse de lances, d'arcs et de flèches mombouttous, et je m'amusais souvent à faire essayer ces armes par les indigènes qui peuplaient la zèriba. Ces gens appartenaient à différentes tribus; j'étais curieux de comparer leur tir et de voir quels étaient les plus adroits. Un bouclier mombouttou, bouclier en bois, formait la cible, et le concours était ouvert. De tous les archers, Nsévoué était celui qui se distinguait le plus.

Il n'étonnait pas moins par son adresse que par les gestes et les poses étranges dont il accompagnait le maniement de ses armes. J'étais fier de mon pygmée; beaucoup de Khartoumiens vinrent d'établissements éloignés pour le voir.

Un soir, pendant ces exercices, il m'arriva un léger accident qui aurait pu avoir de graves conséquences. En passant, une flèche à pointe de fer m'atteignit au front; et bien qu'elle n'eût fait qu'égratigner la peau, je souffris le martyre pendant quelques instants; mais bientôt la douleur cessa; je me posai sur le front une compresse d'eau blanche et n'y pensai plus. Rentré chez moi, je me mis à écrire près de la porte de ma case, jusqu'à une heure avancée de la nuit, suivant mon habitude, et probablement je reçus un coup d'air. Lorsque je m'éveillai le lendemain, il me fut impossible d'ouvrir les yeux. Je pris un miroir, soulevai mes paupières avec les doigts et me vis toute la figure extrêmement enflée. Craignant un érysipèle, je me couvris entièrement le visage de plusieurs doubles de calicot; et réunissant tout ce que j'avais de patience, je gardai le lit tranquillement. Trois jours après, l'inflammation avait disparu et je n'avais plus rien à craindre. Dans ces contrées, le voyageur ne saurait apporter trop d'attention au traitement des moindres blessures. J'en ai fait autrefois l'expérience lors d'une marche forcée dans le désert de la Thébaïde; une simple piqûre de moustique, que je reçus au cou-de-pied, donna lieu à une telle inflammation que je fus obligé de garder le lit pendant longtemps.

Les gens de Ghattas n'ayant pu aller chez les Niams-Niams, faute de porteurs, avaient consacré toutes leurs forces au pillage, et leurs razzias de bétail avaient été fort productives. Un parc installé près de la zèriba renfermait les troupeaux enlevés, que soignaient là un grand nombre d'esclaves de race dinka.

Il y avait donc abondance de viande, et pour un prix minime j'acquis l'autorisation de faire abattre toutes les bêtes dont j'aurais besoin pour la nourriture de mes gens.

Je pus en outre me procurer une vache laitière, dont la possession fut pour moi un véritable bonheur. Elle ne donnait pas beaucoup de lait; mais pendant huit mois j'en eus une tasse tous les matins, et ce fut une précieuse ressource quand les provisions nous manquèrent. La moitié du bétail souffrait de maladies internes, et la plupart des animaux qui furent abattus n'auraient pas résisté au climat beaucoup plus longtemps. Mais en donnant du sel de cuisine à ces malheureuses bêtes, on leur eût infusé une vie nouvelle et rendu de la vigueur; j'en ai fait l'expérience. Ce n'est pas autre chose que le sel qui maintint ma vache en bonne condition, et je suis persuadé que c'est au sel qu'il faut attribuer la durée de son lait. Tout d'abord je fus obligé de le lui faire prendre de force; mais elle s'y accoutuma; et plus tard elle courait après moi pour avoir sa poignée de sel, comme un bichon pour son morceau de sucre.

Cette année-là, 1870, pendant la saison pluvieuse, des épizooties de différente nature décimèrent les troupeaux des Dinkas, surtout dans le district du Lâo; la vieille Chol en fut moins riche de quelques milliers de bêtes.

De toutes ces maladies, la plus commune était celle que les Dinkas appellent *atyeng;* dans cette affection, il se produit entre les ongles des fissures profondes qui ressemblent à des coups de lance, et qui se produisent également sur la langue; dans ce dernier cas, l'animal ne pouvant pas manger, périt d'inanition.

Une autre de ces maladies du bétail, l'*abouote*, ne frappe que les vaches; elle a pour symptôme un gonflement très-fort de l'utérus et généralement tue la bête en une nuit.

L'*odouang-douang* paraît être aussi contagieux que les deux autres, mais l'issue en est moins fatale. Après être restée pendant quarante-huit heures sans manger et sans boire, la bête, quand les circonstances lui sont favorables, se remet à brouter l'herbe et guérit.

Ce fut le 21 septembre 1870 que se termina le kharif; à partir de ce jour, il n'y eut pas la moindre pluie.

Nous avions eu le 25 avril une forte grêle, dont les grains étaient de la grosseur d'une cerise. C'est la seule fois que j'aie vu grêler dans la région tropicale, bien qu'en mai 1864 il me soit

arrivé d'être témoin d'une averse de grêle des plus fortes sur la côte égyptienne de la mer Rouge, dans le voisinage immédiat du tropique.

La saison pluvieuse, cette année-là (1870), fut remarquable par la violence de ses averses et par le petit nombre de ses jours de pluie, qui n'a été que de trente-deux : dix en juillet, douze au mois d'août et dix en septembre; c'est à peu près ce que j'avais compté l'année précédente. La chute d'eau, malgré cela, fut tellement abondante que, dans les fonds, le sorgho pourrit sur pied; tandis que sur les pentes rocheuses, où l'eau avait un écoulement trop rapide, les champs furent brûlés par le soleil, dans les intervalles prolongés qui séparèrent les averses.

Le 4 octobre 1870 est marqué dans mes notes comme un jour important au point de vue météorologique. Ce jour-là, pour la première fois, le vent sauta au nord-est. Je ne saurais dire positivement à quelle date le vent du sud avait débuté dans le pays, me trouvant chez les Niams-Niams; mais en prenant le quantième de l'année précédente, c'est-à-dire le 16 mars, je ne crois pas m'éloigner beaucoup de l'époque précise. La période des vents dominants du sud-ouest, cette année-là, aurait donc été de sept mois.

Bien que le vent du nord-est, comme je viens de le dire, soufflât depuis le 4 octobre, l'abaissement de la température ne fut sensible que le 20 novembre. A dater de ce jour, les indications du thermomètre, au lever du soleil, ne donnèrent plus qu'une moyenne de + 22°.

La flore offrant peu de chose de nouveau à cette époque de l'année, je revins à mes occupations de l'automne précédent : mesurage des indigènes, étude des langues, collectionnement d'insectes, préparations crâniologiques et poursuite des petits oiseaux, auxquels on faisait alors une chasse active. Mais rien de tout cela ne me détournait de mes projets de voyage; et profitant des leçons de l'expérience, je m'équipais de manière à faire cette nouvelle campagne dans les meilleures conditions possibles. Ma santé était excellente; malgré les privations et les fatigues que j'avais eues à subir, et que j'aurais cru au-dessus de mes forces, l'air vivifiant des hautes terres du sud avait augmenté ma vigueur et mon énergie. Je pensais donc pouvoir sans crainte accompagner les gens de Ghattas dans leur expédition, et visiter la partie centrale du pays des Niams-Niams que je ne connais-

sais pas. Ce voyage, qui devait me permettre d'étudier le cours moyen des rivières dont j'avais traversé les sections inférieures et supérieures, m'eût fait compléter mes découvertes touchant le système de la rivière des Gazelles.

J'espérais, grâce aux circonstances favorables où je me suis trouvé, pouvoir considérer comme résolues toutes les questions relatives à cette province du Nil, porter plus loin l'échafaudage des théories à bâtir sur l'inconnu du centre de l'Afrique, et avancer d'autant l'exploration de ces parties mystérieuses.

Ayant à compléter mes provisions par voie d'achat, je me mis en route pour la principale zèriba de Kourchouk-Ali, située de l'autre côté du Diour, et que je connaissais depuis longtemps, on se le rappelle. Cette excursion me prit une dizaine de jours : du 24 octobre au 4 novembre.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, Kourchouk-Ali avait été envoyé dans la province en qualité de sandjak, et mis à la tête d'un corps d'Arnautes. Mais avant d'arriver dans l'intérieur, il était mort, empoisonné par les miasmes du pays des Dinkas. Un aga d'origine turque, son lieutenant, avait pris le commandement des troupes, quitté le pays des Dinkas, et s'était dirigé vers l'ouest.

Le gouverneur de la zèriba, le vieux Kalîl, très-bien disposé à mon égard, me fit le meilleur accueil. Les magasins de la tation étaient largement approvisionnés; j'avais un crédit ouvert dans tous les établissements des Khartoumiens, et mes affaires furent bientôt terminées à mon entière satisfaction.

Dans cette petite course le Diour fut traversé deux fois; j'en profitai pour compléter, par de nouveaux mesurages, la connaissance que j'avais du régime de ce cours d'eau important. A dix heures du matin, je lui trouvai une température de +25° centigrades; celle de l'air était de +33°.

Le passage s'effectua dans un bac de la plus misérable espèce : deux troncs d'arbres creusés, liés ensemble par des cordes, calfatés avec de l'argile, et qu'on ne maintenait à flot qu'à grand'peine. C'est une preuve frappante de l'indolence incurable des Nubiens. Voilà quinze ans qu'ils sont dans le pays; un grand nombre d'entre eux connaissent assurément la construction nautique, et pas un n'a entrepris de faire un bateau pour le passage de cette rivière qu'ils ont à franchir tous les jours.

L'aspect de la végétation rappelait notre fin d'automne;

bien que l'eau ne se fût retirée des steppes que récemment, l'herbe était morte, et le nombre des arbres dépouillés de feuilles augmentait chaque jour. Je découvris une quantité considérable d'espèces nouvelles de petites plantes herbacées, qui jusque-là avaient échappé à mes regards, ou qui ne paraissent qu'après le retrait des eaux.

En revenant, nous nous arrêtâmes à la zèriba de Diour-Ahouète, où l'on nous servit du pied d'éléphant cuit au four.

Au moment d'arriver à la zèriba d'Abou-Gouroûn, Gyabir, l'un de mes interprètes, celui à qui une flèche des A-Banga avait fait jeter les hauts cris, nous donna une nouvelle preuve de sa couardise, et pour la seconde fois mit en danger le plus précieux de mes fusils.

Il marchait derrière la caravane, lorsque des Diours traversèrent le sentier. Les prenant pour des Dinkas, dont l'extérieur est le même, Gyabir alla se cacher à l'endroit le plus impénétrable du fourré d'herbe afin d'y attendre la nuit, qui lui permettrait de passer inaperçu. Nous étions alors près de la frontière des Dinkas hostiles; et sachant le danger que courait un homme séparé de la bande, nous fûmes très-inquiets de la disparition de mon interprète, qui, selon nous, avait dû s'égarer. Abou-Gouroûn envoya immédiatement ses farouks battre les environs; mais le soir, les soldats rentrèrent sans avoir rien vu. L'inquiétude allait grandissant, quand le lendemain matin, à la grande surprise de tous, apparut notre homme. Il avait fort bien entendu les appels des soldats qui le cherchaient; mais craignant de se tromper, il s'était tenu coi dans sa cachette, n'ayant, dit-il, en cas de méprise, aucune merci à attendre des Dinkas, en sa qualité de Niam-Niam.

Chez Abou-Gouroûn, j'eus de tristes nouvelles d'Abd-es-Sâmate. A son retour du mechra, se rendant à Sabbi, il avait traversé le désert par un nouveau chemin, afin d'éviter la zèriba de Chérifi; mais malgré toutes les précautions qu'il avait prises, son adversaire, instruit de ses mouvements et sachant qu'il revenait avec une caravane chargée de provisions de toute espèce, son adversaire, embusqué dans la forêt, l'avait attaqué au plus épais du bois. L'assaut avait été beaucoup plus meurtrier que celui de l'année précédente. Ne tirant jamais sur leurs compatriotes, les Nubiens avaient assisté passivement au combat; et Sâmate, pour se défendre, n'avait eu que sa garde noire qui avait été décimée. L'un de ses parents, celui qui avait amené les

provisions de Khartoum, avait été frappé de mort par l'une des premières balles; et Sâmate lui-même avait reçu tant de coups de sabre sur la figure et sur la tête, que noyé dans son sang, il avait été laissé pour mort. Dans la nuit ses fidèles farouks étaient venus le chercher et l'avaient rapporté à Sabbi, où il était arrivé sans avoir repris connaissance. Il lui avait fallu plusieurs semaines avant d'être suffisamment rétabli pour formuler sa plainte, dont il venait d'envoyer copie à tous les chefs de zèribas, par des témoins chargés de donner les détails de l'affaire.

Cette fois les perles n'avaient pas été répandues dans l'herbe, ni les autres valeurs laissées à l'abandon; tous les ballots — deux cents charges — avaient été portés à la zèriba de l'agresseur, qui se glorifiait de son butin et n'avait pas honte de se pavaner dans les riches vêtements de sa victime.

L'indignation fut extrême chez tous les gouverneurs de zèribas qui étaient bien disposés pour le Kénousien; mais les marchands d'esclaves, et tous leurs adhérents, se déclarèrent pour Chérifi.

Qu'un musulman, pendant un voyage paisible, ait pu être attaqué sur la route avec préméditation, et frappé par un de ses coreligionnaires, cela ne s'était jamais vu, même dans ce pays de meurtre et de rapine. Mais ce qui me révolta plus encore, ce fut la criminelle indifférence avec laquelle le successeur de Kourchouk-Ali envisagea l'affaire. Quand Abd-es-Sâmate vint lui demander justice, se bornant à réclamer les dommages-intérêts qui lui étaient dus, le commandant révoqua en doute ses paroles, et, en dépit des affirmations de tous les témoins, n'hésita pas à disculper Chérifi, dont il avait reçu les présents. Quelle justice et quel ordre peut-on attendre dans un pays où le représentant du pouvoir, mis pour la première fois en demeure de donner force à la loi, n'écoute que sa cupidité, n'agit que d'après son bon plaisir? Et l'on ose parler à Khartoum de la suppresssion du commerce d'esclaves!

Abou-Gouroûn, chez qui je passai agréablement plusieurs jours, était occupé du matin au soir à ses préparatifs pour la prochaine campagne au pays des Niams-Niams; cela m'amusait infiniment de lui voir trier et empaqueter ses munitions. Il m'engageait à rester et à me joindre à sa bande, qui, avec d'autres compagnies, formait le premier corps d'armée, et devait bientôt se mettre en marche; tandis que celle de Ghattas, qui

faisait également partie de l'expédition, ne la suivrait que dans cinq ou six semaines.

Plus que personne, mon hôte s'intéressait à l'entreprise commune, ayant perdu peu de temps avant une de ses zèribas, fondée chez les Niams-Niams. La garnison avait été massacrée; les fusils et les munitions étaient tombés entre les mains des fils d'Éso, qui en avaient armé leurs guerriers; et ceux-ci, par le bon usage qu'ils faisaient de ces armes terribles, devaient inspirer aux Nubiens double respect. L'événement s'était passé à l'ouest de ma route, et se rattachait à l'action combinée de Mbiô et des deux autres chefs niams-niams qui avaient attaqué les forces alliées de Sâmate et de Ghattas. C'était à la même époque, et de la même façon, que les gens d'Abou-Gouroûn avaient été assaillis. Le théâtre de la guerre était simplement transféré du territoire de Mbiô à celui des fils de Tombo et d'Éso.

J'aurais beaucoup mieux aimé partir avec Abou-Gouroûn et voyager avec lui qu'avec l'agent de Ghattas; mais ce n'était pas possible; mes préparatifs n'étaient pas achevés; et il me fallait d'autant plus de réflexion que je ne voulais prendre que les objets d'une utilité reconnue, afin de n'avoir besoin que d'un petit nombre de porteurs. Je refusai donc l'offre d'Abou-Gouroûn. Si j'avais accompagné celui-ci, j'aurais évité le malheur qui m'attendait; mais peut-être aurais-je partagé le sort de mon hôte, qui tomba l'un des premiers sous les coups de l'ennemi, peu de jours après que je l'eus quitté.

Les différents gouverneurs de zèribas qui avaient combiné cette action entendaient soumettre les chefs de la frontière nord du pays des Niams-Niams, qui, l'année précédente, à diverses reprises, s'étaient rendus coupables de manque de foi et de trahison envers les Nubiens. Ndôrouma surtout, l'audacieux fils d'Éso, devait être châtié.

La diminution rapide de l'ivoire dans ces districts avait récemment fait prendre aux Khartoumiens les provinces du sud pour but de leurs expéditions commerciales, ce qui ne laissait aux petits chefs du nord qu'une part insignifiante du trafic. De là, tous les moyens employés par ces chefs pour arrêter les caravanes dans leur marche, et pour s'emparer brutalement du cuivre que leur procurait autrefois un commerce amical. A la grande consternation des Nubiens, les indigènes surent très-vite manier les armes qu'ils leur avaient prises, et en faire un usage terrible, ainsi qu'on le verra dans les pages suivantes.

Pendant ce temps-là, plein d'espoir, je me préparais ardemment à ce voyage, qui ne devait pas avoir lieu. Alors que ma santé n'avait rien à craindre, que j'avais triomphé du climat et de la fatigue, que ma bonne fortune était au comble, j'étais condamné, ainsi que tant de mes prédécesseurs, à boire le calice amer du désappointement.

CHAPITRE XX.

Le jour le plus malheureux de ma vie. — Plus rien. — Aspect de l'établissement. — On se croirait en hiver. — Reconstruction de la zèriba. — Cause de l'incendie. — Manque d'énergie d'Idris. — Jour de pluie exceptionnel. — Tristes nouvelles de l'expédition chez les Niams-Niams. — Je compte mes pas. — Départ pour le Diour. — Bon accueil de Kalil. — Ma garde-robe. — Jour le plus froid du voyage. — Réquisitions de grains. — Commerce d'esclaves par les soldats. — Moyens de transport. — Brouette chinoise. — Défaite des Khartoumiens. — Les Nubiens ne tiennent pas contre les balles. — Un lion est tué. — Scène nocturne. — Sur le régime du Diour. — Chasse à l'hippopotame. — Comportement de cet animal dans l'eau. — Graisse d'hippopotame. — Courbatches. — Chance remarquable d'un manuscrit. — Caractère des Nubiens. — Superstitions nubiennes. — Querelles sanglantes dans le camp égyptien.

L'établissement de Ghattas, où j'attendais avec tout mon avoir le départ de l'expédition, a déjà été décrit; mais pour bien faire comprendre ce qui va suivre, je rappellerai qu'il se composait de six cents huttes et hangars presque entièrement construits avec de la paille et des bambous. Les *rokoubas*, énormes écrans, élevés entre les cases pour les protéger contre le soleil, ainsi que les palissades qui séparaient les allocations et formaient des ruelles, n'ayant que quelques pieds de large, étaient faits des mêmes matériaux. Tout semblait avoir été disposé pour qu'à l'expiration des pluies une catastrophe fût inévitable; et le péril dont le feu nous menaçait devint pour moi une source d'anxiété, un cauchemar du jour et de la nuit. En dépit de mes remontrances, je voyais l'agroupement devenir de plus en plus compacte : dans les étroites limites de l'enceinte, les cases arrivaient à se toucher. Il était évident que la moindre étincelle, tombant au milieu de cet amas de chaume desséché par le soleil du tropique, allumerait un incendie qu'il serait impossible d'éteindre.

Le désastre que j'appréhendais si vivement arriva le 1er décembre, à midi. Ce jour, le plus douloureux de mon existence, avait commencé pour moi comme à l'ordinaire. Je venais de collationner, et je reprenais la lettre que j'étais en train d'écrire,

quand éclata ce cri d'un Bongo : Poddou! poddou! au feu! au feu! Combien de temps ce mot effroyable sonnera-t-il à mon oreille? Je l'entendrai toute ma vie.

D'un bond je fus à ma porte; la flamme surgissait d'une toiture voisine : entre elle et ma case ne s'élevaient que trois huttes. A cette heure du jour, précisément, le vent du nord-est soufflait avec le plus de violence, et il chassait le feu de mon côté.

Mes gens accoururent; et sans réfléchir, sans écouter mes paroles, ils prirent ce qui leur tombait sous la main. Mes noirs enlevèrent d'abord leurs effets et les miens, comme étant ce qu'il y avait de plus précieux; puis deux malles en cuir et ma literie. J'avais moi-même jeté mes papiers dans un coffre que j'avais toujours dans ma hutte, en prévision d'un pareil malheur. Pendant ce temps-là mes Nubiens emportaient cinq grandes caisses et deux boîtes.

Tout cela s'entassait sur la petite place de la zèriba, dont la direction opposée à celle du vent semblait faire un lieu de refuge. Mais le vent tourna subitement, lançant les étincelles et les brandons sur les toits épargnés, attisant la flamme, embrasant l'herbe sèche.

Toute la zèriba : les six cents cases, les abris, les palissades, les hangars, étaient en feu. Tout ce chaume fut surmonté de flammes, qui tantôt s'élevaient à plus de cent pieds, tantôt se rabattaient vers le sol et chassaient devant elles les habitants, que l'on voyait tourbillonner comme des mouches autour d'un faisceau de torches.

Plus de sauvetage, il fallait partir; passer dans les étroits couloirs, aux parois flambantes, sous une averse de paille embrasée.

Je me retourne et vois mes caisses entourées de flammes : la fumée s'en élève....

Vue horrible! Mon cœur se brisa. Dans ces caisses étaient mes notes, mes observations, les mille détails de mon voyage. Que m'importait ce qui brûlait dans ma case, la charge de cent porteurs, — pour moi ce n'était rien en comparaison.

Mais il faut se hâter, fuir sous la pluie de feu; mes cheveux brûlent. Je cours suivi de mes chiens, que leurs pattes grillées font hurler de douleur; et haletant, sans chapeau, je m'arrête sous un arbre, où je trouve un abri contre l'ardeur du soleil et contre celle des flammes.

Les huttes s'effondrent, les fusils se déchargent; la poudre, les cartouches mêlent leurs détonations aux rugissements de

l'incendie, aux craquements des toitures, aux cris aigus des prêtres, dont les exorcismes ont la prétention d'arrêter le fléau.

L'enceinte est gagnée, puis la campagne et ses fermes, puis la savane et les vieux arbres, — tout le canton semble être en feu.

Une demi-heure a suffi; la désolation est complète. Hommes et femmes se précipitent au milieu du brasier, apportant de l'eau pour éteindre les petites flammes qui s'en élèvent, et qui feraient éclater les *gougas*, vases d'argile qui renferment le reste du grain.

Vers le coucher du soleil, je me dirigeai vers mon ancienne demeure pour en fouiller les débris. A peu de chose près, il ne me restait plus que mon corps; j'avais perdu mes effets, mes fusils, presque tous mes instruments. Je n'avais plus ni thé ni quinine. Dans ce tas de charbon et de cendre, était enfoui le résultat de plusieurs années d'efforts. Tous mes préparatifs pour l'expédition projetée; tous les spécimens de l'industrie indigène, objets recueillis avec tant de soin; ma collection d'insectes, réunie avec tant d'intérêt, gardée avec moi, ainsi que mon journal, en raison de sa valeur inestimable, mes manuscrits, les détails des travaux de huit cent vingt-cinq jours, tous les faits météorologiques relevés sans interruption, à partir de Souakine, sept mille observations barométriques, les mesures prises avec tant d'exactitude, les vocabulaires formés avec tant de peine, et à si grand frais : tout cela détruit en moins d'une heure.

Mes provisions étaient perdues, mon jardin dévasté. J'étais là, assis sur ma literie, entre mes plantes mortes, à côté de mes chiens, dont les gémissements ajoutaient à cette désolation. Devant moi était le reste de mes richesses, facile à énumérer : les parties en fer, des outils et des armes que j'avais rapportés du sud, objets qui venaient d'être retirés des cendres, et deux caisses renfermant trois baromètres et un compas azimuthal.

Le soir, à l'heure habituelle, ma vache revint avec son veau et me donna deux verres de lait. Un igname roussi et un morceau de viande, à demi carbonisé, constituaient toutes mes ressources; le repas achevé il ne me resta plus rien.

Je comptai mes serviteurs; tous étaient présents; j'en avais quatorze : sept bipèdes et sept quadrupèdes; ceux-ci, que leurs brûlures faisaient souffrir, gémissaient toujours; les autres n'avaient pas moins de tranquillité que la veille. Esclaves et Nubiens étaient de même; l'incendie ne les avait nullement émus

Que pouvait-il leur faire? ils n'avaient rien à perdre; et les flammes détruisant les livres où leur passif était inscrit, beaucoup d'entre eux espéraient y gagner. Leurs prêtres furent moins indifférents; ils s'occupèrent du feu tout d'abord; et, du seuil de leur porte, ils lui jetèrent leur bruyant exorcisme.

Par un fait inexplicable, un endroit surmonté d'un drapeau blanc, qui désignait la tombe d'un faki, fut complétement épargné; et cela à quelques pas de celui où avaient brûlé mes caisses. Le mort en fut canonisé, ce qui lui était bien dû, car il s'était conduit en saint comme il faut[1].

Lorsque la nuit fut close, tout l'emplacement prit l'aspect d'une immense charbonnière. Le vieux figuier qui s'élevait à l'entrée de la zèriba continuait à brûler, ainsi que les pieux de l'enceinte, qui entouraient les ruines d'un cordon fulgurant. Pour les Nubiens, ce spectacle n'avait rien de neuf; la vue d'un village en feu leur était familière; mais cette fois les rôles étaient changés; à leur tour ils allaient sentir la faim que produit l'incendie des vivres, maintenant que leurs provisions volées étaient détruites.

L'horizon pâlit; à mesure que reparut la lumière, une scène frappante se déroula à nos yeux; la contrée avait l'aspect des plaines du nord à l'époque des frimas. Non-seulement l'endroit où avaient passé les flammes, mais tous les environs étaient couverts de cendres d'un blanc de neige. Des monceaux noircis déchiraient le blanc linceul, ainsi qu'au dégel les mamelons gazonnés d'un marais percent la couche neigeuse. La fumée, traînant partout, répandait sur ce tableau comme un voile de brume; et les arbres, qui tendaient vers le ciel leurs bras dépouillés, complétaient ce paysage d'hiver.

Des hommes noirs et bruns, drapés de lambeaux couleur de suie, erraient parmi les ruines fumantes, que les corps à demi brûlés d'ânes et de moutons, gisant çà et là, rendaient plus pénibles à voir. Des groupes de femmes s'efforçaient toujours d'éteindre la braise ardente qui menaçait les jarres où se trouvait le grain. Seuls debout, au milieu des décombres, ces vases de cinq à sept pieds de haut, noircis par la fumée, se dressaient comme autant d'urnes funéraires, témoignant du nombre des demeures qui avaient rempli la zèriba, et de leur accumulation insensée.

1. Ces trois derniers mots sont en français dans le texte.

Accourus de tous les points du voisinage, les indigènes se pressaient en foule pour chercher les grains de verre qui se trouvaient parmi les ruines. D'autres, mieux inspirés, construisaient des abris pour ceux qui n'avaient plus d'asile.

La cause de l'incendie était connue. Un fusil déchargé à l'intérieur de l'une des cases accumulées dans l'enceinte, avait jeté le papier brûlant de sa cartouche dans la toiture, et le chaume avait pris feu. C'était un soldat, qui, voulant effrayer sa maîtresse, à laquelle il faisait une scène de jalousie, avait tiré ce malheureux coup. De là, tout le désastre; mais, avec leur fatalisme, les Nubiens ne voulurent jamais croire que ce malheur n'était pas dans les décrets célestes et qu'il aurait pu être évité.

Mes reproches ne purent arriver au coupable, car celui-ci avait disparu immédiatement. D'ailleurs, à mes yeux, toute la responsabilité du fait retombait sur Idrîs. Avec une incroyable imprévoyance, il permettait à ses hommes de tirer dans l'intérieur de la zèriba, non-seulement à l'époque de la nouvelle lune, mais quand bon leur semblait. A chaque instant je voyais des bourres enflammées tomber près des toits de chaume. Ces imprudences étaient pour moi une source d'angoisses; mais qu'y pouvais-je? En outre, de par la faiblesse d'Idrîs, chacun était libre de multiplier le nombre de ses huttes, de ses hangars et de ses clôtures: ce qu'on n'aurait pu faire dans aucune autre zèriba. C'était à lui, en sa qualité de vekil, d'assigner à chacun la place qui devait être occupée, et de faire respecter ses ordres. Mais bien loin de prendre les mesures nécessaires à la sécurité générale, Idrîs concourait lui-même à l'encombrement périlleux de l'enceinte. Il avait fait élever une énorme rokouba, juste devant ma case, pour abriter son cheval; et ce fut par cette malheureuse palissade que la flamme put gagner le coffre où étaient mes manuscrits; sans elle la caisse se serait trouvée dans un endroit libre et hors d'atteinte.

Le lendemain commencèrent les travaux de reconstruction. Des centaines de Bongos, de Diours et de Dinkas apportèrent du bois, de la paille, des bambous, et élevèrent promptement de nouvelles demeures. Terme moyen, six hommes ne mettaient pas plus de deux jours pour faire une case, dont la mesure ordinaire était de vingt-huit pieds de diamètre.

Le désastre de la veille ne servit pas de leçon : la nouvelle zèriba fut non-seulement rebâtie à la place de l'autre, mais encore de la même manière. Dans la crainte que leur inspiraient les Dinkas,

Idris et les Nubiens ne voulurent pas suivre l'exemple de Kalîl, gouverneur de la zèriba de Kourchouk-Ali. On se rappelle qu'après un sinistre de même nature, cet homme prudent et sage n'avait placé à l'intérieur de la nouvelle palissade que les magasins et l'habitation du vekil. Les huttes des soldats et celles des esclaves formaient au dehors un cercle étendu, où elles-mêmes étaient largement espacées. En vain répétai-je chaque jour que c'était appeler un nouveau désastre, qu'on offrait à l'incendie une nouvelle occasion de se produire. Les huttes se groupèrent avec la même confusion, le même entassement ; et le danger, dont la prévision m'avait fait passer tant de nuits sans sommeil, revint aussi imminent que jamais.

De nouvelles cases me furent bientôt rendues, et, le 11 décembre, j'y trouvai un abri doublement apprécié. Ce jour-là, vers quatre heures du matin, une pluie d'orage, pluie diluvienne, fondit sur nous pendant une demi-heure. Venu du sud-est, cet orage exceptionnel vira au sud et alla finir au sud-ouest. Toute la journée le temps fut sombre et froid, avec de légères ondées, qui se produisirent à différents intervalles. Le thermomètre, qui jusque-là s'était maintenu entre + 24 et 26 degrés centigrades, tomba pour la première fois à + 19 degrés. Nous entrions dans la saison froide qui dura deux mois, et qui fut marquée par la température relativement basse des premières heures du jour. Il y eut également, pendant cette période, des variations barométriques plus considérables que dans le fort de la saison pluvieuse.

Notre désastre fut suivi de près par la nouvelle foudroyante de la mort d'Abou-Gouroûn et de la défaite du corps d'armée qu'il accompagnait. Outre un nombre considérable de porteurs, cent cinquante musulmans, disait-on, avaient perdu la vie.

Cette nouvelle m'enlevait mon dernier espoir. Si grand que fût le malheur qui m'était arrivé, je n'avais pas renoncé à mon projet d'un second voyage au pays des Niams-Niams ; je comptais sur Abou-Gouroûn pour me refaire un équipement. Lui mort, il n'y avait plus d'expédition possible. J'étais sans armes, sans habits, sans chaussures ; je n'avais plus ni provision de papier, ni instruments, pas même de montre. Comment entreprendre un voyage en pays inconnu, dans de pareilles conditions ? Comment surtout le rendre utile ? Malgré la douleur que j'en ressentais, il fallait songer à regagner l'Europe. Nul secours ne pouvait me parvenir avant plus d'une année ; et la distance

où je me trouvais de l'Égypte, rendait plus que douteuse l'arrivée du convoi en temps voulu.

Mais les barques ne pouvaient quitter le mechra que dans le courant de juin. C'était six mois d'attente; l'emploi en fut bientôt décidé.

Parmi le peu d'objets arrachés aux flammes, j'avais retrouvé de l'encre, du papier, des crayons, tout ce qu'il fallait pour dessiner et pour écrire; et la vue de mes esquisses, sauvées par hasard avec ma literie, réveilla mon courage; elle me dit que je devais poursuivre mes recherches, collectionner, observer, recueillir des renseignements et reprendre des notes.

Je revins donc à mes anciens travaux, mais sans ardeur; ma pauvreté m'accablait. Je me trouvais, comme un mendiant, dépendre de l'hospitalité des Nubiens, dont un grand nombre ne me voyait dans le pays qu'avec méfiance. Et la veille j'étais riche, entouré de produits européens, je pouvais être généreux! Ma misère s'augmentait du contraste.

Je résolus de quitter l'endroit où j'avais tant souffert, pour me rendre, avec mes serviteurs, à la zèriba de Kourchouk-Ali[1], située au delà du Diour, et où je savais que le bon Kalîl me viendrait en aide autant qu'il le pourrait. Conséquemment, le 16 décembre, accompagné de mes gens et suivi d'un petit troupeau de vaches, je m'éloignai de la zèriba de Ghattas, et me dirigeai vers le Diour, par un chemin nouveau plus méridional que mes routes précédentes.

J'avais eu trois montres qui, pendant près de trois ans, n'avaient pas varié — tout simplement des ancres perfectionnées de Genève, qui ne m'avaient coûté qu'une centaine de francs chacune; mais le feu les avait détruites. Perte irréparable, car les Nubiens ne connaissent pas d'autre horloge que celle du firmament; horloge qui n'a pas besoin d'être remontée, ni réparée, et dont ils vous désignent la place avec le doigt pour vous indiquer l'heure.

Le seul moyen qui me restât, pour juger de la distance, était de compter mes pas. Dans mon accablement, je finis par trouver une sorte de satisfaction à m'acquitter de cette tâche monotone, qui, sans doute, n'est jamais incombée à aucun autre voyageur. A chaque centaine je pliais un doigt; quand la main était fermée, je faisais sur mon cahier un trait, que je barrais transversalement lorsque la main s'était fermée de nouveau;

1. Le nom turc doit se prononcer *Koutchouk-Ali*; mais je le donne comme il s'écrit toujours.

chaque millier était ainsi marqué d'une croix, à laquelle s'ajoutaient différents signes indiquant les particularités de la route.

Ma patience était comme une ancre de salut jetée dans ma détresse; je me faisais à moi-même l'effet d'un navire qui, désemparé, mais pouvant encore tenir la mer, a jeté sa cargaison par-dessus bord pour atteindre la côte. J'étais parti en enthousiaste de la nature et des lieux sauvages; enthousiaste je serais rentré en Europe, si une catastrophe n'avait rompu mes ailes. Maintenant que j'étais faible et nu sur la terre d'Afrique, sans ressources pour lutter contre les mille obstacles du chemin, la patience, qui domine le malheur, remplaçait l'enthousiasme.

Les premiers jours, il est vrai, menacèrent d'épuiser le reste de mon énergie; mais la persévérance m'habitua à ce moyen qui m'était laissé, et auquel j'ai dû les meilleurs résultats que j'aie obtenus dans ce genre. Pour les mesures relatives des cartes, cette méthode du relèvement des routes, par le compte des pas, offre un haut degré de certitude, bien qu'on ne puisse éviter ainsi une erreur de cinq à huit pour cent de la distance réelle.

Que la marche ne soit pas invariable, je le reconnais; mais elle est d'une régularité suffisante. Le pas d'un animal se modifie suivant la vitesse : pressez un chameau, il fera des enjambées plus grandes; l'homme, au contraire, hâte le pas, mais il le fait de la même longueur, à moins qu'il ne traverse un terrain accidenté. On peut le voir par les empreintes que laisse un homme dans une terre humide : alors même que la marche est sinueuse et de vitesse changeante, la mesure des pas est égale. Pour les miens, elle variait, selon la nature du sentier, de soixante à soixante-dix centimètres. Le soir, en faisant mon calcul, je tenais compte des particularités du chemin, soigneusement notées, et j'établissais une moyenne. Bref, six mois après, quand j'arrivai au mechra, le nombre des pas dont j'avais fait le compte s'élevait à douze cent cinquante mille.

La route, qui cette fois me conduisait vers le Diour, passait à Doubôr et à Dangâ. Nous trouvâmes le Molmoul encore plein d'eau (16 décembre); mais le courant n'en était plus sensible. Ce ruisseau traversait une dépression considérable, dont toutefois les pentes étaient douces; et l'on apercevait, du côté de l'ouest, à une grande distance, les hauteurs qui avoisinent Doubôr.

Toutes les mares, tous les étangs qui se trouvaient près du chemin étaient desséchés. Deux bandes marécageuses indiquaient seules, à l'ouest de Doubôr, le réservoir qui donne naissance au

ruisseau d'Okèle, ruisseau abondant qui doit à ses eaux permanentes les palmiers de ses rives.

Près de Dangâ, le Nyédokoû était réduit de moitié et n'avait plus que quinze pieds de large et trois de profondeur; mais sa course était toujours rapide. Jusqu'à l'endroit où il rejoint le Diour, il recevait sur sa rive gauche le tribut d'affluents encore bien remplis; et de Dangâ, prenant au nord-ouest pour atteindre le Diour, nous traversâmes deux de ses tributaires dont le plus important s'appelait Koulloukoungou.

Après une simple halte dans une petite zériba de la Compagnie d'Agâde, nous commençâmes à descendre la côte orientale de la vallée du Diour, côte rocheuse et abrupte de quatre-vingts pieds de hauteur. Puis, longeant la rivière, où les hippopotames nous divertirent par leurs allures et par leur nombre exceptionnel, nous fîmes sur la rive droite une marche de quatre milles à travers un bois charmant.

Ainsi que je m'y attendais, je trouvai chez Kalîl l'accueil le plus hospitalier. Mon vieil ami me témoigna toute la part qu'il prenait à mon malheur, et fit tout son possible pour me rendre mon séjour agréable. Il m'ouvrit ses magasins, qui, largement approvisionnés d'étoffes et de munitions, me fournirent les articles les plus nécessaires. Comme en tout pays d'islam, les tailleurs ne manquaient pas. Je défis mes vêtements pour en avoir le patron; et, avec l'aide des couturiers de l'endroit, je remontai ma garderobe. On ne trouve dans les zèribas ni toile de fil ni étoffe solide d'aucun genre; rien qu'une légère cotonnade blanche; et pour un botaniste, pour un chasseur, dont le métier est de battre les fourrés épineux, c'est un vêtement d'un pauvre usage.

Du papier à cartouches, mis en plusieurs doubles collés les uns sur les autres, taillé, cousu et revêtu d'une étoffe blanche, me composa un chapeau qui fut très-solide et eut toute la légèreté désirable. Mais rien ne put remplacer les bottes et les souliers dont j'étais dépourvu; je n'ai jamais pu m'habituer aux minces babouches des Turcs.

Si pauvre que fût mon costume, il pouvait du moins, pour la propreté, soutenir la comparaison avec celui des Khartoumiens, qui tiennent beaucoup à la blancheur immaculée de leurs vêtements de calicot. Les vekils et les agents des maisons de commerce ont en outre de brillants costumes dans lesquels ils se pavanent, au fond de ces provinces lointaines, comme s'ils étaient à Khartoum. Ils possèdent tous des vêtements turcs, vêtements de

mamelouks, dont ils se parent les jours de gala; par exemple, quand ils vont faire des visites à leurs voisins. Pour moi, je ne pouvais consentir à endosser le costume oriental, sachant que, dans tous les États du khédive, le plus chétif habillement de coupe européenne inspire plus de respect que l'appareil le plus riche, le plus couvert de dorure de tout l'Orient. En Égypte même, l'adoption du costume européen a fait des progrès rapides. J'ai été frappé de la transformation qui s'est opérée à cet égard, de 1863 à 1871, dans les mœurs des habitants; malheureusement la réforme n'est qu'extérieure.

Le 25 décembre fut le jour le plus froid de tous ceux que j'ai passés dans l'intérieur de l'Afrique. Ce jour-là, une demi-heure avant le lever du soleil, le thermomètre indiqua seize degrés centigrades; les deux jours précédents, à pareille heure, il en avait marqué dix-sept; jamais ensuite il ne descendit plus bas.

Si fraîches que fussent les matinées, la chaleur, vers le milieu du jour, était régulièrement de trente degrés centigrades. Le 28 décembre, malgré le vent du nord, il y avait trente-cinq degrés et demi à l'ombre, et trente et un dans les huttes. L'égalité de température, égalité constante pour toute l'année, est une particularité remarquable de ces contrées de l'intérieur, où l'on n'éprouve ni les fortes chaleurs du jour, ni la basse température des nuits, qui, durant l'hiver, se font sentir dans les steppes et dans le désert nubiens.

Pendant mes deux années et demie de séjour au cœur de l'Afrique, les seize degrés mentionnés plus haut furent le minimum de la chaleur de ces provinces : minimum qui ne fut observé qu'une fois, et ne dura que pendant les deux heures qui précédèrent le lever du soleil. En comparant la température de la région qui nous occupe avec celle du climat relativement frais de l'Amérique tropicale, nous trouvons que le minimum, relevé une seule fois en deux ans et demi dans cette partie de l'Afrique, représente le chiffre de la température moyenne de l'année au Guatémala, chiffre établi après douze années d'observations constantes.

Les troupes égyptiennes campées dans l'ouest, comme nous l'avons dit, se trouvaient alors à sept grandes journées de marche du Diour. Toutes les zèribas étaient mises à contribution pour leur entretien. Le gouvernement donnait, il est vrai, deux thalaris (dollars de Marie-Thérèse) valant dix francs cinquante, par chaque ardeb de sorgho, dont le poids est de cent cinquante



Dans notre camp.

livres. Mais les porteurs des zèribas lointaines consommaient, pendant le voyage, au moins la moitié de leur charge et même plus, ou devaient être défrayés par les établissements dont ils traversaient les terres, ce qui rendait illusoire le dédommagement en question. Beaucoup de vekils, afin de diminuer les frais de transport, envoyèrent, dans les stations les plus voisines du camp, des troupeaux de bêtes bovines pour y être échangés contre du grain; ceux dont la demeure se trouvait à vingt jours de marche, ne purent faire porter à cette distance le tribut demandé; et à ce déficit vint s'ajouter la rareté des vivres qui, à certaines époques, se fait sentir dans toutes les zèribas. Le stupide commandant turc ne prit en nulle considération ce malheureux état de choses; et ses folles exigences menacèrent de ruiner tous les établissements. Au lieu d'introduire l'ordre et la paix dans la contrée, il souleva par ses premières mesures le mécontentement et la haine, paralysa le commerce légal, et ne fit rien pour réprimer le trafic d'esclaves.

Sur le grand chemin du Nil, chemin découvert, d'où l'on ne peut rien détourner, la suppression de la traite de l'homme était hautement annoncée et mise en scène par le gouverneur général avec force proclamations pompeuses. Mais ici, dans l'intérieur, toutes les portes étaient ouvertes au commerce si éloquemment prohibé. Nulle part au monde il n'existe de traitants d'esclaves plus avides que les chefs de ces petits corps de troupes égyptiennes. On les voit aller de zèriba en zèriba, suivis d'une longue queue de noire marchandise, qui s'augmente à chaque station.

J'ai déjà fait remarquer à plusieurs reprises combien l'insuffisance des moyens de transport, en usage dans le pays, rend difficile l'alimentation d'une caravane nombreuse. Cinquante livres forment la charge normale d'un porteur indigène, quand il s'agit d'une longue marche. Il ne faudrait pas beaucoup de calcul pour démontrer qu'au bout d'un certain nombre de jours, relativement peu considérable, la charge de grain sera épuisée par le porteur lui-même, qui est obligé d'y recourir. Dans un voyage de quelque durée, l'homme est évidemment le moins convenable de tous les véhicules pour le transport du pain quotidien. Donner aux grandes expéditions une base plus sûre, qui leur permettrait de s'avancer dans l'intérieur, sans avoir à craindre un échec par le manque de vivres, échec dont les menace ac-

tuellement toute traversée d'un désert ou d'un pays hostile, a été ma pensée de bien des nuits.

L'introduction dans cette contrée des chariots du midi de l'Afrique exigerait à la fois beaucoup de temps et des connaissances spéciales. Il faudrait d'abord faire venir ces lourdes machines; puis trouver les gens nécessaires pour dresser les bœufs; et l'on ne pourrait se les procurer qu'en les demandant au loin; sans compter que les bœufs des Dinkas ne paraissent avoir ni la force ni la résistance voulues pour le travail auquel ils devraient être soumis. Enfin, la description que j'ai faite du pays des Niams-Niams montre qu'il serait impossible de faire pénétrer le chariot en question au delà du cinquième degré de latitude.

Les ânes, les chevaux, les chameaux et les mulets ne s'acclimatent pas dans l'intérieur; comme bêtes de somme, on n'aurait donc que des bœufs; et ceux du pays n'étant pas assez forts, il faudrait en importer de chez les Baggâras, où les traitants du Kordofan et du Darfour prennent les bœufs qui leur servent de montures.

Dans toute cette région, où les sentiers, comme nous l'avons dit, sont excessivement étroits : de simples ornières au milieu des grandes herbes, ne vous offrant, la plupart du temps, que bien juste assez d'espace pour mettre un pied devant l'autre, on ne peut employer que la brouette. Je prendrais celle des Chinois pour modèle : une caisse sous laquelle est placée une grande roue; forme bien connue, qui permet à un seul homme de charroyer un poids considérable. Pour le centre de l'Afrique, cette brouette devrait être construite en fer et en acier, et de telle façon qu'au moyen de deux brancards un homme pût la traîner pendant qu'un autre la pousserait devant lui. Avec ce genre de véhicule on traverserait les marais et les fonds submergés, les terrains pierreux des pays de montagnes, les forêts et les steppes, où les chariots ne seraient guère moins empêchés que dans les bois touffus et dans les fondrières. J'estime à cinq cents livres la charge que l'on mènerait avec une brouette construite de cette façon, ce qui permettrait au voyageur de réduire des quatre cinquièmes le nombre des gens dont il aurait besoin, et lui donnerait en même temps le moyen d'emporter des vivres pour sa suite.

Déjà, en 1870, j'avais appelé sur ce véhicule l'attention de tous ceux qui se proposaient de voyager en Afrique; depuis, je l'ai

signalé particulièrement à la Société allemande pour l'exploration du continent africain, espérant qu'il pourrait être utile à l'expédition qui devait partir du Loango.

Je passai la fin de l'année à la zèriba de Kourchouk-Ali. Pendant que j'étais là, arrivèrent des soldats nubiens qui avaient assisté au dernier engagement avec les Niams-Niams, et qui me donnèrent des nouvelles positives de la défaite subie par les compagnies alliées. La caravane se composait des trois bandes d'Abou-Gouroûn, d'Hassaballa et de Kourchouk-Ali, et comprenait un nombre inusité de porteurs; elle comptait deux mille deux cent cinquante personnes, dont trois cents hommes pourvus d'armes à feu. La suite d'esclaves femelles qui accompagnait la caravane, et qui lors des premières expéditions n'était pas tolérée, devenue chaque année plus nombreuse, en était arrivée à un tel chiffre qu'elle empêchait les mouvements du corps d'armée et devait accroître la confusion pendant le combat. En vain les chefs avaient-ils essayé de réprimer cet abus; les soldats indisciplinés, qui n'envisageaient l'entreprise qu'avec une extrême répugnance, n'avaient pu être emmenés qu'à condition de les laisser libres d'agir comme bon leur semblerait.

Ce fut à une journée de marche de la résidence de Ndôrouma que la caravane fut attaquée, au moment où, avec toute sa charge, elle était engagée dans une sombre galerie, bordant un cours d'eau. Les deux chefs, Abou-Gouroûn et Ahmêd Ahouâte, qui, montés sur leurs mules, suivaient le sentier à la tête de la caravane, étaient déjà sortis de la galerie quand l'attaque commença. Abrités par d'énormes troncs d'arbres, les Niams-Niams tirèrent sur les arrivants, que leur feu bien dirigé mit en déroute; et les deux chefs de la caravane, séparés des leurs, furent tués, l'un d'un coup de lance, l'autre frappé d'une balle.

Seuls, les gens d'Abou-Gouroûn montrèrent une certaine bravoure. Quelques-uns d'entre eux forcèrent le passage et arrachèrent le corps de leur chef des mains de l'ennemi; de sorte que le vieux serviteur de Petherick, l'un des premiers qui aient pénétré chez les Niams-Niams, eut les honneurs de la sépulture; tandis que la plupart de ceux qui tombèrent derrière lui devinrent la proie des indigènes.

Ndôrouma, qui personnellement avait dirigé l'attaque, s'était emparé quelques mois avant d'une quantité considérable de munitions et d'armes à feu, dont plusieurs esclaves, fugitifs des zèribas, avaient appris le maniement à ses hommes. Les Nubiens

ont pour les balles un respect déplorable : toutes les tribus qui sont soupçonnées d'avoir des fusils peuvent se considérer comme exemptes de leur visite.

On se figure le résultat de l'affaire, le succès des Niams-Niams et la fuite des envahisseurs. Tous les bagages, parmi lesquels cent charges de poudre et de munitions, tombèrent aux mains de Ndôrouma, qui sut fort bien apprécier la valeur de ces dernières; car il fit immédiatement construire des magasins pour y mettre son trésor à l'abri de l'humidité, et enseigner à ses hommes le maniement du fusil.

D'après ce que m'ont dit quelques Niams-Niams, l'hostilité de Ndôrouma contre les Khartoumiens ne venait pas seulement de la cessation de la traite de l'ivoire. Les Nubiens, gens à trop courte vue pour en prévoir les conséquences, soumettent tous les pays, où ils n'ont plus rien à gagner par un commerce amical, à un système de déprédations perpétuelles. Ils l'ont fait impunément chez les Bongos, les Mittous et autres peuplades dont les différents groupes sont isolés. Mais chez les Niams-Niams, reliés entre eux par une forte unité nationale, cette conduite devait leur être funeste. L'habitude qu'ils ont, dans leurs razzias, d'enlever des femmes et des jeunes filles, avait plus que tous les autres exaspéré ces derniers, qui ont pour leurs femmes un amour extraordinaire. Stupides Nubiens! c'est toujours le trafic de l'homme qui est le ressort de leur commerce; trafic infernal, qui, en décimant les Bongos, enlève à leurs possessions tant de valeur, et qui, en leur aliénant les Niams-Niams, consommera leur ruine : chez eux, le manque de bras; chez les autres, l'interdiction de la route.

Des trois compagnies qui avaient été mises en fuite, la bande de Kourchouk-Ali était celle qui avait le moins souffert. Les porteurs, placés à l'arrière de la caravane, avaient pu se sauver à temps; mais parmi ses soldats, accourus en toute hâte au secours de leurs compatriotes, dix avaient été tués et quatre grièvement blessés. Le rapport qui fut remis à Kalîl mentionnait que tous ces hommes avaient été frappés par des balles.

Abstraction faite des pertes actuelles, pertes considérables en hommes et en marchandises, l'affaire était désastreuse au point de vue du commerce d'ivoire, qu'elle menaçait d'anéantissement. La possession d'armes à feu par les Niams-Niams mettait les chefs des zèribas dans la plus grande perplexité. Comment décider leurs soldats à entreprendre de nouvelles campagnes dans

le sud? Les Nubiens déclaraient ouvertement qu'ils s'étaient enrôlés pour combattre les sauvages du Haut-Nil, c'est-à-dire pour lutter contre des lances et des flèches, non pas contre des fusils; qu'ils n'avaient jamais entendu s'exposer à des balles, et que, par le fait, leur engagement était rompu.

Tous les porteurs qui avaient échappé aux coups de l'ennemi, revinrent en foule dans leurs établissements, et firent un horrible tableau du massacre dont ils avaient été témoins. Il en résulta dans le pays une émotion qui disposa les indigènes, aussi bien que les résidents, à prendre l'alarme. Un certain nombre de zèribas étaient d'ailleurs presque entièrement dégarnies de troupes; et les stations situées sur la frontière des Dinkas se trouvaient, en effet, très-exposées à une attaque de la part de ceux-ci. Nous reçûmes donc bientôt un appel de la zériba du défunt Abou-Gouroûn, zèriba dont nous étions voisins, et que l'attitude menaçante des Dinkas était faite pour inquiéter. Kalîl envoya un petit détachement pour renforcer la faible garnison chargée de défendre la place.

Toutes ces nouvelles, ainsi que les visites d'un grand nombre d'étrangers, rendirent mon séjour à la zèriba moins monotone qu'il ne l'avait été précédemment. Beaucoup de Ghellâbas, voyageant pour former leur cargaison vivante, passaient montés sur des ânes ou sur des bœufs; et des soldats turcs, leurs concurrents en achat d'ébène, allaient et venaient, pour des réquisitions de grain, dans les zéribas voisines.

On nous apprit une fois qu'un lion avait été vu par une de ces bandes dans le lit sableux du Diour, dont les eaux se retiraient; et l'on ajouta, à notre grande surprise, que le lion avait été tué. C'était de grand matin, l'animal allait boire; un des soldats le visa d'une faible distance, et, bien que tireur médiocre, lui logea dans la tête une balle qui rendit facile de lui donner le coup de grâce. La peau, soigneusement préparée, fit une magnifique chabraque; et l'on empailla la tête pour la faire servir à des opérations de haute magie.

Une nuit, un fracas épouvantable, suivi de hurlements horribles, auxquels se mêlaient des cris et des gémissements qui paraissaient être poussés par des femmes, mit tout le monde sur pied. Les soldats prirent leurs fusils, et le capitaine d'un détachement de bachibouzouks, en ce moment à la zèriba, s'élança au dehors avec ses hommes, qui augmentèrent le vacarme par leurs imprécations et leurs jurons habituels. On sut bientôt le ré-

sultat d'un si bruyant accouchement : un arbre énorme, situé près de la zèriba, venait de tomber. Afin de s'éviter la peine de l'abattre, on l'avait miné par le feu; et sa chute avait été pour les indigènes, qui l'attendaient, le signal d'une fête nocturne, dont les danses avaient lieu autour du colosse fumant.

Le 25 décembre, je fis une excursion au bord du Diour, dans le but d'établir le régime de la rivière en la mesurant à deux nouvelles places. Je voulais en outre profiter de l'occasion pour chasser l'hippopotame. La rive gauche, qui en cet endroit était couverte de roseaux, fut gagnée à six milles au sud-est de la zèriba; pour revenir, je repassai le Diour à quatre milles au-dessous de mon lieu d'arrivée. Entre ces deux points se trouvait une auge assez profonde pour que de nombreux hippopotames y eussent toute l'année la quantité d'eau nécessaire à leurs évolutions. A un couple de milles en aval étaient les deux endroits où, antérieurement, nous avions passé la rivière.

Dans toute l'étendue comprise entre les deux points extrêmes de mes différents passages, le Diour a sa direction générale droit au nord, avec des courbes adoucies, tantôt vers le nord-nord-est, tantôt vers le nord-nord-ouest. Voici maintenant les mesures qu'il m'a fournies aux quatre endroits où je l'ai traversé, soit à gué, soit en canot.

Premier point, en allant du nord au sud. Le lit de la rivière, à cette place, avait une largeur de quatre cents pieds; mais ce jour-là, 28 avril 1869, l'eau ne mesurait que quatre-vingts pieds de large, sur une profondeur variant d'un à quatre pieds; les berges s'élevaient à une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau du courant.

Second point. 8 mai 1869. Deux cent quatre-vingt-quatre pieds d'un bord à l'autre, mesurés au moyen d'une corde d'arpenteur. La rivière couvrait entièrement son lit, et avait une profondeur de trois ou quatre pieds. Le 27 octobre et le 1er novembre 1871, elle avait, au même endroit, de seize à vingt pieds d'eau, que ses bords dominaient d'une hauteur de trois à quatre pieds. Sur la rive gauche, rive occidentale, la vitesse du courant était de trente-deux mètres par minute, et de quarante-deux mètres sur la rive droite. La ligne des grandes eaux montrait qu'au fort de la saison pluvieuse (c'est-à-dire en août et en septembre), la vallée du côté de l'ouest, rive gauche, était recouverte de trois ou quatre pieds d'eau, sur un espace



Vue prise au bord du Diour.

de mille à douze cents pas, et à droite, sur une centaine de pas seulement.

Troisième point. Lit de cent mètres de large, qui, le 18 et le 25 décembre, était couvert. La nappe d'eau, sur une largeur de soixante pieds, à partir de la rive droite, n'était que d'un à deux pieds d'épaisseur; elle se trouvait de deux pieds sur les cent pieds suivants, et de trois à quatre pieds dans le reste de la largeur, c'est-à-dire sur la rive gauche ou rive occidentale. La vitesse du courant était elle-même beaucoup plus considérable sur la gauche que sur la droite. Le lit d'inondation offrait aussi une grande largeur au couchant, ce qui est la règle dans cette contrée; mais tandis qu'ailleurs, sur la rive orientale, les rochers couverts de bois arrivaient presque au bord de l'eau, ici la dépression était égale sur les deux rives, et la surface inondée avait à droite et à gauche environ six cents pieds de large.

Quatrième point. Lit de cent cinquante mètres, dont, le 25 décembre 1870, l'eau ne couvrait que la moitié. Près de la rive gauche, qui était revêtue de roseaux, il y avait quatre pieds de profondeur; partout ailleurs deux pieds seulement. C'était au milieu de la rivière que le courant avait le plus de force. Une particularité du Diour est d'offrir en toute saison la même vitesse, que ne paraît influencer ni la hauteur des crues ni le retrait des eaux.

Je passai de longues heures, sur la pente rocheuse de la rive droite, à suivre les mouvements tumultueux des hippopotames que renfermait le bassin dont j'ai parlé, envoyant ma poudre aux colosses chaque fois qu'ils m'en offraient l'occasion. Mais ma carabine, la seule arme à feu que j'eusse sauvée de l'incendie, était de petit calibre et produisait peu d'effet. La distance généralement était de cent cinquante pas; et des cent balles que je leur envoyai, bien peu causèrent de sérieux dommages aux énormes bêtes. Deux seules me parurent être blessées mortellement. Le lendemain matin les indigènes retrouvèrent dans les roseaux l'une de mes victimes, que la balle avait frappée derrière l'oreille; ils mirent plusieurs heures pour dépecer l'animal. Presque tous ces hippopotames étaient d'un rouge foncé, comparable à celui de la viande crue, et marqués de grandes taches noires, très-irrégulièrement disposées. Quelques-uns étaient d'une teinte claire; mais dans le nombre je n'ai pas vu un seul cas d'albinisme. Au soleil, leur corps humide paraissait d'un gris bleu.

La moitié des individus que renfermait cette partie profonde de la rivière (une auge d'environ un mille de longueur) semblaient être des femelles; car elles-ci portaient chacune, à cheval sur leur cou, un petit qui avait l'air encore très-faible et qui était peu développé. La mère, par amour pour lui, montait à la surface de l'eau beaucoup plus souvent qu'elle ne l'aurait fait pour elle-même, et le faisait d'une autre façon que les mâles; tandis que ces derniers laissaient voir leurs narines et leur muffle, elle se soulevait de manière à ne mettre au dehors que son petit; et la plupart du temps elle ne se montrait pas.

Les cris de ces animaux paraissent différer suivant la saison. Mes hippopotames ronflaient, gémissaient ou grognaient alors d'une manière sourde; et leurs rauquements particuliers, leurs soupirs étaient bien moins prononcés qu'au printemps. Les jets d'eau vaporeux qu'ils lançaient par les narines brillaient au soleil comme des aigrettes lumineuses.

De temps à autre, les mâles poussaient un effroyable rugissement qui retentissait au loin, et dressaient hors de l'eau toute la partie antérieure du corps. Ils semblaient se quereller entre eux; mais leur colère venait-elle de ce qu'ils se gênaient réciproquement, dans l'étroit espace qu'ils occupaient, ou était-ce le résultat de l'effet de mes balles? Je ne saurais le dire.

Leurs petites oreilles pointues sont d'une flexibilité remarquable. Ils les remuent constamment, soit qu'ils les tournent pour écouter, soit qu'ils les agitent pour chasser les insectes qui s'y posent. Tous les autres caractères de l'hippopotame sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en reparler ici.

La vie n'était pas moins répandue sur les bords du Diour que dans ses eaux. Des singes de la famille des babouins habitaient la forêt voisine, où en hiver ils trouvent à profusion des fruits mûrs de toute espèce. Le calao à bec rouge se balançait sur les branches, en partie dépouillées de feuilles; et l'un des plus charmants oiseaux d'Afrique, l'elminia au plumage bleu de ciel, abondait particulièrement dans ces bois.

Les bancs de sable du lit à demi desséché de la rivière étaient, pour des oiseaux aquatiques de tous les genres, un lieu de rendez-vous favori. L'étrange ombrette (*scopus umbretta*), qui ordinairement vit solitaire dans les endroits obscurs et marécageux de la forêt, s'y voyait par bandes de douze à quinze. Avec leur sombre vêtement, leur lourde tête à longue huppe fuyante, et mélancoliquement baissée pendant la chaleur du jour, ces

oiseaux sembleraient mieux convenir aux tristes déserts du nord qu'aux riantes savanes du Haut-Nil. Là marchaient d'un air grave des *mycteria senegalensis*, grands hérons, dont les ailes argentées étincelaient sur le bleu sombre du miroir de l'eau; hérons que les Khartoumiens appellent *abou-mieh*, ou « père de la centaine », en souvenir de la générosité d'un voyageur qui paya cent piastres (cinq dollars) le premier exemplaire de ces oiseaux imposants. Ailleurs, réunis par groupes, et dans toutes les attitudes imaginables, des ibis sacrés, pensifs et le bec tourné vers l'eau, restaient immobiles sous les rayons verticaux du soleil. Ainsi que les gens de Khartoum, leurs compatriotes, ils sont ramenés régulièrement chez les nègres du sud par l'hiver, qui est la saison sèche. De temps à autre une voix stridente m'arrachait à mes pensées : quelque orfraie invisible, dont l'éclat de rire semblait se moquer de ma rêverie.

Je n'ai jamais vu nos cigognes dans cette contrée, ni dans le pays des Niams-Niams, elles qui jouent un si grand rôle dans le Soudan central, et qui sont hautement vénérées dans l'Adamaouâ.

La journée suivante, journée de rude travail, fut employée à tirer parti de mon hippopotame. De la couche de lard qui se trouve entre les côtes, mes gens obtinrent, en la faisant fondre, de grandes jarres de graisse. Combien l'animal aurait-il pu en fournir, c'est ce que je n'ai pu savoir, les indigènes étant venus par centaines prendre leur part de la bête. Cette graisse tient beaucoup de celle du porc; mais, dans le chaud climat du centre de l'Afrique, elle n'a jamais que la consistance de l'huile. C'est probablement la plus pure de toutes les graisses animales; elle n'a pas besoin de clarification particulière et se conserve pendant des années, sans aucune altération: elle ne rancit jamais. Toutefois elle a quelque chose de l'huile de poisson, un rien, mais auquel l'Européen s'habitue difficilement. On lit dans quelques ouvrages que le lard d'hippopotame est une friandise; je ne suis pas de cet avis; je le trouverais plutôt franchement mauvais : coupé en lanières étroites et rôti, ou grillé, il est dur comme de la corde. La langue que j'ai, à plusieurs reprises, salée et fumée, n'est pas meilleure. La chair, elle-même, est d'un fibreux sans pareil, comme un tissu de nerfs[1].

Une seule peau fournit plusieurs centaines de fouets du Nil

1. Il est probable que cela tient à l'âge des animaux qui ont été mangés, peut-être à leur nourriture : on jugerait mal d'une poularde par la chair d'un vieux coq, et de la venaison d'un jeune daguet par celle d'un vieux broquart. (*Note du traducteur.*

ou courbatches. A leur retour en Égypte, mes Nubiens tirèrent un assez beau profit de la vente de cet article, qui est très-recherché.

Avec de l'huile, de la chaleur et des frictions bien et dûment employées, on donne à ces cravaches une flexibilité élastique qui rappelle celle du caoutchouc. La peau, à l'état frais, se laisse couper aussi aisément que toute autre. On la divise transversalement en baguettes carrées; lorsque ces baguettes sont à moitié sèches, on les égalise avec un couteau et on les arrondit en les martelant comme si on forgeait du fer. La longueur de ces knouts redoutés du Sud est égale à la moitié de la circonférence de l'hippopotame; le côté pris sur le dos forme le manche, qui est de la grosseur du doigt; la peau du ventre fait la pointe du courbatche.

Par un curieux hasard, l'un de mes manuscrits les plus précieux avait échappé à l'incendie du 1er décembre : une caisse de cartouches, en faisant explosion, avait lancé le cahier dans l'air, où le vent l'avait saisi, porté à distance et jeté dans un bois éloigné de la zèriba. Longtemps après, il fut ramassé par un indigène, qui me le rapporta, n'ayant que le bord des feuilles légèrement roussi. Le cahier renfermait un riche vocabulaire du dialecte bongo et une série de plusieurs centaines de phrases soigneusement traduites. Je considérai le fait comme une sommation de reprendre mes travaux de linguistique; et je me mis le plus tôt possible à recomposer mes vocabulaires du langage des Diours et de celui des Niams-Niams. Mais les idiomes des contrées que j'avais explorées à l'est et au sud, ces langues que j'avais cherché avec tant de peine à fixer par l'écriture, celles des Mittous, des Behls, des Mombouttous, des Baboûkres étaient à jamais perdues pour moi; car pendant le reste de mon séjour dans les zèribas je ne retrouvai plus d'interprètes compétents.

Le vieux Kaltl, qui avait le respect de tous ses subordonnés, et qui maintenait dans son établissement plus d'ordre et plus de discipline qu'aucun autre agent des négociants de Khartoum, me faisait passer des heures fort agréables par sa conversation, toujours intéressante. Dans ces entretiens pleins d'abandon, je saisissais de précieux détails qui me permettaient de me faire une juste idée de l'état du pays, dont mon informateur était le plus ancien colon. Kaltl se plaignait de l'insubordination des troupes qui lui étaient envoyées de Khartoum, et condamnait

énergiquement la traite des esclaves, non par humanité, mais parce que ce genre de commerce jetait la désorganisation dans les zèribas. Il tenait à ne pas voir diminuer le nombre des indigènes placés sous sa juridiction, et contestait aux trafiquants de passage le droit qu'ils s'arrogeaient d'enlever des gens de son territoire. De même il cherchait à exercer un contrôle sévère sur les employés des succursales de son établissement, où presque toujours on trouvait moyen d'éluder ses ordres, et lorsque des Ghellâbas avaient acheté des enfants diours ou bongos, il ne négligeait rien pour leur arracher leur proie. « Ce garçon, leur disait-il, vous ne l'aurez pas! Dans trois ou quatre ans il aura la force de porter ses soixante-dix livres d'ivoire au mechra. N'emmenez pas cette fille : avant peu, ne sera-t-elle pas en âge d'être mariée et d'avoir des enfants? Où prendrai-je à l'avenir mes porteurs, et où mes Bongos et mes Diours trouveront-ils des épouses, si vous ne laissez plus de filles et de garçons dans le pays? »

Si réservé que je fusse dans mes relations avec les Nubiens, j'ai vécu si longtemps au milieu d'eux que je crois être à même de les apprécier à leur juste valeur. On se demandera peut-être comment j'ai pu vivre pendant deux ans et demi avec des gens qui, pour la plupart, étaient de véritables canailles; mais il faut se rappeler la position exceptionnelle que j'avais prise et qu'il ne m'eût pas été possible de maintenir, pendant un pareil laps de temps, avec des Européens de la même catégorie. Ici, la différence d'habitudes et le fanatisme religieux de ceux que je tenais à éviter créaient entre nous une barrière qu'ils ne songeaient pas à franchir. Je me suis trouvé en face des milliers de Nubiens qui se rencontrent dans cette région, et pas un seul ne m'a offensé, ni par ses paroles, ni par ses actes. J'étais avec eux tous, mais jamais ma main ne s'est tendue vers eux pour réclamer un service. Je mangeais et dormais seul dans ma case, et nulle intimité ne pouvait s'établir entre nous. Malgré cela, j'ai été forcément le témoin constant des scènes de leur vie quotidienne, et rien de leurs habitudes ou de leur caractère n'a pu m'échapper; c'est pourquoi je donnerai ici quelques détails sur mes anciens compagnons de voyage.

Dans le cours de cette relation j'ai toujours employé le nom collectif de Nubiens pour désigner ceux des habitants actuels de la vallée du Nil que je voulais distinguer des Égyptiens et des Syro-Arabes d'une part, de l'autre des Bédouins d'Éthiopie et

des véritables nègres. Je reconnais toutefois que ceux que j'ai appelés Nubiens, alors même que je ne faisais allusion qu'aux habitants des bords du fleuve, appartiennent à des races différentes. Indépendamment des trois idiomes de langue nubienne parlés dans la vallée, ceux du Dongola, du Kénoûs et du Mâhas[1], l'arabe est en beaucoup d'endroits, particulièrement dans le sud, la langue mère des occupants (celle des Cheighiehs par exemple), et ceux-là, qui ne comprennent même pas le nubien, sont d'origine asiatique. Mais tous ont les mêmes mœurs, et le croisement leur a fait perdre au physique leurs traits différentiels Non-seulement tous ces habitants de la vallée nubienne se marient entre eux depuis des siècles, mais les uns et les autres se sont tellement mêlés à des esclaves de toute provenance qu'ils n'offrent plus aujourd'hui d'autres caractères que ceux d'une seule et même race. Le terme générique de Nubiens, encore peu usité, se justifie donc à plus d'un égard et peut s'employer avec raison par l'historien, le géographe ou l'ethnologue.

Ceux qui n'ont vu les Dongolaouis et les Berbérins qu'en Égypte, surtout à Alexandrie, où ils sont chargés de la surveillance de la maison, ne comprennent pas comment ces hommes d'un si bon caractère, qui inspirent à leur maître tant de confiance et opposent tant de douceur aux injures, ont pu être dépeints sous un si mauvais jour par Burckhardt, voyageur d'une si grande exactitude[2], qui les a connus chez eux à l'époque où ils étaient indépendants.

Quant à moi, sous le rapport de la moralité, je n'hésite pas à placer les gens de Berber au-dessus des Égyptiens, et je crois que l'amélioration qui s'est opérée chez eux depuis le voyage de Burckhardt dans le Berber et le Chendi, voyage qui eut lieu en 1813, est due à la sévérité du gouvernement turc et à la plus grande somme de bien-être dont ils jouissent en Égypte. Même dans leur pays, je ne les ai jamais vus autrement que paisibles et inoffensifs.

Toutefois ma première impression n'était fondée que sur une connaissance imparfaite. Depuis lors, j'ai observé les Nubiens dans la province du Ghazal, ce territoire où leur avidité cherche pâture, où ils échappent à l'action du gouvernement, où ils n'ont plus à craindre la taxe, la bastonnade, les extorsions, les

1. On présume que c'est dans ce dernier dialecte que sont écrites les anciennes inscriptions éthiopiennes qui jusqu'à présent n'ont pas été déchiffrées.
2. Voy. *Travels in Nubia* par J. B. Burckhardt.

citations à comparaître aux divans des satrapes, où il n'y a pas d'Égyptiens qui les insultent du nom de *barabras;* et leur nature y apparaît dans tout son jour. Leur caractère, singulier mélange d'excellentes qualités et des plus grands vices, n'est pas un assemblage mécanique de vertus et de défauts, contrastant les uns avec les autres; mais un composé où le bien et le mal sont unis d'une manière intime, chaque molécule ayant sa part de tous les deux et où malheureusement le vice prédomine.

Si vous demandiez à un négociant d'Alexandrie ce qu'il pense de son *baab* ou domestique nubien, il vous répondrait probablement : « C'est un homme auquel je remettrais en toute confiance de l'or sans le compter; et cependant il n'est personne à qui je sois plus indifférent; je serais en péril que, pour me sauver, il ne remuerait pas un doigt. » Cette appréciation ne manquerait pas de justesse. Mais la fidélité n'est ici que de la crainte, sans quoi elle ne se bornerait pas à respecter l'or ou la propriété du maître. Du reste le vol n'est pas un de leurs défauts. Même dans les déserts du Haut-Nil jamais on n'entend dire qu'ils aient rien dérobé, et pendant tout le temps que j'ai passé avec eux je n'ai pas eu à leur reprocher de m'avoir pris le moindre objet. Sous ce rapport ils forment un contraste frappant avec les Égyptiens, contraste que Burckhardt avait déjà fait ressortir. Toutefois ce n'est pas par droiture qu'ils sont honnêtes, c'est par indolence, faute d'énergie qui leur manque absolument pour le mal comme pour le bien. L'accord qui règne entre eux, la facilité avec laquelle se terminent leurs disputes proviennent de la même cause : ils aiment mieux céder que de se défendre. Leur passion pour la liberté n'est qu'un esprit de révolte, l'horreur que leur inspire une règle quelconque; ils ne veulent pas recevoir d'ordres, pas même quand il s'agit du soin de leurs personnes. Mais leur insubordination, il faut le reconnaître, a de nobles côtés : l'amour de la patrie, le sentiment national, la résistance à une autorité usurpatrice, toutes choses que l'Égyptien ne conçoit même pas.

Le mensonge est devenu pour eux une seconde nature; ils mentent par habitude, alors qu'ils n'ont aucun intérêt à fausser la vérité.

Dans les zèribas, où ils sont en contact avec des païens, ils se montrent beaucoup plus fanatiques et plus superstitieux que dans leur propre pays. On ferait un long chapitre de tous les exemples de superstition que je leur ai vu donner. J'ai déjà parlé de

leur croyance inébranlable aux sorciers et à l'incarnation périodique de certains individus dans le corps des hyènes; mais la plus horrible de leurs pratiques est celle qui consiste à manger d'un homme, ainsi que je l'ai vu faire à quelques soldats — exceptionnellement il est vrai — dans leurs combats avec les indigènes. En Nubie, quand on veut dresser un chien à la chasse, on commence par le priver de nourriture animale pendant longtemps, puis dès qu'une antilope est abattue on lui jette le foie de la bête encore tout fumant. Le chien apprend de la sorte à suivre la piste; il y devient promptement habile, et, altéré de sang, il poursuit avec ardeur le gibier dont il attend sa part. C'est probablement cette coutume qui aura fait penser aux Nubiens que dévorer le foie d'un ennemi pouvait rendre invincible; peut-être aussi croient-ils que, par ce moyen, une portion du courage et de la force qui animaient l'adversaire passe au vainqueur.

D'autres idées du même genre semblent être largement répandues dans le monde islamite; et de bons musulmans, dans leur fanatisme aveugle, prêtent aux chrétiens des superstitions pareilles aux leurs. Le fait suivant en est la preuve. Un de mes amis, qui était médecin du gouvernement dans une ville sur les côtes de la mer Rouge, voulut un jour faire l'autopsie d'un pèlerin décédé, à l'hôpital, d'une maladie qui décimait alors la population. Le défunt n'avait dans le pays ni parents ni connaissances, personne pour le réclamer; et le docteur, qui attendait depuis longtemps que pareille occasion lui fût offerte, crut pouvoir se livrer sans crainte à ses importantes recherches. Il se trompait. Les infirmiers de l'hôpital, voyant faire les préparatifs de l'autopsie, coururent chez le directeur. La nouvelle se répandit dans la ville comme le feu d'une traînée de poudre. Les notables expédièrent une députation au directeur, qui, cédant à leurs instances, défendit au médecin de toucher au cadavre sous peine de perdre sa place. En outre, les membres du Comité d'hygiène adressèrent à mon ami une verte réprimande, lui reprochant avec indignation de s'être rendu coupable d'un acte aussi contraire aux mœurs du pays. Les gens de la ville finirent par se calmer; mais pendant longtemps le bruit courut parmi eux que « le docteur, en sa qualité de chrétien, n'avait voulu faire l'autopsie que pour se procurer l'occasion de manger le cœur et de boire le sang d'un musulman. »

Khalîl m'a raconté que dans son pays il était de croyance gé-

nérale — lui-même l'avait cru dans sa jeunesse — que lorsqu'un musulman va chez les chrétiens il est aussitôt saisi et enfermé dans une cage, où on le nourrit avec abondance; quand il est devenu très-gras, on le met tout vivant sur un gril posé au-dessus d'une fosse remplie de feu. La graisse qui découle de son corps est recueillie avec soin; et de cette graisse de Croyant les Francs composent leurs poisons les plus subtils.

Un cheval ou un âne est-il malade, on lui fait avaler des morceaux de porc. Dans toute la Nubie, ce remède est considéré comme infaillible. Chez les nègres de l'intérieur, où le cochon domestique ne se rencontre pas, c'est la chair d'un sanglier, celle d'un *phacochœrus*, qui est enployée en pareille circonstance. A Zanzibar, et autres lieux où règne une demi-civilisation arabe, il est d'usage de mettre un porc dans l'écurie des chevaux, pour que le diable sorte du corps de ceux-ci, et aille se réfugier dans le corps de l'animal immonde. Si les Nubiens n'observent pas cette coutume, c'est probablement parce qu'ils n'ont pas d'écuries.

Les amulettes ne se voient pas seulement, et par douzaines, au bras des Croyants; ils sont attachés aux portes, afin de protéger les maisons contre l'incendie, et suspendus au cou des ânes et des chevaux. Écrire ces talismans, qui sont la copie de tel ou tel verset coranesque, est l'une des occupations les plus lucratives des fakis; et le métier rapporte infiniment plus en Nubie qu'en Égypte.

Ce sont les fakis du Darfour qui inspirent le plus de respect, en raison du pouvoir qu'ont leurs amulettes de protéger contre les armes à feu. Par leur influence, le plomb se vaporise avant d'avoir atteint son but. De là, chez les Nubiens, une telle crainte des troupes du Darfour, que, dans les campagnes entreprises contre cette forteresse du fanatisme musulman, on ne peut tenir compte que des soldats turcs de race blanche.

Fort crédules eux-mêmes, les Turcs n'en rient pas moins de ces superstitions. Le gouverneur de Fachoda me racontait, à ce propos, une histoire qui montre à quel degré d'extravagance en arrivent les Nubiens. Zibêr Râhama, le grand propriétaire d'établissements dont le territoire touche aux provinces méridionales du Darfour, se vanta audit gouverneur d'être en mesure de narguer la magie des prêtres darfouriens : il avait fondu à Khartoum vingt-cinq mille thalaris et en avait fait des balles

qui échappaient à l'influence des amulettes, ceux-ci n'ayant de pouvoir que sur le plomb.

Cette histoire, que le gouverneur tenait de la bouche même de Zibêr, m'a été confirmée par différentes personnes ; et la fortune de Zibêr ne m'étant pas moins connue que son esprit d'entreprise et sa superstition, je n'ai aucun motif pour douter du fait.

Si jamais le Khédive déclare la guerre au Darfour, ce que tous les amis du progrès et des lumières salueraient avec joie, qu'il n'oublie pas de se munir du précieux métal, avant de s'exposer aux talismans du Bokhara d'Afrique.

Dans tout le Soudan musulman, on croit aux propriétés curatives de l'eau dans laquelle on a fait tremper des carrés de papier où sont écrits des passages du Coran ; d'après les Nubiens, cette tisane à l'encre est une panacée des plus efficaces.

Les maladies, toujours d'après les mêmes autorités, se divisent en deux classes : celles qui sont causées par l'haboûb, c'est-à-dire par le vent, et celles qui viennent du *damm* (ou du sang). Pour rafraîchir et purifier celui-ci, les Nubiens prennent des infusions de poivre, de girofle et d'autres épices.

Pas un jour, à peine une heure ne s'est écoulée, pendant que j'étais dans les zèribas, sans que je fusse témoin d'un acte inspiré par une de leurs superstitions. La crainte du mauvais œil, répandue, comme on sait, chez tous les riverains de la Méditerranée, joue le plus grand rôle dans la vie des Nubiens. Jamais on ne voit l'un d'eux prendre un repas tout seul ; on n'entend jamais dire qu'ils aient mangé en secret, et jamais un plat, un vase quelconque où sont les aliments n'est porté au dehors sans être soigneusement couvert.

La langue d'un animal n'est considérée par eux comme étant mangeable que lorsque le bout en a été retranché, attendu que le bout de la langue est le siége des malédictions et des souhaits de malheur ; les malédictions d'un mouton ou d'un bœuf !

On sait que chez la plupart des chiens l'extrémité de la queue a des poils blancs : « Si vous ne coupez pas toute cette partie blanche, vous disent les Nubiens, l'animal dépérira. » Ils ont d'ailleurs, à l'égard des chiens, les idées les plus singulières : respirer l'haleine de ces animaux a, suivant eux, pour résultat de faire naître les maladies les plus graves ; la phthisie et l'hydropisie en sont la conséquence inévitable.

Il n'est pas d'homme de cette race qui ne redoute d'entendre hurler un chien ; et ce n'est pas sans étonnement que j'ai retrouvé

dans cette région lointaine une croyance que l'on rencontre dans différentes parties de l'Europe, en Hongrie, par exemple, où lorsqu'un chien hurle, ce qui arrive fréquemment, — il suffit pour cela qu'un âne se mette à braire, — on s'imagine qu'il annonce la mort de son maître.

Une pratique aussi étrange que malpropre est l'emploi que font les Nubiens de la sueur du cheval pour se donner de la force. Quand, après une course, ils mettent pied à terre, ils ramassent avec la main l'écume qui blanchit la robe de leur bête et s'en frottent le corps, ainsi qu'ils ont l'habitude de le faire avec la graisse et les onguents dont l'usage leur est indispensable.

Tous les musulmans, en ce qui touche le pur et l'impur, ont des idées particulières. Le cheval n'est pas une bête impure, sa sueur ne peut donc pas souiller l'homme. Par le même motif, rien de répugnant ne peut provenir de l'homme qui n'est pas un être immonde. On voit cette théorie mise en pratique, lorsqu'en voyage un groupe de Nubiens prépare la boisson qui doit le rafraîchir : les mains crasseuses remuent dans l'eau les tamarins acides, et la limonade est prête. Qu'un bâton puisse remplacer les mains sales ne leur vient même pas à l'esprit.

Le voyageur qui veut leur faire enlever un objet malpropre, est obligé de leur emprunter leur mot sacramentel : « Emportez cela, c'est *nigghiz* (impur, dans le sens religieux). » L'équivalent arabe du mot *sale* ne produirait le plus souvent aucun effet.

Pendant que nous sommes sur ce chapitre, mentionnons certaines idées préconçues, accréditées dans toute cette partie du Soudan, au sujet des produits européens. Si les Francs achètent la gomme arabique en si grande quantité, c'est parce que c'est avec cette substance qu'ils fabriquent le verre et principalement les perles de verroterie.

Nos cigares sont faits avec du tabac qui a trempé dans l'alcool : d'où vient leur goût piquant, et ce qui empêche tout Croyant rigide de se mettre un cigare à la bouche.

Toutes nos conserves alimentaires renferment du porc, au moins de la graisse de cet animal immonde ; sans cela, pourquoi les apporterait-on dans le pays ? Le fromage, inconnu à tous les pasteurs d'Afrique, depuis les Berbères de l'Atlas jusqu'aux Bicharines des bords de la mer Rouge, depuis les rives du Nil jusque chez les Cafres, est fait avec du lait de truie, ce qui explique la prédilection des Européens pour cet aliment.

Je pourrais citer encore des centaines de leurs préjugés ou de

leurs superstitions; mais je crois en avoir dit suffisamment à ce sujet, et il est temps de donner à mes anciens amis quelques mots d'éloges et de reconnaissance. On peut appeler du nom de vertus les particularités suivantes de leur caractère. Ils sont loin d'avoir la servilité des Égyptiens et ne se courbent jamais devant la puissance comme le font ces derniers. La qualification de *Sidi* qui, en Égypte, fait partie du langage usuel, ne vient jamais aux lèvres d'un Nubien. Je demandais une fois à mes serviteurs pourquoi ils m'appelaient toujours *mouzyou*, nom d'une langue étrangère qu'ils écorchaient horriblement, pendant qu'ils avaient dans leur langage le terme courtois de Sidi, qu'employaient les Égyptiens. Ils me firent cette réponse : « Sidi veut dire Seigneur; et il n'y en a qu'un seul, qui est le Dieu tout-puissant. »

J'ai déjà parlé à diverses reprises du ton d'égalité qui règne entre les Nubiens de toutes les classes, ainsi que de leurs sujets de conversation, qui ne roulent jamais sur les questions d'argent ou d'affaires comme chez les Égyptiens, et dont le choix dénote un caractère plus poétique. Mais ce que les Nubiens ont de supérieur, c'est leur frugalité : ils mangent très-peu et très-vite. La rapidité et la satisfaction avec laquelle ils avalent leur kisséré est inimaginable. Ils n'attachent aucun prix aux friandises de n'importe quelle espèce; jamais un Nubien ne m'a dérobé la moindre parcelle de mes provisions de bouche; tandis qu'avec les Égyptiens et les Nègres il fallait mettre le sucrier en lieu sûr. Malheureusement les Nubiens font de leur mérissa (leur abominable bière) des orgies qui forment le contraste le plus fâcheux avec leur sobriété à l'égard de la nourriture.

Parmi leurs qualités physiques, je citerai au premier rang leur résistance à la fatigue : de tous les marcheurs que j'ai rencontrés, ce sont les plus intrépides; ils semblent mis au monde pour traverser les déserts de l'Afrique. Si les Turcs et les Égyptiens manquent dans les zèribas, c'est parce qu'il leur serait impossible de soutenir le pas et de résister aux courses des Nubiens.

Malgré cela, et pourtant plus vifs, plus intelligents, ceux-ci n'en montrent pas moins pour le travail plus d'éloignement que l'Egyptien et le Turc. De leur indolence naît le désordre qui, partout, règne dans leurs demeures, et qu'ils ne pourraient faire cesser qu'en étant plus attentifs qu'ils ne peuvent l'être, en se donnant plus de peine qu'ils ne sont capables d'en prendre.

Les Nubiens, à vrai dire, sont exempts des vices les plus ré-

voltants des Turcs; ils ne mangent pas d'opium, etc.; mais ils font preuve de la même lascivité, et ne sont pas moins avides de stimulants quand leurs forces décroissent ou ne répondent pas aux exigences d'une imagination insatiable : dépravation qui est devenue chez eux une seconde nature, comme chez tous les peuples dégénérés de l'Orient.

Je reviens à mon séjour dans la zèriba de Kalîl. Ma position s'était améliorée, mais il me manquait encore beaucoup de choses. Espérant trouver dans les effets de Kourchouk-Ali, le sandjak défunt, les objets qui m'étaient indispensables, entre autres des chaussures, je résolus de me rendre au camp des troupes égyptiennes. Une série d'établissements, possédés par les Khartoumiens, se rencontraient sur la route que j'allais suivre; et je pourrais, en outre du but de mon voyage, recueillir des informations sur toute cette partie de la frontière de l'ouest des provinces du Haut-Nil.

Le camp était voisin de l'établissement de Zibèr-Râhama, qui se trouvait alors chez lui et qui, de tous les traitants, était le plus grand propriétaire de zèribas. Son territoire comprenait l'extrémité occidentale de la province soumise aux Khartoumiens, et confinait aux postes méridionaux du sultan du Darfour.

Peu de jours avant mon départ, il s'était produit de ce côté un événement qui avait jeté la plus grande émotion dans toutes les zèribas, et qui n'était pas d'un bon augure pour le voyage que j'allais entreprendre. Il y avait eu collision entre les soldats de Zibèr et les troupes noires du gouvernement. L'affaire avait été chaude : vingt Nubiens et beaucoup de soldats noirs y avaient perdu la vie. Au lieu de rester neutres, les Bachibouzouks s'étaient rangés du parti de Zibèr; le chef de la compagnie nègre, Hellali, avait été mis en prison.

Quant au motif de la querelle, il s'expliquait aisément, non moins que l'alliance des Nubiens et des Turcs. Cet Hellali, chef des noirs, était l'aigrefin qui se disait possesseur des mines de cuivre situées dans le sud du Darfour. A ce titre, il ne demandait pas seulement qu'on lui payât une rente annuelle de quatre mille dollars, mais il revendiquait la possession du terrain où, de ce côté, les marchands avaient fondé leurs zèribas : ce qui lui avait attiré la haine des traitants et l'avait fait mander à Khartoum, pour y expliquer sa conduite. On avait découvert que l'expédition entreprise à sa demande par le vice-roi, dans la province du Ghazal, était le résultat des manœuvres frauduleuses d'un escroc :

jamais Hellali n'avait possédé aucune partie de ce territoire, et encore moins n'avait eu de concession du sultan du Darfour. Le bruit courait en outre, depuis quelques mois, qu'il avait l'intention de se retirer dans ses domaines avec les soldats noirs dont il était le chef. Ce bruit prit une si grande consistance que, malgré le firman signé du khédive, firman sur lequel Hellali appuyait ses prétentions, tout le monde approuva la mesure dont ce protégé du vice-roi fut l'objet et qui résulta du conflit précité: voici comment. Hellali avait envoyé ses noirs faire des réquisitions de grain chez les indigènes qui payaient tribut à Zibêr. Les troupes commençaient à piller les greniers, quand les Nubiens de l'établissement, ayant Zibêr à leur tête, vinrent pour les chasser. Au lieu de partir, les soldats noirs ouvrirent le feu, et leur premier coup atteignit Zibêr à la cheville. Ce fut naturellement le signal d'un combat où les victimes furent nombreuses des deux côtés.

Les voisins accoururent pour défendre Zibêr; et le camp égyptien était menacé par des forces qui, dès les premiers jours, comptaient plus de mille fusils, lorsque l'aga, jugeant plus sage de terminer l'affaire par voie diplomatique, fit arrêter Hellali: ce qui, sur-le-champ, le réconcilia avec les Nubiens.

CHAPITRE XXI.

Nouveaux voyages. — Traitement d'une blessure chez les Diours. — Crocodiles dans le Ghetti. — Ancienne demeure de Mlle Tinné. — Saleté et désordre. — Baggâras-Riségâtes. — Un fanatique. — Le Ponngo. — Frontières des Bongos et des Golos. — Je tue un jeune buffle. — Zèriba d'Idrîs-Ouod-Defter. — Dialecte golo. — Greniers des Golos. — Le Kourou. — Le ruisseau des chèvres. — Hauteur croissante du pays et sources nombreuses. — Aspect imposant du dem Ndouggou, principal établissement de Zibêr. — Mécontentement des Turcs. — Visite à un malade. — Ibrahim-Effendi. — Comptoirs. — Les Nubiens font concurrence aux marchands d'esclaves. — Population du Dar-Fertîte. — Les Krédis. — Route du Kordofan. — Chekka. — Route et mines de cuivre du Darfour. Cuivre brut.

Je laissai mon petit Nsévoué à la garde de Kalîl, et prenant seulement avec moi deux de mes Nubiens et quelques porteurs, je me mis en route le 1er janvier 1871. C'était la troisième année que je voyais commencer sur la terre africaine.

Mon intention était de visiter d'abord la zèriba de Biselli, située à trente-deux milles au nord-ouest, et dont sept ans auparavant Mlle Tinné avait fait son quartier général. Précisément, le gouverneur de cette zèriba, revenant d'un voyage d'affaires, avait passé chez Kalîl la veille de mon départ : circonstance heureuse qui me donnait pour compagnon de route un homme connaissant bien le pays. Ce gouverneur, appelé Bakîte Youssouf, nègre de naissance, avait été au service de Kleincznick, Hongrois qui, à l'époque de l'expédition de Mlle Tinné, possédait une zèriba dans les montagnes de Kosanga, et qui, par la façon éhontée dont il se livrait au commerce d'esclaves, se mit en conflit avec les autorités de Khartoum.

Nous traversâmes la Vahou (Nyénâme des Diours, l'Héré des Bongos) à l'endroit où nous l'avions franchie en avril 1869 Ce charmant cours d'eau forestier, qui pendant les pluies a de quatorze à seize pieds de profondeur, sans jamais inonder ses rives, couvrait encore son lit d'un bord à l'autre au moment

de notre passage. Près de la berge il avait, à cette époque, de trois à quatre pieds d'eau, et seulement d'un à deux pieds au milieu de la nappe. Toutefois cette inégalité de profondeur n'influait pas sur la marche du courant, dont la vitesse uniforme était de trente mètres par minute. Je mesurai la Vahou avec une corde et lui trouvai quarante-trois mètres trente centimètres de large.

De l'autre côté de la rivière, nous traversâmes des terres cultivées, en laissant à notre gauche la principale zèriba d'Agâde. Puis une chaîne de collines, se dirigeant au nord-est, fut gravie; et notre marche se continua jusqu'aux huttes d'un chef diour appelé Dimmoh, chez lequel nous nous arrêtâmes.

C'était à dessein que j'avais évité la zèriba d'Agâde, ayant eu à me plaindre de son vekil, l'un des quelques hommes de race turque établis dans le pays. Des lettres fort importantes, dans lesquelles j'annonçais le malheur qui m'avait frappé, avaient été adressées par moi au commandant des troupes égyptiennes pour qu'il les expédiât en Europe par la voie du Kordofan. Mais tandis que les autres gouverneurs avaient fait passer rapidement mes dépêches, de zèriba en zèriba, les envoyant par des exprès, ce Turc me les avait retournées, sous prétexte qu'elles n'étaient pas accompagnées d'une lettre pour lui. Il me fallait maintenant les porter moi-même au dem de Zibêr, où elles seraient confiées à la première caravane d'esclaves qui font de cet établissement leur point de départ.

Notre halte chez Dimmoh me donnait une nouvelle occasion d'observer la vie champêtre des Diours. Le sorgho était rentré depuis longtemps, et le doukn (pénicillaire) emplissait déjà les grandes urnes des cases. Une seconde récolte venait d'être fournie par l'hyptis, qui croît entre les chaumes des céréales et dont les femmes nettoyaient laborieusement la graine, non moins fine que celle du pavot. Dans les champs se voyaient partout des melons de forme cylindrique, qui ne sont cultivés que chez les Diours, et dont l'écorce, pareille sous ce rapport à celle des gourdes, a la dureté du bois. En nombre considérable séchaient les calices bigarrés et charnus du sabdariffa qui, malgré la dessiccation, conservent leur acidité, et sont employés par les indigènes pour donner une saveur piquante à leurs sauces et à leurs potages.

Il y avait dans cette bourgade des gens très-vieux, à en juger par leur décrépitude, gens des deux sexes; tandis que chez les

Bongos, où règne la frayeur des sorciers, on ne rencontre jamais d'individus à cheveux blancs[1].

Pendant que j'étais là, un jeune garçon se blessa au genou; une vieille femme mit sur la plaie une compresse de *modecca abyssinica*. Pour cela, elle gratta un morceau d'écorce enlevé à une branche de cette plante si vénéneuse, exprima la séve que renfermait la pulpe ainsi obtenue, la recueillit sur une feuille humide dont elle recouvrit la blessure comme d'un emplâtre, et banda l'appareil avec une seconde feuille. Je regrette de n'avoir pu être témoin du résultat de ce pansement. D'après Forskal, qui l'a découverte en Arabie où elle porte le nom d'*aden*, la modecca pulvérisée et prise en boisson a pour effet un gonflement des membres qui est suivi de mort.

Une montée rocailleuse nous conduisit à une descente abrupte d'une trentaine de mètres; au bas de la pente s'étendait un vaste fond marécageux, couvert de la forêt qui caractérise les localités de ce genre. Partout des creux desséchés témoignaient du nombre des mares et des fondrières, qui, pendant la saison des pluies, rendent le sentier impraticable.

Peu de temps après, nous nous trouvâmes sur un plateau largement cultivé, où s'éparpillaient les hameaux d'un chef diour nommé Ouoll, hameaux qui sont à la frontière du territoire de Biselli. L'*entada sudanica*, espèce d'acacia, que l'on rencontre fort rarement dans le pays, où il est très-dispersé, donnait un cachet spécial aux fourrés voisins par ses gousses d'un pied de longueur, et qui, minces comme du papier, se mettent en lambeaux.

Ici, les porteurs que m'avait donnés Kalîl furent remplacés par des hommes soumis à la juridiction de Bakîte, et que celui-ci avait fait demander.

Les gens d'Ouoll s'occupaient activement à recueillir du minerai, la saison de la mise en train des hauts fourneaux étant arrivée. Dans leur voisinage se trouve une mine de fer de la même nature que celle qui est à côté de la zèriba de Kourchouk-Ali.

Notre chemin se poursuivit sur un sol rocheux, à travers une épaisse forêt de bush, jusqu'au moment où nous atteignîmes une espèce de vallée, sorte de bassin dépouillé d'arbres, qui, en face de nous, semblait être borné par une côte se déployant au

1. Ce sujet, on se le rappelle, a été traité dans le premier volume, page 291.

nord-est, suivant ainsi la direction que prennent, dans cette contrée, la plupart des affluents du Diour. Nous trouvâmes dans cet endroit la station de Kournouk[1], petite zèriba où l'on nous fit très-bon accueil, et qui appartient à Biselli; nous y passâmes les heures de halte du milieu de la journée.

Remis en marche dans l'après-midi, nous gravîmes la hauteur boisée, où le prosopis (*gheul* des indigènes) si remarquable par son fruit, qui ressemble beaucoup à celui du caroubier, occupait de grands espaces. La descente nous conduisit à un ravin, lit de torrent desséché, rempli de buissons. De l'autre côté de ce ravin nous trouvâmes une plaine, aux cultures nombreuses et parsemées de huttes, d'où nous sortîmes bientôt pour entrer dans un bois splendide de humboldtias, qui, par la hauteur des arbres, par son épaisseur et par son étendue, me rappela nos grandes forêts d'Europe.

A l'ombre de ces arbres magnifiques, nous arrivâmes au bord du Ghetti, ou Petite-Vahou, que nous atteignîmes à six milles en amont de la place où est le tombeau du docteur Steudner.

En cet endroit le Ghetti, qui est un affluent du Diour, avait la même importance que le Molmoul près de la zèriba d'Abou-Gouroûn. Son lit, enfermé dans des berges de dix pieds d'élévation, mesurait de cinquante à soixante pieds d'un bord à l'autre; mais la partie qu'il occupait n'était maintenant qu'un étroit fossé dont l'eau ne paraissait avoir aucun mouvement; plus bas il s'élargissait et formait de grands bassins toujours remplis. Cependant, si minime qu'il fût alors, ce ruisseau n'en hébergeait pas moins des crocodiles, d'une telle audace (peut-être par suite du manque de poisson) qu'ils jetaient l'effroi dans la contrée. Quelques semaines auparavant, époque où le Ghetti coulait à pleins bords, un jeune Diour qui le traversait à la nage avait été happé par un de ces terribles sauriens et n'avait pas été revu.

On est étonné de la petitesse des flaques d'eau où se réfugie le crocodile pendant la saison sèche, et où, profondément enterré dans la vase, il trouve un asile suffisant. Les bassins qu'il occupe dans nos aquariums et dans nos jardins zoologiques lui offrent certainement autant d'espace, si ce n'est plus. A l'état de captivité il croît avec une excessive lenteur qui fait supposer

1. Le mot *Kournouk* est employé par les Nubiens et par les gens du Darfour pour désigner un hangar qui, en arabe du Soudan, s'appelle *dahr-el-tor*, littéralement : dos de bœuf. Kournouk signifie donc, à proprement dire, un toit à crête horizontale.

une très-longue existence. On ne peut douter que ce reptile ne parvienne à un âge fort avancé.

Les rives du Ghetti sont couvertes de tous les buissons, de tous les arbustes qui, dans cette contrée, caractérisent les bords des eaux courantes, et parmi lesquels le *morelia senegalensis*, le *zizygium* et le *trichilia retusa* jouent le plus grand rôle.

Huit heures de marche au sud-ouest devaient, disait-on, me faire gagner la principale zèriba de Biselli, située sur la rive droite de la rivière, et que les Bongos appellent Doggaya Ondouppa. Le Ghetti forme en cet endroit la frontière qui sépare les Vahous, tribu de race dioure, du territoire qu'habitent les Bongos. Après l'avoir traversé, nous fîmes encore une lieue et demie, en gravissant une pente couverte d'un bois épais; et, à la chute du jour, nous arrivâmes, assez fatigués, à l'un des établissements de Biselli, zèriba secondaire que les Bongos ont nommée Doggaya-Morr, et où je me trouvais sur un terrain classique.

C'était là que Théodore Von Heuglin avait demeuré depuis la mi-avril 1863 jusqu'aux premiers jours de janvier 1864; là, ou du moins dans la bourgade voisine, que Steudner était mort[1]. C'était enfin dans les environs que Mlle Tinné avait perdu sa mère, et connu ces jours d'angoisses contre lesquels toute sa fortune ne pouvait la défendre. Chaque arbuste, chaque plante réveillait un souvenir; car ils appartenaient à cette flore dont Heuglin nous a parlé le premier, et que le docteur Kotschy nous a représentée dans son magnifique ouvrage, *Plantæ Tinneanæ*, où elle est reproduite, en partie, d'après les dessins mêmes de l'illustre voyageuse.

Dans la zèriba, tout me rappelait constamment l'insalubrité du poste où est venue échouer cette expédition qui devait être si féconde. Tout le pays témoignait d'un climat pernicieux : dans les nombreux marais, dans l'eau stagnante du ruisseau, couvaient les miasmes qui engendrent la fièvre. Une grande case tombant en ruine, et qui servait d'abri à des troupeaux de chèvres et de moutons, désignait l'endroit où le corps de la malheureuse mère de Mlle Tinné avait été déposé, en attendant qu'on

1. Le docteur Steudner mourut le 10 avril 1863, emporté par la fièvre, quelques jours après son départ pour l'intérieur. Il allait avec Heuglin reconnaître le pays qui s'étend à l'ouest du mechra, et y chercher un endroit où l'expédition pût séjourner pendant la saison pluvieuse.

pût l'emporter au pays natal. Triste lieu de repos pour une femme de haute naissance et accoutumée à tous les raffinements du luxe!

Au moment où j'allais partir de chez Biselli, j'appris la mort de Chol, la vieille et riche propriétaire de bétail, dont nous avons longuement parlé dans notre premier volume[1].

Ses compatriotes l'accusaient depuis longtemps d'avoir attiré les Turcs dans le pays et de s'entendre avec eux. Exaspérés par les brigandages auxquels se livrèrent les troupes du gouvernement, dans les environs du mechra, les Dinkas résolurent de s'en venger sur la protectrice des Nubiens. Un soir, les gens de la tribu des Ouadjs, qui demeurent au levant de l'embarcadère, prétextant d'une affaire avec Kourdyouk, le mari de Chol, avaient frappé à la porte de la case où la vieille princesse couchait toujours seule. Chol était venue ouvrir et avait reçu la mort immédiatement. On avait brûlé ses huttes et saisi les troupeaux qu'elle avait dans le voisinage.

Cet assassinat, joint à la défaite des Khartoumiens chez les Niams-Niams, ne présageait rien de bon aux propriétaires de zèribas; désormais les environs du mechra n'offraient plus de sécurité aux compagnies; et pendant la saison pluvieuse une barque isolée ne séjournerait plus dans le port sans courir de grands risques.

Une charmante promenade de six milles au nord-ouest, qui nous fit traverser une forêt presque ininterrompue, nous conduisit à Longo, principale zèriba d'Ali-Amouri[2].

Les merveilleux parkias commençaient à fleurir, et offraient un coup d'œil sans pareil. On croyait voir, dans le feuillage délicatement penné de la cime ombreuse, des rosettes de velours d'un rouge feu, et de la grosseur du poing : c'étaient les groupes de fleurs suspendus à de longues tiges.

Par son abondance, le *boscia salicifolia* formait l'un des traits frappants du paysage et lui donnait un caractère spécial.

En dépit des nombreuses relations qui existaient entre les zèribas, le pays semblait être encore extrêmement giboyeux. Partout, à notre approche, des bandes de caamas plongeaient dans le fourré; tandis que les madoquas filaient comme des ombres de buisson en buisson; et la pintade ne paraissait pas moins

1. Voy. chapitre III, p. 127 et suiv.
2. La raison sociale est, à proprement dire : Ali-Abou-Amouri, bien connue par les actes frauduleux dont, sous son étiquette, on s'est rendu coupable envers l'expédition Tinné.

abondante que dans les solitudes du pays des Niams-Niams. L'habile chasseur Heuglin avait trouvé là un terrain fécond pour ses recherches zoologiques.

Trois cours d'eau, alors presque taris, et dont la réunion forme, sous le nom d'Okoulô, un tributaire important du Diour, croisèrent notre sentier. C'étaient, en allant du sud au nord, le Danghyâ, le Matchà et le Minnikinyi, ou l'Eau poissonneuse. Tous les trois, par leur course au nord-est, indiquent la pente qui existe dans cette direction à l'endroit où se rejoignent le sol rocheux et les plaines alluviales des Diours.

Établissement de premier ordre, quant à l'importance, Longo avait une population encore plus nombreuse que la zèriba de Ghattas, et la dépassait également sous le rapport de la saleté et de la mauvaise tenue. Toutes les cases étaient de travers, toutes les palissades tortueuses, toutes les fermes non moins délabrées que si elles n'avaient eu d'autres habitants que les rats et les termites.

Des tas de cendre, des monceaux de débris de cuisine et de paille pourrie, de la hauteur d'un homme; des centaines de vieux paniers et de vieilles gourdes encombraient les allées; des amas d'immondices, plus hauts que les maisons, couverts de moisissure et de champignons vénéneux, s'élevaient à l'entrée de la palissade. A chaque pas on se heurtait à des accumulations d'ordures indescriptibles, telles qu'on n'en a jamais vu, même dans le monde musulman, à proximité d'une résidence humaine. Bref, un ensemble fait pour donner le cauchemar à un homme quelque peu ami de la propreté, et dont le souvenir suffisait à produire des rêves de la pire espèce. Bel échantillon de l'économie domestique de cette horde de Nubiens.

Toutes les terres mises en culture, appartenant à la zèriba, formaient dans la plaine un vaste cercle autour de l'établissement. La fécondité du sol paraissait non moins inépuisable qu'à la zèriba de Ghattas; car Longo est l'une des stations les plus anciennes du pays, et les récoltes y étaient toujours abondantes.

Tous les villages des indigènes se trouvaient au couchant et à une certaine distance de la palissade.

Le gouverneur, qui s'appelait Zélim et qui avait autrefois servi dans l'armée turque (régiment du Nizzam), appartenait à la tribu des Barias, tribu sauvage des montagnes du Taka. Lors de mon arrivée, Zélim était absent; mais avant de partir, il

avait donné l'ordre de me bien recevoir et de m'ouvrir tous ses magasins.

Je trouvai là une plantation d'excellents bananiers et ne manquai pas de m'approvisionner du fruit paradisiaque du Sud.

En toute saison, il y avait à Longo beaucoup de marchands d'esclaves; ces marchands étaient accompagnés de nombreux Baggâras de la tribu des Riségâtes, sauvages enfants des steppes qui, avec leurs bœufs maigres, suivis de mouches nuisibles, campaient au dehors, à la façon des nomades.

N'ayant jamais vu de chrétien, ils vinrent pour me contempler, laissant toutefois entre eux et ma personne une assez grande distance, retenus qu'ils étaient par une crainte indicible : comme s'ils avaient eu peur du mauvais œil du Franc. Mais je dessinai quelques-uns de leurs bœufs, ce qui surexcita vivement leur curiosité; et quand je leur eus montré de loin ce que j'avais fait, ils se rassurèrent. Quittant ma place, j'allai près d'eux et leur présentai différentes exquisses; le résultat fut magique. Des cris de joie leur échappèrent, et je gagnai sur leur esprit une telle influence que plusieurs d'entre eux consentirent à me laisser faire leur portrait.

De beaux hommes de bronze que mes modèles : la peau d'un brun clair, la taille élancée et bien prise, de belles formes, les traits d'une régularité parfaite; dans la physionomie, une certaine franchise qui inspirait la confiance, et un air de résolution tel qu'on devait l'attendre de pasteurs belliqueux, vivant de leur chasse autant que de leurs troupeaux. Chez tous, l'angle facial était complétement droit; le nez arrondi, nullement aquilin, mais délicat et bien fait. Les plus jeunes avaient la figure souriante, presque féminine, expression qu'augmentait la rondeur uniforme d'un front haut et bombé. Leurs cheveux longs et divisés par petites nattes se réunissaient au sommet de la tête, où ils formaient des lignes pressées et longitudinales, puis retombaient sur le cou.

Tandis que je dessinais tranquillement au milieu d'une centaine de spectateurs, qui, bouche béante, me regardaient crayonner, je fus arrêté dans mon travail par des vociférations qui s'élevaient en dehors du cercle. C'était un vieux fanatique du Darfour qu'exaspérait la culpabilité de mes œuvres. Faire des images est un péché, et il ne pouvait en supporter la vue. « Devra-t-il continuer, s'écriait-il, et moi le laisser faire? » Mais beaucoup d'assistants prirent ma défense, et accablèrent le faki

de tant de quolibets qu'il ne tarda pas à déguerpir. Je lui jetai pour fiche de consolation cet adage de ses coreligionnaires : « Confie-toi à la protection du Tout-Puissant comme à l'ombre de l'acacia; et j'ajoutai : il faudra, pour qu'il t'abrite, que l'acacia soit d'une plus belle venue que ceux de ton misérable pays. »

Remis en marche le 6 janvier, je me dirigeai au sud-ouest; une course de dix-huit milles nous fit gagner Damouri, zèriba secondaire appartenant à Amouri et située au bord du Ponngo, affluent du Bahr-el-Arab.

Nous avions cheminé tout le temps dans une plaine où dominait le sol rocailleux couvert d'une forêt de bush, et qui n'offrait pas le moindre vallonnement. Cinq ruisseaux, en grande partie à sec, avaient été franchis. Dans l'ordre où nous les avions rencontrés c'étaient : l'Okilléâ, n'ayant plus que des mares; le Koulloû, ruisseau plus large, où nous avions eu de l'eau jusqu'à mi-jambe, eau stagnante et bordée de buissons de *sizygium*, d'où le nom de Koulloû, donné à tous les canaux de cette nature; le Horoâ, simple lit de torrent; le Daboddou, avec çà et là des auges remplies, et le Ghendoû, complétement desséché. Tous les cinq allaient rejoindre le Ponngo et se dirigeaient au nord-ouest.

A moitié chemin, entre le Koulloû et l'Horoâ, nous avions trouvé un de ces figuiers gigantesques (*ficus lutea*) que l'on rencontre souvent chez les Bongos, où, monument du passé, ils marquent la place d'un village disparu. L'endroit s'appelait Ngoukoû. Au-dessus du tronc peu élevé de cet arbre énorme, qu'enveloppait un réseau serré de racines aériennes, se déployait une ramée touffue couvrant de son ombre épaisse un terrain de soixante-dix mètres de circonférence.

La seconde partie de la route s'était fait remarquer par le grand nombre d'euphorbes candélabres et de calotropis qu'elle avait offerts à nos regards. Habitant des steppes nubiens, des plaines d'Arabie et des frontières de l'Inde, le calotropis, *el ousher* des Arabes, donnait à la flore un caractère moins méridional. C'était la première fois que je le voyais sur le territoire des zèribas. Il y a été évidemment introduit par les marchands du nord; et la force de sa tige, qui ailleurs est simplement buissonnante, fournit une preuve de l'ancienneté de la fréquentation de cette grande route de la traite. C'est avec le duvet soyeux qui recouvre les graines dont est rempli le fruit capsulaire du calotropis, fruit de la grosseur du poing, qu'au Soudan on bourre les coussins : ce qui explique comment l'ousher est si largement répandu.

Dans les steppes du nord, c'est un prophète toujours salué avec joie par le voyageur, car sa présence annonce avec certitude le voisinage d'un ruisseau ou d'une source cachée.

L'établissement de Damouri était situé sur la rive droite du Ponngo, rivière qui, dans les premières cartes du pays, figure sous le nom de Kozanga; mais cette désignation n'appartient qu'à une petite chaîne de montagnes qui longe pendant plusieurs lieues la rive gauche du Ponngo, au sud-ouest de la zèriba.

Le 17 juillet 1863, alors qu'il cherchait un site élevé et rocheux pour y établir le quartier général de Mlle Tinné, Heuglin atteignit la rivière en cet endroit; c'est le point le plus reculé du côté de l'ouest qu'il ait gagné au centre de l'Afrique. Si le choix qu'il avait fait de cet emplacement avait pu être adopté, il est certain que l'expédition aurait compté beaucoup moins de victimes; mais la difficulté d'installer commodément une bande aussi nombreuse fit abandonner le projet qu'avaient eu les voyageurs de quitter leur camp insalubre de la zèriba de Biselli.

L'instabilité des choses est si grande dans cette région, et la trace des faits si peu durable, que je ne saurais indiquer d'une manière certaine l'endroit qu'habitait Koulanda, le chef bongo cité par Heuglin. Toutefois, en comparant mon itinéraire avec celui de mon prédécesseur, j'ai tout lieu de croire que j'étais alors au point même qu'Heuglin a visité.

Le Ponngo, qui, dans sa partie supérieure, est appelé Dchî par les Séhrés, se dirige au nord-est; il sort du territoire bongo au-dessous de Damouri et traverse celui des Dembos, ce qui lui a fait donner par les Khartoumiens le nom de Bahr-el-Dembo.

D'origine chillouke, la tribu des Dembos est parente de celle des Diours; elle reconnaît pour maître Ali Amouri, dont les possessions s'étendent au nord-ouest jusqu'au territoire des Baggâras-el-Homr, bien au delà des rives du Ponngo. Ses zèribas les plus éloignées sont au Djébel-Morra, sur le territoire des Bambirris, tribu nègre qui probablement est aussi de la grande famille des Chillouks. D'après une autre version, il y aurait également dans cette contrée de véritables Niams-Niams, émigrés du sud; et ce serait à eux que le nom de Bambirris devrait s'appliquer.

L'aspect des environs de Damouri me rappela vivement ceux de la zèriba que Ghattas possède à A-Ouri, dans le pays des Mittous. Je fus d'autant plus frappé de la ressemblance que le

Ponngo offrait là, à cette époque, la plus grande analogie avec le Rohl. Sa rive droite, rive orientale, était, comme celle de ce dernier, proche de la côte boisée sur laquelle s'élevait l'établissement. Il coulait au fond d'une petite vallée dont les pentes ont une quinzaine de pieds de hauteur, et que sépare de son propre canal un terrain où l'inondation avait laissé des lagunes et des mares nombreuses. Le 7 janvier 1871, le Ponngo se traînait faiblement sur une largeur de quarante à cinquante pieds, dans un lit de soixante-dix pieds de large, flanqué de bords argileux de dix pieds de hauteur. Sa marche était la même que celle de la Yahou; mais tandis que cette dernière, ainsi que le Diour, roulait encore un volume d'eau considérable, le Ponngo était presque vide, relativement à ce qu'il est pendant la saison des pluies; car d'après ce que j'ai vu, il doit présenter à cette époque l'aspect d'une rivière de seconde classe.

La zèriba est construite sur la pente rocheuse et boisée qui, avons-nous dit, s'élève à droite du Ponngo. De l'autre côté de la rivière, le fond de la vallée se déploie sur une largeur de trois mille pas au minimum, largeur qui est celle du lit d'inondation. J'ai surtout compris l'énorme différence que présente périodiquement le régime du Ponngo lorsque plus tard j'ai constaté que, depuis sa source jusqu'à Damouri, cette rivière a tout au plus deux cents milles de longueur.

En beaucoup d'endroits de la vallée, d'épais massifs de stéphègynes remplacent la végétation des steppes, et forment des bois qui rappellent les aulnaies des marécages du nord.

Près de la zèriba, un de ces effondrements si communs dans cette région, où les eaux souterraines les occasionnent en délayant la couche de limonite inférieure, avait constitué une gorge profonde appelée Goumango. Cet énorme ravin, qui débouchait dans la vallée de la rivière, pouvait facilement donner le change à un voyageur inexpérimenté, et se faire prendre pour le lit d'un cours d'eau périodique d'une grandeur remarquable. Il était encombré de lianes et d'arbustes épineux.

Dans les fourrés de tous les bois des environs de Damouri prédominent les buissons de tinnea; et un grand nombre des plantes qui sont regardées comme représentant la flore des terrains noirs du Nil se trouvent dans le lit desséché de la rivière, ce qui prouve l'importance hydrographique du Ponngo.

Au-dessus de la zèriba, celui-ci coulait directement à l'est pendant quatre milles; nous en remontâmes la rive gauche et nous

le traversâmes à l'endroit où, venant du sud-ouest, il finissait le détour qui l'amenait au levant. Son lit sableux n'avait pas plus de trente mètres d'un bord à l'autre. Sur la rive droite, où nous arrivions, la dépression herbue était large de quatre cents pas.

A la lisière de la vallée, nous trouvâmes les ruines d'une ancienne zèriba de Biselli, appelée également Damouri, du nom de la tribu bongo qui avait habité ce district. Le chef des indigènes soumis à l'ancienne zèriba était le Koubanda mentionné par Heuglin. Maintenant tous les Bongos se sont retirés de la rive droite, et le Ponngo est devenu la limite qui sépare le désert du pays habité[1].

A part de légères déviations, le reste du chemin se fit droit à l'ouest jusqu'à l'établissement de Zibèr, sur un terrain qui s'élevait par une pente de plus en plus marquée. Nous laissâmes sur la gauche l'Aïda, coupole de gneiss d'environ cinq cents pieds de hauteur relative, et qui est un éperon septentrional de la chaîne du Kozanga; puis nous traversâmes l'Ourouporr, ruisseau profond qui descend du mamelon que nous venions de croiser, et dont les rives sont nettement indiquées par une frange de dattiers sauvages. Plus loin, nous suivîmes le lit desséché de l'Andimô, cours d'eau torrentiel, qui vient de l'est-sud-est, également de l'Aïda, et coule dans une vallée étroite et profonde, où ses bords portent des bambous et des rochers de gneiss.

Marchant toujours, nous trouvâmes des masses de gneiss sphériques dont la surface unie était couverte de touffes de sélaginelle ressemblant à de la mousse, et nous atteignîmes le Karra, nommé par les Nubiens Khor-el-Ganna, en raison des fourrés de bambous qui bordent ses rives. Le Karra, cours d'eau torrentiel, roule dans un lit rocheux et profondément encaissé, où il forme une série de rapides. Il est considéré par les indigènes comme leur servant de frontière du côté des Golos, et sépare le territoire d'Ali-Amouri de celui d'Idrîs Ouod-Defter, dont la zèriba est à trente-cinq milles de Damouri : juste à moitié chemin de ce dernier endroit et du principal établissement de Zibêr.

Au delà du Karra, une marche en terrain accidenté et rocheux nous conduisit à l'Aïa, qui forme également, entre des rives escarpées, une suite de bassins profonds, et qu'il nous fallut traverser deux fois.

1. Dans le dialecte soudanien, la distinction entre le pays désert et celui qui a des habitants s'exprime par le mot *Akabah* (solitude) et par celui de *Dar* (terre cultivée)

Après avoir escaladé le flanc d'une éminence dont la roche était rouge, nous atteignîmes enfin le sommet de la montée; et, commençant à descendre, nous gagnâmes l'Atidoh, au bord duquel notre camp fut établi.

De grands troupeaux de buffles remplissaient le lit marécageux de ce ruisseau, qui renfermait beaucoup de mares. Vers la chute du jour, je me glissai à portée d'un groupe de femelles accompagnées de leurs petits. Un seul de mes coups fut heureux et me procura un bufflion parvenu à moitié de sa croissance; mes autres balles semblèrent n'avoir produit aucun effet. La moitié de la nuit fut employée à faire rôtir, griller ou sécher la viande de la bête, et tous mes gens se réjouirent de l'aubaine.

A mesure que nous avancions, les bois, exclusivement composés d'humboldtias, prenaient plus d'épaisseur et plus d'étendue, jusqu'à pouvoir être comparés sans désavantage aux plus belles forêts de la partie nord du pays des Niams-Niams.

Nous traversâmes un khor à demi desséché qui s'appelle Ngouri, et peu de temps après l'Akoumounah, ruisseau marécageux, où l'eau était demeurée abondante. L'un et l'autre rejoignaient le Mongôno, qui, à l'endroit où nous l'avons passé, n'offrait qu'une bande sableuse entièrement nue de soixante-six pieds de large. Mais en creusant avec la main cette couche de sable, on trouvait à six pouces de profondeur une eau limpide qui paraissait être copieuse et qui fuyait sur un fond de gravier.

A en juger par les traces de lagunes qu'il avait formées en dehors de ses berges, de six à huit pieds de hauteur, le Mongôno, pendant la saison des pluies, doit avoir l'aspect d'une rivière importante. Une petite gentianée à fleurs roses, la *canscora*, caractérise les pentes de ses rives, où elle croît avec la même abondance que le font ses parentes, dans une situation analogue, au bord de nos ruisseaux et de nos mares.

Le grand nombre de protées d'Abyssinie que l'on rencontrait partout me prouvait que le terrain était plus élevé que le précédent. Nous nous trouvions alors à une altitude moyenne de deux mille cent pieds au-dessus du niveau de la mer.

Traversant l'Yaou-Yaou, petit ravin rempli de mares profondes, je gravis un rocher de gneiss, d'où la vue s'étendait au loin vers le couchant et s'arrêtait sur une ligne de hauteurs, sorte de muraille qui semblait s'étendre du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Cette falaise était de l'autre côté, c'est-à-dire à l'ouest de

l'Atehna, ruisseau que nous traversâmes après en avoir passé deux autres de moindre grandeur.

Le lit de l'Atehna, desséché en majeure partie, avait quinze pieds de large; il était composé de sable et de gravier, et renfermait de grandes auges où il restait de l'eau. Ses hautes berges, taillées à pic, semblaient destinées à contenir une rivière importante pendant la saison des crues.

Deux autres ruisseaux, profondément encaissés, furent encore franchis ; nous arrivâmes aux terrains cultivés d'Idris Ouod-



Femme golo.

Defter, et une montée de deux milles, à partir des premiers champs, nous fit enfin gagner la station.

Idris était l'un des associés de la compagnie d'Agâde. Sa zèriba, établie à cette place depuis trois ans, se composait de grands corps de fermes entourés de hautes palissades, qui leur donnaient quelque chose de monastique : fermes dont les occupants étaient de gros marchands d'esclaves, fixés dans le pays. Quatre huttes et un vaste hangar avaient été récemment construits à l'intention des nombreux voyageurs qui s'arrêtaient à la zèriba ; ceux-ci, pour la plupart, étaient des gens de petit com-

merce, qui, de même que les juifs ambulants, vont dans ces parages porter leurs marchandises d'un endroit à l'autre.

Quant à Idris, il habitait les zèribas qu'il possédait chez les Niams-Niams, près de la demeure de Mofiô, à sept ou huit jours de marche de celle où nous étions alors. Il avait en outre deux zèribas secondaires, moins éloignées du principal établissement: l'une à quatre lieues au sud-est, sur la pente occidentale des monts Kozanga; l'autre à la même distance, mais au sud-ouest. Cette dernière était dirigée par un nommé Abd-es-Sid.

Près de la grande zèriba et au sud des fermes, qui avaient chacune leurs clôtures distinctes, s'échappait une source, née dans une crevasse du sol, et qui tout à coup formait un ruisseau limpide, dont l'eau murmurante fuyait du côté de l'ouest.

Les indigènes soumis à l'établissement appartenaient à la tribu des Golos, gens qui, dans leur extérieur et dans leurs coutumes, ont beaucoup de ressemblance avec les Bongos, leurs voisins de l'est, mais qui en diffèrent par le langage.

L'idiome des Golos se distingue de tous les dialectes nègres que j'ai pu connaître, par le retour fréquent des sons *eu* et *u*. Il offre aussi des intonations nasales que l'on ne saurait reproduire, intonations qui semblent exister chez les peuplades du midi de l'Afrique, mais qui sont étrangères à tous les voisins des Golos. Une autre particularité de cet idiome consiste dans certains sons aigus, de production linguale, où dominent les *ts* et les *ds*, et qui reviennent fréquemment.

Accompagné du gouverneur de la zèriba, je fis une tournée dans les hameaux du voisinage, et vis que les constructions des Golos se rapprochaient beaucoup plus de celles des Niams-Niams que de celles des Bongos. Chez eux, la toiture dépasse considérablement la muraille et va s'appuyer sur des poteaux qui forment colonnade; d'où il résulte que la demeure est entourée d'une véranda. Le pisé de la muraille est blanchi avec l'album græcum de l'hyène, preuve que cet animal est commun dans le pays.

Çà et là se rencontrait l'euphorbe vénéneux, dont l'abondance caractérise la flore du bush, et qui, dans cette partie de la province, n'est que sporadique.

Un arbre d'un type aussi rare dans le sud du Kordofan et du Darfour qu'au centre et à l'ouest du Soudan, l'*eriodendron anfractuosum*, a été planté près des zèribas, en raison de ses qualités ornementales. Cet arbre, le rhoum des Darfouriens, et le

cotonnier des colons, se distingue par la disposition de ses branches en verticilles, qui lui forment une cime étagée, comme on l'observe chez l'araucaria. Au Baghirmi, cette disposition le fait rechercher par les nègres païens, qui, fuyant les chasseurs d'esclaves, ont besoin d'un refuge et le trouvent sur les différents étages de cet ériodendron. Ils y sont défendus par des épines coniques, d'une énorme épaisseur, et groupées sur la tige comme les balanes sur une pièce de bois qui a séjourné dans la mer.

Au moment de quitter la zèriba d'Idrîs, je vis arriver Abd-es-Sâmate. Comme moi, il se rendait au camp égyptien où il allait payer une partie de la taxe, en discuter le chiffre, et soutenir la réclamation qu'il avait faite au sujet du guet-apens dont il avait été victime. Naturellement nous fîmes route ensemble.

A une demi-lieue de la zèriba, nous sortîmes des champs cultivés et nous rentrâmes dans la forêt. Nous étions alors près du village d'un chef golo, appelé Kasa, chez lequel nous vîmes des greniers construits avec le plus grand soin et d'une forme très-gracieuse, comme on peut le voir par la gravure ci-jointe. La toiture, absolument imperméable et très-large, est mobile; elle se lève à la façon d'un couvercle de boîte à charnière; et le récipient qu'elle abrite, modelé avec art, est posé sur un pilotis, qui met le grain hors de la portée des rats. Tout l'ensemble est d'une symétrie remarquable; et les moulures dont le corps du bâtiment est orné donnent à l'édicule un fini qui en rehausse l'ordonnance architectonique.

La zèriba que nous laissions derrière nous était située sur la ligne de faîte qui sépare le Kourou du Ponngo. Nous traversâmes le dernier affluent de cette rivière à peu de distance des hameaux de Kasa. Cet affluent se nomme l'Abbouloh, et avait encore deux pieds de profondeur sur trente-cinq pieds de large.

Plus loin le sentier, montant une pente graduelle à l'ombre d'un bois épais, nous conduisit à une colline couverte de blocs de gneiss, et dont le versant, profondément ombreux, nous fit gagner le bord d'une petite rivière de la dimension de l'Abbouloh. C'était le Bombatta, qui, toujours plein, se dirigeait au nord-ouest, et allait se jeter dans le Kourou.

L'Abila, ruisseau voisin que nous traversâmes ensuite, prenait la même direction, mais n'offrait plus qu'un chapelet de mares profondes. Deux autres petits ruisseaux du même genre, dont l'un était le Ngoddoû, furent encore franchis ; ils longeaient un

Greniers golos.

mamelon de gneiss, où la roche était nue, et allaient bientôt rejoindre le Kourou que nous atteignîmes une heure après.

Dans tous les fonds, le tapis de verdure était émaillé d'*hydrolea,* plante de marais aux fleurs bleu de ciel, qui joue un rôle important dans la flore d'automne de cette contrée.

Le Bahr-Kourou, tributaire important du Bahr-el-Arab, est appelé ainsi par les colons musulmans, qui ont sans doute emprunté ce nom aux Baggâras.

Les Golos, dont il sépare le territoire de celui des Krédis, du côté du couchant, le nomment tantôt Mondj, tantôt Ouorri. Chez les Sehrés, il est appelé Ouih. A l'endroit où nous l'avons passé, il se dirigeait du sud-sud-est au nord-nord-ouest; le courant était assez vif. Son lit avait une centaine de pieds de large; mais il n'en recouvrait que les deux tiers, et seulement d'un ou deux pieds d'eau. A un endroit, il coulait sur du gneiss, rochers et plaques tapissés de tristiques, semblables à des mousses. La hauteur des berges était de quinze pieds; et bien qu'à droite et à gauche un bois épais arrivât jusqu'au bord de l'eau, de nombreux indices montraient que les rives étaient périodiquement submergées. Une pirogue, entraînée par l'inondation, et alors en terrain sec, témoignait de l'étendue couverte par les eaux du Kourou dans la saison des pluies

Nous rencontrions continuellement des marchands d'esclaves montés sur des bœufs ou sur des ânes, et suivis de leur marchandise vivante. Comme sur les bords du Tondj, les bois que nous traversions étaient formés de vaticas.

A l'ouest du Kourou, le chemin gravit la côte rapide d'une vallée et se déroula sur un terrain dont le niveau s'élevait de plus en plus. Vinrent ensuite de profondes déchirures, les unes complétement à sec, les autres renfermant de l'eau courante. Je comptai six de ces tranchées, avant d'atteindre le Bio, ou Khor-el-Rennem, qui est un affluent du Biri, le plus considérable des trois tributaires du Bahr-el-Arab que j'ai eu l'occasion de voir.

Le Khor-el-Rennem, ou ruisseau des chèvres, est ainsi nommé parce qu'un jour, à l'époque des pluies, une bande entière de ces animaux s'y noya, en voulant en franchir les eaux alors puissantes et tumultueuses[1]. Un fouillis d'arbres et de buissons, qui avec une extrême exubérance croissaient au flanc du ravin, emplissait d'une ombre épaisse le lit profond où, à l'époque de

1. Le mot *Khor* désigne, à proprement dire, un cours d'eau torrentiel.

notre passage, 13 janvier, le Khor-el-Rennem n'avait qu'un pied d'eau sur quinze de large. Ici de nouveau, sur la rive gauche, rive occidentale, le terrain se dressait tout à coup en forme de muraille, démonstration topographique de l'altitude croissante du pays.

Deux petites lieues, faites en majeure partie dans les champs de la tribu krédie des Ndouggous, nous firent arriver à la zèriba principale de Zibêr et au camp égyptien, but de notre voyage. Les soixante-dix milles qui nous séparaient du Ponngo avaient été franchis en quatre jours de marche. J'étais alors tellement habitué à compter mes pas, que je le faisais avec la rectitude d'un perambulateur; et je me rappelais les *parasanges* d'après lesquelles Xénophon mesura la marche des Dix-Mille. Nos étapes avaient été en moyenne de quatre à cinq parasanges[1].

Chez Zibêr, où le terrain s'élevait à deux mille cent quarante-cinq pieds au-dessus du niveau de l'Océan, nous nous trouvions à quatre cent trente-cinq pieds plus haut qu'à la zèriba de Biselli (bords du Ghetti) et à six cent quatre-vingt-onze pieds au-dessus de l'établissement de Ghattas.

Toutefois, par suite de l'élévation graduelle du pays, cette différence d'altitude n'avait pas eu d'influence marquée sur le caractère de la flore. Les plantes d'un nouveau type n'apparaissaient qu'en très-petit nombre, et la plus grande épaisseur des bois était ce qu'il y avait de plus notable. Mais les conditions hydrographiques annonçaient que le terrain n'était plus du tout le même. Je retrouvais, par huit degrés de latitude nord, ce que j'avais rencontré au sud du pays des Bongos, entre le sixième et le cinquième parallèle.

Dès qu'on a franchi le Ponngo, on est sorti du terrain consomptif, et l'on entre dans une région productive de sources. Vallées et ravins, jusqu'aux moindres fentes du sol, y gardent toute l'année leur eau vive, d'une limpidité parfaite. Dans nos quatre jours de marche, à partir du Ponngo, nous avions traversé vingt ruisseaux et deux rivières. Comme au pays des Niams-Niams, l'eau sourdait de toutes les fissures, de tous les versants, tandis que chez les Bongos et chez les Diours, à la lisière nord du terrain ferrugineux, contrée basse où les ravins et les lits de torrents sont en grand nombre, les sources tarissent

1. La parasange de Xénophon paraît être évaluée à 5200 mètres. (*Note du traducteur.*)

pendant l'hiver, et les lits desséchés ne renferment plus d'eau que celle qui leur reste du dernier kharif.

Ce régime torrentiel jette quelque lumière sur là configuration de la partie sud-ouest du bassin du Ghazal; en effet, la direction générale de tous les cours d'eau y forme un angle droit avec les terrasses en gradins, qui constituent, dans le sens opposé, une ligne de faîte de même altitude que celle du lieu où nous étions alors.

Autour de la zèriba, dont la palissade formait un carré de deux cents pas de côté, des centaines de fermes et de groupes de huttes couvraient la pente orientale d'une vallée profonde, que traversait, dans la direction du nord-ouest, un ruisseau alimenté par des sources nombreuses. L'ensemble de tous ces groupes produisait l'effet d'une ville soudanienne, et me rappelait surtout Matamma, la grande place commerciale du Gallabat, lieu principal du trafic entre l'Abyssinie et les provinces 'e l'intérieur.

Dans le langage des indigènes, les établissements de l'impor tance de celui de Zibêr reçoivent le nom de *dem*, qui veut dire ville, et auquel les Nubiens ont appliqué la forme du pluriel arabe pour désigner les grands marchés à esclaves de l'ouest, marchés qu'ils appellent *douehm*.

Les collines situées au levant de la zèriba dominaient celles du bord de la vallée, et des hauteurs s'apercevaient à l'horizon du nord-est; tandis que le terrain s'abaissait au couchant, dans la direction du Biri, éloigné d'une distance de deux lieues.

A l'extrémité méridionale de l'établissement étaient campées les troupes égyptiennes, ayant à leur tête Ahmed-Aga, qui avait été lieutenant du sandjak, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et qui les commandait en qualité de *vekil-el-ourda*. Hellali était toujours en prison; et ses soldats, internés dans une partie du camp, y étaient gardés à vue comme des prisonniers de guerre.

La disette régnait à la zèriba; car en surplus des troupes voisines, la population s'était augmentée de beaucoup de centaines de marchands d'esclaves venus du Kordofan.

Dès qu'il avait appris que le gouvernement égyptien voulait s'emparer de ses mines de cuivre, le sultan du Darfour, Husseïn, avait interdit toute communication entre sa frontière et les zèribas des Khartoumiens. Les traitants d'Abou-Haraz s'étaient vus dès lors obligés de prendre la route des steppes, au risque d'être dévalisés par les Baggâras; et, malgré cela, ils étaient

beaucoup plus nombreux que les années précédentes. La perspective des profits considérables qu'ils espéraient tirer de la présence des troupes leur avait fait surmonter tous les obstacles, braver tous les périls.

D'un autre côté, les mesures prises par les autorités de Khartoum sur le Nil-Blanc, dans le but de supprimer la traite, avait tout d'abord fait hausser le prix de la marchandise, et par cela même donné plus d'activité au commerce d'esclaves dans les provinces de l'intérieur. Bref, depuis la fin du dernier kharif, il était venu à la zèriba plus de deux mille petits marchands, et l'on attendait de nouvelles caravanes. Or tous ces gens-là, ainsi que les troupes égyptiennes, vivaient des provisions de l'établissement; et les denrées étaient si rares que, pour en obtenir, il fallait donner presque leur pesant de cuivre, ce métal formant, avec les esclaves, le seul article d'échange qui fût admis.

Au lieu d'avoir pris leurs quartiers au centre du pays riche en grain, les troupes égyptiennes étaient venues s'établir à l'extrême limite de la province du Bahr-el-Ghazal, sous prétexte de surveiller les abords des mines du Darfour, mais, en réalité, pour être à la source du commerce d'esclaves, et en communication directe avec les territoires d'où la marchandise humaine est tirée avec le plus d'abondance.

J'ai déjà montré ce qu'il y avait d'impraticable dans le système de réquisition employé par Ahmed-Aga pour se procurer du grain; je devins alors témoin oculaire des actes du commandant et de l'iniquité de ses exigences, qui semblaient n'avoir d'autre but que d'achever la ruine de ce pays, déjà épuisé par la traite. Nous admettons volontiers, qu'après le conflit sanglant qu'avaient amené les exactions d'Hellali, il devenait très-difficile à Ahmed de faire les approvisionnements dont il avait besoin pour la saison pluvieuse, qui était proche; mais il aurait pu répartir l'impôt avec moins d'arbitraire, ne pas exempter les uns et accabler les autres. Parmi ces derniers se trouvait Abd-es-Sâmate. Il lui était enjoint de fournir cinquante ardebs de sorgho, représentant la charge de cent cinquante à cent soixante-dix hommes. Or, Sabbi, la moins éloignée de ses zèribas, était à dix-sept journées de marche, et ses greniers à quatre jours plus loin. Rien que pour la nourriture des porteurs, pendant ces trois semaines de route, il fallait ajouter au minimum trente ardebs; or n'ayant pas cette quantité de grain à sa disposition, Abd-es-

Sâmate se voyait obligé d'acheter, au prix des temps de famine, le supplément nécessaire pour répondre à la requête du divan: supplément qu'il lui fallait obtenir de zèribas déjà elles-mêmes à court de vivres. Je pris sur moi d'intercéder en sa faveur; mais l'aga ne fut pas seulement inflexible : non content de sa première demande, il la porta au double, c'est-à-dire à cent ardebs, comme punition du retard qui avait été mis au payement de la taxe.

Ce qui toutefois m'exaspéra encore plus, ce fut l'impudeur avec laquelle ce Turc prit le parti de Chérifi, un voleur de grand chemin, et osa reprocher à Sâmate de se montrer implacable. Chérifi lui avait envoyé un riche présent d'esclaves, qui, dans cet endroit, sont le plus haut équivalent du numéraire.

Malgré la foule qui se pressait à la zèriba dans d'étroites limites, l'état de la santé générale n'en paraissait pas aggravé. Il y avait naturellement beaucoup de malades, des maux sans nombre : affections héréditaires ou autres; mais pas d'épidémie, pas d'effets de malaria. La mortalité, même parmi les esclaves entassés dans cet entrepôt de noire marchandise, n'était pas considérable; et les ossements humains que l'on rencontrait çà et là étaient peu de chose, en comparaison de ce que j'avais vu ailleurs.

Les soldats turcs n'en gémissaient pas moins de la situation de leur camp, et m'assiégeaient de leurs suppliques pour que je voulusse bien exposer leur misère au gouverneur général, la lui présenter sous les plus sombres couleurs, et faire tout mon possible pour persuader aux autorités qu'il n'y avait ni profit ni gloire à retirer de cette entreprise, qui faisait courir inutilement de si grands dangers : « Si tu réussis, me disaient-ils, tu nous auras rendu le plus grand service que nous puissions attendre des hommes, et tu seras béni du Très-Haut. »

Il est vrai de dire que ces efféminés, bons à rien qu'à se vautrer sur des divans, me paraissaient, de tous les mortels, les moins faits pour une expédition au cœur de l'Afrique. A peine si la première année était écoulée, et déjà ils se lamentaient d'une façon qui aurait ému des pierres. Je crois que s'ils n'avaient pas eu les Nubiens, ces êtres, d'une faiblesse enfantine, auraient été comme livrés et vendus dans cette contrée déserte. La marche les accablait et ils ne pouvaient se faire à la nourriture du pays: « Comment vivre sans liqueur, sans riz, sans farine de froment, sans tout leur superflu? » Quant à pourvoir eux-mêmes à leurs

besoins, ils avaient trop de paresse et d'inertie; pas un d'eux n'avait planté de maïs ou cultivé le moindre légume. Leur seule occupation était de récriminer contre ce « maudit pays et ses maudits habitants »; et ils se plaignaient de la vie ennuyeuse qui leur était faite!

Qu'on eût enlevé à ces gens-là leurs beaux habits, leur vernis d'éducation turque, leurs formes raffinées, ce brin de respect de soi-même et d'honneur qui n'est que « l'extérieur de la vertu et l'élégance du vice », et le peu qui serait resté ne les aurait pas distingués avantageusement des Nubiens de la pire espèce. Cela n'empêchait pas qu'il n'y eût entre eux et ces derniers une profonde antipathie qui justifiait l'ancien proverbe : « Sang arabe et sang turc ne bouilliront jamais ensemble. »

Le nombre exceptionnel d'étrangers qui se trouvaient alors chez Zibêr donnait à l'établissement une grande animation; mais le dem n'en formait qu'un plus douloureux contraste avec la fraîcheur des solitudes que nous venions de traverser. Ces brocanteurs de chair humaine, sales et déguenillés, accroupis dans tous les endroits libres, et veillant sur leur butin comme les vautours sur un chameau tombé au désert; le son aigu de leurs voix rudes, criant leurs prières blasphématoires; ces Turcs paresseux et cuvant leur ivresse; plus encore, une foule oisive et agitée, couverte de crasse et de plaies immondes : syphylis et maladies de la peau, tourbillons d'où s'échappaient des odeurs cadavéreuses, constituaient l'ensemble le plus révoltant. Partout la même vue, les mêmes cris, les mêmes exhalaisons frappaient tous les sens d'un dégoût insurmontable, et l'esprit d'une horreur indicible.

Telle fut l'impression que je ressentis en arrivant à Ndouggou, ainsi que l'établissement est nommé par les Krédis qui habitent la contrée. Devais-je m'arrêter chez l'aga ou chez Zibêr? devenir l'hôte des Turcs ou celui des Nubiens? Telle était la question. Ce fut aux derniers que je donnai la préférence. Le rôle secondaire que les Turcs avaient joué dans l'affaire d'Hellali me faisait supposer qu'ils étaient les moins puissants; et, en définitive, ils recevaient eux-mêmes l'hospitalité de Zibêr. En outre, le firman et tous les papiers que je tenais du gouvernement égyptien avaient été brûlés; je n'avais plus de recours officiel auprès des agents du khédive, et il ne me convenait pas d'être à la merci de l'aga. Bonne inspiration; car celui-ci, loin de m'être favorable, n'a pas même exécuté les ordres qu'il

avait reçus en ma faveur du gouvernement de Khartoum. La seule chose que je pus obtenir de lui fut une petite provision de papier à écrire que j'employai pour dessiner.

Je ne trouvai rien d'utilisable dans les effets de Kourchouk-Ali. Son successeur, en vrai Turc, avait disposé depuis longtemps de tout ce qui pouvait servir; d'où résulta un procès que fit à l'aga l'héritier du défunt.

Quant à Zibêr, il m'accueillit aussi bien que je pouvais le souhaiter; et pendant tout mon séjour à la zèriba je n'eus personnellement aucun motif de plainte.

Mon hôte était alors très-faible par suite du coup de feu qu'il avait reçu dans l'affaire d'Hellali. La balle avait complétement traversé la cheville, et la blessure était grave. Le seul moyen qu'on employât pour la guérir consistait en une injection d'huile d'olive : moyen peu actif, mais qui, avec le temps, amena une guérison complète, ainsi que je l'ai su plus tard.

Zibêr-Râhama-Ghyimme-Abî s'était fait à Ndouggou une vie somptueuse et y avait une véritable cour. De vastes bâtiments carrés et entourés de hautes clôtures composaient sa résidence. A l'intérieur de ces bâtiments étaient de grandes salles de réception, gardées nuit et jour par des sentinelles armées. Des pièces, également spacieuses, servaient à celles-ci d'antichambres : pièces meublées de divans couverts de tapis, et où les visiteurs, conduits par des esclaves richement vêtus, recevaient du café, des sorbets et des chibouks. La présence de lions, retenus par de fortes chaînes, ajoutait au caractère vraiment princier de ces grandes salles.

Dans la pièce la plus reculée du bâtiment qui occupait le centre du groupe, derrière un large rideau, était couché le riche traitant. De nombreux serviteurs attendaient ses ordres, et une bande de fakis, postés sur les divans en deçà des rideaux, marmottaient leurs prières sans fin.

Malgré l'état douloureux du blessé, des visiteurs, qui désiraient parler au *cheik* — Zibêr se laissait appeler ainsi — se succédaient dans la chambre sans interruption. Je fus introduit près de la couche du malade; et tout d'abord, à mon grand étonnement, une chaise me fut présentée; je la retrouvai à chacune de mes visites, qui furent nombreuses.

Zibêr se plaignit de son impotence, qui l'empêchait de veiller, personnellement, à ce qu'on eût pour moi tous les soins désirables. S'il avait été valide, il aurait eu grand plaisir, me dit-il,

à m'accompagner et à me faire visiter son territoire. Par bonheur, il ne me demanda pas de consultation chirurgicale ; et je le tranquillisai en approuvant le remède dont il faisait usage, remède inoffensif, qui, au pis aller, ne pouvait lui faire aucun mal.

Sur ma signature, j'obtins immédiatement un quintal de cuivre, dont une partie fut échangée sans retard contre du papier à cartouche, destiné à mon herbier ; contre du café, du savon et divers menus objets, que me fournirent les marchands ambulants.

Il faut avoir été dans ma position pour comprendre la *joie* que me donnaient les choses les plus vulgaires : la possession d'un peigne, celle d'une pipe, d'un paquet d'allumettes. Dans tout mon dernier voyage, pour avoir du feu, aimant à fumer pendant la marche, j'avais été obligé de faire porter un tison ardent par l'un de mes hommes, chaque fois que nous étions en route.

Mais le plus grand service que me rendit Zibêr fut de me pourvoir de souliers et de bottes à l'européenne. Une fois chaussé, je revins à moi-même, et me sentis prêt à poursuivre mes recherches avec un redoublement d'énergie.

A peine étais-je installé dans les huttes qui avaient été mises à ma disposition, que j'eus de nombreux visiteurs. Les uns franchirent le seuil de ma case simplement par curiosité ou par désœuvrement ; les autres dans l'espérance d'y trouver l'occasion de quelque bénef, ou poussés par le goût de l'intrigue ; enfin un petit nombre pour accomplir un devoir de politesse. L'important Zélim, par exemple, agent principal d'Ali-Amouri, vint me présenter ses hommages, et me demander si j'avais été satisfait de l'accueil que j'avais reçu dans sa zèriba.

Je fis alors connaissance de quelques-uns des principaux marchands d'esclaves, fixés là depuis longtemps et qui brûlaient du désir d'apprendre ce qui m'amenait dans le pays. Mais de tous ceux qui vinrent me voir, le personnage le plus intéressant fut un certain Ibrahim-Effendi, qui remplissait au camp des troupes du khédive les fonctions d'agent comptable et de premier scribe. Il avait poussé la fraude à ses dernières limites, et sa vie entière n'était qu'une longue série d'actes criminels. A l'origine, employé subalterne dans l'un des ministères égyptiens, il avait, sous le règne de Saïd-Pacha, contrefait le sceau du vice-roi, et l'avait apposé au bas d'un ordre simulé qui le nommait chef

d'un régiment à former dans la Haute-Égypte; l'ordre en question mettait à la charge du gouvernement local tous les frais de recrutement et d'équipement de la nouvelle troupe. Effendi avait eu l'audace de présenter lui-même cette pièce au gouverneur de la province, puis s'était rendu, en qualité de colonel, dans la ville où son régiment devait tenir garnison. Il faut avoir connu le désordre et l'arbitraire qui régnaient alors en Égypte dans toutes les branches du service administratif pour croire à la possibilité de pareilles fourberies; rien cependant n'est plus exact.

Deux mois après l'enrégimentation des nouvelles recrues, il arriva que le vice-roi s'embarqua sur le Nil, et remonta jusqu'à l'endroit qui servait de quartiers à Ibrahim-Effendi. Voyant au bord du fleuve une quantité de soldats, il s'enquit du numéro de leur régiment et du motif qui les avait fait envoyer à cette place. Quelle ne fut pas la surprise du pacha en entendant parler d'une troupe dont il ignorait l'existence! Ibrahim, mandé à l'instant même, se jeta aux pieds du prince, fit l'aveu de sa faute et demanda grâce. L'indulgent Saïd, qui avait pour principe de ne jamais se fâcher, se borna à infliger au coupable quelques années de détention dans la prison de Khartoum.

A peine remis en liberté, mons Ibrahim obtint une place de commis dans l'administration soudanienne, et fut ressaisi quelques mois après, au moment où il emportait la caisse. Cette fois on l'envoya à Fachoda, comme étant le lieu de déportation le plus sûr pour les gredins de son espèce. Il était là depuis plusieurs années, lorsqu'il réussit à exciter la compassion de Kourchouk-Ali, qui traversait Fachoda pour se rendre au Ghazal. Kourchouk se l'attacha en qualité de commis en chef; et c'est ainsi qu'il était venu à l'endroit où je le trouvais alors.

Ibrahim-Effendi joignait, à une grande connaissance des hommes, un esprit souple et séduisant qui lui gagnait tous les cœurs. La position qu'il occupait au camp lui permettait de donner libre carrière à son penchant pour l'intrigue, et lui avait fait acquérir une très-grande influence. Il avait joué un rôle important dans l'affaire d'Hellali, on pourrait dire le rôle principal; car c'était lui qui, en faisant arrêter le chef du régiment noir, avait réconcilié Zibêr avec les Turcs. Il voulait ravoir des troupes à commander, et il me semblait être en fort bon chemin de réussir de nouveau à gratifier son goût pour l'état de colonel.

Le pays à peu près désert qui s'étend à l'ouest du Ponngo, pays depuis longtemps connu des gens du Darfour et du Kor-

dofan sous le nom de Dar-Fertîte[1], est l'un des plus anciens domaines de la traite, et présente au voyageur, en ce qui concerne la race indigène, l'aspect d'une terre vendue et dépeuplée. Lorsqu'il y a quinze ans les compagnies khartoumiennes y pénétrèrent, de nombreux marchands d'esclaves y possédaient déjà de vastes comptoirs. Comme aujourd'hui, ces traitants formant de grandes caravanes accompagnées de centaines d'hommes armés, s'y rendaient chaque hiver du Kordofan et du Darfour, et, leurs provisions faites, repartaient de façon à rentrer chez eux avant le début de la saison pluvieuse. D'autres s'étaient fixés dans le pays et, sous la protection des chefs les plus influents, avaient fondé, pour y entreposer leur noire marchandise, ces grands établissements appelés *dems*. Sitôt que parurent les Khartoumiens chercheurs d'ivoire, ceux-ci, amenant des forces considérables et ne portant nul ombrage aux Ghellabas, furent accueillis par ces derniers à bras ouverts; ils joignirent leurs magasins fortifiés aux dems qu'ils trouvaient établis, et qui, s'accroissant toujours, prirent l'étendue et l'aspect des grands marchés soudaniens. Dans ma tournée au Dar-Fertîte, j'eus l'occasion de voir cinq de ces villes, qui forment dans ces parages autant de grands centres du commerce d'esclaves.

Pour les traitants, l'arrivée des Khartoumiens eut d'abord un double avantage : elle les dispensa d'entretenir des troupes auxquelles suppléaient les garnisons des zèribas, et les affranchit du tribut qu'ils payaient aux chefs indigènes, les naturels étant devenus sur-le-champ les vassaux des Nubiens. Mais en dépit de l'envoi qu'ils faisaient de leurs bandes chez les Krédis les plus éloignés, et jusque chez les Niams-Niams du sud-ouest, les gens de Khartoum virent bientôt que la recherche de l'ivoire n'était pas suffisamment rémunératrice; et le chiffre croissant de la dépense, la diminution des produits, la facilité de joindre à leur commerce des opérations lucratives, leur fit donner à la traite de l'homme une place de plus en plus importante dans leurs expéditions : de telle sorte que les Ghellabas, qui avaient salué leur venue avec joie, ne tardèrent pas à trouver en eux les concurrents les plus redoutables. Ainsi en 1870,

1. Le nom de *Fertîte*, dont se servent les Darfouriens et les Baggâras pour distinguer l'ensemble des tribus Krédies de la nation des Niams-Niams, est appliqué à tous les païens qui vivent au midi du Darfour, quelle que soit la peuplade à laquelle ils appartiennent. Au Soudan, le ver de Guinée (*filaria medinensis*) est aussi appelé fertîte, peut-être parce qu'il attaque les nègres de préférence aux gens des autres races.

Zibêr, qui entretenait dans ses domaines une force armée d'un millier d'hommes, n'avait recueilli que cent vingt quintaux d'ivoire, valant à Khartoum un peu moins de douze mille dollars; mais il avait envoyé au Kordofan, par la voie des steppes, dix-huit cents esclaves.

Sous le rapport de l'ethnographie, le Dar-Fertite m'offrait l'image de la plus extrême confusion. Je n'avais trouvé nulle part, dans une aire aussi restreinte, une population aussi mêlée que celle des champs étroits qui entouraient les dems; nulle part une semblable accumulation de représentants de races diverses.

A l'ouest des Bongos, nous l'avons dit précédemment, se trouvent les Golos et les Sehrés, qui vivent ensemble dans les mêmes villages. Au couchant de ces derniers qui les séparent des Bongos, habitent les Krédis, gens dont la demeure ne semble pas limitée à un district spécial, et qui, disséminés chez un grand nombre de peuplades, ainsi qu'une herbe particulière que l'on rencontre çà et là au milieu de beaucoup d'autres, paraissent être largement répandus. Les tribus de cette nation que j'ai eu l'occasion de voir, et qui prédominent dans le district où je suis allé, sont les Ndouggous, établis autour du dem de Zibêr, les Baïas, dans les environs du dem Goudyou, et les Yongbongbos, sur le terrain qui est entre les deux villes.

De tous les peuples que j'ai vus dans la province du Bahr-el-Ghazal, les Krédis sont assurément les plus laids; et, sous le rapport de l'intelligence (que ce soit le résultat d'un long assujettissement ou celui de la misère), ils m'ont paru très-inférieurs aux Golos, aux Sehrés, aux Bongos, etc.

Physiquement, les Krédis sont lourds, grossièrement charpentés, dépourvus de cette harmonie dans les formes qui se rencontre même chez les races les plus grêles, et qui nous a étonné chez les habitants des marais du Bahr-el-Ghazal. Ici les membres sont beaucoup plus forts, beaucoup plus ramassés, toutefois sans rappeler en aucune façon le relief musculaire des Européens. La taille est au-dessous de la moyenne, ainsi que chez les Niams-Niams de race pure, dont les Krédis se rapprochent également par la forme du crâne, qui est presque entièrement brachycéphale. Mais il y a entre les deux races une différence marquée sous le rapport de la chevelure, que les Krédis ont assez courte, et à l'égard des yeux, dont la forme n'est plus du tout la même.

Aucune des tribus du territoire que j'ai visité ne m'a offert de

lèvres aussi épaisses et une bouche aussi largement fendue que celles des Krédis. Ces derniers se liment en pointe les incisives de la mâchoire supérieure ou se bornent à les séparer largement; ils conservent, sans y toucher, les incisives d'en bas : ce qui rend leur prononciation beaucoup plus nette; et celle-ci ne révèle aucun rapport entre leur idiome et le langage des autres peuplades de cette partie de l'Afrique.

Les Krédis sont de la couleur cuivrée des Bongos du rouge le plus clair; mais la crasse dont ils sont revêtus, ainsi que beaucoup de Niams-Niams, les fait paraître au moins de trois tons plus foncés qu'ils ne le sont réellement. La plupart, en définitive, ont la peau moins sombre que les Niams-Niams et les Bongos.

Au nord, les Krédis ont pour limite le territoire des Baggâras-el-Homr. A trois journées et demie de voyage au nord-ouest du dem de Zibêr, résident les Mangas, que l'on dit être d'une race différente de celle des Krédis. Ces derniers, du côté de l'ouest, s'étendent à cinq ou six jours de marche du dem Goudyou. Ils sont bornés en cet endroit par les Bendas, riverains du haut Bahr-el-Arab, et dont le territoire a formé pendant longtemps le but le plus éloigné des razzias d'esclaves des Darfouriens, qui l'appellent Dar-Benda. Plus loin encore, toujours au couchant, demeurent les Abou-Dingâs, qui n'ont aucune parenté ni avec les Krédis, ni avec les Niams-Niams.

Les plus importantes des tribus krédies de la partie occidentale sont les Adyas, les Baïas et les Mérés. Au sud-ouest, les Krédis vont rejoindre la bande déserte qui constitue la frontière du puissant Mofiô, prince niam-niam. Enfin au midi, nous trouvons un mélange de Golos et de Sehrés, dans lequel ces derniers prédominent.

Avant de m'être exactement renseigné à l'égard des chemins que suivent les caravanes qui partent du dem Ndouggou pour le nord, j'avais nourri l'espoir de revenir par l'intérieur du Kordofan. La perspective d'étendre mes connaissances géographiques en traversant un pays inconnu était des plus séduisantes; mais en face des difficultés et des inconvénients de la route, il me fallut renoncer, en dépit de tous mes regrets, à ce voyage de plusieurs mois dans les steppes des Baggâras, et me résigner à reprendre le grand chemin habituel et plus sûr du Nil-Blanc. J'aurais accepté les risques de guerre, la faim, la fatigue, auxquels m'eût exposé cette traversée des steppes; j'aurais fait

abstraction de la difficulté de se procurer des vivres et des moyens de transport, sans la lenteur avec laquelle les caravanes effectuent leur marche dans cette direction, où elles s'arrêtent chaque fois que leur intérêt les y invite, et passent des semaines, souvent des mois entiers, à différents endroits.

En attendant mon départ, j'eus une excellente occasion d'expédier à Khartoum ma correspondance, depuis longtemps préparée. Le commandant turc adjoignait à une caravane un faki, porteur de ses dépêches, et voulut bien envoyer mes lettres avec les siennes. Dans la crainte d'une attaque de la caravane par les troupes d'Husseïn, Ahmed Aga s'était procuré une de ces caisses à double fond dont les Arabes se servent en voyage, et les dépêches y avaient été cachées; mais le faki atteignit sans encombre la frontière égyptienne, et toutes les lettres furent remises à leur adresse.

Pour aller du dem Ndouggou à Abou-Haraz, situé à la frontière sud-occidentale du Kordofan, on compte trente journées de marche de sept lieues en moyenne. Ce chiffre me fut confirmé par divers témoignages, recueillis de différents côtés, et se trouve en rapport avec la distance qui est indiquée sur ma carte; distance qui, d'après la position que j'ai assignée à Ndouggou, serait de trois cent soixante-quinze à trois cent quatre-vingts milles.

A partir du dem, trois jours de marche au nord-nord-est conduisent le voyageur à Zérâgo, le plus septentrional des établissements de Zibêr. Le lendemain, on arrive à Delgaouna, dépôt très-fréquenté par les marchands d'esclaves, et qui est bâti sur une montagne isolée du même nom, d'où le regard s'étend au loin vers le nord, à travers les steppes. Près de cette montagne passe le Biri, qui va, au nord-est, rejoindre le Bahr-el-Arab. On atteint celui-ci trois jours après avoir quitté Delgaouna. Ces trois jours de marche font traverser aux caravanes le territoire des Baggâras-el-Homr. Du fait de l'habitation de ces Bédouins sur ses bords, la rivière est appelée Bahr-el-Homr ou Bahr-el-Arab par les marchands du Kordofan et par ceux de Khartoum. L'usage de ces deux noms, employés tantôt par les uns, tantôt par les autres, a fait croire à l'existence de deux cours d'eau. L'erreur a été reproduite sur beaucoup de cartes, où ces deux cours d'eau sont figurés; mais la double appellation ne désigne bien réellement qu'une seule et même rivière.

Une nouvelle marche de trois jours à compter du Bahr-el-

Arab fait gagner Chekka, principal rendez-vous des caravanes, et qui est sur le territoire des Baggâras-Riségâtes. Ainsi, de Ndouggou à cette place importante, le trajet s'accomplit en dix jours de marche, si les étapes sont fortes, ou bien en douze journées, si la marche est ordinaire.

D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, la position de Chekka répondrait à celle que, dans les informations précieuses qu'il nous a données sur le pays, Escayrac de Lauture assigne à un lieu important qu'il appelle *Souk-Délêba*, nom qui veut dire : Marché près des dattiers. Chekka paraît être en effet une grande place de commerce, servant de point de réunion aux marchands ambulants et aux Bédouins baggâras, dont un grand nombre y possède des demeures permanentes. C'est en outre la résidence de Mounzel, cheik des Riségâtes, et l'entrepôt où les grands trafiquants d'esclaves du Kordofan s'approvisionnent de leur bétail humain. La place se trouvant en dehors de la juridiction des agents du Khédive, qui font payer leur tolérance d'une extorsion de tant par esclave importé dans le pays, les affaires peuvent s'y traiter franches d'impôt; et, de ce marché libre, les négociants expédient sans crainte leur cargaison vivante sur tous les points qui leur conviennent.

De Chekka à Abou-Haraz, le trajet est de dix-huit jours de marche ordinaire et peut se faire en quinze étapes. Tous mes informateurs, qui avaient suivi cette route plusieurs fois, étaient d'accord pour affirmer que l'on n'y trouve pas un seul cours d'eau d'une traversée difficile; que, même dans la saison pluvieuse, elle ne présente ni torrent, ni marais qui puisse être considéré comme un obstacle. Mais à aucune époque de l'année le Bahr-el-Arab ne peut être franchi qu'à la nage, ou au moyen de radeaux, qui se font avec de l'herbe.

La route que prennent les caravanes pour aller de Ndouggou au Darfour, et qui pendant mon séjour au dem était fermée, a sa direction générale d'abord au nord-ouest, puis au nord-nord-ouest. Dès qu'il a quitté le dem, le voyageur qui prend ce chemin passe le Biri et, après avoir fait trois ou quatre lieues, arrive à Délêb, qui est une succursale de la grande zériba. Un jour de marche au nord-ouest le conduit de Délêb à une autre succursale de l'établissement de Zibèr, petite zèriba dont, en 1870, le gouverneur était un nommé Soliman. Deux étapes, toujours dans la même direction, et il gagne une autre zèriba construite près

du Djébel Mangayâte, ainsi appelé du nom des habitants de la contrée.

Les mines de cuivre (Hofrâte-el-Nahâss) situées à la frontière méridionale du Darfour se trouvent, dit-on, à six jours de marche de la Zèriba du district des Mangas[1]. Le cuivre de l'Hofrâte est livré au commerce sous forme d'anneaux anguleux très-grossièrement faits, du poids de cinq livres à cinquante; en ovales allongés, pesant deux livres, ou en lingots d'une fonte assez impure. Pour le cuivre que m'a cédé Zibêr, cent rottolis (environ quatre-vingts livres), j'ai donné quinze cents piastres, qui font soixante-quinze thalers de Marie-Thérèse (trois cent quatre-vingt-quatorze francs).

Zibêr possédait, à la frontière du Darfour, une zèriba qui était en rapports journaliers avec l'Hofrâte-el-Nahâss (nom qui littéralement signifie mine de cuivre). Par son entremise j'obtins un échantillon du minerai de cet endroit, dont le métal est réputé au loin, dans l'intérieur du Soudan. Cet échantillon, qui pesait cinq livres, consistait en pyrite de cuivre, mêlée à du quartz, et recouverte çà et là de malachite terreuse (cuivre vert carbonaté) très-peu riche en métal. La moitié de ce morceau de minerai a été donnée par moi au Khédive, lors d'une audience que m'accorda celui-ci. L'autre portion est maintenant au musée minéralogique de Berlin.

Il ne paraît pas qu'il y ait d'exploitation régulière à l'Hofrâte-el-Nahâss. D'après ce que m'a dit l'homme qui m'a apporté l'échantillon, soigneusement enveloppé du pan de sa draperie, le minerai serait recueilli dans le lit desséché d'un khor (ruisseau torrentiel) où il se trouverait à l'état de galets.

En pratiquant des galeries, ou tout au moins en cassant la roche, il est présumable qu'on arriverait, sans beaucoup de peine ni de dépense, à un résultat d'une grande richesse; car, dans les conditions actuelles, où la roche est laissée intacte, le rendement est considérable, et cela après de longues années de produit. Le cuivre du Darfour joue encore à présent un grand

1. Rien n'est moins certain que la position géographique de ces mines célèbres; il y a dans les rapports qui ont été faits à cet égard une si grande différence, que l'on ne peut établir cette position que d'une manière approximative. D'après Browne, entre Kobbêh, capitale du Darfour, et l'Hofrâte, la distance serait de vingt-trois jours et demi, tandis que suivant Barth il n'y aurait que huit fortes étapes du lieu en question à Tendelti, qui n'est qu'à un jour de marche de Kobbêh. Je présume que la situation des mines est plus occidentale que je ne l'ai indiqué sur ma carte. Dans tous les cas, l'Hofrâte se trouve au couchant de la route du Darfour.

rôle dans le commerce soudanien : il est exporté par l'Ouadaï jusqu'au marché de Kano, dans le Haoussa, où, d'après le témoignage de Barth, il soutient la concurrence avec le cuivre de Tripoli.

CHAPITRE XXII.

Sous-bois de grands cycadés. — Moulins des Krédis. — Courses dans le désert. — Passage du Biri. — Accueil inhospitalier. — Nombreux ruisseaux. — Grand marché d'esclaves. — L'endroit le plus élevé et le plus occidental de ma route. — Galeries du dem Goudyou. — Attaque de scorbut. — Rêve et réalisation. — Hospitalité de Djoumma. — Débris d'anciennes montagnes. — Cours supérieur du Ponngo. — Détails sur les contrées de l'ouest. — La grande rivière du Dar-Abou-Dinga. — Recherches de Barth. — Le Bahr-el-Arab. — Changement de saison. — Chasseurs d'éléphants. — Les Sehrés. — Abondance de gibier aux environs du dem Adlâne. — Cultures des Sehrés. — Tubercule magique. — Manque d'eau. — Halte en pleine solitude. — Heureux caractère. — Estomac vide et gaieté. — Inclinaison du sol vers l'est. — Chaîne de montagnes en miniature. — Surmulot. — Figuier gigantesque. — Le mauvais œil. — Chasse à la mangouste et à l'aulacode. — Retour à la zèriba de Kalîl.

Ce fut le 22 janvier que je pris congé de Zibêr; je quittais sa zèriba avec une suite de huit porteurs qu'il m'avait procurés.

Un établissement, placé au bord du Biri, à quelque vingt milles de Ndouggou, et qui appartenait à une compagnie dont Kourchouk-Ali avait été l'associé, formait le but de notre première étape. La route, qui nous conduisait au sud-ouest sur un terrain d'une altitude croissante et couvert de bois splendides, nous fit traverser dix ruisseaux et lits de torrents, situés dans de profondes déchirures du sol. Tous ces défilés couraient du sud-est au nord-ouest, et allaient rejoindre la vallée du Biri, que nous avions à notre droite, à une distance de quelques milles, où elle se déroulait parallèlement à notre sentier.

Le premier pli de terrain que franchit la route contenait le lit desséché d'un Khor, ombragé par un épais feuillage. La seconde dépression renfermait l'Ouyihli, dont les eaux profondément encaissées se dirigeaient lentement vers l'ouest, et avaient de chaque côté une lisière de bois touffu, ayant beaucoup de rapport avec les galeries du pays des Niams-Niams.

Entre l'Ouyihli et le cours d'eau suivant nommé l'Ouyissôba[1],

1. Nom qui veut dire *Buffle*.

qui n'était qu'une série de flaques d'eau, échelonnées à travers une plaine marécageuse, nous trouvâmes un bois de haute futaie, où je fus surpris du grand nombre d'encéphalartos que rencontraient mes regards.

Ce cycadé était le même que celui que j'avais découvert dans le pays des Niams-Niams; mais ici, en raison de l'absence de fourré qui lui permettait de croître librement, il donnait à ses frondes remarquables une ampleur majestueuse; et, pour la première fois, je lui voyais former une tige. D'après ce que me dirent mes porteurs, les Krédis-Ndouggous fabriquent une espèce de bière avec la partie centrale de cette plante, qui renferme une très-grande quantité de fécule; ils désignent l'encéphalartos sous le nom de *kotto*. Quelques-uns des spécimens que je rencontrai alors portaient leurs feuilles sur un tronc cylindrique, ayant deux pieds de hauteur; ce qui les faisait vivement contraster avec tous les sujets de même espèce que j'avais vus jusque-là, et qui ne m'avaient offert qu'une tige globuleuse et souterraine. Les cônes de fleurs mâles se voyaient ici par huit ou dix sur la même plante. Dans l'ombre que répandaient les grands humboldtias, toutes ces couronnes rigides — feuilles et chatons dressés — formaient une décoration d'aspect étrange, qui semblait empruntée à la flore d'une autre partie du monde.

Après avoir traversé un ruisseau d'eau vive, nous atteignîmes, toujours sur le territoire de Zibêr, le village d'un chef Krédi appelé Ganyong. Des filets de quarante pieds de long sur huit de large, filets à grandes mailles et à flotteurs faits avec le pétiole des frondes du borassus, étaient suspendus près des cases, où ils témoignaient de la richesse poissonneuse du Biri. Je n'ai vu, dans cette région, de filets de pareille grandeur que chez les habitants des bords du Diour.

L'architecture des Krédis me parut être dénuée de toute prétention artistique. La plupart des huttes consistaient simplement en une couverture de chaume, soutenue par des cerceaux, et descendant jusqu'à terre sans rencontrer de muraille; sous ce rapport, elles ressemblaient à celles des Cafres. Toutefois, Ganyong possédait plusieurs greniers d'un genre remarquable, et où se retrouvait l'analogue du gollotoh des Bongos : un récipient en vannerie, destiné à contenir le grain. L'énorme corbeille était posée sur un solide échafaudage et abritée par un large toit conique. Entre les pieds de l'établi il y avait assez de place pour permettre à quatre femmes de s'y agenouiller et d'y



Huttes des Krédis.

faire la mouture. Une tranchée profonde, revêtue d'une couche d'argile, et à laquelle aboutissaient les mourhagas — pierres servant de mortier — recevait la farine, à mesure que celle-ci était produite. Les meunières chantaient gaiement en faisant leur rude besogne, et la quantité de grain broyée en un jour était considérable.

Dans le pli de terrain suivant, dépression marécageuse qui paraissait être alors complétement desséchée, s'ouvrait un défilé garni d'un grand nombre de huttes. Toutes les femmes y étaient occupées à recueillir des noix de lophira, qu'elles appellent *koso* et d'où elles retirent de l'huile.

L'Ouyouttouh, ruisseau que nous trouvâmes ensuite, n'était



Grenier des Kredis.

guère qu'un fossé, mais rempli d'eau, et bordé sur les deux rives d'une rangée de grands arbres.

Plus loin, au milieu de la forêt, nous traversâmes un lit de torrent, puis une eau profonde; et, nous étant égarés, nous nous arrêtâmes auprès de l'Oussougou, ruisselet de huit pieds de large, qui coulait à pleins bords. Le soir était venu, et il fallait renoncer à gagner la zèriba. J'envoyai mes porteurs battre les environs, à la recherche d'un établissement où nous pussions passer la nuit; car il n'y avait pas moyen de bivaquer dans ce bois épais, entouré d'herbe géante, reste du dernier kharif. Pendant la saison pluvieuse, ces fourrés doivent être absolument impénétrables.

Un village, situé sur les domaines de Kourchouk-Ali, fut trouvé en temps voulu, et un léger détour au sud-est nous fit gagner cet asile où nous fûmes commodément.

Le lendemain nous nous dirigeâmes vers la rivière par une série de montées et de descentes, sur un terrain couvert de collines abruptes et sillonné de gorges profondes.

Dans ce district, le Biri n'a pas encore atteint des dimensions considérables; il marchait à l'ouest, en décrivant des courbes nombreuses; un peu plus loin, il tournait brusquement vers le nord. A cette date, il ne couvrait que les deux tiers de son lit, et avait seulement d'un à deux pieds de profondeur. Sa vitesse était de trente mètres par minute. L'espace d'une rive à l'autre mesurait dix-sept mètres cinquante. Sur les deux berges, de sept à huit pieds de hauteur, le bois arrivait jusqu'au bord de l'eau, et les branches, se rejoignant en divers endroits, formaient çà et là une voûte de feuillage plus ou moins épaisse. Dans l'une des parties les plus ombreuses de la forêt, où la rivière s'épanchait en un bassin profond, l'eau transparente m'attira; et je pris un bain, d'où je sortis bientôt pour me réchauffer, par une température de 16 degrés centigrades.

A un mille au sud de la rivière se déployait une vaste étendue, couverte de fermes séparées les unes des autres par des palissades. Ces fermes, qui dépendaient de l'établissement, appartenaient, pour la plupart, à des Ghellabas établis dans la contrée, et, pour un petit nombre, à des soldats noirs au service de la Compagnie. Au delà de ces champs, dans une profonde dépression, coulait le Rendé, qui fuyait au nord-ouest. En face de l'établissement, du côté du midi, la vallée descendait très-bas, tandis qu'à l'ouest et au sud-ouest le terrain semblait se dresser à pic et former des murailles.

Le chef de la place, un appelé Mangour, était malade et de fort mauvaise humeur. Il en oublia tous les devoirs de l'hospitalité, et me laissa partir le lendemain, ainsi que mes gens, avec l'estomac vide, et sans provisions d'aucune sorte. D'autre part, Gassi-Gombo, l'agent local chargé de l'administration des villages krédis de la tribu des Yongbongbos, qui entouraient l'établissement, n'avait à me céder ni une chèvre ni une volaille, tant le pays était épuisé.

Au fond, le mauvais accueil dont nous avions à nous plaindre — le seul de cette nature que nous ayons reçu dans les zèribas — était dû à un Égyptien représentant le gouverneur malade. Égyptiens et Nubiens se détestent. Ceux-ci, pour les distinguer des autres riverains du Nil, appellent les habitants de l'Égypte :

Ouollads-er-Rif[1]; et cette distinction est faite en mauvaise part. La froideur dédaigneuse de nos gens à l'égard du suppléant du gouverneur, et l'air profondément blessé de celui-ci — qui peut dire de quel côté se trouvaient les premiers torts? — me donnaient envie de rire, en dépit de ma triste situation.

Le lendemain matin, je ressentis un grand malaise et me trouvai si faible, que je ne savais pas comment je pourrais franchir la distance qui nous séparait encore du dem. Je déplorais doublement la perte que j'avais faite de ma provision de thé; le café, bien que je le prisse à forte dose, ne produisait que peu d'effet sur mes nerfs, et ne me rendait pas de vigueur. J'en fis néanmoins une décoction aussi concentrée que possible, et je l'emportai pour réveiller mon énergie défaillante et me soutenir pendant la marche.

Le dem Goudyou, auquel je me rendais alors, était à une distance de vingt-deux milles, dans la direction du sud, et l'un des principaux établissements que les marchands d'esclaves eussent dans la contrée. Il n'y avait pas moins de dix cours d'eau à franchir, dont quelques-uns, ruisseaux torrentiels, étaient en partie desséchés. Tous, sans exception, coulaient d'occident en orient, pour rejoindre le Biri que nous avions actuellement à notre gauche, et qui semblait, dans cette partie de son cours, se diriger du sud au nord.

L'altitude au-dessus du niveau de la mer, qui depuis le dem Ndouggou jusqu'à notre arrivée au Biri, n'avait pas varié d'une manière sensible, prenait un accroissement considérable. Le pays était moins boisé, la forêt moins épaisse; de légères broussailles prédominaient, et les cours d'eau qui déchiraient les larges dépressions des steppes devenaient de plus en plus minces. Ces ruisseaux, en allant du nord au sud, étaient le Rendé, qui avait une pente rapide; le Boulou, fuyant dans un ravin profond, entre des rochers de couleur rouge; le Zembeh, simple ruisseau de prairie; le Koungbaï, canal étroit, ouvert dans la plaine nue; le Ramadda, Khor de marais, d'un faible courant, ayant sur ses rives une quantité de sources.

Nous gravîmes ensuite une hauteur où des masses de hornblende schistoïde se montraient çà et là; fait exceptionnel, qui tranche au milieu de la monotonie de nos descriptions pétrolo-

1. Ce nom signifie bien lui-même : *habitant des bords du Nil*, mais de la portion inférieure du fleuve, le Nil étant nommé *Rif* par les gens de Nubie dans toute la partie de son cours qui traverse l'Égypte.

giques. Puis la descente nous conduisit à une nouvelle série de cours d'eau. Ce fut d'abord le Bidouleh, ruisseau rapide, aux rives nettement indiquées par des groupes de raphias. Vinrent après cela le Gatouih, coulant avec la même vitesse, entre des bords chargés des mêmes palmiers ; le Gobo, ruisselet murmurant sur des plaques de granite rouge; le Kaddiloh, où nous fûmes mouillés jusqu'aux genoux, et dont le fort courant, bordé d'une sorte de galerie, arrivait à quinze pieds de large; enfin le Gressé, qui, après avoir recueilli ces derniers ruisseaux, allait rejoindre le Biri, et au bord duquel nous nous arrêtâmes. Il présentait là le même aspect que la principale rivière au dem inhospitalier. Sa largeur, le 25 janvier 1871, était de dix mètres; il coulait sur des blocs et des plaques de gneiss, entre des berges très-hautes et d'un versant abrupt. En beaucoup d'endroits, où se déchirait le fourré dont ils étaient couverts, les flancs de la vallée montraient la roche ferrugineuse du sol rouge, tandis qu'au fond du val des plaques de gneiss affleuraient partout.

Des bords du Gressé, nous avions encore à faire une marche de huit milles pour atteindre le dem, et presque toujours en montant.

L'un des plus anciens comptoirs des marchands d'esclaves du Dar-Fertîte, le dem Goudyou, n'avait pas moins d'importance que la ville de Zibêr. Il renfermait une zèriba appartenant à la compagnie d'Agâde, et servait de quartiers à une bande de soldats nubiens qui, tous les ans, faisait une expédition dans l'ouest, sur le territoire de Mofiô, l'un des princes niams-niams du voisinage.

Le dem tirait son nom d'un ancien chef krédi, appelé Goudyou, qui avait été le protecteur des habitants et qui, lors de notre arrivée, demeurait au bord du Biri, en qualité de simple cheik des possessions d'Agâde.

D'une altitude supérieure de quatre cent soixante pieds à celle de l'établissement de Zibêr, le dem Goudyou se trouvait à huit cent quarante-six mètres au-dessus du niveau de l'océan. C'est, à l'exception du mont Baghinzé, le point le plus élevé que j'aie atteint dans le centre de l'Afrique et l'extrême limite de mon voyage du côté de l'ouest.

D'après les différents indices fournis par la nature et les accidents du terrain, j'en arrive à cette conclusion que l'accroissement de l'altitude est encore plus prononcé au couchant du dem,

et qu'il existe probablement dans cette région une ligne de faîte d'une grande importance.

Bâti sur la pente septentrionale d'une vallée, où ses fermes et ses groupes de huttes se déploient en amphithéâtre, le dem Goudyou présentait un aspect imposant; le nombre de ses cases pouvait dépasser deux mille.

Au bas des habitations inférieures se trouvait une fontaine d'où s'échappait un ruisseau considérable nommé Kobbokoio. Les rives de celui-ci étaient couvertes d'arbres géants, entremêlés d'un bois épais; disposition forestière reproduisant celle des galeries qui, chez les Niams-Niams du sud, forment aux cours d'eau une bordure caractéristique.

Dans les environs du dem, l'aspect de la végétation me rappelait d'ailleurs, à beaucoup d'égards, la flore du pays des Niams-Niams, dont il m'offrait la dualité frappante, ce trait si remarquable que nous avons décrit dans notre premier volume[1].

Sur les points culminants des versants arides, je trouvai largement répandue l'*albizzia anthelmintica*, plante qui, par son écorce, fournit aux Abyssiniens le remède le plus actif de tous ceux qu'ils emploient contre le ver solitaire.

Malgré l'accueil hospitalier que je reçus à la zèriba d'Agâde, j'aurais pu tout aussi bien rester dans les bois, tant j'étais incapable de profiter de cette réception généreuse. Une attaque de scorbut, dont j'étais menacé depuis longtemps, et qui devait être la conséquence d'un manque prolongé de nourriture végétale, venait de se produire. J'avais les gencives tellement ulcérées et une telle inflammation de la bouche, qu'excepté l'eau, je ne pouvais rien avaler sans éprouver les plus vives douleurs. Le peu de ressources qu'offrait le pays, sous le rapport alimentaire, rendait encore mon état plus pénible. Par bonheur, Faki-Ismaël, l'agent en chef de l'établissement, me fit présent d'un certain nombre de patates qu'il venait de recevoir du Dar-Benda; c'était une grande rareté, vu la saison, et pour moi quelque chose de mangeable.

J'utilisai néanmoins, autant que possible, les trois jours que je passai au dem Goudyou : une collection de mots du dialecte krédi fut écrite, et la flore intéressante des environs fut inspectée.

Le poivre des Ashantis croît en abondance sur les rives du

1. Voy. p. 220 et 460.

Kobbokoio. Justement à cette époque, tous les troncs d'arbres étaient splendidement ornés de ses grappes de corail, si bien que dans l'ombre que répandait leur feuillage on eût dit que ces arbres étaient entourés de flammes. Dans ce seul endroit les indigènes pourraient aisément recueillir des quintaux de ce cubèbe qu'ils appellent *dehré*. Les Nubiens de la zèriba ne savaient pas qu'une fois desséchées ces baies si nombreuses et d'un si beau rouge feraient des grains de poivre noir. Ils parurent enchantés de ma communication, et tous s'occupèrent immédiatement de la cueillette de ce poivre, dont ils voulaient faire un nouvel article de commerce pour le marché de Khartoum.

Je trouvai également, dans la lisière du Kobbokoio, le muscadier, que j'avais rencontré pour la première fois sur les rives de l'Assika, au mois de mars de l'année précédente, et qui se faisait remarquer par la singulière rectitude de sa tige volumineuse.

Au bout de trois jours, pendant lesquels beaucoup de détails me furent donnés sur l'aspect de la région située à l'ouest du dem, et que traversent les bandes commerciales d'Agâde, de Biselli, d'Idris Ouod-Defter et de Zibêr-Adlâne, je songeai à quitter Goudyou et à regagner le pays des Bongos. Mon projet toutefois était de faire au sud-est une pointe qui me conduirait au dem Békir, où, dans un périmètre de quelques lieues, se trouvaient réunis de grands établissements appartenant à des Ghellabas, et où Kourchouk-Ali possédait la plus importante de ses forteresses, héritage de son beau-père.

Entre le dem Goudyou et le dem Békir, il n'y a pas, en ligne droite, plus de trente-cinq milles; mais, par suite de nombreux détours, il nous fallut deux grandes journées de forte marche pour arriver à destination.

En quittant le dem, la route commença à descendre. Tout le pays que ces deux étapes nous firent traverser, pays complétement désert, est le lieu des sources du Biri et du Kourou, simples ruisseaux tous les deux à l'endroit où nous les avons franchis, et n'excédant pas, comme volume, la plupart des treize filets d'eau que nous avons croisés.

Ces ruisseaux, qui tous se dirigeaient du sud au nord, furent rencontrés dans l'ordre suivant, à partir du dem Goudyou : le Domoui, petit fossé renfermant de l'eau vive; après une montée, le Ghessi-Biri, c'est-à-dire le Petit-Biri ou Biri-Supérieur, dont l'eau passive et large était ombragée par des galeries étendues; puis un lit de torrent desséché, dans une vaste dépression al-

lant du sud au nord, et flanquée à l'ouest d'une chaîne de collines ayant de quatre à cinq cents pieds d'altitude. Nouvelle montée, d'où le regard plongeait au loin du côté de l'est, rencontrait des hauteurs et embrassait un horizon de quelque huit lieues d'étendue. Vint après cela un étroit canal, avec une eau stagnante, mais profonde, aux rives couvertes d'un épais fourré, et nommé l'Yagpa. Suivit un petit ruisseau, d'un cours languissant; puis nous trouvâmes le Goulanda, rempli jusqu'aux bords, sur vingt pieds de large, entre des rives marquées par un charmant taillis, et près duquel fut dressé notre bivac. Nous étions là à trois cent cinquante pieds environ au-dessous du niveau du dem Goudyou.

L'étape suivante nous fit rencontrer d'abord deux lits de torrents desséchés, séparés l'un de l'autre par une faible distance; puis une hauteur où des plaques de gneiss alternaient avec de grandes coupoles de limonite, tandis qu'à l'orient se dressaient deux hautes collines : le Bakeffa et l'Yaffa. Un lit de petit torrent, lit formé de plaques de gneiss, traversait un vallon dont une longue côte mamelonnée, appelée Fi-i, constituait la pente occidentale; puis, à égale distance les uns des autres, quatre Khors également desséchés, et formant des ravins plus ou moins creux; ensuite l'Ohro, cours d'eau marécageux à moitié tari, dans une large dépression herbeuse; enfin un petit Khor, ayant une eau profonde, mais dormante, et qui est regardée par les Krédis comme la partie supérieure du Kourou, partie qu'ils appellent Mondj.

Toute cette étendue, par ses bois et par l'absence de prairies et de steppes qui s'y faisait remarquer, ressemblait à la portion septentrionale du territoire des Krédis; mais elle n'offrait aucunement la formation génératrice des sources, que nous avions trouvée à partir du Ponngo, sous le 8° de latitude nord. Cette différence dans le régime fluvial, très-pauvre ici comparativement, fut évidente pendant toute la durée de la marche.

La flore m'offrit quelques plantes nouvelles, et me fit la surprise d'un euphorbe herbacé (*tithymalus*) qui, très-commun sous notre climat, est l'une des plus grandes raretés de l'Afrique tropicale.

Un rongeur que les Darfouriens appellent *fahr-el-bouhss* (rat des roseaux), et qui m'était peu connu, se rencontrait dans les ruisseaux taris; j'eus la chance d'en tuer trois. Après n'avoir eu pendant plusieurs jours, pour seule nourriture, que des patates

cuites à l'eau, j'appréciai vivement cette chair à la fois tendre et délicate du fahr-el-bouhss, qui me rendit un peu de force.

Je n'oublierai jamais la réception que me fit Djoumma, vekil de Kourchouk-Ali, non plus que les circonstances qui l'ont accompagnée. Ma gratitude fut d'autant plus vive, que le souvenir du mauvais accueil reçu chez Mangour était encore dans toute sa fraîcheur.

La nuit tombait, lorsque épuisé par la marche, affaibli par un jeûne d'une semaine, j'arrivai au dem Békir. Nous errâmes pen-



Fahr-el-bouhss (*aulacode swindérien*).

dant longtemps au milieu des groupes de cases largement espacés, et nous eûmes beaucoup de peine à trouver la palissade de la zèriba, dont le cercle était relativement peu étendu. A l'intérieur de l'enceinte régnait le plus grand calme; et ce fut une main presque invisible qui me présenta le café, dès qu'introduit dans la salle de réception j'eus pris place sur l'angareb.

Le chef de la zèriba était absent; reviendrait-il dans la soirée? personne ne pouvait le dire. Ignorant le genre d'accueil qui m'attendait le lendemain, et rempli de doutes à cet égard, je m'allongeai sur le lit, où je me couchai sans souper.

Le voyageur qui, seul avec lui-même, a suivi au désert des

sentiers inconnus, dit volontiers ses rêves. Souvent, comme en un miroir, la situation normale des hommes se réfléchit dans les songes. Délivrés du contrôle de la raison, les souvenirs surgissent des ténèbres du passé; et, si différente qu'elle puisse être du fait actuel, si douloureux que soit le contraste, l'image n'en est pas moins vive, l'illusion moins complète. Ce fut ce qui m'arriva au dem Békir; seulement le réveil, au lieu d'effacer une image décevante, confirma ce qui me semblait illusoire.

Il est probable que, n'en pouvant plus, je m'étais immédiatement endormi. Toujours est-il, qu'échappant à la réalité, ma mémoire retourna aux jouissances du monde matériel. Je me vis dans une tente spacieuse, brillamment éclairée, où, sur des tables somptueusement couvertes, se pressaient les mets les plus appétissants. Une foule de serviteurs, richement vêtus, prévenaient les désirs des convives et leur versaient les vins les plus rares, dont la source paraissait être inépuisable. J'étais au Caire; c'était le moment des courses; le repas était donné par le vice-roi, qui traitait ses hôtes avec la splendeur féerique des Mille et une Nuits.

Tout à coup il me sembla que je m'éveillais. Étais-je dans une hutte enfumée de l'intérieur de l'Afrique, ou réellement sous la tente royale qui m'avait apparu? L'éclat des lumières frappait mes regards; des esclaves richement habillés m'entouraient; les uns posaient près de ma couche des verres étincelants, ou apportaient différents plats, ou tenaient des flambeaux et des lampes. Les autres, ayant sous le bras des serviettes brodées d'or, me présentaient de riches plateaux chargés de friandises, ou m'offraient de la limonade et des sorbets dans des gobelets de cristal diversement colorés. Était-ce la continuation de mon rêve? Je me frottai les yeux; je bus ce qui m'était offert, je regardai, je palpai les objets, — tout cela était réel.

Le gouverneur était revenu. A peine instruit de ma présence, il avait, malgré l'heure avancée, fait réveiller ses gens, réuni le personnel de ses cuisines et commandé le souper de son hôte. Il était plus de minuit lorsque le repas avait été prêt.

Fils d'un Turc, Djoumma connaissait la tenue des grandes maisons de Khartoum, et était beaucoup plus habitué au luxe et au confort étrangers que pas un de ses collègues des zèribas Tout ce qu'il possédait de plus beau comme service de table, de plus recherché en fait de provisions, avait été mis dehors en mon honneur.

Il y avait là du pain de froment, du riz, du macaroni, des poulets aux tomates et bien d'autres mets, parfaitement accommodés : toutes choses que je n'aurais jamais supposé que l'on pût rencontrer dans le pays et qui étaient devant moi. Supplice de Tantale! si ardente que fût ma convoitise en face d'un pareil banquet, l'inflammation de mes malheureuses gencives m'opposait son veto. Je ne pus avaler que bien peu de la nourriture si gracieusement offerte, et ne le fis qu'à grand'peine. Toutefois cette bonne chère, en si petite quantité qu'elle fût prise, n'en fut pas moins très-efficace; le changement de régime hâta la convalescence, et quelques jours après, l'énergie et les forces étant revenues, je pus continuer ma route.

La population qui entoure le dem est formée en partie de Golos, en partie de Sehrés. Chez les indigènes, l'établissement porte le nom de Dourou, qui est celui d'un ancien chef des Golos. A l'époque de ma visite, le chef local de ces derniers s'appelait Machidoko.

Au sud et au sud-ouest, le pays s'élevait notablement, et, pris dans son ensemble, pouvait être qualifié de très-montueux. Dans toutes les directions se voyaient au loin de nombreux sommets arrondis et des crêtes de collines qui formaient, au-dessus des ondulations du sol, autant de points de repère, donnant au voyageur le moyen de se diriger sûrement.

Beaucoup de ces éminences semblent être tout à fait analogues à celles qui caractérisent le sud du pays des Bongos, et qui, pour la plupart, sont des masses de gneiss de couleur claire. En arabe du Soudan, cette forme de colline est désignée par le nom de *gala;* les Bongos l'appellent *kilébih.* Comme chez ces derniers, les hauteurs dont nous parlons figurent des îles. Parfois la cime en est plate, parfois ce sont des coupoles plus ou moins élevées, toujours des masses de gneiss circulaires et d'une teinte grise, qui surgissent de la couche de limonite environnante, et qui, dans le paysage, représentent les signes caractériels de l'orographie de cette partie de l'Afrique.

Ces collines se rattachent facilement, dans l'esprit du voyageur, aux nombreux plateaux de gneiss qui, de toutes les formes, de toutes les étendues, semblent dispersés d'un bout à l'autre du pays; et, de l'impression qui en résulte, naît cette idée que les susdites éminences marquent la place où jadis s'élevaient de hautes montagnes, disparues sous l'action dévorante du temps; montagnes que séparaient les rivières découvertes

par moi, et dont celles-ci transportent maintenant à la mer les derniers vestiges, que désagrégent des agents chimiques et mécaniques.

A chaque pas, sur cette route, nous avions la preuve de l'abaissement continu des hauteurs et de l'exhaussement des vallées. Ce rapprochement des extrêmes, acte d'égalisation qui se pose devant l'humanité comme un problème inabordable, et à l'égard duquel les partis refusent de s'entendre, est pour la nature l'objet d'un travail incessant, commencé depuis les premiers jours, avant l'apparition du premier être.

En témoignage de l'existence d'une ancienne chaîne de montagnes dans cette contrée, je nommerai les collines suivantes, dont ma carte donne la situation : le Taya, entre le Biri et le Kourou; le Bakeffa, le Kosanga et l'Ida, entre le Kourou et le Ponngo; le Kokkoulou, l'Yaffa et l'Atyoum, entre le Ponngo et la Vahou.

Partis du dem Békir, nous trouvâmes, à un mille au sud de la zèriba, un petit ruisseau appelé Ngouddouroû, qui fut traversé. Ayant ensuite fait deux milles en descendant la pente d'une haute colline, nous arrivâmes à un second ruisseau qui se dirige vers le nord et qui, pendant l'hiver, n'a qu'une marche languissante, bien qu'en toute saison il couvre entièrement son lit d'une largeur de quinze pieds. La partie de ses berges mise à nu par la sécheresse dominait de huit à dix pieds la surface de l'eau. Djoumma, qui nous accompagnait, me dit que c'était le cours supérieur de la rivière de Damouri et de Dembo, conséquemment le Ponngo, et il m'assura qu'il en avait fréquemment suivi les bords jusqu'au dernier de ces deux endroits. Les Golos et les Sehrés des environs donnaient à ce ruisseau le nom de *Dchih;* arrivé au dem Adlâne, qui est au bord du Ponngo, j'entendis les Sehrés appliquer également le nom de Dchih à cette rivière, ce qui fut, pour moi, la confirmation des paroles de Djoumma. Je n'ai pas, en outre, pendant tout mon voyage de retour, croisé d'autre rivière petite ou grande, qui pût être considérée comme la partie haute du Ponngo.

A quatre ou cinq lieues au nord-ouest du dem Békir se trouve une succursale de la zèriba de Kourchouk-Ali; la station est construite au bord du Hahouh, qui est un affluent du Kourou; les habitants du territoire sont des Golos.

Au sud-ouest du dem, à une distance de deux lieues, se dresse un mont à la cime arrondie, aux flancs escarpés, et qui domine un pays étendu : c'est le Kokkoulou.

Je trouvai dans les dems une quantité d'individus intelligents dont les informations, relatives aux Niams-Niams du voisinage, me confirmèrent l'exactitude de celles que j'avais déjà reçues, et qui par leurs dires, obtenus séparément et contrôlés les uns par les autres, me donnèrent une idée assez exacte du pays.

Ces informations concernaient principalement le territoire de Mofiô et celui de Solongô. La résidence du premier de ces deux chefs est à l'ouest-nord-ouest du dem Békir, et par suite des nombreux cours d'eau qu'il faut traverser, puis de la bande déserte que, suivant l'usage, on trouve à la frontière, ne peut être gagnée qu'en douze jours de marche au minimum, et en quinze étapes de longueur moyenne. Il y a toutefois une route plus directe et sur laquelle il est moins difficile de se procurer des vivres; cette route, qui part du dem Goudyou et qui se dirige à l'ouest, conduit en huit jours au village de Mofiô.

Solongô, fils de Bongorongbô, réside au sud-sud-est et à cinq jours de marche du dem Békir. Sa frontière déserte confine aux domaines que possède Kourchouk-Ali dans le pays des Golos et des Sehrés.

Un troisième prince niam-niam, également souverain, mais dont le territoire est d'une faible étendue, et qui s'appelle Yapati ou Yaffati, a sa mbanga à trois jours de marche au sud-ouest du dem Békir. Yapati est le fils de Saboura et le neveu de Mofiô.

Lors de ma visite, Djoumma était en guerre avec Solongô et se voyait sérieusement menacé par ce chef puissant, dont la province s'étendait jusqu'au territoire des Bellandas, qui sont voisins d'Abou-Chatter. Peu de temps avant mon arrivée, Solongô s'était avancé jusqu'à moins de deux jours du dem; il avait été repoussé avec pertes, bien qu'il eût employé la majeure partie de ses forces; mais une nouvelle attaque était imminente, et Djoumma ne voulut pas me garder plus longtemps, ne pouvant m'offrir, disait-il, aucune garantie contre les hasards de la guerre; ce fut en vain que je le priai de ne pas s'inquiéter pour moi.

L'audace des Niams-Niams était du reste sans égale; à ce point que des armes de la garnison avaient été volées par des gens que Solongô avait envoyés pour cela au dem Békir. Sous le manteau de la nuit, ces émissaires étaient parvenus à se glisser dans la zèriba et avaient enlevé plusieurs fusils, sans troubler le sommeil des propriétaires de ces armes.

Parmi les renseignements que j'ai recueillis dans les dems, il en

est qui me paraissent d'une grande importance pour l'hydrographie de cette région. A six jours, par exemple, au sud-ouest-quart-ouest du dem Goudyou, était la plus forte place d'armes qu'Idrîs-Ouod-Defter possédât chez les Krédis. Cette place était construite, me dit-on, au bord d'un cours d'eau, allant au nord-ouest et débouchant dans une rivière beaucoup plus large, qui, en toute saison, ne pouvait être franchie à gué. Ce large courant, nommé par les Khartoumiens rivière du Dar-Abou-Dinga, passait à une distance de trois jours et demi de marche au nord-ouest de la susdite place forte, et à une étape au delà du Dar-Bendo, où le même Idrîs avait une station. La grande rivière était également bien connue des gens de Zibêr-Râhama qui se rendaient tous les ans chez les Abou-Dingâs, peuple nègre différent des Krédis, ainsi que des Niams-Niams.

D'après les rapports qui m'ont été faits, le Bahr des Abou-Dingâs coulerait à l'est-nord-est ou droit au levant; et tous mes informateurs s'accordaient à dire que c'était la même rivière que le Bahr-el-Arab, qui traverse le territoire des Baggâras-el-Homr.

D'où venait cette rivière? nul n'en savait rien. Je présume qu'elle descend des montagnes du Rounda, contrée qui est au sud de l'Ouadaï, et sur laquelle différents voyageurs nous ont transmis les renseignements qu'ils ont été à même de recueillir. Dans son itinéraire de la route de Masséna [1] au Rounda, Barth [2] nous donne quelques détails qui semblent éclairer la question. « Le quarante-deuxième jour, étant à une journée de marche au sud de la résidence du prince de Rounga, il atteignit le Dar-Chêla [3], pays montagneux où l'on trouve, dit-il, une rivière se dirigeant à l'est, et au delà duquel est situé le *Dar-Dinga.* » Je sais le peu de valeur d'une conjecture géographique n'ayant pour base qu'une ressemblance d'appellation, surtout quand il s'agit de l'Afrique centrale, où les mêmes noms se reproduisent cent fois en des lieux différents. Mais ici il y a autre chose qu'un effet du hasard, qu'une simple parité de mots : la situation et les distances énoncées ont, avec celles que j'indique, un tel rapport, que l'on sent nos informations se confirmer réciproquement, de

1. Capitale du Baghirmi.
2. Vol. III, p. 578.
3. Quelques géographes sont tombés dans l'erreur à l'égard de cette province en la confondant avec le Dar-Zileh ou Dar-Zilah, pays habité par des nègres musulmans, dont j'ai eu l'occasion de voir un grand nombre.

même que, sur un autre point, elles semblent établir l'identité de mon Ouellé avec le Koubanda de Barth.

Enfin divers arguments, qui ne sauraient trouver place dans ce chapitre, donnent tout lieu de croire que la rivière des Abou-Dingas, celle des Baggâras-el-Homr, est la même que le Bahr-el-Esouhm ou Asoum de Teïma[1] et de Fresnel[2].

Si bref que soit ce résumé des informations acquises, il suffira pour jeter quelque lumière sur la source du Bahr-el-Arab et pour faire comprendre l'importance de celui-ci, dont nos cartes sont loin de reproduire l'étendue. J'ai démontré ailleurs que cette rivière est l'une des plus considérables de toutes celles qui participent à la formation du Bahr-el-Ghazal, dont elle est certainement la tête et la principale branche. Je ne reviendrai pas sur les preuves qui en ont été données; je signalerai seulement la grande longueur du cours de cette rivière, tel que nous le présentent les informations rapportées plus haut; et nous serons obligés de reconnaître que, dans la question des sources du Nil, le Bahr-el-Arab entre immédiatement en concurrence avec le Bahr-el-Djébel.

Laissant le Dchih à peu de distance sur notre droite, nous reprîmes la route qui devait nous conduire au bord du Diour; et, persévérant dans notre marche au nord-nord-est pendant une course de vingt-huit milles, nous atteignîmes le dem Adlâne, exactement à la place que nous avaient indiquée les témoins dignes de foi auxquels sont dus les renseignements reproduits plus haut.

Onze ruisseaux, parallèles au Dchih, et courant pour la plupart d'occident en orient, furent croisés pendant ce trajet qui nous fit traverser un espace dont la plus grande portion était déserte.

Nous passâmes d'abord un lit de torrent à demi desséché, ayant des steppes sur les deux rives. Après avoir fait ensuite une couple de lieues, nous arrivâmes aux hameaux d'un cheik sehré, nommé Béria, dont les cases étaient situées de l'autre côté d'un grand ruisseau presque dormant, qui s'appelle Langhé.

Le chemin nous conduisit alors à travers une forêt de bush

1. Voy. l'*Égypte*, par de Caldavène et de Breuvery, où vol. II, p. 237, l'orientaliste Kœnig a expliqué le fac-simile de la carte que Teïma-Oualad-el-Sultan-Messabani, gouverneur du Kordofan sous la domination darfourienne, a dressée lui-même.

2. C'est à Djedda, où il était en 1848-49, que Fresnel a recueilli ses renseignements sur cette rivière.

faible épaisseur; il s'y déroula sur une montée rocheuse jusqu'à un endroit où nous vîmes au couchant, à une distance d'environ deux lieues, se dresser le Bakeffa, dont j'ai indiqué précédemment la situation, et qui dominait la plaine de manière à être visible de loin. Du côté de l'ouest, à perte de vue, toute la contrée apparaissait comme un plateau d'une altitude considérable.

Pendant longtemps nous eûmes à notre gauche le Goumandé. petite rivière bordée par endroits d'un coin de forêt vierge, présentant des galeries, et dont nous finîmes par traverser l'eau courante de trente pieds de large et de dix pieds de profondeur. A cette place, une très-haute montée nous fermait l'horizon du nord-est.

De là nous arrivâmes bientôt à un filet d'eau stagnante, appelé Nyousséta. Sur l'autre bord de ce fossé, dans une plaine découverte, se trouvaient les restes peu nombreux d'une ancienne zèriba de Biselli.

Traversant de nouveau un espace rocheux couvert de bush, nous atteignîmes le Gopouih, large ruisseau profondément rempli d'une eau passive, et dont les bords étaient garnis d'un épais fourré.

Plus loin, nous trouvâmes le Dibanga, au fond d'un lit très-creux, mais ne renfermant plus qu'une série de mares détachées. Puis un petit ruisseau à galeries, plein d'une eau stagnante, et finalement une eau rapide, de dix pieds de large, entre des berges escarpées, atteignant quarante pieds de hauteur (vingt-cinq au minimum). Ce dernier ruisseau était le Ndopah. Le bois qui enveloppait ses rives d'une ombre épaisse se distinguait par ces grands sterculiers, kokkoroukous des Niams-Niams, que j'ai signalés comme étant caractéristiques des galeries du sud, dont ils constituent l'essence fondamentale.

Près d'un ruisseau bordé de grands arbres, plantés comme ceux de nos avenues, filet d'eau qui serpentait dans une large vallée découverte, des traitants associés à des chasseurs d'éléphants du Darfour avaient créé une station. Les Khartoumiens appelaient cet endroit Bet-el-Ghellaba (Maison des marchands d'esclaves). Ne pouvant pas atteindre le dem avant la fin du jour, nous nous arrêtâmes à cette maison des traitants.

Le lendemain matin, 5 février, je vis avec surprise le ciel couvert de nuages. Après un long intervalle de fraîcheur nocturne, la nuit avait été chaude et étouffante. Le temps allait changer

comme il arrive toujours à cette époque, et ce changement devait nous conduire de la fraîcheur relative de l'hiver à la chaleur d'été, sans que la sécheresse en fût interrompue.

Avant de nous faire arriver chez Zibêr-Adlâne, l'un des associés de la compagnie d'Agâde, le chemin traversa les cultures étendues des Sehrés, passa près de nombreux hameaux et franchit deux ruisseaux importants, bordés de grands arbres et coulant dans des vallées profondes.

De l'autre côté du second de ces ruisseaux, qui s'appelait Ngokkou, sur la pente rapide de la vallée, s'élevait la zèriba, entourée d'un assez grand nombre d'habitations pour constituer un dem, qui toutefois était beaucoup moins étendu que ceux dont nous avons parlé dans les pages précédentes.

Quelques-uns des traitants établis sur les lieux, Darfouriens et Baggâras, joignaient au commerce d'esclaves la chasse à l'éléphant; ils menaient l'un et l'autre à la façon des Bédouins : avec l'épée et la lance, et vendaient leur butin aux zèribas du voisinage, où l'on faisait grand cas de leur activité.

Les Baggâras qui viennent dans le pays à la suite des marchands négriers, soit pour dresser les bœufs au portage, soit en qualité de gardiens et de conducteurs d'esclaves, appartiennent tous à la tribu des Risegâtes, les Homrs étant les ennemis implacables de tous les Ghellabas, que ces derniers soient du Kordofan ou du Darfour, de Khartoum ou de Nubie.

A un mille de la zèriba, du côté de l'est, le Dchih était déjà une rivière de quatorze mètres de large, n'ayant à cette époque que deux pieds de profondeur, mais couvrant tout son lit, et fuyant vers le nord sur des bancs et des blocs de gneiss, drapés de mousse, entre des berges de limonite d'une hauteur de quatre mètres.

Les flancs de la vallée, qui, d'une égale inclinaison sur les deux rives, s'élevaient de quatre cent cinquante à cinq cent cinquante pieds au-dessus du thalweg et enfermaient une dépression de plusieurs milles, donnaient à cette localité une physionomie particulière. Au couchant, les vallons des tributaires voisins venaient rejoindre la vallée principale à angle droit; de telle sorte que l'aspect était celui d'un terrain qu'on a divisé régulièrement et dont les différents lots ont pour limites des tranchées uniformes.

Les huttes des Sehrés, disséminées autour du dem en aggroupements d'une compacité insolite, formaient à celui-ci une large

ceinture. Vue de loin, la scène offrait une grande variété, le paysage présentant des alternatives de lumière et d'ombre, produites par les déchirures du bois épais : nombreuses clairières où se déployaient des champs étendus, bigarrant le coteau et s'animant des bourgades et des fermes des indigènes.

Les Sehrés, par leur extérieur, me rappelaient d'une manière frappante les Niams-Niams, à cela près qu'ils n'étaient pas tatoués. Originairement, ils appartenaient à une tribu d'esclaves soumise à l'un des chefs niams-niams de la région voisine, et avaient récemment émigré vers le nord, attirés, selon toute vraisemblance, par le vide que la traite de l'homme avait faite dans le pays. Un grand nombre des leurs étaient encore chez Solongô.

Leur séjour prolongé parmi les Niams-Niams semblait avoir effacé chez eux beaucoup de leurs traits distinctifs et changé leurs coutumes, qu'ils avaient remplacées par les usages du peuple avec lequel leur vie s'était longtemps passée. Ils avaient toutefois conservé leur idiôme, où l'on retrouvait néanmoins beaucoup d'emprunts faits à la langue zandée, que la plupart d'entre eux parlaient couramment.

La longueur des cheveux, si remarquable chez les Niams-Niams, se rencontre également chez les Sehrés, et les uns et les autres portent leur chevelure de la même manière. Les derniers ont aussi la peau de la nuance du chocolat en tablette, mais d'une teinte plus sombre que celle des Niams-Niams.

C'est une race vigoureuse et bien bâtie. A cet égard, les Sehrés ont plus de rapport avec la majeure partie des Golos et des Bongos qu'avec les Zandès; néanmoins leur indépendance ethnographique ne fait pas le moindre doute.

La construction de leurs cases témoigne de l'intérêt qu'ils prennent à leurs demeures; et ils apportent dans leurs arrangements domestiques beaucoup plus de soin que les Golos; — nous ne parlons pas des malheureux Krédis. Tous leurs villages présentent ces huttes destinées aux jeunes garçons, huttes particulières que nous avons trouvées pour la première fois chez les Niams-Niams, où elles s'appellent *bamoghis;* et partout ces cases sont d'une régularité qui les rend agréables à voir. Mais ce qu'il y a chez eux de plus frappant, ce sont les greniers. Nulle part je n'en ai trouvé de semblables. Le récipient, construit en argile et en forme de gobelet, est orné de moulures non moins artistement faites que si l'ouvrier s'était servi d'un tour. L'énorme vase repose invariablement sur un pilotis, auquel il faut grimper

pour atteindre le grand toit de chaume débordant, qui se lève et se rabat comme un couvercle.

Je n'ai jamais vu ni chèvres ni chiens près de la demeure des gens de cette peuplade; selon toute apparence, ils n'ont que des poules, et n'en possèdent qu'un petit nombre.

Rien de remarquable dans l'armement des Sehrés. La lance, qui paraît être à la fois une arme rare et très-recherchée, ressemble à celle des Bongos. L'arc est beaucoup moins grand que chez ce dernier peuple; la flèche surtout est d'une petitesse singulière; je n'en ai vu d'aussi courte que chez les Bellandas.

De même que celles des Bongos, les femmes des Sehrés suspendent à leur ceinture deux bouquets de feuillage ou d'herbe, en guise de jupe, l'un par devant, l'autre par derrière. On trouve également ce costume féminin chez les Golos et les Krédis.

Les brins d'herbe implantés dans les ailes du nez, parure ordinaire des femmes golos et bongos, ne sont pas moins en faveur auprès des Sehrés : chez eux, non-seulement les femmes se décorent de la sorte, mais leur exemple est suivi par les hommes. Beaucoup de ces dames portent aussi dans la lèvre supérieure la plaque circulaire des femmes mittoues; et j'ai vu au dem Adlâne des élégantes avoir, en outre, la lèvre d'en bas traversée d'un morceau de plomb formant pendeloque, et d'une longueur de plusieurs pouces.

Chez les Sehrés, ni les hommes ni les femmes ne se mutilent les dents; ils se bornent à augmenter la séparation qui existe entre les deux incisives médianes.

L'enfant à la mamelle est retenu sur le dos de la mère, au moyen de cette bande d'un tissu grossier que nous avons comparée à une sangle de cheval; elle se porte en écharpe, de la même façon que chez les Mombouttous.

La solitude voisine, d'un rayon de près de vingt milles, devait être singulièrement giboyeuse. Nulle part je n'ai vu les trophées de chasse en nombre aussi considérable que dans tous les hameaux des Sehrés. De grands échafaudages composés de branches placées debout les unes contre les autres, et se soutenant comme des fusils mis en faisceaux, étaient chargés de massacres de toute espèce. Des centaines de cornes de buffle, parmi lesquelles prédominaient d'une façon étonnante les armures de femelles, couvraient ces échafauds, qui se dressaient devant presque chaque hutte. Très nombreux aussi étaient les massacres d'élan, de caamas, de waterbok, d'oryx bâtard; et les crânes de

cochon à verrues, non plus que ceux de lion, ne manquaient pas dans ces étalages que les chasseurs paraissaient faire à l'envi les uns des autres.

Le propriétaire de la zèriba était alors en expédition chez les Niams-Niams de l'ouest; mais son vekil fit tous ses efforts pour me bien recevoir; et, quand je me rappelle l'état d'épuisement de ses provisions et la pauvreté du pays, je me sens pénétré de gratitude pour cet accueil hospitalier.

Au delà du Kourou, à moitié chemin du dem Goudyou et du dem Adlâne, s'élevait une colline d'une hauteur considérable, nommée Taya. La distance entre les deux dems pouvait être franchie en deux jours de marche, la route traversant le pays en droite ligne; pays complétement désert jusqu'aux hameaux de Goudyou, cheik des Krédis, qui demeure au bord du Biri.

Le 8 février, vers minuit, éclata un ouragan d'une telle violence, qu'il me réveilla, bien que je fusse dans une case parfaitement abritée. Il s'ensuivit un changement complet dans la direction du vent qui, pour la première fois de la saison, tourna au sud-ouest, d'où pendant quelque temps il souffla durant la plus grande partie du jour; et les nuits redevinrent assez chaudes pour que l'on pût dormir sans couverture.

Après une halte de trois jours au dem Adlâne, nous nous remîmes en route du côté du levant, à travers un pays aride; car le Ponngo peut être représenté comme séparant deux districts, dont l'un est fertile en sources, l'autre pauvrement arrosé, bien que la pente qui produit le changement de niveau soit insensible.

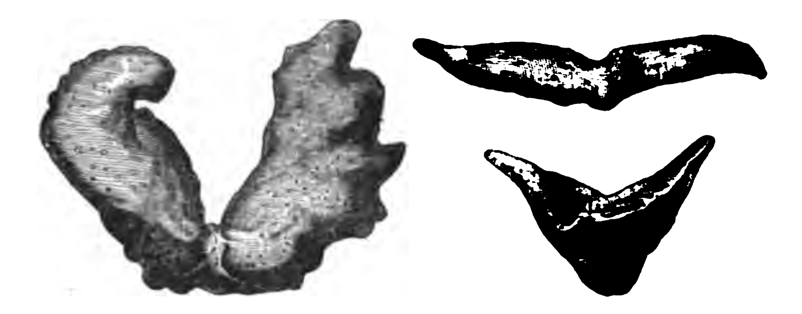
Nous trouvâmes encore trois filets d'eau vive : le Ngokourah, le Siméreh et le Ngongouli, ayant sur leurs bords les villages de Kombo, d'Ouilléké, de Badcha et de Bargara, cheiks des Sehrés. Le dernier ruisseau et les dernières cases furent rencontrés à quatre milles du Ponngo. A partir de là, ce ne fut qu'après de longues recherches que nous pûmes étancher notre soif.

La première nuit fut passée chez Barraga, où les trophées de chasse m'étonnèrent par l'énorme quantité de crânes de babouin qui en faisaient partie.

De tous côtés se voyaient encore des champs de manioc, produit inconnu des Bongos. D'autres cultures rappelaient au même titre la récente immigration des Sehrés et le pays d'où ils venaient : ainsi la patate n'était pas moins cultivée que la cassave; et la solanée comestible des Niams-Niams, appelée ici *dyougo*, le

ricin et le canavalia, *nséhrano* des Sehrés, se remarquaient dans les jardins.

Je rencontrai également chez Barraga une dioscorée du genre de l'helmie comestible, et qui, de même que cette dernière, porte des tubercules aériens situés à l'aisselle des feuilles. Les Sehrés, qui la nomment *karra*, vont chercher cette liane dans les bois, et la cultivent près de leur demeure. Je l'avais déjà observée dans les hameaux krédis des bords du Biri, où ses tubercules sont, dit-on, employés comme purgatif violent. Chez les Niams-Niams, où je l'ai vu aussi cultiver, on prête à ses tubérosités cornues des vertus magiques. Leur abondance est regardée comme le présage d'une saison de chasse fructueuse; et, veut-il rendre son arc infaillible, le chasseur n'a qu'à le tenir à la



Le Karra, tubercule magique.

main et à *tuer* au-dessus de lui un de ces charmes, c'est-à-dire à trancher la tête ou simplement les cornes du tubercule magique.

Laissant derrière nous les hameaux de Barraga, nous traversâmes un bois désert et ininterrompu, sans rencontrer une fente du terrain qui annonçât le lit d'un cours d'eau pluviale, ou le creux d'un étang. Vers midi, nous atteignîmes le Kanda, ruisseau marécageux qui était à sec; nous nous y arrêtâmes. Après une marche de quelque onze milles par la chaleur, nous souffrions de la soif, et nous battîmes les environs pour y trouver à boire. De longues recherches dans tous les sens firent découvrir à mes gens une sorte de mare, dont ils enlevèrent avec précaution la croûte fangeuse sous laquelle dormait un peu d'eau. C'était le rendez-vous des sangliers et des buffles : un bourbier rempli de fiente, un composé de vase et d'ammoniaque. Le liquide fut

passé à travers un linge, puis on le fit bouillir pour lui enlever son odeur; après cela, il nous parut potable.

A trois milles plus loin, nous eûmes la chance de trouver le Tellé, un Khor bordé d'un épais feuillage, et où il y avait une eau abondante et assez claire. Notre bivac fut dressé sur la rive. Le lendemain nous en étions réduits de nouveau aux flaques épaisses et insuffisantes des lits de torrents. Dans l'un de ces derniers, nous rencontrâmes une harde de bubales, qui, avec leur robe d'hiver d'un gris roussâtre, présentaient un aspect que nous ne leur connaissions pas. Des centaines de marabouts étaient réunis autour d'une mare fangeuse, où ils pêchaient des vers et des limaces.

Arriva le dîner; il fallut de nouveau se contenter d'un breuvage abominable. La chère elle-même était fort triste; les provisions manquaient. J'avais bien tué quelques pintades, mais nous n'avions pas d'eau et pas de graisse pour les accommoder.

Dans l'après-midi, un orage qui venait du nord-est, et qui tourna vers le sud, éclata tout à coup. Nous cherchâmes un abri au plus épais de la forêt, dont les lophiras, très-nombreux, formaient la plus belle parure; mais, en dépit de son épaisseur, le feuillage ne nous protégea nullement, et ce fut trempés jusqu'aux os, qu'après avoir attendu jusqu'à la chute du jour, nous poursuivîmes notre route pendant deux heures, marchant dans les ténèbres et finissant par nous arrêter au bord d'un petit ruisseau, où la pluie vint nous reprendre.

Triste nuit, où l'eau tomba sans fin ni trêve, et qui, passée à la belle étoile, mit le comble à nos misères. Pas d'herbe à recueillir dans cette obscurité, pas de feu possible avec la pluie. Transi autant que mouillé, il fallut rester là jusqu'au matin, où, à moitié mort, je repris ma route, toujours par la pluie, et sur un chemin devenu glissant, qui rendait la marche plus pénible. Cette pluie du 11 au 12 février fut exceptionnelle; et le vent du nord, qui pendant les trois derniers jours avait été chassé par un courant du sud-ouest, recommença à prévaloir pour quelque temps.

Je n'ai jamais vu d'aussi heureux caractère que celui des Schrés qui m'accompagnaient. Aucune fatigue, aucune mésaventure, la faim, la soif, les contre-temps, rien n'altérait leur bonne humeur. Pas un visage abattu, pas une plainte, pas un soupir. A peine avaient-ils déposé leurs fardeaux, qu'ils se mettaient à jouer comme des enfants qui sortent de l'école. L'un faisait la bête

sauvage, et les autres de courir après lui; ou bien ils se mettaient à quatre pattes pour singer la tortue, prenaient ses gestes, son allure, et accompagnaient leur rampée de grognements et de clapements qui provoquaient les rires; puis c'étaient des bouffonneries, des tours plaisants, des niches prises en bonne part. Toute cette gaieté, avec l'estomac vide! Si nous avons faim, disaient-ils, nous chantons, et c'est oublié!

L'épaisse forêt qui, à partir du Ponngo, s'était déployée sans interruption, forêt remarquable par la grande diversité des essences dont elle se composait, prit fin à treize milles au levant du Tellé; elle fut remplacée par des steppes étendus et des fonds marécageux, légèrement couverts de terminalias. La dépression était bornée à l'est par une série d'escarpements, sorte de falaise, dont nous atteignîmes la base à quatre milles plus loin, et qui se dirigeait du sud-est au nord-ouest.

Prenant alors au nord-est, et faisant dix milles à travers un système compliqué de mamelons de gneiss et de collines tabulaires, qui semblaient former le nœud d'une chaîne de montagnes en miniature, pays des sources du Ghetti et probablement ligne de partage entre celui-ci et le Ponngo, nous atteignîmes la zèriba de Ngoulfala, où nous nous retrouvions chez les Bongos.

Nous avions monté d'une façon notable; et la plus haute des collines, nommée l'Atyoum, qui s'élevait à deux cents pieds environ au-dessus de la route, devait dominer de cinq cents pieds au moins la dépression voisine. Mamelon hémisphérique, l'Atyoum rappelait tout à fait le Goumango, cette coupole intéressante que nous avons trouvée près du village de Bendo, dans la partie nord du pays des Niams-Niams.

Au moment d'arriver à Ngoulfala, nous avions eu à traverser le Ghetti, dont l'aspect était déjà le même que celui qu'il nous avait offert chez Biselli, où par suite de la nature absorbante du terrain il n'avait pas plus d'eau qu'à une distance de quarante milles en amont. Dans les deux endroits, il ne présentait, à l'époque de notre passage, qu'une série de mares échelonnées dans une large et profonde déchirure du sol. Des marabouts, en nombre considérable, étaient sur ses bords ou pêchaient dans ses auges du poisson et des anodontes.

A Ngoulfala, par une altitude de cinq cent quatre-vingt-un mètres au-dessus du niveau de la mer, nous nous trouvions à cinq cents pieds plus bas que le dem Adlâne. La montée de la

Village des Bongos.

dernière marche, due au seuil que nous venions de franchir, et où l'Atyoum offrait, comme nous l'avons dit, une hauteur relative de quatre à cinq cents pieds, n'empêchait pas qu'à l'est du Ponngo, abstraction faite de la vallée de celui-ci, le pays ne s'abaissât graduellement; de telle sorte qu'il présentait, sur un espace de trente à trente-cinq milles, une inclinaison d'environ mille pieds. Cet abaissement devint encore plus sensible à mesure que nous avançâmes dans la direction de l'est.

De même que la précédente, la zèriba que nous atteignîmes ensuite faisait partie des possessions d'Agâde; elle s'appelait Mouhdi. Les treize ou quatorze milles qui nous y amenèrent, d'une seule traite, se firent dans une contrée plate, couverte d'un fourré traversé par de larges bandes de steppe, dans lesquelles nous trouvâmes cinq lits de ruisseaux marécageux, des khors en partie desséchés : le Mingangah, le Bolongoh, le Bodovouih, le Doggolomah et le Koddhiarâra.

D'après le témoignage de mes porteurs, qui étaient des Bongos, les deux premiers de ces cours d'eau torrentiels couleraient vers le nord pour rejoindre le Ghetti; les trois suivants iraient au sud-est gagner la Vahou.

Extrêmement enrhumé, et ne me sentant plus de force, je pris un jour de repos à Mouhdi, comme j'avais fait à Ngoulfala. Toute la journée le vent souffla du nord-est : un vent froid et pénétrant.

Vers le soir, je me trouvai mieux et j'allai faire un tour dans les bourgades voisines. Ce fut dans l'un de ces hameaux que je vis le curieux monument élevé à la mémoire d'Yanga, et dont la description et l'image ont été données dans le premier volume[1].

Les Bongos de Mouhdi ont gardé jusqu'à présent beaucoup de leur caractère primitif et de leurs anciennes habitudes. J'ai trouvé chez eux une quantité d'objets qui ne sont plus en usage depuis longtemps dans les autres parties de la contrée. Ils possèdent en grand nombre les instruments de musique que j'ai décrits dans le chapitre VII[2], et en ont toutes les variétés, depuis les énormes trompes creusées dans la tige d'un arbre volumineux jusqu'aux petits cornets qui rappellent nos fifres; depuis les gros tambours faits d'une bille de tamarinier jusqu'au mo-

1. Voy. vol. I, p. 276.
2. Voy. 1er vol., p. 274.

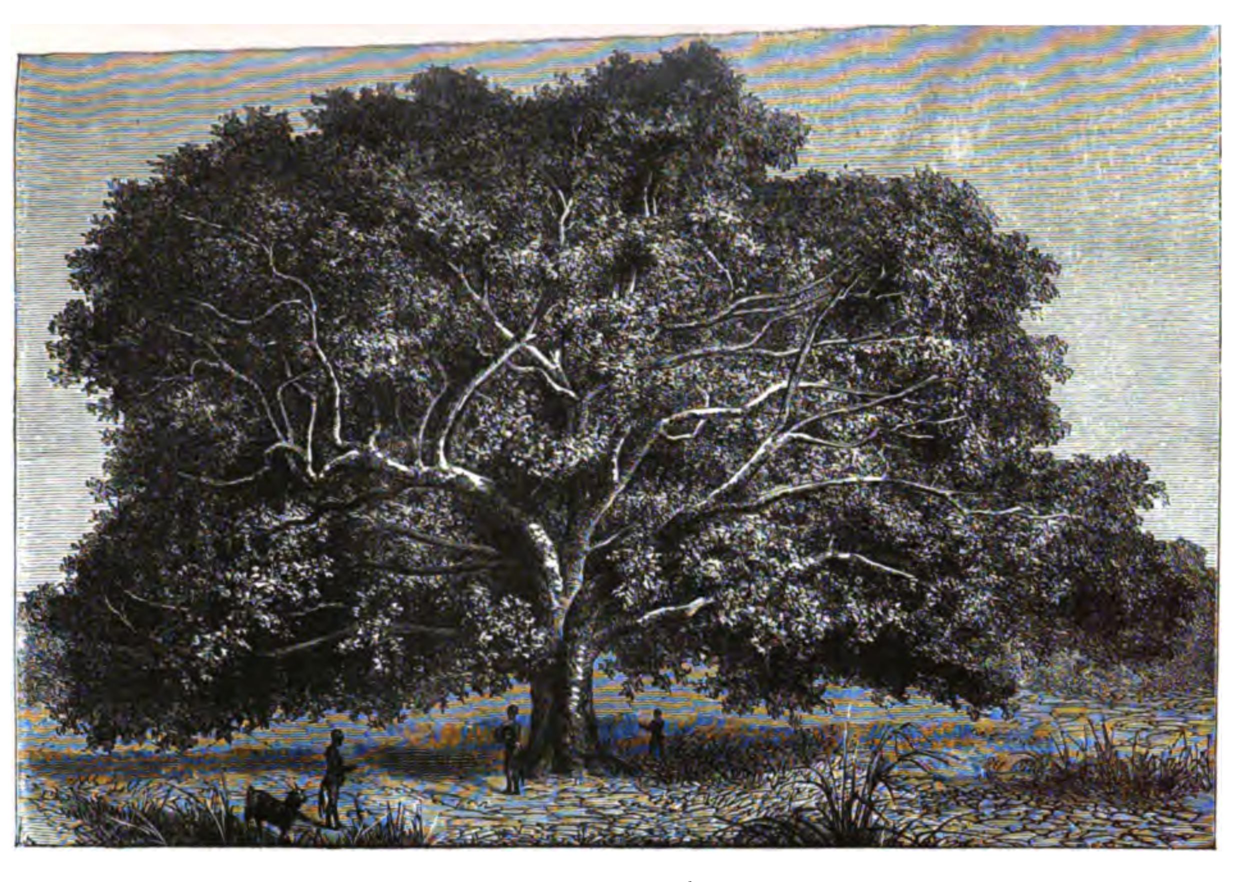
nocorde que l'on gratte avec un éclat de roseau. La gravure ci-jointe représente quatre jeunes gens de Mouhdi que j'ai vus se réunir pour exécuter un quatuor, et que j'ai dessinés pendant le concert.

L'agent en chef de la zèriba était possesseur de deux caracals qui avaient été pris fort jeunes et qu'il élevait avec l'intention de les envoyer à Khartoum, lorsqu'ils auraient terminé leur croissance. Un Bongo était affecté à leur service, et passait la plus grande partie du jour à prendre des rats pour les nourrir.



Musiciens bongos.

Il allait chercher ses victimes sur les rives d'un khor du voisinage, et les rapportait par bottes d'une douzaine. Ces rats appartenaient à l'espèce d'un brun roux, à ventre blanchâtre, que les Bongos appellent *lougne*, et ressemblaient beaucoup au surmulot, excepté pour la taille qui, chez eux, est moins grande. Ici, le lougne ne se rencontre jamais qu'au bord de l'eau, ou dans ses environs, et ne diffère de l'espèce qui habite les greniers et les huttes que par la couleur de sa robe. Le surmulot, dans sa dispersion, a-t-il pénétré jusque dans cette partie du centre de l'Afrique? c'est ce que je ne saurais dire, les exami-



Figuier colossal du pays des Bongos.

nateurs des échantillons de lougne que j'ai rapportés n'ayant pas encore publié le résultat de leurs recherches[1].

A deux lieues au sud-est de Mouhdi, se trouvait une zèriba secondaire, appartenant à Kourchouk-Ali; station appelée Moddou-Mahâ; et à trois lieues plus loin, dans la même direction, la zèriba principale d'Hassaballa, que les Bongos nommaient Ghellaou. Le territoire placé entre la Vahou et le Diour, simple bande de terre, portait une demi-douzaine de petits établissements, échelonnés sur la route des Bellandas et qui étaient possédés, les uns, par Hassaballa; les autres, par Kourchouk-Ali.

Un figuier, aux proportions monumentales, couvrait seul de son ombre la petite zèriba de Mouhdi, y compris toutes ses cases. Cet arbre splendide était de l'espèce que j'ai souvent citée (*ficus lutea*) et que les Bongos appellent *mbéhri*. Comme toujours, le tronc en était peu élevé; ce qui faisait de l'arbre de Mouhdi une véritable merveille, c'était la prodigieuse épaisseur de la cime et l'étendue de la ramée qui se déployait horizontalement dans toutes les directions. Chacune des maîtresses branches était de la grosseur d'un arbre, et aurait sans désavantage soutenu la comparaison avec nos sapins les plus volumineux.

L'écorce particulière du mbéhri n'apparaît qu'en peu d'en droits de la tige; elle est d'un gris-clair, comme celle du platane, et fendue transversalement. Toutes les branches, même les plus hautes, sont frangées de courtes racines aériennes, qui pendent ainsi qu'une barbe épaisse, et qui entourent la tige de l'arbre d'un réseau de cordages, sorte de filet aux mailles serrées; mais il n'y a pas dans cette espèce les grandes racines qui, des branches principales, descendent perpendiculairement jusqu'à terre, où elles deviennent elles-mêmes de nouvelles tiges, et qui, formant une colonnade autour de l'énorme tronc, donnent aux vieux sycomores d'Égypte un aspect si remarquable[2].

1. S'il existe, le résultat des recherches dont il est ici question n'a pas été publié. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que M. Hartmann, professeur d'anatomie, et qui a fait une étude spéciale des mammifères d'Afrique, a trouvé le surmulot (*mus decumanus*) à Dongola, ce qui rend la présence de ce rongeur très-probable dans tout le pays du Nil. M. Hartmann l'a même rencontré au Sennaar sous le nom de *lougne*, qu'il partageait avec l'*isomys variegatus*. Nous devons ces renseignements au Dr Ascherson, à qui le Dr Schweinfurth a confié ses papiers, et dont l'obligeance égale le savoir. (*Note du traducteur.*)

2. Il existe au Caire un figuier sycomore de cette espèce dans le jardin du duc de Dumont (île de Rodah), où les piliers, dont on a activé le développement en suspendant aux branches des vases remplis d'eau, forment deux cercles concentriques autour du corps de l'arbre. C'est une des curiosités les plus remarquables d'Égypte et qui mérite bien d'être visitée.

Un fait singulier venait de se produire au sujet de l'arbre de Mouhdi; et je trouvai toute la petite population de la zèriba encore sous l'influence de l'étonnement et de l'effroi qu'elle en avait éprouvés. L'une des plus fortes branches du colosse, complétement vermoulue, s'était détachée le jour précédent; elle avait mis une case à deux doigts de sa perte. Pour les Nubiens, cette chute imprévue était l'effet du mauvais œil, celui du regard d'un soldat qui avait passé la veille dans le pays. Chacun, suivant l'habitude, était devant sa hutte à l'ombre du figuier, lorsque le passant en question, levant la main, s'était écrié : « Cette branche est pourrie; il serait malheureux qu'elle vous tombât sur la tête. » A peine ces mots étaient-ils prononcés, qu'un effroyable craquement se faisait entendre, et que la masse de bois tombait et se brisait avec un horrible fracas. Les débris étaient là, devant tous les yeux; le récit m'était fait par les témoins oculaires; qu'avais-je à leur répondre?

Il nous fallut deux jours de marche pour regagner la Yahou. La principale zèriba d'Agâde était au nord-est de Mouhdi, et séparée de ce dernier endroit par une distance qu'un léger détour portait à quelque trente-cinq milles. Un bush clairsemé couvrait le pays, où nulle part la végétation ne présentait cette épaisseur, cette luxuriance de feuillage que nous avions trouvée dans l'ouest.

Deux fonds marécageux furent traversés : le Katyirr et le Dambourré, où, dans une herbe haute et à moitié sèche, nous rencontrâmes quelques sources d'eau vive. Près de la seconde de ces dépressions se voyaient les traces d'un ancien établissement qui, d'après mes Bongos, étaient les vestiges de la première zèriba qui eût été fondée dans le pays.

Très-fatigués par la présence d'un vent desséchant du nord-est, qui nous avait assaillis pendant dix heures avec une furie constante, nous nous arrêtâmes au bord d'un ruisseau de marais, appelé Moll, et nous nous y établîmes.

Mes chiens mis en émoi par les froissements de l'herbe voisine, par tous les bruits du fourré, s'élançaient dans les ténèbres, sans qu'on pût les retenir. Toute la nuit, ils ne firent pas autre chose que de sortir du bivac et d'y rentrer, allant à la chasse, d'où ils revenaient couverts de sang. Une autre preuve de l'abondance du gibier nous était fournie par les hurlements des hyènes qui, ordinairement très-rares, se trouvaient à cette place en nombre exceptionnel.

Chasse au fahr-el-bouhss.

Nous avions eu pour souper deux fahr-el-bouhss qui, de l'extrémité des lèvres à la naissance de la queue, mesuraient 0^m,525. Je m'étais donné le spectacle d'un incendie des steppes, en mettant le feu à un coin de l'herbe du Dambourré, et, avec l'aide de mes gens employés comme rabatteurs, j'avais fait une chasse intéressante : deux mangoustes rayées avaient été tuées en surplus des rats de roseaux, et les quatre bêtes triomphalement apportées au lieu de halte.

La marche, à l'est du Moll, se fit d'abord sur un terrain montueux, parsemé de buissons peu épais. De chaque côté de la route se voyaient au loin des rangées de collines, d'une roche de couleur rouge, ou des mamelons et des plateaux de gneiss. Puis nous longeâmes un ruisseau désséché, appelé Dabohlo, ruisseau qui traversait un marécage et dont les rives étaient couvertes d'empreintes de buffle. L'heure était matinale, et des pintades, réunies par centaines au bord des flaques d'eau restées çà et là dans le marais, nous procurèrent une chasse fructueuse.

Une plaine inclinée, très-unie et dépourvue d'arbres, se déploya devant nous, s'étendant à perte de vue. A l'endroit que franchissait la route, sa traversée fut de trois mille pas.

Vint ensuite une nouvelle dépression marécageuse, complétement desséchée et que décoraient des terminalias; puis le terrain se releva d'une manière considérable. Au levant, une chaîne de collines, allant du sud-est au nord-ouest, bornait la vallée; et faisant encore une marche de quatre milles, toujours en montant, nous atteignîmes la zèriba d'Agâde. C'était le 19 février.

Après une absence de quarante-cinq jours, pendant laquelle j'avais fait une route de huit cent soixante-seize mille pas, je saluais de nouveau mon vieil ami Kalîl. Préoccupé de mon bien-être, il avait fait bâtir à mon intention de belles huttes, où il me conduisit immédiatement et où je devais m'installer pour tout le reste de mon séjour auprès de lui.

CHAPITRE XXIII.

Les villages de Catherine II. — Articles d'échange. — Agents de la traite de l'homme. — Corruption des fakis. — Scène atroce. — Ardeur commerciale des marchands d'esclaves. — Hospitalité qui leur est offerte. — Trois classes de Ghellabas. — Rapports des traitants avec Mofiô. — Prix des esclaves. — Valeur commerciale des différentes races. — Esclaves domestiques des Nubiens. — Esclaves volontaires. — Femmes esclaves. — Le mourhaga. — Esclaves destinés aux travaux des champs. — Population du district. — Lieu de provenance des esclaves. — Mesures prohibitives. — Chasse à l'esclave sous Méhémet-Ali. — Lenteur des progrès de l'humanité. — Tâche à moitié faite. — Mission de l'Égypte. — Rien à attendre de l'Islamisme. — Dépopulation de l'Afrique. — Impressions du voyageur. — Moyen d'abolir la traite. — Immigration chinoise. — Formation et protection de grands États nègres.

Jamais, peut-être, le commerce d'esclaves, qui se fait par les routes du Kordofan, n'avait été plus actif que pendant l'hiver de 1870 à 1871, époque où je m'étais trouvé à sa véritable source. L'été précédent, sir Samuel Baker, avec une énergie digne des plus grands éloges, avait commencé sa croisière sur les bords du haut Nil; et, en confisquant tous les bateaux chargés de captifs, y compris une grande barque qui appartenait au moudir de Fachoda, il n'avait laissé aucun doute sur la résolution prise par le gouvernement de couper le mal dans sa racine. La notoriété de cette mesure avait-elle fait choisir aux Ghellabas une autre route; ou bien était-ce la nouvelle que les zèribas manquaient de cotonnade, ou l'espoir de se livrer à un commerce lucratif avec les troupes du camp égyptien, qui les avait attirés en plus grand nombre? Je l'ignore. Toujours est-il — ce n'était pas la faute du khédive — que ni Baker, ni le gouvernement, n'avaient obtenu de résultat sérieux et ne devaient espérer d'en obtenir. Ils pouvaient faire la police du fleuve, mais, dans leur joie d'avoir nettoyé ce grand chemin sur lequel tous les regards étaient fixés, ils ne voyaient pas que les deux rives leur échappaient. Pour celui qui, arrivant de cette région, connaît *de visu* l'état des choses, la déclaration que la traite de l'homme est

abolie dans les pays du Nil ressemble aux villages que l'on faisait voir à Catherine II lors de sa tournée dans la Russie méridionale : simple décor et rien de plus.

J'ai entendu Zibêr se plaindre de l'affluence des Ghellabas, me dire que ses provisions en étaient épuisées, et le pays menacé de famine. Je tiens de sa propre bouche que, depuis le commencement de la saison, les caravanes avaient jeté dans le district deux mille de ces aventuriers. A la mi-janvier, ce chiffre avait grossi; quinze jours après, il arrivait à deux mille sept cents.

Tous ces Ghellabas traversent les steppes des Baggâras, sur la rive gauche du Nil, et s'arrêtent à Chekka non-seulement pour y acheter des montures et des bêtes de somme, mais pour y prendre du beurre qui est très-recherché dans les zèribas [1].

Leurs principaux articles d'échange sont une cotonnade grossière appelée *troumba*, qui se fabrique dans le Sennaar, et du calicot anglais de deux sortes : *americani* et *damour*. Ils y joignent des armes à feu (le plus ordinairement des fusils belges à deux coups, valant de dix à vingt dollars) et ajoutent à leur pacotille une foule de menus objets, tels que des pipes, des babouches, des miroirs, des fez, des tapis, etc.

Chacun de ces petits marchands, selon ses moyens, prend à son service un ou plusieurs Baggâras auxquels il confie le soin des bêtes qu'il possède. Le chameau, ne résistant pas longtemps à l'influence du climat, est très-rarement employé comme moyen de transport. Tout Ghellaba monte à âne, et l'on peut affirmer qu'il y passe la moitié de son existence. On ne voit pas plus un de ces petits marchands sans son âne qu'un Samoïède sans son renne. Outre le cavalier, la bête porte au moins dix pièces de cotonnade ; si elle survit au voyage, elle est troquée contre un ou deux esclaves. La charge vaut trois fois autant : d'où il résulte que l'homme au baudet, arrivé sans autre chose que sa monture et vingt-cinq dollars de calicot, se trouve en possession d'au moins quatre esclaves qu'il peut vendre à Khartoum deux cent cinquante dollars. Il revient à pied, faisant porter ses bagages et ses vivres par sa nouvelle marchandise.

Mais en dehors de ces détaillants, à qui le trafic de chair humaine est aussi naturel que l'usure à un juif polonais, il y a les gens de haut négoce, gens riches qui, à la tête d'une force

1. Le beurre des Baggâras est d'excellente qualité. Il est emballé dans des paniers que l'on rend imperméables en en badigeonnant l'intérieur avec la pulpe du fruit balanite.

armée nombreuse et d'ânes pesamment chargés, font des affaires importantes et jettent sur la place les esclaves par centaines.

La plupart des gros marchands ont des associés ou des agents à poste fixe dans les grandes zèribas. Presque toujours ces agents sont des fakis, c'est-à-dire des prêtres, qui regardent la traite des nègres comme un accessoire ordinaire de leurs attributions; il est de fait qu'au Soudan ils sont tous plus ou moins souillés par cet odieux commerce. Ce que d'ailleurs on leur voit faire dans les grandes villes, à Khartoum, par exemple, où l'on a mille occasions d'observer leur conduite, est réellement incroyable. Les pauvres sont brocanteurs, boutiquiers, fabricants d'amulettes, charlatans, maîtres d'école, entremetteurs de mariages. Les riches ont des colléges et des tavernes, qu'il font tenir par des salariés. Dans les uns on apprend la lettre des commandements du Prophète, dans les autres on pratique largement le culte de Vénus. Ces industriels n'en sont pas moins vénérés, et leur réputation d'hommes pieux leur survit fréquemment. On les enterre dans les endroits publics, et la place où ils reposent est marquée d'une bannière blanche qui indique un terrain consacré.

Un dernier mot pour les montrer dans tout leur jour : le Coran d'une main, le couteau à eunuque de l'autre [1], ils vont de zèriba en zèriba, menant, dans toute la force du terme, ce que nos dévots appellent une vie de prière, ne disant pas une parole sans invoquer Allah et son Prophète et associant à leurs pratiques religieuses les infamies les plus révoltantes, les cruautés les plus atroces. Je n'ai jamais vu d'esclaves plus à plaindre que les leurs; ce qui n'empêche pas les saints personnages de choisir pour ces malheureux, achetés à vil prix comme des objets volés, les noms les plus édifiants : *Allagâbo*, par exemple, (présent d'Allah ou Dieudonné !), blasphème horrible dont ils accompagnent des traitements que le dernier de nos balayeurs n'infligerait pas à un chien. Dans un de leurs convois se trouvait un pauvre Mittou, ayant à peine la force de se soutenir et de traîner la fourche qui le tenait à la gorge. Un matin que j'allais à mon potager, ce qui m'obligeait à passer devant les huttes des susdits personnages, je fus arrêté par des clameurs

1. Les fakis du Darfour sont peut-être maintenant les seuls praticiens qui continuent à castrer les enfants; les eunuques deviennent de plus en plus rares

qui me détournèrent, et vis une scène que ma plume ne retrace qu'en frémissant. Le pauvre Mittou, près d'expirer, était traîné hors d'une case, et on le fouillait pour voir si oui ou non il était mort; les raies blanches qui marbraient sa peau flétrie témoignaient de son supplice; les clameurs étaient les imprécations de ses pieux bourreaux : « Le chien maudit vit encore! Ce païen ne mourra pas! » et les enfants de leur suite — « cet âge est sans pitié » — jouaient à la boule avec ce corps tordu par la suprême agonie. Toute créature humaine, à défaut de cœur, eût été remplie d'épouvante par ces yeux horriblement convulsés : loin d'être émus, les fakis me répondaient que c'était une feinte, et que ce misérable n'attendait, pour s'enfuir, que le moment où on ne l'observerait pas. Néanmoins, son aspect démentant leurs paroles, l'agonisant fut traîné dans les bois, où je retrouvai son cadavre. Telle est l'histoire du crâne qui, dans ma collection, porte le n° 36; tels sont les actes perpétrés en face de la mort par ces hommes qui se posent comme les piliers de la foi, les modèles des Croyants! Et dans leur candeur, nos missionnaires, les plus honnêtes gens du monde, sont dupes de la piété de ces gredins; ils les mettent à leur niveau et discutent avec eux sur le dogme, alors que la question est de pure moralité; l'histoire du mahométisme n'est partout que celle du mal.

Mais revenons à la traite. Malgré l'ardeur qu'y apportent ceux qui s'en occupent, il ne faut par croire que le petit commerce d'esclaves soit toujours lucratif. Les Ghellabas de la classe inférieure sont exposés à de nombreux mécomptes : si leur bœuf ou leur âne vient à mourir en chemin, il leur faut céder leurs marchandises à n'importe quel prix. Souvent leurs esclaves prennent la fuite, emportant les vivres dont ils sont chargés; et la famine s'ajoute à la perte des fugitifs. Leurs fatigues sont extrêmes, leurs privations excessives, leurs profits incertains. Je leur ai demandé maintes fois comment ils pouvaient quitter leur pays natal, leurs relations, changer leurs habitudes, accepter des maux de toute espèce sur une terre étrangère, pour faire un commerce qui ne les mettait que rarement à l'abri du besoin. Leur réponse a toujours été la même : « Nous voulons avoir des *grouches* (des piastres) : pourquoi resterions-nous dans notre pays?

— Pour vous y créer des moyens d'existence. Ne pourriez-vous pas, demandais-je à mon tour, y cultiver du grain, y élever du bétail?

— Non, répondaient-ils : là-bas le gouvernement nous épuise, et le grain ne donne pas d'argent. »

Le gouvernement n'est pas aussi avide qu'ils le prétendent. Le fait est qu'ils sont paresseux, que le travail leur répugne, et qu'ils n'ont pas de quoi payer l'impôt dont le chiffre, après tout, n'est guère plus élevé chez eux qu'en Égypte. Dans l'état de choses actuel, rien ne peut s'obtenir de ces brocanteurs de chair vive; espérer que, d'eux-mêmes, ils renonceront à leur odieux trafic, c'est attendre des melons du pays des Esquimaux.

Il faut avouer qu'au Soudan égyptien le commerce légitime n'offre aucune ressource. Les hommes vivent là comme des animaux, sans besoin et sans désir, ne faisant aucune dépense, n'ayant d'autre bonheur que de thésauriser. De luxe, de *confort* domestique, même dans les étroites limites de la vie orientale, ils n'ont pas la moindre notion. Tout le service, tout le travail indispensable est, en outre, fait par les esclaves. Dès lors pas de demande, pas de salaires, pas de capital circulant, pas de gages : d'où il suit que les pauvres n'ont pas de moyen d'existence. L'esclave devient le seul article à fournir, et la traite s'alimente de cette double nécessité de la vie des pauvres et de celle des riches; l'esclavage se perpétue ainsi de lui-même.

Un adoucissement aux misères des petits Ghellabas est l'hospitalité qu'ils reçoivent dans les comptoirs nubiens. Outre les soldats des différentes compagnies, le gouverneur du poste, les agents, les commis, les gardes-magasins et autres employés, ils trouvent là un grand nombre de compatriotes et de coreligionnaires qui vivent aux dépens des indigènes et qui, bourdons fainéants, se montrent prodigues des fruits du travail des autres. Cette foule de parasites, gibier de potence, est formée de convicts évadés et de criminels fuyant la justice; canaille qui suffirait à occuper dix régiments, si l'État les envoyait dans le pays.

Ici, de même qu'au Soudan égyptien, les frais de voyage n'existent pas. Chaque arrivant est pourvu de kisséré et de melach, et ses gens et son âne reçoivent assez de grain pour ne pas mourir. Les Ghellabas trouvent donc partout le boire et le manger, la table et le couvert; rien ne les presse : ils peuvent séjourner autant qu'ils veulent. Profitant de ces avantages, ils parcourent le pays en se dirigeant vers l'est, vont jusqu'au Rhol et au Dyémite, puis se retrouvent chez Zibêr avant le début de la saison pluvieuse, y reforment leurs caravanes, et reprennent la route du Kordofan.



Marchands d'esclaves du Kordofan.

Ceux qui font le commerce d'esclaves dans cette contrée, soit en leur propre nom, soit comme intermédiaires, peuvent se diviser en trois catégories :

Les petits marchands ambulants qui ne possèdent qu'un bœuf ou un âne, et qui, arrivés au mois de janvier, s'en vont en mars ou en avril ;

Les agents ou associés des gros traitants du Darfour et du Kordofan ; agents fixés dans les zèribas, presque toujours en qualité de fakis ;

Enfin, les grands marchands établis dans les dems de l'ouest, où ils vivent sur leurs propres domaines. Ces derniers sont les seuls qui fassent campagne hors de la province. Presque tous dirigent leurs courses vers les états de Mofiô, le puissant chef niam-niam. Ils sont accompagnés, dans ces expéditions, d'une force imposante qu'ils recrutent parmi l'élite de leurs esclaves.

A l'opposé des traitants d'ivoire, qui se gardent bien de donner des fusils aux chefs des cantons où ils trafiquent, les Ghellabas ont fourni à Mofiô une assez grande quantité d'armes à feu pour que celui-ci ait maintenant un corps de trois cents fusiliers, corps redoutable qui menace sérieusement les gens de Khartoum dont les bandes effleureraient le territoire dudit prince.

Mofiô possède un stock de bétail humain qui paraît être inépuisable. Chaque année il sort de ses États des milliers de captifs qu'il se procure chez les tribus qu'il a soumises[1], ou par des razzias chez les peuplades voisines.

A l'égard du prix des esclaves, je n'ai pas d'autres renseignements que ceux que j'ai recueillis moi-même dans les zèribas, c'est-à-dire ce que j'ai vu payer dans ces comptoirs les gens qu'on y vendait.

Nous avons dit que les articles d'échange sont principalement le cuivre et la cotonnade ; cette dernière, d'une valeur très-variable, est toujours réduite à celle du cuivre. Or, en 1871, un jeune esclave de la catégorie des *sittahsis* (littéralement haut de six palmes), fille ou garçon de huit à dix ans, valait trente rottolis de cuivre chez Zibêr, et vingt-cinq chez les Bongos et chez les Diours[2] ; ce qui, d'après la valeur du métal à Khartoum, portait

1. Ces tribus sont de la même race que les Schrés, les Ndouggous, les Fakkérehs, les Baddôs, les Tabbos, etc.

2. Le rottoli pèse quatre cent cinquante grammes ; mais dans cette contrée le poids en est purement nominal ; et les trente rottolis en question n'en représentaient réellement que dix-huit du poids égyptien.

le prix moyen de l'enfant à sept thalaris et demi (trente-neuf francs trente-cinq).

Les jolies *nadifs*[1] ou jeunes filles se payaient le double, parfois même le triple. Il est fort rare d'ailleurs qu'elles soit exportées, la demande étant considérable dans le pays.

Les femmes adultes, laides, mais vigoureuses, sont un peu moins chères que les nadifs. Les vieilles n'avaient aucune valeur et se donnaient pour une bagatelle.

Quant aux hommes faits, les marchands en tiennent fort peu. Ils sont d'un transport difficile; en outre ils se vendent mal, n'étant pas commodes à diriger.

Par suite de l'énorme quantité d'étoffe qui, pendant l'hiver de 1871, se trouvait sur la place en raison de l'affluence des Ghellabas, les esclaves avaient acquis une valeur considérable et atteignaient des prix qui arrivaient au double de ceux de l'année précédente. Beaucoup de Sittahsis, par exemple, étaient payés jusqu'à six pièces de *damour*, cotonnade de sorte ordinaire. La pièce était de vingt-quatre yards (vingt-deux mètres et valait deux thalaris prise à Khartoum.

Comme objets d'échange, les armes à feu étaient presque aussi estimées que le calicot et donnaient plus de bénéfice. Pour un fusil à deux coups, fusil commun de France ou de Belgique, on pouvait avoir deux ou trois Sitthasis; et quand le fusil avait quelque dorure, il représentait jusqu'à cinq de ces négrillons.

Rendu à Khartoum, l'esclave valait au minimum six fois le prix d'achat; valeur qu'allaient faire augmenter les mesures établies contre la traite par le gouvernement local. En attendant, lors de mon passage, époque où le marché était encore assez libre, le taux le moins élevé était de quarante dollars; et pour ce chiffre là on n'avait que de vieilles servantes.

Ce n'est pas seulement d'après l'âge et l'apparence du sujet que le prix diffère, mais encore selon la race à laquelle appartient le vendu. Parmi les esclaves provenant du Bahr-el-Ghazal, les Bongos, gens laborieux, dociles et fidèles, qui se dressent aisément, et dont l'extérieur est agréable, sont les plus appréciés. Les Niams-Niams, surtout les jeunes filles, se vendent, il est vrai, beaucoup plus cher, mais ils sont tellement rares que leur prix n'a pas de tarif.

Les Mittous, qui sont laids, décharnés, incapables de suppor-

1. *Nadif* signifie qui est *propre*, qui est *pur*.

ter la fatigue, même de se livrer à aucun travail suivi, ont naturellement peu de valeur. Les Baboûkres en auraient davantage, n'était leur esprit d'indépendance. Ni le bien-être ni les bons traitements n'étouffent chez eux l'amour de la liberté ; ils cherchent toujours à s'enfuir et ne peuvent être retenus que par la force. Le portrait de la gravure ci-jointe est celui d'une femme de cette peuplade. Elle est attachée par un énorme licou ; à son air triste et abattu, on voit combien la malheureuse trouve sa



Esclave baboûkre.

condition misérable. Les Loubas et les Abakas ont la même nature indépendante. Quant aux Dinkas, ils passent pour être maladroits et intraitables ; les femmes seulement, en raison de leurs talents culinaires, sont d'un placement facile chez les Nubiens, comme esclaves domestiques.

Rien que dans les zèribas du pays que j'ai visité, la demande suffirait pour entretenir l'odieux commerce et pour le rendre prospère. Les musulmans établis dans la province forment une partie considérable de la population ; même dans l'ouest, chez les Krédis, les Sehrés, les Golos, par exemple, ils sont plus nom-

breux que les indigènes. Or, en moyenne, chacun d'eux possède trois esclaves; ce qui, au bas mot, donne un total de cinquante à soixante mille.

Les esclaves domestiques ne doivent pas être confondus avec ceux qu'on destine à la vente, et peuvent se diviser en quatre classes :

Les enfants mâles de sept à dix ans, qui portent les fusils et les munitions. Chaque Nubien a au moins un de ces petits servants d'armes. Plus tard ces enfants passent dans la catégorie suivante.

Celle-ci comprend les indigènes, élevés en majeure partie dans les établissements, et qui sous les noms de Farouks, Narakiks ou Basinghirs, forment une espèce de nizzam dont la mission est d'accompagner et de seconder la troupe nubienne. Dans toutes les zèribas, cette garde-noire constitue près de la moitié de la force armée; et c'est à elle qu'en temps de guerre incombe le rôle principal.

Ce sont les Farouks qui battent le pays à la recherche du grain, qui réunissent les porteurs, maintiennent l'ordre dans les rangs, surveillent les prisonniers, soutiennent le choc de l'ennemi, et qui, partout, font la plus rude besogne.

Les esclaves militaires sont propriétaires de fermes situées dans le cercle des zèribas; ils ont femmes et enfants; et, parmi eux, les anciens possèdent à leur tour de petits esclaves auxquels ils font porter leurs armes.

A chaque expédition dans le pays des Niams-Niams, cette catégorie d'esclaves s'augmente d'un grand nombre de jeunes indigènes. Pour avoir une tunique et un fusil, une nourriture régulière, qu'ils trouveront dans les zèribas et que ne leur offrent pas leurs solitudes, ces jeunes gens se donnent aux Nubiens et les suivent. La promesse de ces avantages suffit pour les attirer en foule. J'ai reçu moi-même, dans toute la partie de leur territoire que j'ai visitée, des propositions de jeunes volontaires qui demandaient à se joindre à notre bande. Je cite le fait pour montrer combien il serait facile au gouvernement égyptien de recruter chez les Niams-Niams autant de soldats qu'il voudrait, et sans pression d'aucune sorte. Des régiments entiers d'excellentes troupes indigènes seraient formées là en quelques jours.

La troisième catégorie d'esclaves est composée des femmes de service que l'on trouve dans toutes les cases. Si l'homme en a plusieurs, l'une d'elles est promue à la dignité de favorite; les

autres s'occupent des travaux du ménage. Ces femmes passent de main en main, ainsi que des pièces de monnaie : cause première et féconde de la propagation des maladies abominables qui, depuis l'arrivée des gens de Khartoum, désolent les territoires des zèribas.

Suivant l'usage des contrées musulmanes du Soudan, l'enfant né d'une esclave et du maître est considéré comme légitime, et sa mère reçoit le titre d'épouse.

Chez tous ces Nubiens, l'esclave est l'objet d'une préoccupation constante ; on en a la preuve dans leurs entretiens journaliers, causeries ou disputes. Si une querelle vient à se produire, il est à peu près sûr qu'une esclave en est le motif ; c'est le prix qui n'a pas été payé, ou la femme elle-même qui, enlevée par celui-ci, est réclamée par tel autre. Un tumulte fait explosion, il est accompagné de ce refrain : « Une esclave s'est enfuie ! » Les *koumarah olloroh!* des Bongos, les *ollomollô! ollomollô* ! retentissent de toutes parts, et la chasse commence. J'ai été cent fois réveillé le matin par ces clameurs. L'une des grandes occupations des habitants d'une zèriba, et de leurs nègres, est la recherche des fugitives. Souvent la faim oblige l'évadée à se jeter dans un autre établissement; elle y est considérée comme de bonne prise, et gardée ou vendue à un Ghellaba. Plus tard, si le propriétaire réclame son bien, il en résultera un violent conflit. Les femmes sont une cause permanente de disputes, sans parler des scènes qui leur sont faites à tout propos ; que l'une d'elles s'éloigne un instant sans la permission du maître, et celui-ci — défiance, jalousie ou caprice — entre en fureur.

Les soldats pauvres n'en ont qu'une ; c'est alors une bonne à tout faire. Elle va chercher l'eau (souvent à de grandes distances) dans une énorme cruche qu'elle porte sur la tête ; elle blanchit les vêtements, quand il y en a, réduit le grain en farine, fait la bouillie, pétrit le kisseré, le met sur le doka, et prépare le *melach*, affreux brouet composé d'eau, d'huile de sésame, ou de grains de sésame concassés, de calices de bamia, de feuilles de corchorus, auxquels s'ajoute une forte dose de poivre de Cayenne et de sel de soude. Non-seulement l'esclave en question fait tous les travaux domestiques, au dedans et au dehors, mais elle tient lieu de bête de somme, va dans la forêt et en revient chargée de bois, ou, si l'on est en route, porte le butin du maître.

Chez les hauts personnages, gouverneurs et agents, la maison

est pleine de serviteurs et le travail se divise : il y a une femme pour chaque espèce de besogne, ainsi qu'un enfant pour chacune des armes ; si le maître voyage, l'un porte un fusil, l'autre un sabre, celui-ci un pistolet, etc. On peut, d'après cela, se faire une idée de la foule qui accompagne les Nubiens dans leurs expéditions. Les deux cents soldats qui vinrent avec nous chez les Niams-Niams étaient suivis de trois cents esclaves, femmes et enfants. La longueur de la file n'en était pas seulement accrue d'une manière démesurée ; le cliquetis des ustensiles de cuisine, les chocs, les disputes, les cris aigus, jetaient dans la marche un désordre allant jusqu'à la confusion, et qui augmentait la difficulté, déjà si grande, de faire traverser à une pareille suite bois et marais.

La mouture à bras, toujours en usage chez les musulmans de cette partie de l'Afrique, où elle s'exécute au moyen de deux pierres d'inégale dimension : une petite, manœuvrée à la main, et une meule fixe appelée *mourhaga*, contribue plus que tout d'abord on ne pourrait le croire à maintenir l'énorme demande d'esclaves femelles. Cette méthode primitive est d'une telle lenteur, qu'en une journée de pénible travail une femme ne peut broyer de grain que pour cinq ou six bouches.

On ne saurait dire la somme de souffrances qui résulte de ce labeur quotidien, si cruellement imposé. La scène que représente la gravure ci-contre s'offrait journellement à mes regards. Une femme, récemment capturée, est condamnée au travail du mourhaga. Réduite à l'état de brute, cette femme porte au cou une pièce de bois solidement attachée ; et afin que ce joug ne gêne point ses mouvements, il est soutenu par le jeune garçon qui est placé auprès d'elle avec mission de la surveiller sans cesse.

Même à Khartoum, où il existe un moulin mis en œuvre par des bœufs, moulin que le gouvernement a fait établir pour l'approvisionnement de ses troupes, et dont les particuliers peuvent se servir pour un prix très-minime, dans toutes les maisons le doura est broyé sur la pierre : pas un indigène ne profite de la facilité qui lui est offerte. Tant que cette dépense de force humaine ne sera pas supprimée par l'introduction des moulins mécaniques, et par un impôt frappé sur les mourhagas, il ne faut pas s'attendre à voir diminuer le nombre des esclaves femelles. Cet exemple suffit pour montrer avec quelle persévérance, et par quels moyens de détail, on devra travailler à l'abolition de

esclavage dans les provinces du Soudan. Nulle part une ancienne institution ne peut disparaître avant qu'on y ait suppléé par une institution nouvelle qui la remplace avec avantage.

La quatrième catégorie se compose des esclaves des deux sexes dont le travail est exclusivement agricole. Seuls les chefs des zèribas, les employés, les fakis, les Ghellabas résidents, et les interprètes (généralement des naturels, élevés à Khartoum), possèdent des fermes et des troupeaux de bêtes bovines. Les petites gens n'ont qu'un jardin, et se contentent d'un petit nombre de chèvres et de volailles. Parmi les femmes, les vieilles qui ne semblent pas être capables de faire autre chose sont employées dans les champs : elles ont toujours assez de force pour arracher les mauvaises herbes. A l'époque de la moisson, les Farouks leur viennent en aide.



Esclave au travail.

La corvée, appliquée à l'agriculture, n'existe pas pour les in-

digènes; elle serait cependant moins nuisible au pays que l'arbitraire, avec lequel, sous prétexte de punir le vol, la désertion ou la mauvaise foi, on saisit les enfants dans les villages pour les vendre aux Ghellabas. Placés en dehors de tout contrôle par suite de l'éloignement des chefs des maisons de commerce, qui, pour la plupart, habitent Khartoum, et ne se montrent guère plus soucieux de leurs propres intérêts que de ceux de la contrée, les gouverneurs des zèribas jouissent d'une entière indépendance. Beaucoup d'entre eux sont des esclaves élevés sous l'œil du maître, et qu'on envoie diriger les établissements, de tels postes ne pouvant être confiés qu'à des gens dont on est sûr. Il est très-facile à ces délégués de s'entendre avec les soldats et les commis qu'ils ont sous leurs ordres, et d'agir au grand dommage de la maison qu'ils représentent. Rien ne les empêche de vendre tous les nègres du territoire, de convertir en cuivre le prix de la cession, et d'aller vivre tranquillement au Darfour, qui est un lieu d'asile pour beaucoup de malfaiteurs des provinces égyptiennes[1]. On peut toutefois compter sur eux jusqu'à un certain point; mais il n'en est plus de même pour les agents des succursales. Nommés d'ordinaire pour un temps assez court, ceux-ci ont bien moins d'intérêt à la prospérité commerciale du maître que les esclaves en chef; et la distance qui sépare souvent les petites zèribas du grand comptoir ne permet pas de les surveiller.

Les traitants qui parcourent le pays le savent bien, et recherchent de préférence ces petits endroits où ils trouvent d'abondantes provisions de garçonnets et de fillettes, que l'agent leur vend sans scrupule, oubliant, qu'en leur qualité de vassaux, ces enfants font partie du domaine, dont eux, vekils, sont les *gerants*.

Après les considérations précédentes il ne sera pas sans *inté-*

1. Depuis l'époque où ces lignes furent écrites, le Darfour a été annexé aux États du khédive, et la police peut maintenant y poursuivre les malfaiteurs. Cette conquête n'est pas seulement avantageuse pour l'Égypte, elle l'est surtout pour la science. Le Dr Schweinfurth, qui, à la fin de 1874, a été nommé directeur des collections au Caire, nous écrivait de cette ville, le 5 février dernier :

« L'annexion du Darfour, pour laquelle j'ai souvent plaidé, ouvre de larges horizons. Le Dr Nachtigall, vous l'avez appris, nous arrive de cette contrée après avoir traversé toute la région qui s'étend du lac Tchad au Nil. Depuis Browne, qui y fut si menacé il y a quatre-vingt-cinq ans, c'est le seul Européen sorti vivant de cette province, où le Dr Cuny a trouvé une mort prématurée. Nachtigall nous apprend que le Darfour n'a pas moins de quatre millions d'âmes. L'état-major égyptien y a déjà envoyé deux expéditions savantes, si bien qu'avant longtemps ces lieux seront au nombre des mieux connus de l'Afrique. » (*Note du traducteur.*)

rêt de connaître le nombre des étrangers et de leurs esclaves que renferment les établissements, et de le comparer à celui des indigènes. Le tableau suivant a pour base des calculs faits avec soin, et dont les résultats sont exprimés en chiffres ronds, plus de détails à cet égard ne pouvant trouver place dans ce chapitre.

POPULATION DU TERRITOIRE DES ZÈRIBAS KHARTOUMIENNES SITUÉES DANS LA PROVINCE DU BAHR-EL-GHAZAL.

Consommateurs :

Soldats nubiens recrutés à Khartoum : natifs du Dongola, du Sennaar, du Kordofan, auxquels s'ajoutent des Cheighiehs et des Bédouins de différentes tribus	5 000
Troupes noires esclaves (farouks)	5 000
Commensaux des Nubiens : Soudaniens fainéants qui ne viennent dans les zèribas que pour y vivre à peu de frais	1 000
Ghellabas établis dans le Dar-Fertite, employés des établissements, fakis et autres	2 000
Esclaves domestiques appartenant aux colons musulmans	40 000
TOTAL	53 000

Producteurs :

Bongos	100 000
Mittous (y compris les Loubas, les Madis, etc.)	30 000
Diours	10 000
Golos	6 000
Sehrés	4 000
Krédis	20 000
Petits groupes d'indigènes établis dans le voisinage des zèribas, sur les terres qui appartiennent à celles-ci : Dembos, Bimberris, Mangas et autres	20 000
TOTAL	190 000

Mais, en surplus des captifs destinés à entretenir l'énorme dilapidation de force humaine qui se fait dans les établissements, il y a les esclaves du commerce, simple marchandise enlevée chaque année des pays du Haut-Nil, dans le seul but d'en tirer profit.

Pour bien comprendre la part importante que le territoire du

1. Le nombre total des soldats qu'entretiennent, dans le Bahr-el-Ghazal, les douze grandes maisons de commerce de Khartoum, s'élève à onze mille. Je ne donne ici que les chiffres les plus bas de tous ceux que j'ai recueillis et qui sont au-dessous des chiffres réels.

Ghazal prend à la traite de l'homme dans cette partie de l'Afrique, jetons un coup d'œil sur les lieux où l'horrible négoce se pourvoit de chair humaine. Ces approvisionnements, sans cesse renouvelés, s'écoulent vers le nord par trois routes principales, pour satisfaire au luxe insatiable de l'Égypte, de l'Arabie, de la Perse et de la Turquie d'Asie.

On a estimé à vingt-cinq mille têtes le chiffre annuel de la traite de l'homme dans cette région ; il est facile de démontrer que ce chiffre est bien au-dessous de la réalité. Les trois lignes du commerce d'esclaves dans les pays nilotiques, étendue qui comprend tout le nord-est africain, sont la grande voie du fleuve, celle de la mer Rouge, et les routes des caravanes qui traversent le désert à l'ouest du Nil, pour aboutir à Sioute ou près du Caire. Ces dernières routes sont tellement peu connues que, en 1871, un convoi de deux mille esclaves étant arrivé de l'Ouadaï dans les environs de Giseh, où il se dispersa aussi mystérieusement qu'il était venu, y causa une surprise extrême. Or ces routes ignorées sont beaucoup plus suivies que les deux autres; et, comme elles échappent à toute surveillance, elles le seront chaque jour davantage. Il est bien plus difficile d'inspecter le désert que l'Océan, surtout dans les environs d'un fleuve, où les caravanes peuvent s'approvisionner d'eau pour une longue suite de jours. Un contrôle analogue à celui des croisières maritimes qui surveillent les côtes n'a pas encore été institué au long du pays qui se déploie au couchant de la vallée du Nil, et dont les bords sont comme les rives d'une mer inexplorée.

Sept territoires, dans la région qui nous occupe, fournissent les éléments de l'odieux commerce.

1° Le pays des Gallas, au sud de l'Abyssinie, entre le troisième et le huitième degré de latitude nord. Ses produits, à la fois nombreux et très-estimés, prennent trois routes différentes : celle de Choa à Zéïla; celle de Godyam à Souakine par Matamma, ou de ce dernier point à Massahoua, petite place de la côte peu surveillée. Enfin les Gallas partent du Fazogl pour le Sennaar, dont le plus grand marché n'est pas à Khartoum, mais à Moussalémia, situé en amont de cette capitale. D'après le rapport des Abyssiniens chargés de percevoir la taxe, le nombre des esclaves vendus au seul marché de Matamma (Gallabat) en 1865 a été de dix-huit mille.

2° Le pays d'entre les deux Nils, pays où les captures se font parmi les Dinkas et les Bertas, mais en petit nombre.

3° Le district des Agahous (placé au cœur de l'Abyssinie, entre le Tigré et l'Amhara), ainsi que la frontière nord-ouest des Hautes-Terres abyssines, où, par suite de la désorganisation du pays, un certain nombre d'habitants deviennent la proie des ravisseurs et sont expédiés à Djedda.

4° Le Haut-Nil Blanc, comprenant le bord des lacs, province aujourd'hui fermée à la traite par Baker, mais dont l'exploitation, dans les années les plus fructueuses, n'excédait pas mille têtes.

5° Le Haut-Ghazal, qui fournit principalement des Bongos, des Mittous et des Bakoûkres, et d'un produit officiel encore moins considérable. Le mechra n'a jamais reçu annuellement plus de vingt negghers; et il est extrêmement rare que, à leur retour, ces bateaux portent chacun plus de vingt ou trente esclaves[1], de telle sorte qu'il n'est jamais arrivé à Khartoum, par le Ghazal, plus de cinq ou six cents captifs.

Ces données, d'une exactitude positive, démontrent que, même avant l'expédition de Baker, le chiffre des esclaves convoyés par le Nil était fort insignifiant, relativement à celui des bandes expédiées par caravane. Depuis longtemps déjà le transport des captifs était défendu sur le fleuve; et les arrivages auraient été supprimés de ce chef, si les fonctionnaires chargés d'appliquer la loi ne s'étaient pas fait un revenu de la prohibition, en permettant de l'enfreindre moyennant un pot de vin de deux à cinq dollars par tête de nègre. Cette taxe privée, jointe au danger de confiscation qui menaçait le marchand à son arrivée à Khartoum, faisait abandonner la route du Nil. L'honneur en revenait au gouvernement. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche, avaient des consuls à Khartoum, un Copte y représentait même les intérêts des États-Unis; et il était facile aux fonctionnaires égyptiens d'éblouir le monde de leur zèle pour la répression de la traite, zèle d'autant plus ardent que chaque saisie leur donnait la cargaison du bateau ; car les esclaves n'étaient jamais rapatriés : les mâles adultes faisaient des soldats; les femmes et les enfants se partageaient entre les employés du gouvernement et les gens de la garnison.

6° Le sixième territoire, source principale de l'affreux commerce dans ces parages, se compose, ainsi que nous l'avons déjà vu, des

1. Ces esclaves sont emmenés par les soldats des marchands d'ivoire qui rentrent chez eux, et auxquels ils ont été donnés comme paiement et comme gratification.

pays nègres qui sont au midi du Darfour, et que l'on désigne sous le nom de Dar-Fertite. Depuis quarante ans et plus, les Krédis, gens de cette contrée, fournissent annuellement aux Ghellabas de douze à quinze mille âmes : et ce n'est pas là le chiffre le plus haut de l'importation : la grande masse vient des territoires niams-niams de l'ouest, où le puissant Mofiô, qui demeure par 7° de latitude nord et 26° de longitude orientale, fait pour son propre compte, chez les tribus voisines de race étrangère, une énorme quantité de captifs que viennent lui acheter les Ghellabas, et qui avec les Krédis sont conduits en Égypte par Abou-Haraz. D'autres routes vont directement au Darfour, où se forment des caravanes qui partent deux fois l'an pour se rendre à Sioute.

Les plus fréquentées des voies nombreuses qui traversent le Kordofan, et qui le relient aux grands marchés du commerce d'esclaves, se rejoignent à Abou-Haraz, d'où elles se rendent :

A El-Obêd, près de Khartoum ;

A Moussalémia, par le Sennaar, directement à l'est.

A Dongola, par El-Safi, à travers les steppes des Béyoudas ;

A Berber, en longeant le Nil, soit pour profiter des routes du grand désert de Nubie, soit pour se rendre plus tard à l'est de la mer Rouge. Tous ces chemins sont associés pour moi au vivant souvenir des caravanes d'esclaves, que j'ai tant de fois rencontrées.

7° Enfin, une dernière source de la traite, et non pas la moins abondante, se trouve dans les hautes terres situées au sud du Kordofan. Les nègres de cette région montagneuse, connus sous le nom générique de Noubas[1], sont très-recherchés en raison de leur beauté, de leur intelligence et de leur adresse.

Ce fut chez eux qu'après la conquête sanglante du Kordofan la chasse à l'esclave fut autorisée par Méhémet-Ali, qui non-seulement l'encouragea, mais en fit une source légale de revenus pour le trésor. D'une partie des capturés il forma des régiments noirs, avec lesquels il subjugua le Soudan insalubre ; de l'autre part, il paya ses officiers et ses fonctionnaires[2].

1. Cette appellation ne doit pas être confondue avec celle de Nubiens, mot que les Anciens nous ont laissé, et qui, de même que celui d'Égyptiens, désignait autrefois des gens auxquels ceux qui habitent maintenant la vallée du Nil sont tout à fait étrangers.

2. Ceux qui voudraient avoir plus de détails à ce sujet les trouveront dans le livre de Palme, témoin oculaire de cette incroyable capture d'esclaves : *Travels in Kordofan*, Londres, 1844.

Le gouvernement égyptien, ayant enseigné à ses sujets la razzia humaine, a maintenant, à l'égard de la suppression de la traite, des devoirs d'autant plus grands à remplir qu'il a de plus grandes fautes à réparer; tâche dont le présent khédive poursuit l'accomplissement avec un zèle digne d'éloges.

L'esclavage, et partant le commerce de l'homme, sont aussi vieux que le monde; il n'est pas une page de l'histoire qui n'en porte les traces, pas un peuple, pas un climat, qui ne l'ait subi. Les religions — un regard impartial jeté sur le passé le met hors de doute — les religions n'ont rien fait, ou ont fait peu de chose pour la cause de l'humanité, qui n'a dû compter que sur elle-même pour se faire reconnaître. Il nous paraît aujourd'hui que l'esclavage est incompatible avec la doctrine chrétienne; l'histoire nous apprend le contraire. Au huitième siècle, sous les papes les plus orthodoxes, des marchés à esclaves existaient non-seulement en Italie, mais à Rome; et la traite, qui s'y faisait librement, y était florissante. Les plus anciens Pères de l'Église ne semblent pas avoir pressenti qu'il y eût dans la possession et dans la vente de l'homme quelque chose d'injuste. Si le christianisme enseigne la fraternité et l'amour du prochain, d'autre part il commande l'humilité et la résignation, fait un devoir d'obéir, et impose la reconnaissance du droit fondé sur la violence. La lumière qui se leva sur la Galilée émanait de si haut, qu'il lui a fallu dix-huit siècles pour arriver jusqu'à nous; et ce n'est que de nos jours qu'elle apparaît pour la première fois dans sa pureté.

Nulle part au monde le rapt et la vente de l'homme n'ont été plus largement exercés qu'en Afrique. Les premiers navigateurs qui suivirent les côtes de ce pays des noirs y trouvèrent partout la chasse à l'esclave organisée, et un important commerce établi sur cette base, commerce qui s'étendait profondément dans l'intérieur. On fut bientôt frappé de l'avantage qu'on pouvait tirer du travail servile pour la culture des précieux produits de l'Orient; et la semence d'une seule plante, la fève du café, eut ce double effet d'unir des contrées lointaines et de jeter dans l'esclavage une grande partie de l'humanité, rendant ainsi les chrétiens promoteurs et patrons de l'exécrable trafic. C'est pourquoi il était dans l'ordre naturel des choses que les efforts des philanthrophes, pour l'abolition de l'esclavage, partissent de l'Occident. L'histoire atteindra, de sa main vengeresse, les Orientaux qui ferment les yeux à la lumière.

La moitié de l'œuvre est achevée. Deux grandes nations ont fait la besogne : l'Angleterre en théorie, l'Amérique du Nord en pratique. Pendant de longues années, les vaisseaux de la Grande-Bretagne ont croisé devant la côte africaine pour arrêter l'exportation des noirs : beaucoup de frais et peu de résultats. Toutefois le chemin était ouvert à l'idée de Wilberforce, qui devait y entraîner tous les peuples. Puis éclata la guerre américaine ; et, si réel et si grand que fût le service rendu par l'Angleterre à la cause de l'humanité, plus grand et plus glorieux fut celui que, de l'autre côté de l'Atlantique, rendit à la même cause cette lutte sanglante.

Dans tout l'hémisphère occidental, le nègre est maintenant un homme libre. Sur la côte de Guinée, où elle est à peine semée depuis dix ans, déjà la liberté donne ses fruits. La traite qui, au milieu du siècle dernier, enlevait de ce rivage cent mille esclaves, n'existe plus, et des villes enrichies par un commerce licite animent ces ports où ne s'arrêtaient que des négriers. En 1871, le trafic des possessions anglaises, sur cette côte, s'élevait à deux millions cinq cent-cinquante-six mille livres sterling ; il peut aujourd'hui s'évaluer à trois millions de livres (soixante-quinze millions de francs). C'est à l'heureuse issue de la guerre d'Amérique que l'on doit ce résultat non moins rapide que fructueux.

Toutefois l'œuvre n'est qu'à moitié faite. Elle s'achèvera un jour, cela est certain : le triomphe du droit ne fait aucun doute ; mais la tâche est lourde ; personne n'en connaît mieux la difficulté que celui qui a vu la traite de l'homme au point même où elle a sa source.

L'Égypte, la plus vieille, la plus féconde des terres historiques, a là une grande mission à remplir : mais qu'espérer de l'islamisme? Avec lui pas d'alliance possible ; de lui, nul secours à attendre ; il n'y a qu'une voix à cet égard.

« Pour ouvrir la voie du Seigneur, dit le Coran, tuez tous ceux qui voudraient vous tuer.... Tuez-les en quelque endroit que vous les rencontriez ; chassez-les d'où ils voudraient vous chasser ; car la tentation de l'idolâtrie est pire que de donner la mort. »

Fils du désert, l'islam fait un désert de tous les lieux où il pénètre, détruit chez l'homme tout sentiment fécond. Des îles de la Sonde au Maroc, tous les peuples qui ont subi son influence se sont figés en une masse homogène, d'où a disparu tout caractère de nationalité ou de race.

Il n'est pas vrai que l'islam soit susceptible de progrès; l'en croire capable, c'est une illusion puisée dans les livres. Rien n'annonce son déclin : ses nations sont à l'état d'enfance perpétuelle; elles ressemblent à ces plantes endormies dans les sables, et qu'une ondée fait surgir; suscitées par une cause éphémère, elles se lèvent un jour; puis, au contact du souffle fatal, fleurs et fruits se dessèchent; et tout se replonge dans le sommeil.

Mais n'est-il pas possible que les musulmans arrivent à la civilisation en embrassant le christianisme? Demandez à un Européen qui habite l'Égypte si les gens du pays pourraient adopter nos usages sans renoncer à leur religion, il vous répondra par la négative. Demandez après cela si l'on prévoit que les Égyptiens veuillent changer de culte, vous aurez la même réponse.

Notre habit est la seule chose de nos coutumes qu'ils aient prise; et sous cette livrée de la civilisation existe toujours l'ancienne haine pour les Franks, un sentiment d'animosité qui ne se révèle qu'aux personnes admises dans leurs cercles domestiques, mais qui n'en est pas moins très-vif.

Dans tous les cas, que les employés et les sujets du khédive portent le costume oriental ou qu'ils prennent le nôtre, leurs idées sur l'esclavage restent les mêmes. Il est de bon ton chez eux d'avoir sa maison remplie d'esclaves; là-bas c'est une chose importante.

Un indigène qui voudrait se contenter de deux ou trois serviteurs, auxquels il donnerait de bons gages, et dont il exigerait un service régulier, ferait avancer la civilisation. Mais, entrez chez un riche Égyptien, vous trouverez sur un divan un homme silencieux et contemplatif, pour qui le mouvement et la joie ne semblent pas exister. La chasse, la pêche, l'équitation, le canotage, lui sont inconnus; toute activité lui est étrangère; la promenade elle-même n'est pas dans ses habitudes. S'il a soif, il lève une main en disant : « Ya, ouolled! (Ici, garçon!) » et un esclave lui présente à boire. Veut-il fumer : « Ya, ouolled! » Veut-il aller dormir : « Ya, ouolled! » toujours « Ya, ouolled! » Il ne bouge pas d'un pouce de la place qu'il occupe.

Figurez-vous maintenant une époque où il n'y aurait plus d'ouolleds : que deviendraient ces maîtres immuables sur leurs divans? Combien de fois ne seraient-ils pas dérangés par les mille exigences de la vie ordinaire? Un trouble, ignoré jusqu'alors, se produirait dans leurs veines; il leur faudrait se transformer ou mourir. Or, ce tableau est celui de tout l'islam;

la même apathie s'y retrouve à tous les degrés de l'échelle, d'où cette conclusion : pour que l'esclavage s'abolisse, il faut que l'Orient se transforme, qu'il renaisse. Si cette transformation est impossible, l'esclavage ne disparaîtra pas.

On a fait valoir comme circonstance atténuante en faveur de la servitude orientale le bien-être qu'elle donne à l'esclave. Il est évident qu'entre l'ancien nègre des Européens, nègre de somme ou de labour, et celui des Orientaux, qui est un objet de luxe, la différence est grande[1]. Mais, tout en le dépouillant de ses droits naturels, l'Européen faisait de l'esclave un être utile; les autres le réduisent à l'état d'oisif. Bourrer des pipes, tendre un verre, préparer du café, est-ce là une occupation digne d'un homme? Malgré la bonne nourriture et les beaux habits qu'elle accorde, la servitude n'est pas une chose enviable; et les bénéfices qu'en retire l'ouolled ont été chèrement achetés par les angoisses de la lutte, le voyage au désert, la faim, la soif, la fatigue, les maladies contagieuses : privations et souffrances qui ont fait mourir tant de ses pareils, et que lui-même a subies.

Toutefois, ce qu'il y a de plus douloureux dans cette chasse à l'homme, c'est la dépopulation. Des cantons entiers, — je l'*ai* vu dans le Dar-Fertît, — sont convertis en désert par l'enlèvement de toutes les filles du pays. Les Turcs et les Arabes vous diront qu'ils ne saignent que des tribus sans valeur, gens qui, si on leur permettait de multiplier, ne profiteraient de leur nombre que pour s'exterminer plus largement les uns les autres. Je pense différemment. De nos jours l'Afrique ne peut plus rester à l'écart; nous avons besoin d'elle, besoin de ses marchés, de ses efforts. Cette terre colossale doit participer au labeur commun : produire et prendre part au commerce du monde. Pour cela, il ne faut plus d'esclavage. Plutôt que de laisser la traite décimer les indigènes, mieux vaudrait que les Turcs, les Arabes, tous les peuples fainéants, disparussent de la terre : dès qu'ils travaillent, les nègres, par cela seul, valent mieux qu'eux.

Dans mon premier voyage au pays du Nil, de 1863 à 1866, j'ai visité tous les grands marchés que la traite de l'homme a dans cette région : Le Caire, Sioute, Djedda, Souakine, Matamma du Gallabat, Khartoum et Berber. Dans le second — de 1868 à 1871 — je suis allé jusqu'aux lieux de provenance, me demandant sans

1. Parmi les esclaves que l'Égypte reçoit annuellement de l'intérieur, il en est peu qui soient employés aux travaux agricoles; le fait est plus commun dans les provinces nubiennes.

cesse par quels moyens on pourrait arrêter ce commerce. On est ici dans un état d'irritation perpétuelle : sur tous les chemins, des caravanes d'esclaves ; sur la mer Rouge, des barques arabes chargées de marchandise humaine.

De 1864 à 1865, j'ai passé huit mois sur cette mer à explorer la côte de Nubie et celle d'Egypte. Le commerce d'esclaves y était florissant; je l'ai dénoncé; mais les rapports que j'ai faits à cet égard n'ont pas été plus écoutés que les plaintes de mes prédécesseurs[1]. Le consul de Djedda et les autres redoutaient de créer des difficultés à la politique européenne; et ce qui, de la part des Portugais et des Espagnols, eût été considéré comme un acte de piraterie, resta permis aux Arabes. Pas un croiseur ne se voyait dans la mer Rouge; cependant, il aurait suffi d'une canonnière pour surveiller le transit entre les deux rives, et pour rendre impossible le commerce illégal.

Aujourd'hui, les puissances intéressées font tout ce qu'elles peuvent pour empêcher la traite; mais, dans le golfe arabique, il y a toujours beaucoup à faire; il y reste encore bien des lieux de refuge, bien des points de débarquement qui échappent à la vigilance des autorités.

Souvent, animé d'une impulsion irrésistible, seul et oubliant mon impuissance, j'ai levé la main pour libérer des esclaves. Une fois, entre Khartoum et Berber, il m'est arrivé de trancher les courroies qui liaient les captifs à leurs jougs; cela m'attira une mauvaise querelle.

J'apostrophais violemment les conducteurs de bandes, quand je les voyais maltraiter leurs enchaînés : apostrophe inutile. On conçoit la rage du témoin impuissant de pareilles scènes, et les méditations auxquelles il se livre pour arriver à détruire l'exécrable commerce.

Examinés de sang-froid, les plans qu'il a faits, alors que la bile et la colère bouillonnaient en lui, peuvent sembler chimériques; mais par cela même qu'ils paraissent impraticables, peut-être ces plans démontrent-ils la gravité de la situation et l'insuffisance des moyens employés jusqu'alors. C'est pourquoi je les expose. On n'y trouvera ni faux-fuyants ni compromis; aucun espoir en des temps meilleurs venant d'eux-mêmes; nulle confiance dans les fonctionnaires égyptiens. Il n'y est même pas

1. Ces rapports détaillés ont paru dans la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. XVIII (1865).

compté sur le Khédive : si bonnes que soient ses intentions, sa volonté ne suffit pas. Il faut autre chose qu'un talent d'organisateur pour tirer toute une nation d'un repos léthargique. Ce n'est pas seulement la tâche d'un homme de génie, d'un Pierre le Grand : il faut le concours d'un peuple accessible aux idées occidentales, comme autrefois l'a été le peuple russe, comme le sont actuellement les Japonais.

MOYENS PROPOSÉS POUR LA SUPPRESSION DE LA TRAITE DES NOIRS.

Idées d'un voyageur qui est allé dans l'Afrique centrale, aux sources mêmes du commerce d'esclaves.

1° Administration de l'Égypte (y compris ses dépendances) suivant les principes des États d'Europe.

Fonctions élevées remplies par des Européens. La France a des employés qui parlent couramment la langue du pays ; l'Angleterre sait, par l'expérience qu'elle a acquise dans l'Inde, comment on peut faire entrer les mahométans dans le cadre d'un État régulier. Les fellahs se réjouiraient de cette réforme; elle serait indifférente aux autres, dès qu'ils n'en paieraient pas plus d'impôts. Le long exercice des droits presque souverains dont jouissent en Orient les consuls des provinces européennes a donné aux populations une entière confiance dans la justice des Francs; et, de ce côté, elles ne craindraient aucune atteinte à leur foi religieuse.

2° Nomination de commissaires chargés de parcourir les provinces et d'inspecter les routes suivies par les traitants. Ces commissaires seraient revêtus de pleins pouvoirs et placés au-dessus des autorités locales. Ils auraient le droit d'arrêter quiconque se livrerait au commerce prohibé, et seraient tenus d'organiser des expéditions qui reconduiraient les libérés dans leur pays. Ces expéditions, pouvant avoir à franchir des provinces hostiles, seraient nécessairement armées. Il n'est pas besoin de dire que les fonctions d'inspecteur ne devraient être confiées qu'à des hommes d'une probité à toute épreuve.

3° Formation de grands États nègres, qui réuniraient les territoires les plus exposés aux rapts, et qui seraient placés sous le protectorat des puissances européennes. Le morcellement excessif des peuples africains a toujours été le principal obstacle à

l'entrée de la civilisation dans le pays. Seuls, de grands États peuvent offrir la sécurité nécessaire à l'établissement des relations commerciales.

4° Immigration chinoise dans les provinces musulmanes du Nil, dont les habitants sont peu enclins au travail de la terre. Les quatre millions d'hommes qui, en Égypte, se livrent à l'agriculture, ne suffisent pas à tirer de leur sol fécond toutes les richesses qu'il peut produire. Des travailleurs chinois auraient en Nubie une position excellente, et, en peu d'années, sans aucun doute, feraient de cette contrée une source de revenus pour le trésor.

En un mot, la condition des États égyptiens ne saurait devenir meilleure tant que le commerce d'esclaves ne sera pas poursuivi, non-seulement à sa source, mais à ses débouchés.

Dans les circonstances actuelles, pour que la traite fût moins active, il faudrait que les hommes riches voulussent bien émanciper leurs esclaves et les remplacer par des gens à gages. Pour beaucoup d'entre eux, il y aurait là une grosse dépense : car la plupart des libérés refuseraient de quitter leurs maîtres; et, dans tous les cas, les vieux devraient être nourris.

Ce serait déjà un grand progrès, si la loi autorisait l'esclave à réclamer un salaire. Le maître dès lors restreindrait le nombre de ses gens; de son côté, il en exigerait davantage, et le nouvel ordre de choses secouerait l'indolence orientale. Aussi longtemps qu'un homme a des esclaves, rien ne peut le détourner d'en acheter de nouveaux; il faut que ce soit de lui-même que la réduction provienne. Toute autre mesure que celle dont je viens de parler serait inutile.

Quant à l'assistance que l'abolition de la traite peut recevoir du khédive, elle est très-limitée. Nous avons l'habitude de considérer le Pacha d'Égypte comme un despote de la plus belle eau; c'est une erreur très-grande : le gouvernement égyptien est, à beaucoup d'égards, excessivement doux.

Il est rare que là-bas des malfaiteurs ou des fonctionnaires qui ont manqué à leur devoir soient punis d'une façon rigoureuse. Le seul fait au sujet duquel, en Égypte, le gouvernement n'entende pas raillerie, est le refus de l'impôt; et à cela il n'y aurait même pas grand mal, n'était le désordre administratif qui entraîne les employés à de nombreuses exactions. Le pacha n'a pas le bras assez long ni assez fort pour châtier les hauts fonctionnaires, qui s'abritent derrière le sultan. Il n'est que vice-

roi; on l'appelle khédive, mais il n'en a que le titre. Que peut-il obtenir, ne pouvant que commander? Quand ses ordres plaisent aux gouverneurs, on les exécute. Ainsi toutes les barques qui descendent du Nil-Blanc, chargées de captifs, sont confisquées; et sur le fleuve, nous l'avons dit plus haut, la traite est l'objet de mesures répressives de toute espèce, surtout à Khartoum, où il y a des Européens. Ce beau zèle va jusqu'à saisir des êtres libres, sous prétexte qu'ils sont noirs, ce qui est, pour les subalternes, l'occasion d'extorquer de l'argent à la famille des confisqués. On verra dans les pages suivantes que les femmes et les enfants de mes serviteurs ont été pris de la sorte, tout simplement pour me jeter de la poudre aux yeux et me faire témoigner de l'énergie du gouvernement local.

Pendant ce temps-là, sur toutes les routes des caravanes, de longues files d'esclaves sont dirigées vers Sioute et vers la mer Rouge. Excepté le voyageur, personne ne les voit. Il y a dans le Kordofan un gouverneur Égyptien : la traite n'y est pas moins florissante. C'est là que passent tous les captifs de l'ouest des terres du Ghazal et tous ceux du Darfour. On pourrait les saisir à Sioute, qui est le point d'arrivée des convois; malheureusement on ne le ferait qu'au prix d'un très-lourd sacrifice pour le commerce d'Égypte. La conquête du Darfour serait un grand progrès; mais, au nom du ciel, qu'Ismaël-Pacha n'envoie pas de troupes chez les nègres païens, elles empêcheraient l'herbe d'y croître. Ce que maintenant il peut faire de mieux pour ces tribus, c'est de les laisser tranquilles; leur pays n'a rien à offrir, et fût-il exploité, que son éloignement des rivières navigables empêcherait ses produits d'être recherchés par le commerce.

CHAPITRE XXIV.

Nouvelles incroyables. — Deux mois de chasse. — *Antilope arundinacea.* — Habitudes de l'aulacode. — Huîtres de rivière. — Arrivée de Soliman. — Changement de saison. — Exécution capitale. — Retour à la zèriba de Ghattas. — Population immonde. — Allagâbo. — Commencement d'incendie Départ. — Curieux spectacle. — Razzias. — Deux traîtres. — Débris de la demeure de Chol. — Lépreux et esclaves. — Esclaves de contrebande. — Descente du Bahr-el-Ghazal. — Baleiniceps. — Hippopotame mourant. — Invocation aux Saints. — Une femme-hyène. — Fausse alarme. — Remorqués. — Camp du Moudir. — Négriers. — Confiscation d'esclaves. — Surprise agréable. — Caravanes d'esclaves sur la rive. — Arrivée à Khartoum. — Télegramme. — Arrestation de mes serviteurs. — Remontrances au gouverneur général. — Victimes de la fièvre. — Mort de Nsévoué. — θάλαττα, θάλαττα.

Les premières barques avaient gagné le mechra dès le commencement de 1871 et amené de Khartoum de nouvelles bandes d'aventuriers, dont les troupes des zèribas s'étaient accrues d'une manière notable. Les maisons Ghattas et Kourchouk-Ali particulièrement, qui semblaient vouloir mener les affaires avec ardeur, avaient engagé, l'une, quarante de ces soldats, l'autre, soixante-dix-huit. Il en résultait une grande animation dans tous les postes. Des parents et des amis, qui ne s'étaient pas vus depuis des années, se racontaient mutuellement leurs aventures; et le rapport des faits qui s'étaient passés à Khartoum pendant cette longue séparation circulait de bouche en bouche.

Moi aussi, j'avais mes nouvelles, et contenues dans un tout petit billet qu'un ami de Khartoum avait joint à mes lettres. Ce billet, du ton bref d'un télégramme, m'annonçait les faits inouïs de l'automne précédent. Je ne savais rien de l'Europe depuis 1869; et cette annonce renversante constituait pour moi une énigme inexplicable. Les lettres qui accompagnaient l'obscure dépêche remontaient à un an de date. Écrites au milieu d'une paix profonde, elles ne parlaient que de choses indifférentes et ne me donnaient aucun éclaircissement. Je venais bien d'un endroit où j'avais vu beaucoup d'individus récemment ar-

rivés de Khartoum et qui avaient la bouche pleine de récits, mais rien que des affaires soudaniennes. Là, excepté moi, qui se fût intéressé à la chute de l'empereur des Français et soucié des victoires des Allemands? Lors de mon arrivée à Khartoum, c'était à peine si l'on y connaissait la prise de Magdala, bien qu'il y eût déjà longtemps que ce fait considérable se fût passé et que le théâtre en fût voisin.

Si brève que fût ma dépêche, elle ne m'en jetait pas moins dans une vive agitation; j'attendais avec une impatience fébrile le fils de Kourchouk-Ali, dont on nous annonçait la prochaine visite, et dont j'espérais obtenir des détails sur la guerre ou sur la paix.

Ayant eu d'abord l'intention de reprendre la route d'Europe aussitôt après mon retour de chez les Niams-Niams, je n'avais fait demander à Khartoum, l'année précedente, que les provisions qui m'étaient nécessaires pour gagner cette ville. On avait répondu à ma demande. Après les fatigues et les privations des derniers temps, les moindres choses acquéraient une valeur inestimable; mais l'envoi était resté au mechra, et il me fallut patienter pendant plusieurs semaines. Les quelques objets arrivèrent; j'eus un instant de bien-être; puis je retombai dans ma pénurie qui dura jusqu'à la fin de mon séjour dans la province.

Les deux mois que je passai dans les cases hospitalières de Kalîl furent exclusivement consacrés à la chasse. Je n'y étais pas seulement entraîné par l'abondance du gibier que m'offrait la vallée du Diour; l'état nerveux dans lequel je me trouvais alors ne me permettait pas le repos. Mal de tête, lassitude, accablement, n'étaient diminués que par un continuel exercice, et je ne reprenais une partie de mon énergie que pendant les heures de marche. Rentré dans ma hutte, je retombais sur ma couche, énervé et sans force. Dessiner d'après nature ne me distrayait plus que de temps à autre.

Kalîl m'avait prêté un excellent fusil, parfait surtout pour l'antilope. Avec cette arme précieuse je tuai, dans le courant de mars et d'avril, vingt-cinq pièces de gros gibier, parmi lesquelles se trouvaient à peu près toutes les sortes d'antilopidés que compte la faune du pays. Les caamas et les leucotis paraissaient être sans nombre; et la chair savoureuse de ces derniers que je faisais tout simplement bouillir, ne possédant ni beurre ni graisse d'aucun genre, me dédommageait du manque de bœuf, dont on souffrait dans toutes les zèribas. La maigre

viande de chèvre, au goût de savon, qui, en dehors du gibier, était ma seule ressource, finissait par me causer une répugnance invincible. Quant aux légumes, pendant quatre mois, excepté des galettes de seigle, pas un aliment végétal ne s'est approché de mes lèvres.

Ce fut à cette époque que je vis pour la première fois l'*antilope arundinacea*, qui, chez les Bongos, s'appelle *yolo*. Tout d'abord, elle ne me parut différer du leucotis que par les cornes qui, chez elle, sont trois fois moins longues. Mais les indigènes m'affirmèrent que c'était une espèce différente, ce que me fit reconnaître un examen plus attentif. L'yolo n'a pas, à la jambe de derrière, la raie noire que porte le leucotis, et l'articulation du pied est chez lui de la même couleur que le reste de la robe, dont le poil est d'un beau jaune; la tête également est unicolore. Enfin les habitudes ne sont pas les mêmes; le leucotis fréquente les vallées découvertes où il forme des bandes plus ou moins nombreuses : parfois la harde compte deux ou trois cents bêtes, tandis que l'yolo vit par couple et dans les fourrés qui avoisinent les rivières.

Il est curieux de voir avec quelle certitude les indigènes reconnaissent les différentes espèces d'animaux et en démêlent les caractères distinctifs; c'est au point, qu'à l'inspection des laissées, ils vous disent quelles sont les diverses antilopes qui ont passé là avant eux.

La fin de février, à laquelle nous étions alors, est le bon moment pour chasser les rats de roseaux (*fahr-el-bouhss* des Nubiens, *Aulacode swindérien* des naturalistes). Je réunis donc un certain nombre d'indigènes à qui cette chasse était familière, et nous nous rendîmes au bord du Diour à un endroit où, d'après mes compagnons, les rats de roseaux devaient être abondants. A cette époque de l'année où l'herbe est sèche, il est facile, dans de pareilles localités et avec l'aide des gens du pays, de tuer beaucoup de ces rongeurs.

Sitôt que l'on a découvert une place habitée par les aulacodes, on met le feu aux grandes herbes sur différents points, de manière à forcer toutes les bêtes qui se trouvent dans le cercle de flammes à quitter leur asile[1]. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que le fahr-el-bouhss sort du gîte. Ainsi que le lièvre du désert, si près que soit le chasseur, il se figure n'avoir rien à

1. La mangouste rayée habite les mêmes lieux que le rat des roseaux.

craindre tant qu'il reste dans sa cachette. Lorsqu'il prend la fuite, son poil est déjà roussi : d'où la difficulté de se procurer un bon échantillon de l'espèce, les pieds et la robe étant toujours plus ou moins brûlés.

Au moment où ils bondissent pour échapper aux flammes, les fugitifs sont tués à coups de pierre ou de massue. En maint endroit, où l'herbe qui a survécu à l'incendie annuel est très-épaisse, les chasseurs en quête de fahr-el-bouhss n'ont pour atteindre la proie qu'à jeter leurs lances au hasard, comme ils font dans les mares poissonneuses que les rivières laissent derrière elles en se retirant. Ce fut le procédé qu'employèrent les *Diours* qui m'accompagnaient. Ils tuèrent de la sorte dix rats de roseaux; mais les pauvres bêtes furent tellement déchirées par les lances et par mes chiens, qu'au point de vue scientifique pas une d'elles ne put servir.

L'aulacode habite toute la région tropicale du continent africain. Celui qui nous occupe ne se trouve jamais que dans le voisinage des eaux vives, où il se creuse un terrier profond aux endroits couverts de grandes herbes et de plantes aquatiques. Bien qu'il paraisse se nourrir des racines de ces plantes, il va chercher pâture assez loin de sa retraite, ce qui l'expose à la vue des chasseurs. Le lit des grands cours d'eau est un chemin naturel qu'il suit dans ses pérégrinations, la nage lui étant facilitée par les membranes qu'il a aux pieds de derrière. Ces membranes, qui n'existent pas chez l'aulacode des bords du Zambèze et de la Gambie, ne s'étendent pas en ligne droite d'un orteil à l'autre; elles sont échancrées plus ou moins profondément et n'atteignent jamais le bout des orteils : d'où la qualification de *semipalmatus* qu'Heuglin a donnée à l'aulacode du Bahr-el-Ghazal.

Celui-ci a une longueur minimum de cinquante-cinq centimètres, y compris les dix-huit centimètres de la queue, qui ressemble à celle d'un rat, et dont le poil clair-semé, à peu près noir sur la partie supérieure, est d'un gris pâle en dessous. Le nez, la gorge, la poitrine et le ventre sont couverts de soies, également d'un gris clair, et presque aussi raides que les piquants d'un jeune hérisson. D'une teinte plus foncée, le manteau vire au brunâtre, en ce sens que les poils, qui sont gris à la base, ont l'extrémité d'un brun fauve. En février, les jeunes de l'année précédente, parvenus à la moitié de leur croissance, se dépouillent de leurs soies et prennent une robe entièrement

neuve. Bien que la peau ait trois ou quatre millimètres d'épaisseur, elle se déchire avec une extrême facilité.

La chair du fahr-el-bouhss, revêtue d'une couche uniforme de lard, et elle-même toujours très-grasse, est tendre et savoureuse. Pour le goût, elle tient le milieu entre le veau et le porc et fait d'excellents rôtis, qui, sans avoir de fumet particulier, n'ont pas la fadeur de ceux que fournit le daman. Les Nubiens considèrent comme impure cette chair délicate, en ce sens qu'elle provient d'un animal à pied fourchu qui ne rumine pas, et ils s'en abstiennent. Moins scrupuleux, les musulmans des steppes l'ont en grande estime. Pour les Baggâras et les Darfouriens, le rôti d'aulacode est un aussi grand régal que le lièvre pour les Bicharines et les Hadendoas; et si l'on en croyait les mauvaises langues, les Nubiens eux-mêmes oublieraient parfois leur rigorisme : dans leurs villes et dans leurs campagnes, on s'accuse mutuellement de ne pas mépriser le fahr-el-bouhss et d'en manger en cachette, quand les vivres sont rares.

L'aulacode semi-palmé semble faire sa nourriture des rhizomes aromatiques de certaines plantes, qui croissent près des rivières; mais comme je n'ai pu en juger que d'après les parcelles verdâtres, hachées très-menu, que contenait l'estomac des fahrs-el-bouhss dont j'ai fait l'examen, je ne peux rien affirmer à cet égard. Pour les indigènes, ces débris à demi digérés sont une friandise de haute valeur; et mes chiens, qui étaient assez délicats pour ne pas vouloir manger de rats ni de souris, étaient avides de la curée de l'aulacode.

Mon petit Nsévoué, qui, armé de son arc et de ses flèches, prit une part active à la chasse que nous fîmes au bord du Diour, affirmait que le rat des roseaux n'a jamais été vu chez les Mombouttous. Par contre, le fahr-el-bouhss est bien connu de tous les Niams-Niams, qui l'appellent *remvo* ou *alimvoh*, et qui le maudissent en raison des dommages qu'il leur cause. Ainsi que beaucoup d'autres Africains, les Niams-Niams, pour abriter leur ivoire contre les risques de la guerre, et peut-être de l'incendie, ont l'habitude de l'enterrer dans les fonds marécageux, où le fahr-el-bouhss le rencontre; celui-ci en profite pour aiguiser le tranchant de ses incisives, et l'ivoire est grignoté dans tous les sens.

Pour faire apporter les provisions arrivées de Khartoum, Kalîl devait expédier au mechra une bande de trois cents hommes. Mais comme une pareille troupe ne se réunit pas en un jour, et que la disette régnait à la zèriba, où il était impossible de rece-

voir de nouvelles bouches, tous les arrivants étaient envoyés chez les Dinkas du voisinage, *pour y manger*, en attendant que la caravane fût au complet. Il se passa beaucoup de temps avant que celle-ci fût prête au départ ; et dans l'intervalle, les Nubiens se trouvèrent en lutte violente avec les Dinkas, qui ne voulaient pas donner leur sorgho et qui le défendirent jusqu'à effusion de sang.

Le 4 mars, il nous arriva deux cents Bongos de la zèriba de Ghattas, qui portaient du grain au camp des Turcs. Toutes les charges en bloc ne représentaient pas plus de vingt ardebs. Gens stupides, que ces dominateurs étrangers! Des routes fermes et unies comme il y en a là-bas pendant la saison sèche, et pas un véhicule! Trois chariots traînés par des bœufs, ou seulement trente brouettes, auraient suffi à mener tout ce grain à l'endroit voulu. Pour aller au camp et pour en revenir, les deux cents porteurs devaient être en marche pendant vingt-quatre jours, et consommer, pendant ce laps de temps, quarante ardebs de doura : juste le double du grain apporté. L'impôt arrivait ainsi au triple de ce qu'il devait être. En moyenne, les frais de transport doublaient la taxe. Il fallait par an six cents ardebs pour le camp égyptien, et six cents autres pour les convoyer, sans parler du temps et de la force perdus. Je reviens sur ces détails pour montrer ce qu'il y a d'insensé dans les déprédations auxquelles est soumis le pays nègre, dès qu'il tombe sous la domination musulmane.

Vers le milieu du mois de mars, les nombreuses lagunes ramifiées, qu'en se retirant le Diour avait laissées derrière lui, furent divisées en une multitude de bassins, au moyen de barrages établis dans toutes les directions. Lorsque tous ces canaux furent desséchés, le poisson, resté à la surface ou terré dans la vase, put facilement se prendre à la main. Tous les habitants du district étaient plus ou moins occupés de cette récolte. Moi-même je suspendais ma chasse et regardais avec plaisir les moyens qu'ils employaient pour arriver à leur but.

Sur la rive droite du Diour, à la place où l'eau avait le plus de profondeur, ce qui attirait là de nombreux hippopotames, la berge s'élevait perpendiculairement à quinze pieds au-dessus de l'onde. Dans sa partie supérieure, cette falaise était formée d'une couche d'argile ferrugineuse épaisse de huit pieds. Au-dessous de la limonite se déroulait une bande d'aspect crayeux, bande ayant quatre pieds de large, et reposant sur le gneiss qui con-

stitue probablement le substratum de toute la vallée. La strate blanche renfermait des fragments de quartz, et consistait en un feldspath décomposé, que l'on voit souvent dans les creux et les fissures des lits de rivière de cette région.

Partout le sable desséché du Diour présentait les écailles de l'huître d'eau douce, qui ne manque dans aucun des affluents du haut Nil : l'*etheria caillaudii*, que les Niams-Niams appellent *mokperré*. Où l'eau avait le plus de profondeur, ce mollusque était fixé, par groupes, aux quartiers de roche ferrugineux détachés de la rive. Quand elle est jeune, l'éthérie est à peu près ronde; puis elle se développe d'une façon irrégulière, s'allonge en vieillissant et atteint jusqu'à dix-huit pouces de longueur.

Le 20 mars, l'arrivée de Soliman, fils de Kourchouk-Ali, et propriétaire actuel de la zèriba, vint animer l'endroit où j'avais alors mon domicile. C'était encore un tout jeune homme, dénué de l'expérience nécessaire à la gestion des immenses domaines dont il venait d'hériter.

On sait qu'un Oriental ne voyage jamais sans être suivi d'une grande partie des objets précieux qui témoignent de son faste et de sa puissance : d'où il résulte que ses vêtements, ses armes, ses chevaux et leurs harnais, forment un ensemble d'une valeur qui provoque l'attaque et le pillage. De son vivant, Kourchouk-Ali avait échappé à ce désastre; mais à sa mort, ainsi qu'on l'a vu plus haut, son successeur s'était emparé de ses riches dépouilles et les avait mises en vente. C'était pour sauver ce qui pouvait l'être, et pour demander compte du reste à Ahmed-Aga, que le fils du défunt nous arrivait.

Je me rappelle encore avec plaisir notre première entrevue, et l'ardeur avec laquelle je mis la conversation sur les événements d'Europe. J'espérais qu'en sa qualité de chef d'une grande maison de commerce, ce qui le faisait appartenir à la classe la plus élevée de Khartoum, Soliman serait au courant de la politique; mais tout ce qu'il put me dire fut qu'au mois de janvier, moment de son départ, il n'était arrivé d'Europe aucune nouvelle annonçant la paix.

On n'imagine pas l'indifférence dans laquelle vivent ces gens-là au sujet des affaires publiques. Le vieux Kalîl, qui depuis quinze ans n'était pas sorti du pays nègre, avait, à cet égard, la même ignorance que ses compatriotes de la plus basse classe. Le nom du gouverneur général lui était inconnu, et il semblait ne pas savoir que l'Égypte formait un État à peu près indépendant

La plupart des Nubiens ignoraient même le nom du khédive. « Comment s'appelle le pacha du Caire? » m'était-il souvent demandé. On savait seulement, dans le pays, qu'Abdoul-Assiz-Khan régnait sur tout l'Islam, et que tous les rois des Francs étaient ses feudataires. L'empereur de Moscou avait bien eu, dans ces dernières années, l'audace inouïe de prétendre à l'indépendance; mais, grâce à la fidélité des vassaux du grand chef des Croyants, le rebelle avait été contraint à faire amende honorable, comme autrefois Bonaparte, le sultan El-Kébir. Ces quelques phrases, qui forment tout le bagage politique des Soudaniens, donneront une idée de l'étendue de leurs connaissances à l'égard des affaires extérieures. Lorsque les Nubiens de la zèriba m'entendirent parler avec Soliman de la guerre qui se faisait en Europe, quelques-uns d'entre eux voulurent savoir quelles gens étaient les *Borousli* (les Prussiens). D'un ton d'assurance, Soliman répondit que c'était une petite nation qui habitait un pays presque désert.

« Et ce petit peuple a fait prisonnier le grand empereur des Francs, celui dont l'image est sur les pièces d'or? s'écrièrent les autres.

— Oui, répliqua Soliman; c'était un scélérat, et le ciel l'a puni. »

Le 30 mars, je vis arriver la bande qui revenait du mechra. Impossible de rendre la joie que me donnèrent les quelques ballots qui m'étaient apportés. Je repossédais une masse de papier à botanique, et pouvais reprendre mes travaux interrompus depuis quatre mois. Le printemps recommençait; c'était la troisième fois que j'avais le bonheur de pouvoir en recueillir les trésors dans l'Afrique centrale, et d'en obtenir une offrande qui fût digne de la science.

Tout d'abord je me hâtai de réunir le plus possible de tubercules et d'oignons, que je déterrai soigneusement avant qu'ils eussent émis leurs nouvelles pousses. De cette manière, je rapportai en Europe une quantité de plantes rarissimes, — entre autres la nouvelle cycadée du pays des Niams-Niams, — plantes qui conservèrent leur vitalité jusqu'à Berlin, où, soit mauvaise disposition des serres, soit négligence des jardiniers, beaucoup d'entre elles périrent plus tard.

En 1871, chez les Diours et dans le nord du pays des Bongos, les faits météorologiques semblèrent s'écarter entièrement de l'ordre normal : les saisons ne présentèrent pas ces limites tranchées qu'elles avaient offertes dans les deux années précédentes.

Pendant tout le mois de mars, les vents les plus opposés se disputèrent constamment la prédominance. Durant la première quinzaine, la lutte se passa entre le sud-est et le nord-ouest; dans la seconde, entre le nord-est et le sud-ouest. Vers le milieu du mois, il y eut des journées d'une chaleur excessive, pendant lesquelles le vent du nord-est souffla avec une véhémence de simoun, et menaça de convertir le pays en désert. Le 31 mars tomba la première pluie décisive, qu'avaient précédée deux faibles ondées, produites en deux jours différents.

En avril, on eut six légères chutes d'eau et quatre pluies torrentielles, avec prédominance du vent du sud-ouest, et une série de journées où le vent du nord chercha à prévaloir. Enfin, le mois de mai eut trois jours de forte pluie et cinq de petites averses.

La réapparition de diverses plantes et de certains insectes marqua si nettement les progrès de la saison, que les notes que j'ai prises à ce sujet formeraient, pour le pays des Diours, une espèce de calendrier du cultivateur. Le 16 mars, le vent tourna brusquement au sud-est, et il tomba quelques gouttes d'eau. La direction du vent parut être fixée; et dans la nuit j'entendis, pour la première fois, le grillon chanter dans l'herbe. Peu de temps après, au milieu du jour, la cigale fit pétiller ses notes d'un éclat métallique.

Au commencement d'avril, l'humidité de l'atmosphère augmenta rapidement, sans diminuer la chaleur, dont la moyenne était de vingt-neuf degrés centigrades. Cette combinaison malsaine produisit chez moi une forte éruption eczémateuse, qui me couvrit tout le corps, et qui troubla singulièrement le repos de mes nuits. La santé est gravement compromise par cette union perfide de l'humidité et de la chaleur, en ce sens qu'elle multiplie les occasions de refroidissement.

Le 3 avril est marqué dans mon calendrier comme étant le jour où le sol de ma demeure fut envahi par des hôtes dangereux, d'espèces diverses, qui s'y installèrent : des galéodes, arachnides géantes aux mandibules venimeuses, et une tribu de scorpions noirs. Mes pauvres nègres en étaient martyrisés : ils n'avaient pas sur le corps un endroit qui n'eût subi les attaques de cette vermine.

Le 18, dans la soirée, après une très-forte pluie, les premiers termites ailés, — des mâles, — sortirent en foule de leurs pyramides d'argile, que les indigènes appellent *gontour*.

Nous étions alors tellement à court de grain, que Kalil se vit forcé de refuser l'hospitalité aux Ghellabas de passage. Soliman lui-même, le propriétaire de l'établissement, fut obligé de partir avec les gens de sa suite; et le vieux gouverneur alla faire une tournée dans ses zèribas du pays des Bongos, afin d'en rapporter les provisions qu'il pourrait y trouver. Pour moi, j'étais aux prises avec la faim à un degré que j'avais à peine connu l'année précédente, au bord du Nabambisso; il y avait des jours où je n'avais rien à manger, pas même une poignée de doura. Mais, quelle que fût ma misère, je ne me décidais pas à retourner chez Ghattas, où matériellement j'aurais été beaucoup mieux; le désastre du 1er décembre m'avait laissé une telle impression, que l'idée même de mon ancienne demeure m'était odieuse. J'aimais mieux endurer les privations les plus dures que de bien vivre à l'endroit où j'avais tant souffert.

Le 19 avril, un ancien chef Bongo qui, après avoir tué beaucoup de Nubiens et poussé les indigènes à la révolte, s'était réfugié dans les montagnes de la frontière du sud où on l'avait cherché pendant longtemps, fut amené à la zèriba. Condamné à mort, il fut exécuté à l'instant même. Je n'eus connaissance du fait que par mes nègres, qui avaient suivi la procédure et qui trouvaient que le châtiment était juste. Ils me racontèrent que le coupable, traînant derrière lui la grande tige de la fourche qui le prenait à la gorge, avait été conduit au loin dans la forêt. Un coup violent de l'un de ces espadons, qui pendant des siècles ont été faits à Solingen et qui se fabriquent toujours pour l'usage particulier des Arabes et des Bédouins d'Afrique, avait jeté brusquement par terre le condamné, en lui tranchant les jarrets. Deux autres coups lui avaient enlevé les bras; enfin la décollation avait eu lieu, ce qui s'était fait à plusieurs reprises, de sorte que la tête semblait avoir été hachée. Il ne manque pourtant pas dans le pays de gens fort habiles à manier ces énormes épées, qui servent même d'instrument de chirurgie. Lorsque par suite d'un ulcère, regardé comme incurable, un pied ou une main doit être amputé, le membre condamné est attaché à un billot, et la portion malade est retranchée d'un seul coup, sans enlever l'épaisseur d'un cheveu à la partie saine.

Il n'est pas rare que cette cure radicale soit opérée sur sa propre personne par le patient lui-même; usage qui, chez les Arabes, remonte certainement à une haute antiquité, et auquel se rattache le précepte du Nouveau-Testament : « Si votre main

droite vous est un sujet de scandale, coupez-la et jetez-la loin de vous[1]. »

Malgré ma répugnance à regagner la zèriba de Ghattas, il fallut céder aux prières de mes gens; et nous partîmes le 21 avril.

Le Diour, qui récemment avait grandi, baissait de nouveau. Il couvrait encore son lit d'une rive à l'autre, mais seulement avec deux pieds et demi de profondeur. Cette fois, il avait commencé à croître quatorze jours plus tôt que les deux années précédentes.

Arrivés chez Abou-Gouroûn, nous trouvâmes la même pénurie qu'à l'établissement de Kalîl. Les indigènes recueillaient les baies de certaines capparidées, baies amères qu'ils faisaient infuser à plusieurs reprises dans l'eau chaude, et dont ils composaient ensuite une espèce de bouillie. Pour cet usage, ils employaient surtout les fruits du boscia octandra. On les faisait d'abord sécher au soleil, puis on les pilait dans un mortier, afin de pouvoir en retirer une partie de l'embryon qui renferme un principe d'une amertume particulière, et qui, en raison de sa légèreté, restait à la surface de l'eau.

A mesure que nous avancions, j'étais plus frappé du nombre de marabouts qui se réunissaient dans les steppes des bords du Molmoul, où, sans doute, ils cherchaient les souris et les reptiles que le feu, mis récemment à l'herbe sèche, avait fait mourir.

Le 4 mai, commencèrent les semailles; et l'espoir de jours meilleurs sembla ranimer le courage de la population.

Il y avait encore du grain à la zèriba de Ghattas; en outre quelque bétail, reste des immenses troupeaux qui avaient garni les fermes pendant quelque temps; mais l'impression que me produisait l'endroit n'en était pas moins pénible. L'incendie l'avait pourtant nettoyé; il avait détruit les rats qui minaient le sol et infestaient les cases. On ne voyait plus les nasciornes et leurs larves, dont tous les tas d'ordures étaient jadis couverts; ni les agames à tête rouge qui dodelinaient sur la vieille palissade. Mais l'établissement avait été refait sur le même modèle; les

1. Le texte dit : *Aergert dich deine rechte Hand....* « Si ta main droite t'indigne.... » Mais *aergern* signifie d'abord : contrarier, fâcher, irriter; ce qui rentre mieux dans le sens de l'amputation pour cause physique que le mot scandale. Nous avons cru néanmoins devoir traduire la citation par la phrase consacrée.

(*Note du traducteur.*)

huttes s'y pressaient toujours de la même façon inquiétante, et les hommes n'avaient pas changé. C'étaient toujours les mêmes corps affectés de syphilis, couverts de gale et d'ulcères, répandant partout leurs miasmes putrides; les mêmes fiévreux, aux cheveux ras et pleins de teigne, aux chairs purulentes, se traînant en chancelant parmi les immondices; toujours les mêmes plaintes, les mêmes gémissements de moribonds attardés; toujours les mêmes injures.

Mon jardin était vide : un coin du désert. Il n'y restait plus que les tomates qui avaient prospéré dans cette terre féconde, et les hélianthes qui s'enivraient des feux du tropique. Quelques-uns portaient à plus de dix pieds de hauteur leurs pyramides de feuillage; et avec leurs grands disques aux rayons d'or, tournés vers le soleil, ils produisaient un effet saisissant. Dans ce monde étranger, leur splendeur avait pour moi un attrait irrésistible; j'allais souvent m'asseoir en face d'eux, et leurs fleurs éclatantes, inondées de lumière, évoquaient mes souvenirs.

Afin de secouer la tristesse qui m'envahissait, et de jouir encore de la nature pendant quelques jours, je partis vers la fin de mai pour la station de Guire, où je voulais en outre prendre congé des Bongos. Je m'étais attaché à cette peuplade, et devais emmener en Europe un enfant de cette race qui paraissait avoir l'intelligence plus vive, plus ouverte que les autres, même que ceux qui étaient beaucoup plus âgés que lui; mon dessein était de le faire instruire. A sa naissance, il avait reçu le nom de *Lebbé*, qui, chez les Bongos, désigne une espèce de mimosa; les Dinkas lui avaient donné celui de *Timm*, qui veut dire arbre, et les Nubiens l'appelaient Allagâbo ou Dieudonné. Justement sa famille habitait Guire, où je reçus les visites de son père, de l'un de ses oncles et de l'une de ses tantes, auxquels je fis de nombreux présents et que j'immortalisai en les portrayant dans mon album. Ils n'avaient plus aucun pouvoir sur Allagâbo, qui, à une époque déjà ancienne, avait été enlevé par les Dinkas, puis vendu par ceux-ci à Idrîs pour du bétail volé; mais tous le félicitaient de sa bonne fortune, comprenant qu'il serait beaucoup plus heureux en devenant un homme civilisé qu'en restant dans son pays. Allagâbo semblait lui-même le comprendre; quitter sa famille, dont il était séparé depuis longtemps, lui était égal. Il n'avait d'ailleurs pour son père ni affection ni respect; lorsqu'il vit les cadeaux que je destinais à ses parents, il me pria de donner à son oncle toute la part de son père, disant que celui-ci ne

méritait rien. Comme je lui en demandais la raison, il me répondit que, lors d'une maladie qu'il avait faite dans son enfance, son père ne lui avait témoigné aucun intérêt, tandis que son oncle ne l'avait pas quitté d'un instant et avait partagé tous les soins que lui avait donnés sa mère. Celle-ci, à laquelle il conservait une grande affection, avait été comprise dans le même échange de bétail, puis expédiée à Khartoum; et on ignorait ce qu'elle était devenue. Malgré toutes mes recherches, il nous a été impossible de rien apprendre à cet égard. L'enfant y pensait toujours; même en Europe, alors qu'il était habitué à sa nouvelle existence, il me disait souvent qu'il rêvait de sa mère, et qu'elle se penchait sur lui, les yeux pleins de larmes.

A Guire, mon album reçut de nombreux dessins, entre autres celui du village qui est représenté dans la gravure de la page 335. Les huttes et les greniers sont construits autour d'un magnifique bassia. A gauche est l'un des tombeaux que nous avons décrits dans notre premier volume[1]. A droite, une femme est occupée à moudre le grain dans le mortier mobile dont il a été question dans le même chapitre. Les trois femmes du premier plan ont des attitudes que nous avons fréquemment observées; celle qui est assise porte sur le dos un sac de cuir dans lequel est un enfant. Le village est entouré d'un champ de sorgho de douze pieds de hauteur, que dominent ces échafaudages en forme de harpe, sur lesquels on fait sécher le sésame.

Je rentrai à la zèriba. L'apparition de la nouvelle lune fut saluée, suivant l'usage, d'un nombre insensé de folles décharges, qui faillirent avoir les suites les plus fâcheuses. Toujours la même histoire, accompagnée des mêmes plaintes de ma part : les balles sifflaient dans toutes les directions, lorsqu'un toit s'enflamma. On se rendit maître du feu avant que les dégâts fussent considérables; mais j'étais à bout de patience, et j'insistai pour que le mechra fût gagné au plus vite. Une heureuse circonstance favorisa mon désir. Abd-el-Messikh, le fils de Ghattas, faisait une tournée dans ses possessions du Rohl, et sa visite nous fut annoncée pour un temps prochain. Je dis alors au gouverneur que, si je n'étais pas parti avant l'arrivée du maître, j'en profiterais pour me plaindre de la négligence qui avait causé l'incendie, et que je réclamerais ce qui m'était dû, en raison des pertes que cette négligence m'avait fait subir. Idris comprit qu'il serait

1. Voy. chap. VII, p. 273.

renvoyé à Khartoum, en qualité d'esclave; et le 4 juin, nous étions en marche pour le Bahr-el-Ghazal.

Cinquante soldats et un peu plus de trois cents porteurs composaient la caravane. Nous nous dirigeâmes au nord-est, vers la grande dépression habitée par les Dinkas. Je reprenais la route que j'avais suivie en 1869; mais cette fois, la saison étant beaucoup plus avancée, le pays avait un aspect très-différent. Des plantes de tous les genres animaient de leurs vives couleurs l'herbe printanière, d'où s'élevaient des groupes d'arbres touffus, distribués comme dans un parc.

Nous descendions par une pente insensible, et je ne m'aperçus que nous approchions de la limite du sol rocheux qu'en voyant, au sortir du bush, se déployer la première savane du terrain d'alluvion. Çà et là, un arbre d'une taille exceptionnelle formait le centre d'un bosquet non moins régulier que si on l'eût tracé au compas. Le dattier sauvage et l'euphorbe candélabre y faisaient remarquer leurs profils bizarres et donnaient à ces massifs un caractère spécial.

Notre premier camp fut établi dans un mourah désert, appartenant à la tribu des Ayarrs. Des trous profonds, qui avaient été creusés pour avoir de l'eau, me fournirent sur la formation du terrain des données intéressantes. En examinant ces puits, je vis la limonite recouverte d'un lit homogène et sablonneux de couleur grise, et d'une épaisseur de dix pieds. Depuis l'extrémité du sol ferrugineux, jusqu'à cette place, nous avions fait sept mille pas.

Les plaines que nous traversions alors ayant à peu près le même niveau que la rivière des Gazelles[1], il en résulte qu'à partir du mois de juillet jusqu'à la fin des pluies elles sont complétement submergées. Les coquilles d'ampullaire qu'on y voit partout en donnent la preuve, ainsi que les *pelméduses ghéafies* de Ruppel[2], petites tortues qui habitent le Ghazal, et que j'ai retrouvées dans les flaques d'eau laissées par l'inondation.

Le lendemain nous passions chez les Diouires : toujours une grande savane, divisée par des bouquets d'arbres, et que les dernières pluies avaient déjà rendue marécageuse.

1. Le baromètre nous a donné, pour cet endroit, une altitude de treize cent dix pieds au-dessus du niveau de la mer, et à peu près le même chiffre pour deux autres points de la route; mais le résultat de cette première lecture n'a rien de certain, d'autant plus qu'une série d'observations faites en 1869, et renouvelées en 1871, indique pour le mechra un niveau de treize cent soixante-quatre pieds.

2. Chez les Dinkas, cette tortue porte le nom d'*aroo*.

Des huttes isolées s'éparpillaient dans la plaine, où elles se voyaient en grand nombre. Tout à coup, à cinq cents pas environ du chemin, une bande de caamas fixa nos regards. Ces antilopes jouaient entre elles et mettaient dans leurs évolutions une entente qui aurait pu faire croire qu'elles étaient conduites par des écuyers invisibles. Une partie de la bande, divisée par couples, décrivait des cercles autour d'un grand bosquet, absolument comme font les chevaux d'un cirque, tandis que les autres, formant des groupes de trois ou quatre individus, constituaient la galerie. Quand le manége avait duré quelque temps, les spectatrices prenaient la place de celles qui, finissant de manœuvrer, les regardaient à leur tour; et cela, à proximité d'une caravane, dont la longueur était d'une demi-lieue. Le jeu dura ainsi jusqu'au moment où mes chiens, nous ayant échappé, dispersèrent la bande.

La chose s'est passée exactement comme je viens de le dire. Je crois que les animaux en question étaient à l'époque du rut, et que leur état les aveuglait sur tout péril extérieur.

Trois mois auparavant j'avais observé un fait analogue sur les bords du Diour; il s'agissait alors d'hégolés (*antilopes madoquas*). Je parcourais, avec deux de mes serviteurs, une plaine dont l'herbe était courte, lorsque nous vîmes deux mâles hégolés se poursuivre d'abord à notre droite, puis à notre gauche, et repasser à plusieurs reprises, en décrivant des cercles autour de nous. Ils faisaient entendre le grognement qui leur est particulier. Nous poussâmes des cris, pour voir s'ils s'en effaroucheraient; et malgré nos clameurs, ils firent encore deux fois le tour de notre groupe, avant de s'éloigner.

Retournons au territoire des Diouires. Après avoir passé un ruisseau marécageux, dont les rives étaient couvertes de mimosas habbas, nos porteurs commencèrent dans les grandes herbes une battue qui leur procura quatre mangoustes. Le chemin se déroula ensuite à travers un épais fourré, où abondaient les marcs, et que fréquentaient de nombreux éléphants : partout se voyaient des laissées fraîches de ces animaux.

Dans la matinée du troisième jour, nous atteignîmes la forêt des Alouâdjs, où une longue série de marais nous rendit la marche extrêmement difficile. Les premiers hameaux que nous rencontrâmes appartenaient à un district appelé Teng-Teng. Là, nous quittâmes la route qui allait directement au mechra, et nous tournâmes au levant, dans l'espoir d'y obtenir des vivres.

La population y était plus nombreuse, et le pays largement cultivé; mais à notre approche les habitants prenaient la fuite, ne laissant pas une poignée de grain dans les cases, pas une bête dans les mourahs. Nous nous arrêtâmes chez Dal-Kourdyouk, chef Dinka dont le territoire était couvert de fermes, et où la quantité de piquets, trouvés dans les parcs, montraient l'énorme quantité de bétail que renfermait le pays.

A peine les fardeaux étaient-ils déposés, qu'une razzia fut résolue. Tous ceux qui possédaient une arme la saisirent; et la maraude commença. Ils n'avaient rien à manger, pas même de racines; la marche ne laissait pas le temps de fouiller la terre; et elle était si pénible, qu'en arrivant ils étaient trop las pour se livrer à de nouveaux efforts.

Un certain malaise s'empara de moi, quand je me vis seul avec mes quelques serviteurs dans le mourah abandonné : si les Dinkas fondaient sur nous, comment résister à des milliers d'assaillants? Toutefois, mon inquiétude n'eut pas beaucoup le temps de grandir. Au bout d'une heure à peine revinrent nos gens avec quinze bêtes bovines et deux cents autres, chèvres et moutons. Le conducteur de la bande, voleur de bétail expérimenté, ayant l'instinct de ce genre d'expéditions, avait mis immédiatement nos hommes sur la piste. Il n'ignorait pas que les grands troupeaux avaient été dirigés vers les marais des bords du Tondj, qu'ils avaient une avance de vingt-quatre heures, et qu'il était impossible à une caravane pesamment chargée d'essayer de les poursuivre. Mais les vaches laitières, ainsi que les veaux, et tout au moins les chèvres, devaient être restés dans le voisinage, afin de pourvoir aux besoins des familles, et cela suffisait à nos hommes qui, pour s'emparer du butin, usèrent d'un moyen fort simple. La bande prit au sud, décrivit un demi-cercle autour du mourah, et forma une ligne de traqueurs, qui, pénétrant dans les bois, chassa tout devant elle. Bref, nos gens n'étaient pas à une demi-lieue de leur point de départ que vaches, moutons et chèvres tombaient entre leurs mains. On réserva le menu bétail; le reste fut consommé sur place. Je n'ai jamais vu pareille boucherie ni pareille mangerie; le lendemain matin, le lit de cendre qui couvrait le mourah était rouge du sang des victimes.

Le quatrième jour nous reprîmes notre ancienne route, et nous arrivâmes chez Koudy à travers une contrée où les bois alternaient avec des cultures, et où la campagne était couverte de

fermes; pays charmant dans cette saison, et qui, avec ses grands arbres isolés, me rappelait celui des Bongos, bien qu'il ne fût ni accidenté ni rocheux.

Koudy, chef Dinka, était l'allié des gens de Ghattas, et l'un de ces hommes qui, dans cette partie de l'Afrique où ils ne sont pas rares, se font remarquer par leurs trahisons envers leurs compatriotes. Comment, après le départ de ses alliés, pouvait-il se maintenir dans le pays? Je me l'explique d'autant moins que son pouvoir était des plus restreints. Dans tous les cas, nos gens profitèrent de cette alliance pour organiser une seconde razzia dont le traître lui-même prit le commandement. L'expédition devait se faire à l'est-sud-est du village, sur un terrain où, quelques années avant, Ghattas avait une zèriba, et qui n'était pas à une distance de plus de deux lieues.

Le lendemain matin, de bonne heure, la bande reparut avec son butin : fort peu de sorgho, mais des bœufs et des chèvres; presque chaque porteur avait un chevreau sur les épaules. L'enlèvement s'était fait sans bruit, le retour s'effectuait avec calme. Par suite de l'habitude qu'ils avaient du pillage, ces gens-là n'en ressentaient plus d'émotion, et leurs razzias se faisaient avec un certain ordre.

Une marche très-brève nous conduisit chez Tehk, dont la demeure était voisine, et où l'on s'arrêta pour le même motif. Ainsi que la veille, la quantité de grain fut insignifiante; mais il fut ramené beaucoup de chèvres et de moutons qui remplirent aussitôt les marmites des soldats et des porteurs.

Malgré les bons rapports qui existaient entre les Khartoumiens et les deux chefs, Koudy et Tehk, nous trouvâmes dans les deux districts toutes les habitations désertes; excepté les familles des susdits personnages, nous ne vîmes pas une âme dans toute la contrée.

Notre sixième étape se fit sur le territoire des Reks, district remarquable par ses grandes nappes de sable mêlées à la plaine herbue. De même que dans tout le pays traversé jusque-là, tous les pâturages, par suite de l'immense quantité de bestiaux, étaient rasés de si près qu'on aurait dit qu'ils venaient d'être fauchés. Cette herbe courte devait aux pluies récentes une fraîcheur qui la rendait fort agréable à voir.

Le lendemain, la halte du milieu du jour eut lieu sous les sycomores des puits du Lâo. Un malentendu fit croire à mes serviteurs que l'on devait y passer la nuit, et ils déballèrent tout

ce qu'il fallait pour m'installer. Moi-même j'étais en train de m'arranger dans une case vide, lorsqu'on vint nous dire que la caravane s'était remise en marche; avant que tous mes bagages fussent rempaquetés, la bande était déjà hors de vue. Tandis que mes compagnons et moi nous nous hâtions de la rejoindre, guidés par un homme qui connaissait la route, un orage, venu de l'ouest, fondit sur nous et en quelques minutes couvrit d'eau tout le pays. Le jour finissait; pour comble de malheur, le chemin nous fit traverser un bois où, dans l'obscurité, il nous arriva à plusieurs reprises de rencontrer des mares à fond vaseux d'une ténacité exceptionnelle. Je ne pouvais plus, en pareil cas, suivre le pas rapide de mes compagnons; retenues par l'argile du bourbier, mes bottes m'arrêtaient à chaque instant pour les remettre. Celui qui a pataugé dans les marais d'Afrique peut seul se faire une idée du bloc de fange qui s'attachait à mes deux semelles.

Cette marche laborieuse, au milieu des ténèbres et sous une pluie torrentielle, durait depuis longtemps, quand tout à coup une volée d'artillerie frappa notre oreille dans la direction où devait être la caravane. Nous pensâmes que les Dinkas avaient attaqué le bivac pour se venger du pillage des nuits précédentes, et la possibilité d'être assaillis dans ce fourré impraticable nous causa une vive émotion. Ce fut avec un violent battement de cœur que nous atteignîmes la lisière du bois, nous attendant à voir l'ennemi entre nous et la caravane. Mais les feux du bivac, qui flamblaient hospitalièrement à côté des hameaux voisins, nous rassurèrent; et l'instant d'après nous savions que nos soldats n'avaient tiré que pour décharger leurs fusils, qui, le lendemain, n'auraient pu partir en raison de l'humidité.

Le jour suivant, dès le matin, nous aperçûmes les colonnes de fumée qui s'élevaient du mourah de Kourdyouk, le mari de Chol, et nous eûmes bientôt sous les yeux le tableau pittoresque de l'un de ces parcs à bétail dont la vue nous manquait depuis longtemps. De tous côtés retentissaient les beuglements des troupeaux qui sonnaient bien à l'oreille.

Kourdyouk nous accompagna et me raconta avec amertume la fin tragique de sa malheureuse femme. Nous passâmes à l'endroit où la pauvre Chol nous avait si libéralement traités lorsque nous avions pris congé d'elle. Sa résidence n'était plus qu'un tas de cendre; de toutes ses splendeurs il ne restait d'autre témoignage que les débris épars d'un grand ballon d'eau-de-vie. Seul

le Kigélia demeurait dans toute sa richesse, dans toute sa majesté.

Il n'avait pas encore plu suffisamment dans cette région pour faire grossir la rivière; le mechra fut gagné à pied sec, et vers midi nous abordions à notre ancienne île, où le camp fut dressé de nouveau. De la zèriba de Ghattas jusqu'au port, j'avais compté deux cent seize mille pas, représentant à peu près cent cinquante kilomètres.

Notre îlot n'avait plus d'arbres. A part ce déboisement, rien n'était changé dans l'aspect du mechra; le papyrus y avait plutôt diminué qu'augmenté, et l'ambatch n'avait nullement reparu.

Décimés à la fois par la maladie et par les razzias des tribus voisines, celles des Afôks et des El-Ouadjs, les troupeaux de la vieille Chol étaient singulièrement réduits, et le grain manquait dans toute la contrée. Mais les barques chargées de doura étaient arrivées de Khartoum; elles m'en apportaient une quantité considérable, ce qui me permit de m'approvisionner de beurre: j'offris du sorgho aux indigènes, qui me le payèrent volontiers avec du lait. Celui-ci m'était livré dans des gourdes que l'on m'apportait une à une; et pour faire cinq livres de beurre avec ce lait, très-pauvre en crème, il me fallut distribuer, par poignée, assez de grain pour en emplir un tonneau.

Avant de mettre à la voile, j'eus avec les gens de la compagnie Ghattas de violentes disputes. Je voulais à tout prix écarter des étroites limites de mon bateau les lépreux et les esclaves, menaçant de brûler la cervelle à ceux des premiers qu'on m'amènerait, et de dénoncer les autres au gouverneur; mes paroles ne réussirent qu'à moitié. J'avais écrit précédemment au fils de Kourchouk-Ali pour louer la barque qui l'avait amené de Khartoum; ma condition formelle était qu'il n'y aurait pas un seul esclave à bord. Nous nous étions entendus, et je croyais l'affaire réglée, quand il me fut dit que le bateau ne partirait qu'à la fin de l'automne. Impossible d'attendre jusque-là; avec ou sans esclaves, il me fallait atteindre Khartoum dans le plus bref délai; et voyant que les gens de Ghattas ne semblaient pas vouloir emmener beaucoup de nègres, je me décidai à revenir avec eux. J'étais certain que, par suite de la présence de Baker sur les eaux du haut Nil, le gouvernement prenait les mesures les plus sévères à l'égard de la traite. S'il y avait parmi nous des captifs, ils seraient relâchés, cela ne faisait aucun doute. J'en avertis mes

compagnons, espérant les faire renoncer à leur marchandise humaine : paroles jetées au vent. Bref, on embarqua vingt-sept esclaves, qualifiés, il est vrai, de gens d'équipage; et, satisfait d'avoir au moins échappé au contact des lépreux, je partis le 26 juin dans l'après-midi.

Du reste, je n'étais pas non plus exempt de reproches; moi aussi j'emmenais des nègres; j'en avais trois : mon pygmée, Allagâbo et Amber, le plus jeune de mes deux Niams-Niams. J'avais laissé l'autre à la zèriba, où, après lui avoir rendu la liberté, je l'avais fait admettre dans l'Église musulmane en le faisant circoncire, unique moyen d'assurer sa position d'homme libre. J'avoue qu'à l'égard de ma suite je ne partageais nullement les scrupules que d'autres voyageurs, dans cette contrée, ont ressentis en pareils cas. Devais-je abandonner au sort le plus incertain les êtres qui pendant deux ans m'avaient suivi au désert et servi avec une fidélité à toute épreuve? Étais-je pour quelque chose dans le commerce d'esclaves en les emmenant avec moi dans le but de les faire instruire? D'ailleurs, après mon départ, ne retomberaient-ils pas dans la servitude? Sur tout cela, e n'avais pas le moindre doute.

L'itinéraire de notre descente du mechra au lac No n'est pas sans intérêt, en ce sens qu'il démontre que jusqu'à présent la longueur de la rivière des Gazelles a été un peu exagérée sur toutes les cartes; c'est pourquoi nous l'extrayons de notre journal.

« 26 *juin.* — Marché à la voile dans le canal du Kitt jusqu'à la chute du jour; trajet d'environ quatre heures. De huit à douze pieds d'eau, ayant pour fond une prairie ininterrompue de valisnéria.

27 *juin.* — Sombre journée; ciel nuageux. Un vent contraire du nord-nord-est nous empêche de dépasser l'embouchure du Diour.

28 *juin.* — Progrès très-lent, par suite de la continuité du vent du nord-nord-est. Dans l'après-midi, brise un peu plus favorable. Les gens de l'équipage affirment que depuis l'embouchure du Diour l'eau a blanchi; pour moi, je n'y vois pas de différence; je trouve qu'elle est incolore; dans tous les cas, très-limpide et sans goût de vase : la saveur de l'eau distillée.

A l'est du canal, des éléphants vont et viennent en deçà, et loin encore de la rangée d'arbres qui borde la plaine. Au couchant s'élèvent, à peu de distance, les colonnes de fumée d'un

mourah. Sur les deux rives, une forêt d'acacias, dont les arbres n'ont certainement pas plus de quarante pieds de hauteur, marque la limite du lit d'inondation, et, dans sa partie la plus large, celui-ci n'a pas plus de deux milles de diamètre.

Vers midi, nous passons près d'une île que les mariniers appellent Ghyerdiga; elle nous oblige à faire, au levant, un grand détour entre d'épais massifs d'ambatch.

Marche de nuit par un bon vent d'ouest.

29 *juin*. — Nous sommes de bonne heure à une place où la rivière, enserrée par une forêt de bush, n'a plus que cinq cents pieds de large. Peu de temps après, nous croisons l'embouchure du Bahr-el-Arab.

Poussés par une brise du sud-est, nous atteignons dans l'après-midi le premier village des Nouërs. Le *balœniceps rex*, dont cet endroit est le cantonnement, nous regarde du haut d'une termitière d'où il ne semble pas avoir bougé pendant nos deux ans d'absence.

Vers le soir, un nègre est mourant de la dysenterie; on n'attend pas qu'il ait rendu le dernier soupir pour le jeter par-dessus le bord, — tel est l'usage. Le sentiment exalté de ma prochaine délivrance me rend moins pénible la vue de cette abomination.

30 *juin*. — Temps sombre et vent contraire. Nous sommes arrêtés dans une lagune fourrée de grandes herbes à droite et à gauche; par endroits, cette bordure intérieure a soixante-quinze pieds de large. Un doum solitaire caractérise la localité.

Dans la nuit une brise soufflant quelque peu de l'ouest nous fait repartir.

1er *juillet*. — A huit heures du matin, nous croisons les villages des Nouërs, où nous avons fait halte il y a deux ans. Le pays n'offre plus de sécurité, et nous passons; un vekil de Kourchouk-Ali y a été tué l'année dernière par les indigènes. Des demeures de termites et des broussailles couvrent la plaine. On voit également à peu de distance de petits bouquets d'acacias.

Sur la rive, dans un lieu parfaitement sec, un hippopotame est appuyé contre un buisson. A notre approche, il ne fait pas mine de vouloir gagner l'eau; quand nous ne sommes plus qu'à vingt pas, une balle lui est envoyée sans produire le moindre effet. Le colosse, dont la peau couleur de chair a des reflets violacés, va et vient en chancelant, comme s'il cherchait un appui. Tous nos gens prétendent qu'il est malade, que c'est pour cela qu'il est sur la terre ferme, où l'on a observé que les hippopota-

mes ne viennent jamais se reposer que lorsqu'ils vont mourir. Mais comment reste-t-il debout, au lieu de se coucher? c'est ce que personne ne m'explique.

De grands troupeaux de bêtes bovines paissent dans le lointain, du côté du nord; ils appartiennent aux Dinkas, non pas aux Nouërs.

A la chute du jour, nous arrivons à l'expansion en forme de lac qui est à l'embouchure du Bahr-el-Ghazal, où la nappe d'eau a une largeur d'un mille. Une formidable tempête arrive du nord-nord-est; la barque est poussée çà et là sur le fond vaseux, et jetée sur les îlots d'herbes flottantes. Le mât craque et menace de se briser, ainsi que l'énorme vergue. Tout l'équipage, suivant l'habitude de ces gens-là, crie à tue-tête; le réis lui-même, qu'un enrouement empêche de se mettre à l'unisson, hurle comme il peut sa prière aux trois saints protecteurs des bateliers de Nubie. La supplique est incessante : « Ya Seyète! Ya scheik Abd-el-Kader! Ya scheik Ahmed! Abou Seyète! Scheik Ahmed-el-Nil! etc., etc. »

2 *juillet.* — Dès le matin, un bon vent d'ouest nous fait traverser l'embouchure lacustre. Je retrouve avec étonnement la masse d'herbes flottantes dans la même condition qu'en février 1869; mais l'eau étant un peu plus haute qu'à cette époque, nous éprouvons moins de difficulté à entrer dans le fleuve que nous n'en avons eu à en sortir il y a deux ans. »

On voit par ces notes que la descente du Bahr-el-Ghazal a été faite en quatre jours et demi de navigation d'une vitesse très-modérée. Si donc le cours de la rivière est, au minimum, de cent trente-cinq milles, ainsi que le représentent les anciennes cartes, il faut que nous ayons marché sur le pied de trente milles par jour : or, je crois que ce dernier chiffre doit être réduit au moins d'un quart.

En avançant nous retrouvâmes les calamités d'autrefois : la plaie des moustiques et l'encombrement d'herbe, qui paraissait être sans fin. Il nous fallut d'abord suivre une passe étroite qui, sous la forme d'un ruisseau furieux, déchirait la nappe herbue, dont la masse flottante semblait avoir de chaque côté neuf cents mètres de large. Le chenal avait de six à huit pieds d'eau; la barque ne toucha nulle part. Pour rendre cette passe navigable en toute saison il suffirait d'établir des écluses à certains endroits, ce qui n'offrirait pas de grandes difficultés, vu le peu de profondeur de l'eau.

Le 3 juillet fut passé dans le Maia Signora, bras latéral de trois cents pieds de large. Vers le soir nous avions regagné le Nil, et bien que sans voile, de peur d'être surpris par la tempête, nous poursuivîmes notre route pendant la nuit, glissant au fil de l'onde. Le canal où nous entraînait le faible courant n'avait qu'une largeur de cinq cents pieds; mais à notre gauche, c'est-à-dire vers le nord, une couche d'herbe de trois mille pieds de diamètre le séparait de la terre.

Un fait horrible a gravé pour jamais dans ma mémoire le souvenir de cette nuit, d'ailleurs sereine. Il y avait dans la cale une vieille esclave malade depuis longtemps de la dysenterie, affection qui, chez les nègres, suit presque toujours le changement d'existence. La pauvre femme était mourante; tout à coup elle se mit à crier, comme si elle avait été prise d'épilepsie. Je n'ai jamais entendu de pareils cris provenir d'un être humain : quelque chose d'effroyable. On ne peut comparer cette voix d'agonisante qu'à celle des hyènes affamées faisant, la nuit, curée de charognes sur les places des grands marchés du Soudan. Cela commençait par un long soupir : plainte profonde qui grandissait jusqu'au ton le plus aigu.

Enfermé dans ma cabine, simplement faite avec des nattes, ne pouvant rien pour la malheureuse, je m'encapuchonnais de mes couvertures, afin de moins entendre. Bientôt un flux d'invectives frappa mon oreille; puis un plongeon, accompagné de cette apostrophe : *marafil!* (mot qui veut dire hyène) ; et ce fut terminé. Les gens de l'équipage avaient jeté à l'eau l'agonisante. Pour eux, c'était une sorcière, une femme-hyène, dont la présence à bord devait nous porter malheur.

Au matin, nous vîmes les premières cases du district chillouk de Toura. Vers cinq heures du soir, nous croisâmes l'embouchure de la Girafe.

Le 5 juillet, le vent souffla du nord avec une violence qui nous obligea à suivre la rive droite du fleuve. D'un seul coup d'œil, je ne comptai pas moins de quarante villages sur le bord opposé. Tout le district où étaient ces bourgades, district qui s'appelait Nellouang, et toute la région voisine, avaient appartenu au puissant Kachegar. Celui-ci n'était plus à craindre; tous ses États formaient maintenant une province égyptienne ; mais l'annexion était récente, et nous n'en avions pas même entendu parler. Ce fut donc avec une sérieuse inquiétude que nous vîmes une bande considérable d'indigènes passer la rivière en se diri-

geant vers nous; inquiétude, du reste, qui fut promptement dissipée; la bande n'avait rien d'hostile à notre égard : elle allait faire une battue sur la rive gauche, où sont les terrains de chasse.

Dans notre alerte, nous avions gagné le milieu du fleuve. Tandis que nous observions les mouvements des Chillouks, — il était déjà plus de midi, — les cris et les gestes de quatre hommes vêtus de blanc, qui nous hélaient du point de la rive situé en face de nous, attirèrent notre attention. Comment ces quatre musulmans étaient-ils dans cet endroit? pas un de nous ne pouvait le comprendre. Nous nous rendîmes à leur appel; ils furent bientôt à bord. C'étaient des Khartoumiens, des bateliers que nous envoyait le moudir de Fachoda. Ils nous apprirent que celui-ci était campé dans le voisinage, et que tous les bateaux qui descendaient le fleuve devaient s'arrêter au camp pour y subir l'examen de leurs passagers.

Le clapotement d'un bateau à vapeur ne tarda pas à se faire entendre, et quelques minutes après, le remorqueur n° 8, d'une force de vingt-quatre chevaux, nous traînait au camp du moudir. Si grande que fût la joie que me donna la perspective de me retrouver dans la société d'hommes supérieurs à ceux que je fréquentais depuis si longtemps, ce premier salut de la civilisation n'eut pour moi rien d'agréable, et fut suivi d'amertume.

Deux heures de remorque nous firent descendre le fleuve jusqu'à l'endroit où, un peu au-dessus de l'embouchure du Sobat, un soi-disant bras du Nil qui porte le nom de Leullo rejoint la branche principale. Ce bras, dont la marche est extrêmement lente, et qui en hiver est à peu près à sec, avait alors de dix à quinze pieds de profondeur, et, par endroits, de huit cents à mille pieds de large, autant que le fleuve lui-même. Il coule parallèlement au Nil, à une distance d'un à huit kilomètres. C'est en amont de l'embouchure du Bahr-el-Ghazal qu'il se sépare du tronc; son cours est de dix-huit lieues.

Le camp du moudir, situé dans le district de Fanékama, était à sept kilomètres de l'embouchure du Leullo. Il s'y trouvait quatre cents hommes de race noire, cinquante cavaliers baggâras et deux pièces de campagne. Outre le petit vapeur qui nous avait amenés, bateau en fer rongé par la rouille, laissant passer l'eau comme un tamis, et dont le vieux capitaine, non moins délabré, cherchait sans cesse à boucher les trous au moyen d'une pâte faite avec de l'huile et de la craie, il y avait là trois barques

de l'État et deux grands negghers appartenant à la compagnie Agâde. Ceux-ci arrivaient du mechra Elliab, port du Bahr-el-Djébel, et avaient pour chargement six cents noirs qui venaient d'être confisqués.

Dans les zèribas, tout le monde était persuadé que lorsque le pacha anglais (sir Samuel Baker), qui était encore sur le haut Nil, aurait tourné le dos à Fachoda, le moudir reprendrait son ancienne habitude de frapper un impôt sur chaque tête d'esclave, et laisserait toute liberté à la contrebande. Mais les gens des zèribas comptaient sans leur hôte. Le moudir avait été si gravement compromis lors du passage de Baker, qu'il voulait sincèrement, cette année-là, réprimer la traite; et il y apportait, non-seulement de l'énergie, mais une méthode et une exactitude que je n'aurais jamais crues possibles à la paresse d'un Turc. Il tenait d'autant plus à faire du zèle devant moi, que je publierais sa conduite, et que j'étais le premier témoin de ses actes dont la parole pût inspirer confiance.

Tous les esclaves, c'est-à-dire tous les nègres qui n'étaient pas musulmans, furent débarqués, même ceux qui étaient portés sur les rôles du bord, comme faisant partie de l'équipage et comme ayant remonté le fleuve depuis Khartoum.

Les six cents nègres des bateaux d'Agâde n'appartenaient pas à moins de dix-huit tribus différentes. Toutefois la petite vérole avait sévi d'une manière si effroyable parmi cette foule pressée dans les negghers, que la crainte de la contagion pour moi et pour les miens m'empêcha de profiter de l'occasion que j'aurais eue là de poursuivre mes études ethnographiques.

Aux six cents captifs que portaient les bateaux s'ajoutaient deux cents Nubiens; on peut se figurer, d'après cela, quel était l'encombrement de ces parcs à bétail.

Parmi les soldats noirs placés sous les ordres du moudir, et qui eux-mêmes avaient été pris et confisqués comme esclaves, il se trouva tous les interprètes nécessaires pour entrer en rapport avec tous les arrivants, quelle que fût leur origine. Le nombre de ces derniers ne fut pas seulement inscrit, mais leur provenance, leur âge, leur sexe, la manière dont ils avaient été saisis, l'endroit où la capture s'était faite, comment ils se trouvaient aux mains de leurs derniers possesseurs, tout cela fut enregistré. Chaque Nubien lui-même eut à dire son nom, sa qualité, sa résidence, le chiffre de ses nègres, le prix que ceux-ci avaient coûté, et reçut copie de sa déposition, à laquelle,

après en avoir reconnu l'exactitude, il fut tenu d'apposer son cachet.

Tout ce qu'il y avait à bord : fusils, munitions, ivoire, etc., fut mis sous le séquestre, et l'inventaire en fut dressé pour être envoyé au gouverneur. Les trois commis chargés de ce travail s'en acquittèrent par le menu, et firent preuve à ce sujet d'une application et d'une patience dont je ne les aurais pas crus capables.

Outre ces scribes, le moudir avait au camp un certain nombre de forgerons et de charpentiers occupés jour et nuit à fabriquer des fers et des jougs, destinés aux capitaines et à tous les Nubiens qui n'étaient pas rigoureusement nécessaires pour la marche des bateaux. Toutes les précautions avaient été prises, jusqu'à s'être munis de cachets, en prévision des gens qui n'en auraient pas.

L'examen de notre barque ne demanda pas moins de deux jours d'un travail constant; une garde de trois soldats fut mise à bord, et permission nous fut donnée de partir.

Sorti enfin de l'atmosphère empoisonnée de Fanékama, je respirai librement.

Le surlendemain nous étions à Fachoda, où m'attendait une grande surprise. A la première nouvelle du dénûment auquel le feu m'avait réduit, le gouverneur général, Dyafer-Pacha, m'avait expédié des provisions de toute sorte, et en assez grande abondance pour me faire vivre pendant des mois. Si ce trésor me fût arrivé chez les Bongos, je ne serais revenu que l'année suivante. Le vent contraire et l'état du fleuve avaient empêché la barque de continuer sa route, et l'envoi était resté à Fachoda.

J'eus encore huit jours à passer dans cette barque étroite et sale avant d'atteindre le port.

La condition de nos libérés était pire que jamais : en les confisquant, on avait aggravé leur misère. Les vivres touchaient à leur fin; personne ne s'inquiétait de nourrir les pauvres noirs; leurs ex-propriétaires n'y avaient plus d'intérêt, et les soldats, mis à bord pour les défendre, leur faisaient sentir le kourbatch plus souvent et plus rudement que les anciens maîtres. C'étaient d'un côté des gémissements ininterrompus, de l'autre des cris de colère, des insultes, des malédictions incessantes qui m'enlevaient tout repos et mettaient ma patience à de rudes épreuves. Si, malgré ses douleurs, un pauvre nègre était assez vigoureux pour rester en bon état, on répondait à ses cris de faim en l'ap-

pelant tonne de graisse. Tel autre, qui n'était plus qu'un squelette, s'entendait traiter d'hyène et railler de sa maigreur. J'avais toujours au feu une marmite pleine de riz et de macaroni pour ces pauvres gens; mais les nourrir tous ne m'était pas possible.

En approchant de Wod-Chélaï, nous vîmes, à droite du fleuve, des points noirs sans nombre se détacher vivement sur la nappe sableuse d'une couleur étincelante : c'étaient des captifs. La route du Kordofan, aussi peu surveillée que largement suivie par la traite, passait là pour atteindre le grand marché aux esclaves de Moussalémié. Cette vue me rappela de nouveau les villages placés sur le chemin de Catherine II; seulement, cette fois, c'était l'envers du décor.

Enfin, le 21 juillet 1871, vingt-cinq jours après notre départ du mechra, y compris six jours de halte au camp du moudir, à Fachoda et à Kahoua, nous atteignîmes le Raz-el-Khartoum. En somme, la marche avait été rapide; je devais m'estimer heureux de la prompte terminaison de mes peines.

Le cœur palpitant, je me dirigeai, seul et à pied, vers la ville. La nuit approchait; je rencontrai beaucoup d'allants et venants, mais personne ne me reconnut. Avec mon piètre habit de calicot, je pouvais fort bien passer pour un de ces Grecs sans feu ni lieu qui vont chercher fortune au bout du monde. Je me rendis chez un tailleur allemand, du nom de Klein, établi dans la ville depuis des années, et qui, par un laborieux exercice de son état, n'a pas peu contribué au faux air de civilisation européenne répandu sur Khartoum. Muni des pièces indispensables d'un costume honnête, je pus me présenter chez mes anciennes connaissances. Hélas! combien en restait-il?

Je trouvai Khartoum très-changé. Un grand nombre de bâtiments neufs construits en brique, un large quai au bord du Nil-Bleu et des édifices d'une grandeur imposante, élevés de l'autre côté de la rivière, lui donnaient un caractère urbain plus prononcé.

Bien que les jardins étendus et les bosquets de dattiers, plantés depuis un demi-siècle, eussent pris un développement qui devait, sans aucun doute, avoir une heureuse influence sur le climat des environs, l'état sanitaire de Khartoum n'en restait pas moins déplorable. Cette insalubrité provenait exclusivement de l'absence de drainage des terrains où la ville est bâtie, et dont le niveau est inférieur à celui des crues du fleuves. J'ai trouvé là,

en juillet, au centre de la ville et en divers endroits, des étangs qui ne peuvent être desséchés que de main d'homme. Sous les rayons d'un soleil tropical, qui ne parvient pas à les tarir, ces eaux stagnantes constituent des foyers d'infection près desquels il est impossible de passer sans se boucher les narines. Quand on se rappelle que Khartoum est en plein dans la zone du désert (la région herbeuse ne commence qu'à cent cinquante milles vers le sud, au minimum), on ne voit pas pourquoi, sous le rapport du climat, cette ville serait moins salubre que Berber ou Chendi. Il ne lui manque, pour cela, que d'être mieux administrée et d'avoir un comité d'hygiène qui fasse disparaître ses mares pestilentielles.

Pendant mon absence, un grand nombre de ceux que je connaissais avaient été victimes de la malaria. Mais celui dont la perte m'allait le plus au cœur était le missionnaire Blessing, mort seulement depuis quinze jours. Les dernières nouvelles que j'avais reçues chez les noirs étaient de lui. Il avait remplacé herr Duisberg, parti de Khartoum, et lui avait succédé dans la gestion de mes intérêts. Je trouvai sa veuve dans un profond désespoir; et la jeunesse, l'inexpérience, l'abandon de cette désolée, me rendirent doublement pénible la mort de celui qu'elle avait perdu.

Le lendemain de mon arrivée, j'annonçai mon heureux retour à Alexandrie, par le télégraphe. La dépêche fut à destination au bout de deux jours; elle avait coûté quatre thalaris (vingt et un francs). Ecrite en arabe, selon le règlement, elle exprimait en vingt mots, avec la concision de cette langue orientale, les phrases suivantes : « Consulat général d'Allemagne. Arrivée, 21 juillet. Télégraphier la nouvelle à Braun, Académie de Berlin, pour qu'il la transmette à ma mère. Rien de particulier à dire. »

Le télégraphe, établi seulement depuis quelques mois, ne fonctionnait pas encore avec toute la régularité voulue. La plupart des employés étaient jeunes; ils manquaient de pratique, et l'interruption de la ligne en deux endroits, où elle traversait le fleuve, apportait dans la transmission des dépêches un retard qui ne laissait pas d'être considérable. Enfin, l'appareil de Morse qui, à partir de Khartoum, fonctionnait jusqu'à Assouan, était remplacé dans toute l'Égypte par le système à aiguille. Ajoutons qu'excepté sous le rapport de la brièveté des expressions, l'arabe ne convient nullement pour la télégraphie : le

manque de signes représentatifs des voyelles y rend les noms propres indéchiffrables pour celui qui ne les connaît pas. Néanmoins, l'établissement de cette ligne télégraphique sera toujours mis au nombre des plus grands services que le règne d'Ismaël-Pacha aura rendus au pays.

Dyafer, le gouverneur général auquel je devais le beau présent que j'avais trouvé à Fachoda, m'accueillit avec sa cordialité ordinaire et me donna pour logement un des bâtiments de l'Etat, qui se trouvait alors inoccupé. Toutefois, si reconnaissant que je fusse de ses bontés à mon égard, la façon non moins inconsidérée que rigoureuse dont il traita mes serviteurs me blessa profondément. Sans enquête, sans même m'en avertir, on les enchaîna et on les mit aux galères, ne me laissant que mes trois jeunes nègres, et personne pour me préparer mes repas.

Le fait est, qu'à mon insu, mes gens avaient emmené un certain nombre de noirs, sous prétexte de les conduire à leurs parents. Il m'avait été impossible, pendant tout mon voyage, d'empêcher les gouverneurs de zèriba de leur donner des esclaves; toutes mes protestations à ce sujet n'avaient servi qu'à indisposer mes hommes et à les pousser au mensonge. Lors de notre embarquement au mechra, j'avais cru qu'ils n'étaient accompagnés que de deux épouses, d'un enfant appartenant à l'une d'elles et de deux garçonnets qui étaient avec eux depuis si longtemps que je les considérais comme faisant partie de ma maison. En somme, ils importaient quinze esclaves. Que ces derniers fussent saisis, rien de plus juste; mais on avait tout pris en bloc, femmes et enfants, ce qui était illégal, une esclave qui devient mère acquérant par ce fait la qualité d'épouse légitime; le mariage tel que nous l'entendons n'existe pas.

J'allai trouver quatre fois le pacha sans obtenir la libération de mes serviteurs; elle me fut enfin accordée; mais tous mes efforts, et ils furent nombreux, ne réussirent pas à faire rendre l'enfant et les deux femmes. Le pacha partait pour l'Egypte; moi-même j'allais quitter le pays; je ne pouvais pas laisser aux prises avec une administration dont l'arbitraire n'aurait plus de frein après le départ du gouverneur des hommes qui m'avaient servi pendant trois ans avec tant de fidélité. Je devais les conduire au Caire, et leur faire rendre justice. Je résolus donc de les emmener, bien que ce fût une grosse dépense que de voyager avec une suite aussi considérable, et d'ailleurs inutile.

Avant de quitter le pacha, je lui déclarai que toutes les bontés

qu'il avait eues pour moi ne détruisaient pas la mauvaise impression que je gardais de la misérable comédie dans laquelle il m'avait engagé ; qu'avec la connaissance que j'avais si péniblement acquise des faits, vouloir m'imposer le rôle de dupe était insultant au premier chef; que s'il tenait à supprimer le commerce d'esclaves, il devait étendre la loi au pays tout entier, et ne pas se borner à la police du fleuve; que les mesures de bon plaisir, frappant de temps à autre, et çà et là, étaient contraires à toute justice humaine et divine, et, dans la question qui nous occupait, n'avaient d'autre résultat que de soulever l'opinion contre les Francs. Il est inutile, ajoutai-je en motivant mes assertions, d'arrêter les barques, tandis que le moudir du Kordofan, par exemple, laisse se développer la traite dans sa province au point que, dans une seule année, deux mille sept cents marchands d'esclaves sont allés de chez lui au Dar-Fertîte, et ont fait leur commerce sous les yeux du commandant des troupes égyptiennes. Celui-ci n'a rien dit; bien plus, il est devenu lui-même, ainsi que tous ses officiers, marchand d'esclaves de profession.

La sourde fureur que ressentaient les hauts personnages de l'intervention de sir Samuel Baker se montrait ouvertement chez les employés subalternes. Il m'est arrivé plus d'une fois, à Fachoda, même à Khartoum, d'entendre ceux-ci reprocher aux Francs d'être la cause de tous ces embarras, et d'avoir, par leurs instances perpétuelles, forcé le khédive à prendre les mesures qui leur plaisaient. Comme s'il avait été dans les intentions de Wilberforce, ou de tout autre de nos philanthropes, de faire que les femmes fussent enlevées à leurs maris, les enfants à leurs familles, même les esclaves à ceux qui en font commerce, pour être distribués aux soldats ou jetés malgré eux dans les rangs de l'armée ! Je leur disais, d'autre part, que leurs reproches faisaient injure à leur souverain, dont ils attribuaient les ordres à la pression de l'étranger, et qu'il était impossible à l'autorité du khédive de s'établir fortement dans le pays, si les hommes chargés de la soutenir étaient justement ceux qui l'ébranlaient.

Le 1er août, je me rembarquais sur le Nil, cette fois dans des conditions plus agréables et moins compromettantes. Quatre jours après, l'eau étant grande et le vent ayant soufflé en notre faveur, nous atteignions Berber, où je descendais chez mon ami Vasel. C'était la première fois depuis bien longtemps que je me trouvais en relation avec un compatriote d'un esprit cultivé.

M. Vasel avait rendu au pays un immense service en établis-

sant une grande partie de la ligne télégraphique qui va de Khartoum à Assouan; et, malgré toute la peine qu'il se donnait dans ce pays funeste à la race blanche, sa santé demeurait inébranlable. Cependant la fièvre, dans sa dernière saison, avait fait plus de victimes que jamais. A Khartoum, presque tous les Européens étaient morts. Parmi eux se trouvait le Dr Ori, savant zoologiste italien qui avait résisté pendant dix ans à ce climat perfide; puis M. Thibaut, agent consulaire de France, et que toute sa famille avait suivi dans la tombe en moins d'une semaine. M. Thibaut avait passé quarante-trois ans de sa vie à Khartoum. Il avait fait partie avec d'Arnaud, Werne et Sabatier, de la mémorable expédition envoyée par Méhémet-Ali, en 1841, à la recherche des sources du Nil, et qui avait remonté le fleuve jusqu'à Gondokoro.

J'ai dit la mort de Blessing, et je n'étais pas arrivé à Berber que j'apprenais celle de mon ancien ami Lafargue, décédé depuis quelques jours; lui également avait passé de longues années au Soudan égyptien.

Enfin la mort étendit sa main avide sur ma petite famille. C fut à Berber que je perdis Nsévoué, mon fidèle compagnon. Il avait déjà eu à Khartoum une attaque de dysenterie, causée probablement par le changement de manière de vivre, et aggravée par un régime trop copieux. Le mal avait grandi de jour en jour. Tous mes soins furent inutiles; aucun remède ne produisit d'effet, et il s'éteignit au bout de trois semaines, complétement épuisé.

Jamais je n'ai fait de perte qui me fût plus sensible; le chagrin m'avait tellement affaibli que je pouvais à peine me tenir sur les jambes; marcher une demi-heure me causait une extrême fatigue. Deux ans se sont écoulés depuis lors, et je ne peux pas y songer sans que la blessure se rouvre.

J'avais emmené les deux autres petits noirs pour que mon pygmée eût des compagnons de jeu; il fallait maintenant leur choisir un autre sort. L'aîné, qui était le Niam-Niam, devait être laissé en Égypte au Dr Sachs, le célèbre médecin du Caire, et l'un de mes vieux amis, qui s'en occuperait, tandis qu'Allagâbo viendrait avec moi en Allemagne, où il recevrait une éducation soignée[1].

1. Allagâbo a été confié en 1873 aux soins d'un instituteur de Weimar et baptisé l'année dernière; le grand-duc a été son parrain; on lui a laissé le nom de *Timm* comme nom de famille et celui d'Allagâbo comme prénom. « Le docteur Schweinfurth, nous écrivait-on dernièrement, est satisfait de la conduite et des progrès de son jeune protégé. » (*Note du traducteur.*)

Mon séjour à Berber fut prolongé, non-seulement par la maladie de Tikitiki, mais encore par l'attente d'un courrier qui, d'après l'ordre du khédive, venait à ma rencontre. Je devais cette faveur à la vive sollicitude que herr von Jasmund, consul général allemand, a pour tous ceux qui sont placés sous sa protection. L'excellent homme avait craint que je ne fusse privé des choses indispensables, et le courrier m'apportait de l'argent, des armes, des médicaments, des habits. Mais à Khartoum je m'étais pourvu de tout ce qui m'était nécessaire : je tenais donc à arrêter le messager, afin de lui épargner le reste du voyage; et il me fallut plusieurs jours, avec l'aide du télégraphe, pour trouver l'endroit où le contre-ordre devait être donné.

Le 10 septembre, pouvant enfin me diriger vers la côte, je repris la route que j'avais suivie trois ans auparavant, et qui me fit retraverser les montagnes de l'Etbaï. Quatorze jours après, ma petite caravane, composée de treize personnes et de quatorze chameaux, arrivait saine et sauve au rivage.

Lorsque après avoir fait mille parasanges[1], ayant à côté de moi mes fidèles, je vis du sommet de l'Ataba, élevé de trois mille deux cent-dix pieds, l'étroitesse de la bande qui nous séparait de Souakine, puis l'azur infini de la mer, aux bords pressés par des peuples, je ressentis une émotion qu'a seul éprouvée le voyageur longtemps enfermé dans des terres inexplorées et d'un accès difficile.

Je m'embarquai à Souakine le 26 septembre; une agréable traversée de quatre jours me fit gagner Suez. De là, je me rendis au Caire, où justice fut rendue à mes serviteurs, et le 2 novembre j'atteignais Messine, retrouvant le sol européen après trois ans et quatre mois d'absence.

1. En chiffres ronds cinq mille kilomètres.

APPENDICE.

Pendant tout mon voyage, je me suis servi de trois baromètres anéroïdes que j'ai rapportés en bon état. Ces instruments ont été éprouvés avec soin à des températures et à des pressions différentes par le docteur Wilhelm Schur, qui a bien voulu dresser le tableau suivant d'après les hauteurs barométriques dont j'avais pris note. Je ne donne ici que le résultat de ses opérations. Pour plus de détails je renvoie au journal de la Société géographique de Berlin (1), où le docteur Schur a exposé la méthode qu'il a employée pour vérifier la justesse de mes instruments, et pour éliminer de ses calculs les causes d'erreur provenant de la température et des variations du baromètre.

Depuis mon arrivée en Afrique jusqu'au 2 décembre 1870, j'ai fait tous les jours, à peu d'exception près, trois lectures des anéroïdes, lectures dont les chiffres ont été soigneusement inscrits. Ces notes furent détruites dans l'incendie de la zèriba de Ghattas : d'où il résulte que les calculs du docteur Schur ne reposent que sur les observations faites depuis ce désastre, et sur quelques autres, citées dans ma correspondance.

Néanmoins le tableau que nous donnons ici permet d'établir les rapports qui existent entre les différents niveaux des lieux que j'ai visités. Il ne sera pas sans intérêt de comparer les chiffres qu'il présente avec ceux des relèvements géométriques faits en vue de la voie ferrée que l'on a le projet de construire entre Souakine et Berber[2].

L'approximation des altitudes exprimées dans le tableau ci-contre est, d'après le docteur Schur, d'environ vingt-cinq mètres.

1. *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde,* zu Berlin, S. 228.

2. Pour la position des différents points de cette route, on peut consulter la carte que j'ai publiée dans le quinzième volume des *Mittheilungen de Pétermann* (1869, Taf. 15).

ALTITUDES CALCULÉES PAR LE DOCTEUR WILHELM SCHUR.

Entre la mer Rouge et le Nil : de Souakine à Berber.

	Mètres au-dessus du niveau de la mer.
1. Trois heures, à l'ouest de Souakine	212,1
2. Bois de tamaris, sept heures et demie de Souakine	544,2
3. Ouadi Téehké, onze heures et demie de Souakine	618,9
4. Première passe, treize heures de Souakine	924,5
5. Étangs de la vallée située entre les deux passes	913,5
6. Point le plus élevé de la seconde passe	1041,7
7. Haut ouadi Gabet, en aval de la passe	925,8
8. Singâte, camp d'été des gens de Souakine, grande vallée d'Okouak	941,3
9. Ouadi Sarrahouibe, quatre heures à l'E. S. E. de Singâte	1037,7
10. Ouadi Harrâssa, vallée d'Erkahouîte, près du camp d'été, huit heures à l'E. S. E. de Singâte	1137,8
11. Au pied de la haute montagne d'Erkahouîte, côté du nord	1250,2
12. Sommet de la haute montagne d'Erkahouîte	1676,1
13. Deux heures à l'ouest de Singâte, une heure avant l'O-Mareg, à l'est de la petite passe	1007,3
14. Trois heures et demie à l'ouest de Singâte, au couchant et au-dessous de la petite passe	1072,5
15. Camp d'été de la vallée d'O-Mareg	971,7
16. Ouadi, trois heures à l'ouest de l'O-Mareg, avant la passe	949,5
17. Ouadi Amète, près des puits	810,1
18. Versant méridional de l'extrémité ouest du mont O-Kourr, cinq heures au couchant des puits d'Amète	803,3
19. Petit ouadi, une heure au couchant de l'ouadi Arab	739,9
20. Ouadi très-herbeux, au couchant de l'ouadi Arab, à une heure du grand lit du torrent	762,5
21. Ouadi Kamot-Ataî, près des puits	735,3
22. Ouadi, quatre heures à l'est de l'ouadi Habôbe	705,6
23. Ouadi Diméhadite	717,5
24. Ouadi Habôbe, branche orientale	741,0
25. Ouadi Habôbe, branche occidentale	600,2
26. Ouadi Kokrêbe, camp (1871)	694,5
27. Ouadi Kokrêbe, bivac au sud du précédent	597,6
28. Grand ouadi, une heure au couchant de l'ouadi Kokrêbe	657,0
29. Cinq heures et demie à l'est d'une petit colline isolée, près de l'ouadi Déroumkâde (haut-ouadi Youmga)	650,0
30. Ouadi Youmga	587,6
31. Ouadi Déroumkâde	581,4
32. Petite colline isolée, une heure au couchant de l'ouadi Déroumkâde	578,0
33. Bouche de la vallée, au sud des puits de Rahouaî, près du bouquet d'acacias	590,2
34. En aval de la petite passe qui est au-dessus de l'ouadi Laémêbe	580,1
35. Extrémité du sol uni et montueux de l'ouadi Laémêbe supérieur	532,8
36. Au milieu de l'ouadi Laémêbe	574,6
37. Au milieu de l'ouadi Laémêbe	513,9
38. Ouadi Laémêbe inférieur, deux heures à l'E. de l'O-Fik	458,8
39 Ouadi, au pied de l'O-Fik, versant méridional	498,6
40. Deux heures au levant du bush qui est près de l'O-Bak	508,2

41.	O-Bak, forêt de bush, près des puits	476,3
42.	Étang d'eau pluviale, deux heures à l'O. de l'O-Bak	459,0
43.	Cinq heures et demie à l'O. de l'O-Bak	438,8
44.	Dans l'ouadi Érémite, camp de 1871	464,4
45.	Dans l'ouadi Érémite, camp de 1868	446,0
46.	Dépression de l'ouadi Abou-Kolôdo	399,8
47.	Ouadi Darraourîbe ou Derrîbe	414,0
48.	Ouadi Sélim	452,2
49.	Près des puits d'Abou-Taggher, deux heures et demie au levant de Berber (el Mékérif)	403,6
50.	Berber (el Mékérif) trente pieds au-dessus des plus grandes eaux du Nil.	417,0

Au bord du Nil, entre le dix-huitième et le neuvième degré de latitude nord.

1.	En amont d'Ouolled Bassal (sur le bateau)	399,7
2.	En face de Matamma (sur le bateau)	404,4
3.	En face de Chendi (sur le bateau)	408,8
4.	Khartoum, vingt pieds au-dessus du maximum des crues du Nil-Bleu	407,2
5.	Mechra, sur l'îlot du Kitt, commencement du Bahr-el-Ghazal	442,7

Sur le territoire du Bahr-el-Ghazal.

1.	Grande zèriba de Ghattas, pays des Diours	471,2
2.	Grande zèriba de Kourchouk-Ali, rive du Diour	542,1
3.	Doubôr, petite zèriba d'Agâde, pays des Bongos	565,5
4.	Dangâ, petite zèriba d'Abou-Gouroûn, pays des Bongos	543,7
5.	Doggaya-mor, petite zèriba de Biselli, pays des Bongos	554,5
6.	Zèriba d'Idrîs Ouod-Defter, pays des Golos	703,6
7.	Grande zèriba de Zibêr-Râhama, chez les Krédis	696,0
8.	Dem Goudyou, zèriba d'Agâde	846,3
9.	Au bord du Goulanda, entre le dem Goudyou et le dem Békîr	729,1
10.	Dem Békîr, zèriba de Kourchouk-Ali	771,0
11.	Dem Adlâne, zèriba de Zibêr-Adlâne, pays des Sehrés	747,1
12.	Ngoulfala, petite zèriba d'Agâde, pays des Bongos	581,0
13.	Mouhdi, petite zèriba d'Agâde, pays des Bongos	575,0
14.	Résidence de Tehk, pays des Dinkas	426,5

En dehors du bassin du Nil.

1.	Résidence de Mounza, et zèriba d'Abd-es-Sâmate, pays des Mombouttous.	825,4

Pendant que ce tableau s'imprimait, le résultat des relèvements de la Vallée du Nil, commencés en 1848 et achevés en 1872, fut livré au public. Examen fait des hauteurs énoncées dans la « Statistique de l'Égypte, année 1873, » publiée au Caire par le ministère de l'Intérieur, je trouve, pour le confluent des deux Nils, à Khartoum, une altitude de trois cent soixante-dix-huit mètres au-dessus du niveau moyen de la Méditerranée. Il n'est pas dit si la hauteur du confluent a été prise à l'époque des grandes eaux, ou quand celles-ci étaient basses. La différence entre l'étiage et le maximum des crues est d'environ dix mètres.

ITINÉRAIRES ÉCLAIRANT LES PAYS SITUÉS A L'OUEST ET AU SUD DE MA ROUTE.

Du dem Goudyou à l'ouest-sud-ouest.

Route suivie par Idrîs Ouod-Defter.

1er *jour*. — Du dem au village de Manghîr, chef krédi, territoire d'Agâde, quatre heures de marche.

2e *jour*. — Du village de Manghîr à un groupe de hameaux krédis, même territoire, de six à sept lieues.

3e *jour*. — Des hameaux krédis aux villages abandonnés d'un ancien chef krédi, nommé Koiyé, longue étape de huit à neuf heures.

4e *jour*. — Des villages de Koiyé, à travers un pays inhabité, marche de huit lieues; campé dans le désert.

5e *jour*. — Du camp à une petite zèriba d'Idrîs, située au mont Méranghéh, sept heures de marche.

6e *jour*. — Du Mont Méranghéh à la principale zèriba d'Idrîs, bâtie au bord d'une rivière se dirigeant au nord-ouest, de sept à huit heures de marche dans un pays habité. Les gens de ce territoire sont les Baïas et les Méhrés, — tribus de race krédie. Garayongô est le chef des indigènes.

7e *jour*. — De la grande zèriba d'Idrîs à une succursale de cette zèriba, succursale appelée Adya du nom de la tribu krédie qui habite le canton, cinq heures de marche dans la direction de l'ouest.

8e *jour*. — De la petite zèriba d'Adya, de huit à neuf heures de marche dans le désert.

9e *jour*. — Du bivac à la zèriba la plus occidentale d'Idrîs, dans le Dar-Benda, dont le chef s'appelle Kobbo-Kobbo, une demi-journée de marche. Les Bendas forment un peuple indépendant et ont une langue particulière.

10e *jour*. — De la zèriba, sept ou huit heures de marche conduisent à une rivière, qui en cet endroit coule dans la direction de l'est, et qui, en toute saison, ne peut être passée qu'en bateau. Les gens qui en habitent les bords sont appelés Abou-Dingâs par les marchands d'ivoire; leur pays est nommé Dar-Dingâ ou Dar-Abou-Dingâ. Un roi que les Nubiens désignent sous le nom d'Aya, et auquel plusieurs chefs payent tribut, a sa résidence au nord-ouest de la principale zériba d'Idrîs Ouod-Defter. Le Dar-Dingâ est aussi fréquenté par un grand nombre de caravanes d'esclaves appartenant aux grands marchands du Darfour et du Kordofan. Les compagnies d'Agâde, de Zibêr-Râhama et de Zibêr-Adlâne vont dans cette contrée acheter l'ivoire que vendent les chefs.

Du dem Békir à la résidence de Mofiô.

Route suivie par Djoumma dans la direction de l'ouest-nord-ouest.

1er *jour*. — Du dem aux derniers villages des Sehrés, six ou huit lieues. Ces villages sont situés sur le territoire de Kourchouk-Ali. Leur cheik est un appelé Sahtzi; il demeure au bord de l'Ouillé ou Villé, petite rivière, en toute saison très-profonde, soi-disant vingt pieds d'eau, et qui appartient au système fluvial de la grande rivière du Dar-Dingâ.

Des derniers villages des Sehrés, sept longues journées de marche, en pleine solitude, conduisent aux premières habitations du territoire de Mofiô, parmi lesquelles Boboroungoû, bainqui de ce prince souverain, a sa mbanga.

9e *jour*. — De ces premières cases, une brève étape dans un pays cultivé mène à la résidence du sous-chef Bakômoro.

10e *jour*. — De chez Bakômoro, une longue étape, en grande partie dans une forêt sauvage, fait gagner la demeure de Kanzo, bainqui de Mofiô.

11e *jour*. — De chez Kanzo, prenant au nord-ouest, on arrive après une forte marche chez un autre bainqui, appelé Abindî. Là, on traverse le Ngango qui se dirige au nord; va rejoindre le Villé, et coule avec lui au nord-ouest pour s'unir à la rivière du Dar-Dingâ. Dans son cours inférieur, le Ngango porte le nom de Mboma.

12e *jour*. — De la demeure de Kanzo, on gagne, en une demi-journée, la mbanga du sous-chef Gazima, qui est l'un des frères du roi.

13e et 14e *jours*. — De chez Gazima, deux jours de marche conduisent à la résidence de Mofiô. Une longue étape seulement, faite au sud-ouest, sépare cette résidence de la principale zèriba d'Idrîs Ouod-Defter. La rivière sur laquelle est située la mbanga de Mofiô s'appelle, dit-on, le Mbetté, et va rejoindre le Mboma.

Du dem Békir à la résidence de Solongô.

Dans la direction du sud-sud-est.

1er *jour*. — On traverse le Ndgouddourou, puis le Dchî, et, laissant à sa gauche le mont Kokouloû (simple colline), on gagne, après une étape de longueur moyenne, un ruisseau que les Nubiens ont suivi jusqu'à son embouchure dans la Vahou et qu'ils appellent Bisséri. Quand les pluies ne sont pas très-fortes, ce cours d'eau peut être passé à gué, même pendant le Kharif. Peu de temps après l'avoir franchi, on a, au sud, le mont Daragoumba, situé à environ deux heures du chemin.

2ᵉ *jour*. — Une bonne journée de marche, en pays désert, conduit au sud-ouest à un petit ruisseau, appelé Kommo, et qui est un affluent du Bisséri.

3ᵉ *jour*. — Vers le soir, on arrive au Dar (région habitée) du territoire de Solongô, et on passe la nuit au village de Karia, frère et bainqui du chef.

4ᵉ *jour*. — La route va plus au sud, et l'on atteint après une forte marche la mbanga d'un autre sous-chef appelé Ndoundo, et qui est également frère du prince.

5ᵉ *jour*. — Prenant au sud-ouest, vous arrivez chez Yagganda, troisième frère et bainqui de Solongô. A l'est du chemin se trouve le mont Yaré.

6ᵉ *jour*. — De chez Yagganda, une demi-journée de marche conduit à la résidence de Solongô. Elle fait traverser la Nomatina ou Nomatilla, rivière importante que les Niams-Niams identifient avec la Vahou, dont ils appellent aussi Nomatilla le cours inférieur qui passe chez les Bongos.

A deux journées de marche au nord-est de la mbanga du chef Niam-Niam, se trouve Abou-Chatter, zèriba de Kourchouk-Ali, située sur le territoire des Bellandas, dont la plus grande portion appartient à Solongô.

A moitié chemin d'Abou-Chatter, est la résidence de Ndimma, lieutenant du souverain; et à un jour de marche de la zèriba de Kourchouk-Ali, vers le nord, demeure un autre bainqui, appelé Mamâ; de telle sorte que la zèriba de Kourchouk forme une enclave dans les États de Solongô. Le père de celui-ci, nommé Borongbô ou Bongorbô, était frère de Mofiô et de Zaboura.

Du dem Békir chez Yaffati et Inghimma.

Route suivie par Djoumma dans la direction du sud.

1ᵉʳ et 2ᵉ *jours*. — Du dem au sud-sud-ouest, à travers la bande déserte de la frontière.

3ᵉ *jour*. — Vers le soir, on atteint la résidence d'un petit chef, nommé Yaffati ou Yapati, et qui est fils de Zaboura. Ce dernier était le frère de Mofiô, dont il s'était rendu indépendant.

4ᵉ *jour*. — Une marche de moyenne longueur vers le sud vous conduit chez Boggoua Riffiô, bainqui et frère d'Yapati.

5ᵉ *jour*. — On traverse le Mbomoû, ruisseau qui coule vers le nord pour rejoindre la Nomatilla, et on arrive chez Boggoua Yango, l'un des lieutenants de Bombo.

6ᵉ *jour*. — Dans la soirée, après une étape ordinaire, vous gagnez la mbanga du puissant Bombo. A un jour de marche de la mbanga,

au nord-ouest, demeure Nemmebo, et à la même distance au nord-est, habite Nzemmebé, tous deux frères et sous-chefs de Bombo. Maganghét, fils de Nzemmebé, est bainqui dans le district situé au nord-est de la résidence du souverain.

7ᵉ et 8ᵉ *jours*. — Marche en pays désert.

9ᵉ *jour*. — On franchit une grande rivière navigable qui traverse le territoire de Séna, dont la résidence est à l'est de la route : d'où le nom de Séna donné par les Nubiens des caravanes à ce cours d'eau, que les Niams-Niams appellent Ouéhré.

10ᵉ *jour*. — Arrivée à la demeure d'un fils d'Eso (ne pas confondre celui-ci avec le chef du même nom, père de Ndôrouma et de Nghetto), demeure située au bord de la rivière de Séna, qui est, dit-on, la même que le Mbroûolé ou rivière d'Ouando.

11ᵉ et 12ᵉ *jours*. — Marche en pays habité, sur le territoire d'Eso, vieux chef décrépit, et après deux longues étapes au sud de la rivière, on gagne la résidence d'Inghimma, le plus puissant des fils d'Eso.

13ᵉ et 14ᵉ *jours*. — Après avoir traversé le territoire d'Inghimma, on arrive le lendemain, vers midi, au bord de l'Ouellé, ou grande rivière de Kanna. Quand on a passé la rivière, au sud de la résidence d'Inghimma, on peut gagner celle de Kanna en deux jours de marche du côté du levant.

Route d'Abderahmâne Abou-Gouroûn, de sa principale zèriba au pays des Niams-Niams et à celui des Momboultous.

Direction du sud.

1ᵉʳ *jour*. — Huit jours de marche au sud-ouest, et l'on arrive à Ngouddou, zèriba de Kourchouk-Ali.

2ᵉ *jour*. — Six heures vers le sud; bivac au désert.

3ᵉ *jour*. — Demi-journée de marche conduisant à Mahâ, zèriba d'Abou-Gouroûn, au bord du Lehko.

4ᵉ *jour*. — Sept heures de marche, toujours au sud-sud-ouest, pour atteindre le Djébel Régheb, où est située Hibbou, petite zèriba bongo d'Abou-Gouroûn.

5ᵉ *jour*. — Une demi-journée de marche au sud-est vous conduit à Mbellémebé, petite zèriba établie en commun par Abou-Gouroûn et par Ghattas. Le chef des Bongos de Mbellémebé s'appelle Ghirra.

6ᵉ *jour*. — Marche d'avant midi au sud-est, faisant gagner la zèriba du Djébel Higgou, situé à la frontière sud du pays des Bongos, et qui appartient à Ghattas.

7ᵉ *jour*. — Huit heures de marche au sud-ouest, en laissant au levant le territoire de Moundo (contrée des Baboûkres) et en pays dé-

sert, pour arriver à la zèriba d'Abou-Gouroûn, sur la frontière nord du pays des Niams-Niams. Cette zèriba, qui avait pour gouverneur un esclave niam-niam appelé Fombôa, fut détruite en 1870 par Ndôrouma. Le chef local des Niams-Niams se nommait alors Oukoué.

8ᵉ *jour*. — On traverse le Soué (Diour), et, allant toujours au sud, on bivaque dans le désert, au bord du Bikki.

9ᵉ *jour*. — Marche d'environ neuf heures au sud-ouest, en lieu désert, et l'on atteint la résidence de Doukkou, frère et sous-chef de Ndôrouma.

10ᵉ *jour*. — Longue étape au sud, puis à l'ouest, conduisant chez Mbori, bainqui de Ndôrouma. A moitié chemin est l'endroit où ce dernier chef battit complétement les troupes alliées des Nubiens, en décembre 1870.

11ᵉ *jour*. — Marche d'un jour entier, pour gagner la résidence de Ndôrouma, située au bord d'un ruisseau, nomme Bara, et qui est un affluent du Bikki. Ndôrouma est le plus puissant des fils d'Eso.

12ᵉ *jour*. — Une demi-journée de marche, et l'on trouve la mbanga de Ghettoua ou Nghetto, frère de Ndôrouma, et chef indépendant, dont le territoire est au sud des États de son frère.

13ᵉ *jour*. — Le chemin tourne au sud-est et conduit, en une marche de longueur moyenne, au village de Machemani, bainqui de Nghetto.

14ᵉ *jour*. — Longue étape au sud-est en pays inhabité.

15ᵉ *jour*. — Dans la matinée, une brève étape vous fait gagner le territoire de Malingdé, chef dont les États ont une grande étendue; au milieu du jour on atteint le village d'Aoura, fils de Malingdé.

16ᵉ *jour*. — Marche d'un jour entier au sud-est, conduisant chez Basoué, gouverneur de l'un des cantons d'Aoura.

17ᵉ *jour*. — Brève demi-étape, et l'on atteint la résidence de Malingdé ou Marindo, l'un des nombreux fils de Bazimbé.

18ᵉ *jour*. — Marche d'un jour entier, à l'ouest-sud-ouest, pour gagner la demeure de Basia, bainqui de Malingdé.

19ᵉ *jour*. — Longue étape au sud-est, menant aux villages d'Yaganda, autre bainqui de Malingdé.

20ᵉ *jour*. — Marche en pays inhabité; nuit passée au désert.

21ᵉ *jour*. — Demi-journée de marche, et l'on est chez Ragbatta, bainqui d'Ouando.

22ᵉ *jour*. — Marche d'un jour entier, pour atteindre la rivière d'Ouando, au bord de laquelle on passe la nuit. Cette rivière, qui est le Mbroûolé, traverse les territoires d'Indimma et de Séna, et porte en aval le nom d'Ouéhré.

23ᵉ *jour*. — On franchit le reste de la bande déserte qui forme la frontière, et l'on est dans le royaume de Mounza, province d'Isingherria, près des villages de Dedda, bainqui de ce dernier.

24ᵉ *jour.* — Marche au sud, conduisant aux nombreux villages du territoire d'Isingherria.

25ᵉ *jour.* — Étape dans la même direction, faisant gagner la résidence d'un autre sous-chef de celui-ci.

26ᵉ *jour.* — Brève étape, et vers midi on atteint la résidence même d'Isingherria.

De la résidence de Ndôrouma à celle du vieil Éso.

Route d'Ahmed-Ahouâte. Direction du sud-ouest.

1ᵉʳ *jour.* — Bonne journée de marche à l'ouest, pour arriver chez Komounda, bainqui de Ndôrouma.

2ᵉ *jour.* — Étape dans la même direction, conduisant à la demeure de Toumafi, second lieutenant de Ndôrouma.

3ᵉ *jour.* — On arrive chez Mbânzouro, troisième bainqui de Ndô rouma, dont il est frère.

4ᵉ *jour.* — Chez Biazinghi, autre bainqui de Ndôrouma.

5ᵉ et 6ᵉ *jours.* — En pays inhabité ; dans la direction du sud-ouest.

7ᵉ *jour.* — Demi-journée de marche faisant gagner le territoire de Bâria; halte aux premiers villages.

8ᵉ *jour.* — Marche d'avant et d'après midi, en pays habité, et l'on arrive chez Bâria où Ahmed Ahouâte, gouverneur des établissements d'Hassaballa, a construit une zèriba. Bâria est l'ancien ami et l'allié de cette compagnie Khartoumienne.

9ᵉ *jour.* — Une longue étape au sud fait gagner la demeure de Sango, frère et sous-chef de Ndôrouma.

10ᵉ et 11ᵉ *jours.* — A travers un pays inhabité; deux nuits en pleine solitude.

12ᵉ *jour.* — On arrive le soir à la résidence de Ndenni, fils et autrefois bainqui de Séna.

13ᵉ *jour.* — Étape conduisant chez Basibô, autre fils de Séna, et qui est aujourd'hui chef indépendant.

14ᵉ *jour.* — On atteint les montagnes de Gângara, séjour des A-Madi et des Imberris, tribus de même famille.

15ᵉ et 16ᵉ *jours.* — Marche en pays habité, et arrivée à la demeure du vieil Éso.

De la principale zèriba de Kourchouk-Ali, rive du Diour, à Abou-Ghatter, pays des Bellandas.

1ᵉʳ *jour.* — Huit heures de marche d'abord au sud-ouest, puis au sud, pendant lesquelles on traverse la petite zèriba d'Hassaballa, et l'on arrive à Mittou, zèriba secondaire de Kourchouk-Ali (pays des Bongos).

2e *jour*. — Six heures de marche au sud, pour atteindre Longo, deuxième succursale, appartenant à la même compagnie. Une petite zèriba d'Agâde, appelée Mbor, est à l'est de la route, à peu de distance de la rive gauche du Diour.

3e *jour*. — Marche de sept à huit lieues conduisant à l'ancien emplacement d'une petite zériba qui s'appelait Mourr et qui appartenait à Kourchouk-Ali.

4e *jour*. — Traversée de la frontière méridionale du pays des Bongos; bande déserte où l'on bivaque.

5e *jour*. — Une brève étape conduit aux premiers hameaux des Bellandas, qui ont pour chef un bainqui de Solongô.

6e *jour*. — Longue demi-journée de marche pour gagner Abou-Chatter, montagne isolée du sommet de laquelle on voit, dit-on, au levant, toutes les collines détachées de la partie méridionale du pays des Bongos, et la montagne de Moundo, pays des Baboûkres.

Le chef des Bellandas, soumis à l'autorité de Kourchouk-Ali, s'appelle Akouh, et celui des Niams-Niams tributaires de Solongô se nomme, dit-on, Bongourr.

A six heures, au nord-est d'Abou-Chatter, se trouve une seconde zèriba de Kourchouk-Ali, station appelée Dongoh, située également chez les Bellandas, et qu'on dit être voisine de la rive gauche du Diour.

A six heures plus loin, dans la direction de l'est et de l'autre côté du Diour, est Assalla, troisième établissement bellanda de la même compagnie.

A quelques heures d'Assalla, vers le nord, sont les zèribas bongos d'Abou-Gouroûn que les Nubiens appellent, l'une Abouléghi, du nom du cheik bongo de la localité; l'autre Djébel Régheb. Pour les indigènes le premier de ces endroits s'appelle Kéré, et le deuxième Hibbou.

De Koulongo à Djébel-Higgou et à Moundo.

Direction du sud.

1er *jour*. — Cinq heures au sud-sud-ouest font gagner Kilébi, petite zèriba de Kourchouk-Ali. A quatre heures au couchant de cette place est une autre petite zèriba du nom de Ngorr, appartenant à la même société.

2e *jour*. — Sept heures de marche, et l'on arrive à Mbo, zèriba secondaire de Ghattas; le chef bongo de la localité s'appelle Doliba. A moitié chemin on a croisé une ancienne zèriba de Kourchouk-Ali maintenant abandonnée; le chef bongo de l'endroit s'appelle Abrass.

Entre Kilébi et Mbo, on traverse deux ruisseaux importants qui, selon toute probabilité, sont le Molmoul et le Nyédokou.

3[e] *jour.* — Marche de six à sept heures conduisant à Doggaï, zèriba de Ghattas, où le chef local indigène s'appelle Bonyira.

4[e] *jour.* — Étape de quatre heures, et l'on atteint Djébel-Higgou, zèriba de Ghattas. Le chef bongo du district se nomme Longo; le chef local, Higgou.

A trois heures du côté de l'est se trouve une zèriba très-fréquentée que les Bongos appellent Rouhmé, et les Nubiens Djébel-Chitéta (Montagne du piment), de la colline adjacente qu'ils ont nommée ainsi. Le chef local des Bongos de ce canton est Bomadioh.

De Djébel-Chitéta, deux jours de marche au levant conduisent à Sabbi. Le premier jour on traverse le Tondj, et, à moitié de l'étape, on trouve le village de Gouiya, chef bongo, dont les cases sont sur le territoire d'Abd-es Sâmate.

Moundo, situé dans le pays montagneux habité par les Baboûkres, est au midi, et seulement à deux lieues de Djébel Higgou. Parmi les chemins que suivent les caravanes pour se rendre au pays des Niams-Niams, celui qui traverse cette contrée franchit une passe dangereuse, où les voyageurs sont souvent attaqués par les indigènes. Ce Moundo est celui que Petherick a visité au mois de février 1858 (1). Les noms des lieux que ce voyageur a trouvés sur sa route, par exemple, ceux d'Yaou, de Danga, de Malia, de Mourr, de Loungo, se sont conservés jusqu'à présent.

LISTE DES MAMMIFÈRES OBSERVÉS PENDANT MON VOYAGE DANS LES PROVINCES DE L'INTÉRIEUR, AU SUD DU BAHR-EL-GHAZAL.

(Avec les noms indigènes[2].)

1. *Troglodytes niger*, Geoff. St.-Hil. (*Var. Schweinfurthii*, Gigl.)

Bongo : *dedda*.
Niam-Niam : *irangba* ou *mandcharouma*.
Mombouttou : *nohzo*.
Sehrés : *sango*.

2. *Colobus guéréza*, Rüpp.

Bongo : *ndollo*.
Niam-niam : *mbougghe*.

1. Est-ce bien le Moundo de Petherick ? Dans tous les cas nous rappellerons que le village où le voyageur anglais a passé quinze jours, en février 1858, appartenait à de vrais Niams-Niams. La description faite par Petherick des hommes qui l'entourent, leur coiffure, leur noblesse, la nuance de leur peau, leur bouclier, notamment leur troumbache, ne laissent aucun doute à cet égard. Comment les Baboûkres ont-ils délogé ces hommes puissants qui n'avaient jamais été vaincus ? En quittant Moundo, Petherick prend au N. O. et retrouve des Niams-Niams. Ceux du district nord de Solongô sont au couchant ; ou bien ont-ils été refoulés par les Bongos et par les Bellandas ? (*Note du traducteur.*)

2. Ces noms montreront également la distribution géographique des animaux indiqués dans cette liste. La détermination des espèces a été faite par le professeur R. Hartmann, dont l'autorité donne à cet égard toute certitude.

3. *Cercopithecus griseoviridis*, Desm.

Diour : *nghéro* ou *anghéro*.
Bongo : *manga*.
Niam-niam : *ngalangala*.
Krédi : *ohlo*.

4. *Cercopithecus pyrrhonotus*, Ehrb.

Dinka : *agohk*.
Diour : *abouorro* ou *abouro*.
Bongo : *goumbi*.
Niam-niam : *goungbé*.
Golo : *toggoua*.
Krédi : *nyagga*.

5. *Cercopithecus pygerythrus*, F. Cuv.

Niam-niam : *ndoumm*.

6. *Cynocephalus babuin*, Desm.

Diour : *bimm*.
Bongo : *koungah*.
Niam-niam : *bokkou*.

7. *Cynocephalus sp*.

Sehrés : *mbiri*.
Golo : *filli*.
Krédi : *bourou*.

8. *Otolicnus teng*, Geoff. St-Hil. (*Galago senegalensis*, F. Cuv.)

Dinka : *londor* ou *nehngbi*.
Diour : *anyouoïo* ou *anyouaï*.
Bongo : *ndorr*.
Niam-niam : *bakoumbosso*.

9. *Otolicnus pelei*, Temm. (*Galago demidoffii*, Fisch.)

Niam-niam : *mbottou*.
Mombouttou : *Addé*.

10. *Megaderma frons*, Geoff. St.-Hil.
11. *Vesperugo sp*.

Bongo : *birou*.
Niam-niam : *foureh*.

12. *Scotophilus leucogaster*, Geoff. St.-Hil.
13. *Nicteris hispida*, Geoff. St-Hil.
14. *Phyllorrhina caffra*. Lund.
15. *Erinaceus*, *sp*.

Diour : *ohkoddo*.
Bongo : *ndoudoupirakpeh*.
Niam-Niam : *doundouleh*.
Golo : *iddouh*.
Krédi : *ohko*.
Sehré : *mbarra*.

16. *Sorex sp*.

Diour : *ouchoull*.
Bongo : *tondo* ou *chondo*.
Niam-niam : *ndellih*.
Golo : *diffi*.
Krédi : *Ddchandche-Kraïe*.

17. *Ratelus capensis*, G. Cuv.

Diour : *ogang*.
Bongo : *nguirr*.
Niam-Niam : *toroubah*.

18. *Lutra inunguis*, F. Cuv.?

Niam-niam : *limmou*.

19. *Canis familiaris*, Lin.

Dinka : ***dyong.***
Diour : ***gouok.***
Bongo : ***bihi.***
Niam-niam : ***ango.***
Mittou : ***ouihi.***
Golo : ***orio.***
Krédi : ***kohno.***
Sehré : ***borro.***
Mombouttou : ***nessi.***

20. *Canis variegatus*, Gretschm. (*C. aureus auctorum.*)

Dinka : ***aouane.***
Diour : ***toh.***
Bongo : ***galah.***
Niam-niam : ***hoah.***
Krédi : ***glommou.***
Golo : ***ndagghé.***
Sehré : ***ndeh.***

21. *Canis pictus*, Desm.

Dinka : ***kouatj.***
Bongo : ***ouëll.***
Niam-niam : ***tiah.***
Sehré : ***sahr.***

22. *Otocyon Lalandii*, H. Sm.?

Dinka : ***pendeh.***

23. *Hyæna crocuta*, Zimm.

Dinka : ***angouih.***
Diour : ***outtouone.***
Bongo : ***hilou.***
Niam-niam : ***segghé.***
Mittou : ***modda-ouh.***
Golo : ***mbouh.***
Sehré : ***mboh.***

24. *Viverra civetta*, Schreb.

Diour : ***Youoll.***
Bongo : ***kourroukou.***
Niam-niam : ***tiyé.***

25. *Viverra genetta*, Lin.

Dinka : ***angonn.***
Diour : ***anyara.***
Bongo : ***dongoh.***
Niam-niam : ***mbelli.***
Golo : ***nifah.***
Krédi : ***ndilli.***
Sehré : ***méhré.***

26. *Herpestes fasciatus*, Desm.

Dinka : ***agorr.***
Diour : ***gorr.***
Bongo : ***ngorr*** ou ***daï.***
Niam-niam : ***ndouttouah.***

27. *Felis leo*, Lin.

Dinka : ***kohr.***
Diour : ***mou.***
Bongo : ***poull.***
Niam-niam : ***mbongonouh.***
Golo : ***singhili.***
Krédi : ***ganyé-kasa.***
Sehré : ***sirringhinni.***

28. *Felis leopardus*, Schreb.

Diour : ***kouatj.***
Bongo : ***koggo.***
Niam-niam : ***mamah.***
Krédi : ***sellembeh.***

29. *Felis caracal*, Lin.

Diour : **nouoï.**
Bongo : **moudyokpollah.**
Niam-niam : **mobborou.**

30. *Felis serval*. Schreb.

Dinka : **dohk.**
Bongo : **gregghé.**
Niam-niam : **ngaffouh.**

31. *Felis maniculata*, Temm. Rupp.

Dinka : **angaou.**
Diour : **bang** ou **gouang.**
Bongo : **mbira-ou.**
Niam-niam : **dandalah.**
Golo : **dharé.**
Krédi : **ledché.**
Sehré : **sahté.**
Mittou : **ngorroh.**

32. *Sciurus leucumbrinus*, Rüpp.

Diour : **aïyéda.**
Bongo : **remmé.**
Niam-niam : **béderri.**

33. *Sciurus superciliaris*, A. Wagn.

Dinka : **allohl.**
Diour : **anyouaï.**
Bongo : **ourenghé.**
Niam-niam : **bamoumba** ou **bakoumbah.**
Golo et Krédi : **angah.**
Sehré : **serenna.**

34. *Mus decumanus*, Pall.

Bongo : **lougne.**
Niam-niam : **gouah.**

35. *Mus alexandrinus*, Lin.

Dinka : **lohk.**
Bongo : **higghé-rou** ou **rohpattah.**
Niam-niam : **babilli.**
Krédi : **ohtoh.**
Sehré : **dyou.**

36. *Golunda pulchella*. Gray.

Dinka : **manyang.**
Diour : **ouïo.**
Bongo : **Yangah.**
Niam-niam : **sikka.**
Golo : **ngadzé.**
Mittou : **gagah.**

37. *Meriones burtonii*, A. Wagn.

Dinka : **malral kondo.**
Diour : **omadda.**
Bongo : **mokokoh** ou **higghé-nyàkkah.**
Niam-niam : **sakada.**
Krédi : **ittih.**
Golo : **fyako.**
Sehré : **Dyouh.**

38. *Mus gentilis*, Brants.

Bongo : **mangbellé.**
Niam-niam : **ndekkitelli** ou **ndighitelli.**

39. *Aulacodus swinderianus*, Temm.

Dongo : **bohko**
Dinka : **longne.**
Diour : **nyanyahr.**
Niam-niam : **remvo** ou **alimroh.**
Golo : **ellé.**
Sehré : **mbattara.**
Krédi : **mbadcha.**
Mittou : **ouohko.**

40. *Lepus æthiopicus*, Ehrbg.

Dinka : *anyorr.*
Diour : *apouoïo.*
Bongo : *battah.*
Niam-Niam : *ndékouteh.*
Krédi : *ohzo.*

41. *Hystrix cristata*, Lin.

Diour : *Chiaou.*
Bongo : *kéhoa.*
Niam-niam : *nzinghéneh.*

42. *Orycteropus æthiopicus*, Sunder.

Diour : *mohk.*
Niam-niam : *kahré.*

43. *Manis temmingkii*, Lund.

Diour : *kong.*
Bongo : *konn.*
Niam-niam : *bachichi.*

44. *Elephas africanus*, Blum.

Dinka : *akonn.*
Diour : *lyédi.*
Bongo : *kiddi.*
Niam-niam : *mbarah.*
Mittou : *kiddi.*
Golo : *offio.*
Krédi : *morrongoh.*
Sehré : *chah.*

45. *Rhinoceros bicornis*, Lin.

Diour : *oumouoh.*
Bongo : *bachah.*
Niam-niam : *kangah.*
Krédi : *grourouppo.*

46. *Hippopotamus amphibius*, Lin.

Dinka : *nyang.*
Diour : *fahr.*
Bongo : *habba.*
Niam-niam : *doupoh.*
Golo : *fyongou.*
Krédi : *mroungou.*
Sehré : *diffoh.*

47. *Hyrax sp.*

Bongo : *mbérédouh.*
Niam-niam : *atabouh.*
Lehsi : *kettoh.*
Golo : *ngaffé.*
Krédi : *osoh.*
Sehré : *nogohne.*

48. *Phacochærus ælianii*, Rüpp.

Dinka : *dyehr.*
Diour : *koull.*
Bongo : *bohdou.*
Niam-niam : *chibba.*
Mittou : *ouadoh.*
Krédi : *bongboh* ou *boddoh.*
Golo : *voungbah.*
Sehré : *badzo.*

49. *Potamochærus penicillatus*, Gray.

Niam-niam : *mokourouh* ou *dchomborr.*
Mombouttou : *napéso.*

50. *Sus senaariensis*, Fitz.

Dinka : *angaou.*
Diour : *amayok.*
Bongo : *mondoh.*
Niam-niam : *gourroua*
Mittou-madi : *léyhyeh.*

51. *Camelopardalis giraffa*, Lin.

Dinka : *mehr.*
Diour : *ouëhr.*
Bongo : *killirouh.*
Niam-niam : *bassoumbarighi.*
Golo : *ndakkala.*
Krédi : *govizissi.*
Sehré : *bagga.*

52. *Antilope oreas*, Pall.

Dinka : *golgouall.*
Diour : *odierr.*
Bongo : *mbourreh.*
Mittou : *kerh* ou *mbourreh.*
Niam-niam : *mbourreh.*
Bellanda : *odehr*
Krédi : *kobbo.*
Sehré : *kovo.*
Golo : *kobbo.*

53. *Antilope leucophæa*, Pall. (*Ægoceros*, Ham. Sm.)

Dinka : *amomm.*
Diour : *ommar.*
Bongo : *manya.*
Niam-niam : *bisso.*
Golo : *vounnoungou.*
Bellanda : *omahr.*
Sehré : *dehngah.*

54. *Antilope nigra*, Harris. (*Ægoceros*, Ham. Sm.)

55. *Antilope caama*, Gray. (*Acronotus*, H. Sm.)

Dinka : *alalouëhl.*
Diour : *pourroh.*
Bongo : *karia.*
Niam-niam : *songoroh* ou *soggomvouh.*
Mittou : *borro.*
Golo : *kotso.*
Krédi : *kraïa.*
Sehré : *dangah.*
Baboûkre : *borro.*
Mombouttou : *nakibbih.*

56. *Antilope leucotis*, Licht. Peters. (*Kobus*, A. Sm.)

Dinka : *til.*
Diour : *til.*
Bongo : *kalah.*
Niam-niam : *tagba.*
Mittou : *kalla.*
Sehré : *boddi.*
Krédi : *ngaïo.*
Golo : *ngallah.*
Mombouttou : *nehpeddé.*

57. *Antilope defassa*, Rüpp. (*Kobus*, A. Sm.)

Dinka : *pohr* ou *fohr.*
Diour : *oummouho.*
Bongo : *boubou.*
Niam-niam : *mbagga.*
Mittou : *lehbi.*
Krédi : *aduih.*
Golo : *boggo* ou *ouindi.*

58. *Antilope megaloceros*, Auct. (*Kobus*. A. Sm.)

Dinka : *abohk.*

59. *Antilope arundinacea*, Gray. (*Eleotragus.*)

Dinka : *kéo.*
Diour : *pohr.*
Bongo : *yolo.*
Niam-niam : *yoro.*
Golo : *ngallah.*
Sehré : *Duiang.*

60. *Antilope scripta*, Pall. (*Tragelaphus*, Blainv.)

Dinka : *pehr* ou *fehr*.
Diour : *rohro*.
Bongo : *tobbo*.
Niam-niam : *boddi*.
Golo : *kouffou*.
Mittou : *ehbou*.
Krédi : *lenché*.
Sehré : *Ya-ou* ou *Yavoh*.
Bellanda : *rodda*.

61. *Antilope addax*, Licht.

Dinka et diour : *anuidohl*.
Bongo : *aouel*.

62. *Antilope senegalensis*, H. Sm. (*Damalis*, Gray.)

Dinka : *tiang*.
Diour : *tahng*.
Bongo : *tanghé*.

63. *Antilope madoqua*, Rüpp. (*Cephalophus*, H. Sm. Hens.)

Dinka : *lohdj*.
Diour : *nettyèdé*.
Bongo : *heggolé*.
Mittou : *koullé*.
Niam-niam : *bongbalyah*.
Golo : *leffa*.
Krédi : *kehdo*.
Sehré : *ngogoh*.
Chillouk : *akogne*.

64. *Antilope grimmia*, Licht. (*Cephalophus*, H. Sm.)

Dinka : *amouhk*.
Diour : *nyépahl*.
Bongo : *dihli*.
Niam-niam : *bafou*.
Mittou : *léhlou*.
Mittou-madi : *hibou*.
Sehré : *dih*.

65. *Antilope pygmæa*, Licht.. (*Cephalophus*, H. Sm.)

Bongo : *mbourroumou*.
Niam-niam : *mvourrah*.
Sehré : *nzerré*.
Mombouttou : *néloumboko*.

66. *Antilope sp. minor rufescens*. (*Cephalophus*, H. Sm.)

Bongo : *dongboh*.
Niam-niam : *kohtoumo*.

67. *Capra hircus*, Lin.

Dinka : *tonn* (mâle), *tohk* (fem.).
Diour : *biell*.
Bongo : *binya*.
Niam-niam : *voussindeh*.
Mittou : *oanya*.
Golo : *ovyo*.
Krédi : *ehné*.
Sehré : *mvirri*.
Mombouttou : *memmeh*.

68. *Ovis aries*, Lin.

Dinka : *amahl*.
Diour : *rohmo*.
Bongo : *romboh*.
Krédi : *ndillimih*.
Mittou : *kaméleh*.
Sehré : *dzagga*.

69. *Bos taurus*, Lin. (*B. Zébu* var. *Africana*.)

Dinka : *ouëhng* (nom gén.) *tonn* (mâle), *ngouht* (fem.).
Diour : *dyang*.
Bongo : *cha*.
Niam-niam : *hitti*.
Mittou : *ehssah*.
Golo : *moddoh*.
Krédi : *modoh*.

70. *Bubalis caffer*, Gray.

Dinka : ***anyahr.***
Diour : ***dyovi.***
Bongo : ***kobbj.***
Niam-niam : ***mbé.***
Golo : ***mindé.***
Krédi : ***sobbo*** ou ***mbah.***
Sehré : ***mbah.***

71. *Manatus senegalensis*, Desm. *M. Vogelii?*

Pays des Mombouttous : Kharouf-el-bahr des Nubiens.

Espèces douteuses.

72. *Sorex sp.?*

Bongo : ***higgheh karia.***

73. *Mus sp.?*

Bongo : ***mohbidi.***

74. *Mus sp.?*

Bongo : ***higgheh dilou.***

75. *Chysochloris sp.?* (*Talpa?*)

Bongo : ***broumm.***
Niam-niam : ***toundouah.***

NOTE RELATIVE AU MÉTÉORE SOLAIRE DÉCRIT PAGE 305 DU PREMIER VOLUME.

Le phénomène dont il est question a d'étroits rapports avec les halos colorés qui s'observent autour du soleil et de la lune, où ils ont été vus sous tant d'aspects divers.

Dans l'Annuaire astronomique de Schumacher (*Astronomischen Jahrbüchern*, Altona, 1823), Fraunhofer a développé la théorie de ces halos, et l'a appuyée de nombreuses observations faites par lui-même.

Lorsque le soleil ou la lune est entouré d'un halo, le ciel est ordinairement couvert d'un léger voile de vapeur. Si le phénomène est complet, les anneaux qu'il présente offrent les couleurs de l'arc-en-ciel.

Fraunhofer divise ces météores en deux classes : halos de petite espèce, et halos de grande espèce. Si la couleur rouge est à l'extérieur, c'est-à-dire éloignée du corps lumineux, ainsi que dans le météore que nous avons décrit dans notre premier volume, le halo est de petite espèce. Si, au contraire, le rouge est à l'intérieur, le halo est des plus grands, et fréquemment associé au phénomène de parhélie.

La cause de ces halos colorés doit se chercher dans le passage de la lumière à travers les globules de vapeur où elle se diffracte; et Fraunhofer a démontré qu'en traversant le bord de ces globules la lumière présente un phénomène de diffraction pareil à celui qu'elle offrirait en passant par une étroite ouverture.

Pour qu'il se forme un cercle tinté, il est nécessaire que les globules de vapeur soient à la fois d'égale dimension et à égale distance. Si les globules sont de grandeurs différentes ou irrégulièrement répartis, il y a seulement production d'éclat lumineux. L'œil, recevant alors des rayons de couleurs diverses du même point de l'atmosphère, perçoit de la lumière blanche, ainsi qu'il est arrivé dans le cas dont nous parlons, pour le contour des nuages et le bord du cercle rouge; de telle sorte que la partie colorée s'est trouvée entre deux bandes lumineuses d'un éclat resplendissant.

Plus les globules de vapeur sont petits, plus les anneaux colorés sont grands : suivant Fraunhofer, le diamètre des anneaux est en rapport inverse de celui des globules.

D'après une autre théorie présentée par Galle (*Poggendorf's Annalen der Physik und Chemie*, vol. XLIX), la présence de cristaux de glace microscopiques dans l'atmosphère serait l'une des causes des halos colorés. Cette manière de voir se rattache à ce qui m'a été dit par le professeur Förster au sujet du phénomène en question. Que ce phénomène ait été observé plusieurs fois, notamment par Alex. de Humboldt[1], sous les tropiques, où les halos solaires paraissent être aussi nombreux que ceux de la lune dans les régions du nord, n'infirme pas cette dernière théorie[2]. Abstraction faite de la hauteur considérable où se produisent les halos, on peut dire, à l'appui de l'hypothèse de Galle, que ce genre de météore est inconnu dans les parties de l'Afrique où la grêle est chose ignorée.

Le météore observé par moi le 18 mai 1869 était remarquable par la forme de ses bandes colorées, qui suivaient le contour des nuages et présentaient une courbe à trois segments, chacun de ceux-ci offrant un arc-en-ciel bordé d'une lumière éclatante. La tranche entière des nuages devenait une série de points lumineux, formés de globules de vapeur ou de cristaux de glace, qui occasionnaient un halo de petite espèce et projetaient leur ombre sous forme de rayons obscurs.

1. Voyage, vol. II, p. 309.

2. L'explication des halos par le passage de la lumière à travers des brouillards chargés de cristaux de glace est, croyons-nous, généralement adoptée. On a même reproduit le phénomène du halo en plaçant devant une lampe une lame de verre recouverte de cristaux d'alun. D'autres expériences analogues ont été faites et ont eu pour résultat des apparences du même genre. (*Note du traducteur.*)

DERNIÈRES NOUVELLES D'ABD-ES-SÂMATE.

Du pays des Mittous, zèriba de Mohammed Abd-oul-Sâmade aux pays de l'Europe, le 25 regeb 1290 (6 septembre 1873).

A notre ami vénéré, M. le docteur Schweinfurth, toujours honoré.

Après les salutations et les hommages qui vous sont dus, nous vous annonçons que nous avons reçu de M. le vice-consul d'Autriche-Hongrie à Khartoum une lettre en date du 17 zil-hegga 1289. Par cette lettre, qui renfermait votre portrait en marque de souvenir, M. le vice-consul nous annonce qu'à votre retour en Europe vous avez communiqué à tout le monde nos affaires et notre état, et que vous avez demandé pour nous, aux sultans, le grand honneur qui vous a été accordé, à savoir deux décorations : l'une de l'empereur d'Allemagne, l'autre de notre auguste souverain[1].

Comprenant et appréciant toute la bonté dont nous avons été l'objet de la part de ces deux puissances, nous vous en remercions, très-reconnaissant que nous sommes de ce bienfait ; car c'est à vous que nous devons d'être parvenu à cet insigne honneur que personne de nos pareils n'a pu acquérir : ce dont nous sommes très-enchanté. Nous prions Dieu de vous en récompenser par tous les biens.

La même dépêche nous apprend que vous désirez avoir une lettre en langue arabe, contenant le détail de tout ce qui s'est passé dans le pays des Niams-Niams. Nous nous empressons de répondre à votre demande.

Après votre départ pour l'Europe, trente de nos soldats noirs, — nos enfants — se sont révoltés, profitant de notre absence. Ils s'emparèrent des armes à feu, s'échappèrent de la zèriba, et allèrent habiter le pays de Boïko, notre ancienne demeure, qui devint le rendez-vous de tous les rebelles. Pendant leur fuite, ils rencontrèrent quelques autres serviteurs de notre compagnie qu'ils corrompirent, et desquels ils reçurent soixante-neuf fusils. De cette façon, et forts de ces armes, ils attaquèrent notre quartier général, sis au territoire de Sabbi, et enlevèrent toutes les marchandises qui s'y trouvaient. Après cela, ils se tournèrent contre la zèriba d'El-Kéneh[2], dépendante de notre compagnie. Cette zèriba subit le même sort ; et après le pillage elle devint la retraite des rebelles, qui nous y attendirent.

1. Deux ans après mon retour, l'Académie des sciences de Berlin demanda à S. M. l'empereur d'Allemagne une décoration pour récompenser le concours généreux et dévoué que le marchand d'ivoire nubien avait apporté à mes recherches scientifiques. Par suite de cette demande, l'ordre de la Couronne (quatrième classe) fut accordé à Abd-es-Sâmate.

2. Cette zèriba est inscrite sur la carte sous le nom de Mbomo.

Nous arrivâmes, ignorant ce qui s'était passé. Mais à peine les rebelles nous eurent-ils aperçus, qu'ils se rangèrent en bataille et ouvrirent le feu sur nous. Il nous fallut élever des murailles de terre pour nous servir d'abri, à nous et aux soixante-cinq hommes de notre troupe, parmi lesquelles étaient dix nègres. Nous étions ainsi contraints de nous mettre sur la défensive, n'étant nullement préparés à cette guerre. Trois mois bien pénibles se sont écoulés. Après cela, nous n'avons plus eu de munitions; le manque de vivres, d'eau et de poudre, se faisait sentir chaque jour davantage. Vous concevez notre embarras.

Dans cette position douloureuse, nous nous décidâmes à la retraite.

Vers sept heures de la nuit (une heure du matin), nous commençâmes à l'opérer; mais les rebelles, s'en étant aperçus, nous poursuivirent de leurs coups de feu jusqu'au territoire du cheik de Carfara, où la plupart de nos hommes se dispersèrent, effrayés qu'ils étaient des balles ennemies.

Nous nous dirigeâmes alors vers El-Kababine, zèriba de Saïd-Mohammed-Ahmed-el-Agâde, afin de demander secours et appui pour nous et pour le transport de l'ivoire qui se trouvait dans notre zèriba de Sabbi, et dont la quantité s'élevait à quatre cents charges. Mais ses gens refusèrent de nous secourir, prétextant de l'intérêt que nous avions à ménager les nègres qui s'étaient révoltés pour brûler et pour piller les établissements, et dont nous deviendrions les victimes.

Impossible de vous décrire le désespoir dans lequel nous étions plongés par suite du manque de munitions et de la fuite de nos hommes, qui nous réduisait à n'être plus que douze.

Dans cette malheureuse situation, nous nous rendîmes à la zèriba de l'Idrîs de Ghattas pour recevoir la poudre qui nous était adressée de Khartoum. Avec l'aide de Dieu, nous rapportâmes cette poudre; puis nous nous occupâmes de rassembler nos hommes dispersés, qui ne tardèrent pas à être au nombre de cinquante.

Cela fait, nous partîmes pour aller attaquer la zèriba d'El-Kéneh, située au bord du Lehsi, dans le pays des Mittous. Mais pendant que nous demandions des secours aux agents d'Agâde, les rebelles retournèrent à Sabbi, fouillèrent la terre avec leurs armes et découvrirent l'endroit où étaient cachées nos dents d'éléphant. Après s'être emparés de la plus grande partie et avoir brûlé le reste, ils se retirèrent dans la montagne de Derrago.

Apprenant cela, nous les atteignîmes immédiatement pendant la nuit, au sommet de la montagne, avec nos cinquante hommes; et après un combat acharné, dans lequel nous tuâmes plusieurs d'entre eux, nous fîmes prisonniers quinze de leurs principaux chefs et nous leur enlevâmes trente-sept fusils.

Nous avons fait ensuite une construction dans la zèriba de Derrago, à côté de leur demeure, afin de les assiéger et de ressaisir ce qu'ils nous ont pris.

Cet état de choses nous préoccupe beaucoup; sans cela nous nous serions rendu à Khartoum pour avoir l'honneur de recevoir la décoration dont nous sommes gratifiés par votre entremise.

Quant au Mombouttou, au pays des Niams-Niams et à celui des Tikkitikkis (les Pygmées), ils sont toujours dans le même état, et encore mieux, car ils sont devenus plus importants par leurs constructions et par l'extension de leur agriculture. Leurs relations avec nous sont amicales, et notre commerce avec eux est étendu.

Il en est de même pour le sultan Ouando : il s'est réconcilié avec nous, et de ce côté-là les affaires sont en ordre. Les autres, tels que Fango, Amboudi, Kombo, Indimma et Sourrour, sont actuellement dans une tranquillité parfaite. Tous ces sultans désirent vous revoir et souhaitent votre bonheur et la prospérité de votre pays.

Avec la grâce de Dieu, il vous sera envoyé l'an prochain un écrit contenant le détail de tout ce qui se sera passé, et avec cela des curiosités qui vous réjouiront. J'ai l'espoir que vous m'excuserez si je ne vous envoie rien de curieux cette année-ci; la cause en est due aux événements que j'ai eu l'honneur de vous raconter plus haut. J'espère également que vous voudrez bien agréer le peu de choses que je vous adresse avec les deux perroquets.

A vous le bonheur éternel.

MOHAMMED-EL-HADJ-ABD-OUL-SAMADE [1],
Représentant et associé d'El-Saïd-Mohammed Ahmel-el-Agad.

Traduction attestée conforme (cachet),
Alexandrie, 1er juin 1874,

ÉLIAS MAKSOUD,
Drogman du consulat général de l'empire d'Allemagne.

Le 5 avril dernier nous avons reçu du docteur Ascherson, ami du docteur Schweinfurth, et lui-même savant botaniste ayant visité des pays du Nil, une lettre qui nous annonçait la mort d'Abd-es-Sâmate.

1. Lorsque nous avons reçu copie de cette lettre, nous avons été surprise de la différence que présentait la signature du Kénousien avec le nom que porte celui-ci dans le cours entier de l'ouvrage. Interrogé par nous à cet égard, le Dr Schweinfurth a répondu : « Abd-es-Sâmate signifie *esclave* ou *serviteur de l'Éternel;* ce dernier mot se dit en arabe *Çamadi;* l'interprète, qui est arabe, a conservé le *d,* bien qu'en Égypte il soit généralement remplacé par un *t.* Quant à l'article, il change de consonne pour prendre celle du mot dont il est suivi : Abd-el-Latif, Abd-er-Rahmane, *Abd-es-Sâmate;* cette dernière orthographe est celle qu'il faut suivre. »
(*Note du traducteur.*)

Après un long siége, les soldats Niams-Niams, toujours en révolte, s'étaient emparés de la zèriba, et, dans l'action, le Kénousien avait été tué le 10 novembre 1874.

Toujours généreux et passionné pour les découvertes, il aurait certainement rendu aux voyageurs et à la science de nouveaux services; et nul doute que sous la direction de son illustre ami, ses recherches n'eussent été fructueuses. Déjà il avait envoyé de nouvelles collections à Schweinfurth, entre autres un assortiment des produits de l'industrie des Niams-Niams et des Mombouttous, pour remplacer les objets de même nature que le docteur avait perdus dans l'incendie de la zèriba de Ghattas. L'union scientifique de Riga (sciences naturelles) avait fait de lui un de ses membres honoraires. « Et l'histoire des découvertes de l'Afrique, dit M. Ascherson dans un article publié par le *National Zeitung*, enregistrera le nom de Mohammed-Abd-es-Sâmate à côté de celui de Schweinfurth. »

(*Note du traducteur.*)

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

APPENDICE.

ITINÉRAIRES ÉCLAIRANT LES PAYS SITUÉS A L'OUEST ET AU SUD DE MA ROUTE.

LISTE DES MAMMIFÈRES OBSERVÉS PENDANT LE VOYAGE AU SUD DU BAHR-EL-GHAZAL (NOMS SCIENTIFIQUES ET NOMS INDIGÈNES).

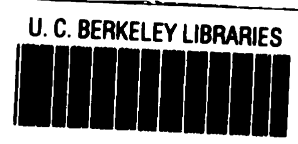
LETTRE D'ABD-ES-SÂMATE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

14907. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9




U. C. BERKELEY LIBRARIES
C041575691

